

HISTOIRE  
DES  
ROUMAINS  
ET DE LA  
ROMANITÉ ORIENTALE

PAR  
N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE  
SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II  
ET DE  
L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. V  
ÉPOQUE DES BRAVES  
(PROBLÈME DE LA TRANSYLVANIE  
AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE)

BD 251567  
MBD 65492  
(de correctat)

B U C A R E S T

1940

VOLUME V

ÉPOQUE DES BRAVES

(PROBLÈME DE LA TRANSYLVANIE  
AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE)

DONAȚIA STAHL

PREMIER LIVRE

DOMINATION DES BOÏARS

## CHAPITRE PREMIER

### INFLUENCE DES FEMMES SERBES

Le sanglant changement de règne qui avait eu lieu en Moldavie avec l'emprisonnement dans quelque couvent du pauvre « prince Jean », Joldea, dont on avait mutilé le nez après avoir régné « trois jours »<sup>1</sup>, avant qu'il eût eu l'occasion de célébrer à Suceava son mariage solennel avec la jeune princesse Roxane, n'avait pas apporté au pays, dans sa vie intérieure, dès le début, un vrai maître capable de le diriger.

Celui qui est présenté dans la chronique, un peu plus récente, formée de souvenirs, d'Azarius, comme étant « un homme robuste et beau de visage, calme et doux »<sup>2</sup> ne pouvait connaître, puisqu'il venait d'arriver de Trębowla, en Pologne, que très peu des traditions moldaves.

Comme il était accompagné par des troupes polonaises, qui avaient été mises à sa disposition par Nicolas Sieniawski, voévode de Russie, auquel avait été confiée, depuis longtemps, la garde de cette frontière moldave, les partisans de Joldea purent facilement abandonner leur maître pour quelques moments et recevoir celui qui s'était montré capable de s'imposer. Après avoir licencié son armée composée d'étrangers à Botoșani, le nouveau prince, Alexandre, « prenant le chemin de Hârlău » où, dans l'église bâtie par Pierre Rareș, aura eu

---

<sup>1</sup> Ureche, qui a pour cette époque une source slavonne disparue.

<sup>2</sup> Éd. J. Bogdan, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXI, 1909, p. 113. Cf. avec les éloges intéressés du chroniqueur Euthyme, dans *Cronicile moldovenești* de J. Bogdan, p. 168.

lieu la cérémonie de l'onction <sup>1</sup>, — alors que le pauvre Joldea avait été proclamé dans le voisinage du village de Şipote, sur la rivière du Miletin —, « il se dirigea vers Suceava et occupa le siège princier ». Et la fille de Pierre Rareş, avec l'assentiment d'une mère qui était habituée à donner des ordres, reçut, sans opposition apparente, le nouvel époux à la place du précédent. Celui qu'on intitulait fils du prince Bogdan, donc petit-fils d'Étienne le Grand, Alexandre, se montra tout disposé à suivre la volonté de ceux auxquels il avait été confié par les soldats étrangers, car lui-même, totalement inconnu, ne pouvait avoir aucun appui qui lui appartînt en propre.

Le pouvoir devait appartenir de fait seulement à ces deux femmes qui représentaient aussi la tradition du pays et tout le faste brillant de l'Orient qui était lié à leurs noms, Hélène et Roxane, et, à côté, ces boïars qui, unis politiquement, avaient prouvé par l'assassinat de deux princes qu'ils sont capables de donner et de reprendre la domination.

Une amnistie générale ouvrit les prisons qui avaient été remplies par ces princes, prédécesseurs d'Alexandre <sup>2</sup>, que la chronique appelle « les impurs », et les boïars avaient conservé leurs places, avec la liberté d'y ajouter ce qui pouvait leur plaire: personne n'aurait pu soupçonner ce que réservait pour plus tard cette âpre nature malade.

Alexandre avait à ses côtés sa mère, Anastasie, qui est mentionnée nominalemeut par le rhéteur monacal de la glorification princière, Euthyme. Cette femme que l'on continuait à appeler « princesse » d'après son fils et pas d'après son mari, ou amant, mort depuis longtemps, devait être descendue seulement après cinq ans, non pas parmi les tombeaux de la famille de sa bru, mais dans le monastère qui présente aussi comme fondateurs Pierre Rareş, sa femme Hélène et Roxane elle-même, à Râşca <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> On le trouve à Hârlău aussi au mois de septembre 1554: Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>1</sup>, pp. 65—66, n° 78. Mais l'acte solennel de la donation sera rédigé ailleurs.

<sup>2</sup> Euthyme, loc. cit.

<sup>3</sup> N. Iorga, *Inscripții*, I, p. 54, n° 117.

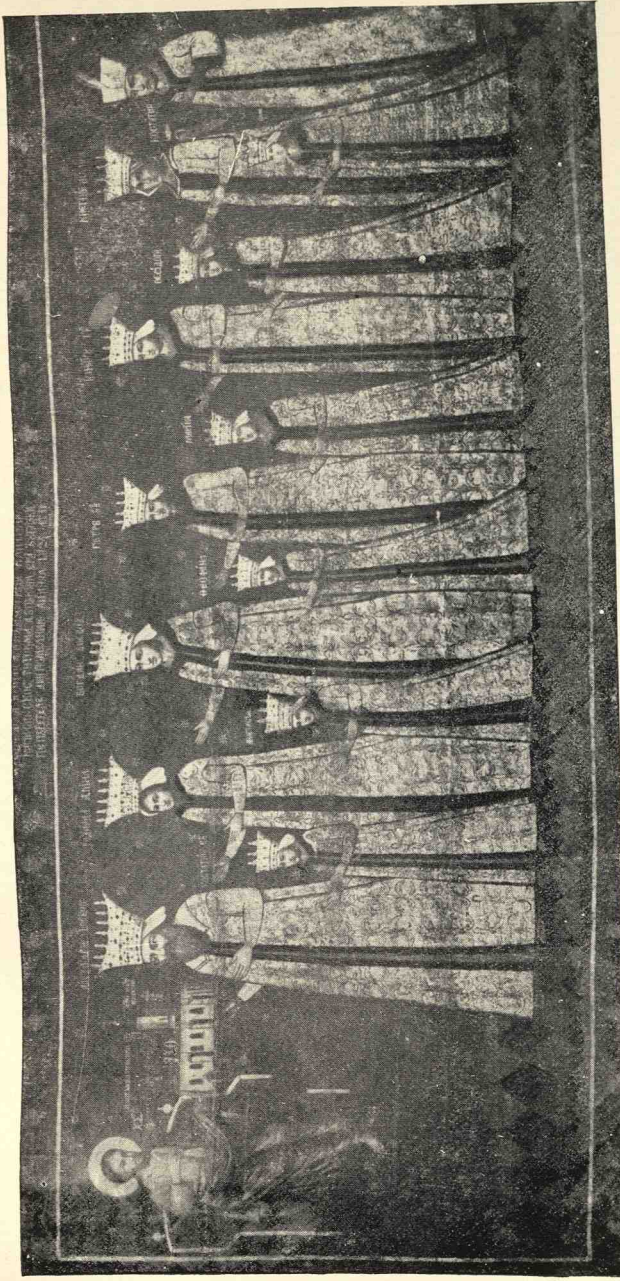


Fig. 1. — Alexandre Lăpușneanu, prince de Moldavie, et sa famille (d'après une fresque).

Il est facile de comprendre quel a pu être, dès le commencement, le rôle de la princesse Hélène. C'est à elle qu'il faudrait attribuer l'empressement avec lequel son second gendre se dirigea vers la Valachie voisine pour écarter l'usurpateur vaillant imposé par le général de Castaldo, gouverneur de Transylvanie, Radu Iliaş, et pour rendre le trône au prince Mircea, qui, il ne faut pas l'oublier, était le mari de Chiajna, l'autre fille de cette princesse d'origine serbe<sup>1</sup>. Le prétendant évincé se retira en Transylvanie, où François Kendy l'empêcha, vers la fin de cette année 1553, de rassembler de nouvelles armées pour venir dans ce qu'il appelait « son pays » et où il était appelé par « son peuple » prétendant « combattre le Turc pour son pays et pour son trône »<sup>2</sup>; ce prétendant était certainement beaucoup plus capable que le sanguinaire Mircea. Si celui-ci était relié à la dynastie de Moldavie, qui s'appuyait maintenant aussi sur les descendants de la dynastie serbe des Brancovitch, il était apparenté aussi à celle des Sultans par le mariage de Mara Brancovitch avec le Sultan Mourad II, et il devait ses relations au fait qu'à ses côtés il y avait cette princesse, si entreprenante, Chiajna, de son côté l'autre branche de la dynastie valaque ne pouvait pas oublier le lien entre Bogdan, père de cet Alexandre de Lăpuşna, qui avait épousé la sœur de Mircea, et d'où viendra, comme futur prince à Bucarest, un second Alexandre. Du reste, cette famille compte, comme frère de cet Alexandre, un Miloş, au nom serbe qui avait été porté du reste aussi par son père.

On commence à découvrir tout ce qui reliait, à ce moment, le prince qui occupait le trône roumain à ce qui avait été jadis le régime royal, à tendance impériale, même, de la Serbie.

Il y eut même quelques semaines pendant lesquelles Hélène, qui s'intitulait avec tant de fierté « despotovna » et, plus que cela : « la fille du despote Jean, empereur », comme

<sup>1</sup> Euthyme; Veress, *Documente*, I, p. 135, n° 176.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., pp. 138—139, n° 183. Il chercha un abri chez André Bathory de Şimlău, qui jouait alors un grand rôle.

dans l'inscription de l'église de la Dormition à Botoșani, ville qui lui appartenait<sup>1</sup>, et vers laquelle s'était dirigé, comme nous l'avons vu, directement Alexandre, pouvait se croire maîtresse des deux pays ensemble. Protectrice des œuvres d'art, elle favorisait les clercs de langue slavonne qui glorifiaient les princes qu'elle avait voulu placer sur le trône roumain.

Ne manquaient pas non plus les liens avec ses co-nationaux et les gens de sa race dans la péninsule des Balcans.

Là, en effet, parmi les chrétiens, Grecs aussi, mais pour la plupart des Slaves, qui étaient plus puissants dans les provinces où ils avaient été jadis les maîtres, on observe une véritable résurrection. Soliman le Magnifique avait, lui aussi, de puissants conseillers serbes, et une chancellerie de langue slavonne fonctionnait à côté de celle pour le turc et le grec. Bientôt, le siège de Peć (l'Ipek des Turcs) arrivera à un nouvel éclat par le Vizir que ce Sultan aux allures impériales avait laissé en héritage à son indigne fils Sélim, Mohammed Sokoli le Bosniaque, qui avait placé sur cet ancien siège épiscopal, considéré comme patriarcal, ses parents Macarius et Antoine, lui-même faisant tout ce qu'il pouvait pour que, dans son ancienne patrie, s'élèvent des bâtiments capables de commémorer le nom de celui qui, avec une sincérité toute relative, avait passé à la religion qui donnait le pouvoir, l'Islam.

L'impression slavonne qui, pendant quelque temps, ayant abandonné aussi le Monténégro, resté cependant libre, avait cherché un abri dans les pays roumains, avec même une nouvelle manifestation, sous le règne de Radu Païsius, reprendra aussi dans les Balcans, en même temps que les vieilles manifestations de l'art. On travaillait aux rapports culturels aussi dans le couvent, très connu à ce moment, d'Opovo.

<sup>1</sup> N. Iorga, *Inscripții*, I, p. 219, n° 1. Sans le nom et le titre « impérial » de son père, qui est du reste si peu connu, dans d'autres inscriptions, à l'église St-Georges, dans cette même « ville de Botoșani »; *ibid.*, p. 220, n° 469. Elle avait fait bâtir aussi une troisième église à Suceava; Kozak, ouvr. cité, p. 143.



Une partie des Roumains mêmes furent liés à ce siège de Peć, celui d'Ochrida étant maintenant en pleine décadence, sauf quelques patriarches errant à travers la chrétienté occidentale à la fin de ce siècle, et ce successeur des hiérarques serbes était, du reste, un Grec appartenant à l'Église rivale. La Transylvanie roumaine organisait une Église particulière, et les maîtres du pays, qui ne désiraient pas de rapports trop étroits avec les États roumains au Sud des Carpathes, préférèrent, vers l'an 1570, que la bénédiction de ces modestes évêques roumains de culture slavonne si mal assurée vienne plutôt des Balcans de l'empereur turc, dans la dépendance duquel vivaient aussi les voévodes de Transylvanie, que des Métropolitains de la Valachie et de la Moldavie <sup>1</sup>.

Les pays roumains ont été, à ce moment aussi, l'abri d'autres exilés des Balcans et j'ai trouvé quelque part <sup>2</sup> comme réfugiés en Moldavie quelques-uns des collaborateurs de la dynastie serbe qui continuaient à régner « dans le duché de Saint Sabbas », c'est-à-dire de la Herzégovine (« hersec » = duc). On verra comment, par des généalogies partant des Brancovitch, mais appartenant aussi à la mythologie, mentionnant Hercule lui-même, qui certainement n'a fondé aucune dynastie, fera son entrée en Moldavie cet aventurier, calligraphe et étudiant en médecine, dilettante de protestantisme pour faire carrière, qui sera en Moldavie un « prince Jean », destiné à durer plus que les « trois jours » de l'autre Jean, Joldea, et qui restera dans le souvenir de la nation sous le titre de « despote », fût-ce même un despote de ces îles de l'Archipel, mais, par une erreur historique, il n'était pas question de Lesbos, où il y avait eu, dans la famille des Gattilusii génois, aussi un « despote », mais de Paros; ce que cette généalogie cherchait avant tout était, du reste, le lien

<sup>1</sup> N. Iorga, *Ist. Bisericii*, I, pp. 32, 52, 89, 121, 154, 156, 316: indication des sources publiées maintenant dans Iorga, *Documente Ardelene*, Hurmuzaki, XV<sup>1</sup>. Pour l'impression, aussi P. P. Panaitescu, dans la revue *Biserica Ortodoxă*, année 1939.

<sup>2</sup> Probablement dans un fascicule du *Spoménik* de Belgrade. Voy. aussi plus loin.

avec la « Despotovna » et sa famille de « despotes impériaux »<sup>1</sup>. Il faut signaler aussi que le premier enfant né du mariage d'Alexandre avec sa noble épouse qui, peut-être, étant une Roxane, aura pu imposer à celui qui s'appelait jadis le Stolnic Pierre, le nom d'Alexandre-le-Grand, s'appela Jean, comme le père d'Hélène, et le second fils seulement Bogdan, comme le père du prince lui-même<sup>2</sup>.

Mais cette domination féminine s'étendant sur les deux pays roumains n'est pas sans rapport avec la veuve même du grand prince munificent Băsărabă-Neagoe, laquelle finit comme nonne Platonide, le corps étant transporté par son ancien fidèle, le Métropolitain Ananie, vers la nécropole élevée au prix de tant de sacrifices à Argeș: elle était morte à Sibiiu, en Transylvanie, le 30 janvier 1554<sup>3</sup>.

Voici que cependant, au commencement de l'année 1554, un changement se produit, par lequel disparaît ce lien auquel on était arrivé au prix de tant d'efforts et de patience de la part de ces femmes intelligentes qui faisaient passer d'un pays à l'autre le même art du bâtiment, comme dans la forme moldave de l'élégante petite église de sépulture à Cozia, où est mentionné aussi Marc, fils de Radu Païsius, avec l'autre Roxane, fille de Despina elle-même, femme de Neagoe<sup>4</sup>. Des intrigues que nous ne pouvons pas poursuivre assurèrent le trône, dès le mois de février de l'année 1554, à

<sup>1</sup> La généalogie du despote découvre aussi une Héraclide, « princesse de Valachie », soeur de la mère du Tzar de Moscou Ivan IV; Hasdeu, *Arch. ist.*, I, p. 99.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. III, n° 155.

<sup>3</sup> Iorga, *Inscriptii*, I, p. 151, n° 12. — Neagoe lui-même apparaît faisant don de quelques esclaves bohémiens au couvent de Moldovița; Codrescu, *Uricariul*, XVIII, pp. 91, 95. Voy. aussi M. Costăchescu, *Arderea târgului Floci*, p. 167, note 2 (donations de la part de Mircea, prince de Valachie, et d'un Comis Bratul).

<sup>4</sup> Iorga, *Inscriptii*, I, p. 174, n° 355. Il faut noter que là-bas *les peintres eux-mêmes sont des Serbes*, ainsi que le montre leur nom: Maxime, « maître », David, et celui qui s'appelle d'une façon si caractéristique Radoslav; *ibid.* Dans l'église principale de Cozia de grands travaux d'architecture et surtout de peinture, avec de larges panneaux d'inspiration occidentale italienne, ainsi que l'affirme l'inscription, sur le mur extérieur de gauche, aux frais de Păsărabă-Neagoe.



Fig. 2. — Église du monastère de Pobrata, bâti par le prince de Moldavie Pierre Rareș.

un nouveau prince, qui prétendait être le fils du moine Radu lui-même, lui-même prétendant à la suite de Neagoe, mais qui, s'intitulant « fils du prince Radu », pensait certainement dans cette prétention au munificent fondateur qu'avait été Radu-le-Grand. S'il porte le nom de Pierre, qui est nouveau pour les Valaques, ceci pouvait être en rapport ou bien avec le nom de boïar de Radu Païsius lui-même, ou plutôt avec le prestige d'un nom moldave habituel dans la dynastie du pays voisin, celui de Pierre Rareș. On l'appelait Petrașcu et il crut devoir conserver, dans ses diplômes même, ce sympathique diminutif, qui était du reste coutumier, avec sa finale ruthène (comme dans le nom d'Ivașcu, — Ivașcu Golescu, par exemple, — apporté par la même mode, mais seulement en Moldavie)<sup>1</sup>. Ce nouveau prince a été appelé « le Bon » par le pauvre chroniqueur des époques suivantes, lorsqu'il y avait aussi, — et ceci justifie la désignation, qui ne représente qu'une précedence, et pas une qualité morale —, un second Petrașcu, qui était le fils de Michel-le-Brave lui-même<sup>2</sup>.

Les femmes de cette lignée des « despotes » n'admirent pas facilement d'être ainsi vaincues. Dans un autre chapitre, on verra la fille de Pierre Rareș, mariée en Valachie, avec ce « pâtre » qu'on venait de destituer, rester, à côté de son mari, au milieu de son humiliation et de ses dangers, non seulement à Constantinople, où on leur servait un pauvre revenu journalier, comme pour tous les princes ayant perdu leur trône, mais aussi dans l'« Éthiopie » égyptienne. Et elle arrivera à rendre à son mari le règne qu'il avait eu au moment où avait été conclu le mariage. Chiajna, héritière en même temps de l'énergie de son père et du tempérament de son impérieuse mère, montra ce dont elle était capable, surtout après la mort, le 21 septembre 1559, de Mircea.

<sup>1</sup> Jean, le fils aîné d'Alexandre de Lăpușna, est lui-même nommé Ionașcu; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 119, n° 169. — Pour l'établissement du nouveau prince, l'ancien étant sans doute accablé de malédictions, voy. *ibid.*, p. 64, n° 73; Hurmuzaki, II, p. 321, n° CCXCVI; II<sup>5</sup>, p. 175; Iorga, dans Hurmuzaki, XI, pp. 790, 865; Veress, loc cit., p. 141, n° 186.

<sup>2</sup> Voy. Chronique du pays, dans *Magazinul Istoric*, IV, p. 273.

Appuyée sur des boïars fidèles, elle affronta les exilés revenus de Transylvanie, deux semaines après que le prince persécuteur avait été descendu dans son tombeau de l'église fondée par lui à Bucarest. Dans la bataille de Românești, cette femme, qui s'efforce de fonder en Valachie *une dynastie comme celle des Rareș en Moldavie*, imposa d'abord au pays, puis, à force de dons et de promesses, aux Turcs même, son frêle enfant, auquel elle avait donné, elle aussi, le nom de son père, le prince Pierre. Vaincue, elle se réfugia avec l'enfant princier sur le Danube turc, d'où elle demande à être secourue. Elle passe le fleuve du côté des maîtres, laissant ses conseillers dans la forteresse de Giurgiu. Revenue avec le secours turc, elle livre une seconde bataille, à Șerpătești, dans ces régions danubiennes où, après trois dizaines d'années, Michel-le-Brave combattra contre les Tatars, et gagne la victoire, faisant périr aussi ce cloutchar Badea que la chronique du pays note comme étant un boïar d'importance. Ainsi, de nouveau, la mère et le fils sont les maîtres à Bucarest.

Mais les efforts vengeurs des exilés une fois vaincus ne cessent pas. Après ceux de Brașov, voici maintenant les boïars cachés à Sibiiu qui entrent dans le pays par la vallée de l'Olt. La chronique les énumère : Stanciu, fils de Benga (le nom représente en langue tzigane : le Diable), Mathieu, fils d'une dame qui, elle aussi, devait jouir d'une certaine réputation, Marga, un Radu et un Vâlsan. Chiajna leur présente un front de Turcs, et elle avait aussi des conseillers grecs comme celui qui est présenté dans un pamphlet versifié dans cette langue même comme son amant<sup>1</sup>. Au village de Boiani, elle gagne une seconde victoire, particulièrement sanglante, et la chronique note : « beaucoup de gens y périrent ». Ce n'est qu'après ces preuves d'opiniâtre résistance que le portier Étienne, le « grand portier », pourra lui apporter enfin ce drapeau d'inféodation de la part du Sultan, auprès duquel elle avait pu gagner l'influence du

<sup>1</sup> N. Bănescu, *Un poème grec vulgaire*, Bucarest 1912 (aussi dans Iorga, *Doc. Grecs*, pp. 55—56, n° CXXX).

trésorier et ban Iani, consentant en même temps à accroître le tribut de 5.000 aspres. La chronique montre d'après les informations contemporaines, riches pour ce moment, une compréhension parfaite du sens de ce règne d'une femme non couronnée, par cette mention: « Le prince Pierre, avec sa mère, accrut le tribut de 5.000 aspres »<sup>1</sup>.

De pareilles énergies ne peuvent être détruites que par la mort. Chiajna finira, après de longues péripéties, qui seront racontées aussi plus loin, sans passer par la tragédie finale qui avait terminé la vie de sa mère assassinée. Car, pour cette dernière, la chronique moldo-polonaise de la Moldavie, peut avec la liberté de ton d'un étranger, écrire: « Cet Alexandre, devenant prince, fit étrangler la vieille princesse du prince Pierre »<sup>2</sup>. Sur la pierre tombale de Slatina, qu'elle avait préparée avec soin, il n'y a ni l'année, ni le jour de sa mort<sup>3</sup>.

C'est aussi l'époque où, grâce à l'influence des derniers descendants de la maison des despotes serbes, avec leurs derniers adhérents, les Yakchitch, et aussi par les nouveaux liens avec la Maison d'Autriche, les Serbes pénètrent, pour la seconde fois après l'intrusion du vieux Georges Brancovitch au XV-e siècle, dans les régions occidentales de la Transylvanie. Ainsi, un Petrovitch, devenu noble hongrois, arrive à être comte de Munkács, dans le Maramourèche, et bientôt il sera un facteur décisif dans la politique de la nouvelle dynastie des Zápolya, arrivant, dans quelques années, jusqu'à la situation dominante de tout-puissant régent du pays. A côté de ce Serbe émigré, il y a aussi d'autres capitaines de la même race, comme ce Cherepovitch, qui cherchera un lien de parenté avec les Brancovitch par le mariage de sa fille Hélène avec le petit prince valaque Pierre, dont la mère était, comme nous l'avons vu, la demi-Serbe princesse Chiajna.

<sup>1</sup> *Mag. Ist.*, IV, pp. 273—274.

<sup>2</sup> J. Bogdan, *Cron. Mold.*, pp. 131—132. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, V, pp. 651—652.

<sup>3</sup> Iorga, *Inscripții*, I, p. 57, n° 123. Dans cette église, le tombeau d'Étienne Rareș, qui avait été assassiné, reçoit une inscription ornementale qui mentionne le seul nom de sa soeur Roxane; *ibid.*, p. 58, n° 125.

## CHAPITRE II

### BOÏARS AU-DESSUS DES PRINCES

Dans les premiers actes d'Alexandre Lăpuşneanu, ne paraissent pas les boïars qui avaient été « grâciés », comme le vornic Gabriel et Sturdzea, qui avaient préparé l'autre mariage de la princesse Roxane, bien qu'on trouve au premier rang ce vornic Moţoc que la chronique <sup>1</sup> présente comme principal appui du nouveau règne; pour la plupart, ce sont des gens qui ne joueront jamais un grand rôle: un Jean Nădăbaico (dont le nom vient du nom russe Nedoba; il y a aussi le village de Nădăbăuţi), qui est un vornic, puis un Pierre, fils de Cârca, peut-être Chirca, un Hârea, dont le nom rappelle celui de Hâra, l'ancien fidèle du prince Pierre Rareş, et qui est, avec un Neagoe, un Valaque, burgrave de Hotin, alors qu'un Jean Veisa, au nom étranger, commande la forteresse de Neamţ, et Văscan et Veveriţă, dont le nom signifie l'« écureuil », sont les burgraves de la cité de Roman et à Suceava le commandement est confié à un Dan, au nom valaque, qui montre l'interpénétration des deux pays. Le spathaire Şăndrescul paraît être le fils même de Şăndrea, le grand guerrier du XV<sup>e</sup> siècle, et, donc, par sa mère, il descendrait de la lignée glorieuse d'Étienne le Grand. Mais le trésorier Jean est peut-être un Grec, de même que le comis moldave qui s'appelle Plaxa. Pour les affaires étrangères, comme postelnic, on voit s'élever le premier représentant de la grande famille des Moghilă, Văscan (du nom de Vasco). L'échanson est un Démètre, du reste

<sup>1</sup> Ureche, loc. cit.



Fig. 3. — Blason moldave, 1549—1550



inconnu, et le nom du stolnic, Medelean, est inexplicable. Ce n'est que plus tard que paraissent, avec un Alexis Bodeiu, ce Pierre, fils de Cârca, un Andreica, un Sabbas, nom serbe, un Copitar, qui est sans doute Serbe ou Croate, et enfin le même Jean Moțoc, comme vornic: il porte, ce qui n'est pas la coutume, nom et prénom en même temps, comme c'était la coutume en Pologne <sup>1</sup>.

Alexandre est étroitement lié aux boïars qui l'avaient créé prince, et il a dû se soumettre à leurs suggestions. Peut-être ont-ils été dictés par eux les termes cruels dont il se sert, non pas pour le pauvre Joldea, ainsi que je l'avais cru jadis, mais pour cet Étienne assassiné, dont il avait épousé la soeur. De Hârlău encore, le 12 septembre 1552, il écrivait aux Saxons de Bistrița, en Transylvanie: « Mais il faut savoir, concernant ce brigand et ennemi de la foi chrétienne, qu'il a terminé sa carrière » (*jam suum perfecisse*) « et qu'il a reçu le châtiment qui lui était dû pour ses actions » <sup>2</sup>.

Rien dans tout cela ne laisse prévoir le tyran qui surgira plus tard. Cette Moldavie est un pays depuis longtemps et fondamentalement organisé. Sous un prince ou sous un autre, les boïars se sentent dans leur rôle et agissent en conséquence. La paix intérieure est parfaite. Donc le massacre des boïars tardera dans ce pays, mais, comme chez les Valaques, à la place de cette noblesse qu'avait détruite l'épée, en surgira une autre, venant des profondeurs, pleines d'énergie, de la race.

Quelqu'un, de Pologne, Jérôme Ossolinski, dans la diète de Cracovie, en 1553, présentait de cette façon l'état du clan dominant en Moldavie: « En ce qui me concerne, je crois que ceci » (la fidélité envers la Pologne) « ne dépend pas du

<sup>1</sup> Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 119, n° 169. Cf. *ibid.*, p. 111, n° 155; pp. 125—126, n° 181. D'autres documents chez Ghibănescu, dans *Uricariul* et dans *Surete și Izvoade*, ce qui n'ajoute rien d'essentiel aux deux constatations antérieures.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 488—489, n° DCCCLVII. Dans sa lettre de Suceava, 15 novembre, il l'appelle seulement « son prédécesseur »; n° suivant. Dans la lettre de Botoșani, du 24 novembre, il commence ses affaires de commerce, vendant des cochons et demandant en échange des montres; *ibid.*, p. 489, n° DCCCIX.



prince de Moldavie lui seul, si nous ne procédons pas aussi autrement; c'est une chose évidente, car dans ce pays il n'y a presque pas de vraie noblesse: tous sont égaux et on a coutume que celui qui aujourd'hui paît les chèvres peut arriver demain à être un grand boïar et même un prince. C'est pourquoi il y a chez eux beaucoup d'actes de trahison, beaucoup de méfaits, car ils n'ont personne qui puisse donner l'exemple des vertus ». Du reste, Henri III de France ne donnera pas à cette époque l'exemple des vertus. « Ainsi, d'un côté, le prince les tyrannise et, de l'autre côté, ce sont eux qui tuent les princes sans penser à la crainte de Dieu ni à l'honneur parmi les hommes, et je crois qu'il est bien difficile pour un prince de ne pas être un tyran, car chacun veut plutôt être maître que berger. Et, comme tout ne va pas à loisir, ils finissent par le chasser <sup>1</sup>. »

Le nouveau prince avait connu, en Pologne, une civilisation plus avancée, et celui qui élèvera, suivant une inspiration reçue en rêve de Saint Dèmètre, dans la Valea Seacă (la Vallée Aride) de la montagne, l'admirable couvent de Slatina, triomphe de l'art moldave, s'occupe à faire réparer sa montre par un artisan appelé de Braşov, il envoie de l'argent à ces artisans de la même ville pour travailler selon ses intentions, qui correspondent aux anciennes traditions d'art du pays <sup>2</sup>.

En Valachie, les puissants boïars se rangent, au commencement, autour de Petraşcu, qui, comme Alexandre aussi, étant venu de Constantinople sans avoir affronté dans le pays tous les risques et tous les dangers d'un prétendant avec ses partisans cachés, n'avait nul sens vrai des nouvelles circonstances et aucun lien d'ancienne amitié pour soutenir son juste héritage. A la tête de tous ses boïars, ressemblant à ce Moţoc de Moldavie, ce Socol, « l'épervier », qui sera employé, ayant une expérience spéciale de pareilles ambas-

<sup>1</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 195.

<sup>2</sup> Argentum ut opera quaedam ex illo fierent per aurifabros; Iorga, *Hurmuzaki*, XI, p. 790. Pour le paiement retardé du travail; *ibid.*, p. 791.

sades, pour amener de Pologne la veuve de Jean Zápolya, cette reine Isabelle qui s'était retirée depuis longtemps chez elle, en Pologne, et qui était incapable de se relever, par elle-même ou par les amis de la cause des Zápolya, d'une défaite qui paraissait définitive<sup>1</sup>. Il est grand vornic, la Trésorerie est confiée à un riche boïar qui s'appelle Dragomir; comme grand logothète apparaît un inconnu, un improvisé, Tudor; comme grand spathaire, car ici il y a une distinction entre les « grandes » et les « petites » dignités, un Stanciu; deux homonymes Radu ont l'un la fonction d'échanson, l'autre celle de comis. Le comis porte ce nom de Vlad qui est princier, sans doute par quelque lien de parenté avec la lignée, protectrice des églises, de Vlad le Moine, peut-être aussi du « moine » qui avait été le prince Radu. Mais, ce qui donne la vraie explication du nouveau règne c'est la présence comme grand postelnic du Grec Iani<sup>2</sup>.

Ce Grec d'Épire, appui principal de Petrașcu, est un des grands facteurs de l'époque, par son intelligence ainsi que par son rôle important dans les affaires, et sa réputation est si grande qu'il est arrivé à être célébré en vers à une époque où la poésie politique en langue hellénique ressuscite, tout un petit poème étant consacré, plus tard, aux péchés, vrais ou supposés, de Chiajna<sup>3</sup>. Pendant quelques dizaines d'années, toutes les affaires non seulement de ce règne, mais des deux règnes roumains en Moldavie et en Valachie sont confiées à lui.

Si, plus tard, en avril 1555, nous trouvons un autre postelnic, qui paraît être un boïar indigène, Démètre<sup>4</sup>, ceci signifiera un amoindrissement pour la stabilité du règne, qui, sur une autre base politique, ne durera que jusqu'en 1558: Iani paraissait donc être indispensable.

<sup>1</sup> Chronique valaque, loc cit.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 888. Plus tard, un échanson Lepădat; N. Bănescu, *Deux poèmes*.

<sup>3</sup> Voy. *Néos Ἑλληνομνήμων*, XI, p. 417 et plus loin, et *Rev. Ist.*, XIX, pp. 6—7; N. Bănescu, *Deux poèmes*, etc.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 888.

Fondateur d'églises, comme dans la ville de Râmnic<sup>1</sup>, Petraşcu est préoccupé aussi de ses liaisons sentimentales qui lui donnèrent plusieurs bâtards et une fille reconnue, dotée du village de Şegarcea, dans le district de Dolj, Marie<sup>2</sup>. Il avait eu des rapports aussi avec une femme, proche parente, — on a même dit même: soeur, — de Iani, cette Théodora dont il a eu le futur prince Michel-le-Brave<sup>3</sup>. Il pensait cependant à un mariage qu'il finit pas conclure, vers la fin de son court règne, que la mort devait bientôt interrompre. Il apparaît plutôt comme un prince itinérant, d'après l'ancienne coutume du pays, sans être trop étroitement lié à Bucarest, résidence à laquelle son prédécesseur Mircea avait donné la belle Église de la Cour, au-delà de la rivière de la Dâmboviţa: on le trouve parfois aussi au bourg de Gherghiţa, qui est intitulé, dans un document, « siége » du pays<sup>4</sup>. Il paraît avoir entretenu des rapports assez étroits avec le Métropolitain Ananie, qui était pour lui un « archimétropolitain », situation qu'il aurait dû peut-être à ses rapports avec la famille du prince Băsărabă-Neagoe, auprès duquel il sera enseveli<sup>5</sup>. On fait don au Métropolitain aussi du village d'Ani-noasa, où s'élèvera une si belle église, et de celui de Vâl-săneşti, près de la rivière du Vâlsan, dans ces mêmes régions de l'Argeş, avec lesquelles il a dû avoir un contact<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Inscriptiï*, II, chapitre *Râmnicul-Vâlci*.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 888. Cf. Iorga, *Ist. lui Mihai Viteazul*, I.

<sup>3</sup> Pour ces liens, voy. ma conférence publiée dans le journal *Neamul Românesc* de 1936. Cf. aussi le mémoire sur l'origine de Michel-le-Brave, donné à l'Académie Roumaine, pendant cette même année. M. P. P. Panaitescu a mené, pendant longtemps, toute une campagne pour montrer que Michel n'avait pas le droit d'affirmer être le fils de Petraşcu: cette hypothèse continue à me paraître insoutenable.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 888. De là il délivre des documents le 17 juillet 1552 et le 12 novembre 1555. Il est à Bucarest en avril 1553; *ibid.*, p. 791.

<sup>5</sup> Voy. l'inscription qu'il s'était préparée sans que les dates eussent été ensuite complétées; Iorga, *Inscriptiï*, I, p. 150, n° 304.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, loc. cit. Le prince Mircea lui-même avait fait des donations aux moines d'Argeş; *ibid.* Ananie avait été aussi Métropolitain de ce prince.

Sous Petrașcu, de même que sous son voisin, qui n'était pas pour lui un ami, les boïars de tous rangs, jusqu'au grand médelnitchar, dignité qu'on trouve pour la première fois, ont pu vivre heureux. Les anciens exodes de nobles, comme celui de la dame Caplea, fille d'un boïar qui avait été décapité, Théodose, dont le nom rappelle celui du fils de Bă-sărabă-Neagoe, femme qui avait dû vendre ses bijoux lorsqu'elle était au milieu de ces fuyards, en « Pays Hongrois », sont mentionnés seulement comme une époque malheureuse, maintenant disparue.

Au milieu de cette paix, à laquelle était épargnée les assauts, jusque là continuels, des exilés, la richesse du pays s'accroît. La noblesse, qui décide de tout sous ce règne si doux, présente avec fierté ses bijoux et ses autres richesses : des caftans d'une étoffe dont le nom, probablement turc, est difficile à expliquer, des dolmans de drap précieux, des chemises de soie et des colliers de fil d'or, des épées frappées d'or dont le prix s'élève à deux mille aspres, des bagues en or, des ceintures en argent valant trois mille aspres, des verres et des cuillers en argent, des robes à la turque, à côté de chevaux précieux, de calèches à huit coursiers et toute une administration à la campagne, avec des ruches, avec des tonneaux de vin, et avec, bien entendu, la charrue en fer, traînée par vingt-quatre boeufs <sup>1</sup>.

La grande charité envers les boïars du « bon Petrașcu » finit par gagner jusqu'au dernier parmi ceux qui avaient cherché un abri, devant les persécutions de Mircea <sup>2</sup>, au-delà des frontières, comme ce Stănilă que le prince fit chercher, dès 1554, non seulement par le trésorier et par le grand cloutchar, mais aussi par « l'évêque », qui est probablement le pacificateur habituel, l'influent Ananie <sup>3</sup>. Ce Stănilă pé-

<sup>1</sup> Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 40, n° 44.

<sup>2</sup> Qui aurait tué, d'après le compte fait par le général qui commandait en Transylvanie, Castaldo, 1.600 boïars; N. Densușianu, loc. cit., II<sup>4</sup>, p. 677, Cf. Ascanio Centorio, *Comentarii della guerra di Transilvania*, Venise 1866, d'après un témoin oculaire; voy. G. Marinescu, dans *Inchinare lui N. Iorga*, p. 256 (compilation par Martin Fumée).

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 791, 865.

rira ensuite, après un nouvel exil, dans le grand massacre ordonné par Mircea, revenu dans le pays. On allait chercher jusque dans la citadelle transylvaine de Făgăraș ces partisans d'un prince qui avait quitté le trône <sup>1</sup>. Mais, dès le mois d'août de cette année, les bourgeois de Brașov sentaient le besoin de demander au-delà des montagnes: « Qu'est-ce qui s'est passé avec les boïars? » <sup>2</sup>, l'affaire de Stănilă n'étant pas encore terminée, par même au mois d'avril de l'année suivante.

Les trois chefs de plusieurs dizaines de boïars, Stănilă, Staicu et Udrea, négocient avec le prince comme s'il s'agissait de deux puissances rivales, et ils établissent les conditions dans lesquelles ils voudraient bien revenir <sup>3</sup>. Les comptes de Brașov, si précieux pour les détails de cette vie roumaine, vont jusqu'à parler d'un vrai traité de « paix et amitié », fait entre deux partis <sup>4</sup>. L'arrivée des exilés se passa solennellement, ces boïars arrivant dans des calèches à la hongroise, sous la garde d'un délégué de ces bourgeois de Brașov dont le rôle est même celui d'un garant <sup>5</sup>. Il semble que, jusque là, Petrașcu, n'aie pas voulu rouvrir la frontière pour les marchands de cette grande cité saxonne sur ses frontières <sup>6</sup>.

Nous avons déjà dit que la compagne de Mircea restera à côté de lui, même pendant les moments les plus tristes, lorsque celui qui lui avait succédé pouvait dire que le prince destitué était envoyé dans cette « Éthiopie », donc au Caire (avril 1555) <sup>7</sup>. Toute la fortune de cette famille malheureuse avait été, jusque là, confisquée <sup>8</sup>.

En ce moment, lorsqu'en Valachie même, le problème intérieur des exilés avait été résolu, les deux princes purent

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 791.

<sup>2</sup> « Quomodo res cum bogeriis ageretur »; *ibid.* Cf. *ibid.*, p. 792.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Pro ineundo pacis et amicie foedere; *ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.* La femme de Staicu vient ensuite séparément; *ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 792.

<sup>8</sup> Wayvodam Myrche, trans mare relegatum atque bonis exutum; *ibid.* p. 865.

partir, ainsi qu'il sera montré dans la suite, pour accomplir leurs fonctions militaires dans le problème transylvain de la restauration des Zápolya.

Dès 1555, un mécontentement violent s'était manifesté contre le Moldave Alexandre, qui se plaint du projet de vouloir le tuer qu'aurait nourri le chef de son armée, Negrilă, et un boïar Capotă: le premier s'était enfui chez les Polonais, l'autre avait passé de Pologne chez les Turcs. Parmi ceux qui étaient dénoncés comme ayant passé à travers le pays du roi pour aller se placer sous la sauvegarde du Sultan, est mentionné le Métropolitite même, chef de l'Église de Moldavie. Et tout un grand projet de trahison, du plus haut intérêt, est exposé de cette façon par les ambassadeurs en Pologne du prince Alexandre: « ils offrent à l'Empereur Turc un grand espace de plaines dans le pays, partant de la frontière hongroise et allant jusqu'au Dniestr et aux régions de Orheiu, de Lăpuşna et de Chişinău <sup>1</sup>: dans ces régions se rassemblent, en temps de guerre, jusqu'à vingt mille soldats. Et ils ont promis à l'Empereur Turc et à tous les pachas de leur donner la Podolie et un tribut trois fois plus grand que celui dû actuellement par la terre de Moldavie. Et celui qui se présente comme fils de prince a promis à l'empereur et à tous les pachas de grands cadeaux venant de ce pays de Moldavie » <sup>2</sup>. Ceci aurait été promis au nom de quatre grands boïars et aussi à celui de l'évêque de Roman, Marcarius, qui est l'auteur même du récit slavon orné, traitant des princes contemporains de Moldavie.

Le nommé Negrilă, qui doit être le prétendant, malgré tous ses boïars et l'appui de cet évêque qui s'intitulait « Métropolitite », n'arriva à rien. Mais, bientôt, la grande trahison de l'année 1561 devait donner l'héritage d'Étienne-le-Grand à un aventurier venu du monde occidental, apportant avec lui un passé plein de tromperies et de crimes, et

<sup>1</sup> C'est à cette offre que se rapporte de fait l'information qu'il aurait été question des forteresses de Transylvanie: Rodna, Ciceu, Cetatea-de-Baltă; N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 296.

<sup>2</sup> Holban, loc. cit.

ceci seulement parce que certains boïars ont cru que par lui pouvait s'ouvrir une carrière plus large vers ces actes de bravoure qui étaient dans l'esprit de l'époque. Mais sur les intrigues de 1555 on passa facilement, et Macarius put terminer sur son siège d'évêque, en septembre 1557, étant enseveli dans sa fondation de Râșca, où cependant on ne peut plus découvrir son tombeau<sup>1</sup>.

Le prince Alexandre devait partir plus tard seulement pour l'œuvre de destruction en masse de ces intrigants qui, si vite, avaient cherché à troubler son règne. Plus expéditif pour mener à mauvaise fin cette terrible œuvre de purification fut le « pâtre » Mircea, lorsque, après la mort de celui qui l'avait remplacé, il accourut, pendant ce même automne de l'année 1557, de la lointaine « Éthiopie » pour reprendre le trône de son héritage. La chronique écrit: « il envoya chercher les boïars qui étaient exilés en Pays Hongrois pour les appeler sous serment solennel. Donc, ayant prêté foi à ses paroles, ils se levèrent pour revenir, à savoir: le vornic Stănilă », — celui que Petrașcu, après de longues négociations, avait fait revenir de cette même Transylvanie, — « avec tous les boïars et avec toute la Cour et ils se soumi-  
rent au prince Mircea par le traité de fidélité qu'ils avaient conclu. Puis, le 3 mars, par un grand artifice, on appela le vornic Stănilă avec tous les boïars et les deux évêques et tous les hégoumènes, avec beaucoup de moines, dans cette cité de Bucarest; le prince jeta sur eux, à l'improviste, des bechlis et beaucoup de Turcs, qui les massacrèrent tous, et beaucoup de sang innocent fut versé, dont il devra rendre compte devant Dieu »<sup>2</sup>. Le Métropolitite Ananie lui-même avait péri dans ce grand massacre, dont la date doit être fixée au 3 février (ou au 4, d'après une chronique transylvaine<sup>3</sup>). Mais assez de boïars restèrent pour un nouvel exil sur cette

<sup>1</sup> Pour sa mort, la seule information de Ureche.

<sup>2</sup> *Mag. Ist.*, IV, p. 273. Cf. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 798.

<sup>3</sup> *Voy. ibid.*, p. IX, nota 1. Il est remplacé par un Daniel; « l'autre » évêque, peut être celui de Buzău, Pour l'organisation de cet autre évêché, voy, plus récemment Aurélien Sacerdoțeanu, dans la *Rev. Ist.*, XXXI, 1—3.



terre de Transylvanie, prêts à reprendre les anciens combats qui avaient fait tant de mal au pays. Emmenant la veuve du prince Petrașcu, son gendre, le trésorier Dragomir, et Socol avec son fils et sa femme, ils passèrent les défilés de la montagne du côté de Brașov, où se trouvait aussi la veuve de l'ancien prétendant Radu Iliăș et un prétendant Vlad: la chronique compte parmi ces envahisseurs le cloutchar Badea, les deux Radu, dont l'un était logothète et beau-père du prince défunt, puis l'autre cloutchar, un trésorier Jean, de même que la femme de Stănilă et bien d'autres <sup>1</sup>. De son côté, le prince assassin était venu avec des conseillers jusqu'ici inconnus: un logothète Bogdan, dont le nom montrerait que c'est un Moldave, peut-être un des fidèles de la princesse d'origine moldave Chiajna, — on le voit errant à travers la Transylvanie comme un homme qui avait connu beaucoup de pays, — un vornic au bizarre nom de Burtea, un spathaire Bărcan, dont le nom fut donné au village de Bărcănești, près de Ploești, un trésorier Christian, un stolnic Ivan ou Ivancea, puis l'échanson Balomir, le comis Nan, le grand postelnic Dobruș (c'est-à-dire Dobromir) <sup>2</sup>.

Donc, Mircea avait choisi ses courtisans parmi les tout petits boïars ou parmi des aventuriers. Lorsqu'il finit ses jours sombres, Chiajna, sa veuve, introduisit certains changements parmi ses boïars: le vornic Nedelcu est certainement un Valaque, de même que le spathaire Stan et un trésorier Stanciu; mais, à côté de Bogdan, Moldave, apparaîtrait aussi un autre Moldave, Ureche, comme stolnic. Le secrétaire Coresi ou Coresie (c'est le datif pluriel du mot grec κόρη, jeune fille) peut-être cet écrivain qu'on a cru être un diacre auquel, comme on le verra, doit tant l'impression dans les pays roumains et, à côté de ce travail

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 798, 869. La nouvelle du massacre arrive à Brașov le 10 février; *ibid.*, p. 798. A Sibiu, où les bourgeois ne veulent pas y prêter foi, le 11; *ibid.*, p. 869. Des exilés se fixent aussi dans la petite ville transylvaine de Orăștie; *ibid.*; ils s'en vont jusqu'à Sas-Sebeș, où s'était réfugiée aussi la princesse veuve, mais ils en sont chassés; *ibid.*, p. 870. Des serviteurs du prince Radu se trouvent encore à travers le pays; *ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 889.

d'imprimeur, la littérature roumaine <sup>1</sup>. C'est peut-être des connaissances peu coutumières de ce lettré que vient le bizarre titre archaïque qui est donné au petit prince Pierre, dominateur aussi « sur les régions riveraines du Danube », ainsi qu'on le disait pour les despotes serbes ou, chez les Valaques, à l'époque guerrière du premier Mircea <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, Voy. plus loin.

<sup>2</sup> *Ibid.*

### CHAPITRE III

## LES PRINCES ROUMAINS ET LA QUESTION DE TRANSYLVANIE

Au cours du XVI-e siècle, siècle d'histoire moderne, comparé au moyen-âge qui avait été jusque là, des efforts avaient été faits pour établir dans le Sud-Est Européen, jadis patrie des anciennes races romanisées, dont l'héritage avait passé en partie aux Hongrois et aux Slaves, un nouvel ordre de choses.

Il avait été essayé, après la catastrophe de Mohács, par le système hongrois-transylvain de Jean Zápolya et suivi, par la tentative de Gritti, l'aventurier vénitien, d'un autre système, terminé cependant par la tragédie du protagoniste, qui avait voulu fonder une Dacie ottomane, comprenant trois tributaires et, à leur tête, un royal client de Sultan. Cette tentative ayant échoué, le même besoin instinctif d'unité d'après les traditions séculaires, millénaires, amena une autre forme: celle des Habsbourg du roi Ferdinand, tendant à réaliser, par la Transylvanie du moine Martinuzzi, avec la garnison espagnole de Castaldo, une Dacie ayant le même centre en Transylvanie et, aux ailes, des princes imposés par ce commandant des soldats, qu'avait envoyés sur la frontière orientale le roi autrichien de la Hongrie.

Tout cela, à côté du rêve de Pierre Rareș, qui, par son intervention militaire au-delà des frontières, ses rapports en Valachie, qu'entretenaient ses filles, avait voulu créer une Dacie qui serait partie de Moldavie et aurait été soutenue par elle, et de l'autre rêve, celui du Transylvain de race roumaine Étienne Mailat, qui voulait imposer cette unité pe race du Făgăraș roumain.

On verra comment la mort de Martinuzzi et le découragement de Castaldo amenèrent le rétablissement de la dynastie des Zápolya par les troupes des princes roumains.

Ainsi, Alexandre Lăpuşneanu et Petraşcu-le-Bon ont décidé le sort même de la Transylvanie, l'enfant Jean-Sigismond et sa mère, Isabelle, étant en quelque sorte sous leur tutelle permanente.

Mais ce trône transylvain n'a pu s'imposer à l'époque de la domination de ce Jean-Sigismond, adolescent maladif, qui s'éteindra rapidement.

Alors, cette même nécessité de concentrer la vie chrétienne dans ces régions amènera la tentative de l'aventurier « Despote », dans laquelle la Renaissance s'ajoutait à l'instinct dace, pour imposer cette création politique.

Elle mènera, du reste, au premier essai d'échapper à la suzeraineté ottomane, fait par le prince moldave Jean-le-Terrible.

De cette façon, le futur Michel-le-Brave est, sous le rapport politique aussi, un continuateur, malgré tout ce qu'a pu lui donner son génial instinct militaire, et, à côté, ce « Despote » cesse d'être l'aventurier tragi-comique qu'on connaît, puis « Le Terrible », un simple téméraire.

Seulement lorsqu'Étienne Báthory devient prince en Transylvanie, l'initiative dace revient dans ce pays. Mais, lorsque son ambition le fait passer comme roi en Pologne, cette initiative revient, par dessus les prétentions vaniteuses de son neveu Sigismond, aux princes roumains, auxquels s'impose une seule et même politique.

Les sentiments chrétiens des deux ne peuvent pas être mis en doute, car ils étaient dans la tradition même de leurs prédécesseurs.

Leur politique envers la Transylvanie et la Pologne doit être d'abord suivie dans ses détails.

Nous avons une déclaration ouverte du prince Alexandre, qui devait, comme protégé de Sieniawski, conserver ses rapports avec la Pologne.

Dès le 5 septembre, de la « forteresse de Bakuta », sur le Dniestr, Alexandre, qui s'intitule « Palatinus terrarum Moldavie et Valachiae », ajoutant qu'il a été « élu et établi » par le roi de Pologne<sup>1</sup>, avait prêté serment envers ce patron et maître, sur la Sainte Trinité, sur la Sainte Vierge et sur tous les Saints, promettant aussi son concours armé » contre tous les ennemis de la Sainte Croix »<sup>2</sup>, de même que contre les ennemis du roi et de sa couronne, quels qu'ils soient. Aussitôt appelé, au besoin, par ce patron et par le commandement de ses troupes, il accourra en personne et risquera sa tête elle-même pour le royaume. Autrement, il fournira une armée, qu'il suppose, en bon chevalier qu'il était, à sept mille hommes. Il s'interdit toute conclusion de traité sans la volonté du roi Sigismond-Auguste. « Ainsi m'aident Dieu, et la Sainte Trinité, et la Sainte Croix<sup>3</sup>. »

Les boïars avec lesquels il était venu étaient partisans de cette politique; on les voit signer le traité: le hetman Neagu, le trésorier Dan<sup>4</sup>, le logothète Mogâldea, le vornic bien connu Moțoc, un autre Neagu, qui était « staroste », commandant de la forteresse de Soroca, et un cloutchar (« clavierus »: mauvaise leçon) qui était Moghilă<sup>5</sup>.

Mais on avait cru nécessaire d'envoyer une ambassade à la Porte pour expliquer cette entrée des troupes polonaises en Moldavie<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> « A Sacra Regia Maiestate electus et constitutus »; N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 31.

<sup>2</sup> « Contra omnes hostes sanctae crucis. »

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 32, n° XVIII.

<sup>4</sup> Fondateur du couvent de Humor; N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 272—274, n° CXIII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 32, n° XVIII.

<sup>6</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 174 et suiv.; N. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 47, n° XLVI. Intéressante l'explication donnée par le roi aux ambassadeurs du Sultan qui étaient venus le trouver. Il disait que Alexandre « ne lui est pas soumis de la même façon que ses autres sujets, auxquels il peut ordonner »; p. 48. Cependant les magnats de Pologne considéraient le changement qui s'était passé comme un ralliement de la Moldavie à leur royaume, mais on affirme que ç'avait été seulement une action locale, dont le roi n'avait rien su. Tel autre était d'opinion que le prince aurait dû entretenir 2.000 chevaliers et 1.000 gens de pied polonais; J. Bogdan, loc. cit., p. 195.

De son côté, le Valaque Petrașcu parlait aux gens de Brașov, d'une façon très libre, de sa grande sympathie pour la chrétienté, mais l'empereur turc est si puissant, et, entre les mains du Sultan, auquel personne ne peut résister, se trouve aussi le sort de la Transylvanie; une politique erronée ferait que « dans toutes les forteresses il y ait des Turcs, et de cette façon périront ensemble ces deux pays chrétiens ». Cependant, il ne viendra jamais contre eux avec la puissance des Ottomans que s'il y était forcé, étant sous la puissance de ces ennemis de la chrétienté <sup>1</sup>.

En ce qui regarde Alexandre, un des boïars l'ayant soutenu au moment de son installation, Moțoc, qui signe comme vornic (en latin « provisor magnus »), et il ajoute, de Hârlău: « aussi les autres boïars du pays de Moldavie », s'était aussitôt mis en rapport avec André Báthory qui s'intitulait « palatin de Transylvanie », mais aussi avec Castaldo, qu'ils appellent, dans leur ignorance: « Jean-Baptiste, lieutenant de Sa Majesté le roi » <sup>2</sup>. Un ambassadeur du nouveau prince, qui annonçait l'arrivée d'une vraie ambassade, se présente, vers la même date, au commandant de Transylvanie pour montrer que lui, Alexandre, a obtenu son règne « d'abord par la grâce de Dieu », — fière déclaration, — et puis « avec le secours de Votre Majesté », c'est-à-dire de Ferdinand, « et du roi de Pologne ». Il est « chrétien et veut le rester autant qu'il vivra, et il veut servir, dès ce moment, contre les Turcs pour appuyer ce pays « chrétien »: c'est ce que dit le général lui-même de son camp de Sas-Sebeș. Quand le prince moldave annonçait que, d'après des informations que lui avait apportées l'ambassadeur, à la Porte, de son prédécesseur, le défunt Étienne, le grand Sultan Soliman avait été battu par le Chah de Perse et Constantinople est sur le point de se révolter <sup>3</sup>. On est allé jusqu'à rappeler le sandchak qui commande à Brăila. Bien qu'Alexandre sache

<sup>1</sup> J. Bogdan, *Documente și regeste*, pp. 196—198, n° CXII.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 288, n° CCLXIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 288—289, n° CCLXV.

bien que les seigneurs hongrois trahissent le Habsbourg, leur roi, il est prêt, en cas de guerre, lorsque les gens du roi Ferdinand attaqueront Lipova, Becicherec et même Timișoara, à se jeter sur « quelques forteresses des Turcs qui lui sont voisines » et qui ont appartenu jadis à la Moldavie: donc, comme tous ses prédécesseurs, il veut Tighinea et peut-être même les grandes forteresses de jadis sur le Danube, Chilia et Cetatea-Albă. Il se présente comme un homme sûr, et pas comme ce fils de Rareș, dont il critique l'instabilité, et il est tout disposé à envoyer ses ambassadeurs tout droit à la Cour du roi Ferdinand <sup>1</sup>. Alexandre voulait cependant qu'on écarte ce prétendant qui était le compagnon de l'usurpateur valaque Radu Iliăș <sup>2</sup>. Et il cherchait à assurer, aussi, avec la forteresse de Beclean, sa domination sur ces régions de Transylvanie <sup>3</sup>.

Lorsque, comme on pouvait s'y attendre, il put obtenir, en sacrifiant beaucoup d'argent certainement, le drapeau d'inféodation de la part des Turcs, Alexandre s'excuse envers Castaldo, invoquant les circonstances si difficiles, de même que la peste qui ravage le pays <sup>4</sup>. Il ajoutait que cela ne diminue pas sa fidélité envers les Habsbourg <sup>5</sup>, qui trouvaient qu'il faut se défier tout de même de ses sentiments <sup>6</sup>.

Mais un changement subit jeta dans l'autre camp celui qui, lui aussi, désirait le grand combat des chrétiens, mais ne trouvait, lui non plus, un appui dans ce but, car il savait fort bien que les Polonais restaient soumis aux suggestions

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 290, n° CCLXV: « Aliquas arces Turcarum sibi finitimas recuperare ». Voyez aussi le n° suivant: « arces turcicas in finibus Moldavie sitas ». Aussi *ibid.*, pp. 292—293.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 288—289, n° CCLXV. Cf. aussi Veress, loc. cit., p. 105 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 303, 306 et suiv.; Iorga, *Doc. Ard.*, I, p. 500 et suiv.; Veress, loc. cit., p. 122, n° 158; p. 126, n° 163; p. 128, n° 167; Ostermayer, loc. cit., p. 516. Ces possessions avaient été cédées en partie provisoirement à François Kendy.

<sup>4</sup> Pour la peste, voyez Iorga, *Doc. Ard.*, I, p. 491, n° DCCCCXIII, la lettre du prince lui-même, qui parle des nombreuses victimes de la peste.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, II, p. 306, n° CCLXXXI; voyez aussi nos. suivants.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 308—310, n° CCLXXXII—CCLXXXIV. Les informations qui suivent concernent l'expédition d'Étienne Rareș en Transylvanie.

impérieuses du Sultan Soliman et que Ferdinand lui-même ne fait que demander au même Sultan, sur un ton de dégradante humilité, et en envoyant de pauvres cadeaux, d'être inféodé par lui avec la Transylvanie et la Hongrie.

Ayant appris donc que la volonté des Turcs est qu'on restitue la dynastie de Zápolya, il devint aussitôt le plus sûr appui d'Isabelle <sup>1</sup>.

D'autant plus Alexandre désirait-il montrer ce dont il est capable là, en Transylvanie, qu'il avait envoyé en 1553 au roi de Pologne un secours de « quelques milliers de gens » contre les Tatars et, dans son grand discours à la diète de la même année, Sigismond-Auguste se déclarait obligé pour ce contingent, car la Moldavie n'est « ni sans importance, ni méprisable » <sup>2</sup>.

La fidélité du Moldave envers la Pologne était liée maintenant au problème transylvain. En effet, Sigismond-Auguste, qui avait dû abriter en Pologne sa sœur exilée et son neveu, avait tout intérêt à ce que ses exilés royaux gagnent le droit qui leur avait été ravi par cette Maison d'Autriche qui, malgré le mariage du roi lui-même avec une fille de Ferdinand, se présentait, pendant tout le XVI-ème siècle, comme ennemie de la politique polonaise; car c'était la croisade de Charles-Quint qui s'opposait à la tradition d'entente avec les Turcs de la dynastie des Jagellons qu'elle avait trouvé chez elle et qui avait été interrompue seulement, deux fois, par les rapports dynastiques, dûs au hasard, avec la Hongrie.

Servir donc le roi au-delà du Dniestr, ceci signifie favoriser de fait les intérêts d'Isabelle, Sigismond-Auguste demandant seulement avec insistance que l'intervention des Moldaves dans ce pays se fasse « sans verser le sang » <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Des informations utiles dans V. Motogna, *Contribuție la relașiile dintre urmașii lui Petru Rareș și Ungaria*, dans la *Revista Istorică*, X, p. 20; *Relașiile dintre Moldavia și Ardeal în sec. XVI*, Dej, 1928. Rien de nouveau dans N. C. Bejmaru, *Politica externă a lui Alexandru Lăpușneanu*, Jassy, 1935.

<sup>2</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 199—200.

<sup>3</sup> Iorga, *Hurmuzaki*, XI, p. 48 et suiv. Ambassadeur moldave en même temps que celui des Turcs et de Pétrovitch, vers la reine Isabelle; *ibid.*, p. 51, n° L.XXII.



Du reste, les suggestions françaises ne manquaient pas dans ce but, présentées par cet ambassadeur: de Cambrai, qui passa par la Valachie pour aller à Constantinople en 1555<sup>1</sup>, et, de Paris, on avait promis à Jean-Sigismond de lui donner à la place de la fille de l'empereur une des descendantes de Henri II et de Catherine de Médicis, peut-être la fameuse Marguerite, première femme de Henri IV, avec des fiefs étendus en France et avec un secours en argent<sup>2</sup>.

Si, le 24 avril 1552, Ferdinand pouvait faire savoir au Grand Vizir Roustem qu'il a pris la Transylvanie avec l'assentiment de la reine et des états et qu'il est prêt à envoyer le tribut<sup>3</sup>, le Turc ne savait pas en même temps comment il pourrait se lier plus étroitement au roi de France contre cette offensive des Habsbourg vers l'Orient. Il faisait écrire, en 1555, au même Ferdinand, intitulé «gouverneur des Jésuites», que la Transylvanie doit être rendue à «Étienne», — c'était le surnom turc du pauvre Jean-Sigismond, d'après le nom du premier roi chrétien de la Hongrie, — lequel «Étienne» est le protégé du Sultan<sup>4</sup>. Celui-ci cependant manifestait des craintes du côté des intentions du prince moldave<sup>5</sup>.

Ce milieu hongrois était très bien connu par Alexandre. Il dira donc aux envoyés de la diète transylvaine, dans son âpre style de guerrier, qu'il a «été jadis parmi eux» qu'il a connu et apprécié un Étienne de Losoncz qui a péri d'une façon si misérable, qu'il a pris part avec eux au siège de Timișoara pour le pacha Ahmed<sup>6</sup>.

Mais, en 1552, le maire de Sibiiu avait montré qu'on ne peut pas rétablir Jean-Sigismond, dont le tuteur est, du

<sup>1</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 238, n° CI; pp. 243—246, n° CIV; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 53, n° LXXVI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 54, n° LXXVII.

<sup>3</sup> Ribier, *Lettres et mémoires d'Estat*, II, Paris 1666.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 563 et suivantes.

<sup>5</sup> «Monstroît quasi ouvertement douter de lascher la bride au Moldave»; qui aurait été encore allié de Ferdinand; *ibid.*, p. 577 et suiv. Cf. *ibid.*, p. 591 et suiv. Le Pape déclarait publiquement que lui-même est forcé de travailler avec les Turcs; *ibid.*, p. 674.

<sup>6</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 180.

reste, Ferdinand, qui reste disposé à lui donner sa fille et, le cas échéant, aussi sa domination <sup>1</sup>.

Le changement de situation était dû avant tout à l'apparition du puissant « baron » de sang serbe, Pierre Pétrovitch. Il avait été appelé par une partie de la noblesse, et l'agent de liaison était ce même Nicolas Cherepovitch, Serbe lui aussi, dont nous avons dit que la fille devait être princesse de Valachie <sup>2</sup>. Il gagne de plus en plus du terrain, jusqu'à ce que, en 1556, il soit élu régent, comme jadis, le grand Jean Hunyadi, à la diète de Sas-Sebeş <sup>3</sup>.

Au commencement de 1553, Alexandre était dans sa forteresse de Neamţ, prêt à prendre, les armes à la main, son héritage transylvain, pour lequel, certainement, il invitait à discuter le noble transylvain, de sang roumain, Nicolas Kornis <sup>4</sup>. Celui-ci ne vint pas, se bornant à envoyer en Moldavie, avec la permission du commandant espagnol, un émissaire, qui trouva le prince à Vaslui et apprit de sa part qu'il est décidé à travailler pour amener en Transylvanie le jeune roi. Le prince paraissait parfaitement informé et il savait que parmi les nobles du pays il y avait des partisans de cette restauration, à savoir: un Andrásy, un Michel Sándor, un Paul Daczó, même un Kendy, un autre membre de cette famille, Antoine, et Melchior Balassa, qui pourrait être gagné; quant à lui, il avait tout préparé dans ce but <sup>5</sup>: c'était donc une œuvre à lui, pour laquelle il n'avait été exhorté par personne et, de cette façon encore, on se forme une autre idée sur ses habitudes.

Pour imposer ce qu'il considérait comme son droit, lui, qui considérait les nobles de Transylvanie comme des rebelles envers Ferdinand et peut-être même envers l'autre roi, il fit dévaster, devant les voévodes nommés par Castaldo,

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 354 et suivantes.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, II, p. 317, n° CCXCI.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., pp. 131—132, n° 172. Il se plaignait contre les Turcs à ce moment, parce qu'ils ne l'aident pas à restaurer plus vite son beau-frère Mircea en Valachie; *ibid.*, p. 133, n° 174. Cf. *ibid.*, p. 135, n° 176.

Kendy et Dobó, qui n'étaient pas capables de s'y opposer, le pays des Szekler <sup>1</sup>.

Mais le but qu'on avait en vue était plus important. Au mois de mars de cette même année 1553, Alexandre avait ses représentants auprès d'Isabelle <sup>2</sup>, chez laquelle était allé, pour une simple visite notée par la chronique valaque, le boïar Socol avec des offres de même genre. Une grande ambassade moldave du Trésorier Dan et du burgrave de Hotin, composée de cent dix-sept boïars avec cent cinquante chevaux, se trouvait à Cracovie pendant ce même mois <sup>3</sup>. Aussitôt, le roi envoyait Tęczyński et un autre ambassadeur polonais pour demander à ce voisin rempli de gratitude le serment habituel <sup>4</sup>. Il fut prêté bientôt, Alexandre demandant, par son boïar Stroici, plus tard par Mogâldea, que le roi lui réponde par un acte formel d'amitié et de protection <sup>5</sup>. Il parlait avec amertume du tribut augmenté que lui demandait le Sultan: 25.000 ducats de Hongrie, ajoutant que son « fou » de prédécesseur en avait payé 30.000 et qu'il avait laissé une dette de 16.000 que le pauvre successeur doit payer <sup>6</sup>.

Voici l'héritage que lui ont laissé, dit-il, les fils du prince Pierre, « ce brigand de Mahmet et son frère cadet » et un troisième, Constantin, qui se trouve à Constantinople s'en va demander maintenant la Moldavie, offrant 40.000 ducats de Hongrie et, en dehors de cette somme, 500 chevaux et 10.000 brebis par an <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 500 et suiv.; Hurmuzaki, XI, à cette date; Ostermayer, loc. cit., p. 516. Son armée rassemblée à Roman en rapport avec le bruit d'une invasion tatar; Veress, loc. cit., pp. 120—121, n° 155 (le texte paraît mal lu). Les deux voévodes négociaient, pendant l'été, en même temps avec Alexandre et avec Mircea; *ibid.*, pp. 136—137, nos 178—179.

<sup>2</sup> Holban, *Documents polonais*.

<sup>3</sup> *Ibid.* Il y est dit qu'en avril-juin les Polonais entretenaient encore un prétendant.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.* Pour le paiement du tribut, Veress, loc. cit., p. 146, n° 193. Pour la mort de Constantin, que les Turcs considéraient comme ayant adopté leur

On croyait en Transylvanie que les deux princes conduiraient personnellement l'invasion dans un pays pas assez bien défendu <sup>1</sup>. En 1554, on y apprenait qu'Alexandre rassemble de nouveau ses troupes, bien qu'il eût conservé des rapports avec les nobles de Transylvanie, comme Pierre Gerendy, qui ordonnait, du reste, aux Saxons de se soumettre « au fils du roi Jean » <sup>2</sup>. Mais, au mois de février et jusqu'en avril, dans les ambassades envoyées en Pologne, comme celles d'André Liciu, de Moțoc et de Abraham de Bănila, il n'est nullement question de l'intervention au profit d'Isabelle <sup>3</sup>. La décision inébranlable d'envahir la Transylvanie est exprimée cependant par le prince de Moldavie dans sa lettre de Jassy, le jour de la St. Georges, envers les habitants de Vinț, le fief valaque qu'avait réclamé contre les gens de Sibiu le prétendant Radu Iliăș <sup>4</sup>. Il déclarait avoir, depuis longtemps, les pleins pouvoirs du Sultan, qu'il intitule « l'empereur des Turcs »; donc il établira « le roi », dans la compagnie de Péetrovitch et avec le concours de Petrașcu, ayant à leurs côtés les pachas de Timișoara, de Bude et de Bosnie: « celui qui se soumettra de bonne volonté sera bien traité et, sinon, non ! » <sup>5</sup>. Pierre Gerendy, qui savait bien qu'à cette action participeraient les Roumains du Banat, qu'il appelle dans son latin, comme dans leur propre langue roumaine: « Karansebeseni, Lwgoșeni » (gens de Lugoj et de Caransebeș), avertit que le prince est arrivé déjà, en descendant, à Bacău (mai) <sup>6</sup>. On voit que l'affaire devenait comme une cause roumaine, car non seulement ces gens du Banat, mais aussi la noblesse roumaine du côté de Inidora, ces lointains parents de la

religion et le circoncièrent après la mort, chantant derrière le cercueil « né sizimdir, né bizimdir » (« ni à moi, ni à toi »); Hurmuzaki, II<sup>5</sup>, p. 183.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 789.

<sup>2</sup> *Ibid.* Mesures de défense de la part du voévode de Transylvanie; Veress, loc. cit., pp. 142—143, n° 188. Cf. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 790.

<sup>3</sup> Holban, loc. cit. Ambassadeur polonais à travers la Moldavie vers le Sultan, au mois de mai.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 128, n° 168.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 143—144, n° 189.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 145.

dynastie des Hunyadi, étaient pour la reine <sup>1</sup>. La réconciliation du Sultan avec le Chah de Perse l'avait amené à écouter encore plus volontiers les suggestions, dans le même sens, de l'ambassadeur de France, ennemi permanent des Habsbourg <sup>2</sup>.

La réponse donnée le 12 avril par Alexandre aux ambassadeurs de la diète de Transylvanie, Ambroise Szabó et Antoine Garda, car Pierre Gerendy était maintenant arrêté <sup>3</sup>, rappelle les sorties les plus éloquents de Pierre Rareş. Il déclare ne pas pouvoir admettre que le jeune Zápolya eût pu s'entendre avec Ferdinand pour une cession de la Transylvanie: « Mais qui a jamais vu un homme ayant femme et enfants qui prendrait le pain des mains de ses enfants pour le donner à d'autres et que les siens périssent ? ». Il sait que, dans la diète de Pologne, « la veuve » a refusé aussi le dot qu'on lui offrait et le titre de duc pour son fils et que ce dernier a parlé de telle façon, déclarant qu'il « préfère mendier aux portes », que les nobles en ont eu les larmes aux yeux. Les voévodes de Transylvanie sont donc des « chiens » et lui, le Moldave, « a plusieurs yeux et plusieurs oreilles » pour tout connaître. Il sait bien que ces voévodes, qui trompent tout un pays, ont tourné le timon de leur char de façon à pouvoir s'enfuir aussitôt. Se soumettre à « l'Empereur », qui veut en Hongrie son jeune client, est donc une nécessité. Soliman a été depuis peu en état de soumettre jusqu'à cinquante forteresses et il n'y a pas de prince qui ne paie un tribut: « les rois de France, d'Angleterre (!), de Pologne, même de ce pays de Moldavie et de Valachie ». Il sait ce qu'ont accompli ses Moldaves, jadis, en Transylvanie. Devant leur présence, rien n'est resté du pouvoir d'un Mailat <sup>4</sup> et d'un Török; à côté de ceux-là que peut signifier un Dobó, un

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 148—149, n° 197. Cf. *Le voyage de M. d'Aramon, ambassadeur pour le roy en Levant, escript par noble homme Jean Chesneau, l'un des secretaires dudit seigneur ambassadeur*, Paris 1887.

<sup>3</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 241, n° CIII. Pour sa libération, le prince demande qu'on délivre des Moldaves se trouvant dans la même situation; *ibid.*, p. 297, n° CXXV; p. 325.

<sup>4</sup> Sa veuve, Anne Nádasdy, commandait encore à Făgăraş; *ibid.*, pp. 379—380, n° CLI.

Kendy: « devant moi seul, vous n'êtes pas capable de vous présenter ! ». Ce Kendy a osé le défier pour un combat en champ fermé. Très bien ! Mais il sait qu'il n'y a pas de champ plus large que celui devant la cité de Braşov. Et, ainsi, il s'y rendra aussitôt, mais pas pendant la nuit, comme un voleur, mais en plein jour, avec trompettes, canons et autres instruments de guerre ». « Je ne laisserai derrière moi un seul homme capable de porter les armes. » Et avec lui viendront en Transylvanie tous les pachas voisins. Cependant il vaut mieux recevoir, par six envoyés solennels, de ses propres mains, « le fils du roi Jean »<sup>1</sup>.

Le 6 juin enfin, Alexandre pouvait annoncer qu'il a appris par ses hommes qui sont à la Porte que le Sultan a donné à « Étienne » la Transylvanie pour montrer qu'il a été content de la fidélité témoignée jadis par son père, le roi Jean<sup>2</sup>.

Car le Serbe Pétrovitch, qui s'était débarrassé du moine Martinuzzi et devait se délivrer aussi de la présence de Castaldo, agitait de plus en plus, s'entendant parfaitement avec les Turcs<sup>3</sup>, en Transylvanie même, où il était de plus en plus le maître.

Mais la restauration du jeune Jean-Sigismond devait s'accomplir, non pas avec les Turcs, mais par la puissance militaire, encore entière et récemment vérifiée par tant de combats sérieux, à l'intérieur des frontières et en dehors, des princes roumaines.

L'ordre du Sultan pour l'invasion fut délivré avant la mi-février 1556<sup>4</sup>. Alexandre le reçut à Hârlău, qui, étant donné ses propres souvenirs, lui était une résidence d'autant plus agréable<sup>5</sup>.

Dès ce mois de février, Socol, un guerrier, auquel les Saxons de Transylvanie envoyait des casques<sup>6</sup>, passait les

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 178—182.

<sup>2</sup> Holban, loc. cit.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 294, n° CCLXIX.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 159.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 865. Voy., pour lui, aussi N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 165, n° CCCCIII; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 508, n° DCCCXXXVIII.

montagnes, et une troupe importante de guerriers moldaves revenait en Transylvanie, du côté de Bistrița. Cette première invasion, qui ne mena pas les choses jusqu'au bout, et pas par défaut du prince roumain, dura jusqu'au printemps<sup>1</sup>.

Il fallait donc une nouvelle expédition. Cette fois, Moțoc commandait l'avant-garde, et aussitôt après lui le prince Alexandre lui-même entra dans le pays des Szekler, qu'il épargna et avança jusqu'à Prejmer sans rencontrer personne. Moțoc resta jusqu'au mois de juin, pour que, après quelques jours, une avant-garde valaque, dans la même intention de punir les « rebelles », pénétre par les mêmes défilés dans cette région de Brașov. Mais Alexandre ne revint pas aussitôt, se bornant à y envoyer son Vornic<sup>2</sup>. En échange, voici apparaître Petrașcu, comme ami, vers la fin du mois d'août, avec ses troupes et leur musique, invitant à table le maire de Brașov, et il resta devant cette ville pendant huit jours entiers<sup>3</sup>. A cette occasion il assista au service divin des Roumains dans leur église de Șchei, qui avait été agrandie et augmentée par le prince Băsărabă-Neagoe et où il aura été reçu sans doute par un beau discours de la part de celui que l'on appelait le « scholastique », c'est-à-dire le chantre, Dobre<sup>4</sup>.

Ils iront enfin, sous les drapeaux des deux pays roumains, vers la capitale de Cluj, où Isabelle fera son entrée vers la fin du mois d'octobre, alors que le retour des deux princes par le défilé de Bran et par celui de Cârlibaba tardera jusqu'au mois de novembre<sup>5</sup>.

---

Socol fut envoyé avec l'ancien prince Radu Iliăș à la Porte et exilé à Rhodes; Hurmuzaki, II, p. 360 (an. 1558). Une lettre de lui par laquelle il remercie de La Vigne, chargé d'affaires de France, pour son intervention auprès d'Isabelle, qui le recommande à la Porte (où il est en train de se rendre), a été publiée par M. Holban, dans la *Rev. Ist.*, 1935, pp. 112—113.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 793—794.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 791.

<sup>4</sup> Son sceau, perdu à cette occasion, a été retrouvé il y a quelque temps, et on le conserve à l'Académie Roumaine; nous l'avons reproduit aussi dans notre Histoire des Roumains pour les écoles.

<sup>5</sup> *Ibid.*, comptes de Brașov et de Sibiiu, vers la fin de l'année. Cf. Iorga, *Ist. Armatei*, 2-e éd., I, pp. 259—260.

Ce n'avait été une grande entreprise militaire que sous le rapport du nombre des soldats. Mais l'effet sur la conscience nationale des Roumains a été très grand. La chronique valaque ne manque pas de noter que Petrașcu « a établi la royauté dans la cité de Cluj » : c'est-à-dire la « reine » et l'enfant « roi Jean » <sup>1</sup>.

Mais les Roumains transylvains ont dû sentir leur âme émue à la vue de ces armées de leur race, qui passaient, redoutées, apportant par leur force le changement de l'état de choses dans leur province.

Nous avons aussi le rapport adressé au Sultan par Petrașcu, pour cette œuvre de restauration qu'il avait accomplie, et par ce moyen nous connaissons aussi les formules habituelles dans les rapports des princes roumains avec leur « empereur ». Le prince de Valachie, montrant de quelle façon il avait installé à Cluj Isabelle, signe : « serviteur et poussière sous les plantes des pieds impériaux » (*servo et fango delle zapade di V. M. Cesarea*) <sup>2</sup>. Le rapport analogue d'Alexandre est perdu <sup>3</sup>. Revenu de sa première expédition, il s'était empressé d'informer le roi de Pologne, ajoutant que pour favoriser le commerce avec la Pologne il a diminué la douane, de sept aspres à quatre <sup>4</sup>.

Deux lettres de princes roumains montrent quel était, à ce moment, aussi leur état d'esprit. Petrașcu, écrivant à un autre Báthory, Nicolas, d'Ecsed, au moment où le prince

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 273.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, pp. 351—352, n° CCCXXX; en latin *ibid.*, p. 354.

<sup>3</sup> Voyez aussi *ibid.*, p. 352, n° CCCXXXI. Dès 1554, Ferdinand était en correspondance avec lui; *ibid.*, pp. 335—336, n° CCCXII. Mais il donnait aussi à Isabelle, le 18 août 1553, la liste de ses adhérents (*ibid.*, pp. 320—321, n° CCXCV) et il négociait, ainsi que nous l'avons vu, avec le voévode Étienne Dobó et avec François Kendy pour sa cause; *ibid.*, pp. 327—328. En 1556, François Kendy avait montré à Ferdinand que le pays ne peut pas se défendre; *ibid.*, II<sup>5</sup>, p. 347. Dobó, enfermé ensuite à Gherla, avait démissionné; *ibid.*, pp. 368—369, n° CXLV; p. 382, n° CLIII; pp. 397 et 416. Voyez aussi *ibid.*, p. 442 (de fait le vieux Dobó voulait la régence du pays); *ibid.*, pp. 444—445, n° CLXXXIII. Le malheureux évêque Paul Bornemissa, qui craignait la mort, écrivait, désespéré, que pas un village n'a pu rester aux Habsbourg; *ibid.*, p. 359, n° CXLI.

<sup>4</sup> Holban, loc. cit.





Fig. 4. — Acte de donation d'Alexandre Lăpușneanu, prince de Moldavie, 28 mars 1555.

de Valachie se trouvait à Sătmar, le 28 septembre, déclarait qu'il est autorisé par son « empereur » de punir par le feu et le fer « quiconque pourrait être trouvé ne pas se soumettre et servir le fils du roi Jean » ; quant à ceux qui « s'inclineront », — d'après le mot roumain, *a închina: inclinaverunt* —, seront « ses frères et amis ». Ils doivent donc se soumettre au nouveau « Jean » et à Étienne Dobó, de même qu'à n'importe quel autre représentant du « roi ». Si Dobó lui-même avait fait sa soumission plus tôt, « il aurait gagné un plus haut rang et une situation plus grande, mais il s'est établi dans sa forteresse, ce qui ne lui a rien rapporté »<sup>1</sup>. A cause du roi Ferdinand, « tout le Pays Hongrois a péri, et jusqu'à ce moment il en a été ainsi ». Un logothète, Bogdan, et un secrétaire hongrois du prince allaient porter cette sommation.

De son côté, le Moldave, s'adressant au même opiniâtre ami de Ferdinand, écrivait, dans un latin très correct, incomparablement meilleur que celui de son voisin, intitulé « frère », mais il employait la forme solennelle courante pour n'importe quel prince. Et il avertissait Báthory que sa forteresse sera consumée par les flammes s'il ne se soumet pas aussitôt. Du même camp de Sătmar, donc, les Roumains de toutes les provinces eurent l'occasion de fraterniser. Alexandre annonçait que, dans le terme de quatre jours, arriveront « Leurs Majestés », les nouveaux maîtres de la Transylvanie<sup>2</sup>.

De cette façon, un service a été rendu aussi au roi de Pologne, frère d'Isabelle, auquel en 1555 Alexandre s'était plaint pour les dégâts faits dans le royaume par le Hatman Negrilă, qui avait pris à Suceava, à l'occasion de l'installation du nouveau prince, le Trésor de celle qui est appelé maintenant par l'ambassadeur moldave, non pas princesse,

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 161. L'expression : « sic et Vestra Magnifica Dominotio vult ambulare » (roumain : *umbla*) est tout-à-fait d'après la syntaxe roumaine et ne doit pas être donc réduite à « une forme purement magyare », ainsi que le croit l'éditeur.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 161—162, n° 204. En échange, Isabelle punissait sévèrement des prêtres roumains pour avoir tué un pâtre; *ibid.*, pp. 162—163, n° 205.

mais seulement « la mère du prince Étienne ». Comme on croyait qu'il se serait entendu avec les ennemis du roi, le prince moldave se montre tout disposé à prêter le nouveau serment et à fournir son secours armé, si seulement le Sultan le lui permet. Et il enverra dans ce but le boïar Abraham de Bănîla et les commandants de forteresses de Roman et de Soroca. Il l'affirme d'autant plus qu'il est sur le point d'aller en Transylvanie pour y établir le neveu du roi<sup>1</sup>.

Mais bientôt Alexandre regretta son retour si pressé d'après les instances du tchaouch turc qui avait apporté la nouvelle que tout le pays s'était déjà soumis sauf Dobó enfermé à Gherla, où le siège pourrait être poursuivi par les seuls moyens de la province. Donc, le 30 juillet, de Jassy, Alexandre demandait la prise de possession immédiate, au nom de la reine, de la forteresse locale, bâtie par Martinuzzi, de fait contre la Moldavie. Il croyait avoir le droit d'ordonner ainsi, étant celui qui pouvait s'intituler avec fierté : « initiateur de cette affaire »<sup>2</sup>. Il y a déjà envoyé ses troupes, et il est prêt à y réapparaître lui-même. En plus, il serait disposé à faire passer, pour que l'entreprise réussisse entièrement, « votre seigneur », le jeune roi, par son pays moldave.

De son côté, Ferdinand se montrait maintenant prêt à abandonner la Transylvanie aux Turcs, si seulement il pouvait conserver ses territoires de Hongrie<sup>3</sup>; il s'adressait aussi au roi de Pologne pour lui offrir de céder la province<sup>4</sup>.

La diète de Transylvanie était donc aux pieds de la dynastie restaurée. Craignant l'armée roumaine de Moțoc et de Socol, sur laquelle il s'appuyait, car, jusque là, à une époque où le Sultan avait encore du fil à retordre en Asie

<sup>1</sup> Holban, loc. cit.

<sup>2</sup> « Nos presentis rei incepte auctor sumus »; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 522—523, n° DCCCCLVII.

<sup>3</sup> *Ibid.* Pour les rapports d'amitié d'Alexandre et de Petrașcu avec le voévode qui commandait en Transylvanie au nom de Ferdinand, Iorga, *Hurmuzaki*, XI, p. 580.

<sup>4</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 359 et suiv. (19 mars). Une ambassade transylvaine lui avait imposé cette cession; *ibid.*, p. 363 et suiv. André Bathory lui aussi demandait la permission de se soumettre; *ibid.*, p. 367 et suiv.

contre les Persans, pas un seul Turc n'était entré dans le pays, la diète priait l'insolent « sandchak » Petrovitch <sup>1</sup>, qui se trouvait à Cluj <sup>2</sup>, de ne garder de ses troupes roumaines que 500 soldats pour chacun des princes, mais il devrait être, ajoutaient ceux qui craignaient une revanche des Habsbourg, de bons cavaliers, ayant toutes les armes nécessaires <sup>3</sup>. Alexandre lui-même avait convoqué au nom du Sultan les Transylvains à la diète qui devait amener le changement de régime <sup>4</sup>.

Mais le prince moldave ne se montrait pas encore rassuré sur ce nouvel ordre de choses: croyant que certains parmi les nobles s'entendent avec les Allemands, il adressait des lettres de menaces à la diète, et celle-ci, intimidée, demandait à Pétrovitch de répondre lui-même; s'il faut que les deux princes reviennent, qu'on leur donne des guides qui puissent empêcher les excès <sup>5</sup>. En Moldavie, se trouvait encore prisonnier un des nobles les plus importants de cette caste transylvaine, François Bebek.

Il en résulta que seulement pour les comptes à régler avec les Szekler Alexandre envoya quelques soldats dans la région, avant la fin de l'année 1557 <sup>6</sup>. Bientôt, se trouvèrent en Transylvanie des troupes plus importantes qu'Isabelle avait demandées avec insistance <sup>7</sup>; elles étaient commandées par Moțoc et par le cloutchar Radu. Mais la mort de Petrașcu, dont on avait escompté la destitution par suite des intrigues de Socol, arrêta subitement l'expédition dont on ne voit pas bien le but <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 385—387, n° CLV. Il prenait soin aussi de sauver Dobó et d'autres fidèles. Refus d'Isabelle; *ibid.*, pp. 388—389, n° CLVII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 382, n° CLIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 369—370, n° CXLVI. Pour la défense de prendre quartier chez les nobles, *ibid.*, pp. 443—444, n° CLXXXII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 378, n° CXLIX.

<sup>5</sup> Jour de la St. Laurent 1556; *ibid.*, pp. 384—384, n° CLIV. On avait agi de même pendant cette année 1556; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 519—520, n° DCCCCLIII.

<sup>6</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 529 et suiv.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 530.

<sup>8</sup> Iorga, *Hurmuzaki*, XI, p. 797.

En 1558, l'expédition fut plus sérieuse. Il était question de la restitution des forteresses qu'avait le prince moldave en Transylvanie, et Alexandre vint lui-même au mois de mai pour l'imposer. Il y avait aussi un ordre formel de la part du Sultan, et, de son côté, Isabelle avait offert ces forteresses par ses ambassadeurs Georges Bethlen et Étienne Cserényi<sup>1</sup>. Mais, comme le prince ne croyait pas pouvoir prêter foi à cette promesse, il crut devoir retenir ces ambassadeurs et, étant donné que la reine avait refusé de livrer Ceta-tea-de-Baltă aux boïars qui avaient été députés dans ce but, les ambassadeurs en souffrirent cruellement les conséquences. On croyait que le même François Bebek, qui avait maintenant des rapports d'amitié avec le prince, l'excitait à une nouvelle invasion. C'est de là que résulta ce voyage qui amena Isabelle, lorsque l'ambassade nouvelle de Cserényi et de Nicolas Erdélyi était destinée à aller à la rencontre des Moldaves<sup>2</sup>, à appeler tout le pays pour sa défense, dans les anciennes formes païennes de l'épée trempée dans le sang<sup>3</sup>.

Les Moldaves pénétrèrent assez profondément sur la rivière du Murăș, et le résultat fut que des burgraves et des fonctionnaires furent établis dans les forteresses de Ciceu, de Reteg, et Alexandre demanda aussi les ruines de Rodna, d'où depuis longtemps, à l'époque moldave, on n'avait plus retiré d'argent<sup>4</sup>. Pour être mieux rassurée du côté de la Moldavie, Isabelle envoya avant la fin de l'année un Polonais, son ancien fidèle, Stanislas Nizowski, qui épousa, ainsi que nous le verrons, la fille du prince valaque Zamfira<sup>5</sup>.

Bien que la reine eût employé plus loin aussi des Roumains pour ses expéditions, la diète était mécontente de ce que les Serbes tendaient à s'enraciner dans la province et elle exigeait que les possessions appartenant à Alexandre ne soient

<sup>1</sup> Leur passage à travers la Moldavie; *ibid.*, p. 799.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 529, n° DCCCCLVIII. Cf. *ibid.*, p. 531 et suiv. L'ancien guide des troupes roumaines, *ibid.*, p. 533, n° DCCCCLXXVII.

<sup>3</sup> Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 447. Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 536 et suiv.; Hurmuzaki, XI, pp. 799, 870, 969.

<sup>4</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 450.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 539, n° DCCCCLXX.

pas exemptes de services, ajoutant que personne parmi les nobles ne doit loger chez lui des boïars de cette race <sup>1</sup>. On prenait aussi des mesures contre les marchands venant de l'étranger <sup>2</sup>.

Isabelle elle-même, suivant ces conseils, se sentait empêchée et diminuée par le souvenir du concours décisif qu'elle avait reçu et par la surveillance menaçante sur la frontière moldave. Il lui semblait que ces Moldaves voudraient bien, comme à l'époque du vieux Pierre Rareș, rester définitivement dans ce si séduisant pays. C'est pourquoi, elle ne permettait à personne de recevoir des lettres closes de la part d'Alexandre. Et, écrivant aux Saxons de Bistrița, celui qui était offensé ainsi et contraint de n'envoyer que des lettres ouvertes, observait avec un sentiment de légitime amertume : « Mais, lorsque Sa Majesté a été chassée par les rebelles (*fascione*) de son Siège paternel et empêchée de le retenir, nos lettres n'ont pas été de peu d'utilité à Sa Majesté. Et, maintenant, elle nous traite en ennemis » <sup>3</sup>. Ces gens de Bistrița croyaient qu'ils devaient demander à la reine s'ils ont la liberté de vendre au moins des calèches aux princes voisins, et, comme on le leur permettait, on ajoutait qu'ils ont très bien fait de prendre de telles mesures de précaution <sup>4</sup>. Du reste, les mines de Rodna furent affermées par Isabelle à un Saxon <sup>5</sup>, et elle entendait qu'on ne le laisse pas troubler par les Moldaves <sup>6</sup>; mais, dans la forteresse de Cetatea-de-Baltă, le burgrave moldave Luc continuait à commander <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 449.

<sup>2</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 458—459, n° CXCv.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 525, n° DCCCCLX. Mais on continua à retenir ses lettres; *ibid.*, p. 528, n° DCCCCLXVI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, I, pp. 526—527, n° DCCCCLXIII. Cf. aussi *ibid.*, pp. 527—528, n° DCCCCLXV. On s'effrayait aussi du fait que Alexandre faisait bâtir une maison pour les voyageurs à Câmpulung, dans une région déserte; *ibid.*, n° I et suivants.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 540, n° DCCCXCII; p. 564, n° MXL; p. 567, n° XLIX. Pour Ciceu, *ibid.*, p. 550, n° MXII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 548, n° MVII. Des Moldaves cherchant l'or dans la rivière; *ibid.*, p. 567, n° MLVIII.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 541, n° DCCCXCIV.

Le rétablissement du « pâtre » Mircea avait consolidé encore cette région de garde: dès le commencement, les deux princes roumains avaient envoyé ensemble leurs ambassadeurs à la reine <sup>1</sup>.

À la fin de l'année 1558, Alexandre entretenait les meilleurs rapports avec ses patrons turcs; il allait si loin que le tout puissant Vizir Roustem parlait en ces termes au représentant du prince de Moldavie: « Si lui, le prince, a le courage de se soumettre, avec le concours de ses sandchaks qui sont en Hongrie, la Transylvanie, au cas où elle s'avisait de se révolter, le Sultan lui céderait ce pays et son gouvernement, à lui, au Moldave, à condition de payer un maigre tribut ». Et voici la réponse: « Il serait facile de le faire avec le concours de ces sandchaks, parce que, en dehors des forteresses qu'il y a en Transylvanie, il est fort aimé par les habitants, et tous se mettraient d'accord (*sariano d'accordo*), et ils accepteraient volontiers, et, s'il n'en était pas ainsi, il est capable de les amener aussi par force à se soumettre à lui. Donc, si cette information (sur la révolte) se vérifierait, le Turc avait l'intention de prendre cette mesure » <sup>2</sup>.

Mais, lorsque, pendant l'été de l'année 1559, Isabelle ordonne, de sa résidence d'Alba-Iulia, de préparer les instruments de guerre contre les Habsbourg, ce ne sont plus les Roumains libres qui doivent être son appui <sup>3</sup>. Elle parle maintenant en maîtresse. De son côté, Alexandre pensait uniquement à son commerce de cochons et de bœufs en Transylvanie <sup>4</sup>, au travail du couvent qu'il pensait bientôt pouvoir consacrer, bien qu'il ne fût pas encore terminé en 1559 <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 534, n° DCCCCLXXX. Un tchaouch suit; n° suivant. Radu, fils de Socol, était encore refusé à Bistrița; *ibid.*, p. 535, n° DCCCCLXXXIV.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, pp. 360—361. En Moldavie, on croyait alors que Ferdinand pourrait avoir de nouveau des chances; *ibid.*, p. 362.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 547, n° MV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, au cours de ces mêmes années, *passim*.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 549, n° MX; pp. 556—557, n° MXXIV—VI; p. 558, n° MXXVIII. Du marbre de Hațeg pour cette église; *ibid.*, p. 568, n° MLI. De même des secours apportés par lui à l'église grecque de Lwów; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 205—207, 209, 210 et suiv. Il achète aussi des cloches pour en faire don en Pologne. Aussi *ibid.*, p. 220, n° CXII.

Donc d'autres soucis dominaient en ce moment le guerrier qui avait eu sous ses pieds cette terre brûlante de Transylvanie.

Mais Alexandre, bien que guerrier de goût et de carrière, avait du sens pour les choses de l'esprit, et il écrivait à ses orthodoxes de Lwów, en leur donnant des recommandations comme celles-ci : que hommes et femmes ne restent pas ensemble à l'église, et qu'on lui envoie quatre jeunes gens pour apprendre chez lui, dans un pays de civilisation slavonne, les chants d'église « grecs et serbes », ainsi qu'il l'a fait pour les gens de Przemysl.

Dès 1557, un voyageur polonais qui traversa la Moldavie, étant reçu à Jassy par le boïar Veveriță qu'attendait un sort tragique, présente le maître de la Moldavie, bon et grand marchand de bœufs, comme étant peu hospitalier ; il va jusqu'à demander qu'on lui rende la peau du bœuf qui avait été donné pour nourrir le voyageur <sup>1</sup>. Le frère utérin du prince, auquel Alexandre avait donné leur ville d'origine, Lăpușna, avec la douane, et qu'on trouve en querelle avec des marchands arméniens, bien qu'ils eussent entrepris leur voyage sous la protection de l'ambassadeur Érasme Otwinowski, n'aurait pas été plus poli <sup>2</sup>.

Du reste, ce prince, auquel on demandait de « l'herbe turque » et qui ne savait pas ce que cela peut signifier, mais ajoutait que son fils, qui est à la Porte, pourrait s'informer là-dessus, offrait des bœufs et des vaches au duc de Prusse, Albert de Hohenzollern, résidant à Königsberg, et il lui envoyait aussi un cheval turc, qu'il qualifiait être « le second comme valeur dans tout le pays ». Mais il voudrait acheter en échange « des cuirasses, des casques, des canons jusqu'au nombre de cent, et de bonnes hallebardes ». Du reste, il serait charmé de pouvoir continuer de pareilles relations. Un Polonais, Michel Rohozinski, alla auprès d'Albert avec cette lettre et avec des cadeaux, et on lui demanda cent « vaches turques », qui furent aussitôt offertes par le prince

<sup>1</sup> P. P. Panaitescu, *Călători poloni în țările române*, dans « Studii și cercetări » de l'Académie Roumaine, (XVII), Bucarest 1930, pp. 6—7.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 8—9.



de Moldavie, avec leurs taureaux, « turcs » eux aussi, ainsi que tout ce qu'on pourrait trouver dans ce genre <sup>1</sup>.

Une partie des armes était enfin demandée par ce nouveau client de la Pologne, arrivé en Pologne en 1560, « ainsi qu'un cheval allemand » qu'on avait voulu avoir <sup>2</sup>.

Mais ces relations peu ordinaires suggérèrent à Alexandre de présenter des propositions d'une autre nature. Il voulait apparaître comme médiateur dans cette question de Hongrie qu'il avait acheminée comme guerrier. Pourquoi donc Ferdinand ne donnerait-il pas une de ses filles en mariage à Jean Sigismund ? Mais il devrait aussi se préparer à une guerre contre les Turcs, qui ne permettraient pas cette alliance. Si on n'arrivait pas à ce but, lui, qui est obligé de donner annuellement au Sultan 50.000 ducats de Hongrie, préférerait payer une somme inférieure à l'empereur chrétien <sup>3</sup>. On lui répondit, de la façon la plus aimable, que des négociations matrimoniales de cette façon pourraient être entreprises par quelqu'un qui soit plus rapproché du jeune Transylvain, comme le roi de Pologne lui-même. Et, au fond, pourquoi arriver à ce sacrifice de sang pendant une guerre difficile <sup>4</sup> ? Et enfin, s'il est question de passer sous une autre suzeraineté, il faut tout de même employer certaines formes diplomatiques.

La mort, pendant l'automne de l'année 1559, de la reine, encore jeune <sup>5</sup>), donnait une autre base, beaucoup moins certaine, à ces relations. Celui qui s'intitulait « Jean II, par la grâce de Dieu roi élu de Hongrie, de la Dalmatie, de la Croatie et de l'Est » <sup>6</sup>, était, même lorsqu'il atteignit un certain âge, incapable de porter sur ses épaules de pauvre malade un pareil poids <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 70 et suiv.

<sup>2</sup> Nouvelle lettre, datée de Roman, 20 mai 1560; *ibid.*, pp. 82—84, n° XCII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 84 et suiv., n° XCIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 86—87. Dans le document, il y a aussi tout le compte de l'armement demandé par le Moldave.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Ard.*, I, p. 548, n° MVIII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 549, n° MIX.

<sup>7</sup> Le sultan le soutenant; *ibid.*, p. 551, n° MXIV.

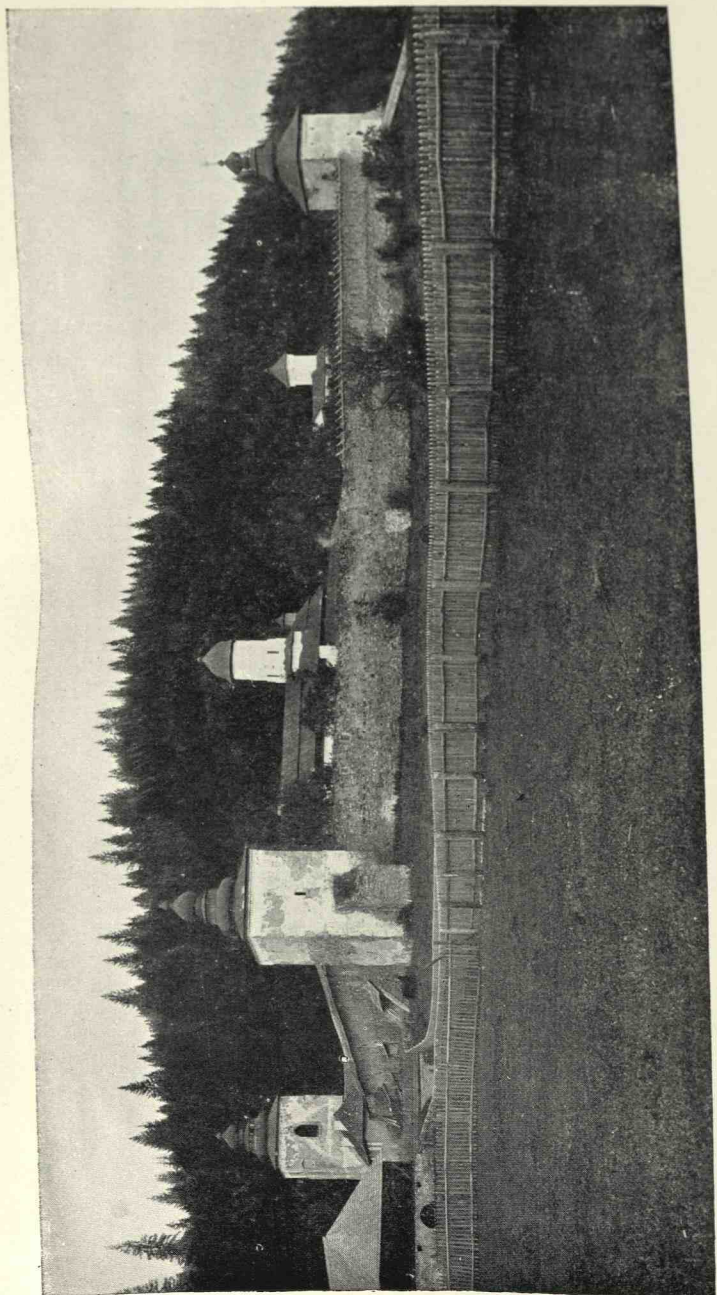


Fig. 5. — Couvent de Slatina.

Mais Alexandre lui-même n'était plus l'homme beau dont parle quelqu'un qui l'a connu au début de son règne. Depuis longtemps, il se plaignait aux gens de Bistrița du mauvais état de santé, qu'il appelle dans sa lettre latine, à la roumaine, « sanitas » : il souffre des yeux, il a un abcès au pied, mais il espère revenir bientôt à la santé. Il a besoin sans cesse de ce « médecin de blessures », qui est aussi un oculiste, André, qu'il fait venir de la ville saxonne voisine. Il semble que, comme François I-er de France et beaucoup de princes contemporains, il fut atteint de la vilaine maladie s'intitulant tantôt française (et le terme a passé en roumain), tantôt napolitaine, les nations se la renvoyant de l'une l'autre <sup>1</sup>.

Dans cet état de santé, la princesse Roxane et un nombre de boïars, n'ayant pas oublié les troubles qui avaient éclaté après la mort du prince Bogdan, pensèrent qu'il fallait, dès ce moment, chercher un successeur à cet homme souffrant d'une maladie si terrible, qui avait fini par attaquer aussi sa raison. Et voici que le séducteur se présente avec toutes les qualités qui peuvent gagner et tromper le monde.

Avant de décrire une vie composée de coups de théâtre, le sort des Roumains vivant sous la domination étrangère nous semble cependant devoir être défini de plus près.

Les luttes pour la couronne de Hongrie et surtout les mouvements des soldats roumains à travers la Transylvanie ne pouvaient pas rester sans suite pour les Roumains de la province, et nous avons la preuve que leur sort n'était pas sans éveiller un intérêt chez ces princes braves.

En 1552, le Pâtre Mircea, par son boïar, le Pitar Jean, donnait à Castaldo, pendant sa rencontre avec un homme de Sibiiu, Pierre Haller, à Turnul-Roșu (la Tour-Rouge)

---

<sup>1</sup> Voy. *ibid.*, p. 533, n° DCCCCLXXIX; p. 533, n° MXVIII; pp. 554—555, n° MXX—MXXI; p. 555, n° MXXII; p. 559, n° MXXIX; p. 560, n° MXXII; p. 562, n° MXXXV. Il demandait aussi un autre médecin de Sibiiu; n° suivant. Le 1-er août Alexandre se croyait guéri; *ibid.*, p. 563, n° MXXXVII. Il demande de l'eau de roses; *ibid.*, p. 566, n° MXLVII; du safran; *ibid.*, p. 568, n° ML. Des pruneaux, de la bière aromatique; *ibid.*, pp. 553—554, n° MXIX; pp. 557—558, n° MXXXVI.

l'idée que, si on peut gagner des Turcs Lipova, on leur demanderait enfin Timișoara elle-même, qui pourrait bien constituer une formation autonome sous un juge, et, cherchant un terme de comparaison, il trouvait qu'on pourrait assimiler Timișoara à la situation actuelle de Brăila, qui conservait donc, même sous l'administration turque, l'ancienne vie roumaine <sup>1</sup>). De son côté, Ferdinand confirme les libertés de ces Roumains du Banat, bien que ceux de Lugoj et de Caransebeș fussent les amis du régent Péetrovitch <sup>2</sup>, qui leur avait été imposé comme sandchak dans un pays séparé, en échange d'un tribut de 3.000 ducats par an <sup>3</sup>. Du reste, dans ses actes, Péetrovitch s'intitule seulement « de Swraklyn, comte et seigneur de Munkács » <sup>4</sup>.

Dans ce Banat, on voit s'élever maintenant les deux Becheș (Bekes), Ladislas (Vlad) et Gaspar, son fils, Roumains d'origine, venant du village de Dâmbovița, près de Caransebeș, eux aussi naturellement partisans de Péetrovitch <sup>5</sup>. Les burgraves de cette ville de Caransebeș sont aussi des Roumains, Jean Fiat <sup>6</sup> et Pierre Găman <sup>7</sup>. Le juge de cette nation <sup>8</sup>, auprès duquel on trouve Paul le Kénéze et un Michel Petraș <sup>9</sup>. Ces bourgeois roumains demandaient le droit d'autonomie pour leur commerce et il y aurait eu une place d'étape <sup>10</sup>, ce qui provoquait des plaintes de la part des Transylvains voisins, à cause de l'association de ces Bana-

<sup>1</sup> *Dominum suum monere ne Themesvarum repetetur, nunquam enim Thurcas hoc concessuros, sed, si postuletur ut sub iudice teneatur sicut oppidum Beryla, id forsitan concessuros*; N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 33.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 182, n° LXXVI. Cf. *ibid.*, p. 185. Aussi les anciennes coutumes confirmées par Ferdinand pour Inidoara, en Transylvanie; *ibid.*, p. 188, n° LXXXI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 291—293, n° CXXI—CXXII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 387—388, n° CLVI.

<sup>6</sup> Voy. aussi *ibid.*, p. 462 et suiv., n° CXCIX. Aussi le n° suivant.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 414—415, n° CLXXV (ann. 1557).

<sup>8</sup> *Ibid.*, II<sup>4</sup>, p. 682, n° CCCCXXXIV. Cf. *ibid.*, pp. 467—468, n° CCII.

<sup>9</sup> Aussi un Jean Flore; Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 28—30, n°s XIV—XVI.

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 442—443, n°s CLXXX—CLXXXI.

tiens aussi avec « des Grecs, ou même des Turcs »<sup>1</sup>. A Lugoj apparaît comme juge Gaspar Anca, ayant près de lui, comme jurés, des conationaux, comme Pierre Lucas, Michel Bugaru, Georges de Marginea, Lațcu Fătul, Georges de Toplița, Mathieu Balaș, Vlad Balint, Michel Vaida, Nicolas Bucur<sup>2</sup>. Dans une nouvelle organisation de cette province, Isabelle nomma son fidèle Cherepovitch, que nous trouverons, avec tous les siens, dans les rapports les plus étroits avec la Valachie voisine, Ban de Caransebeș, et elle se souvient qu'un autre Roumain, Ladislas Becheș, avait eu cette situation et conservait en même temps le comté de Severin<sup>3</sup>. A Mehedia, il y avait comme commandant Pierre Găman<sup>4</sup>.

A côté de cette vie roumaine, on doit placer la correspondance grecque des Szekler eux-mêmes avec Mircea, correspondance que le Valaque crut devoir communiquer au Sultan<sup>5</sup>.

Cette vie roumaine se manifeste aussi, d'une façon brillante, par le fait que la veuve hongroise de Mailat, du reste presque roumanisée, gouvernait toute la région de l'Olt d'après l'ancienne coutume, délivrant des diplômes avec des témoins comme dans les documents des princes roumains, et à côté d'elle il y a un Hongrois, Mathieu Daczó, comme « proviseur », et douze « boïars jurés de notre Conseil » dont

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 512—513, n° DCCCCXLVI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 440—441, n° CLXXIX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 452—453, n° CXCI. Les deux Găman, Pierre et Vlad, qui ont aussi une propriété en Transylvanie, à Bințiș, du côté de Inidoara; *ibid.*, pp. 455—456, n° CXCH.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 456—457, n° CXCIV. Son père s'appelait Nicolas, son grand-père Georges; on y trouve aussi un Ladislas Floca. Un Georges-François Găman; *ibid.*, p. 462 et suiv. Puis les familles Racoviță, Bizere; *ibid.*, p. 468 et suiv. Cf. aussi notre *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, 2-ème édition, Bucarest, 1940.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 77. Ferdinand confirme donc aux Szekler les libertés qu'ils auraient eues... dès l'époque d'Attila; *ibid.*, pp. 199—200, n° LXXXVII. Les privilèges qu'il avait présentés; *ibid.*, p. 279 et suiv. Observations de la part du roi Maximilien, successeur de Ferdinand; *ibid.*, p. 291, n° CXX. Ils demandaient qu'on leur accorde un capitaine pour chacun des districts; *ibid.*, p. 326.

les noms sont, en 1556, les suivants: Coman, Salomon et Emmanuel de Veneția-de-Sus (Supérieure), Lupul de Perșani, Aldea de Ohaba, un homonyme de Recea, Chrétien de « Bagolyfalva », Bucur de Netotul, Manea de Viștea-de-Sus, Aldea Basile de Arpașul-de-Jos (Inférieur), Șandru de Viștea-de-Sus, Stoica de Beșimbav et Aldea de Voïla <sup>1</sup>.

L'ancien comté du Maramourèche, malgré l'envoi en 1556 d'un évêque « ruthène », Hilarion, au couvent de St. Michel de Munkács <sup>2</sup>, reste, ainsi qu'on le voit par des actes roumains, à la fin du siècle, relié à la famille des Pogan, Jurj et un autre à leur tête, comme à l'époque des anciennes Dragosides et Bogdanides.

Ce vicomte de 1558, Antoine Vas de Sighet, qui donne l'ordre de poursuivre un prêtre du village de Giulești, est évidemment un Roumain <sup>3</sup>. Après lui, cette fonction est occupée par un autre membre de cette famille roumaine des Pogan, Melchior <sup>4</sup>.

Enfin, quand il fallut que le Sultan soit gagné à la cause transylvaine, celui qu'on envoie à Constantinople est encore un Roumain, Sébastien Erdélyi <sup>5</sup>.

Sous le gouvernement d'Isabelle, les Roumains purent donc jouir d'un régime plus juste; on la voit confirmer les anciens privilèges des pâtres de Brețc, à la frontière de Moldavie <sup>6</sup>. On trouve une décision favorable aux Roumains, contre ceux qu'on appelait exclusivement les « chrétiens », donc les catholiques ou les protestants, aussi de la part des bourgeois d'Orăștie, où le juge avait été un Michel David, certainement un Roumain aussi: on ne tient pas compte dans ce document de celui qui avait ouvert le premier le sillon

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 379—381, n° CLI. Aussi des juges dans des villages; *ibid.* Isabelle demandait qu'on lui cède la forteresse; *ibid.*, p. 400. Des Roumains accusés d'être incendiaires; *ibid.*, p. 392.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 396, n° CLX.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 538—539, n° DCCCCLXXXIX—DCCCXC.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 552, n° MXVI.

<sup>5</sup> Quendam Valachum; Hurmuzaki, II<sup>5</sup>, p. 417.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 401 (année 1557). Des calèches pour le prince de Moldavie passent par ce village; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 526, n° DCCCCLXII.

dans un village <sup>1</sup>, mais de l'égalité des charges <sup>2</sup>. La situation épiscopale dans le village de Gioagiul-de-Sus <sup>3</sup> est confirmée à Christophe intitulé, « clerc de grec »; il se trouve devant ce prêtre Jean de Peşteana qui avait été envoyé par Jean de Cordoue, le commandant espagnol d'Inidioara, au nom de Ferdinand comme évêque. Et on le recommandait, pour être consacré en Valachie, au prince de ce pays, Mircea <sup>4</sup>.

Contre cette élévation continuelle des Roumains s'érige, mais pour renforcer encore ce mouvement de liberté ce qui pourrait être appelé un vrai « nationalisme » hongrois, qu'on peut constater par le fait que, parmi les décisions de la diète d'Odorheiu, en 1554, on prévoit que, pour condamner un paysan hongrois, il faut sept témoins, mais, pour condamner un Valaque, seulement trois <sup>5</sup>, ceci bien que tout serf, quelle que soit sa nationalité, doive le service militaire <sup>6</sup>.

Mais le milieu même des maîtres du pays était considéré comme si barbarisé qu'on priait Isabelle de permettre que des écoles soient ouvertes au moins dans les couvents des moines expulsés, à Odorheiu et à Cluj <sup>7</sup>. Or, pendant ce temps, le Moldave Alexandre envoyait aussi des jeunes gens pour apprendre « les métiers » dans les villes saxonnes de Transylvanie, ce qui signifie les premiers boursiers roumains à l'étranger <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi *ibid.*, pp. 524—525, n° DCCCCLX.

<sup>2</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 403—405, nos CLXVI—CLXVII. On y trouve aussi un Démètre, dit le Serbe; les Roumains de Transylvanie sont taxés au pair des Serbes; *ibid.*, pp. 409—412, nos CLXIX—CLXXII; pp. 413—414, n° CLXXIV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 445—446, n° CLXXXIV.

<sup>4</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 495, n° DCCCCXVIII (15 juin 1553). Voy. *Ist. Bis. Rom.*, I, pp. 156—187.

<sup>5</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 206, 277.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 207 et suiv., n° XCI. Des concessions par crainte des Turcs, se souvenant de la grande catastrophe de 1526; *ibid.*, p. 337.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 339, 412—413, n° CLXXIII.

<sup>8</sup> Aliquot adolescentes qui artificia addiscerent; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 798.

LIVRE II  
COURANTS OCCIDENTAUX



## CHAPITRE PREMIER

### AVENTURES DE LA RENAISSANCE POLITIQUE EN PAYS ROUMAIN

Par l'agitation continuelle des hommes de la Renaissance, les Roumains en arrivèrent à être de nouveau connus en Occident, aussi en rapport avec ce besoin spirituel des grands voyages et des projets hardis qui tient à l'esprit même de l'époque.

Dans les plus anciens projets de croisade, au sens la seconde Renaissance, les Roumains ne sont pas encore mentionnés<sup>1</sup>. On croyait que François I-er pourrait élever son ambition jusqu'à la couronne de Constantinople<sup>2</sup>. On avait formé aussi une « fraternité de la sainte croisade », en 1517<sup>3</sup>.

Les écrivains qui étaient animés par cet esprit des horizons étrangers se rapprochent cependant, avec un certain intérêt, du monde turc, qu'ils cherchent même à pénétrer. Ainsi, en 1560 déjà, au moment de cette grande aventure moldave que nous allons présenter, Guillaume Postel publiait

<sup>1</sup> Voy. celui qui comprend le Pape, Charles Quint, le roi d'Angleterre, en 1526—1529; William Bradford, *Correspondance of the emperor Charles V and his ambassadors at the Courts of England and France*, Londres 1850, pp. 241, 259, note. Voy. le plan qui ne comprend que l'empereur et François I-er, en 1529, dans Legeay, *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche*, I, p. 681 et suiv. Aussi un projet de 1501; de La Roncière, dans *Le Correspondant*, 1901, pp. 711, 717.

<sup>2</sup> Ribier, *Lettres et mémoires d'Estat*, Paris, 1666, pp. 271—272. D'après Cornélius de Fîmes, ceci est affirmé par Pastor, *Gesch. der Pápste*, IV—V.

<sup>3</sup> Voy. J. Martin, *Le Saint-Siège et la question d'Orient au seizième siècle*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 1916, pp. 37—39.

son opuscule « De la République des Turcs », avant le « Miroir ottoman » qui a pour auteur de La Magdeleine. Au cours de la même année, lorsque cette même aventure trouva sa fin, en 1564, paraissait à Lyon l'ouvrage d'Antoine Pinet, « Plantz, pourtraitz et descriptions de plusieurs villes et forteresses », où il est question de la « Valachia Magna », qui est maintenant la Moldavie, ou de « la Basse Valachie et la Moldavie qui va iusques au fleuve Nester ». Une histoire de cet empire redouté est compilée par Michel Baudier, dans son « Inventaire de l'histoire des Turcs ».

Après que Geoffroy, à l'époque de François I-er, avait montré que certains historiens français appellent ce pays « Valaigne » et d'autres « Blaquie », — la dernière forme est très intéressante, rappelant le moyen-âge, — et après qu'il eût affirmé que ces « Valaques » sont les successeurs des Besses et des Triballes<sup>1</sup>, le célèbre Belon s'arrête sur la coutume des femmes qui pleurent les morts chez les Valaques<sup>2</sup>. Postel peut même donner la définition de ce que représente un « voévode », et il mentionne celui de Moldavie<sup>3</sup>. Ce voyageur, appelé en Pologne pour civiliser par l'imprimerie les Turcs, peut dire qu'ils sont voisins avec « la Hongrie et Vlachie »<sup>4</sup>. A la fin de ce siècle, on a été si loin qu'un homme de la Renaissance germanique, Joachim Camerarius, pourra parler de la victoire d'Étienne-le-Grand sur les Turcs, avec les quatre pachas restés prisonniers et les vingt drapeaux capturés<sup>5</sup>.

Même les Roumains des villages balcaniques sont mentionnés par ce voyageur français Belon, qui parle des

<sup>1</sup> « Le pays de Vallaquie que anciens historiens françoys appellent Valaigne et autres Blaquie, aux anciens estoient Bessi et Triballi. »

<sup>2</sup> P. 6. Chez Belon, ces « Valaques » sont mentionnés parmi les orthodoxes; p. 34 V°. Il connaît aussi les ouvriers roumains employés aux mines de fer près de Salonique; p. 46. Tziganes de « Valachie »; p. 113. Aussi en Syrie, *Voyages du seigneur de Villemont*, Paris 1595, p. 222 V°.

<sup>3</sup> « Vaivod autrement signifie un gouverneur turc de païs, aiant charge du prince turc, comme est aujourd'hui le Vaivod Bogdan de Valachie »; p. 127.

<sup>4</sup> Préface de la troisième partie. Cf. aussi *ibid.*, p. 86.

<sup>5</sup> *De rebus turcicis commentarii duo*, p. 88.

larges autonomies qui leur ont été accordées par les Turcs <sup>1</sup>.

Ce qui s'était passé après la mort de Jean Zápolya avait été déterminé surtout par le problème de la Hongrie en première ligne, par cet autre problème, connexe, de la Transylvanie. De là dérive aussi un intérêt pour les pays voisins. Nous avons vu qu'il avait amené en Moldavie des pénétrations polonaises et en Valachie le rétablissement, à l'encontre de la politique de Pierre Rareș, de l'autre branche, d'attitude plus patriarcale, de la dynastie valaque, celle de Petrașcu.

Par la Réforme, l'attention des cercles occidentaux fut de nouveau attirée sur le Sud-Est européen. Il est question de la Réforme luthérienne, dont l'action sera exposée plus loin. Un autre courant de réforme bientôt épuisé, mais qui a eu une époque de grande popularité, est dû à la prédication de l'Italien Socinus, en Pologne <sup>2</sup>. De son côté, Alexandre Lăpușeanu avait des rapports avec l'évêque de Kamieniec Podolski <sup>3</sup>.

Enfin, les projets des Habsbourg de Transylvanie avaient besoin de mercenaires roumains et de clients qui seraient fixés en Moldavie même, d'où ils pouvaient attaquer, sans se manifester et sans provoquer un conflit avec les Turcs, pays qu'avait « usurpé » le « bâtard » qui était le « fils du roi Jean ».

Un dernier courant vers ces pays était déterminé par Venise et par le Saint-Siège. Venise arrive, en effet, à être dans un certain sens, dès le XV-ème siècle déjà, une capitale des Balcons, et elle avait fait bâtir pour ses hôtes, au milieu de la cité, la superbe église de St-Georges des Grecs <sup>4</sup>. Un

<sup>1</sup> II, p. 180: « Parquoy j'ay souvent veu plusieurs villages par le pays de Thracie, les uns habitez seulement de Bulgares, les autres de Vallaques, les autres de Serviens, les autres de la Bossine et Albanois, Dalmates, Sclavonies ».

<sup>2</sup> V. Wincenty Zakrzewski, *Powstanie i wzrost reformacyi w Polsce, 1520—1572*, Leipzig 1870.

<sup>3</sup> Voy. la thèse citée de M. Căndea, p. 45.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, *Venise moderne* (extrait de la *Revue historique du S-E. eur.*).

certain Bévénis, qui n'est pas Grec, bien qu'il s'intitule « seigneur de l'Épidaure », écrivait comme exilé un manuscrit à Venise, vers cette époque <sup>1</sup>.

A cette époque du reste, Charles IX recevait à sa Cour un Giustiniani, Jérôme, de Chio, et en faisait son ambassadeur auprès du Sultan <sup>2</sup>.

Le mouvement de la Renaissance, qui remplaça la prudence calculée de la tradition par les caprices d'un individualisme effreiné devait nécessairement atteindre, par les deux voies qui étaient à sa disposition, la Hongrie, la Pologne, mais plutôt la Pologne, pleine d'une noblesse aventureuse, que la Hongrie, les pays roumains aussi.

Quiconque parcourt une carrière princière dans ce monde d'une oligarchie de boïars toujours à la recherche de nouveaux exploits apporte avec lui un esprit qui ne ressemble pas à celui de lents calculs de Étienne-le-Grand, un de ses successeurs, sans exclure de cette caractérisation même ce jeune Étienne dont les sorties passionnées ne partaient pas d'une imagination ailée. Pierre Rareș s'était laissé lui-même influencer par ce qui se trouvait dans la tête de ses voisins d'Occident, dont chacun suivait son chemin sans penser à la façon dont son œuvre pourrait être harmonisée avec celle des autres. Ce fondateur pieux du couvent de Pobrata, dans lequel il faut voir plutôt le penchant vers l'art de sa femme, Hélène, qui, éprise de grandeur et d'art, de créations impériales, voulait arriver au niveau de sa parente, la femme de Băsărăbă, qui avait donné

<sup>1</sup> Μπεβανής, ἄρχων τῆς Ἐπιδάου; Müller, *Notice et mss. de la Bibl. Nationale et autres bibliothèques . . . de Madrid . . .*, Supplément au catalogue d'Irriarte, p. 8. Un certain Darmarion, qui est aussi natif d'Épidaure, se trouve à Trente en 1562; *ibid.*, p. 26; cf. aussi, p. 147. Un Kourelios Mourmouris de Nauplie habite Venise en 1556; *ibid.*, p. 71. Un Cornelius τῶν Μορμουρέων; *ibid.*, pp. 73—74, 78.

<sup>2</sup> Fustel de Coulanges, *Archives des missions scientifiques et littéraires*, V, (1856), pp. 583 et suivantes, 614.—S'intitulant « chevalier de l'Ordre de saditte Majesté, conseiller en son Conseil d'Etat et privé », il ajoute aussi: « ambassadeur extraordinaire du Roy auprez du Sultan Selim, Grand Seigneur de Constantinople », dans son livre *La description et histoire de l'isle de Scios*, Paris 1566. Son père, Vincent, avait été employé comme courrier français en Orient; [Michel Nau], *Voyage nouveau de la Terre Sainte*, Paris 1679, p. 391.

à son pays d'adoption le miracle d'harmonie et de richesse d'Argeș, remplit surtout ses promesses sous le rapport formel, en fait de politique. Et, dans ses longues discussions avec le roi de Pologne, à côté des éclats d'une âme enflammée, on trouve tous les moyens de cette ruse qui ne tient compte de rien pour arriver à son but, à une époque où on trouve aussi en Occident ces moyens caractéristiques de l'époque de « virtù », qui trompe, trahit, empoisonne et assassine, sachant bien que, si le Dieu des chrétiens le défend, il y a toujours le moyen de s'entendre avec ces « dii immortales » de l'antiquité, complices de tant d'intrigues et de crimes.

Arriver, dominer, exploiter, et surtout briller, voici quel est ce but. Du reste, tout un monde des origines les plus variées, qui se transporte d'un pays à l'autre et sert tantôt un maître, tantôt un autre, se rassemble peu à peu aux frontières de la Moldavie et de la Valachie. Il se trouve sous l'action impériale de Charles Quint qui est en même temps de Bourgogne, d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie, tout en étant relié, grâce à l'héritage obtenu par son frère Ferdinand, aussi au roi de Bohême et de Hongrie, le grand devoir de la croisade s'y ajoutant, qui cherche à mettre en mouvement et à jeter dans toute espèce d'entreprises plus ou moins réussies le monde chrétien. Pendant ce temps, la Transylvanie, vers laquelle se dirigeait aussi une infiltration serbe, d'une autre aventure orientale, des Serbes de l'espèce de Petrovitch et de Cheropovitch, qui touchent au but avec le concours des guerriers roumains auxquels depuis longtemps était défendue chez eux l'aventure de leurs prédécesseurs, cette Transylvanie avait pu choisir, par dessus la tentative malencontreuse du Roumain Mailat, entre le royaume dace de Martinuzzi, ce « roi » qui s'était créé une capitale fortifiée dans la « cité nouvelle » de Gherla, au défilé menant en Moldavie, et entre les projets ambitieux de Castaldo, marquis de Cassano en Italie, qui poursuivait sans doute une domination personnelle comme l'a été plus tard celle du général albanais au service des Habsbourg, Georges Basta, et il employa pour y arriver l'assassinat du moine, après avoir préparé et approuvé le

meurtre du Moldave Étienne Rareș et avoir recommandé à un certain moment le même procédé aussi à l'égard de Mircea lui-même, un grand assassin <sup>1</sup>.

À Inidoara, celui qui commandait, envoyant des lettres en hongrois, était un certain Fanczy, qui ajoutait le titre, que nous avons déjà rencontré « de Cordoue » <sup>2</sup>. Les Espagnols de Castaldo ne restent pas seulement en Transylvanie; ils passent aussi en Pologne, dont le roi était, du reste, non seulement moitié-Italien, mais, en même temps, représentant authentique de la politique qu'il avait héritée de sa mère, la reine d'origine italienne.

A ceci s'ajoute, apportant avec eux aussi des idées d'innovation religieuse, des Italiens, comme celui qui avait fondé la secte des unitariens de Transylvanie et qui s'était créé aussi des adhérents dans ce royaume polonais. Nous trouvons aussi quelques Français, comme ce Pierre Roussel qui jouera un rôle même au-delà des Carpathes. Alexandre Lăpușneanu avait comme secrétaire un Georges de Revelles, qui venait de Vienne, mais était Français d'origine <sup>3</sup>. Quiconque a de l'intelligence, de l'initiative, un vernis de culture dans le sens de l'humanisme est, à cette époque de fauteurs de projets, un citoyen de n'importe quel pays et peut poursuivre tout ce qu'il croit correspondre à ses moyens; et il excitera par son succès, s'il l'a, d'autres ambitions terribles, prêtes à suivre la même voie.

Donc, une carrière comme celle qui commençait dès 1558 dans ces régions roumaines avec un personnage curieux et d'un intérêt qui finit par être tragique n'est que bien naturelle, malgré l'exagération que représente ce type extraordinaire.

Il avait passé de l'île de Crête en Espagne, puis à Montpellier, qui était plein de maranes espagnols, Juifs convertis

<sup>1</sup> Les soupçons que Ferdinand aurait voulu tuer Jean-Sigismond lui-même sont mentionnés dans une source contemporaine; N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 312—313, n° CXXIX.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 225; Iorga, *Doc. Ard.*, I, p. 495, n° DCCCCXVIII. (« prefectus, provisor et castellanus »). Le nom de Fanczy pourrait faire soupçonner qu'il s'agit d'un Szekler.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 543, n° DCCCCXVIII.

et conservant les traditions d'un enseignement de la médecine d'anciennes origines arabes, pour paraître bientôt à Paris, prêt à un autre assassinat avec la même conscience légère; il passe en Allemagne, dans cette Allemagne des hommes de la Réforme, dans la Prusse du Hohenzollern Albert, puis en Pologne, où il pouvait trouver facilement le correspondant parmi les chasseurs d'illusions, pour remplir ensuite, à côté de ses excursions vers le roi Ferdinand, des ambassades secrètes de Transylvanie en Moldavie. D'une témérité peu commune et d'un charme personnel indéniable, qui était dangereux pour lui-même et pour les autres, il se présentait aussi comme descendant d'Hercule et comme parent, sur la base d'une généalogie toute particulière, de la princesse Roxane.

Puisque, de ses propres récits et du témoignage des autres, ressort comme chose certaine son origine crétoise <sup>1</sup>, il faut rappeler que l'île de Crète était alors une province de Venise, bien qu'elle eût été considérée comme un « royaume » à part. De là, on pouvait passer dans n'importe quel pays d'Italie comme dans la même patrie, et l'Italie se trouvait dans les rapports les plus étroits d'unité militaire et administrative, de patronnage, d'influence, avec l'Espagne. Celui que les Roumains, qui s'embrouillent dans les multiples avatars du personnage, ne sachant quel nom il faut lui donner, et attirés, comme on le verra, par sa prétendue parenté avec la fille

<sup>1</sup> Il aurait été le fils d'un certain Jean et neveu d'un Basile de Rhodes, mais l'origine de sa carrière est sans doute de Crète. Il aurait participé en 1553, après un passage à Rome, au siège de Coron par André Doria. Mais ceci ne pourrait pas se concilier avec son âge, car vers 1550 c'était encore un jeune homme. On pourrait admettre aussi pour lui un passé de stratiote, mais ceci aussi avec beaucoup d'approximation; voy. aussi Graziani, dans Émile Legrand, *Deux vies de Jacques Basilicos* (l'autre Vie de ce personnage est dûe à un Allemand, Sommer, qui était venu en Moldavie comme professeur, « scholasticus »), Paris 1889. Cf. sa troisième biographie, dans Iorga, *Nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de Jacques Basilicos l'Héraclide, dit le despote*; Bucarest 1900 (d'après cette autre source, il aurait aussi passé par Brême, par le Danemark et par la Suède). Une quatrième biographie a été trouvée par le professeur Radu et publiée dans le *Diplomatarium* de l'École Roumaine de Rome. Une édition de beaucoup meilleure et qu'on peut considérer comme définitive, se trouve dans les publications de l'Institut d'Histoire Universelle à Cluj. Cf. aussi Petri, dans les *Mém. Ac. Rom.*, VIII.

de « despote », Hélène, ont transformé en « prince Despote », bien que son vrai nom eût été Jacques et qu'il aurait voulu être intitulé : prince Jean, comme jadis le pauvre Joldea, peut être mieux compris si sa biographie est mise à côté de la carrière extraordinaire de Théotokopoulos, c'est à-dire « fils de la Mère du Seigneur », lequel, originaire de la même ville de Crète, qui avait donné des lettrés grecques à l'Occident, alla, passant par Venise, pour transformer son génie de peintre d'icônes, et il l'est resté toujours, d'après les enseignements techniques d'un Bassano, pour glisser ensuite, certainement, vers le royaume de Naples, gouverné à ce moment par des Espagnols, et en Espagne même, où il est devenu « el Greco », sans abandonner son ancien nom, que l'on trouve au bas de ses toiles, lorsqu'il était le grand peintre d'autels des possessions de Philippe II, ayant choisi comme résidence Tolède.

Il faut dire qu'à la même époque, un certain Diassorinos s'intitulait « seigneur de la Doride » : il était à Nicosie de Chypre en 1562, et écrivait de là une lettre au patriarche œcuménique <sup>1</sup>.

Peut-être par la même voie vénéto-napolitaine, Jacques, qui, d'après la mode italianisante, consacrée alors, s'appelait de Marchetti, ce qui ne représente autre chose que les « Marchegiani », en italien : « gens de la marche », devenait, en même temps que son ami Diassorinos, calligraphe de manuscrits grecs, pour la Bibliothèque Impériale de Charles Quint. Les liens que nous venons de mentionner entre l'Espagne et entre le Sud français l'amènèrent à Montpellier,

<sup>1</sup> Stamatiadis, *Bíos 'Ιακώβου Βασιλικού*, Samos, 1894, pp. 66—67. Le même cite quelques lignes du crédo du Despote lui-même : *Χριστός ζωή, όδός και αληθεία έστι και ό πιστεύων εις αυτόν και βαπτισθείς σωθήρεται* αυτός γάρ έστι μόνος αληθινός θεός και σωτήρ. *'Ιάκωβος Βασιλικός, δεσπότης Σάμου και μαργκέλιος Πάρον, ίπιπένς και κόμης παλατινός*. Voyez pour Diassorinos aussi la Revue Σύλλογος de Constantinople, 1861—1911 (Constantinople, 1913—1921), pp. 370 et suiv., 373, 379. Aussi *ibid.*, IV, 66 (article de Parankas). Mais surtout *Encomium Mathaei Flacii Illyrici scriptum graecis versibus a viro Illustri Jacobo Diassorino, domino Doridos, ejecto a Turcis patria et ditione, qui multis annis fuit conductor equitum*; cf. A. Ludwich, dans la *Byz. Zeitschrift*, I, p. 293 et suiv.



où, suivant une ancienne coutume de carrière des chrétiens d'Orient, il se mit à étudier une certaine médecine qui, à cette époque, et beaucoup de temps plus tard, demandait nécessairement la connaissance des originaux grecs, partant d'Hippocrate. Libidineux de tempérament, il cherchait des liens amoureux, comme celui qui nous a été transmis par un supplément de hasard au célèbre livre d'Histoire Universelle de Thou, avec une certaine Gillette d'André, amie des étudiants de différentes nationalités; parasite né, il vécut pendant quelque temps sur le compte de cette veuve, dont le seul enfant mourut d'un accident qu'il a été accusé d'avoir préparé<sup>1</sup>.

Dans cette société de jeunes gens de toutes les nations, capables de toutes les aventures, cet homme beau, éloquent, d'un talent spécial pour la calligraphie, gagna des sympathies aussi par la noblesse qu'il s'attribuait, car Jacques de Marchetti avait traduit son nom, et c'est sous ce nouveau nom qu'il s'était fait inscrire à la Faculté, comme « Marketilios », ce qui signifie « marquis »<sup>2</sup>. Et peut-être dès ce moment avait-il cherché une base territoriale pour ce marquisat, et en même temps une certaine connaissance du passé italo-oriental lui avait montré non seulement qu'il y a eu un duché vénitien de l'Archipel, mais que dans cette grande île de Lesbos, les maîtres génois, de la famille des Gattilusio, avaient joui, en vertu d'un mariage avec une Paléologue, du titre, de caractère impérial, de despote. Il n'a pas été difficile pour un esprit habile, mais confus, de créer par la contamination de tous ces souvenirs différents, qui s'étaient confondus dans le feu brûlant de son ambition aventureuse, un despote de Naxos et Paros, qui avaient été en effet la base du duché de la dynastie vénitienne de l'Égée du moyen-âge, « ducatus Egeopelagi »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy T. G. Bulat, *Încă ceva asupra lui Iacob Heraclidă Despotul*, dans la *Rev. Ist.*, II, p. 45 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Înscirierea ca student a lui Despot-Vodă*, dans la *Rev. Ist.*, XVII, pp. 23—25 (l'acte d'inscription au nom de « Jacobus Vasilico di Marcheto », du diocèse de Rhodes, est du 29 avril 1547).

<sup>3</sup> Voir aussi Iorga, *Voyageurs orientaux en France*, dans la *Revue hist. du S.-E. eur.*, IV, p. 1—25, 73—108, 161—203.

Les autorités de Montpellier suivaient cependant avec attention de pareils hôtes, qui auraient été capables d'anarchiser toute la ville. Il fut donc condamné pour meurtre, et, comme il avait pris soin de disparaître, il fallut l'exécuter seulement en effigie : un collègue étudiant, qui venait de Berne, par la Genève de Calvin, a assisté à la cérémonie <sup>1</sup>.

A Paris, il aura trouvé bientôt des appréciateurs parmi les représentants de la Renaissance, qui n'avaient pas cherché à connaître les titres d'identité et l'état personnel du nouveau venu. A sa figure attrayante s'ajoutait une facilité de parole et un don d'écrivain en latin de même qu'en grec. L'ancien calligraphe, disséqueur de cadavres, devint ainsi le commensal d'une noblesse qui montrait sa valeur dans les guerres de religion qui troublaient alors le royaume. Il y avait une épée au flanc, et ceci le mena à un nouvel assassinat, qui ne fut pas même un duel honnête, parce que la victime fut transpercée dans le dos. Mais celui qui était arrivé à parler très bien le Français aussi, trouva bientôt parmi les Allemands des campagnes du Rhin un Ulrich de Mansfeld, un Günther de Schwarzburg, les protecteurs d'un nouvel exil. L'écrivain qui avait décrit en deux langues la bataille de Renty et qui a laissé aussi un traité latin de tactique <sup>2</sup>, chercha, cependant, pour le moment des amis littéraires et arriva jusqu'à pourvoir connaître en ami Schwarzerd qui était devenu Melanchthon dans la langue même du « marquis ».

Mais ses penchants turbulents, qu'il ne pouvait pas quitter, ne lui permirent pas de rester pendant longtemps dans ce nouveau séjour. La Cour de Königsberg, avec un duc amoureux de l'antiquité, l'attira; toute une correspondance nous montre les liens qu'il arriva à y nouer. Mais ce duché protestant de la Prusse, qui avait été jadis une pro-

<sup>1</sup> Voy. Felix Platter, *Tagebuchblätter aus dem Jugendleben eines deutschen Arztes des 16. Jahrhunderts*, éd. Horst Kohl, dans les « Voigtländers Quellenbücher »; voyez le résumé dans Iorga, *Cărți reprezentative*, III (dans la *Rev. Ist.*, XVII, p. 253).

<sup>2</sup> Il vient d'être publié, avec une étude, par le professeur Constantin Marinescu, de Cluj (1939), dans les publications du Institut d'Histoire Universelle de Cluj.

vince catholique des Chevaliers Teutons, conservait ses liens naturels avec la Pologne. Et voilà maintenant le Despote au milieu d'une aristocratie qui s'agitait pour des entreprises hasardées et dont le représentant le mieux connu était Albert Laski, qui avait eu, dans sa famille, l'évêque diplomate Jean, lequel avait si bien connu la politique des princes roumains au commencement du siècle, et cet agent du vieux Zápolya à la Porte qui a été Jérôme Laski, que nous avons déjà rencontré dans les négociations qui concernent la Moldavie <sup>1</sup>.

Dès 1555, de Bruxelles, celui qui avait traversé tant de pays écrivait à Melanchthon, s'intitulant avec fierté : « Jacques Basilikos », — ce qui lui donnait un rapport avec la basiléia byzantine de jadis, un vague air impérial, — « Marketlios, — ce vieux nom de famille qui était devenu maintenant un titre, — « despote de Samos, île jadis heureuse et maintenant déserte, chevalier de l'invincible empereur et comte palatin », — ayant par diplôme impérial le droit de créer des docteurs et de couronner des poètes <sup>2</sup>. Il se plaint que, depuis son départ de Mansfeld, il n'a reçu encore aucune lettre de la part du savant théologien, « bienfaiteur secourable ». Il était en même temps l'ami d'un vague conseiller impérial et de Gaspar Peucer, tout en conservant ses rapports avec le « seigneur de la Doride », qualifié cette fois de « neveu », qui se trouvait maintenant dans « l'Hellade » elle-même. Et on lui répondait aimablement, manifestant l'espoir que bientôt, cette terre classique de tous les enseignements sera délivrée des Turcs.

Après environ une année, Jacques était maintenant au service de l'empereur, qui lui donnait des lettres de recommandation pour le duc de Prusse, et celui-ci l'envoyait au roi de Pologne, en janvier 1557, comme théoricien de l'art militaire, pouvant être utile pendant la guerre de Livonie,

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de Jacques Basilikos l'Héraclide, dit le Despote, prince de Moldavie*, Bucarest 1900.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 54—56, nos LXXVIII—LXXIX. Diplôme de Charles Quint, dans Veress, ouvr. cité, I, pp. 151—158, n° 200 (Bruxelles, 22 octobre 1555).

qui s'ouvrait à ce moment <sup>1</sup>. Le duc croyait que cet homme perpétuellement agité pense à revenir dans sa patrie, quelque part en Grèce, et c'est pourquoi il lui demandait des renseignements sur «les choses de Turquie» <sup>2</sup>. Au mois de septembre, l'aventurier se trouvait dans le camp royal de Lithuanie, où il exhibait son diplôme impérial et répétait le récit de ses origines <sup>3</sup>. Après un an, on le rencontre de nouveau à Cracovie, grand ami des seigneurs polonais du milieu protestant <sup>4</sup>: il paraît s'occuper uniquement de travaux littéraires et théologiques.

On ne peut pas savoir par quelle voie, il se transporte en pays roumain. Il crut d'abord pouvoir jouer un rôle en Transylvanie, où s'était abrité cet Italien, Blandrata, qui eut, comme protestant à sa façon, une certaine influence sur la conscience religieuse du si jeune prince transylvain, Jean-Sigismond. Il s'arrête donc à Braşov, qui était en ce moment occupée du grand changement en Valachie, où Mircea avait remplacé Petraşcu <sup>5</sup>. «Jacobus Heraclides» fut honorablement reçu par les bons bourgeois saxons de cette ville; en mars 1558, il était reconduit en Valachie par une suite de pas moins de seize cavaliers <sup>6</sup>. Il se dirigeait vers la Cour de la reine Isabelle.

Mais le séjour du nouvel Héraclide à cette pauvre Cour transylvaine ne se prolongea pas, ce qui prouve que, s'il poursuivait des buts personnels, comme on peut bien le soupçonner, il n'y avait pas rencontré l'accueil espéré. Un mois

<sup>1</sup> D'après le travail polonais d'Alexandre Kraushar, M-me Maria Kasterska-Sergescu, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, VIII, p. 261. Cf. aussi Iorga, *Nouveaux Matériaux*, pp. 21—23, n° 1. Une recommandation envers un seigneur polonais constitue le numéro suivant.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 25—25, n° III. Une lettre non datée de Jacques suit dans cette collection.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 28 et suiv.

<sup>4</sup> N. Malinowski, *Teka Wilenska*, Wilno, 1888, p. 107 et suiv. (lettre du roi, 1-er septembre). Cf. Iorga, *Iarăşi ştiri nouă despre Despot*, dans la *Rev. Ist.*, II, p. 125 et suiv.

<sup>5</sup> Il aurait rencontré à la Cour de Vienne Laski; Kasterska-Sergescu, loc. cit.

<sup>6</sup> Iorga, *Hurmuzaki*, XI, p. 798.

ne s'était pas passé, et cet hôte extraordinaire recourait de nouveau à l'hospitalité des bourgeois de Braşov. Les comptes de la ville mentionnent qu'il « revenait de Moldavie », ayant suivi la route de Prejmer. Peu après, on voit comme ambassadeur auprès d'Alexandre de Lăpuşna les délégués de la reine, Grégoire Bethlen, Étienne Cserényi et le secrétaire Adam. D'autres envoyés royaux se dirigent vers les Carpathes de Moldavie, et on trouve dans les mêmes comptes aussi un Polonais de la Cour d'Isabelle. Vers la fin de juin, la grande ambassade revenait <sup>1</sup>.

Il faut mettre ces ambassades en rapport avec l'apparition de ce bizarre personnage. De son côté, Alexandre, qui avait reçu, depuis quelque temps, cet hôte, l'aurait employé, au commencement, comme un simple agent de liaison entre sa Moldavie et entre la Transylvanie de la reine, au moment où celle-ci, de nouveau, ne se croyait plus assurée devant la revanche que Ferdinand avait su se préparer.

Le Crétois revient donc au mois de juillet dans une qualité officielle, étant accompagné par des boïars d'Alexandre, mais on ne sait pas vers où il s'est dirigé, bien que probablement il eût eu une mission correspondante <sup>2</sup>. Et, entre ces dates, nous trouvons la lettre du Despote, datée de Jassy, au mois de mai, dans laquelle il demande au duc Albert des armes, qu'il décrit minutieusement, pour l'expédition, qu'il a jusqu'ici ajournée, vers sa lointaine patrie <sup>3</sup>. Il semble que l'aventurier espérait, ou paraissait espérer, on ne sait quelle restauration dans sa Grèce esclave, — cependant avec la permission des Turcs. Envoyant à Königsberg, avec sa requête, un certain « Vaugina », il faisait l'éloge d'Alexandre, qui l'avait traité « royalement », et il donnait à ce prince un titre d'unité roumaine: *Illustrissimus dominus Alexander, Moldaviae et Valachiae Waivoda*.

Il avait cependant suscité aussi l'intérêt de la princesse Roxane, qui allait si loin dans le patronnage de ses prétendus

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 798—799.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 799.

<sup>3</sup> Iorga, *Nouveaux Matériaux*, pp. 34—36, n° VII.

parents que, au cours de l'année 1560, elle faisait accorder par son mari une possession dans le domaine de Ciceu à un certain Nicolas Hertzeg (« Herchegh ») « qui lui était lié par le sang » (*habita ratione sanguinis*), lequel n'était autre qu'un exilé de la Herzégovine, soumise au Sultan <sup>1</sup>.

Donc, pendant le passage à la Cour de Moldavie, cette fière princesse Roxane, à laquelle sa mère serbe aura parlé des liens impériaux de sa race, qu'elle faisait du reste sculpter en pierre sur la dédicace d'une de ses églises, aura touché aussi ce point d'une généalogie plus ancienne qui liait, vers la moitié du XV-ème siècle, le Brancovitch de Serbie à une branche des Cantacuzène. Donc, de ce côté aussi, à travers les Serbes, il y avait le sang des anciens Hellènes, dont la « patrie » devait être délivrée par le bizarre hôte grec, fût-ce même avec le concours des vizirs qu'il connaissait. Ainsi, pendant une de ses visites à Braşov, le Despote faisait imprimer, mais certainement pas pour Alexandre, dont il méprisait l'origine obscure et sur le compte duquel on racontait des choses qui ne pouvaient que gêner, une nouvelle généalogie de sa race et de la race de sa parente moldave, qui la faisait descendre, par son père, le despote Jean, par le despote Étienne, par le grand despote Georges, du Tzar Lazare, qui aurait eu lui-même un père grec... L'histoire de la branche moldave était présentée, en mentionnant cruellement le passage à l'Islam d'Iliaş, oncle de Roxane, le « meurtre par la main des boïars » d'Étienne, l'autre oncle, et, en ce qui concerne Roxane elle-même, on n'oubliait pas de mentionner que « les Polonais avaient amené dans le pays le prince Alexandre, qui avait aveuglé son époux et l'avait prise comme femme ». Elle connaissait même les fils de Roxane, Bogdan et Pierre <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 284. Alexandre crut qu'il était nécessaire d'avoir aussi la confirmation de la part de Jean-Sigismond, dont cependant le prince moldave s'était dispensé en donnant au même hôte, de sa ville de Huşi, un document slavon, sur parchemin, comme s'il s'était agi d'un simple fidèle mariée à un Hongrois de Transylvanie » (*ibid.*, p. 185).

<sup>2</sup> Dans Sommer, loc. cit., traduction roumaine, chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>er</sup>, pp. 98—99.

L'état de santé d'Alexandre, qui était si mauvais, amena l'étranger à penser peut-être à la possibilité d'un mariage avec une pareille « cousine », qui aurait elle-même encouragé l'homme ayant tant de moyens séducteurs, et, tout de même, à la carrière qui pourrait s'ouvrir pour lui vers la domination de cette Moldavie si riche. Il a dû y avoir aussi des boïars, parmi les guerriers, capables d'apprécier très haut cet homme qui savait raconter les grandes guerres d'Occident auxquelles il avait participé, qui avait des connaissances si étendues de stratégie et de tactique, capables de les éblouir, et, qui plus est, un homme égal comme culture au duc Albert de Prusse, ancien Grand Maître des Chevaliers Teutons, qui l'admirait pour ses écrits concernant les meilleurs moyens de faire la guerre. Dès lors, ainsi qu'on le verra bientôt, il ventilait des idées, très séduisantes pour la fierté de ces soldats qui ne trouvaient plus à travailler, sur l'unité de la race des Roumains dans les deux pays, et il semblait que la Transylvanie aussi, d'après cette logique de la géographie et de l'histoire que nous avons signalée plus haut, pourrait entrer dans une nouvelle Dacie, dont le Despote savait trouver l'histoire non seulement dans les livres de l'antiquité, mais aussi dans ce qui, à partir d'Aeneas Sylvius, l'homme de la Renaissance, devenu Pape de croisade pour écarter les Turcs du sol hellénique sacré pour lui, passait d'un livre des écrivains de l'époque à un autre.

Mais Lăpuşneanu avait raison de parler des « yeux et des oreilles » qu'il possédait. Ayant découvert les intrigues de cet intrus impertinent, il chercha à se saisir de sa presonne, pour lui faire expier ses rêves trop téméraires.

Découvert donc et menacé, le Despote s'en va vers Kesmark, le nid d'un ami sûr, son partisan et celui de tous les aventuriers, et il crut trouver chez Albert Laski la possibilité d'employer les intentions de Ferdinand sur la Transylvanie et les pays voisins. Par le moyen d'un Hongrois, il lui écrit, le 1-er mars, avec les salutations dûes, pour s'offrir comme un hôte très modeste, qui ne rêve pas de « choses trop hautes », mais est un simple serviteur de la chrétienté, qui le préfère

lui, bien que catholique, à n'importe quel autre <sup>1</sup>. Il voulait, pour son expédition, deux mille cavaliers, mille gens de pied. Il prétendait prêter aux Habsbourg un serment de fidélité comme vassal, s'intitulant « prince élu des Moldaves et légitime successeur et descendant pour la Valachie » <sup>2</sup>. Mais, comme l'arhiduc Maximilien, le futur empereur, qui, en ce moment, était en conflit avec son père et avec son oncle, Charles-Quint était en coquetterie avec les « pieux », c'est-à-dire les protestants, on essaya, après quelques semaines, d'une intrigue dans le sens contraire, avec cet instrument aussi, mais présentant en première ligne Laski. Il était question, à ce qu'il paraît, d'introduire ce Habsbourg comme roi réformé de Pologne <sup>3</sup>. De fait, dans une autre lettre, « l'affaire de Sarmatie » était mise en rapport avec la situation de la Moldavie, et Laski ajoutait qu'il y aura bientôt un conventicule protestant à Bartfa, ajoutant que le roi de Pologne est mourant et c'est pourquoi il ne faut pas tarder, parce que, en Moldavie, « le tyran imposé » par les Turcs envoyait son fils aîné à Constantinople, où il se fait bâtir « un magnifique palais », achetant des terres en Grèce, de sorte qu'on peut croire qu'il a l'intention de faire passer le pays à l'Islam <sup>4</sup>. De son côté, le Despote écrivait à l'empereur, faisant savoir que son rival aurait fait empaler sept

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 172, n° 220. Peut-être est-il question de lui, et pas d'Alexandre, ainsi que le croit le baïle de Venise, dans l'offre de collaboration contre les Turcs avec cet enfant de seize ans qui régnait chez les Valaques (*ibid.*, p. 171, n° 218) et même avec le Grand Duc de Moscou (*ibid.*, p. 173, n° 222). *Car Alexandre était préoccupé en ce moment surtout du nouveau commerce de boeufs et de zibelines avec les Vénitiens* (*ibid.*, p. 170, n° 217; pp. 173—174, nos 221—222).

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, pp. 370—371, n° CCCXLVI. Ses instructions suivent.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 173—174, n° 223. La lettre fut prise, et une autre adressée au même ne fait aucune mention du complot; *ibid.*, pp. 176—177, n° 225.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, II, p. 373. « Lanzonia » est Leutschau. Laski écrit dans le même sens, le 2 avril. Il présente le nom de la Moldavie, en homme qui avait visité Paris, avec une orthographe française : « Valaquia »; *ibid.*, pp. 375—376, n° CCCL.



prêtres et que neuf mille personnes avaient été aveuglées par son ordre <sup>1</sup>.

Mais ceci ne l'empêcha pas de demander, par le même dignitaire hongrois, un concours à l'empereur catholique, qui lui avait répondu confirmant le privilège de Charles-Quint, mais s'excusant de ne pas pouvoir lui être secourable, car ceci signifierait rompre sans aucun motif avec le Sultan; tout de même, il lui permettait de résider dans ses États, mais comme un homme paisible et inoffensif <sup>2</sup>.

Au mois de mai, le réfugié s'offrait aussi comme simple officier, du moment qu'un nouveau traité avec le Sultan lui ravit l'appui allemand <sup>3</sup>. Il obtint le sauf-conduit qu'il désirait, pendant ce même mois <sup>4</sup>. On ne savait pas à quoi utiliser, le cas échéant, un homme si téméraire! On lui accorda même une pension assez importante <sup>5</sup>. Ceci l'encouragea à demander à l'empereur et à Maximilien ce qu'il faut pour une invasion en Moldavie, où il serait appelé, parce que, dit-il, Alexandre a violé la religion par certains nouveaux établissements, ainsi que le lui auraient fait savoir un clerc et un boïar <sup>6</sup>.

Mais voici que la même ville de Braşov, qui avait connu ses magnifiques entrées et avait soupçonné les secrètes missions dont il avait été chargé, recevait de lui, en juin de cette même année 1560, entre deux demandes de médecins et d'artisans de la part du prince moldave malade, une lettre, datée de la lointaine Cassovie, tout près des possessions de Laski, dans laquelle « Héraclide Basilique Jacques, par la grâce

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 374—375, n° CCCXLIX. Il était question d'empêcher le passage en Pologne du Transylvain au cas de son élection comme roi; *ibid.*, p. 384.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 376, n° CCCCLI; Veress, ouvr. cit., pp. 175—176, n° 224. Alexandre savait tout cela et, mécontent aussi de l'attitude du roi de Pologne et de l'empereur, il se plaignait à la Porte; Hurmuzaki, II, p. 363. Cf. Veress, loc. cit., pp. 186—187, n° 233.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 377.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., pp. 177—178, n° 226 (dans Hurmuzaki, II, p. 276, n° CCCCLI).

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 178—180, nos 227—228; p. 187, n° 234.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 180—183, nos 229—230. Il parle à Maximilien aussi de « son Église très persécutée ». Il est question aussi d'un appui de la part « des nôtres », pour la succession contre n'importe quel « impie ».

de Dieu despote de Samos, seigneur de Doride, de Paros », — aux marbres antiques, — « et des autres îles », mais maintenant, purement et simplement aussi « prince de Moldavie », bien que, sur la base de l'unité roumaine de la nation, aussi « héritier des pays de Valachie », en dépit des droits qu'avait le neveu, par sa cousine, de Roxane, qui était le très jeune prince de Bucarest, pour se montrer comme persécuté, sans aucun motif, par « le tyran usurpateur de notre pays de Moldavie qu'il détient sans aucun droit »<sup>1</sup>. Il raconte que, jadis réfugié à Braşov, il a dû s'enfuir « pendant la nuit, secrètement, ayant été dépouillé » et, par son envoyé, un Grec, Stamati Contostavlaki, ce qui signifie le « Connétable », il demande qu'on lui rende tout ce qu'on lui a pris pour une misérable dette de cinquante florins : « des vêtements, de l'argent et de l'or » ; à ce prix, il consentirait, en chrétien et en prince, à oublier toutes les offenses qu'il a dû subir. Dans cette lettre, à côté des autres emblèmes de son sceau portant une fière inscription grecque, il y a aussi le bison de Moldavie<sup>2</sup>.

Il essaya d'une dernière tentative auprès de Ferdinand, le 25 juin. Il s'offre de nouveau comme vassal à titre héréditaire, car la Moldavie, malgré le tribut qu'elle paie aux Turcs, est un membre du très glorieux royaume de Hongrie, de même que la Transylvanie, et sur la même ligne, donc comme pays distinct.

Un pareil homme ne pouvait pas tolérer cependant d'être traité de cette façon. La domination dont il rêvait et qu'il préparait par ses intrigues, il voulait la transformer sans délai en une réalité. En même temps que cette lettre, si fière, à cause de ses hautes relations avec les Habsbourg, adressée aux gens de Braşov, il engageait aussi un commandant de sa future artillerie<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Il entend reprendre son héritage. Le chroniqueur Ureche parle aussi d'une tentative d'empoisonnement contre lui, à laquelle il aurait échappé par un antidote.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 560, n° MXXXI, et dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1935.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., p. 186, n° 232.

De nouveau retiré en Pologne, il avait demandé en mariage la sœur du voévode de Russie, du moment qu'il n'avait pu trouver d'appui chez l'empereur, bien qu'une de ses biographies mentionne son ancien voyage à Vienne où il aurait connu son associé polonais. Il s'entend de nouveau avec les « hérétiques » de ce pays, qui se rassemblent en effet, au nombre de cinq cents, pour aider sa prétendue restauration, qui aurait eu, étant donnée l'énergie de ce prétendu coreligionnaire, des suites importantes pour la vraie foi. Il était question de lui trouver en même temps une garde de cinq cents cavaliers. Mais le roi n'avait pas besoin de pareilles entreprises, étant donné que Alexandre, son fidèle vassal, lui suffisait. Des mesures rapides très sévères furent prises pour empêcher le succès de cette tentative, si « le prince de Moldavie et de Valachie », sans compter une partie de l'Hellade, était en danger d'être arrêté dans ce pays aussi <sup>1</sup>.

Cependant la tentative fut faite et, bien entendu, elle ne réussit pas. Laski étant absent, Sieniawski, qui gardait la frontière de Moldavie, se saisit du Despote sur la frontière même, malgré les cinq mille hommes qu'il disait l'attendre dans le pays <sup>2</sup>. A la fin du mois de novembre, le prétendant faisait cependant de nouveaux préparatifs à Cassovie <sup>3</sup>, puis à Kesmark <sup>4</sup>.

De nouveau, cet homme infatigable aurait trouvé un abri en Transylvanie, et on croyait à Sibiiu que c'est de là que partira une expédition tout à fait extraordinaire vers cette Moldavie qui, jadis, envoyait elle-même des armées en terre transylvaine <sup>5</sup>. De même que son parent polonais, avec lequel il avait la même direction politique, Jean-Sigismond ordonna

<sup>1</sup> Lettre du 5 octobre 1560, au nonce de Pologne, d'après Kraushar, dans *Kasterska-Sergescu*, loc. cit., pp. 262—263. Cf. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, II, pp. 129—130.

<sup>2</sup> Voy. aussi le rapport de Zay, Hurmuzaki, II, p. 381, n° CCCLVI et no. suivant.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., p. 189, n° 237; Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 44, note 1.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., pp. 192—193, n° 240.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 363—364, n° MXXXIII—MXXXIX.

que le réfugié, s'il se trouve encore dans ces régions, doit être ramené en sa présence <sup>1</sup>.

Mais l'état d'Alexandre empirait de plus en plus. Un médecin italien envoyé par Jean-Sigismond fut soupçonné d'avoir voulu l'empoisonner, et le malheureux dut chercher un refuge à Constantinople <sup>2</sup>. En ce moment, vers le mois de juin, le Despote obtenait de Ferdinand qu'il puisse se former une armée, qui, pendant ce même mois, était considérée comme contenant six cents cavaliers et trois cents gens de pied <sup>3</sup>, et Ferdinand renouvelait cette permission, tout en souhaitant bon succès au réfugié, bien que tous les préparatifs dussent être faits de la façon la plus secrète <sup>4</sup>. Le futur prince de Moldavie avait su trouver aussi des associés qui connaissaient le serbe et le roumain <sup>5</sup>.

De plus en plus, on sentait que toute cette affaire n'était qu'un nouveau chapitre dans la lutte entre les deux rivaux pour la Couronne de Hongrie. Le Despote, car il signait ainsi maintenant, n'était pas cependant content du peu d'empressement que mettait le puissant commandant à ses frontières, François Zay, à soutenir sa cause <sup>6</sup>. De son côté, l'empereur déclarait qu'une attaque « contre le fils du feu roi Jean » et contre « le rebelle hongrois » est en effet dé-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 365, n° MXLIII. En rapport avec cette tentative, au mois de novembre, Alexandre envoie en Transylvanie son ancien fidèle Neagu, burgrave de Hotin; n° suivant. Le retour de l'émissaire, *ibid.*, p. 566, n° MXLV. En mai 1561, un autre burgrave de Hotin; *ibid.*, p. 569, n° MLII. Pour les rapports du Despote avec la Pologne en 1561—1562, aussi Iorga, dans la *Rev. Ist.*, II, p. 130.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, VIII, pp. 89—90, n° CXIX. Chez Bejenaru, loc. cit., pp. 94—95, l'empoisonnement est attribué au Despote. De fait, il est question d'un jeune médecin d'Asolo, près de Venise, qui, ayant été sauvé par le patriarche œcuménique et rappelé par le prince de Moldavie, passa à l'Islam pour se sauver définitivement. Alexandre faisait savoir à la Porte qu'il y avait eu en Transylvanie un complot pour tuer son voisin; Hurmuzaki, II, pp. 364—365, n° CCCXLI.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 193—194, n° 241.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 194—195, n° 242.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 197 (lettre d'août, de Kesmark).

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 195—196, n° 244.

sirable, mais à son heure, et après s'être entendu avec ce fidèle qui connaissait bien la situation, Zay <sup>1</sup>.

Une lettre non datée des boïars moldaves, auxquels s'ajoute un évêque, montre que, selon leur opinion, Alexandre avait été imposé par les Polonais, que ce n'est qu'un « paysan » qui « arrache les yeux, fait pendre, couper les têtes, empaler », que son intention est de faire passer le pays à l'Islam, ainsi que l'aurait déjà fait son voisin, le « pâtre » Mircea. Quant au Despote, « des témoignages de la part de plusieurs saints métropolitains et évêques et autres personnes dignes de foi » montrent qu'il est le vrai « despote de l'île de Samos et seigneur de la Doride » et qu'ils savent bien qu'il a combattu sous les drapeaux de Charles-Quint <sup>2</sup>.

Enfin, l'action qui avait été préparée d'après toutes les règles de l'antiquité, avec des soldats de toutes nations et éprouvés commença au mois d'octobre. C'est en vain qu'une tentative transylvaine fut faite pour l'arrêter. Annonçant qu'il sera doux avec quiconque l'acceptera, mais qu'il est prêt à « traiter par le sang et le feu » les autres, « le Despote, prince de Moldavie », se vantait, dans une lettre datée de Vereczke (Brețc, défilé en Moldavie), qu'« il a battu deux armées transylvaines qui cherchaient à lui couper le chemin et il a fait incendier quelques forteresses » <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 199, n° 248.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, pp. 385—386, n° CCCLVII—CCCLVIII. C'est de l'époque où le Despote se trouvait à Bartfa. Dans cette lettre, on reconnaît que les rois de Hongrie étaient capables jadis de donner des princes au pays.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 200—201, n° 249. Celui qui signe comme secrétaire est un certain Prudentius. Pour les rapports du Despote avec Zay, voy. aussi Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 473, n° CCVI (contrat pour donner à l'empereur une somme d'argent et lui servir également des provisions; Cassovie, 26 décembre 1560). Pour l'argent donné par Ferdinand à l'expédition, sa lettre adressée à Zay, le 9 janvier 1561; *ibid.*, pp. 476—478, n° CCVIII, d'après l'ouvrage de Thallóczy. De même, une lettre adressée au préfet de la Chambre fiscale de l'empereur; *ibid.*, pp. 478—479, n° CCIX. Cf. *ibid.*, pp. 495—497, nos CCXXI—CCXXII. L'intervention de Maximilien, *ibid.*, p. 480, n° CCXI. Voy. aussi *ibid.*, p. 497 et suiv. On y trouve aussi l'engagement d'un personnage originaire du Banat, Lugositch, que nous trouverons dans la même Moldavie, à la frontière du pays des Szekler; *ibid.*, pp. 498—499, n° CCXXIV.

A son entrée en Moldavie, au mois de novembre 1561, il avait avec lui beaucoup de soldats impériaux, comme ceux que commandaient Roussel et Jean de Villey, originaire de Bourgogne, plusieurs Italiens, quelques Espagnols arquebusiers, ainsi que des cuirassiers aux cuirasses noires, originaires de Silésie, qui avaient été engagés pour un bref délai, étant donnés les moyens restreints qu'il avait à sa disposition et dont une partie était venue de la Moldavie elle-même. Il avait aussi beaucoup de Polonais, qui avaient été donnés bien volontiers par ces « pieux » sur lesquels il s'appuyait depuis longtemps, et enfin des haïdouks hongrois, sous le Szekler Antoine.

Il avait passé, par le défilé de Cârlibaba, sur la vallée de la Bistrița Dorée et il descendit donc probablement au-dessus de la rivière du Ceremuș, pour arriver en Pologne. Et c'est de là, évitant les passages connus, qu'il se dirigea tout droit vers le gué de Ștefănești, près de Botoșani. Il put entrer à Suceava, qui capitula. Aussitôt, il prit le nom de « prince Jean »<sup>1</sup>, et, parlant de son héritage paternel, il se découvrait tout à coup un père dans le prince Étienne, qui aurait été Étienne-le-Grand lui-même. Bientôt, il put faire son entrée solennelle dans la seconde capitale du pays, Jassy.

Alexandre, qui l'aurait cru mort depuis longtemps, et une des biographies du Despote, ainsi que des chroniques polonaises et même une lettre contemporaine<sup>2</sup> parlent d'un simulacre d'enterrement dans la Hongrie Supérieure, s'était retiré vers le gué de Țuțora, pour pouvoir passer ensuite vers le territoire turc du Boudchak, où se trouvaient des « sandchaks » capables de le défendre. Mais il avait réussi à réunir autour de lui, avec les boïars qui lui étaient restés

Réclamations de Zay après la mort du Despote; *ibid.*, pp. 538 et suiv., 544 et suiv., 554 et suiv., 560 et suiv., 569 et suiv., 579 et suiv., 696, n° CCCLXIV; pp. 722—723, n° CCCLXXXIV—CCCLXXXV (pour des bœufs envoyés par lui en Pologne). Intervention de Martin Zborowski, qui devait être le beau-père de l'ancien prince Despote. Voy. plus loin.

<sup>1</sup> Dans l'ordre adressé au boïar Bolea; Hurmuzaki, III, p. 392, n° CCCLXVI. Dans la lettre au sandchak de Chilia; *ibid.*, p. 394, n° CCCLXVII.

<sup>2</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 50, note.

en grande partie fidèles, du moins en apparence, quelques milliers de paysans; ce qu'on lui a attribué comme étant un contingent turc, a dû signifier très peu, et ce n'était que les gardiens habituels qui depuis quelque temps restaient auprès du prince moldave. Mais il avait aussi des canons, dont disposait également, surtout comme artillerie légère, son ennemi.

Ces deux armées, si différentes dans leur composition et leur commandement, mais pareilles comme bravoure et élan, à une époque où c'était ce qu'on demandait surtout, se rencontrèrent dans la région de Botoșani ou de Dorohoiu, devant le village de Verbă (voy., en Valachie, la localité de Verbila, celle de Verbilău; il semble que c'est la même chose que Jerbia, c'est-à-dire faisceau), sur la rivière de la Jijia.

Alexandre, qui était à la tête de son armée, dans laquelle boïars et paysans ne conservaient plus, avec les sentiments de jadis, l'habitude de la collaboration militaire, n'osa pas tenter une attaque, mais, après avoir tâté pendant longtemps le terrain par son artillerie, permit à son rival de risquer deux fois une attaque, contre Moțoc qui avait conservé sa place, et contre celui qui commandait à Jassy, Bodeiu.

Un des récits les plus sûrs, qui n'est pas déformé par la façon rhétorique, comme celui du contemporain hongrois François Forgách de Gyimes, ou les biographies du brillant aventurier, montrent comment, le même jour du 18 novembre, Alexandre avait placé une partie des siens devant le village, d'autres, dans le village lui-même et les canons sur une colline. Les haïdouks et les hussards, appuyés par quelques arquebusiers qui avaient combattu aussi dans les Pays-Bas, se jetèrent aussitôt sur cet ennemi méprisé, sous les yeux du prétendant lui-même, qui, avec son ami Laski, guettait le résultat sur cette colline où il avait placé ses canons. Le Despote essaya de passer le gué, puis, feignant d'en trouver un autre, les troupes passèrent la rivière. On arriva de cette façon sans difficulté dans le village, tuant et massacrant en chemin <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, XI, p. 58; résumé du rapport de Zay, dans Hurmuzaki, II; analyse des autres sources secondaires, dans Iorga, *Ist. Armatei*, I, 2<sup>e</sup> éd., pp. 261—266.

Alexandre avait combattu lui-même, conservant ses anciens souvenirs de guerrier, et il avait été sur le point de perdre sa tête sous le sabre d'un haïdouk, qui avait même atteint son bonnet. L'attitude des boïars ne nous est pas assez bien connue. Ne se fiant pas aux sentiments de la princesse Roxane, son mari l'avait fait depuis longtemps partir vers le Danube. Il essaya lui-même encore une résistance au gué de Fălciiu, où il fut poursuivi par le staroste Bolea, qui avait passé du côté du Despote. Par une lettre de Jassy, le 30 du mois, il avait reçu cet ordre, qui nous a été conservé, de poursuivre « ce misérable Alexandre et ses complices »<sup>1</sup>.

Le règne de Despote s'annonça, dès le début, par les mesures qu'on pouvait attendre. D'abord, il appela auprès de lui ces « pieux » dont il parlait sans cesse à l'époque de ses préparatifs: ainsi, dans une lettre de Vasluiu, le 11 décembre, il invite les « hérétiques » polonais Lasocki et Filipowski, leur faisant savoir que dans ce nouvel État protestant peuvent venir tous ceux qui souffrent pour la vraie foi « en France, en Espagne, en Allemagne et ailleurs ». Il leur donnera des terres, les aidera à bâtir des villes; ceux qui avaient demandé au roi de Pologne la permission de le faire en Lithuanie peuvent s'adresser maintenant à lui<sup>2</sup>.

D'un autre côté, come on le verra bientôt dans tous les détails, il continuait la politique des Habsbourg en Moldavie et demandait à Jean-Sigismond ses citadelles transylvaines, que ce dernier, s'en plaignant à la Porte, montrait comme ayant été cédées par son fidèle ami Alexandre<sup>3</sup>. Il avait promis à Vienne qu'il attaquera le Transylvain, « chose que

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 392, n° CCCLXVI. Pour Alexandre on demandait des armes à Sibiiu; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 874. Mention de la croix d'or qu'il portait sur la poitrine, demandée aussi par son neveu Pierre; *ibid.*, p. 875. Cf. aussi Fischer, dans *Geschichte des Bistritzer Gymnasiums*, 1896, p. 82; J. Minea, dans *Cercetări istorice*, V—VII, pp. 352—354.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., pp. 201—202, n° 251.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 368. La date est, évidemment, 1561, non 1560. Il aurait réuni avec ses forteresses aussi la Gherla de Martinuzzi; *ibid.*, p. 383.



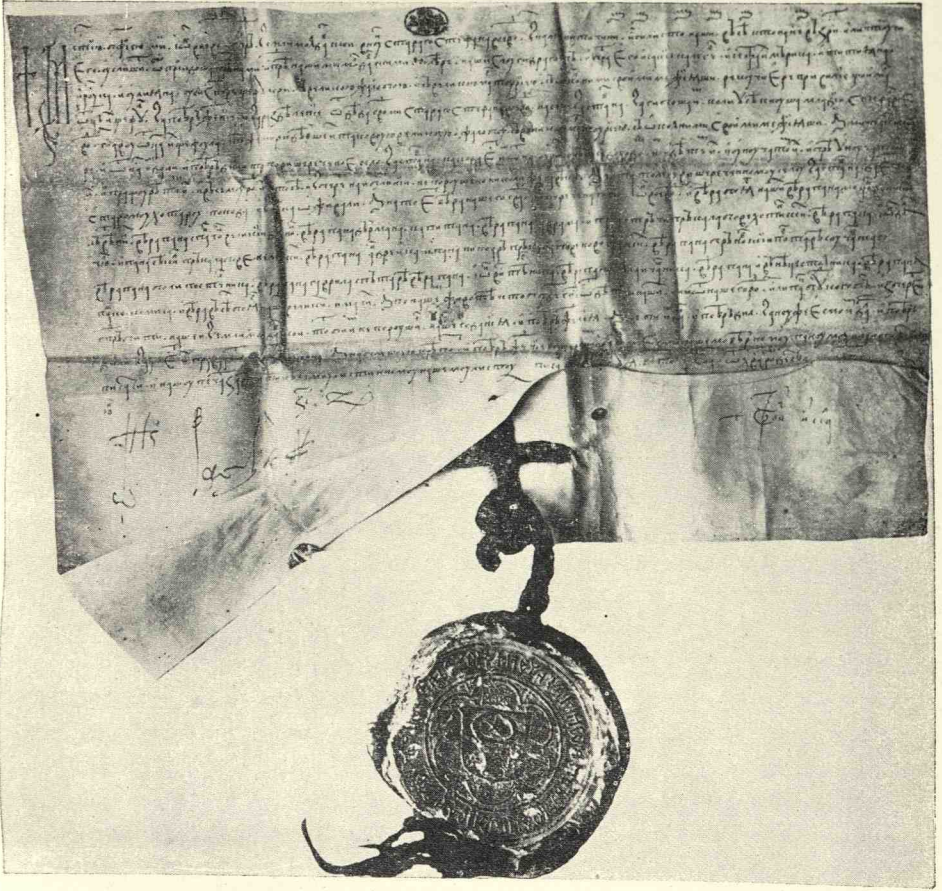


Fig. 6. — Acte de donation de Jacques l'Héraclide, le Despote, prince de Moldavie:  
17 juin 1563.

le Turc ne défendra pas, car les Roumains voulaient toujours se battre contre les Transylvains ».

Mais, dès le commencement, il avait montré à l'empereur chrétien qu'il entendait servir un tribut à l'autre empereur, païen, et il voulait même presser l'envoi de ce tribut pour pouvoir payer à la Saint-Georges, d'après la coutume, la somme de 60.000 ducats <sup>1</sup>. Il se réservait d'attaquer non seulement les ennemis chrétiens de Ferdinand, mais aussi les Turcs. Cependant il paiera à l'empereur 100.000 ducats de Hongrie dans le terme d'une année, et en plus il lui enverra 25 chevaux turcs, 30 chevaux moldaves, 300 bœufs « de choix », 20 pièces de zibeline d'un grand prix et d'une grande beauté, en dehors de « 200 bœufs grands et beaux pour la cuisine de Sa Majesté »; de plus, pour l'ancien complice, en fait de conspiration, l'archiduc Maximilien, 50.000 ducats de Hongrie, 200 bœufs de la même qualité, 15 chevaux turcs, 25 chevaux indigènes, 30 bœufs pour la cuisine archiducal et 10 pièces de zibeline; sans oublier, en leur envoyant un peu moins, les archiducs Ferdinand et Charles <sup>2</sup>.

Mais le grand projet de l'année 1560 était pour lui d'attendre la grande croisade des Habsbourg: alors, il se jettera sur les Turcs, pillant jusqu'à Varna et mettant en branle les chrétiens sujets du Sultan <sup>3</sup>. « Et il ne doute pas qu'il pourrait attirer facilement les Bulgares et les Serbes, parce qu'ils sont de la même religion que les Moldaves <sup>4</sup>. »

Au commencement, le Sultan, occupé en Perse, avait pensé à remplacer ce pauvre vaincu qu'était Alexandre par un certain « prince Jean, fils d'Étienne », qui se trouvait en Syrie <sup>5</sup>. C'est en vain que le Despote, devenu prince Jean lui aussi, chercha à gagner, par les commandants turcs voisins, son lointain maître, en envoyant au sandchak de Chilia, qui avait demandé qu'on l'épargne, avec la notification de son avènement, comme un « père », la prière d'intervenir

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 371, n° CCCLVII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 371—372, n° CCCXLVII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 393.

pour lui obtenir le drapeau d'inféodation, car, ajoutait-il, venu de Pologne avec peu de soldats, comme quelqu'un qui savait devoir être accepté par tout le pays, il est bien décidé à payer honnêtement le tribut qu'il accroît maintenant de 20.000 ducats <sup>1</sup>, s'obligeant à être encore plus soumis et plus fidèle qu'Alexandre <sup>2</sup>. Les boïars prétendaient, eux aussi, qu'il en sera ainsi, et des lettres furent envoyées aussi au vizir Ali et même au Sultan <sup>3</sup>. Bien que des ordres eussent été déjà donnés aux Valaques et aux Tatars pour intervenir, bien qu'on eût su quels étaient les rapports de l'usurpateur avec ces Impériaux, on prépara à Constantinople l'envoi de ce drapeau <sup>4</sup>.

Au même moment parvenaient de la part du protecteur qu'était Maximilien, non seulement les réponses aux lettres datées de Jassy qui avaient annoncé la victoire, mais aussi deux ambassadeurs <sup>5</sup>, avec la mission de permettre à ceux qui avaient gagné la victoire de rester plus loin encore au service de leur maître momentané. De plus, la demande adressée au roi de Pologne dès le 12 décembre, le priait d'ajouter ses efforts à la Porte pour la confirmation du nouveau maître de la Moldavie <sup>6</sup>.

C'était, si on peut l'affirmer lorsqu'il s'agit d'un esprit si mobile, un programme de politique extérieure extraordinaire. En ce qui concerne la situation intérieure, ce réformateur illusionniste aurait voulu transformer totalement la Moldavie: créer des écoles, bâtir des forteresses, coloniser des étrangers, donner aux Saxons catholiques un évêque socien, Lusinski, faire frapper cette belle monnaie qui représente, d'après le type des thalers impériaux, le guerrier barbu, le corps enfermé dans sa cuirasse, portant couronne, globe et sceptre, et, pour que cette monnaie soit acceptée par les

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 395.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 394, n° CCCLXVII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 393, 394, n° CCCLXVII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 395.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 396 et suiv.

<sup>6</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*, pp. 45—46, n° XII. Voy. le n° suivant. Il se fait appeler « Jean Despote ». Il demande aussi l'argent qui se trouve chez un marchand, Drăgan, qui revient de Moscou.

mercenaires et les marchands au-delà des frontières, on voyait aussi la Vierge catholique près du portrait princier avec la bandelette de César, la Vierge étant intitulée « Patrona Moldaviae », de même qu'en Hongrie elle était la « Patrona Hungariae ». Il y avait aussi de la petite monnaie valant trois ou quatre aspres à côté de ces gros thalers de toute beauté qui le représentent comme « pater patriae », comme « vindex et defensor libertatis »<sup>1</sup>.

Dans une proclamation adressée aux boïars<sup>2</sup>, il montre non seulement la volonté de refaire tout ce qui avait existé en Moldavie, sous des prédécesseurs qui auraient été de la même race, et il professait des sentiments de parenté et de frère à leur égard, et de soulever le poids des contributions écrasantes, mais aussi de pousser les frontières du pays jusqu'au Danube, donc par dessus la partie qui avait été ravie à la Moldavie un quart de siècle auparavant. Ceci, en employant contre « les Turcs païens et maudits », avec l'aide « des anges et des archanges », tout ce monde de guerriers auxquels il ne manquait auparavant qu'un vrai prince et auxquels il rappelle qu'ils « descendent des braves Romains devant lesquels le monde a tremblé »<sup>3</sup>. Aidé aussi par l'empereur chrétien, « il espère regagner, en bref, ces régions de la Moldavie qui sont encore sous la domination des païens, c'est-à-dire toute la rive du Danube, et non seulement cette province, mais aussi la Valachie et toute la Grèce », provoquant une vraie croisade<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi Hurmuzaki, II, pp. 405, 407, 410—411. On n'a pas conservé ces monnaies à légende grecque avec le vers homérique d'autocratie: *ὄνκ ἀγαθὸν ἢ πολυκοιρανίη, εἰς κολίκανος ἔστω*; *ibid.*, p. 429.

<sup>2</sup> Elle commence par ce mot inintelligible: « Ginasprici »; *ibid.*, pp. 414—415, nos CCLXXX—CCLXXXVI.

<sup>3</sup> Con voi, valenti huomeni et gente bellicosa, discesi da li valorosi Romani, quali hano fatto tremar il mondo; *ibid.*, p. 416. Et, plus loin: « a questi se faremo cognoscer a tutto il mondo li veri Romani et discesi de quelli; *ibid.*

<sup>4</sup> Spero in breve tempo d'aquistar li logi dela mia Moldavia, quali possede il pagano, cioè la riviera del Danubio, et non solo quelli, ma la Valachia et poi tutta la Grecia; *ibid.*, p. 416. Cf. un plan pour la libération de la Grèce, par Joannes Dominicus Trajanus, Jésuite de Naples, dans le *Bessarione*, II (1902), pp. 170 et suiv., 287 et suiv.

C'est pourquoi, et non seulement pour se garantir, il entretient une armée composée de toutes les nations, dans lesquelles se relevaient surtout les Hongrois, armée telle que jamais ces pays n'en avait vu une.

Mais l'agent impérial, un informateur honnête et naïf, Belsius, écrivait, au mois de mai, que tout le monde dans ce pays, boïars et paysans, regardent, ébahis, cette armée hongroise du Despote, qui est tout à fait autonome<sup>1</sup>. Lui-même, le prince, confesse dans une lettre privée que le Szekler Antoine, auquel il avait donné huit villages et une pension de 600 ducats hongrois par an, « le sert plus, à lui seul, que cent mille autres », et il ajoute, dans un latin redondant : « dignus est favore omnium heroum et, si vixero, Deo volente, faciam eum magnificum », c'est-à-dire « il est digne de la faveur de tous les braves et, si je vis, Dieu le permettant, je ferai de lui grande chose »<sup>2</sup>. Antoine obtint aussi des droits sur cette forteresse de Ciceu, détruite<sup>3</sup>. Plus naïf, le secrétaire allemand, le lettré Martin, successeur de Belsius, qui avait été rappelé, à cause de sa stupidité, au mois de janvier 1563, croyait que, malgré ces choses totalement inaccoutumées qui s'étaient introduites, tout est calme et sûr dans le pays<sup>4</sup>, ce qui ne l'empêchait pas d'observer que ce prince étranger a bien tort de licencier ses mercenaires et de se confier aux boïars<sup>5</sup>. Le Despote cherchait cependant, après avoir visité tout le pays, de Suceava jusqu'à Bârlad, à observer les coutumes anciennes, et les fidèles orthodoxes le virent accomplir, le jour de l'Épiphanie, les cérémonies ancestrales, d'une façon royale, portant la couronne et le sceptre<sup>6</sup>. Parfois cependant, pour pouvoir payer ses mercenaires, il en arrivait à prendre, en effet, les objets d'argent des églises<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 436, n° CCCXCIX.

<sup>2</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 505, n° CCXXIX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 534—535, n° CCXCIV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 447—448, n° CCCCX.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 449.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Ureche, p. 212.

En tout cas, les boïars le craignaient, de même qu'ils l'avaient fait à l'égard de son terrible prédécesseur, et il les suspectait tous, le métropolitite du pays lui-même. Après la découverte d'assassins qui étaient payés par Alexandre le fuyard : un Uşurelu, un Andreico et d'autres, ses rapports avec la noblesse du pays empirèrent <sup>1</sup>. Mais le nouveau prince continuait à les consulter en tout, comme dans l'affaire des Szekler, et, ainsi qu'on le verra, dans celle de l'aventurier Wolfgang Schreiber <sup>2</sup>. Ce qui ne l'empêcha pas de sacrifier, pendant l'été de l'année 1562, sept boïars partisans d'Alexandre, et il ne manqua pas de le communiquer au roi de Pologne <sup>3</sup>.

Mais, bien que les trois évêques du pays eussent participé à son couronnement <sup>4</sup>, il était, et le resta, totalement étranger, manquant complètement de compréhension pour les traditions du pays. Il préférait être entouré par des Hongrois. Il regardait plus favorablement les allogènes de Moldavie ; il penchait vers les hétérodoxes et accueillait n'importe quel aventurier ; il s'empressait d'inviter des gens de partout, comme il le fit pour Justus Jonas, professeur à l'Université de Wittemberg <sup>5</sup>, pour le Corphiote François Lismaninus <sup>6</sup>, ouvrant, en l'absence de Peucer, son école de latin à Cotnari, au milieu des descendants des anciens colons allemands, avec un Jacques Sommer, tout en envoyant à la Porte, pour y être examiné, le disciple du Croate Ungnad, qui faisait de la propagande pour des livres protestants en langue vulgaire, ce même Wolfgang Schreiber <sup>7</sup>, qui s'était présenté comme un grand ambassadeur envoyé par l'empereur lui-même <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 407 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 451.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 222—223, n<sup>os</sup> 278—279.

<sup>4</sup> Ureche, p. 212.

<sup>5</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*, pp. 62—64, n<sup>o</sup> XVIII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 66—67.

<sup>7</sup> Hurmuzaki, II, p. 419, n<sup>o</sup> CCCLXXXVII.

<sup>8</sup> Voy. *ibid.*, p. 450 et suiv. Son passage par Sibiiu ; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 876. Voy. aussi Hurmuzaki, II, p. 459 et suiv. (sa pétition, datée de Constantinople, pour être délivré). Efforts de l'internonce impérial pour obtenir sa liberté ; *ibid.*, pp. 462—463, n<sup>o</sup> CCCXXII. Autre pétition de Schreiber,

Il croyait être sûr de ses boïars: Moțoc, celui qui avait été l'appui du prince Alexandre, Spancioc, et Abraham de Bănila<sup>1</sup>, que nous avons plusieurs fois rencontré. Il faisait surtout l'éloge de ce dernier fidèle et du vieux boïar qui était le gardien du pays à Reni, sur le Danube, pensant l'employer pour regagner la possession de la région usurpée par les Turcs et aller jusqu'à la nouvelle forteresse ottomane de Brăila<sup>2</sup>.

Mais le Despote avait créé toute une Cour, à laquelle on ne pouvait accéder que dans certaines formes<sup>3</sup>. Son secrétaire, Horatius Curio, rédigeait pour lui les plus belles lettres en latin<sup>4</sup>. L'école de Cotnari avait commencé à fonctionner sous le patronage de l'évêque socinien, et un puissant édifice était élevé à côté de la modeste maison de prière des orthodoxes.

Plus tard, celui qui a écrit la chronique du règne de Pierre-le-Boiteux, un des successeurs de l'aventurier, Azarius, reconnaîtra que cet étranger par son sang et par sa confession, était « un homme habile à la guerre, qui était arrivé à rassembler autour de lui des hommes appartenant à toutes les nations, ayant de l'expérience militaire, et qui étaient braves, hardis et courageux comme des lions »<sup>5</sup>.

Le prince avait gardé à son service, l'employant aussi pour des missions diplomatiques risquées, ce Pierre Roussel, qui, dès le commencement de l'année 1563, avait dû cependant partir; on avait licencié aussi d'autres mercenaires<sup>6</sup>. Un autre Français, que nous avons déjà mentionné, Villey, en arriva à être à Constantinople, d'où on cherchait vainement, en 1567 encore, à le faire échapper<sup>7</sup>. Du reste, parmi les

p. 468 et suiv., n° CCCXXIX. « Lollia Husther », l'homme qui l'avait transporté à Constantinople, est l'huissier Bolea. Cf. aussi Veress, loc. cit., pp. 236—237, n° 294. Voy. aussi *ibid.*, pp. 238—239, n° 296; p. 242.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 425.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 430.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 451.

<sup>4</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*

<sup>5</sup> Éd. J. Bogdan, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXI (1909), p. 115.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, II, p. 457. La mort d'un capitaine hongrois; Veress, loc. cit., p. 244.

<sup>7</sup> Hurmuzaki, II, pp. 575—576, n° DLII.

soldats de Castaldo aussi, il y avait un « capitaine Saint-Aubier », qui avait fait la guerre jusqu'en Écosse <sup>1</sup>.

Pour les rapports déjà mentionnés avec les Turcs, qu'il faisait semblant de vouloir combattre, non seulement le Despote accepte l'étendard d'inféodation, le 16 mars, évitant cependant une cérémonie publique qui pouvait finir par un assassinat <sup>2</sup>, mais cet emblème du pouvoir avait été apporté par un aga en grande pompe, accompagné de cent cinquante hommes de suite, avec quarante-six chameaux et vingt-huit mulets, et des cadeaux précieux furent échangés entre le prince et cet envoyé du Sultan <sup>3</sup>.

Un autre envoyé turc accompagnait le prince dans ses voyages à travers le pays. Aux Tatars on avait envoyé le cadeau habituel de miel, et, en échange, arriva une ambassade tatare, qui présentait des excuses pour certains villages des frontières qui avaient été dévastés <sup>4</sup>.

De fait, le nouveau prince ne donnait rien d'important à personne, se bornant à payer aux Turcs le tribut coutumier sans y rien ajouter, invoquant, pour s'excuser, l'état de misère du pays. Mais, en échange, il ne trouvait nulle part un vrai appui, ce qui était bien naturel.

En effet, pour commencer par celui du pays duquel il était venu, l'empereur, qui lui envoya aussitôt deux observateurs <sup>5</sup>, s'expliquait à Constantinople, par son envoyé, le célèbre humaniste, Oger Busbecque, qu'il n'a fait que secourir un pauvre exilé, qui est un homme de mérite et que, au fond, il n'y avait eu qu'une querelle « privée » avec Alexandre et pas une attaque contre le Sultan lui-même <sup>6</sup>. Mais Ferdinand se montrait satisfait du fait que les Turcs admettent enfin son protégé <sup>7</sup>. L'ambassade envoyée dès le mois de

<sup>1</sup> Ribier, ouvr. cit., II, à la date du 3 août 1551.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 417.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 404—405, n° CCCLXXXIX.

<sup>4</sup> Pour les Tatars, qu'on faisait observer de près; *ibid.*, pp. 410—411; pillage tatar et conflit avec les Moldaves; *ibid.*, p. 416.

<sup>5</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 506.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, II, p. 401.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 403, n° CCCLXXVII; pp. 403—404, n° CCCLXXVIII.



mars, dans la personne de Roussel, intitulé « colonel de 2.000 fusilliers » et commandant de la garde, et dans celle de Jean Stroici, auquel incombait le lourd fardeau de la Trésorerie, fut reçue favorablement.

Tout en parlant de la croisade qu'il pourrait entreprendre avec 100.000 des siens, — et Constantinople tremblera devant sa victoire assurée <sup>1</sup>, — l'ancien client des Impériaux n'oubliait pas de dire aux agents de Ferdinand que les Turcs lui demandent de combattre contre l'empereur, « ce qu'il ferait colontiers » <sup>2</sup>.

Les relations avec le prince transylvain étaient réellement les pires. Dès le commencement, Jean-Sigismond avait défendu tout rapport des Saxons avec le nouveau voisin <sup>3</sup> et il avait retenu tout ce qui appartenait, dans son pays, à Alexandre <sup>4</sup>. Comme on apprenait que le fils d'Isabelle sera attaqué aussi par les Impériaux, on croyait que le Despote devra aider à le chasser <sup>5</sup>.

Lorsque le Sultan donna l'ordre qu'on n'attaque pas le « Transylvain Étienne », le Despote feignit de se soumettre et il écrivit à ce dernier quelques lignes d'amitié <sup>6</sup>. Mais il

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 425.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 412. Pour des rapports de détail avec les Impériaux, aussi Veress, ouvr. cité, p. 213 et suiv. Maximilien croyait que Jean-Sigismond pense à faire empoisonner le Despote et employait le même moyen pour se débarrasser de Laski; *ibid.*, pp. 215—216, n° 272. On était disposé à envoyer en Moldavie des armes, mais à l'insu des Turcs; *ibid.*, p. 217, n° 273; pp. 218—219, n° 275; pp. 223—224, n° 281. Voy. aussi une lettre du 23 mai adressée par Maximilien à son voisin de Moldavie; *ibid.*, pp. 217—218, n° 274. Celui-ci recommande un bourgeois de Cassovie, envers lequel il était obligé; *ibid.*, pp. 219—220, n° 276. Communications impériales regardant le Despote; *ibid.*, pp. 224—225, n° 282.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 571, n° MLV. Son ambassadeur en Transylvanie, Joachim, mentionné au mois de juillet 1562; *ibid.*, p. 580, n° MLXXXIV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 574—575, n° MLX—MLXI.

<sup>5</sup> Hurmuzaki II, p. 414. Voy. aussi *ibid.*, p. 425. Mais on envoie en Moldavie, au mois de février, un Roumain, Georges de Lipova; *ibid.*, pp. 574—575, n° MLXII. Puis l'ambassade de Jean Vranceanu, au mois de mars, député vers Jean-Sigismond, *ibid.*, pp. 575—576; n° MLXIV. Le prince de Transylvanie paraissait inquiet à ce moment; *ibid.*, p. 577, n° MLXVII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 420, n° CCCLXXXVII (13 mai).



Fig. 7. — Ruines de l'église catholique de Cornari (XVI-e siècle).

continuait à demander qu'on lui rende ses forteresses, ajoutant aussi des réclamations pour tous les biens et tous les objets précieux que tous ses prédécesseurs avaient laissés en Transylvanie; il pensait même, pour plus tard, à annexer à la Moldavie la grande ville transylvaine de Bistrița <sup>1</sup>.

Le roi de Pologne, auquel le Despote avait présenté pendant la diète de Piotrków, dès le mois de novembre, des excuses pour lui avoir suscité des difficultés envers les Turcs, en chargeant Moțoc, Barnovschi et Abraham, qui connaissait parfaitement la Pologne <sup>2</sup>, ne se montrait guère disposé à une convention qui avait été demandée par le Moldave aussi aux seigneurs polonais et lithuaniens, en décembre <sup>3</sup>. On en arriva à des actes de pillage sur la frontière, et même celle de Pocutie fut de nouveau passée par des détachements moldaves. Le Despote haïssait au fond les Polonais, malgré les rapports qu'il avait eus avec certains d'entre eux dans son modeste passé et malgré la cession de sa forteresse de Hotin à Laski, et, au contraire, s'appuyant sur sa généalogie, il se considérait comme une espèce de parent avec le Grand Duc de Moscou <sup>5</sup>. C'est pourquoi Stroici avait été retenu à Cracovie <sup>6</sup>. Et cependant le Despote offrait d'envoyer le même Laski, qu'il désirait de tout son cœur écarter, contre les Moscovites <sup>7</sup>. Au mois de juin, l'envoyé moldave était le prétendant au trône de Valachie, Démètre, et on l'invitait à dire que, pour ce qu'il avait offert au roi, il mériterait qu'on lui envoie des ambassadeurs plus importants, qu'il continue à attendre <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 420, nos CCCLXXXVIII—CCCLXXXIX.

<sup>2</sup> Holban, ms. Abraham se trouvait à Lomza aussi au commencement de décembre; en janvier suivant, l'envoyé du prince de Moldavie est André Liciu.

<sup>3</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 221—222, n° CXIII.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, II, p. 411.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 427.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 437.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 435.

<sup>8</sup> Veress, ouvr. cité, p. 222. Pour Drăgan, le marchand officiel d'Alexandre, qui s'était réfugié en Pologne; *ibid.*, pp. 226—227, n° 285.

Au moment même où le prince était sur le point de commencer l'édification de sa première forteresse, dirigée contre les Tatars, il perdait enfin l'appui de Laski<sup>1</sup>. Cet autre aventurier, qui, établi à Hotin au mois de mai, faisait la garde contre les Tatars<sup>2</sup>, paraissait vouloir remplacer lui-même son ami, et on l'accusait d'avoir révélé tous ses secrets devant Jean-Sigismond, qui les avait transmis aussitôt aux Turcs<sup>3</sup>. Du reste, les boïars avaient exigé, — et il avait fallu les écouter, d'autant plus que ceci venait à l'appui de ses propres suspicions et de celles des Turcs<sup>4</sup>—, que Hotin doit être repris à cet étranger dont les indigènes étaient jaloux, et réincorporé à la Moldavie<sup>5</sup>, sous les burgraves Abraham et Mohilă, frères du logothète. Le prince s'était déjà dirigé vers le Dniester avec toute une armée le 10 janvier 1562, et l'on croyait que son intention était d'attaquer la Pocutie elle-même<sup>6</sup>.

Mais le grand aventurier polonais ne se laissa pas facilement battre; depuis longtemps, on voyait passer de Pologne en Moscovie, espérant pouvoir gagner pour lui la Moldavie, quelqu'un qui prétendait être, par sa mère, le petit-fils d'Étienne-le-Grand, ce Démètre ou Dumitrașcu Wisniewiecki, qu'on avait signalé depuis longtemps sur le Dniestr et même sur le Danube<sup>7</sup>. Dans cette association, qui avait été conclue à Lwów entra aussi le jeune Socol, qui n'était pas, comme on le croyait, un futur beau-frère, mais le rival du prince étranger pour le mariage avec la soeur du Valaque Pierre<sup>8</sup>. On essaya donc d'une surprise à Hotin; ensuite les deux associés polonais pour cet exploit devaient se séparer.

Pour le moment, voyant 40.000 cavaliers rassemblés à la hâte et tout disposés à combattre autour de celui qui, pour les paysans, était un prince comme un autre, — et le

<sup>1</sup> Voy. aussi Kraushar, *Nowe przyczynki do dziejow zywota i spraw Olbrachta Laskiego*.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 215, n° 271.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 455, n° ccccxv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 458.

<sup>5</sup> Kastarska-Sergescu, loc. cit., p. 268 et note 1.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, II, p. 457.

<sup>7</sup> Kastarska-Sergescu, loc. cit., pp. 268—269.

<sup>8</sup> Hurmuzaki, II, p. 457.

secrétaire Martin avait vu lui-même le Despote passer en revue « 20.000 » hommes de son armée, — Laski dut licencier sa petite troupe <sup>1</sup>. Le Despote l'avait rassuré en le créant par un acte solennel, délivré à Suceava le 15 janvier, sous la garantie de ses boïars, successeur au trône de Moldavie, toutefois avec l'obligation de fournir une dot à la fille qu'il pourrait avoir <sup>2</sup>. De son côté, l'empereur essaya, au mois de mars, une réconciliation <sup>3</sup>, et il voulut même empêcher le départ de Wisniewiecki <sup>4</sup>. Le Despote écrivit aussi à l'agent auprès de la Porte du roi de France, bien qu'il eût été informé que ce souverain était un grand patron de Jean-Sigismond; en ce faisant, le nouveau Moldave pensait être considéré comme un membre de la société royale européenne <sup>5</sup>. Il offrait même au roi ses services militaires <sup>6</sup>, prétendant être un « amy » et « très affectionné serviteur » <sup>7</sup>. Donc, l'agent pouvait annoncer que ce nouveau prince est un homme « de rare vertu », et il assurait que c'est de fait un « Despote de Serbie » et aussi un « roi de Valachie », et qu'il enverra bientôt un ambassadeur à Paris <sup>8</sup>.

Ce qui manque, et ceci paraît curieux, ce sont les rapports avec les villes d'Italie, à une époque où pour des affaires et surtout une grande exportation de beaux boeufs du pays, arrivait en Moldavie l'Italien Galliciolo, qui fut arrêté au retour, avec le fils du bourgmestre de Suceava, qui l'accompagnait, par François Zay <sup>9</sup>, et où Gênes entretenait à Cons-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>2</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 223—224, n° cxiv. Laski écrivait sur ce conflit, le 7 avril, au duc de Prusse; Iorga, *Nouv. Mat.*, pp. 64—65, n° xiv. Cf., pour la reprise de Hotin, *ibid.*, p. 65, note 1. Laski, venant de Lwów, se trouvait à Piotrków.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 241—242, n° 298.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>5</sup> Charrière, *Négociations diplomatiques de la France dans le Levant*, rapport, de Constantinople, de l'agent français Pétrémol.

<sup>6</sup> Rapport ultérieur, du même.

<sup>7</sup> Rapport du 15 avril 1562.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Hurmuzaki, II, p. 387; lettre du prince Alexandre en sa faveur; Hurmuzaki, VIII, pp. 88—89, n° cxviii. C'était au moment de la première in-

tantinople, pour les intérêts qu'elle avait encore dans l'île de Chio, sujette à une ancienne oligarchie génoise, un agent dont nous avons une série de rapports concernant cette même extraordinaire aventure <sup>1</sup>.

Dès le commencement, ce Grec vantard s'était présenté comme représentant de l'unité roumaine, donc comme une espèce de tuteur de l'enfant Pierre, considéré comme un « parent » et, en effet, le Valaque avait envoyé au mois de mars un ambassadeur, le boïar « Armaga » <sup>2</sup>. Ces rapports étaient naturels, étant donné ceux, plus anciens, du Despote avec la famille de Roxane et de Chiajna, laquelle avait cherché pour son fils une épouse serbe en Transylvanie et, d'un autre côté, elle se montrait très disposée à marier une autre fille avec cet imposant voisin auquel elle avait envoyé même le portrait de la princesse, « icon sponsae ».

Mais ses rapports amenèrent, en avril, une grande cérémonie de vraie fraternisation roumaine, que nous pouvons considérer avoir été sincère des deux côtés. L'ambassadeur valaque vint à Jassy trouver ce prince Jean <sup>3</sup> qui portait le titre même du père de la « Despotovna ». Il présentait des lettres de serment de la part de son prince, et elles furent lues devant les boïars, le logothète en première ligne, un discours d'occasion étant ajouté, et, à son tour, le Despote parla aussi, probablement en grec, prêtant serment sur la croix et sur l'Évangile. Un autre envoyé suivit, qui offrit une alliance contre n'importe qui, fussent-ils le Sultan ou l'empereur eux-mêmes. « Le frère » du Moldave témoigna cependant le désir de tracer, pour la Saint-Georges, une nouvelle frontière entre les deux pays <sup>3</sup>.

Comme il était question de ce mariage avec la princesse valaque, et on faisait déjà des invitations, les envoyant aussi

vasion du Despote, qui est qualifié dans cette lettre de « fou ». Voy aussi *ibid.*, pp. 87—88, nos CXVI—CXVII.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, à cette date.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 405. Voy. aussi *ibid.*, p. 406, n° CCCLXXX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 420—421.



Fig. 8. — Monnaie de Jacques l'Héraclide, le Despote, prince de Moldavie.

à l'empereur, par Stroici, le 7 juin <sup>1</sup>, la princesse de Valachie envoya dans le pays voisin, dès le printemps, le jeune époux d'une autre de ses filles, et il venait avec beaucoup de cadeaux et aussi avec de l'argent <sup>2</sup>. Et, à ce moment, le jeune Valaque pensait de son côté à une nouvelle immixtion militaire des deux princes en Transylvanie <sup>3</sup>.

Pour ce mariage <sup>4</sup>, qui devait être célébré le jour de la Nativité de la Vierge, le Moldave avait invité aussi le roi d'Espagne, le roi de Pologne, puis Jean-Sigismond, le duc Albert et ce Roumain qui était à la tête du mouvement de la Renaissance en Hongrie, Nicolas Olahus, ainsi que Nadasdy, un des magnats de la Hongrie; naturellement Zay aussi <sup>5</sup>. Mais la date des noces fut retardée jusqu'au 14 octobre, qui était le moment où Pierre, qui venait à peine d'atteindre l'âge de «quinze» ans, devait épouser la fille de Cherepovitch, âgée de dix-huit <sup>6</sup>.

Mais on manqua ce mariage, et, en échange, les Valaques offrirent un cadeau annuel de 5.000 ducats <sup>7</sup>. Chiajna désirait naturellement que la Moldavie appartînt de nouveau à son beau-frère Alexandre, et, au mois d'octobre 1562, on parlait déjà de certains «mouvements» entrevus au-delà de la frontière, d'où devait venir une surprise <sup>8</sup>; donc, au lieu de la joie du mariage, il y eut sur cette frontière quelques chocs avec la garde moldave de Bolea, et le «tribut» dont il a été question auparavant pourrait bien être un simple dédommagement <sup>9</sup>. En réalité, celui qui devait être un beau-

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., pp. 220—221, n° 227. Il déclarait que les boïars eux-mêmes avaient demandé ce mariage. La princesse est présentée par erreur comme étant la «fille» de Pierre et pas sa sœur. Il y a cependant un informateur secret qui présente le Despote comme désirant se saisir lui-même du pays voisin. Veress, loc. cit., p. 232.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 420, n° CCCLXXXVIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>4</sup> Les ambassadeurs envoyés à la fiancée furent Moțoc et Abraham; *ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 429—430.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 447, n° CCCCX.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 456, n° CCCCXVII.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 457. Cependant on serait revenu à l'idée des noces; *ibid.*



frère, ce jeune Socol, était destiné, par le Transylvain Melchior Balassa, au trône valaque, pour être ensuite, après la catastrophe du Despote, présenté, par lui et par François Zay, pour la Moldavie elle-même <sup>1</sup>.

Puisque le Despote tenait absolument à un mariage, son projet passa de la Valachie à la Cour du seigneur ruthène sujet de la Pologne, le duc d'Ostrog <sup>2</sup>. On vit donc, dans cette bourgade, arriver, en octobre 1563, un ambassadeur moldave apportant « deux chameaux, deux mulets et trois chevaux turcs », pour demander à ce knèze-duc Constantin, orthodoxe, personnage de grand prestige, de même que son parent Basile, sa fille Isabelle <sup>3</sup>. Comme la jeune fille n'avait que sept ans, le prince, pressé de conclure, s'adressa alors à la Cour d'un simple noble polonais, Martin Zborowski <sup>4</sup>, et sa demande y fut favorablement accueillie <sup>5</sup>; ce Zborowski <sup>6</sup> avait des propriétés sur la frontière même de la Moldavie <sup>7</sup>. Après la catastrophe de ce prétendant, la jeune fille qui devait être princesse de Moldavie, Christine, se maria à un Chodkiewicz <sup>8</sup>.

Mais les évènements se pressaient maintenant et ne pouvaient pas être dominés par le caprice de celui qui était tombé à l'improviste au milieu d'une pareille situation. Dans les rapports que les Turcs avaient imposés à l'égard de Jean-Sigismond, et la diète de Transylvanie avait coupé, dès le début, tous rapports avec la Valachie <sup>9</sup>, il n'y avait aucune

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 484 et suiv. 492 et suiv.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 239, n° 297.

<sup>3</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 60, note. Laski lui-même avait demandé en mariage la vieille princesse; *ibid.*, p. 85.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 68 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*,

<sup>6</sup> Ce noble polonais, désespéré, en 1563, de perdre par la trahison des Moldaves un gendre, rappelait que jadis le roi de Pologne Ladislas avait été tué dans la bataille de Varna à cause d'une trahison de la part des Roumains; *ibid.*, p. 77.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 78. On trouve même, de la part de Zborowski, un éloge ému pour le Despote; *ibid.* Voy. aussi n° suivant.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 84—85.

<sup>9</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 515, n° CCXXXIV.

sincérité. Quand les Szekler se soulevèrent contre le prince de Transylvanie, le Despote proposa d'intervenir avec « 28.000 cavaliers » (23 mai), mais son intention était d'entrer dans le pays pour poursuivre d'autres buts<sup>1</sup>; les menaces du Sultan le forçaient, du reste, à prendre cette attitude<sup>2</sup>. Un Serbe, Nicolas Lugositch, était envoyé donc sur la frontière, au défilé voisin de la ville de Trotuș, au moment même où Zay essayait d'une invasion qui ne réussit pas<sup>3</sup>. Les bourgeois de Bistrița et de Rodna cherchaient à empêcher par des cadeaux l'entrée des Moldaves<sup>4</sup>, et le Despote les considérait comme « ses sujets » par droit d'hérédité, ces villes ayant été jadis réoccupées, les armes à la main, par « son grand-père (*avus*) » Étienne, — et il s'empressait d'envoyer à Ciceu et à Cetatea-de-Baltă le Szekler Paul, qui était maintenant commandant à Suceava<sup>5</sup>.

Cette affaire des Szekler<sup>6</sup>, qui avaient demandé, selon leur ancienne coutume, que le prince de Moldavie soit médiateur envers leur prince, déclarant qu'au fond ils n'ont rien contre lui, mais seulement contre ceux qui recueillent les impôts, fut présentée au mois de juin 1562, dans le Conseil même de Moldavie, en la présence de Laski en tant que boïar moldave et de Belsius, qui était le principal « observateur » pour Ferdinand. Les boïars montrèrent à leur prince qu'il pourrait facilement gagner tout ce pays des Szekler et la Transylvanie entière. Mais, dans ce cas, les Turcs pourraient dire qu'Alexandre avait bien raison de le dénoncer pour ses projets ambitieux. Il faut penser aussi que Moldaves et Transylvains sont aussi tout de même des tributaires du Sultan. Laski, malgré son tempérament entreprenant, fut de la même opinion. On entendit aussi le représentant de l'empereur et, à la fin, la décision fut prise d'en-

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 421, n° CCCXCI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 422—423, n° CCCXCIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 423, n° CCCXCIV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 427.

<sup>5</sup> *Ibid.* Les Szekler lui demandent de faire la paix avec Jean-Sigismond ; *ibid.*, p. 430.

<sup>6</sup> Sur laquelle voyez aussi Veress, loc. cit., p. 223, n° 280.

voyer le boïar Orăș demander à Jean-Sigismond s'il accepte cette médiation. Mais le Despote déclarait qu'il est prêt à attaquer cette Transylvanie qu'il désirait lui aussi, à la condition que l'empereur montre plus d'activité au lieu de tenir toutes ses forces devant une seule misérable forteresse: lui-même, le Despote, n'a-t-il pas conquis tout un pays avec une petite troupe? Du reste, le Sultan, selon son opinion, est presque mourant, et, en ce qui concerne les Turcs, il ne leur permettra jamais de passer en Transylvanie de son côté ou du côté de la Valachie, où il y a un prince avec lequel il est relié par le sang et par le serment <sup>1</sup>.

Il irait si loin qu'il transformerait le Szekler Paul, commandant à Suceava, en rebelle contre son autorité pour qu'il puisse occuper en son nom cette province révoltée. Mais, au fond, brillait cette intention que lui-même, — ou fût-ce même un autre! —, arrive à être « roi » en Transylvanie. En attendant, le camp de Lugositch était prêt à entrer du côté de Trotuş.

En même temps, certains mouvements roumains s'ajoutent à la révolte des Szekler. Par les efforts de Melchior Balassa, un certain Georges de Ocna, noble, avait été nommé « évêque roumain » de Transylvanie et il se faisait appeler, à la hongroise, Vizaknay. Maintenant, Balassa avait passé du côté de Ferdinand, et ceci amena aussi la disgrâce de l'évêque: donc Jean-Sigismond revint, pour cette charge épiscopale, au prédécesseur de Georges, Sabbas, qui avait été jadis nommé par Isabelle <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cum sint et sanguine et fidei juramento conjuncti; Hurmuzaki, II, p. 432. Voy. aussi *ibid.*, p. 431 (pour le Conseil). Les ambassadeurs des Szekler étaient un Mathias Nagy et un François Tomassy. Leur capitaine, qui était un Roumain, Mailat, les avait abandonnés; *ibid.* Dès le commencement de l'année une troupe de Hongrois appartenant au Despote avait pénétré dans la région de Bistrița, et des Roumains de la région de cette ville s'étaient ajoutés à eux; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 572, n° MLVII. Certains d'entre eux entrèrent même dans la ville; *ibid.*, p. 573, n° MLIX. Cf. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 579, n° MLXXI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 578, n° MLIX. Cf. Iorga, *Hist. des Roumains de Trans. et de Hongrie*, I, ch. IX.



Fig. 9. — Monnaie de Jacques l'Héraclide, le Despote, prince de Moldavie.

Les Saxons observaient une attitude amicale à ce moment de crise. Désirant au fond le retour de la Transylvanie à leur Habsbourg, ils traitaient ce prince voisin, en dépit de l'interdiction d'entretenir des relations avec lui, de « grossmechtiger Herr »<sup>1</sup>.

En ce moment, Roussel était chargé d'un long voyage, qui devait le mener, pour chercher de l'argent et des armes, jusque dans la péninsule scandinave et jusqu'en Espagne. Le Despote se vantait devant le roi Maximilien, s'excusant de ne pouvoir envoyer momentanément le présent promis, d'avoir vaincu 5.000 Tatars qui ont pillé —, on voit bien que la lettre a été dictée en roumain puisque le texte français porte « ont *predé* », du roumain *prădat*, — pendant l'hiver dix-sept villages<sup>2</sup>. Il a 60.000 hommes et, si les Turcs le lui demandent, il est capable d'aller jusqu'à Erlau ou en Transylvanie, mais « ce sera à son dommage ». Jusque là, il est arrivé à racheter au prix de 400.000 (!) ducats « une forteresse et deux villes sur la frontière », ce qui signifierait la région bessarabienne occupée par les Turcs. Et il continuait: si le Sultan Soliman arrive à mourir ou si un conflit éclate entre ses fils, si la guerre de Perse retient les forces ottomanes, lui, le Despote, se sent capable d'accomplir un exploit pour la chrétienté, avec ses 60.000 cavaliers et 40.000 gens de pied. Seulement les armes lui manquent; autrement, il est en état « de défendre aux Turcs de sortir de Constantinople », et il est intimement lié avec le patriarche de Constantinople et avec beaucoup de Grecs<sup>3</sup>, étant aussi l'ami du prince de Valachie, dont il compte tout de même épouser la sœur.

Ayant entendu ceci, Maximilien fut effrayé, et ses soucis allèrent si loin qu'il demanda si, à la mort du Despote, les armes qu'il enverrait ne pourraient pas se tourner contre les Impériaux<sup>4</sup>. Pour le moment, le Despote descendit (28

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 579, n° MLXXII.

<sup>2</sup> D'autres Tatars furent battus en été du côté de Soroca par Lugositch; Hurmuzaki, II, p. 436, n° CCCXCVIII.

<sup>3</sup> « Il a grande intelligence avec le patriarche de Constantinople et plusieurs Grecs »; *ibid.*, p. 437.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 433, n° CCCXCVII.

juin) jusqu'à Roman. Spancioc, qui avait été envoyé avec 7.000 hommes sur la frontière, dut revenir, car la guerre et la révolte en Transylvanie s'étaient arrêtées<sup>1</sup>. Par Neamț, le prince, qui avait passé ses troupes en revue, revenait donc à Suceava<sup>2</sup>.

Le Despote considérait à ce moment Zay comme désirant la paix<sup>3</sup> et déjà réconcilié avec les Turcs. De son côté, le commandant hongrois était d'opinion que Belsius, qui ne s'entend guère en fait d'information doit être remplacé par un autre, tandis que le Despote voulait le retenir. On changea en effet le résident, qui aurait dû déclarer ouvertement qu'il ne peut pas être question de rompre la paix avec les Turcs<sup>4</sup>.

De nouveau vers la fin de l'année, malgré tous les efforts dépensés par les Turcs pour amener une réconciliation, le Despote chercha, par ses capitaines szekler, les deux Székely, Pierre et Paul, à provoquer de nouveaux troubles au-delà des Carpathes<sup>5</sup>. Au moins que l'empereur lui-même se saisisse de la Transylvanie! De son côté, le Transylvain aurait voulu, lui aussi, refaire l'ancienne Dacie par une alliance avec le Valaque Pierre et avec le nouveau prince qu'il pourrait imposer à la Moldavie, se servant de Laski<sup>6</sup>. Mais le Sultan était favorable au Despote aussi au point de vue des forteresses réclamées<sup>7</sup>; du reste le tribut moldave arriva à Constantinople au mois de juillet<sup>8</sup>. Dans ces conditions, le Moldave était assez

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 435.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 435—436, n° CCCXCVIII.

<sup>3</sup> V. aussi *ibid.*, p. 448, n° CCCXLI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 438—441, n° CCC—CCCIV. Voy. aussi les n°s suivants. Il avait délégué aussi pour le mariage son secrétaire, Martin Gotthardt; *ibid.* On critiquait aussi la confusion de style de Belsius; de fait, ce style est terrible: tous ses rapports devraient être réimprimés et ponctués.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 456, n° CCCXVII. Dans ce même sens le Sultan Soliman écrit aux Transylvains; Veress, ouvr. cit., pp. 234—235, n° 293. Doléances de Jean-Sigismond, dans une lettre adressée au Sultan, le 23 janvier 1563; *ibid.*, pp. 237—238, n° 295.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, II, p. 459, n° CCCXIX.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 464—468.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 475—476, n°s CCCXXXII—CCCXXXIII.

fort pour pouvoir écrire, en novembre 1562, à son voisin <sup>1</sup>, qu'il haïssait, qu'« il ne l'a jamais redouté et ne le redoute pas et ne le redoutera jamais, et s'il n'y avait pas son devoir de soumission envers l'empereur très puissant, son maître très gracieux, depuis longtemps il lui aurait montré qu'il ne le redoute pas ». On lui a dit que l'amitié avec Jean-Sigismond vaut plus que ces forteresses de Transylvanie, mais lui, il juge que le moindre lopin de terre est d'une grande valeur. Et il arrivera à les retirer même s'il devait les chercher au fond de la poitrine de son voisin <sup>2</sup>. Et le pauvre secrétaire Martin, l'observateur, pouvait écrire de Jassy, le 10 mars: « Il faut que Votre Majesté sache comme une chose parfaitement sûre que le Despote occupera la Transylvanie pendant cette année-ci, si Vos Majestés ne prennent aucune mesure pour l'en empêcher »

Mais, au cours de l'automne, Jean-Sigismond avait fini par sauver son règne, en détruisant ce voisin incommode. La Moldavie avait proclamé le hatman Tomşa comme un nouveau prince Étienne, et la Transylvanie avait envoyé contre l'ancien maître, à Suceava, où il se trouvait avec ceux qui lui étaient encore fidèles, mais de simple apparence, 400 « soldats » et 300 fusiliers <sup>3</sup>. Les secours promis par Zay et par Melchior Balassa s'étaient mis en route trop tard <sup>4</sup>.

Dès le mois de juin, les Transylvains avaient pris des mesures de garde sur la frontière. Après quelques semaines, Jean-Sigismond craignait d'être attaqué lui-même <sup>5</sup>. Mais, en juillet, le chancelier Michel Csáky, principal appui du second Zápolya, négociait avec un évêque moldave, abrité en secret du côté de Bistrița <sup>6</sup>. Et il pouvait bientôt apprendre que la révolte contre le Despote, accusé de « crimes » et de rap des

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 475—476, n<sup>os</sup> CCCCXXXII—CCCCXXXIII. Cf. Veress, loc. cit., pp. 232—233, n<sup>o</sup> 290. Il signe « Waiwoda Walachiae, Moldaviae, etc. ».

<sup>2</sup> Nisi a Majestatibus Vestris provisum non fuerit; *ibid.*, p. 240.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, pp. 477—478, n<sup>o</sup> CCCCXXXV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 431—432, n<sup>o</sup> CCCXLI.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 581—582, n<sup>o</sup> MLXXVIII—MLXXIX.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 582—583, n<sup>o</sup> MLXXX.

choses sacrées<sup>1</sup>, révolte préparée depuis longtemps, avait abouti. Une information transylvaine fixe même la date: 10 août<sup>2</sup>.

Tomşa avait prétexté une menace de la part des Tatars sur la frontière, en rapport avec l'aventure de Wisniewiecki et avait demandé au Despote qu'il puisse conduire l'armée, qui aussitôt leva l'étendard de la révolte<sup>3</sup>. Les évêques, Moţoc, des jeunes boïars, comme Spancioc et Veveriţă, se rallièrent au nouveau prince. Le 21 du mois, de Sibiu, Jean-Sigismond renvoie, avec le gouverneur de Munkács, qui était Jean Daczó, le boïar Vrânceanu, un des fidèles de l'ancien régime, qui était venu maintenant au nom du « spectabilis magnificus dominus Stephanus, Wayvoda Moldaviae »<sup>4</sup>. Étienne aurait été, d'après la chronique moldo-polonaise, un des menus boïars d'Orheiu, en Bessarabie. Aussitôt on demandait aux bourgeois de Bistriţa des secours pour ce nouveau voisin si désiré<sup>5</sup>.

Donc, au moment où à Rodna on établissait comme burgrave un homme sûr, le corps d'expédition qui devait soutenir Étienne passait la frontière, au commencement de septembre, sous la conduite de Raday et Nyakazó<sup>6</sup>. Les canons ne manquaient pas non plus<sup>7</sup>. A ce moment même, le Valaque Pierre célébrait ses noces avec Hélène Cherepovitch, qui avait été adoptée par le prince de Transylvanie<sup>8</sup>;

<sup>1</sup> Voy. aussi la Chronique moldo-polonaise, loc. cit., p. 182.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 583, n° MLXXXII.

<sup>3</sup> Information venue de Danzig; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 63, n° xciv.

<sup>4</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 583, n° MLXXXIII.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 584—585, nos MLXXXIV—MLXXXV. Puis, nouveaux transports de troupes; *ibid.*, p. 587, n° MXC.

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 876.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 581, n° VII; p. 876. Cf. la chronique d'Ostermayer, dans Trauschenfels, *Deutsche Fundgruben*, p. 54, note 6; continuée par Hegyesch, *ibid.*, p. 54, et Kurz, reproduit dans le *Mag. Ist.*, V, p. 382, note 1. Cf. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. XIV et note 2. Et il est possible que la fille de Pierre et d'Hélène, Tudoriţa, mentionnée dans un ordre royal qui lui fixe comme résidence, après avoir quitté le pays de son père, la forteresse de Deva, ne soit pas, comme je le croyais, la raison du divorce; un pareil scandale,



la mère de cette jeune princesse, Ursule Gerlestey, appartenait à une famille roumaine, Gârlişteanu, du Banat, qui a été déjà citée; la demande en mariage avait été faite au mois d'avril de l'année précédente <sup>1</sup>, alors que Cherepovitch, ancien châtelain de Braniczka, se trouvait sur sa terre de Monora <sup>2</sup>.

Entre temps, en Moldavie, ensanglantée de nouveau, le siège de Suceava, où s'était réfugié le Despote, se prolongeait. Tomşa, portant en tête de sa lettre rédigée en hongrois le titre nouveau et curieux de « Wayvoda moldaviensis, princeps Walachie et cetera » <sup>3</sup>, — d'après l'exemple du Despote lui-même, — écrivait une lettre montrant la situation; bien que dès le 26 octobre une partie des troupes transylvaines eût été rappelée très hâtivement, à cause des préparatifs faits par les Impériaux <sup>4</sup>, le Despote, entouré par des Hongrois, des traîtres, comme Martin Farkas, le principal conspirateur, ne pouvait pas échapper à ses ennemis, car ses soldats se considéraient, non pas comme ses défenseurs, mais comme ses gardiens, ses traîtres et ceux qui devaient le faire mourir.

L'assassinat du « prince Jean » avait été déjà perpétré le 5 novembre <sup>5</sup>. Ce malheureux, ce grand ambitieux avait été livré par ses Hongrois, les seuls soldats qui lui fussent

---

d'une naissance après quatre mois de mariage, car Hélène revenait au mois de janvier, n'aurait pas amené le baptême, avec ce beau nom byzantin de Théodora, qui est aussi le nom de la mère de Michel-le-Brave. L'enfant a dû naître certainement pendant cette retraite en Transylvanie. Pour le divorce, voy. Hegyesch, loc. cit., p. 55: « aus Ursachen der Myrtse Vaidin ». Cf. aussi notre *Hist. des Roumains de Transylvanie*, I.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 875.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 581, note 2.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 585, n° MLXXXVII. Voy. aussi la lettre suivante de Daczó; on envoyait des chirurgiens et des « barbiers »; pp. 586—587, n° MLXXXIX; p. 588, n° MXCII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 587—588, n° MXCI. Des affaires très importantes en Moldavie sont signalées au commencement de novembre; *ibid.*, p. 589, n° MXCIII—MXCIX.

<sup>5</sup> Sommer, p. 54. Voy. aussi Hurmuzaki, II, pp. 481—482, n° CCCXLI. Voy. aussi J. Minea, dans *Cercetări istorice*, VIII—IX, p. 81.

restés, à côté de quelques Moldaves et Grecs <sup>1</sup>, lesquels, craignant ce qui les attendait, et s'étant entendus, du reste, avec leurs co-nationaux qui combattaient sous les murs, étaient devenus totalement ingouvernables. Dans son désespoir, le Despote, auquel tous les chemins de refuge avaient été coupés, et rien n'apparaissait à l'horizon, bien qu'il eût espéré l'arrivée de Laski, frappa de l'épée un de ses mauvais défenseurs, Pierre de Deva, et le tua ou bien, intimidé, il aurait pris sur lui le meurtre, dû à Martin Farkas. Trompé par l'illusion qu'on aurait pu lui épargner la vie pour l'envoyer à la Porte, il chercha à en imposer à ceux qui le guettaient dehors, en se faisant revêtir de vêtements royaux de brocart d'or, et il sortit à cheval, portant sa masse d'armes qui ne pouvait plus impressionner personne.

Après l'avoir fait descendre, le nouveau prince Étienne le toucha, près du pont de Areni, de la masse d'armes de sa domination, ce qui signifiait la condamnation à mort; un bourreau tatar lui coupa la tête <sup>2</sup>. D'après d'autres témoignages, il aurait été, ce qui est plus probable, d'abord foulé aux pieds par l'immense multitude désorientée et furieuse. Et Leunclavius, l'historien de l'Empire Ottoman, qui avait connu jadis, en Allemagne, ce beau guerrier aux cheveux noirs et au parler agité, capable d'employer toutes les langues, rappelle ses dernières paroles par lesquelles il assurait les Moldaves qu'il a voulu uniquement leur bien, mais maudissant ceux qui veulent le tuer <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le chroniqueur polonais Paszkowski, employé par le Moldave Ureche, parle d'une surprise contre les Allemands restés près du prince, et qui auraient été tués. On trouve la même affirmation dans une lettre de ce Polonais qui devait être le beau-père du Despote, Martin Zborowski; Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 78. Dans la chronique d'Azarius, qui est très minutieuse sur point, ce ces « Allemands, Hongrois, Espagnols, Polonais et autres » auraient été sacrifiés près de la rivière de Ciuhru, en Bessarabie; éd. citée, p. 117.

<sup>2</sup> Rapport de Danzig, déjà cité, et le procès-verbal publié par M. Victor Motogna, dans la *Rev. Ist.*, X, pp. 26—43.

<sup>3</sup> *Annales*, pp. 58—59, aussi dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, pp. 179—180, n° 269. D'après cette même source, il aurait offert de quitter le pays ou d'entrer lui aussi dans un couvent, ainsi que l'avait fait jadis Joldea.

Le 10 décembre, la tête du malheureux tragédien politique était apportée à Constantinople et présentée dans le Divan impérial <sup>1</sup>.

Nous avons déjà dit que le vieux Cosaque Dimitrasko <sup>2</sup> avait tenté, lui aussi, la fortune, s'appuyant sur son beau-frère, Piasecki, qui commandait au nom de Laski à Hotin. Mais il s'était fourré dans un pays totalement inconnu, supposant qu'on l'y attend volontiers. Il avait été d'abord légèrement battu à « Vercicani, sur la rivière du Sireth » (Veresti ?) <sup>3</sup>, et découvert dans l'humble endroit où il s'était abrité près de Botoşani. Ce vieux brave fut envoyé par le prince à Constantinople, avec son auxiliaire polonais, pour y périr dans les plus affreuses tortures, étant fichés dans des crochets de fer <sup>4</sup>. Laski, qui avait paru trop tard, avec quelques troupes, dut se retirer.

Maintenant Jean-Sigismond pouvait se considérer comme rassuré. Les Impériaux de Zay et de Balassa ne constituaient plus un danger, alors que les Hongrois se saisissaient de la couronne d'or du Despote, qu'il avait brisée en morceaux, ainsi que d'autres bijoux <sup>5</sup>; ils se déshonoraient essayant de piller le monastère de Putna, dont on leur avait vanté les trésors <sup>6</sup>. Au fond donc, Tomşa n'avait été pour le Transylvain qu'un instrument, car, de fait, il avait accueilli incessamment des ambassadeurs du prince Alexandre <sup>7</sup> et avait préparé à la Porte son retour, étant aidé, naturellement, et de façon essentielle, par la princesse de Valachie, Chiajna. Alexandre lui-même y ajouta des cadeaux d'étoffes précieuses et d'ar-

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 497, n° CCCCLV.

<sup>2</sup> Voyez surtout Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 68, note.

<sup>3</sup> D'après la chroniqueur Azarius et le Polonais Bielski, chez Ureche, p. 216.

<sup>4</sup> Voy. Sommer et les rapports génois, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, même année. Cf. les extraits dans Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II—III, reproduits dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>1</sup>, p. 145 et suiv.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 595—596, n° MXXCVII.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 876—877.

genterie, bien qu'il eût été transporté par les Turcs à travers l'Asie, mais pas à Alep, ainsi qu'on l'avait cru, mais bien à Konieh, ainsi que le montrent certains rapports.

Aussitôt qu'on apprit à Constantinople que le prince étranger et « hérétique » ne peut plus résister, Alexandre fut revêtu du caftan, le 22 octobre, et le 1-er novembre il partait avec une suite de soldats auxquels devaient s'ajouter les Turcs du Danube et les Valaques de son jeune neveu, ce qui paraissait suffire pour pouvoir l'imposer au pays<sup>1</sup>. La princesse Roxane s'était empressée de prendre les devants, mais elle fut retenue<sup>2</sup>. A Brăila devaient se rassembler toutes les forces nécessaires pour la restauration<sup>3</sup>.

Nous avons vu que, en Valachie, dès 1563, la princesse était cette fille de Cherepovitch<sup>4</sup> qui fut renvoyée par son mari à cause de sa mésintelligence avec Chiajna, sa belle-mère<sup>5</sup>. Le jeune Zápolya pouvait croire ainsi qu'il est, à Bucarest comme à Suceava, le maître. En réalité, il restait, malgré son triomphe bruyant, tout aussi faible et menacé qu'auparavant.

De cette façon, l'époque de la domination des femmes serbes était revenue, et elle devait continuer jusqu'à la chute du jeune Pierre et, en ce qui concerne la Moldavie, jusqu'à la mort de Lăpuşeanu, car Roxane pourra imposer, après la mort de son mari, son fils, Bogdan, qui seul, par son instabilité, devait faire tomber le régime. Dans l'Église transylvaine de Bărsău, du côté d'Inidoara, appartenant à la famille des Cherepovitch, qui s'appelait aussi Olczarovitch, on voyait les tombeaux de cette famille depuis longtemps alliée à la dynastie de Mircea, Pierre, frère de Nicolas, étant

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 479, n° CCCCXXXVII; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 65, n° XCVII.

<sup>2</sup> Ureche, p. 211.

<sup>3</sup> Entre ses protecteurs se trouvait aussi le riche juif Miquez; Charrière, rapport du 19 octobre 1563. Pour ce don Jose, Iorga, *Geuch. des oam. Reichs*, II, et le travail de Abraham Gallante, *Ether Kyra*, Constantinople 1926; *Turcs et Juifs*, Constantinople 1932; *Messenger d'Athènes*, août 1937.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, II, p. 482.

<sup>5</sup> *Mag. int.*, V, p. 371 et suiv. Voy. aussi N. Densușianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 991—992, n° CCXC.

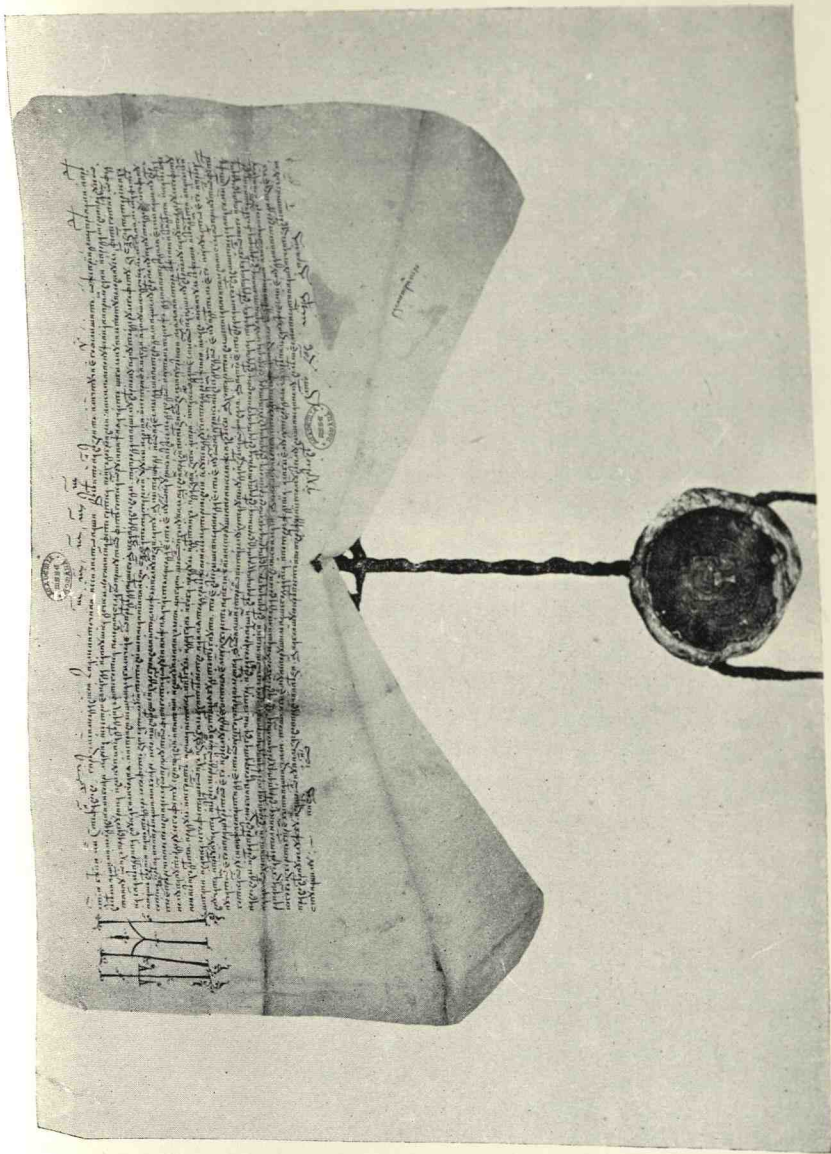


Fig. 10. — Acte de donation du prince de Moldavie Étienne Tomşa, 1564.

le représentant des gens de Sibiiu au mariage de Mircea le Pâtre avec Chiajna<sup>1</sup>, et bien que Nicolas, en sa qualité de guerrier mercenaire, eût appuyé son rival Radu Iliaş<sup>2</sup>. Du reste, à côté de Jean-Sigismond, d'autres Serbes appartenant aux amis de Petrovitch, le régent, étaient restés, et nous trouvons un Cosmovitch et un Voucevitch<sup>3</sup>.

Mais Tomşa n'était pas un homme à être écarté par un simple ordre du Sultan. Dans sa personne se rassemblait toute la décision de la Moldavie de ne pas accepter des princes imposés par les Turcs. Il avait avec lui la conscience même du pays, qui, en 1561, pour défendre ce même cruel tyran qu'était Alexandre, « n'avait pas voulu monter à cheval pour l'armée »<sup>4</sup>, alors qu'on a vu que le pays « avait monté à cheval » sous le Despote, quand il alla reprendre Hotin.

Il fallut donc une guerre formelle pour imposer le « tyran ». Étienne, appelé à la Porte, refusa, et il combattit comme à la bonne époque de son pays. Pierre le Valaque fut vaincu le 11 décembre<sup>5</sup>, et Alexandre lui-même dut se renfermer entre les murs de Brăila. On avait fait déjà savoir à la Porte que la Moldavie, contente d'avoir un prince élu, ne veut pas accepter l'autre<sup>6</sup>. On parlait même d'une armée de « 80.000 » hommes, deux fois autant que celle du Despote, et qui était prête à mourir pour son honneur.

Un moment, la volonté des Turcs en fut ébranlée. Ils demandèrent à Alexandre d'abandonner son trône; on par-

<sup>1</sup> Virgile Vătăşianu, *Vechile biserici de piatră româneşti din judeţul Hunedoara*, dans l'*Anuariul Comisiunii Monumentelor Istorice pentru Ardeal*, 1929, Cluj 1930, p. 11 et suiv.; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XVI, pp. 154—157. Dans cette église on voit le portrait de sa mère, Ursule de Gârlişte, tenant sur les mains l'église, d'après la coutume orthodoxe. *Il est bien entendu qu'Hélène n'avait pas pu être princesse que acceptant la religion du pays, et il est bien possible qu'elle eût converti aussi sa mère, qui, du reste, était une Roumaine.*

<sup>2</sup> Voy. *ibid.*, pp. 155—156 et p. 155 note 1.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 612, n° MCXLIII.

<sup>4</sup> Ureche.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, II, pp. 493—494, n° CCCCLI; pp. 497—498, n° CCCCLV. Voy. aussi le n° suivant.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 66.

lait même de la possibilité qu'un poison débarrasse ses patrons de son ambition <sup>1</sup>. Mais il fallait compter avec Roxane, et Roxane l'appuyait, dans sa décision de regagner sa patrie à elle <sup>2</sup>.

Les boïars avaient passé du côté d'Alexandre, qui n'avait que 8.000 soldats, et ils fournirent à leur ancien prince 1.500 cavaliers <sup>3</sup>.

Étienne put donc gouverner librement le pays pendant tout le cours de l'hiver. L'expédition de Hassan, beglerbeg de Roumélie, celle du pacha Pertev, qui devait mettre fin à la résistance d'un rebelle si opiniâtre, furent retardées jusqu'au commencement de février 1564. Mais cette armée turque ne se pressait pas, et elle s'arrêta longtemps à Sofia <sup>4</sup>. Quatre boïars moldaves tentèrent un dernier effort pour imposer la volonté des habitants. Mais les Turcs les envoyèrent aux galères, jusqu'à ce que l'un d'entre eux passât à l'Islam et l'autre échappât par des promesses menteuses <sup>5</sup>. Ureche nous a conservé la réponse de l'obstination d'Alexandre: « S'ils ne m'aiment pas eux, moi je les aime, et, si le pays ne me veut pas, moi je le veux, et j'y irai, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas » <sup>6</sup>.

Alors pour la première fois se produisit entre boïars et paysans, dans cette armée d'Étienne, une scission. Les Tatars avaient envahi des villages; la noblesse resta donc seule pour défendre le prince qu'elle avait voulu, alors que le printemps appelait aux champs les laboureurs <sup>7</sup>. Et la chronique du pays employée par Ureche connaît, elle aussi, ces divisions qui s'étaient produites entre les cavaliers et les gens

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 66 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 68, n° CI: « facendosi governar de la moglie e figlioli ».

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 512. On y trouve aussi les endroits où s'étaient retirés les fuyards du camp de Tomşa. A la page 513, la localité « Iglo », dont parle Zay, est Lwów; donc l'information est d'origine roumaine. On trouve aussi la mention du secours que l'ancien prince aurait demandé à l'empereur pour être rétabli; *ibid.*, pp. 518—519.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 68, note c.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 68—69, n° CI.

<sup>6</sup> P. 219.

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 69, n° CII.

de pied. De cette façon se répétait le départ des paysans d'Étienne-le-Grand, au moment où se préparait la grande bataille de 1476<sup>1</sup>.

Il y avait aussi un contingent valaque dans l'armée d'Alexandre<sup>2</sup>.

Étienne crut qu'il pourrait trouver un accueil en Pologne, dont le roi l'avait reconnu formellement au mois de septembre, témoignant de sa satisfaction pour cette élection princière et l'ayant prévenu lui-même en lui demandant un passeport pour son ambassadeur à la Porte, Georges Jazlowiecki, tout en se recommandant à son amitié<sup>3</sup>. D'autant plus pouvait-il croire que la Pologne était disposée à abriter des guerriers infortunés comme lui, qui n'avait provoqué en rien ce pays, qui était considéré comme ennemi du Despote<sup>4</sup>. Donc, ne voulant pas essayer une nouvelle résistance, qui aurait été vaine, il passa la frontière de ce côté. Mais il est vrai que ses relations avec Sigismond-Auguste avaient eu un moment de trouble: dès le 13 octobre, on voit le roi reprocher aux Moldaves tout ce qui s'était passé dernièrement par leur seule culpabilité, ayant appelé le Despote, puis séduit le vieux Wisniewiecki, malade, pour le livrer aux « païens », ajoutant qu'il cherchera à retenir tout acte d'inimitié de la part de Laski<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> « Si sbigottirno et disordinarno de la massa, per andar ciaschuno a guardar soi casali et case et murmurando che miglior per loro sarebbe stato a ubedir il Gran-Turco et qualsivoglia signore che a lor desse che patire quelle tribulatione et danni, non facendo in effetto per loro plattiche como a li primati, baroni, capi di quel paese, che, per observar li punti et passioni, tale guerre causavano »; *ibid.*, p. 71, n° CVI. Les dévastations faites par les Tatdrs avaient été très importantes. Voy. aussi le n° suivant.

<sup>2</sup> Ureche a compris que l'intervention militaire des Valaques s'était produite parce que Mircea, « se rendant compte de tous ces troubles qui se passaient pour le trône de Moldavie, avait cru qu'il pourrait séduire le pays et l'amener sous son autorité »; p. 219.

<sup>3</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 226—227, n° CXVI. Une lettre d'alliance intime le 12 octobre; n° suivant.

<sup>4</sup> Mais, en avril 1563, une ambassade de Mathieu Goreski était venue le trouver; Holban, ms. En Pologne, se préparait Laski, dont l'empereur cherchait à se dégager; Hurmuzaki, II, p. 503, n° CCCCLXI.

<sup>5</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 227—228, n° CXVIII.



L'armée moldave s'était dispersée, et donc l'ancien prince put être arrêté et enfermé à Lwów, où cependant il n'aurait jamais cru que devait l'attendre une mort déshonorante, seulement parce que les Polonais étaient incapables de résister aux ordres répétés des Turcs, qui leur avaient ordonné, comme à des sujets, de ne fournir aucun appui à ces « chiens » et à leur chef <sup>1</sup>.

Le 23 avril, Alexandre envoya deux boïars d'un rang inférieur pour demander qu'on lui livre les fuyards, parmi lesquels Abraham aussi, et, en première ligne, leur prince <sup>2</sup>. Dans cette lettre, il racontait ses souffrances, en commençant par sa fuite vers Chilia, seul avec son cheval, et le refuge à Cetatea-Albă de la princesse Roxane.

Ainsi, le 26 avril, le roi s'humilia jusqu'à ordonner au capitaine de Lwów l'exécution de son ancien « ami »; avec lui, devait périr Moțoc, qui avait rempli plusieurs fois des ambassades en Pologne, et ce jeune Spancioc, absolument innocent, accordant la grâce au reste de dix-sept boïars réfugiés. Le seul point d'accusation était que le prince Tomșa, qui était intitulé maintenant « Tomșa, fuyard valaque », avait pris à ses gages des Polonais qu'il aurait même punis, comme cela peut arriver dans n'importe quelle armée, qu'il aurait fait piller du côté de Sniatyn, à une époque où, comme nous l'avons vu, le commandant impérial de la Hon-

<sup>1</sup> Ordre du Sultan, daté de 1572; Holban, ms.

<sup>2</sup> *Ibid.* L'acte qui suit, avec l'excuse que ce n'est pas lui qui a soulevé les Tatars contre la Pologne, ne peut pas appartenir à cette année. Alexandre offrait, jusqu'à ce que les choses eussent été expliquées, son fils Pierre comme otage à Kameniec. Il demandait aussi des fiancées polonaises pour ses deux fils. La réponse du roi fut naturellement tout aussi amicale; *ibid.* Il est question aussi d'une ambassade à la Porte de Nicolas Brzeski, qui passa par la voie de Valachie: la lettre du prince Pierre qui le mentionne est datée de 1567 (voy. dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xx, note 1). L'ambassadeur avait été Pierre Albotă. D'autres actes aussi concernent ce cas, qui appartient sans doute à l'année 1565. Il y est question du Despote et de Tomșa. Brzeski est absent de Pologne de 1563 jusqu'à 1566. Voy. aussi *ibid.*, la lettre d'Alexandre au roi, 18 juin 1566, dans laquelle il montre n'avoir pas accepté l'alliance des Polonais. Aussi une ambassade du Valaque Pierre au « roi Étienne ». Voy. aussi J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 231 et suiv.

grie Supérieure organisa presque officiellement le pillage du monastère de Putna <sup>1</sup>.

Mais, lorsque, le 5 mai, ces réfugiés que les Turcs auraient désiré avoir vivants rédigèrent leur touchant testament, l'ancien prince de Moldavie redevient, pour ceux qui ont rédigé ses dernières volontés, le « magnificus Stephanus Thomsza, quondam electus Palatinus Moldaviae », et le titre de « généreux » est accordé à ceux qui devaient partager le même sort : Jean Moțoc, grand vâtaf de Jassy, et Pierre Spancioc, vornic de Moldavie. Ceux dont les corps devaient être ensevelis dans l'église de la Vierge de confession « grecque » pensaient à leurs femmes <sup>2</sup>, et, de cette façon, nous connaissons les noms de Candacie (« Cambacia ») que portait l'ancienne princesse de Moldavie <sup>3</sup>. Le prince Étienne laissa à celui qui devait surveiller cet assassinat ses deux épées ornées d'or, d'argent et de pierres précieuses. Devant l'envoyé de Soliman, le renégat Joachim Strusz, qui était devenu le beg Ibrahim <sup>4</sup>, les trois fières têtes de guerriers tombèrent sous le sabre du bourreau, ce sabre qui a été conservé jusqu'aujourd'hui dans la grande place, souvent traversée par les marchands moldaves, de la ville amie de Lwów <sup>5</sup>.

En ce qui concerne le motif de la condamnation de Tomșa, Ureche mentionne, comme dans la sentence royale elle-même, la « mutilation des mercenaires polonais », lui donnant un sens plus large : « il aurait mutilé beaucoup entre eux » <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 235—236, n° CXXI. Confiscation des biens qu'ils avaient apportés avec eux ; n°s suivants.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 239 et suiv., n°s CXXIV—CXXV. Après quelques mois, Alexandre reprend ses rapports avec la communauté orthodoxe de Lwów ; *ibid.*, pp. 242—243, n° CXXVI ; pp. 249—250, n° CXXIX ; p. 254 et suiv.

<sup>3</sup> La femme de Moțoc s'appelait Madeleine, celle de Spancioc Marica.

<sup>4</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*, pp. 84—85 ; Holban, ms.

<sup>5</sup> L'ambassadeur d'Alexandre, dans ce but, Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 83. D'après la source d'Ureche, ils auraient été exécutés hors de la ville, au monastère de St. Onuphre. Entre ceux qui furent exécutés, il mentionne aussi le postelnic Veveriță, qu'on retrouve cependant parmi les adhérents du prétendant chrétien Mâzgă.

<sup>6</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 84.

Le puissant royaume polonais était descendu si bas: le roi avait reçu aussi des sommes importantes et des joyaux comme cadeaux de la part de celui qu'il n'avait pas osé épargner <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Dans la chronique moldo-polonaise, loc. cit., est rapportée l'accusation d'avoir envoyé à la Porte deux soldats polonais; il y a aussi celle qu'il « aurait fait couper le nez à certains autres ». Il les aurait noyés, disent les bourgeois de Lwów; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>1</sup>, p. 48, n° 51. Cf. N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 552, n° CCLX.

## CHAPITRE II

### L'ESSAIM DES PRÉTENDANTS

Aussitôt après s'être établi sur son trône, le Moldave Alexandre, malade et aveugle<sup>1</sup>, se rendit coupable de deux actions qui l'exposent pour toujours à l'opprobre des siècles.

D'un côté, ayant regagné du roi de Pologne Hotin, il fit incendier la forteresse qui, avec ses hauts murs de briques apparentes, conservant encore des traces de fresques dans la chapelle, n'est plus qu'une magnifique ruine<sup>2</sup>.

De l'autre côté, il suivit, probablement d'après les conseils de Chiajna, et les enseignements donnés en Valachie, l'exemple barbare du « pâtre » Mircea, son ancien beau-frère, et, de cette façon, furent attirés à Suceava, à la veille d'une terrible pestilence, les principaux boïars, qui furent tués<sup>3</sup>.

Là-dessus, les informations, qui viennent d'une source polonaise contemporaine, correspondent à ce que disent les notes indigènes qui ont été conservées dans la compilation d'Ureche. Nous avons donc le triste récit de « la ruine des forteresses de la Moldavie », mais Hotin est présentée ici comme une exception, ce qui n'aurait aucun sens<sup>4</sup>. L'assassinat des boïars est mis au compte des « mercenaires étrangers », bien qu'on doive y découvrir plutôt les bourreaux

<sup>1</sup> Factus est caecus; Iorga, *Nouv. Mat.*, p. 85. Cf. Hurmuzaki, II, p. 523, n° CCCLXXXIII.

<sup>2</sup> Iorga, *Nouv. Mat.*, pp. 85—87. Pour les préparatifs de Laski, Hurmuzaki, II, pp. 525—526, n° CCCCLXXXVII.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> P. 221. La chronique moldo-polonaise mentionne Neamț comme une autre exception, ce qui est tout aussi peu plausible.

turcs qu'Alexandre avait demandés et, au lieu des quarante qu'il voulait, on lui en avait donné deux cents; c'est ce qu'affirme aussi la chronique moldo-polonaise. Et le chiffre de ceux qui furent sacrifiés pour qu'on ait dans le pays le « calme » s'élève dans cette source à quarante-sept, sans compter d'autres membres de la Cour, dont les noms n'ont pas été conservés<sup>1</sup>, et sans compter aussi un certain nombre de soldats, et des détails impressionnants sont donnés sur ce terrible massacre de Jassy, où, détestant la Suceava du Despote, le vieux prince avait fixé sa résidence.

La Hongrie Supérieure et la Pologne furent remplies alors de réfugiés. On trouve un Gavrilaș, un Barbovschi<sup>2</sup>, un Stroici, un Doman, un Gheanghea, un căminar Siméon, un douanier Élie et, en plus, un Hrana, un « Doni », un Bucioc (« Bukuczka »), un Burlă, un logothète dont le nom n'est pas donné. Nous apprenons aussi, par une réclamation de la part du Sultan, qu'il y avait, parmi ces boïars évincés et parmi ces guerriers sans occupation, un Stârcea, un « Dietkye », un Moțocel (« Maczicziel »), un Théodore, et un autre Théodore, un « Demskam », un « Butela », un « Pilarzinte » (Plăcintă?), un Jean « Runsi », un « Rohasna » à côté du Polonais Filipowski<sup>3</sup>.

Dans la situation de l'Église aussi il y eut un changement; ceux qui avaient consacré le Despote auraient dû s'en aller. Donc le métropolite Grégoire Roșca, Athanase de Roman et Euthyme de Rădăuți<sup>4</sup>. Anastase seul put s'échapper, l'évêque de Rădăuți, qui est nommé par un rapport allemand Démètre, ce qui n'est pas un nom de moine, s'étant abrité en Transylvanie, où il finira ses jours pendant une bataille des Moldaves de Lăpușneanu avec un prétendant<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Ureche, p. 220. Il y en aurait eu soixante, d'après la chronique moldave.

<sup>2</sup> Jadis, dans *Documentele Bistriței*, I, nous avons essayé de prouver qu'il aurait pu être Tomșa lui-même, ce qui n'est plus soutenable.

<sup>3</sup> Holban, ms.: lettres d'Alexandre du 22 mai 1563—1565, adressées au roi de Pologne. Cf. *ibid.*, une lettre de 1565 (?) au Sultan.

<sup>4</sup> Ureche, p. 212. Pour le changement de Grégoire, Ureche, d'après son ancienne chronique, donne la date exacte: 22 septembre.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 72—73, n° cxi. Cf. Iorga, *Ist. Bis.*, 2-e éd., I, p. 191.

Dans cette action cruelle, on peut croire qu'il y a eu aussi l'influence de Roxane, qui, venue de Valachie, avait pu apprendre de sa sœur aînée, sous l'influence de laquelle avait été jadis tué le métropolite Ananie et les deux autres évêques, les méthodes les plus énergiques de gouvernement.

Elle a pu favoriser le nouveau métropolite Théophane, dont nous ne connaissons pas le passé, n'ayant pas été jusque là évêque suffragant, parce qu'il était un grand lettré slavon, comme disciple du « philosophe » Macarius <sup>1</sup>, et, avec Ésaïe, le nouvel évêque de Rădăuți, avec Azarius, le nouveau chroniqueur formé par lui, Théophane fermera l'ère du slavonisme triomphant en Moldavie, qui était relié à l'hégémonie culturelle serbe apportée par Hélène Brancovitch.

On sent le rôle de Roxane aussi dans la façon dont on refait —, fût-ce même plus tard sous le règne de Pierre-le-Boiteux qui était, lui aussi, un prince des pauvres <sup>2</sup> —, par Azarius <sup>3</sup> qui avait été employé aussi comme ambassadeur en Transylvanie, et on le trouve dans les comptes de Braşov, — l'ancienne histoire des princes. Elle commence par Étienne Rareş, qui, en dépit de celui qui avait conspiré pour sa destruction, c'est-à-dire Alexandre lui-même, est présenté comme un bon guerrier aimant le peuple: ces pauvres dont la cause est présentée donc devant et contre la cause, maintenant persécutée et ensanglantée, des boïars. Le fils cadet de Rareş, auquel peut-être en ce moment, lorsque Roxane dominait de plus en plus son mari détruit, aveugle et la raison obnubilée <sup>4</sup>, sa sœur endolorie avait fait poser sur le tombeau de Pobrata, monastère dont elle avait confirmé les revenus <sup>5</sup>, une pierre tombale, Étienne est présenté dans

<sup>1</sup> Ureche, p. 221. Le titre de « philosophe », avec beaucoup d'éloges, est donné par Azarius.

<sup>2</sup> Il paraît qu'Azarius a commencé sa chronique en rapport aussi avec Euthyme, dès l'époque de Roxane.

<sup>3</sup> Il faut noter que les éloges que prodigue d'Azarius à Macarius, pour la fondation de l'église de Ste-Parascève à Roman, semblent montrer les rapports qu'il a eus lui-même avec l'évêque.

<sup>4</sup> Voy. ses médecins et ses remèdes en Transylvanie, Iorga, *Doc. Trans.*, I. Il demande aux médecins des remèdes pendant les années 1564—1569.

<sup>5</sup> Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>1</sup>, p. 120, n<sup>o</sup> 183.

la chronique comme ayant été la victime « de ces boïars qui avaient été comblés de bienfaits par lui », ce qui contient une accusation ouverte contre les exilés de Pologne. À son tour, Alexandre y apparaît comme charitable envers les petites gens, auxquels il cherche à distribuer des secours à une époque de famine. Aussi la trahison de Verbia est condamnée. Le Despote est considéré comme coupable non seulement pour sa propension envers les luthériens et pour avoir dépouillé les maisons saintes, mais aussi parce que « il n'avait aucune pitié pour les pauvres ».

Mais ceci ne suffisait pas pour faire revenir la Moldavie à l'époque paisible depuis longtemps oubliée.

L'ancienne noblesse avait disparu depuis longtemps. Les guerriers qui s'étaient élevés par leur talent pour les armes avaient été massacrés en bloc, dans ce pays moldave comme dans la Valachie voisine : parmi ces parvenus, Jean Moțoc lui-même était le fils du simple secrétaire princier Georges Moțoc, appartenant à la clientèle des Rarésides<sup>1</sup>, auquel Alexandre lui-même avait donné la moitié d'un village comme possession héréditaire<sup>2</sup>. Dorénavant, les princes se servront seulement de clients dans le sens le plus étroit du mot, et bientôt même d'une clientèle étrangère.

Mais, maintenant, le succès du Despote avait réveillé des ambitions capables de créer à l'infini des représentants de ce type d'« héritiers légitimes » de la Moldavie, prêts à s'imposer par les armes.

C'est alors que s'ouvrit, pendant que les Impériaux et les Polonais, très mécontents des rapports de leur voisin avec les Tatars dévastateurs, étaient tout préparés pour des actions d'inimitié, une nouvelle ère de ces prétendus « brigands », qui n'étaient que des prétendants au trône.

Les secours ne leur manqueront pas. Certains d'entre eux formaient le groupe de Satu-Mare<sup>3</sup>, qui avait servi, comme

<sup>1</sup> Donation sous Élie Rareș; *ibid.*, I<sup>2</sup>, pp. 19—20, n° 288.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n° 289. Mention de ses fils, Onciu et Théodore; *ibid.*

<sup>3</sup> Voy. une pétition qu'ils adressent à Maximilien, Hurmuzaki, II, p. 550.

un certain Bogdan, prétendu fils de Pierre Rareș<sup>1</sup>, mais qui, d'après une information polonaise<sup>2</sup>, s'appelait Balica, chez les Impériaux, qui avaient maintenant, d'une façon permanente, dans la Hongrie Supérieure d'où ils guettaient la Transylvanie, un certain nombre de mercenaires roumains qui pouvaient s'appuyer sur le concours discret de leurs anciens commandants, et, parmi ceux-ci, Balassa, Lazare Schwendi, mais surtout Zay<sup>3</sup>, suivant des recommandations de la Cour, dans l'intérêt de lui conserver la paix avec les Turcs, faisaient semblant de les poursuivre au moment où ils essayaient de frapper à tous risques un nouveau coup. Et même, cherchant à arrêter leur entreprise, ils allaient jusqu'à blesser ces téméraires. D'autres parmi ces prétendants avaient des rapports secrets avec les boïars et ils mettaient au rang de ceux auxquels ils écrivaient pour leur annoncer une victoire, qui ne pourra pas manquer, même ceux qui étaient morts; ainsi, Étienne dont le surnom vulgaire est Mâzgă s'adresse en 1565 (février) aux boïars Mălaiu, Dracșin, Sabbas, mais aussi aux défunts Moțoc et Veveriță<sup>4</sup>. Le kloutchar lui-même, grand partisan d'Alexandre, craignait pour lui-même aussi. Il en résulta qu'un métropolitain Théophile dut s'enfuir en Transylvanie, d'où à peine purent le faire revenir, sous serment prêté par les boïars d'Alexandre, Amza, le nouveau trésorier, et le nouveau commandant de l'armée, Démètre<sup>5</sup>.

C'étaient des personnes au courant de ce qui se passe dans le monde, et ces missives montrent que ces agents

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 72—73, nos cix-cx. Cf. Iorga, *Pretendenți domnești*, p. 19 (211).

<sup>2</sup> Holban, ms.

<sup>3</sup> Son contrat avec le prétendant Étienne, J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 258—259, n° cxxxv. Il s'offre à le dédommager pour ce que le Despote n'avait pas pu payer: il est question des trois canons qu'il avait pris, mais aussi du « tribut » de vaches, de miel et de graisse.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 246—248, n° cxxviii. Il a des rapports avec toute espèce de petits propriétaires de la campagne, comme un Vasluianu, un Carhan, un Thomas, un Miron. Il avait appris le massacre des boïars; *ibid.* Traduction magyare dans Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 566—567, n° cclxxx; pp. 611—612, n° cccviii.

<sup>5</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 247.



étaient capables de parler avec la même confiance des choses de Perse et de Pologne. Un d'entre eux, Nicolas Băsărabă, qui prétendait être le fils d'un certain Barbu, qui aurait été lui-même le fils du grand Băsărabă-Neagoe, ce qui montre une certaine initiation aux choses du pays, comme on le voit aussi par la mention du nom de la rivière Ialomița et jusqu'au village de Zănoagă, vagabondait en 1569 du côté de Ségovie, en Espagne, non sans avoir laissé aussi une trace dans les comptes de telle ville de Suisse, et il avait des rapports avec des guerriers fameux dans les Pays-Bas, comme un Bucquoy, Français, et avec tel aventurier qui avait trouvé un titre dans la géographie des Indes Occidentales <sup>1</sup>.

Dès le mois de juillet 1564 on croyait à la prochaine invasion, avec le concours de Maximilien, d'un « frère de Tomşa » <sup>2</sup>. Un « frère du Despote », Georges, circulera à travers les villes d'Occident, de la Cour du même Maximilien jusqu'à Gênes, prenant les titres les plus extraordinaires <sup>3</sup>. Ce Georges est distinct d'un certain « Charles le Despote » qui naturellement se présentait lui aussi comme frère de l'ancien prince <sup>4</sup>. L'agent de France croyait que ce « frère »

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, pp. 540—542, n° DIV-DVII.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 561, n° DXXXI. (Le Pape le recommandait à l'empereur comme étant une personne « pernobilis atque modestus »). Aussi une lettre du cardinal Dolfin; n° suivant; sa pétition adressée au duc de Bavière, dans laquelle il parle de son père qui aurait été décapité à Constantinople, de sa mère et de sa sœur. Le duc s'adresse à l'empereur; n° suivant. Nicolas écrit aussi à Maximilien; *ibid.*, p. 568, n° DXLIH. Cf. Iorga, *Pretenđenți domnești*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XIX, pp. 228—229; le même, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1930, pp. 198—199, et dans les *Mém. Ac. Roum.*, XII, p. 41 et suiv.; cf. Veress, *ibid.*, sect. litt., 1928—1929. Voy. aussi en 1570; Veress, *Doc.*, I, p. 249, n° 349. — Au mois d'août 1565, on décapite et jette à la mer un « Valachus qui dicebatur oriundus ex sanguine Bassarabi quondam despotae Valachiae »; Hurmuzaki, II, p. 545, n° DXI. — Jadis, au commencement du siècle, entre 1516 et 1521, un « Jani, roi de Moldavie », avait été à Bruxelles; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, pp. 25—26.

<sup>3</sup> Charrière, ouvr. cité, rapport de Pétrémol, 23 janvier 1565.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, VIII, pp. 48, 158; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 80—81, n° CXXV; Virginie Sacerdoțeanu, dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 3—7. Cf. Hurmuzaki, II, pp. 533—534, nos CCCXLVI—CCCXLVIII, et rapport de Pétrémol, 7 avril 1565; loc. cit.

avait été exilé à Rhodes, mais que, aussitôt, un autre prétendant avait paru dans le camp allemand<sup>1</sup>. Même le gendre du bourgeois saxon Jean Benckner, de Braşov, était soupçonné d'avoir découvert un prétendant qu'il entendait soutenir<sup>2</sup>. Enfin on avertissait que Melchior Balassa arrive lui-même avec « un parent du Despote »<sup>3</sup>.

En 1565, ce Bogdan, qui était aussi un « Balica », se préparait pour une invasion en Moldavie et employait des mercenaires hongrois, qui s'étaient déjà habitués à un pays dont la proie était si tentante<sup>4</sup>. Ce Bogdan était considéré par Alexandre comme chef principal des réfugiés; ayant échappé à la prison des Impériaux, il devra chercher un abri en Pologne, où avait surgi un autre prétendant, Gabriel l'Huissier (Hanczara)<sup>5</sup>, et celui-ci est différent du boïar bien connu Gabriel. Ce qui est intéressant, c'est que maintenant on pouvait se présenter dans cette qualité sans s'attribuer une descendance des anciens princes: si le Despote lui-même s'était intitulé « fils du prince Étienne » dans un des très rares documents qui nous ont été conservés de lui, nous ne pouvons pas dire que Tomşa, fils d'un petit propriétaire terrien dans une énergique région d'ancienne noblesse frontière, eût découvert qu'il aurait eu un père ayant régné.

Un autre prétendant, cet Étienne<sup>6</sup> dont nous avons vu les connaissances et les accointances, guettait dans la région de Bistriţa, pendant l'été de 1566. Retenu un moment par les Saxons voisins, mais protégé par les villageois de Bârgău,

<sup>1</sup> *Ibid.*, rapport du 23 mai 1565.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 605, n° MLXXV. Benckner lui-même était chargé d'apporter pour le prince de Moldavie des couleurs de Pologne; *ibid.*, p. 606, n° MLXXXI.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 530. Il aurait été question aussi du jeune Socol; *ibid.*, p. 531.

<sup>4</sup> Holban, ms. Lettre du roi, 19 janvier 1568. Ordre de l'arrêter. Cf. Hurmuzaki, II, pp. 535—536, 537—538, n° DII.

<sup>5</sup> Lettre d'Alexandre, du 22 mai 1565. Cf. aussi celles des 28 mai, 1-er juin; Holban ms.

<sup>6</sup> Voy. aussi Hurmuzaki, II, p. 570, n° DXLVI; pp. 595—598, n° DLXXVII; Veress, loc. cit., pp. 268, 276, 285 (dans la localité de Hodoş, au Banat), 296 et suiv. (sa pension en 1568). Son sceau; *ibid.*

et même, selon l'affirmation de la légende, par les bourgeois même de la ville voisine, il peut pénétrer jusqu'à Neamț, — mais il est fait mention seulement de la bourgade et pas aussi de la forteresse <sup>1</sup>, ce qui signifierait que tout de même cette forteresse avait été détruite comme les autres —, il avait avec lui cependant beaucoup de paysans de cette contrée, et la chronique dit: « des bergers et un autre rassemblement de gens » <sup>2</sup>. Un chef du nom de Sabbas est mentionné aussi <sup>3</sup>.

Le prince Alexandre lui-même se glorifie de sa vengeance sauvage: « j'ai ordonné de couper la tête à beaucoup d'entre eux, de les tuer et de couper en quatre d'autres, de les embrocher ». Il se montre furieux contre les gens de Bistrița et mentionne les anciennes invasions aussi: « rappelez-vous qu'il y a encore dans ce pays et dans ce noble règne des guerriers qui, jadis, vous étreignaient de leur siège, et vous étiez réduits presque à mourir de faim et de soif, renfermés dans votre cité. Si ces anciens soldats, qui ont rempli de telles tâches, ne sont plus vivants, existent encore leurs dignes fils, qui peuvent accomplir d'autres exploits ». Du reste, il se plaint aussi de son empereur turc <sup>4</sup>. Euthyme le moine, qu'il avait fait poursuivre, peut être aussi le chroniqueur et l'ancien évêque de Rădăuți, que nous avons déjà trouvé dans la suite de notre prétendant <sup>5</sup>. Alexandre poursuivait, du reste, aussi en Pologne les conspirateurs contre son trône, qui étaient bien accueillis dans ce pays, selon son affirmation, au mois de mai, par tous les commandants polonais, sauf le voévode de Podolie, de sorte qu'un certain Piatowski, avec le prétendant moldave Pascu, qui fut arrêté ensuite par le staroste de Bar et enfin exécuté, pensait à sou-

<sup>1</sup> On croyait à Cluj qu'un combat avait été livré dans le pays des Szekler; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 615, n° MCLIII. Des excuses de la part des gens de Bistrița; *ibid.*, pp. 616—617, n° MCLIII.

<sup>2</sup> Ureche, p. 221.

<sup>3</sup> Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 613, n° MCXLV.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 584—590. Puis dans d'autres lettres, rédigées par son secrétaire latin Étienne de Dej, il emploie un ton plus doux.

<sup>5</sup> Voy. *ibid.*, p. 589. Une plainte adressée par Alexandre aux gens de Bistrița pour les réfugiés; Veress, loc. cit., p. 263, n° 325.

lever de nouveau la Moldavie<sup>1</sup>. Et, pendant l'automne de l'année suivante, Alexandre se plaignait de la présence d'un « fils de prince » qui chassait du côté de Bistrița<sup>2</sup>.

Devant cette nouveauté des prétendants moldaves qui employaient d'autres moyens, les exilés valaques, à cause desquels le prince Pierre avait fermé la frontière dès 1564, appartenaient à l'ancien type, car ce pays participait beaucoup moins aux grands changements amenés par le temps, n'étant pas, de loin, si mêlé aux grandes tempêtes de l'Occident violent et changeant d'un jour à l'autre<sup>3</sup>. Cependant leur présence dans les villes de Transylvanie gênait à tel point ce jeune prince qu'il devait dire ouvertement qu'au fond, il n'a pas besoin des « petits pois » et autres produits de la Transylvanie, « car dans notre pays il y en a, et nous avons tout ce qu'il nous faut »; il était allé jusqu'à défendre le passage par la frontière des brebis qui cependant appartenaient aux pâtres transhumants, qui étaient des Roumains<sup>4</sup>. Même lorsqu'on ouvrit de nouveau la voie au commerce, comme cependant on ne rendait pas les réfugiés, la menace d'interrompre le commerce réapparaît<sup>5</sup>. Jean-Sigismond fut dénoncé à la Porte parce qu'il abritait un prétendant, ce qui amena une protestation violente du prince hongrois adressée au Sultan<sup>6</sup>.

En novembre encore, Alexandre se plaignait que Mâzgă se trouve encore du côté de ses frontières<sup>7</sup> et *il savait maintenant, chose décisive, que, sous les murs de Szigeth assiégée, son grand protecteur, le Sultan Soliman, venait de mourir et*

<sup>1</sup> Kastarska-Sergescu, loc. cit., pp. 271—274, note 1.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 590, n° VIII. La route de Moldavie par la montagne du Suhard ne fut ouverte qu'au mois d'avril 1567; *ibid.*, p. 619, n° MCLVIII.

<sup>3</sup> Voy. *ibid.*, pp. 581—582, n° VIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*; on amenait parfois en Valachie des chevaux volés. Le prince demandait qu'on lui envoie des gerfauts; n° suivant.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 583, n° X. Voy. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 609, n° MCXXXVII.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, II, pp. 509—510, n° CCCCLXIX.

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 590.

*il pouvait deviner que, à ce moment même, une nouvelle guerre commence pour la vie de l'Empire dont il dépendait.*

Le grand empereur d'Orient, pendant la vieillesse duquel la guerre d'Asie avait permis tant de mouvements anarchiques au Nord du Danube, et une Dacie chrétienne semblait devoir se créer sous la forme des souvenirs impériaux serbes des Brancovitch et de leurs alliés, ou sous la forme d'aventures dominées par l'exemple de l'antiquité, de la Renaissance, ou enfin sous celle de la résurrection de l'idéal de Jean Hunyadi, avait fini par imposer maintenant sa « paix romaine ». Au moment où il essayait lui-même de la briser pour donner d'autres frontières à sa Hongrie à lui, la mort le saisit, et son fils, casanier, friand de mets et amateur de boissons, le second Sélim, ouvrait une nouvelle ère d'incertitudes; elle fut retenue seulement pour quelque temps par la seule énergie de ce grand vizir Mohammed Socoli, que nous avons encadré plus haut dans ce nouvel essor de l'énergie serbe.

En Moldavie, la politique de nervosité malade d'Alexandre put donc continuer à satisfaire tous ses caprices. Soupçonnant qu'on travaille contre le maintien de son pouvoir<sup>1</sup>, et ceci sous la suggestion du vieux Nicolas Sieniawski, qui était maintenant voévode de Russie, le prince de Moldavie, qui ne voulut pas punir ceux qui avaient tué un certain Demidecki sur le sol moldave, retint quelque temps, pendant l'automne de cette année 1566, l'ambassadeur du roi à la Porte, l'expérimenté Nicolas Brzeski, ce qui donna l'occasion de rédiger cette version de la chronique du pays qui est appelée couramment: « moldo-polonaise » et qui, de fait, peut être attribuée à un interprète de cet ambassadeur<sup>2</sup>. Il en résulta des plaintes présentées par le roi à son voisin,

<sup>1</sup> Un complot avec les Impériaux en mai 1566; Hurmuzaki, II, p. 557, n° DXXVII. De fait, l'empereur Maximilien voulait envoyer en juin des réfugiés avec le Szekler Antoine, auquel il confirme la possession de Ciceu; *ibid.*, pp. 558 et suiv., 562—564, n°s DXXXV-DXXXVI; p. 567, n° DXLI.

<sup>2</sup> Voy. J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 105 et suiv. Le n.ême obtint le manuscrit de la source, si importante pour le XV-e siècle, qui est « le janissaire serbe », conservé seulement dans sa traduction polonaise.

en octobre. Il assurait que les réfugiés seront expulsés et que Laski se trouve au-delà des frontières du royaume, dans l'ancien nid de Kesmark, où avait été abrité le Despote et où Laski lui-même gardera en prison sa femme, vieille et volontaire<sup>1</sup>. Du reste, Brzeski accusait le Moldave de présenter le roi comme s'il avait voulu conclure une ligne avec l'empereur des Moscovites contre les Turcs. Mais ce qui prouve qu'Alexandre ne se trompait pas généralement dans ses vengeances, ce sont ces lignes du même rapport adressé par Brzeski à son maître: « quant à ce prétendant qui se trouve enfermé chez moi, je prie Sa Majesté le Roi de le laisser partir, car il ne nous est utile à rien »<sup>2</sup>. Et, dans une autre lettre du même, datée de Jassy, il s'exprime de cette façon sur les motifs de la mésintelligence entre les deux pays: « Le voévode de Moldavie me retient depuis six semaines à cause de messire Laski; j'aurais l'intention de marcher contre lui avec un autre voévode »<sup>3</sup>. Et, en 1576, on pria les Turcs d'intervenir pour arrêter cet ancien ami du Despote<sup>4</sup>, qui, revenu d'une ambassade chez l'empereur, commençait de nouveau ses agitations.

Mais la Moldavie, même sous un pareil règne, était encore un pays redoutable. Au cours de l'expédition de Hongrie, Alexandre avait envoyé son contingent à côté de celui des Tatars<sup>5</sup>, avec lesquels il s'entendait maintenant très bien, malgré leurs continuelles incursions en Podolie<sup>6</sup>.

Dans ces circonstances, accablé par sa maladie, le terrible prince de Moldavie fermait ses yeux qui depuis longtemps ne voyaient que les fantômes irritants de toutes ces haines. De même qu'Étienne-le-Grand, il avait présenté aux évêques

<sup>1</sup> Voy. Kastarska-Sergescu, loc. cit., pp. 274—275.

<sup>2</sup> Holban, ms.

<sup>3</sup> *Ibid.* (traduction de M. Holban).

<sup>4</sup> Lettre de Jassy, de la part du tchaouch Ahmed.

<sup>5</sup> Mention d'un ambassadeur tatar chez lui.

<sup>6</sup> Lettre d'Alexandre, datée du 10 décembre, *ibid.* Il est question encore de Laski et de prétendants, avec la recommandation de les pacifier. On voit ensuite des ambassadeurs moldaves, qui sont blessés à Sandomir. Des condamnations à mort furent aussi prononcées; Holban, ms.

et à la Cour comme héritier son fils aîné, et, pour se réconcilier avec Dieu autrement aussi que par la magnifique fondation de Slatina, par celle, d'une forme aujourd'hui bizarre, de Pângărați (c'est-à-dire: le village de Pongrácz, Pancrace; roum. Pangratie)<sup>1</sup>, et par l'augmentation, sous le métropolitain Grégoire, de l'ancienne basilique de Rădăuți<sup>2</sup>, il se transformait sur son lit de mort en l'humble moine Pacôme. La légende prétend que, s'étant réveillé d'une léthargie précédant la mort, il aurait promis lui aussi de faire « popes » ceux qui avaient échappé jusque là à sa vengeance. De sorte qu'il aurait été indispensable d'abrégé sa vie par le poison. Sans aucune raison, la princesse Roxane a été mêlée à ce crime<sup>3</sup>, fût-il même justifié. Alexandre mourut le 5 mars<sup>4</sup> de l'année 1568<sup>5</sup>, et il fut enseveli à coup sûr dans sa fondation, où l'on voit son portrait avec ses fils en longue file: les garçons, Bogdan, Jean, Pierre, Michel et Constantin<sup>6</sup>, et les filles: Théophane<sup>7</sup>, Théodora (portant le même nom que la fille du Valaque Pierre), et Marica, puis Cneajna (d'après le nom de sa tante), et Angeline<sup>8</sup>, filles

<sup>1</sup> Voy. Tocilescu, *Rapoarte*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 2-e série, VIII<sup>2</sup>, p. 75.

<sup>2</sup> Kozak, *Inscripțen aus der Bukovina*, p. 99.

<sup>3</sup> Ureche, p. 222.

<sup>4</sup> Pour la discussion s'il faut admettre le mois de mai, comme dans l'inscription, qui n'existe plus, mais qui a été lue par un dilettante, Nicolas Beldiceanu, ou mars, voyez Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 629, note 1. Les arguments que nous avons apportés paraissent décisifs pour la date de mars. Dès le mois d'avril, le 10, on était allé demander aux Turcs le drapeau d'inféodation pour Bogdan, qui cependant avait été demandé comme successeur par Alexandre; Hurmuzaki, II, p. 579, n° DLVI. Mais celui qui apporta ce drapeau et qui fut créé ensuite aga des janissaires était de retour le 13 mai; *ibid.*, p. 580, n° DLIX.

<sup>5</sup> Iorga, *Inscripții*, I, p. 48, n° 102. Dans les chroniques d'Azarius et de Ureche il y a le mois de mars, sans indication du jour.

<sup>6</sup> Voy. Hurmuzaki, II, p. 532 (l'acte, portant une signature slavonne, est évidemment faux).

<sup>7</sup> Morte en 1560—1561; Iorga, *Inscripții*, I, p. 47, n° 4.

<sup>8</sup> Pour un mariage en 1569, voy. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 878. Des généalogies du prétendant présentent aussi deux autres fils, probablement des bâtards, Élie et Étienne; voy. Iorga, *Prețendenți domnești*, loc. cit., p. 9, note 1; *Inscripții*, I, p. 46.

qui, sauf l'une, qui épousa un jeune boïar n'ayant que le rang modeste de huissier, Bălțatul<sup>1</sup>, et Cneajna, qui fut la femme du grand comis Apostolachi<sup>2</sup>, se marièrent en Pologne avec un Czolhański et avec un autre appartenant à la petite noblesse d'au-delà du Dniestr, Paniewski<sup>3</sup>. Et sa pierre tombale a reçu de la part de ceux qui avaient été très satisfaits, dans le pays lui-même et au-delà, d'être débarassés enfin de lui, une inscription pieuse, dans laquelle il est question de son nom monacal.

D'après la décision du Conseil du pays, la succession d'Alexandre n'était plus un problème, bien que tel informateur hongrois parle, non seulement d'un prétendant, qui aurait été le boïar Zbiera, tué ensuite par le prince Jean-le-Terrible, mais dès lors écarté par les principaux appuis de Roxane, Démètre et Gavrilaş, mais aussi d'une rivalité de Bogdan avec son frère Pierre, qui vivait à Bârlad<sup>4</sup>; l'autorité de Roxane suffisait pour faire disparaître tous les doutes. Ce n'était pas la même chose pour les voisins. Le nouvel ambassadeur polonais à la Porte se donnait les airs d'un représentant du suzerain de la Moldavie et il osa prétendre que le vizir Sokoli n'accorde pas le drapeau d'inféodation à Bogdan avant son arrivée. Mais, avec une nouvelle augmentation du tribut et des cadeaux bien distribués, les difficultés disparurent<sup>5</sup>. Le grand vizir était, et l'ambassadeur le savait,

<sup>1</sup> Note de M. V. Lungu, dans J. Minea, *Cercetări istorice*, X—XII, pp. 237—238.

<sup>2</sup> On a conservé l'invitation de gens de Bistrița pour les noces, Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 633, n° MCLXXX. Dans Iorga, *Inscripții*, I, p. 48, n° 103 (le tombeau de son fils Dumitrașcu, mort en 160?).

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Pretendenți*; *Inscripții*, I, p. 47, n° 4; p. 48, n° 102.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 272. Il y aurait eu aussi des divergences dans le Conseil avec deux évêques. Bogdan, c'est-à-dire Roxane, aurait appelé les Tatars, qui pillèrent trente-quatre villages, mais finirent par être anéantis. La lettre que nous invoquons est adressée à un prétendant qui était encouragé à venir. On trouve comme boïars un Stârce, un Burlă, un Bucioc, un Mândrea et d'autres dont le nom est indéchiffrable.

<sup>5</sup> Holban, ms. Lettre de l'ambassadeur. Ses instructions, données à l'époque où vivait encore Alexandre, ravivent la question de Laski et de Wig-niewiecki, que les Turcs n'avaient pas oubliés. Au mois de mai, il était question des intentions de Laski, « héritier » de la Moldavie, comme on le



un parent de la princesse veuve <sup>1</sup>. Il allait jusqu'à défendre la mémoire d'Alexandre, qui, selon lui, « a été comme il a été », mais a eu à souffrir aussi beaucoup du côté de sa noblesse <sup>2</sup>. Les représentants à la Porte du jeune Bogdan assureraient, du reste, le représentant du roi, Pierre Zborowski, que leur maître ne veut que la paix <sup>3</sup>, ainsi qu'alla le dire, en Pologne elle-même, Abraham de Bănila et son compagnon, Mathieu.

Le règne de Bogdan, qui avait joui d'une éducation de choix, dont parle Azarius, signifiait, ainsi que nous venons de le dire, étant donné aussi son âge, d'à peine quinze ans <sup>4</sup>, la domination absolue de sa mère; Roxane en était arrivée donc à ce qu'elle avait toujours voulu, à ce qui était, par l'héritage de ses deux parents, dans son propre instinct. Ureche reproduit sa source slavonne en écrivant: « Bogdan étant un adolescent, sa mère, la princesse Roxane, vaquait aux affaires du pays, car c'était une femme chrétienne, sage, capable et de tempérament pieux et adonnée à tout ce qui était bon et charitable ». Et il précise que, jusqu'à sa mort, le 12 novembre 1570, — Azarius lui-même parle d'un terme de « deux années et neuf mois » —, elle a régné ensemble avec son fils <sup>5</sup>. Le chroniqueur présente cependant ce « règne » comme étant perpétuellement troublé par la maladie de cette dame <sup>6</sup>.

Le 16 mars, Bogdan envoyait une lettre à ses voisins, les Saxons de Bistrița, par laquelle, renvoyant l'ancien médecin de son père, André, qui était en route, il annonçait que le prince Alexandre a expié <sup>7</sup>.

sait; *ibid.* Cf. Hurmuzaki, II, pp. 552—554, nos DXIX—DXXI; pp. 556—557, nos DXXIV—DXXV.

<sup>1</sup> *Ibid.*: « d'un autre côté, ce pacha était parent de la mère de Bogdan ».

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Il en avait dix-huit en 1571; voy. N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 689—690, n° CCCLXVII.

<sup>5</sup> P. 222.

<sup>6</sup> P. 221. C'est pourquoi, en 1566, Alexandre avait demandé pour Roxane de ces prunes sèches de Bistrița; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 612—613, n° MCXLIV. En avril, des cerises; *ibid.*, p. 619, n° MCLIX.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 628—629, n° MCLXXII. Une deuxième lettre, le 23 mai; n° suivant.

Après quelques semaines cependant, Pierre le Valaque perdait aussi le trône, étant envoyé avec sa mère Chiajna dans un lointain exil d'Asie <sup>1</sup>. Sa place fut prise par un fils du prétendant Mircea, parent de la princesse Roxane seulement par le mariage conclu jadis par Étienne-le-Grand avec Marie, fille du prince valaque Radu. Ainsi qu'on le verra plus loin, ce nouveau prince apportait un autre passé, d'autres liens et d'autres directions.

Roxane, malade, restait isolée. Son fils était un garçon agile, un vrai guerrier né, ayant du talent pour le javelot, pour les chevaux, pour l'arc. Tant que sa mère vécut, il se soumit aux suggestions de ses anciens conseillers, qui étaient le logothète Gabriel et le portier Démètre <sup>2</sup>. Plus tard cependant, il abandonna les conseils des anciens boïars et s'adonna à une dangereuse agitation juvénile, se cherchant des camarades parmi les Polonais de son âge. Après avoir prêté serment au roi de Pologne, — portant le titre, inspiré aussi par ses études, de « Bohdanus Alexandrides, terrarum Moldaviae et Valachiae Palatinus », et avoir cédé tous ses droits sur la Pocutie, promettant aussi un concours armé de sept mille hommes <sup>3</sup>, il avait demandé en mariage la fille du chancelier de la Pologne lui-même laquelle ne paraissait guère disposée à se transporter en Moldavie <sup>4</sup>. L'état du pays était si trouble que, après la nouvelle tentative d'invasion de la part du pré-

<sup>1</sup> Passage cité dans Iorga, *Ospiti Romeni*.

<sup>2</sup> Azarius, loc. cit.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, pp. 592-594, n<sup>os</sup> DLXXIV-DLXXV; N. Densusianu, loc. cit., p. 663 et suiv., n<sup>o</sup> CCCXLI. Réponse du roi à l'offre d'hommage; elle est datée du 13 juin 1569. Ses prétentions envers le roi (janvier 1570); mariage, désiré aussi par le Sultan, retour des biens laissés par Tomşa en Pologne, liberté de commerce. Pour le mariage, Veress, loc. cit., pp. 290-291, n<sup>o</sup> 345. Mais le roi aurait désiré plutôt voir Laski établi en Moldavie; n<sup>o</sup> suivant. Projet d'échange entre Laski et Bogdan; *ibid.*, p. 295, n<sup>os</sup> 350-351. Pour le mariage, *ibid.*, pp. 297-298, n<sup>o</sup> 355. Il est question de la fille du chancelier Dembinski; *ibid.*, p. 304, n<sup>o</sup> 361. Le knèze d'Ostrog cherchait à la gagner pour l'empereur; *ibid.*, pp. 298-300, n<sup>os</sup> 356-357. Voy. aussi Holban, ms. Une traduction allemande de l'acte d'hommage et de la garantie des boïars; Hurmuzaki, II, pp. 591-592, n<sup>o</sup> DLXXIII; pp. 598-602, n<sup>os</sup> DLXXVIII-DLXXXI.

<sup>4</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 699, n<sup>o</sup> CCCLXVIII.

tendant Étienne, en avril 1570, et on crut qu'il avait été arrêté et conduit en la présence du prince de Transylvanie <sup>1</sup>, — et après une autre tentative, après plus d'une année, en septembre 1571, où il était question de ce même Étienne et de ce même Bogdan —, le fils de Lăpuşneanu en fut réduit à se réfugier à Hotin <sup>2</sup>.

On connaît les circonstances précises dans lesquelles le jeune prince fut écarté. Bogdan était accusé d'avoir amené la mort de trois tchaouchs, d'avoir forcé certains Turcs à se jeter à terre et, avec les siens, il aurait sauté à cheval par dessus ces représentants du Sultan, il aurait congédié la garde turque et aurait engagé 400 cavaliers polonais <sup>3</sup>. Au mois de janvier 1572, le nouveau prince de Valachie, Alexandre, était chargé de faire partir son jeune voisin <sup>4</sup>. Au mois de février on savait à Danzig qu'une révolte du pays avait aidé ce changement. Bogdan, qui était allé avec son frère Pierre, auquel il s'était donc réconcilié, en Pologne, pour demander en mariage la fille de Tarlo, s'était arrêté maintenant à un autre projet de mariage, avec celle du chancelier Dembinski. Mais on lui avait demandé d'accorder une de ses sœurs à un membre de la famille des Zborowski, toujours agités et prêts à un coup, Christophe, et celui-ci l'arrêta en chemin, l'ayant blessé, et on avait parlé même de la mort de ce jeune « prince distingué » <sup>5</sup>. On disait encore qu'il n'aurait pas voulu rencontrer le tchaouch qui était venu à Jassy pour une enquête et qu'il s'était fait garder par des soldats à Hotin <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 641—642, n° MCXC-MCXCI; pp. 643—644, n° MCXCIV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 646—647, n°s MCXCIX-CC; pp. 648—649, n° MCII.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 620.

<sup>4</sup> *Ibid.*, II, pp. 613—614, n° DXCIII. Information due au prince de Transylvanie, Étienne Báthory, qui croyait que dans ce conflit Bogdan pourrait remporter la victoire. Alexandre se rendit, de fait, à la tête de son armée vers la frontière moldave; *ibid.*, p. 917. Le Sultan le compte parmi ceux qui envahirent ce pays; *ibid.*, pp. 618—619, n° DXCIX. Voy. aussi *ibid.*, p. 615, n° DXCV. Lettre du roi de Pologne du 20 février; *ibid.*, p. 616. Cf. *ibid.*, pp. 619—620, n° DC.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxii, note 8.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., pp. 305—306, n° 365.

Il s'était de fait retiré auprès de son beau-frère polonais, Paniewski <sup>1</sup>. Ce n'est qu'à ce moment qu'il passa la rivière du Dniestr, et, de cette façon, au cours de son excursion de plaisir en Pologne, sa place fut prise par un client des Turcs, plus sûr et beaucoup plus solide <sup>2</sup>, ce prince Jean qui, puisqu'il se faisait passer pour fils d'Étienne-le-Jeune, aurait été le cousin de Bogdan.

Donc, en Moldavie aussi, cette domination, qui réunissait l'orgueil des Brancovitch à l'habileté de Pierre Rareș, avait pris fin, pour ne revenir jamais, en dépit d'efforts désespérés. Comme, en Transylvanie, Jean-Sigismond avait terminé son rêve, si troublé, pour que Étienne Bathory, portant le nom de l'ancien collaborateur d'Étienne-le-Grand, s'installe par l'appui des Turcs, tout était changé dans ces fragments de Dacie, qui à certains moments avaient paru devoir se relier au point de vue politique.

De ce monde de fauteurs de projets, qui mêlaient l'Orient à l'Occident, — de cette Alger dont avait rêvé Henri de Valois, jusqu'au songe polonais du même —, il n'était resté qu'une atmosphère d'intérêt, sinon de compréhension pour ces régions. Il en résulta, par le contact avec Albert Laski, qui contracta un second mariage français, l'affirmation de Ronsard, dans les vers français de l'époque, que ces ancêtres sont venus des « régions glacées » du Danube « sarmate ». Le nom même de la Moldavie a été mentionné

---

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 620. Pour la mort de ce dernier, *ibid.*, p. 635, n° DCXIV. On accusait Bogdan aussi d'une vie trop légère; Veress, loc. cit., p. 310, n° 374. Voy. aussi les pages suivantes (aussi sur la tentative qu'il fit pour revenir).

<sup>2</sup> D'après Azarius, il aurait passé en Pologne, seulement ayant appris que les Turcs amènent déjà son remplaçant. D'après le livre, rare, de Komarszewski, *Coup d'oeil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne* (Paris 1807), Bogdan aurait été chassé pour avoir « refusé le tribut » (d'après une traduction italienne chez Holban, ms.) Le Sultan expliquait au roi que le changement avait été fait à cause des plaintes des sujets moldaves, qu'il avait accablés « d'injustices ». On savait à Constantinople que, même après sa chute, Bogdan poursuivait le rêve de son mariage polonais.

par Du Perron dans le discours prononcé à la mort de Ronsard <sup>1</sup>.

Mais ce qui, dans cet ordre de choses, n'avait pas pu être accompli par les princes, réussit sous la pression organique des besoins profonds vivant dans ces multitudes qui, dans les derniers temps, ne voulant plus « monter à cheval » pour personne, montraient que par une autre voie on peut mener à bonne fin, — et les formes extérieures aussi arriveront à leur heure —, cette nécessité des choses qui, d'un siècle à l'autre, se conservait.

---

<sup>1</sup> Voy. Nolhac, *Ronsard et l'humanisme*, 1921, p. 211 : « Est-ce à lui que pense du Perron quand il parle de ce pays un peu incertain de Moldavie où le poète français a trouvé des introducteurs ? » ; cf. du Perron, *Oraison funèbre sur la mort de M. de Ronsard*, Paris, 1586.

LIVRE III

PREMIÈRES CRÉATIONS LITTÉRAIRES  
DES ROUMAINS DANS LEUR LANGUE

## CHAPITRE PREMIER

### TRADUCTION DES ÉCRITURES

Après les premières traductions rédigées dans le Maramourèche et dues à la propagande hussite, on ne rencontre plus, dans le domaine de la culture du vulgaire, rien que ces manuscrits dont on a conservé quelques pages tirées d'un livre en deux langues, écrites en deux couleurs, noir et rouge, qui donnaient la possibilité, par la traduction roumaine d'une autre couleur, d'en comprendre le sens<sup>1</sup>. Après la traduction des Actes des Apôtres, du Psautier qui avait suivi, d'un Évangélaire que nous connaissons seulement par l'édition, changée ça et là, qui en a été donnée pendant la seconde moitié du XVI-e siècle, rien n'a été traduit que ce *Lévitique* dont B. P. Hasdeu a trouvé deux feuilles sur parchemin dans la Bibliothèque Nationale de Belgrade<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez notre étude dans les *Mém. Ac. Rom.*, sect. litt., 1906, et le dernier chapitre du volume précédent.

<sup>2</sup> Ms. 61. Dans Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, I, pp. 6—12. Il y a des formes comme « asupră de aceia »; La préposition *pre* pour l'accusatif est employée aussi concernant les objets et non seulement les personnes. Voyez aussi l'expression « voiu mai tare mulți ». Cf. aussi « au vrut tribui ». Chez Gaster, *Chrestomatie roumaine*, I, Leipzig-Bucarest, 1891, pp. 1—2, un fragment de Psautier « du XVI-e siècle » est, de fait, à cause du phénomène du rhotacisme, une traduction appartenant au siècle précédent. Mais les Actes des Apôtres, qui suivent dans ce recueil, appartiennent sans doute à cette époque et l'origine doit en être transylvaine (voyez des termes comme « feliatu », « gicălui », « govitoriu »), des expressions locales comme *e* pour « mais »; il y a aussi des formes tout à fait gauches et barbares : « rutes », « fără u voroavă », des archaïsmes comme « pre Dzeu ». Il est question aussi de « leagia tătăînrească », à côté d'expressions comme « seși » pour « sânteți », « veșmente ». Même des traces de rhotacisme : « păînră », « bătrării », « lumiră », « meînre », « ciînre », etc.

Car les deux pays libres s'en tenaient étroitement à la forme slavonne de l'écriture. Ceci était dû aussi à cette puissante influence serbe dont il a été question. On a vu dans le « slavonisme » une espèce de dénationalisation morale, une humiliation, un servage. Il n'en est pas ainsi. Pour des princes comme Radu, comme Băsărabă Neagoe, c'était aussi le moyen d'exercer, par cette langue qui était reconnue comme pouvant revêtir la parole divine et qui reliait tant de nations dans le Sud-Est européen, une influence sur le monde au Sud du Danube, pour lequel la continuation de l'ancien « Empire gardé par Dieu » était, ainsi qu'on le voit aussi par la continuation des Annales slavonnes, qui suivent par des princes roumains jusqu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, un vrai devoir.

Une découverte récente a montré qu'un rare livre de prières, le Triode-Penticostaire, portant des illustrations qui sont originales et d'une haute valeur, mais peut-être employant un texte latin, livre qu'on avait placé par erreur vers 1554<sup>1</sup>, est dû au même courant sous la même protection. Il faut attribuer à cette hégémonie culturelle la reprise, fût-ce même sous un prince ultérieur, Radu Païsius, intitulé, d'une façon qui paraît bizarre, d'après son ancien nom de boïar, « prince Pierre », en 1545, de l'imprimerie slavonne à Târgoviște, pour un autre livre de prières; le moine Moïse, qui avait hérité des moules du Serbe Démètre Liubavitch, neveu du célèbre Bojidar, travaillait sous la protection du métropolitain Barlaam, d'origine inconnue, successeur d'Ananie, le parent de Băsărabă-Neagoe<sup>2</sup>.

Il est bien naturel que le travail ait été continué sous le patronage de Chiajna pendant le règne de son mari, Mircea<sup>3</sup>, avec une nouvelle édition des Actes des Apôtres, dont

<sup>1</sup> Bizau et Hodoș, ouvr. cité, p. 31 et suiv., n° 9. M. Aurèle Filimon est celui qui a pu constater la vraie date.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 26. La façon de dater d'après le mouvement du soleil et de la lune, d'après le thème lion byzantin, d'après le nombre d'or, d'après l'indiction est absolument comme sur les tombeaux de la famille de Neagoe. Le système se conserve, du reste, aussi plus loin.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 29—30, 514.



la lecture fait partie du service de la messe. Le nom d'Hélène est placé, dans des exemplaires destinés à la Moldavie, à côté de celui d'Élie Rareș, ce qui montre d'où partait l'initiative. Le lien entre les deux dynasties explique aussi l'impression, certainement pas sous Pierre ou Radu Païsius, mais sous Mircea, de certains exemplaires pour la Moldavie<sup>1</sup>, qui pouvaient être distribués aussi chez les Ruthènes de Pologne.

Lorsque, en Moldavie, qui n'avait pas cherché à fonder une imprimerie, se bornant à estampiller de son propre blason des exemplaires provenant de l'imprimerie valaque, arriva en 1562 ce malheureux Wolfgang Schreiber, originaire de Peć (Fünfkirchen), avec l'offre de la part de Hans Ungnad d'imprimer pour le Despote l'Évangile en roumain, mais en Allemagne<sup>2</sup>, demandant aussi des clercs savants pour la traduction<sup>3</sup>, mais il était disposé tout de même à établir une imprimerie dans le pays, c'était précisément l'époque où, à cause de la difficulté qu'il y avait à faire passer dans l'Orient slavon des livres de cette espèce, provenant de l'officine de Wurtemberg, ce projet rencontra une défense absolue, en 1563<sup>4</sup>. Mais nous avons vu que cet envoyé, qui s'était mêlé à la politique, proposant au Despote le mariage avec l'archiduchesse et l'envoi d'une ambassade à la Diète d'Allemagne, fut envoyé à la Porte. Le prince de Moldavie, qui l'avait vu arriver de Transylvanie, avait cru découvrir des rapports secrets avec son ennemi Jean-Sigismond et le chancelier de ce dernier, Csáky<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 513—514. Le prince de Moldavie est intitulé avec un diminutif familier « Iliășco ». Bianu et Hodoș se demandent si les moyens d'impression n'auraient pas été transportés dans ce but en Moldavie même. Mais dans ses Actes des Apôtres imprimés aussi pour la Moldavie (le même sans doute aux n° 7 et 8), Moïse n'apparaît plus, et à sa place, il y a l'ancien Lioubavitch.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, pp. 445—447, n° CCCIX.

<sup>3</sup> Ut faceret ipse fidem christianam ad linguam walacham imprimere; *ibid.*, p. 459, n° CCCXCIX. Cf. aussi *ibid.*, p. 460: « den christlichen Glauben in die walachisch Sprach lassen druckhen ».

<sup>4</sup> M. Murko, *Die Bedeutung der Reformation und Gegenreformation für das geistige Leben der Südslaven*, Prague-Heidelberg 1927. Cf. aussi le compte-rendu dans la *Revue hist. du S.-E. eur.*, IV, p. 394 et suiv.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, II, pp. 447—448, n° CCCX. V. aussi *ibid.*, n° CCCXLI.

Ce qu'avait refusé cet innovateur, ce n'était pas par le désir de rétablir le régime de slavonisme contre ces débuts latins proposés par l'associé de la réforme allemande en rapport avec son ami Melanchthon, c'est-à-dire revenir au régime de Roxane Lăpuşeanu, et, dans son pays à elle, Chiajna, qui était de fait la régente, représentait le même point de vue. Mais, après la mort d'Hélène, le jeune Bogdan était considéré comme un adhérent de la religion catholique, à laquelle il aurait été disposé à ouvrir sa Moldavie<sup>1</sup>.

Il y avait dans cet incident une tentative d'employer de nouveau pour d'autres buts l'élément roumain, après la tentative qu'avait faite, à l'époque de la résurrection de la culture slavonne dans toute cette région, l'émigration au Nord du Danube de la nation serbe, de la femme de Neagoe à Hélène, épouse de Pierre Rareş, et à ces Slaves comme Petrovitch, Utiesenovitch, Cherepovitch, qui avaient gardé pendant quelque temps aussi une puissante influence sur la Hongrie. À Făgăraş, en 1584, il y avait comme châtelain un Serbe, Côme Petricevitch<sup>2</sup>.

D'un autre côté, l'Occident avait essayé d'introduire son hégémonie sur le Sud-Est européen par des éléments étrangers ou même par ces éléments roumains qui avaient accouru vers lui et étaient arrivés à dominer chez eux par le secours occidental.

Mais l'admirable vitalité de ces régions retourna la situation par sa force accablante. Reliées à cette terre, appuyées sur cette race, toutes ces pénétrations en arrivèrent à s'intégrer dans une politique de reconstitution naturelle sur les bases séculaires, millénaires de l'unité qui était imposée en

<sup>1</sup> N. Densușianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 698—699, n° CCCLXVII.

<sup>2</sup> *Iorga, Doc. Trans.*, I, pp. 694—695, n° MCCLXXIX. Pour les Serbes du Banat au XVI<sup>e</sup> siècle, avec leurs chefs, à Lipova et Șoimuș, voy. Pic, *Kampf*, p. 221, note 71. Pour la révolte du Tzar Iovan, *ibid.*, p. 222, note 72. Il disait : « J'ai trouvé ce pays désert et j'y suis descendu avec tous mes hommes à moi »; *Mon. Hung. Hist. Script.*, I. Ce révolté aux allures royales avait un trésorier, le voévode Zubota, un Palatin. Sous ses ordres se trouvaient 12.000 rebelles, et il criait aux Hongrois : « Les Serbes vous abîmeront ».

même temps par la fatalité géographique et par l'instinct populaire.

On peut le voir par deux phénomènes décisifs: d'abord les rapports du Patriarcat œcuménique avec les pays roumains et, en seconde ligne, l'immigration dans ces pays de cette aristocratie byzantine, peu à peu ressuscitée, qui avait cru un moment que, de sa Byzance à elle, elle pourrait dominer aussi au-delà du Danube.

Ce qui s'ajoutait c'était le caractère populaire de la partie si importante des Roumains qui au-delà des montagnes n'avaient pas un État, mais dont la vitalité était de se manifester de plus en plus, surtout par une noblesse qui sentait sa valeur militaire.

Mais une nouvelle vie, aux tendances nationales prononcées, s'élevait, aussi au Sud des Carpathes, de ces profondeurs des multitudes qui jusque là n'avaient connu d'autre devoir que celui de travailler la terre et de combattre.

Dorénavant, les paysans seront, en effet, une « classe sociale ». Ils ne veulent plus de campagnes offensives et ils n'entendent plus participer à la guerre civile des boïars. Dans Alexandre Lăpușneanu, tel qu'il était, ils avaient reconnu un prince à eux, généreux dans la distribution des secours à l'époque des famines. Mais, tout de même, le mari de Roxane entrerait dans l'ancienne tradition dynastique, tandis que ce rural de Orheiu qu' était Tomșa avec sa femme Candacie, bien qu'on lui eût donné le nom, si, aimé, d'Étienne-le-Grand, n'avait pas cru nécessaire de se trouver un père ayant régné. En revanche, les penchants de jeune aristocrate du nouveau prince Bogdan, polonisé, avaient déplu. Personne ne se mit en mouvement pour le défendre devant la menace turque. De nouveau le pays « ne montait pas à cheval ». Ainsi qu'il l'avait dit, du reste, il était tout disposé à accepter même un prince envoyé par les Turcs, un guerrier comme ce Jean, qui arriva le premier à Constantinople, prenant le titre de « fils du prince Étienne », mais, au besoin, même un Valaque, comme ce sera le cas

pour un nouveau prince Pierre, qui n'était qu'un frère, totalement inconnu en Moldavie, du Valaque Alexandre.

Le prince enfant Pierre correspondait avec la Porte en turc; le Despote, en serbe <sup>1</sup>. Mais, en ce qui concerne ce dernier, il est question aussi de « discours roumains » dans les rapports de Pierre avec le Despote, et à la frontière du Dniester le sandchak de Bender écrivait à un Polonais de Rachkow une lettre dans le meilleur style roumain, qui a été heureusement conservée <sup>2</sup>. Entre les lettrés des pays roumains, l'ancienne langue littéraire sera bientôt dans un état de grande décadence, et la nécessité s'imposera de composer des vocabulaires roumano-slavons <sup>3</sup>.

Ces clercs qui employaient le slavon dans les églises faisaient leurs notices sur des livres en roumain. Par exemple, sous le nouveau prince valaque, Alexandre, le supérieur du couvent de Bistrița, Euthyme, note qu'il a dépensé en 1573 pour l'étang de Băbeni 3.800 aspres, « 10 vaches grasses et 10 brebis et 12 cochons gras et 11 buffles et 200 mesures de blé et beaucoup d'autres produits » <sup>4</sup>. Du reste, chose de la plus grande importance, en Moldavie, pays où l'influence slavonne avait été plus puissante, même des sentences de juges étaient rédigées en roumain. Ainsi celle de

<sup>1</sup> Veress, ouvr. cité, p. 230. La princesse Roxane pouvait lire une correspondance dans cette langue. Des Serbes portaient sa correspondance à la Porte; *ibid.*, p. 231, n° 289.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 391, n° 3. Mais « Ali-bey de *Tighinea* » (forme roumaine) ajoutait: « Și-ți voiui mai trimeate carte rosească domitale, de ver și de tot ». (« Et je t'enverrai une lettre en russe, pour que tu saches tout »). Plus haut: « Și în ăa carte ce s'au scris roseaști » (« et dans cette lettre qui a été écrite en russe »).

<sup>3</sup> Voy. aussi Kalužniacki, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XVI, pp. 50—52.

<sup>4</sup> Hasdeu, *Cuvente den Bătrâni*, I, pp. 22—23. L'acte suivant, daté de 1577, mentionnant des « lanciers » et des « petits spathaires », est certainement de cette époque. Voy. aussi le n° suivant. Le n° 5 est de Bacău (1581). En échange, la sentence prononcée par Théodore, logothète valaque, que Hasdeu fixait en « 1583—1585 », ne peut être datée qu'après le règne d'Alexandre-le-Mauvais, c'est-à-dire: fin du XVI-e siècle, ou même sous le règne des deux Alexandre qui ont été princes de Valachie au XVII-e (Alexandre l'Enfant et Iliș), car seulement après un nouvel Alexandre on pouvait parler de « l'ancien Alexandre qui était le frère du prince Mihnea ».

1588, due à un Bucium Condrea, sous les princes Jean-le-Terrible, Jean-le-Saxon et Pierre-le-Boiteux<sup>1</sup>, pour le dédommagement accordé à la famille de la victime par un assassin, et, à côté, il y a une sentence venant de Valachie<sup>2</sup>.

Dans la version de l'Évangile rédigée par le logothète Radu de Mănicești, ce secrétaire, qui se montre très fier d'avoir copié tant de livres slavons, le Psautier, les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres, le Penticostaire, l'Octoïque, le Triode, les Ménéés, des Évangiles expliqués, des livres de droit, des Vies de Saints (Siméon le Métaphraste), pour le prince Petrașcu, surnommé « boucle d'oreilles » — « mi-a zis el să-i scriu aceste dumnezeiești cărți, anume Evanghelia » : « il m'a ordonné, lui, d'écrire ce livre divin, c'est-à-dire l'Évangile »<sup>3</sup> —, les éléments roumains ne manquent pas (« numai că », « învince »), ni des provincialismes venant de la région des montagnes (« fata mē », « ciobotar »), des slavonismes (« a se săblăzni », « a pocerpi »), des hungarismes (« a găzdui »), des notes venant de l'Olténie (« pâinea »), des incertitudes d'orthographe (« sârâge »). Comme formes concernant la vie sociale, militaire, administrative : « moștean et moștenire », « judele limbilor », « voinici », « voinici într'armaț », « voiniceii », « călărași », « pârcălabi », et « căpitanul norodului », « hotnogi ». Il est question aussi de « șarbă », « zlătar », « ocină », « ghemon » (ἡγεμόν). L'Empire Ottoman est intitulé « Țara Turcească »<sup>4</sup>.

Le livre intitulé en slavon « Ptchéla », c'est-à-dire « L'Abbeille », appartenant lui aussi au XVI-e, et dû au moine Antoine, représente la littérature populaire de l'époque hé-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 56—58. Ce qui suit appartient à l'époque de Michel-le-Brave (actes venant surtout du district de Prahova).

<sup>3</sup> Voy. Hasdeu, *Columna lui Traian*, janvier 1882, pp. 54—55; Gaster, dans l'*Archivio glottologico*, XII, p. 201 et suiv.; Iorga, *Ist. lit. rom.*, I. On a cru que, dans ce qui est évidemment une copie, il n'y a pas d'autres éléments de langue que dans l'Évangile imprimé dont il sera question bientôt.

<sup>4</sup> Le manuscrit se trouve au British Museum de Londres. Je n'ai pas pu faire la comparaison mot à mot de ces deux textes : le manuscrit de Radu et le livre imprimé.

roïque<sup>1</sup>. Bientôt on traduira du serbe l'histoire très populaire et inspiratrice d'Alexandre-le-Grand<sup>2</sup>.

Ce qu'on appelle les « textes de Măhaciu », d'après le village du copiste, en Transylvanie, n'ont pas été examinés en rapport avec les conditions de vie de ce prêtre copiste et de son milieu. Cette compilation au hasard et ce caractère purement local doivent mettre en garde contre les généralisations. A l'époque où ce simple homme isolé rassemblait les légendes plus ou moins « bogomiles » qui lui tombaient sous la main et dont quelques-unes étaient traduites depuis longtemps, dans les pays roumains libres on courait après les récits venant du monde impérial et après les livres de bravoure<sup>3</sup>.

Il est bien naturel que parmi les premiers livres traduits il a dû y avoir aussi des livres de prières, des « Molitveniks »<sup>4</sup>. Les émigrés surtout avaient besoin de ce livre roumain, qui remplaçait pour eux la société du pays qu'ils avaient abandonné. Les rapports entre les Roumains d'un côté des Carpathes et de l'autre étaient établis et entretenus de fait par ces émigrés. De même que le pâtre transhumant descend de la Transylvanie dans ce qu'il appelle son « pays » (« țara »), de même ce *fuoruscito* remonte vers la Transylvanie comme si c'était son propre pays. Nous avons de cette façon comme une transhumance politique. Ces exilés de par leur propre gré amenaient avec eux souvent toute une fortune en objets. Ainsi, la veuve du prince Petrașcu, dont nous connaissons la garde-robe, avait des colliers ornés de perles ou de fil d'or, des boutons en or dans lesquels étaient encastrées des pierres précieuses et des perles, des ceintures et des fer-

<sup>1</sup> *Cat. mss. Ac. Rom.*, II, pp. 223—224, n° 484; cf. Bianu et Hodoș, ouvr. cité, I, pp. 393—396. Voy. Cartojan, *Fiore di virtù în literatura românească*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, sect. litt., 1928 (aussi sur la version moldave, due à un « Gerasime le Valaque » avant 1592).

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Livres populaires*, déjà cité, et N. Cartojan, *Alexandria în literatura românească*, Bucarest 1922.

<sup>3</sup> *Cat. mss. Ac. Rom.*, II, p. 167 et suiv. Cf. Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, II.

<sup>4</sup> Siècle XVI; ms. 275 à la Bibl. de l'Ac. Roum., *Cat.*, I, p. 623, n° 275. Siècle XVII; ms. 288; *ibid.*, pp. 634—635. Celui de 1686, d'Orșova, *ibid.*, II, p. 289, ms. 545.

moirs en argent, des agrafes parsemées de perles, des robes en fil d'or, d'autres en brocart et en damas de toutes les couleurs, des fourrures de zibeline, des cuillères en argent et beaucoup de bagues. La femme de Socol apportait avec elle les sabres, les poignards et les casques précieux de son mari<sup>1</sup>. Certains de ces expatriés restaient en Transylvanie, et ils y fondaient une famille qui se liait ensuite à la vie de la province, tout en conservant ses rapports avec l'ancienne patrie.

Il en fut ainsi pour le logothète Ivan, dont il sera question plus loin<sup>2</sup>. Il avait avec lui un fils et deux filles, Velica et Zamfira, dont la première sera la femme du prince Vlad et épousera ensuite l'Italien Fabio Genga, qui avait une propriété dans le village de Hațegel (une fille vivait à ses côtés, Catherine) et ensuite la favorite du prince Michelle-Brave<sup>3</sup>. Il sera question dans la suite aussi d'une autre Zamfira, qui s'était mariée trois fois avec des étrangers, un Hongrois, un Polonais et, en troisième ligne, un autre Hongrois, continuant cependant à vivre au milieu des Roumains de Transylvanie; elle n'y aura jamais oublié ses conationaux dans le pays sur lequel avait régné son père, le prince Moïse.

Si ces expatriés, si nombreux, qui passaient des années dans les villes de Transylvanie et à la Cour du prince et achetaient même des possessions territoriales, représentaient dans ce pays encore un élément d'unité roumaine, de leur côté les princes de Moldavie et de Valachie, ayant un contact fréquent et prolongé avec cette terre transylvaine, ont dû y recueillir une conscience de fierté, de puissance, nous dirions même: de majesté.

En effet, ils étaient chez eux, de fait, les successeurs des empereurs chrétiens de l'Orient. Ils avaient leur dynastie, à laquelle ils restaient fidèles et si attachés. Ils conservaient la couronne et le vêtement impérial sous lequel ils étaient représentés dans leurs églises. Ils avaient une résidence, et

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 278 et suiv. Aussi les objets appartenant au stolnic Radu, ceux de Stanciu, fils de Benga, et de son fils Hamza.

<sup>2</sup> Chronique de Constantin Căpitanul, éd. Iorga, p. 66, note 3.

<sup>3</sup> Iorga, *Femeile în trecutul românesc*, 2-e éd., pp. 56—59.

partout dans le pays, surtout en ce qui concerne les Moldaves, leur pied-à-terre, où ils s'arrêtaient, distribuant la justice comme Saint Louis en France. Ils avaient leur loi, provenant de la coutume même de la terre, et leurs normes de droit, dont les manuscrits étaient demandés même à l'étranger. Ils avaient leur Conseil et une noblesse hiérarchisée qui figurait comme témoins sur leurs actes d'une forme solennelle, établie une fois pour toutes. Ils avaient un trésor, qu'ils cachaient aussi sous terre, une trésorerie, un dépôt d'argent, d'où, ainsi qu'on le verra, Chiajna pouvait tirer au besoin n'importe quelle somme pour en nourrir ses patrons. Ils avaient un noyau d'armée permanente et pouvaient demander à n'importe quel sujet de « monter à cheval ».

Alors qu'en Transylvanie, celui que l'on continuait à appeler « le roi », même après la disparition du second Zápolya, qui était de fait « un roi élu », vivait pauvrement et isolé dans un simple château, ayant à côté de lui, surtout après qu'Isabelle avait introduit des nobles polonais et italiens de beaucoup supérieurs, un nombre restreint d'intimes et d'agents inférieurs. Cette royauté ne disposait que de l'argent qui lui avait été voté par la Diète, sans laquelle elle ne pouvait faire aucune donation, et se servait uniquement des contingents militaires qui venaient de la bonne disposition de ces assemblées. On conservait là-bas un moyen-âge fluet, au milieu duquel toutes les conspirations de l'intérieur et tous les appétits du dehors pouvaient se manifester en pleine liberté.

Mais la solidarité entre les deux pays ayant des princes roumains et le troisième gouverné par un prince magyar ne cesse pas, ainsi que nous l'avons plusieurs fois observé, un seul moment, et, — en dehors des phénomènes particuliers d'économie et d'administration autonome des Saxons et ce qui touche à la culture intellectuelle des Hongrois, qui n'avaient cependant, dans ce régime médiéval d'états, aucun ordre administratif national et aucune vraie Cour autour du prince, auquel on demandait seulement d'être noble, d'avoir embrassé le calvinisme et de parler le hongrois —, c'est sur cette base qu'il faut bâtir, dès l'avènement sur ce trône



provincial de Jean-Sigismond, toute l'histoire « dace », de laquelle, grâce aux influences de Jassy et de Bucarest, ne pouvait pas se détacher même tout le monde chrétien vivant au-delà du Danube, ce monde qui se trouvait, non seulement sous la domination politique du Sultan, mais aussi sous l'hégémonie morale de ces surrogats d'empereurs qui sont les princes roumains.

Dans les bons et dans les mauvais moments, les trois pays sont contraints de marcher ensemble. En 1550, on croyait que le Sultan a convoqué à Constantinople deux de ses vassaux et qu'il veut occuper leur pays de même que la Transylvanie<sup>1</sup>.

En ce qui concerne les Roumains de Transylvanie, ils n'avaient pas eu, jusqu'à la moitié du XVI-e siècle, devant eux que la seule union sociale des ordres privilégiés, mais aussi un autre élément d'opposition permanente : la conscience morale commune provoquée par la confession catholique, à laquelle jusqu'à la Réforme étaient liés tous leurs coprovinciaux, favorisés par tout ce que pouvait donner, comme langue, comme école, et comme discipline, l'Église romaine.

Mais, dès le commencement du mouvement luthérien en Allemagne, les Saxons de Transylvanie apprirent par leurs étudiants, qui allaient aux Universités allemandes, qu'il y a une foi plus vraie et plus pure que celle dans laquelle avaient vécu, à partir d'Ulfila, de Clovis et de Charlemagne, tous les membres de leur nation. La propagande de la nouvelle Église trouva bien vite un apôtre dont le zèle correspondait aux connaissances qu'il s'était gagnées dans un autre milieu, Jean Honterus. Il ne resta pas une seule ville saxonne reliée au passé religieux. L'adoption du nouveau Crédo s'accomplit donc avec une solidarité nationale qui est en effet admirable.

En même temps, ils se détachaient de l'adhérence, jusque là si sincèrement dévouée, envers la Maison d'Autriche, qui

<sup>1</sup> Ribier, ouvr. cité, II, p. 294 et suiv.

ne put plus faire des tentatives comme jusque là pour regagner cette province définitivement perdue. Mais le même détachement se produisit aussi envers les Hongrois de Transylvanie <sup>1</sup>.

Ces Hongrois, sous l'influence de Blandrata et des représentants du calvinisme, qui pouvait s'imposer par son caractère de commandement sévère, de dogme tout aussi invariable que celui de l'Église catholique, abandonnèrent en masse ce qu'ils appelaient alors « la foi du Pape ». Les fiers hobereaux du pays, comme un Nicolas Forró, comme un François Geszty, dont la grand-mère était fille du ban roumain Câdea <sup>2</sup>, figuraient en tête de ce mouvement de transformation religieuse.

Cette calvinisation amena aussi une rupture avec les Szekler, qui, prouvant encore une fois leur formation morale et leurs autres dispositions d'esprit, étaient restés sous l'influence des Franciscains de leur province de Ciuc (Csik), fidèles à l'ancienne doctrine. Voilà encore un élément d'ancienne « union » qui disparaissait, et tout cela contribuait à la possibilité d'une manifestation plus libre de la part des Roumains.

Ceux-ci auraient pu rencontrer, cependant, des empêchements, lorsqu'il s'agissait de s'affirmer, de la part de l'autorité d'État, si elle avait eu une direction permanente.

Mais il ne peut être question de cela que seulement à l'époque de Jean-Sigismond, que cependant les catholiques, qui avaient commencé la contre-offensive qui amena le concile de Trente, — Alexandre de Moldavie, lui-même, y avait été invité et peut-être aussi son contemporain de Valachie <sup>3</sup>, — espéraient pouvoir gagner <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Friedrich Teutsch, *Geschichte der slebenbürger Sachsen*; Szlavik, *Die Reform in Ungarn* (qui m'a été inaccessible).

<sup>2</sup> Voy. notre *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, chapitre IX.

<sup>3</sup> L'invitation pour Alexandre, aussi dans N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 479—480, n° CCX.

<sup>4</sup> *Ibid.*

Si un Roumain qui avait passé au calvinisme, Gaspar Becheș (Bekes), était arrivé à gagner le trône du pays, on aurait pu s'attendre, du côté des Roumains, à une forte pression officielle<sup>1</sup>, mais, sous Étienne Báthory, qui sera bien obligé, après quelques années, de professer solennellement la foi catholique pour pouvoir être roi en Pologne, il n'en était plus ainsi : son attitude religieuse, que nous connaissons maintenant mieux par le volume qui lui a été consacré récemment par les deux nations qu'il a gouvernées<sup>2</sup>, resta toujours, en ce qui concerne la Transylvanie, peu sûr et prêt à des concessions.

Quant au Banat, il s'était séparé aussitôt des catholiques. Cette province restait une citadelle roumaine. Lorsque, à la mort du dernier représentant de l'ancienne lignée des Bizere, le chanceler Csáky obtint de la grâce du prince son héritage, toute cette petite noblesse, les Găman, les Ciula, les Pobora, les Iojica, les Bocoșniță, les Ciasar<sup>3</sup>, présentent le privilège qui défendait l'intrusion d'un étranger parmi eux<sup>4</sup>. Et, lorsque la citadelle de Severin arriva entre les mains des Habsbourg, ils crurent nécessaire de faire confirmer d'autres privilèges<sup>5</sup>. Si un Nicolas Orbay a pu être ban dans ces régions du Banat<sup>6</sup>, Jean Luca de Lugoj fut capitaine de Munkács<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Cependant il avait marié une de ses filles à un Serbe ; J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 247. Voy., sur lui, aussi N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 589. Il avait été envoyé à la Porte par Jean-Sigismond, au moment de son conflit le plus violent avec le Despote ; Veress, ouvr. cité, p. 233, n° 291.

<sup>2</sup> *Académie des sciences et des lettres (polonaise), Académie des sciences hongroise, Étienne Batory, roi de Pologne, prince de Transylvanie*, Cracovie 1935. Une note nouvelle dans l'appréciation de ce puissant prince a été apportée par une de mes élèves, M-lle Rodica Ciocan, dans une récente étude sur « Étienne Báthory et les Roumains » (Bucarest 1939).

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II<sup>5</sup>, pp. 578, 583—584, n° CCLXXXIV ; p. 522, n° CCXXXIX ; pp. 525, 728 et suiv. ; Iorga, *Observații și probl.me bănățene*, dans les « Études et documents » de l'Académie Roumaine, 1940.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, loc. cit., pp. 493—494, n° CCXIX.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 695 (année 1571).

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 627—628, n° CCCXVII.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 608.

Becheș, que nous venons de nommer, né à Ictar, que l'empereur Ferdinand lui-même considérait comme Valaque<sup>1</sup>, avait noué, pour arriver à se saisir du trône, des relations cachées avec le prince Bogdan de Moldavie, en 1570<sup>2</sup>, quand celui-ci était menacé d'une invasion du prétendant Étienne<sup>3</sup>, qui, ainsi qu'il a été déjà dit, fut arrêté et envoyé à Jean-Sigismond. Étienne Báthory lui donnait en gage le village de Bălcaciu<sup>4</sup>.

Dans les régions voisines de Inidoara, tous les villages étaient pleins de knèzes et de juges roumains, tels un Pierre Budai, un Mathieu de Peștiș, un Jean Grégoire de Săcel.

C'est de ces régions, apparentées à la famille qui donna des chefs à la ville d'Orăștie, que se détacha ce Nicolas Oláh, qui, avec le Serbe Antoine Verancich, Verancius en latin, originaire de Sebenico en Dalmatie, représente, de la façon la plus brillante, l'esprit de la Renaissance au milieu du clergé du royaume de Hongrie<sup>5</sup>. Un autre Serbe, Barthélemy Georgevich, dans son opuscule *Prognoma sive passagium Mahometanorum*, paru à Louvain en 1545, le présente comme un homme robuste, d'un grand savoir<sup>6</sup>, qui aurait pu être utilisé pour la formation de cette armée de croisade dans laquelle son imagination faisait entrer les Russes de Moscou, les Géorgiens et le fabuleux « prêtre Jean » d'Abyssinie. Dans ses livres, d'un style si choisi, *Hungaria* et *Attila*, il n'oublie pas, s'appuyant sur le blason du corbeau, qui était commun aux princes de Valachie et à Jean Hunyadi, originaire de la même province, de prétendre que sa lignée vient de la dynastie de ces princes de Valachie et d'y mêler aussi un certain « Manzilla », peut-

<sup>1</sup> Aurel Mureșianu, *Temeiurile*, p. 119, note 1.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 641, n° MCLXXXIX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, n° suivant, et p. 643, n° MCXCIV.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., pp. 106—107, n° 80.

<sup>5</sup> Voy. Iorga, *Hist. des Roum. de Trans. et de Hongrie*, chap. IX, et J. Lupaș, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1936.

<sup>6</sup> *Multiplex eruditio, corporis animique robur.*

être Moncilă, de Argeş<sup>1</sup>, qui restera toujours non identifiable. Cette prétention est intéressante, non seulement comme celle de Ronsard, de la part de quelqu'un qui se cherche une origine noble, mais aussi par tout ce qui relie instinctivement les Roumains entre eux. De son côté, Verancich, si bien informé, reconnaît que le nombre des Roumains de Transylvanie dépasse celui des autres nations<sup>2</sup>.

En Transylvanie, cette fille du prince Moïse<sup>3</sup>, qui avait eu d'un premier mariage avec le Hongrois Keserü (Chisar)<sup>4</sup> deux fils, était arrivée à être, comme femme d'un courtisan d'Isabelle, Stanislas Niszowski<sup>5</sup>, grande propriétaire de terres qui s'étendaient jusqu'au village de Sângeorgiu, sur la rivière du Streiu, où il y a encore la vieille église des nobles, jusqu'à celui de Valea, jusqu'enfin à Dănsuş, où elle employa les pierres romaines pour édifier son église, ornée de fresques délicates de caractère oriental<sup>6</sup>, car elle était restée orthodoxe, et à Prislop, où elle fut ensevelie en mars 1580, à l'âge de quarante-quatre ans seulement<sup>7</sup>.

Quant au Maramourèche, il s'était conservé, au fond, intact, sans s'être même mêlé, à ce qu'il paraît, au conflit entre les trois religions. A cette époque, il y avait, comme lieutenant du comte de la province, un Jean Donca ou Dunca<sup>8</sup>, d'une famille très connue jusqu'à nos jours, qui a donné à

<sup>1</sup> Voy. aussi Iorga, *Contribuții la istoria Munteniei în secolul al XVI-lea*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XVIII. Cf. J. Lupaş, loc. cit. Une Hélène Oláh, ayant des terres près de Sibiu; Veress, ouvr. cité, II, p. 76, n° 71.

<sup>2</sup> Kovachich, *Scriptores minores*, p. 154.

<sup>3</sup> Sur lui un article récent dans les *Arhivele Olteniei*, 1940.

<sup>4</sup> Une sœur de Keserü avait épousé un Orbay; le testament de Keserü en 1565; Veress, loc. cit., pp. 261—262, n° 318.

<sup>5</sup> Le 13 avril, l'invitation aux noces; *ibid.*, p. 289, n° 343.

<sup>6</sup> Voy. aussi Friedrich et Heinrich Müller, dans *l'Arch. f. sieb. Landesk.*, II, p. 283 et suiv.

<sup>7</sup> Hurmuzaki, II<sup>5</sup>, pp. 724—726, n° CCCCXI et note. Reproduction de l'inscription par Veress, ouvr. cité, vol. II. Le catalogue de son héritage en 1575; *ibid.*, p. 77 et suiv. On y trouve aussi cet « oreiller orné de perles, tel qu'on en avait en Valachie ». Il y a là-dedans aussi deux chaînes en or qui avaient appartenu « à la femme de Cherepovitch », avec laquelle elle avait été donc en rapport.

<sup>8</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 636—637, n° MCLXXXV.

la Roumanie une femme écrivain et à la guerre de Sécession des États-Unis un des combattants les plus aventureux. Il y a la preuve qu'en 1578 les documents étaient rédigés en roumain<sup>1</sup>. Ces gens du Maramourèche, du côté de Borşa, étaient fiers de dire que leurs terres viennent des donations de St. Étienne, le premier roi chrétien de la Hongrie<sup>2</sup>. S'ils avaient oublié leurs anciens liens avec la Moldavie, qu'ils avaient créée, leur correspondance continuait en roumain avec la ville saxonne voisine de Bistriţa, et, de temps en temps, on constate aussi une descente de ces nobles au-delà des montagnes. Ainsi, en 1585, le magistrat de la ville de Sighet atteste que Mathieu Igyartó, de la ville moldave de Roman, provenait du Maramourèche<sup>3</sup>.

A Debreczen, au XVI-e siècle, on prenait des mesures pour que les nombreux Roumains ne passent pas de leur ancienne orthodoxie à la Réforme, mais seulement *propter nisum libertatis*<sup>4</sup>, « pour gagner leur liberté ».

Dans ces parties occidentales, on trouve des nobles, et un document latin les intitule « Valachi proceres de parte Keresbanya », et, en 1517, nous nous trouvons devant le noble « dominus Marcus Voivoda de Naghlak »<sup>5</sup>.

Dans la région de l'Olt, près des frontières valaques, c'est Gabriel Mailat, dont la sœur, Marguerite, avait épousé André Báthory<sup>6</sup>, qui crut devoir vendre au prince du pays sa forteresse de Făgăraş<sup>7</sup>, et aussitôt un autre Roumain, Gaspard Becheş lui-même, se présente comme acquéreur<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 671, n° MCCXLIV.

<sup>2</sup> Simoncich, chez Hasdeu, *Ist. critică*, 2-e éd., p. 123, note 17.

<sup>3</sup> Jerney, *Voyage en Moldavie* (en hongrois), 1851, I, p. 206; mentionné dans Hunfalvy, ouvr. cité, p. 129, note 3.

<sup>4</sup> D'après une communication des actes synodaux de cette province, *ibid.*, p. 176, et note 1. On trouve dans cette partie, vers la Tisa, des noms archaïques, comme Sanislău. M. Macurek donne, dans son *Histoire de la Hongrie* (en tchèque), la liste des familles roumaines dénationalisées.

<sup>5</sup> *Mon. Hung. Hist., Script.*, I, pp. 146, 166. Cf. Pić, *Kampf*, p. 217, note 63.

<sup>6</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 659, n° CCCXXXIV.

<sup>7</sup> *Ibid.* pp. 599—600, n° CCXCIX.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 644—649, nos CCCXXV—CCCXXVI. Cf. Iorga, *Hist. des Roumains de Trans.*, chapitre IX.

Et, à cette occasion, on voit réapparaître les Roumains des villages, les knèzes, les juges, parmi lesquels un Oprea, un Șerban Bunea, un Stanislas Frățilă, un Oprea Răchită, un Pierre Dragul, un Stan Dan. Aussitôt, du reste, Becheș cherchera à reprendre la tradition de Mailat, en se saisissant de la Transylvanie, et il trouvera devant lui la forte opposition d'Étienne Báthory<sup>1</sup>, qui finira par le vaincre. Chassé de ce pays, et tombé dans une situation malheureuse, ayant subi aussi des pertes douloureuses dans sa propre famille, Becheș s'était réfugié auprès de l'empereur Maximilien, demandant à ce souverain qu'on lui restitue sa forteresse d'origine<sup>2</sup>. Après une nouvelle prise d'armes, tout aussi peu heureuse, en 1576, il fut appelé en Pologne par le roi Étienne lui-même qui savait apprécier le bon guerrier qu'aurait été jusque là son ennemi mortel. Marguerite, la femme d'André Báthory, qui était le propre frère d'Étienne, ayant épousé ensuite Jean Iffiu<sup>3</sup>, achète les villages roumains de Țințari et de Vlădeni, dans le comté d'Albe, et ces villages appartenaient à ce moment à l'un des exilés valaques, Démètre Chiriac, fils de Drăghici, et à sa sœur, Marthe<sup>4</sup>, mariée à un autre Chiriac, Voicu, laquelle épousa ensuite Costea Turcă (Furcă?), qui paraît être, lui aussi, un noble roumain de Transylvanie<sup>5</sup>. Tout cela montre bien les liens qui réunissaient tout ce nombreux groupe roumain. Gabriel Mailat était soupçonné de vouloir revenir à Făgăraș<sup>6</sup>.

On a, du village de Galați, dans l'ombre de cette forteresse où on trouve aussi un marchand grec dont le nom est donné dans une forme hongroise: Tămaș, et sa femme, la dame « Tămaș la Grecque », aussi un de ces expatriés, Radu, qui donne à une église un livre d'office, un Psautier slavon,

<sup>1</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>.

<sup>2</sup> Veress, ouvr. cité, II, pp. 26—36.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 134—135, n<sup>os</sup> 108.

<sup>4</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 685—686, n<sup>os</sup> CCCLI—CCCLII.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 665, n<sup>o</sup> MCCXXXI.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 703—704.

sur lequel il appose une inscription roumaine, en 1570—1571<sup>1</sup>.

Une source italienne, le récit de Gromo, montre qu'à la même époque, dans le Banat, on prenait parmi les Roumains les trabants qui gardaient les cités et même les haïdouks<sup>2</sup>. Il y a aussi une organisation d'Église qu'on rencontre partout, ayant des protopopes dans les villes, comme à Caransebeș et à Inidoara, mais aussi dans des villages, comme dans celui de Ostrov, dans celui de Șeghești ou de Șeghiște, dans le Bihor, et l'autorité d'un pareil protopope s'étendait naturellement sur toute une région, où il portait aussi le titre, peu canonique, de « archidiacre ». Il y a toute une série de « chorévêques » dont certains portent des noms archaïques, comme Dan, à côté d'un Pierre<sup>3</sup>.

Ces nobles roumains qui, sous le roi Louis, avaient été ses fidèles chevaliers guerriers, s'empressèrent tous d'accepter le Crédo calviniste, qui ne leur a pas été imposé par d'autres, ainsi qu'on vient de le remarquer tout récemment, mais il parlait de leur propre fierté de se trouver toujours au même rang que les maîtres du pays.

Donc, après un Christophe<sup>4</sup> et un Sabbas, qui préféra abandonner ce rôle et quitter le pays, évêques de l'ancienne façon, à l'époque de la strictement catholique Isabelle et de son fils, qui n'avait pas encore été converti au calvinisme,

<sup>1</sup> Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, I, pp. 18—19. Hasdeu ne montre pas de quel Galați il est question.

<sup>2</sup> Dalla nazione valacca nascono due specie di soldati a piedi, una chiamata drabanti . . . , l'altra si chiama pedoni o educchi; Veress, loc. cit., p. 255.

<sup>3</sup> Voy. l'analyse des sources dans notre *Istoria Bisericii*, I, 2-e éd., pp. 175—176. Un contemporain italien reconnaît que « tous les villages sont roumains, et que les Roumains, traités cependant de « gente brutta », s'occupent en même temps de l'élevage des brebis et de l'agriculture »: « Le ville tutte habitate da Valacchi, et questo non solo in detta Valachia, ma nella propria Transylvania, essendo il proprio di tali Valacchi di coltivare terreni et levar armenti »; Veress, loc. cit., p. 253. Aussi « si tengono discesi da colonie romane »; *ibid.*

<sup>4</sup> On le trouve à Brașov comme nouvel évêque, « der neu Wladika Christopherus »; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 812. Il revient pour inspecter l'église du faubourg de Șchei, en 1576; *ibid.*, p. 814.



nous trouvons maintenant toute une série de ces nobles ruraux, qui acceptent volontiers de devenir « évêques de ceux qui emploient la langue roumaine », des « églises roumaines ». Ainsi, à la suite, Georges Szentgyörgy, originaire de ce village de Sângiorz sur le Streiu, qui réside à Tiuş (octobre 1567)<sup>1</sup>, Paul Tordassy, originaire du village de Tordaş (février 1569)<sup>2</sup>. Ces pauvres évêques de nouveau type, qui n'avaient comme revenus que quelques mesures de blé et quelques florins par an<sup>3</sup>, recevaient l'ordre de rompre totalement avec le passé, et le synode de Aiud, au mois de novembre 1569, ordonnait : d'abandonner le culte des saints « morts », de prêter foi seulement à la parole divine, de prêcher une fois par semaine, d'être obligés à fréquenter l'église, sans quoi on ne recevra pas la communion à l'heure de la mort ; pour gagner les prêtres on leur permettait un second mariage.

Ce qui est très intéressant en ce moment c'est que le prince de Valachie, Alexandre, apparaît comme protecteur de l'ancienne foi en Transylvanie. En effet, lorsque, le 16 mai 1572, il permet que le fils de l'armache Radu reste, pour y faire pratique de chevalerie, à la Cour d'Étienne Báthory, il ajoute que « le couvent » et « l'évêché » lui-même de Lancreăm ont été bâtis, avec la permission de Jean-Sigismond, par ces réfugiés qui s'appellent le médelnitchar Jean<sup>4</sup>, Radu le stolnic, la femme du fameux Stănilă<sup>5</sup>, la femme de cloutchar Stanca et le trésorier Mihăilă, qui avaient accordé leurs secours à l'évêque Sabbas. Donc, « nous prions Votre Majesté qu'Elle

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 625, n° MCLXVII ; p. 627, n° MCLXX (année 1568).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 635, n° MCLXXXIII. Cf., pour les ordres princiers permettant la formation de ces « églises » calvinistes, N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, pp. 631—633, n° CCCXIX ; pp. 656—657, n° CCCXXXI. Jean-Sigismond donne à ce dernier la maison de Sabbas, expatrié maintenant, dans le village de Lancreăm ; Veress, loc. cit., pp. 292—293, n° 347. Nous venons de donner une meilleure édition des documents qui concernent Paul Tordassy (*Mém. Ac. Roum.*, 1940). Cf. *Hist. des Roumains de Trans. et de Hongrie*, I, chap. IX.

<sup>3</sup> N. Densusianu, loc. cit., II<sup>5</sup>, p. 693, n° CCCLXII ; p. 700 et suiv., n° CCCLXX.

<sup>4</sup> Pas « Medereţ », comme dans Veress.

<sup>5</sup> « Stănilă » n'est pas son nom à elle ; *ibid.*

les conserve dans la situation actuelle »<sup>1</sup>. Ceci prouve combien était étroit le lien entre cette confession roumaine de Transylvanie et les princes d'au-delà des Carpathes, et il est bien certain que c'est grâce à eux que cette invasion du calvinisme a été empêchée, permettant de conserver l'ancienne orthodoxie.

Dès lors, avait commencé en Transylvanie le combat entre la religion des maîtres et celle qui retenait les Roumains dans les rapports avec leurs frères moldaves et valaques et avec ce monde d'archaïque héritage dans lequel, d'un siècle à l'autre, la nation conservait une mission à elle. Ainsi, après deux ans, en 1574, Tordași, qui signe encore « évêque des églises roumaines », étant propriétaire d'une maison qui lui avait été donnée avec le titre de noble par le prince, ne pourra pas la conserver contre la volonté des bourgeois de Sas-Sebeș, auxquels il fut réduit à la céder<sup>2</sup>. Il fut contraint à le faire aussi parce que sa mission avait cessé et la domination de l'orthodoxie était revenue sous Étienne Báthory, devenu catholique, qui envoyait des ambassadeurs au Pape et demandait qu'il en obtienne pour l'enseignement des Jésuites<sup>3</sup>.

Mais, dans la décision synodale que nous venons de mentionner, le point le plus important pour le progrès de la nation dans son propre sens contenait aussi le devoir de « prêcher au public, en roumain, le catéchisme », sans quoi le prêtre perdra sa situation<sup>4</sup>. Un nouveau synode est convoqué en décembre 1570, de ce village de Lancreăm, par le même « pope Paul », à Cluj, mais, selon un ordre royal strict, pour y briser toute opposition, et, à cette occasion, « l'évêque roumain » apportait pour être vendu le Psautier dans la langue du peuple, qui devait coûter un florin, et le Liturgiaire, qu'on pouvait obtenir pour trente-deux deniers<sup>5</sup>. Mais, du moment qu'É-

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 316, n° 381.

<sup>2</sup> *Ibid.*, II, p. 46, n° 36. Il signe en roumain. Les autres sources dans Iorga, *Hist. des Roumains de Trans. et de Hongrie*, 2-e éd., I, chap. IX.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit. p. 47, n° 38.

<sup>4</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 638—639, n° MCLXXXVI.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 645—646, n° MCXCVII. Ce livre de liturgie a été trouvé par M. N. Sulică. Voy. *O nouă publicație românească din sec. al XVI-lea. Liturghierul*

tienne Báthory avait obtenu la Transylvanie, l'agitation calviniste cessa parmi les Roumains, malgré la décision de la Diète qui tendait à faire conserver cette Église nationale hongroise<sup>1</sup>, et le nouveau prince, qui signait seulement, comme le faisait au XV<sup>e</sup> siècle son prédécesseur et homonyme: « voévode transylvain et comte des Szekler », imposait, au mois d'octobre 1571, comme nouvel évêque, Euthyme, qui était peut-être un ancien évêque moldave expatrié<sup>2</sup>. Comme, dans la nomination, il est question des « mystères de l'Église », on comprend qu'on tendait à abroger, pour les Roumains, le calvinisme. Euthyme fut consacré à Peć pendant l'été de l'année suivante. Confirmé donc, en 1572, par Báthory, il passa ensuite en Moldavie après deux ans<sup>3</sup>. Nous avons vu que Tordași se conservait encore pendant cette année 1574<sup>4</sup> à Sas-Sebeș, et il vécut jusqu'en 1577, lorsqu'il était question de lui donner un successeur<sup>5</sup>, mais il n'avait, depuis longtemps, aucun pouvoir.

Mais le mérite des livres imprimés roumains, qui commencent un nouveau chapitre de la littérature dans la langue du peuple n'appartient pas aux prédicateurs calvinistes qui travaillaient sous l'influence du gouvernement passager de la Transylvanie.

En effet, alors que les livres recommandés par le « pape Paul » l'évêque sont de 1570, dès 1561 une autre initiative avait créé l'impression roumaine à Brașov.

Elle part non pas des livres d'office, qui pouvaient rester en slavon, mais de l'Évangile, et le nom qui est mentionné sur

---

*diaconului Coresi, tipărit la Brașov în 1570, Târgul-Murășului, 1927. Cf. le même, Un capitol din activitatea diaconului Coresi, Brașov, 1902. Voy. aussi N. Drăganu, Despre ce Psaltire și Liturghie vorbește Pavel Tordași la 1572? Cluj, 1920. Cf. aussi le même, Cea mai veche « slavoslovie » (« doxologie ») românească, dans la revue *Transilvania*, LX (1929).*

<sup>1</sup> Voy. aussi Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-e éd., p. 182.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 647—648, n° MCCI.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 653, n° MCCI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 659, n° MCCXXI.

<sup>5</sup> Cipariu, *Arhiviu*, p. 301; Bunea, *Ierarhia*, p. 301.

le premier de ces ouvrages est celui d'un Saxon de cette ville qui avait tant de rapports surtout avec la Valachie.

Il est vrai que la ville de Sibiu avait déjà commencé par le catéchisme luthérien<sup>1</sup>, que nous ne pouvons plus connaître, l'exemplaire unique ayant disparu de tel village transylvain où certainement on ne se rendait pas compte combien grande était l'hérésie contenue dans cet opuscule<sup>2</sup>. L'impression est due à un Philippe, qui s'intitule « Pictor » ou « Moler », dans les comptes de la ville, vers la date du 16 juillet 1544<sup>3</sup>, mais, quant à la traduction, si elle ne lui appartient pas, ce qui est très probable, elle est due au prêtre roumain de l'église des faubourgs, qui est mentionné dans les mêmes comptes de la ville en 1529<sup>4</sup>. Car ce Philippe n'était qu'un peintre d'icônes, appartenant à la foi roumaine, et qui avait été employé maintes fois comme émissaire au-delà des Carpathes<sup>5</sup>: on l'intitule *magister*, titre donné depuis longtemps aux Roumains distingués, mais, maintenant, aux

<sup>1</sup> Voy. André Bârseanu, dans la revue *Transilvania*, LII (1921), pp. 901-902, et *Catehismul luteran românesc*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1923, sect. litt.; Al. Procopovici, *Arhetipul husit al catehismelor noastre luterane*, Suceava, 1927 (de la revue *Făt-Frumos*, II); le même, dans la *Revista filologică*, I, p. 211 et suiv.; *Dacoromania*, VI, pp. 397-398; Al. Rosetti, dans la *Romania*, XLVIII (1922), p. 321 et suiv.; le même, dans *Grai și suflet*, I (1923), pp. 100-106, 251-260; III, pp. 460-462; V, pp. 356-385 (la théorie « hussite » n'appartient pas à M. Candrea, qui s'est arrêté seulement sur la langue sans chercher l'origine de l'écrit; les arguments apportés par M. Rosetti n'appuient pas son opposition aux explications que j'avais données).

<sup>2</sup> Voy. aussi Hasdeu, *Cuvente den Bătrâni*, II, p. 79; Philippide, *Introducere în istoria limbii și literaturii române*, Jassy, 1888, p. 58. Une autre bibliographie dans Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 23. Plus récemment, D. R. Mazilu, *Diaconul Coresi*, Ploești, 1933, p. 46; voy. *Dacoromania*, VIII (1935), pp. 226-230.

<sup>3</sup> Eodem die ex voluntate dominorum dati sunt m. Philippo Pictori pro impressione catechismi valachici bibale fl. 2; Fr. Teutsch, dans le *Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, III (1880), p. 15 (d'où aussitôt dans le *Telegraful român*, n° 21). Puis dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 859.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 854. Ce prêtre allait à Bistrița pour conseiller aux bourgeois de cette ville de ne pas la livrer à Pierre Rareș.

<sup>5</sup> Ainsi en 1539; *ibid.*, pp. 855-856.

chantres et aux maîtres d'école<sup>1</sup>. Ainsi il se rend, en 1541, deux fois chargé d'une ambassade formelle, auprès du prince de Valachie, après avoir servi Mailat, dont les sujets à Făgăraş étaient compris peut-être eux-mêmes dans le programme de conversion au calvinisme<sup>2</sup>. Ils furent chargés même de porter, en 1543 et en 1546, à ce prince, étant accompagnés à cette occasion par des soldats, le projet de conclure un traité concernant la délimitation des montagnes<sup>3</sup>.

C'était justement l'époque où cette ville de Sibiiu, menacée par les troupes valaques qui étaient entrées dans le pays, refusait de reconnaître Jean-Sigismond, qui était soutenu par les deux princes roumains<sup>4</sup>.

L'opuscule était destiné seulement aux Roumains qui se trouvaient sous la juridiction de la ville; c'étaient des privilégiés, comme ce knèze Jean, ce knèze Oprea, qu'on employait, de même que les villageois de Răşinari, ayant eux-mêmes un knèze à leur tête, au-delà des montagnes, pour y recueillir des informations<sup>5</sup>. Mais dans les environs il y avait de ces boïars expatriés qui vivaient dans la ville de Haţeg, pleine de Roumains, dont la langue avait un caractère officiel jusqu'au commencement du XIX-e siècle, à côté du hongrois et de l'allemand<sup>6</sup>.

Cette tentative luthérienne, dans laquelle il n'y avait, bien entendu, aucune intention de lucre, ne réussit pas: un pasteur saxon de Bistriţa écrivit: « plusieurs des prêtres acceptent (la religion réformée) comme une chose sacrée; il y en a beaucoup cependant qui la rejettent »<sup>7</sup>. A Braşov même on

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 861.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 857.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 858—860.

<sup>4</sup> Voy. le volume précédent.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 850—852. Aussi un Manea de Sălişte; *ibid.*, p. 850. D'autres envoyés ayant la même mission. Puis un knèze Démètre; *ibid.*, p. 848.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 859.

<sup>7</sup> *Telegraful român*, déjà cité, d'après un article de Wittstock, *Beiträge zur Reformationgeschichte des Nösnergaues*, 1858, p. 60, dans Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 22.

cherchait en 1559 à imposer aux Roumains soumis à l'autorité du magistrat cet instrument de conversion <sup>1</sup>.

Puis, sous le patronnage du prince, on avait imprimé ce « Questionnaire chrétien » (*Întrebarea creștină*), acceptable pour les luthériens, de même que pour les calvinistes. L'éditeur, qui était un homme totalement désorienté, met son livre sous la double protection de l'évêque Sabbas et du métropolitain valaque Éphrem, ce qui montre qu'il faut considérer cet opuscule comme une œuvre antérieure à la nomination de l'évêque Georges le calviniste, qui fut faite, ainsi que nous l'avons dit, en 1562 <sup>2</sup>. Éphrem n'apparaît que jusqu'en 1560 <sup>3</sup>. Nous avons donc à faire avec une impression de Brașov datant de cette année: les liens étroits avec la Valachie eux-mêmes indiquent cette date d'apparition. Il ne s'agit donc pas encore d'un calvinisme concret, organisé et combattant. On avait cru devoir ajouter à cet opuscule une « épître » et des conseils pour les Pâques et pour la Communion <sup>4</sup>.

Maintenant commence l'œuvre d'imprimeur de Coresi.

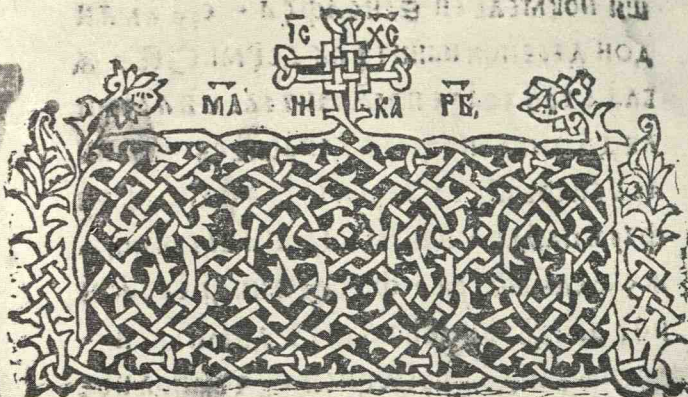
En ce qui concerne ce nom de Coresi, de fait Corésius, nous avons dit qu'il peut avoir une origine grecque, et nous avons cité le datif pluriel grec de κόρη: κόραισι. Mais il y a aussi une localité de Khoren en Arménie, d'où vient le célèbre historiographe Moïse. Ce nom en était arrivé donc à être largement répandu, sans que ceux qui le portent dussent être parents entre eux. Et, ce qui prouve leurs rapports étroits avec le milieu roumain c'est la mission qu'ils ont accomplie de même

<sup>1</sup> *Chron. Fuchsio-Lupino-Oltardinum*, à cette date; la chronique est reproduite aussi dans *Quellen*, IV. Voy. aussi Iorga, *Ist. Bis.*, 2-e éd., I, p. 169 et suiv.; *Ist. lit.*, I, pp. 80, 100. Cf. aussi Constantin Lacea, dans la *Revista filologică*, I, p. 354 et suiv. On cite une traduction allemande de l'épilogue de ce livre, dans lequel le fameux imprimeur Coresi est mentionné comme originaire de Târgoviște et son auxiliaire Théodore est intitulé « Schreiber ».

<sup>2</sup> M. Al. Rosetti, dans un cours cité par M. Lucian Predescu, *Diaconul Coresi*, Bucarest, 1933, p. 27, croit qu'il peut dater de 1559.

<sup>3</sup> Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-e éd., p. 150.

<sup>4</sup> Voy. André Bârseanu, dans les *Mém. Ac. Rom.*, loc. cit., et Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, p. 182. Il a été reproduit en facsimilé par J. Bianu, dans *Texte de limbă din secolul XVI*, Bucarest 1925.



**И**ЗЪСЛУША СЪНЪ БУНЪ ВЪСЪТЪ  
 ИЛОЖДЕСТВО ЧЪСТНАГО ПРЪДАНТЪ НА ЧРЪГЪ  
 ОУПЪ АТЪМЪ АМЪ МЪЛЦНЪ ЧЕНЪРЪ А ФА  
 ЧЕ ПОУЪСТЕ • ДЕСИНЪТЕ ДЕСАТЪРЪ НОН  
 ДОУКЪРЪРЕ • КЪ МАУДАТЬ НОВА ЧЕА  
 ДЕСАТЪЮ АШНШЪ КЪЗЪТЪРН ШН СЛОЦН ФЪ  
 РЪ КЪБЕНТЕ МЪ • ВРЪСЕ ШЪМЪЕ ПРЪОБЪМЪ ОУ  
 СЪТОАТЕ НСПНТНН • ПРЪРЪНЪДЪ ЧЪЕ СКРИЪ  
 ЦННТОРЮ ФЕШФНАЕ • СЪАЦЕДЕЦН ДЪ  
 БИ АЦЦАТОБЪН КОВЕННЪ АТЪЗНТЕ •  
 СЪПЪКЪРЪЕ • КЪГЪ ЗАЧАТЪЕ ПРЪДАНТЪА •  
 БРЕМА ЧЪА ФЪ АЗНДЕАЕ АЪРЪОДЪА  
 ПЪХАТЪ АЛЪ ИЪДЕННЪ • ОУА ПРЪБЪТЪНЪ  
 МЕЛЕН ЗАХАРЪА • ДЕСА ЕФНМЕРЪА БЪ  
 ЕН • ШН МЪЛЪРЪ АУНДЕА ФЪ ТЕЛЕ ДЪААРОНЪ

ГЛА

34

Fig. 11. — Page de l'Évangélaire roumain de 1561.

que par leurs noms, qui appartiennent au terroir, comme Șerban, Bunea, etc.<sup>1</sup> Le secrétaire, ou diacre, lui-même déclare être originaire de Târgoviște, dans les explications qu'il donne à la fin de l'Évangélique publié en roumain.

Cet Évangélique de 1561<sup>2</sup> ne représente lui-même que la continuation du courant qui avait été commencé par l'édition du catéchisme. Il mentionne « le roi Jean », mais celui qui « écrit », c'est-à-dire qui est l'imprimeur de ces « livres sacrés chrétiens » pour toute espèce de « popes roumains », mais, bien entendu, aussi pour être lus par tous les « Roumains qui sont chrétiens », est « messire Hans Beagner de Brașov » (Benckner), qui a employé dans ce but « le diacre Coresi de Târgoviște et le *diac* Théodore », faisant donc une distinction entre le premier, qui est aussi un clerc, et le second, qui n'est qu'un simple secrétaire princier. On prie aussi les évêques, citant le commandement de l'apôtre Paul concernant le livre compréhensible par le peuple, de le lire d'abord et de ne pas commencer par le critiquer. Le livre est, du reste, destiné à être employé dans l'église: il conserve toutes les indications marginales pour le prêtre<sup>3</sup>.

Cette publication elle-même doit être rapportée à son milieu pour en comprendre le vrai sens. Elle parut vers le

<sup>1</sup> Stoica Nicolaescu, *Diaconul Coresi și familia sa (moșie, biserică)*, Bucarest, 1909. Tous ces noms ont été rassemblés, avec une tentative de généalogie, par M. Lucien Predescu, ouvr. cité, p. 10 et suiv.

<sup>2</sup> Pour les exemplaires qui en ont été conservés, voy. Sextile Pușcariu, dans la *Dacoromania*, I, p. 344; Lucien Predescu, ouvr. cité, p. 19 et suiv. Cf. le même, *Două tipărituri necunoscute ale diaconului Coresi*, dans l'*Arhiva*, XXXVI (1929). Pour la langue, Mario Roques, dans la *Romania*, XXXV (1907), pp. 106—109; P. V. Haneș, dans les *Conv. Lit.*, XLVII (1933), pp. 994—995, et *Studii și cercetări*, p. 99 et suiv.; N. Drăganu, dans la *Dacoromania*, I, p. 349 et suiv.; cf. *ibid.*, III, p. 472 et suiv. Un Évangélique slavoumain manuscrit, chez J. Bogdan, dans les *Conv. Lit.*, XXV (1891), pp. 33—37.

<sup>3</sup> *Tetравангhelel diaconului Coresi*, éd. Gerasime Timuș, avec une préface de C. Erbiceanu (et de fait celui qui l'a découvert), Bucarest 1889. Description et autre bibliographie chez Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 45—46. Une nouvelle édition de l'Évangélique portant le nom du « diacre Călin » (*sic*), imprimée à Brașov en 1564—1565, voy. M-me Corneaeva-Petfulană, dans la revue *Slavia*, VI (1926), p. 187 et suiv.



mois de mai; quand le travail a été commencé, il y avait en Moldavie la défaite d'« un certain Despote », comme on le savait bien à Sibiiu <sup>1</sup>, mais beaucoup mieux à Braşov. Les comptes de Braşov manquent pour ce moment, mais il est intéressant de se rappeler qu'après quelques mois paraissait en Moldavie Wolfgang Schreiber, avec son offre d'imprimer des livres roumains, en décembre 1562 <sup>2</sup>. Mais cela ne suffit pas. Benckner avait un gendre, que nous avons trouvé mêlé aux affaires des prétendants moldaves pour en arriver ensuite à une réconciliation avec le prince Bogdan <sup>3</sup>. Une suggestion a pu donc venir des relations que nous venons de noter. Du reste, Benckner lui-même ne faisait aucun choix en ce qui concerne la langue et l'esprit des publications qu'il patronnait. Comme on lui aura fait observer que le premier Évangéliste ne trouve pas d'acheteur, il commanda aussitôt, en 1562, qu'on en commence un autre qui aurait été demandé partout, sans mentionner aucun des princes voisins. Les mêmes imprimeurs terminèrent ce second ouvrage <sup>4</sup>.

Puis, comme la séparation entre luthériens et réformés s'était prononcée, par un décret de la diète transylvaine, en 1564, on put commencer, sous le patronnage du gouvernement lui-même, l'impression des livres nécessaires à cet évêché d'un nouveau caractère.

On donnait donc en 1570, pour l'évêque transylvain lui-même, le célèbre Psautier, qui n'est que la reproduction d'un ancien manuscrit hussite <sup>5</sup>, et le livre de liturgie d'un autre caractère qui est mentionné par l'évêque au mois de novembre de la même année. Sur la première de ces publications, l'imprimeur, aussi laborieux que peu habile, note

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 873.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 876.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 605—606, nos MCXXX—MCXXXI. Voy. plus loin.

<sup>4</sup> Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 46—49.

<sup>5</sup> Description et étude bibliographique, Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 55—56. Un ancien Psautier, d'une exécution supérieure, contenant des formes moldaves, chez Victor Brătulescu, dans *Inchinare lui Nicolae Iorga*, p. 58 et suiv. (on y donne aussi la comparaison avec d'autres Psautiers).

avec raison que « toutes les langues ont la parole divine, nous seuls, les Roumains, nous ne l'avons pas encore ».

On ne pourra pas fixer d'une façon définitive la date du massif volume des *Actes des Apôtres* en roumain, d'après un manuscrit d'ancienne origine et d'une forme soignée, sûre, rythmée, qui certainement n'avait pu être imprimé qu'au moment où la foi « purifiée » avait déjà été introduite d'une façon sérieuse chez les Roumains aussi <sup>1</sup>.

Mentionnant ce livre, qu'il appelle d'un terme grec « Praxiu », Coresi donnera aux frais de Nicolas Forró, un des chefs du mouvement calviniste qui, ayant trahi Jean-Sigismond, fut condamné en 1564, une explication de l'Évangile, avec un supplément de prières qui ne correspondaient pas tout-à-fait avec ce manuel de la nouvelle loi. Ici il n'est plus question de reproduire un texte ancien comme pour l'Évangile, mais une œuvre nouvelle, traduite du hongrois <sup>2</sup>. C'est la première direction venant de ces Hongrois calvinistes.

A la même époque appartient, en rapport avec la même tradition orientale, mais sans correspondre à un vrai besoin, aussi un livre de juridiction ecclésiastique <sup>3</sup>, d'après Mathieu Blastarès, qui avait résumé le « Pénitencier » de Jean Nestéutès (« celui qui observe le carême »). C'est une traduction plus ancienne, originaire plutôt de

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 49. Cf. Crețu, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, 1885. J. Bianu l'a imprimé en fac-simile, dans *Texte de limbă din sec. XVI*. Cf. Constantin J. Karadja, *Despre lucrul apostolesc al lui Coresi din 1563*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, sect. litt., 1924.

<sup>2</sup> Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 51—52, d'après Gr. Crețu, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, V, p. 29 et suiv.; Nerva Hodoș, dans *Prinos lui D. A. Sturdza*, 1903; Élie Dăianu, dans le *Răvașul*, VI (1908), p. 168 et suiv. L'original est de Gaspar Heltai, Cluj, 1551, 1559.

<sup>3</sup> Bianu, *Pravila Sfinților Apostoli* (facsimilé, Bucarest, 1925). Rapprochée du *Codex Neogoeanus* (cf. Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, II, p. 223 et suiv.; J. Bogdan, dans les *Conv. Lit.*, XXIV, p. 727 et suiv.; N. Drăganu, dans la *Dacoromania*, IV, p. 1094 et suiv.; *Grai și suflet*, I, p. 332 et, dans les deux formes, imprimée par M. C. A. Spulber, *Cea mai veche pravilă românească*, Cernăuți, 1936. Cf. Al. Rosetti, dans *Grai și suflet*, V (1931—1932), pp. 194—198. Cf. aussi J. Bianu, *Manuscript de la Ieud, Maramureș*, Bucarest, 1925 (dans la collection de fac-similés).

Valachie, car on n'y trouve aucune introduction de mots hongrois.

Le commerce du livre slavon continuait cependant à côté, sous la protection lointaine de ces deux princesses à demi-serbes. Bien qu'on invoque le nom d'Alexandre, le nouveau prince de Valachie, l'initiative pour une publication dans cette langue en deux volumes contenant, mois par mois, le service de l'Église<sup>1</sup>, a dû commencer dès l'époque du prince Pierre, si l'on n'admet pas que le diacre Coresi eût travaillé en Transylvanie comme un des réfugiés dont ce jeune prince se plaint. Quoi qu'il en soit, un livre de cette façon pouvait être reçu avec plaisir en Moldavie, à l'époque où la régente était Hélène.

Suivent, par les soins de l'évêque transylvain Euthyme, l'*Octoïque* de 1574—1575, le *Psautier* de 1576—1577, le *Triode* de 1578, l'*Évangélique*, auquel travailla le même Coresi, avec son élève Emmanuel, en 1579, un second *Évangélique*, le *Petit Octoïque* de 1586, publié ausis sous le fils d'Alexandre, Mihnea; mais après la mort d'Alexandre il n'y a plus de mention du patronage princier, Alexandre lui-même étant, comme on l'a vu, malgré son long séjour à l'étranger, étroitement relié aux traditions roumaines et cherchant à le proclamer. Du reste, après quelque temps, Coresi vint en Transylvanie, où un étranger, le diacre Laurent (Lorent), travaillait à des publications du même caractère<sup>2</sup>, les publications slavonnes de ce concurrent et celles de Șerban, fils de Coresi, employant l'appui du nouvel évêque Gennadius (1581), jusqu'à la fin du règne de Mihnea, qui avait été élevé dans la tradition du pays.

Mais il y a la preuve que le pays lui-même demandait des publications en roumain, car nous avons, pour l'année 1577, un *Psautier* bilingue comme dans les anciens manuscrits,

<sup>1</sup> Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 53.

<sup>2</sup> L'*Octoïque* de 1575; Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1931, pp. 201—204. L'*Évangélique* de Alba-Julia (Bălgrad), 1579; Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 75, n° 24. Voy. aussi V. Ursăcescu, *Psaltire slavonă (1577—1580)*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, sect. litt., 1927, p. 179 et suiv.

le grand *Évangélaire expliqué* de 1581, et, de l'autre côté, chez les Banatiens, la *Palia*, l'*Ancien Testament*, de 1582 <sup>1</sup>.

Mais ces ouvrages méritent, par tout ce qu'ils manifestent pour la compréhension de la vie spirituelle de la nation, d'être examinés séparément, en rapport avec une autre époque du développement de la civilisation roumaine. Car tout cela ne part pas des princes, mais, fût-ce même avec le secours des étrangers et sous leur surveillance, du désir de comprendre qu'avait la nation elle-même.

---

<sup>1</sup> Voy. Bianu et Hodoş, loc. cit., à cette da e.

LIVRE IV  
FIN DE L'ÉPOPÉE MOLDAVE

## CHAPITRE PREMIER

### UN COMMENCEMENT D'INFLUENCE GRECQUE

Jusqu'à ce moment, le rôle des Grecs dans les pays roumains avait été très réduit. Les anciens marchands qui, comme un certain Polos, au XIV-e siècle, venaient chercher fortune sur le Danube, ou comme un Caliani, qui était à la tête des affaires à Cetatea-Albă pendant le règne d'Étienne-le-Grand, avaient disparu. La pénétration des Turcs dans la Mer Noire, la prise de possession des ports génois et moldaves, jadis florissants, empêchaient toute activité libre et féconde. Dorénavant, Gênes ne joue aucun rôle, sauf cette ancienne colonie de Chio qui sera perdue elle-même; Venise, qui n'avait plus Tana, à la bouche du Don, se bornait au commerce de la Méditerranée qui s'appuyait sur les deux « royaumes », Crète et Chypre. Même dans les rapports avec les Roumains, les Italiens représentent alors très peu : le grand projet d'Alexandre Lăpuşneanu, qui cherchait aussi des liaisons d'art avec Venise<sup>1</sup>, avait cessé en même temps que son règne, la mode des beaux édifices étant pendant quelque temps totalement arrêtée au milieu des troubles et des guerres intérieures, pour n'être reprises qu'après 1580, sous Pierre-le-Boiteux et son neveu valaque, Mihnea, de la nouvelle dynastie qui se substituera à celle qui avait été dominée par les sœurs Chiajna et Roxane. Il semble aussi que l'activité des négociants de Braşov et de Sibiiu, dont les

---

<sup>1</sup> Voy. Iorga et Balş, *L'art roumain ancien* (aussi d'après les renseignements tirés des Archives de Venise par C. Esarcu, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*).

comptes sont si précieux pour l'histoire, était de plus en plus brève et en pleine diminution. On voit même, chez les Valaques, une certaine antipathie envers les marchands qui venaient de Turquie. Le jeune prince Pierre se défend en 1563 contre l'idée que certains marchands grecs qui viennent en Transylvanie lui appartiendraient, affirmant qu'ils viennent du pays soumis à « l'empereur »<sup>1</sup>.

Mais le nouveau prince de Valachie, Alexandre, était un homme auquel son père avait donné le nom de bravoure du grand Macédonien, il avait passé par Rhodes, ainsi qu'il le dit lui-même, dans une inscription qui nous a été conservée; il y avait passé trois ans dans l'ancien château des Hospitaliers portant jusqu'aujourd'hui les croix de Jérusalem; il avait été envoyé en « Arabie », où il ne passa pas moins de vingt autres années, et quatorze ans à Alep; il avait vécu donc dans un milieu dominé par la civilisation grecque, qu'il devait nécessairement transporter avec lui dans son pays d'origine. Ceci d'autant plus que sa femme était originaire de Péra, où les Grecs de pure race fraternisaient avec les Levantins et elle était apparentée par sa mère à la famille Salvaresso de Chio, la sœur de cette Catherine, Mariette, ayant épousé un Génois, Adorno Vallarga, probablement originaire de cette même île, son frère portant le nom de Zanetto, et une troisième sœur était arrivée à être la femme de Phrangopoulo, dont le nom signifie un Grec d'origine « franque »<sup>2</sup>. Avec ces Grecs à demi italianisés, avec ces Italiens très grecisés, se réunissaient dans la même camaraderie d'intérêt les Ragusains de l'Adriatique, qui étaient restés libres dans leur petite république, groupe d'hommes intelligents, actifs et entreprenants, qui avaient leurs représentants prêts à essayer tout commerce et à prendre à leur compte toute ferme of-

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 581—582, n° VIII. De fait, c'est Chiajna qui parle, car c'était elle qui conduisait tout en ce moment, son fils n'ayant que « dix-neuf » ans, « vilissimo d'animo », et elle, « impudichissima, ma d'ingegno virile, il tutto governa »; Veress, loc. cit., p. 252.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Contribuții la istoria Munteniei în secolul al XVI-lea*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XVIII, et surtout *Ospiti romeni în Venezia*, Bucarest, 1932, p. 11 et suiv.

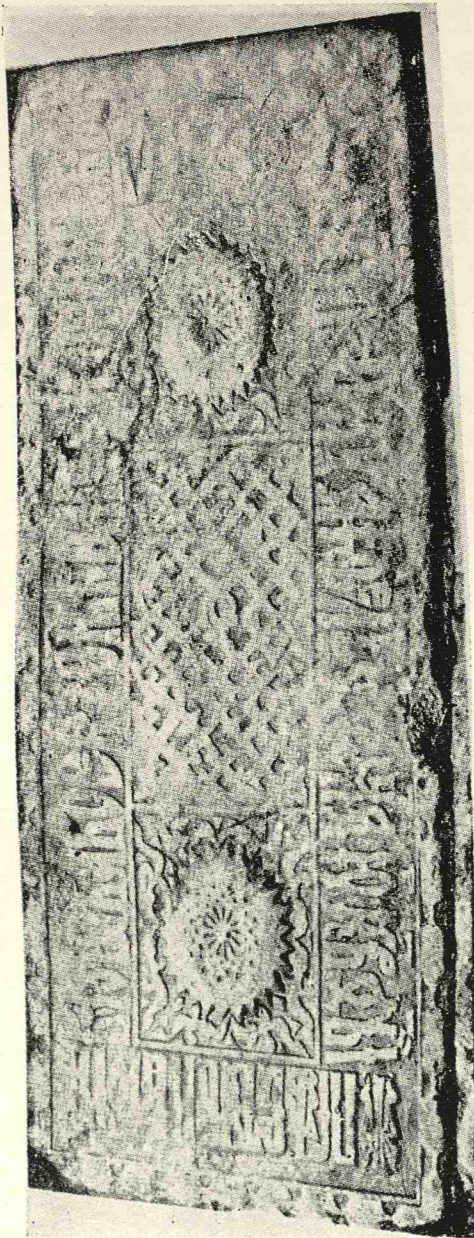


Fig. 12. — Pierre tombale de Vlad, fils d'Alexandre, prince de Valachie (église de Radu-Vodă, à Bucarest).



ferte, à Andrinople, à Silistrie, à Timișoara <sup>1</sup>, en Valachie, en Moldavie, jusqu'à ces frontières de Pologne où les affaires étaient exploitées par des Italiens.

Les Grecs étaient maintenant en pleine ascension à Constantinople, qui semblait revenir, sous certains rapports, à la vie byzantine des anciens empereurs <sup>2</sup>. Ils avaient à leur tête des descendants, parfois riches et appréciés, des familles qui avaient conduit l'État à l'époque de l'empereur chrétien: on rencontre çà et là un Paléologue <sup>3</sup>, un Rhalli, un Cantacuzène <sup>4</sup>, appartenant à plusieurs branches. L'un de ces Cantacuzène, ayant pris à ferme certains revenus des Sultans, comme celui de la pêche, du poisson, de l'achat des fourrures, et des « dents de poisson » dans la Russie moscovite, du sel marin d'Anchiale, où il avait fait bâtir un château, portait fièrement sur son sceau l'aigle bicéphale et, ami du tout-puissant vizir Sokoli, il avait, comme jadis l'aventurier vénitien Gritti, la garde d'honneur d'un janissaire devant sa porte <sup>5</sup>. Les Turcs, qui l'admiraient pour son intelligence et son astuce, le nommaient le Chaïtan-Oglou, c'est-à-dire le « fils de Satan » <sup>6</sup>.

Un homme si riche, et ayant des amitiés si précieuses, put facilement arriver à être l'arbitre de la nomination des évêques, jusqu'au rang des patriarches œcuméniques, et des princes roumains. Il demanda en mariage une des filles de Chiajna, mais celle-ci rappela la fiancée, au beau milieu du voyage vers Constantinople, ainsi qu'elle l'avait fait en renvoyant en Transylvanie sa bru <sup>7</sup>. Une autre princesse

<sup>1</sup> Voy. Fermeňzin, *Acta Bulgariae ecclesiastica*, dans les *Mon. Slavorum Meridionalium*, XVIII, Zagreb, 1887.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Byzance après Byzance*, *passim*.

<sup>3</sup> Il y en a un en 1520, qui remplissait les fonctions d'interprète de Venise; Albèri, *Relazioni*, III, p. 53.

<sup>4</sup> Voy. aussi Veress, loc. cit., pp. 274 et suiv., 286—287, n° 340.

<sup>5</sup> Surtout d'après le journal d'Étienne Gerlach, Iorga, dans *Contribuții. (Mém. Ac. Rom., 2-e série, XVIII)*, pp. 16—19.

<sup>6</sup> Sur le commerce important qu'il faisait avec la Moscovie, Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 619—621, n° XLIX—LI; pp. 624—625, n° LIII.

<sup>7</sup> Ordre turc de reproches, adressé à Pierre, bien qu'il eût restitué la dot; *ibid.*, p. cviii. Un récit italien différent, dans Legrand, *Recueil de fables*

avait épousé le neveu du patriarche byzantin Joasaph, Stamati <sup>1</sup>.

L'une des filles de Chiajna devait être, à cause de sa dot si importante, — 30.000 ducats —, la femme de Grantrie de Grandchamp, ambassadeur de France à Constantinople, vers la fin de l'année 1566 <sup>2</sup>. Mais Chiajna refusa l'offre de l'ambassadeur à cause de la différence de religion. On croyait que ce seigneur, à une époque où l'aventure dominait en France, aurait voulu devenir une espèce d'imitateur du Despote chez les Valaques: n'ayant pas réussi, il redevint à Chaïtan-Oglou les cadeaux faits à sa promise. Mais cependant il continua à poursuivre l'idée de la principauté roumaine, offrant aux Turcs des dons et une augmentation de tribut; il pensait à établir en Valachie les huguenots persécutés dans son pays, et, comme ils étaient les ennemis de l'empereur allemand, les Turcs auraient eu sur le Danube des alliés naturels <sup>3</sup>. De nouveau déçu, il travailla, en 1570, pour amener le retour dans leur patrie de la famille de Chiajna et il pensait envoyer en France un de ses fils <sup>4</sup>.

L'hellénisme pénétrait de plus en plus, sinon dans la communauté, restée strictement slavonne, de Lwów, à la Cour d'Ostrog, sous les ambitieux knèzes orthodoxes de cette région <sup>5</sup>.

Chiajna, que Jean-Sigismond présentait à la Porte comme étant « une femme très légère, qui emploie dans toutes ses

*ésopiques*, Paris, 1896, pp. xiv—xv; Iorga, *Contribuții*, p. 4. Aussi dans Bănescu, *Un poème grec vulgaire* (résumé dans Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 55—56, n° cxxx).

<sup>1</sup> Crusius, *Turco-Graecia*, p. 274, chez Iorga, loc. cit.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 568, n° dxliv; p. 569; Iorga, loc. cit., p. 5; dans Hurmuzaki, XI, pp. 77, n° cxviii; p. 569.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 577, n° dliv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 644, n° dlxxxiv. Ses efforts continuent; *ibid.*, p. 607. Après une cinquantaine d'années, on voit un autre ambassadeur de France qui charge un peintre grec d'orner l'église de St. Benoît; *Ambassade en Turquie de J. de Gontaut-Biron, baron de Salignac, 1605 à 1610*, Paris-Auch, 1888, II, p. 85.

<sup>5</sup> Voyez aussi Sokolov, *L'Ukraine et les Grecs aux siècles XVI—XVIII* (en russe), dans les *Mémoires de l'Académie de Kiev*, 1919.

affaires à l'étranger des Grecs »<sup>1</sup>, avait compris que cette nouvelle force des Grecs doit être courtisée et, au besoin, récompensée chez elle. D'autant plus que cet appui devait être recherché par ces deux personnages, totalement étrangers au pays, qui furent, au commencement, Alexandre et Catherine.

Nous avons dit que, sous le règne d'Alexandre, l'imprimerie slavonne recommence à travailler en Valachie. Les comptes de Braşov montrent les conditions dans lesquelles on transporta en 1573 les caractères qui se trouvaient à Braşov; un prêtre vient de la part du prince pour les demander, et après quelques mois voici paraître « le diacre de l'évêque, typographe, avec quatre autres de l'imprimerie »<sup>2</sup>. Il était question même de reprendre cette activité dès 1570, quand on faisait venir de la Valachie un opuscule appartenant à « l'évêque », Euthyme<sup>3</sup>. Mais, en même temps, on entrait en rapport avec les couvents grecs comme les moines de Saint-Barlaam, en Tessalie<sup>4</sup>. À une époque où, en Occident aussi, on pensait au rachat des captifs, des gens de Chypre sont délivrés dans les pays roumains<sup>5</sup>.

Mais Alexandre était assez habile, ou bien il aimait trop la race dont il venait, pour qu'il ne dût chercher à affirmer de plus en plus son caractère roumain.

Il le fit par plusieurs voies.

D'abord celui qui rappelle son grand-père Mihnea, s'entoure de boïars ayant le caractère le plus nettement indigène. Autour de l'homme qui était venu de l'Asie, il n'y avait que de vieux conseillers roumains. C'était lui qui les avait trouvés, ou plus probablement ses boïars mécontents du

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 510, n° CCCCLXIX (1564). Il demandait, à la place de Pierre, un prince guerrier. Un autre rapport parle des « conseillers épirotes »; *ibid.*, p. 586; voy. aussi Bănescu, loc. cit.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 809—811.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 807. Cf. *Ospiti romeni*, p. 24.

<sup>4</sup> Voy. Gelzer, *Achrida*, p. 54 (an. 1570). Cf. Iorga, *Doc. grecs*, III, au commencement.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 879.

gouvernement de Chiajna s'étaient organisés en partie et l'avaient appelé, car ils n'avaient pas sous la main l'ancien prétendant Radu Iliaş ou le plus ancien prince Radu Païsius, qui tous deux étaient morts en exil. Ainsi, dès le mois de juillet 1568, trouve-t-on comme témoins dans ces documents le grand ban Dobromir, le grand vornic Dragomir, un Radu comme grand logothète, un Badea comme trésorier, un Stan comme spathaire, un Vlad comme comis, un Ivaşcu (Golescu) comme stolnic, un Gonţea comme échanson et enfin un homme du pays, Stoica (Stoichiţă) comme ministre des Affaires Étrangères. Plus tard, nous trouvons aussi un Ivan, un Mircea, comis, un Bratul, un Basile (1570), pour qu'ensuite la place de vornic soit occupée par un Neagoe, qui porte un nom princier, et celle de logothète par Jean, qui fut remplacé par Ivaşcu.

Et, parmi les familles qui favorisent le plus le prince, il y a celle des Golescu : en 1573, une femme de cette famille, la veuve de postelnic Caplea, obtient la moitié de sa terre portant ce nom <sup>1</sup>. Comme étranger, il n'y a que, vers la fin de ce règne d'un prince déjà avancé en âge, s'il faut additionner toutes les années de ses avatars, dont il aimait à parler, un Hărvat (Horváth), ce qui signifie, en hongrois, Croate.

Mais, deux mois après s'être établi à Bucarest, Alexandre imitait le « pâtre » Mircea et il faisait tuer, le jour même du mariage d'Ivaşcu, tout un groupe de boïars : Radu de Drăgoieşti, qui était beau-père du prince Petraşcu <sup>2</sup>, Mihnea de Bădeni, fils du trésorier Udrişte, Théodore de Bucov, Radu de Boldeşti, un Vlad, au nom princier, qui était le « fils de Caplea », un Stan, « fils de Drăguleţ », un Petraşcu et un Calotă et le fils de Socol, Radu, qui attendait sans doute un autre sort <sup>3</sup>. En 1570, pendant l'automne, il y eut une

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 892—894. Une autre Caplea est la femme de Stan ; *ibid.*, p. 894.

<sup>2</sup> Pour sa veuve, Neaşa, *ibid.*, p. XXI, note 8. Pour sa fille Mara, morte en 1570, Iorga, *Inscriptiï*, I, p. 180, n° 378.

<sup>3</sup> Chronique du pays. On en trouve l'écho à Constantinople, en septembre 1568 ; Hurmuzaki, II, p. 586, n° DCXV. En 1571 aussi, on entendait encore à Sibiu « selczam Mehren vom Waida » ; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 879. Mais les Turcs préférèrent envoyer à Alexandre un nouveau drapeau d'inféodation ; *ibid.*

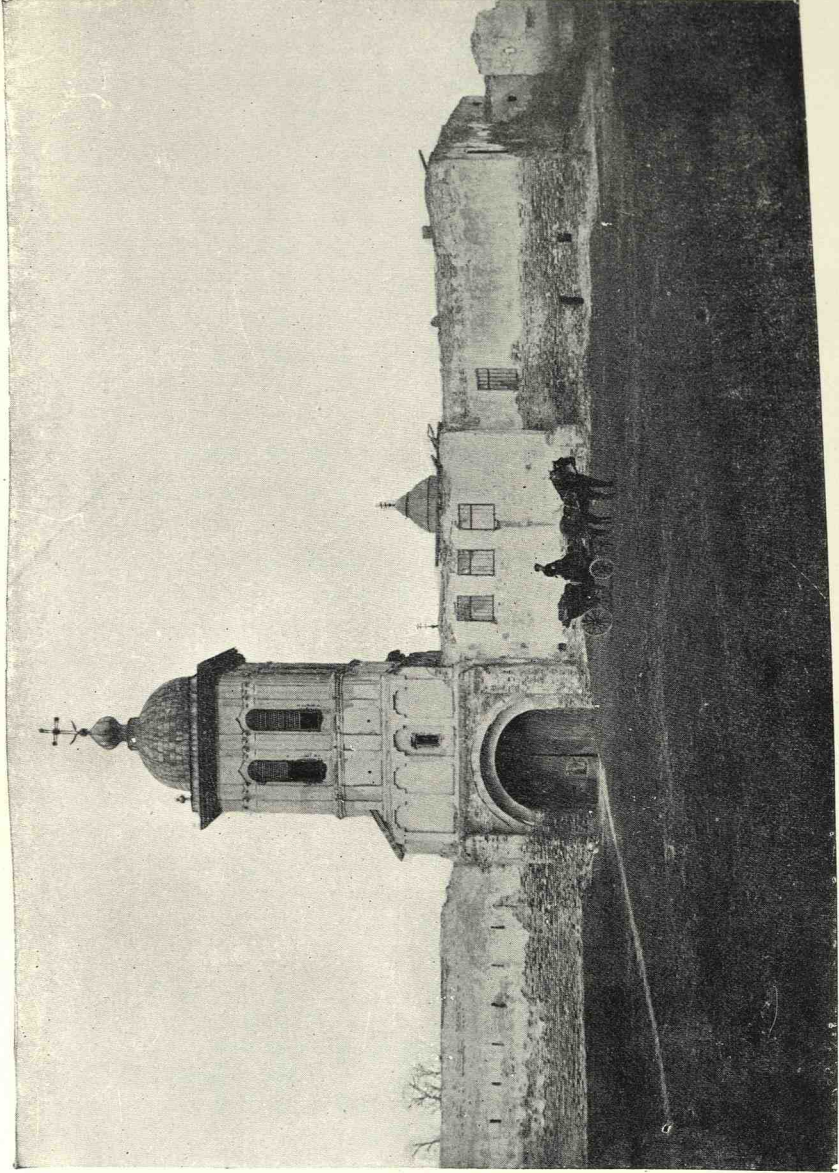


Fig. 13. — Couvent de Plumbuita (XVI-e siècle).

invasion d'expatriés qui apportaient comme prince « un parent de Pierre », et on reçut à la Porte dix-sept têtes coupées <sup>1</sup>; à ce moment, des ambassadeurs de Chiajna circulaient en Transylvanie <sup>2</sup>. On trouve ensuite, en 1572, la tentative faite par un prétendant qui portait le vêtement de moine <sup>3</sup>; de cette famille évincée, la fille de Chiajna qui était, la femme de Socol, apparaît, dès 1571, dans différents endroits transylvains, où il n'y avait pas beaucoup de sympathie pour le nouveau règne. Étienne Báthory avait vainement offert aux Turcs une somme importante pour que le vizir Sokoli remplace Alexandre par un fils de cette femme inlassable qu'était Chiajna <sup>4</sup>.

De ses propres deniers, Alexandre avait fait bâtir à Bucarest, dans le quartier plus ancien, au-delà de la Dâmbovița, devant l'église de Mircea et de son fils Pierre, sa propre fondation, où seront descendus pour le dernier repos ses fils, ainsi qu'un fils de Dobromir, le postelnic Michel; c'est là aussi que sera posée sa pierre tombale, qui a depuis longtemps été transportée à une autre place <sup>5</sup>.

Bien qu'il eût envoyé, d'après les suggestions de ses parents « latins », au Pape des dons pour les églises de Rome <sup>6</sup>, Alexandre témoigna toujours le plus grand respect à la religion du pays et à ses églises. Reçu avec honneur à la Cour de Bucarest, le Français Lescaloppier l'entendit porter un toast, à un banquet auquel il avait été invité, d'abord pour « la santé de Dieu », — ces paroles roumaines sont reproduites

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 608.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 806—808.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 808. Ambassade de Paul Markházy envoyé vers Alexandre en février de cette année; *ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 612—613, n° DXCII.

<sup>5</sup> Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 438; *Inscripții*, I, pp. 246—247; le même, dans le *Bull. Comm. Mon. Hist.*, 1929, p. 161. On vient de la découvrir dans un musée; nous l'avons publiée dans le *Bulletin de la Commission des Monuments Historiques de Roumanie*.

<sup>6</sup> Humbert, *Revue d'histoire diplomatique*; résumé dans Iorga, *Ist. Românilor prin călători*, I. Voy. aussi plus loin.

dans la description du voyage, — ayant à faire les mêmes souhaits pour la santé de l'empereur turc <sup>1</sup>.

C'était d'autant plus nécessaire que l'ancienne régente, qui paraissait pouvoir dépenser jusqu'à 200.000 ducats, restait à l'affût pour regagner le trône destiné à son fils Pierre ou à ses frères, Mircea et Radu <sup>2</sup>. En effet, la famille avait été attirée à Constantinople par une simple convocation de Pierre, qui serait venu à la Porte <sup>3</sup> pour obtenir sa confirmation et baiser le bas de la robe du Sultan, selon la coutume, — c'est la raison pour laquelle sa mère, ses frères, ses sœurs, n'étaient pas venus avec lui, — et être ensuite retenue là. Chiajna, envoyée ensuite à Alep, à la place d'Alexandre, qui venait d'être nommé, ou à Konieh, conservait tous ses liens avec les Turcs influents. Elle ne pouvait pas oublier sa fortune perdue, jusqu'à « 130.000 ducats », qu'elle avait tirés du fond de la terre, et, pendant quelque temps, il fut poursuivi par la crainte d'être jeté à la mer, sort duquel elle a été sauvée seulement par l'intervention de la Sultane Valideh <sup>4</sup>. Mais, à peine arrivé à sa place d'exil, le jeune prince maladif y finit ses jours, étant enseveli, si loin de sa patrie, dans l'église de la Transfiguration, de Konieh (19 août) <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. Geografice*, dans le *Bull. soc. géogr.*, 1900.

<sup>2</sup> Ils sont mentionnés dans l'inscription de l'église de la Cour à Bucarest; Iorga, *Inscriptii*, II, p. 40.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 578, n° DLV; pp. 581—582, n° DLX; pp. 583—585, n°s DLXII—DLXIV; pp. 586—587, n° DLXVII. En 1568, Pierre avait vingt-trois ans; *ibid.* Voy. aussi Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 78—79, n°s CXXI—CXXII.

<sup>4</sup> L'auteur du rapport parle aussi des « promiscui infrenatae libidinis concubitus », de la « monstruosae libidinis mulier », du « scortum salax », de la « petulaca mater »; *ibid.*, p. 586.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 587, n° DLXVI (la nouvelle de sa mort arriva à Constantinople le 5 septembre). Voy. sur son inscription tombale, Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1924, pp. 180—181.

## CHAPITRE II

### UNE DERNIÈRE BATAILLE HÉROÏQUE EN MOLDAVIE

Après la mort du jeune Pierre, Chiajna avait encore deux fils, et elle était disposée à faire tous les sacrifices pour leur gagner le trône.

Mais, de même que le Despote avait voulu être prince de Valachie et qu'Alexandre Lăpuşneanu avait porté le titre des deux pays, transmis à son fils Bogdan, de même, suivant le même commandement du développement historique, la suggestion des mêmes souvenirs passés à l'instinct et les mêmes directions naturelles, Alexandre le Valaque voulut avoir la Moldavie aussi. Deux de ses frères <sup>1</sup> attendaient être établis quelque part : Miloş, qui porte un nom serbe de l'ancienne légende héroïque, comme en avait porté un autre descendant de prince valaque, Marc, ce Miloş, donc, exilé jadis à Caffa et que le journal constantinopolitain du chapelain de l'internonciature impériale, Gerlach, nous montre assistant à la place d'honneur dans l'église de Byzance, comme représentant de la tradition impériale chrétienne, et Pierre, un jeune homme débile, qui, souffrant d'une maladie que les Allemands du Tyrol appellent « Marez », était, dès ce moment, surnommé « le boiteux », et qui sans doute ne rêvait pas d'une règne.

Le nouveau prince de Moldavie donna au Valaque l'occasion de servir son frère. La bravoure innée de Jean

---

<sup>1</sup> Un rapport de l'internonce prétend qu'un frère était spahioglan et deux autres moutéfariaka, et que Chaïtan-Oglou, qui aurait gagné alors son procès conjugal, avait été leur beau-frère ; Hurmuzaki, II, p. 607.



et celle qui se trouvait dans le milieu même d'un pays habitué au combat l'avaient dressé, plein de confiance, au-dessus de tout, devant les Turcs.

Ce nouveau prince était, d'après le témoignage d'un chroniqueur ennemi, dont l'appréciation a passé aussi dans la compilation d'Ureche, de même que jadis le Despote: « subtil d'esprit, éloquent, lettré ». Il n'aura pas trop connu le pays, bien qu'il se fût présenté dès 1561, contre le même Despote, comme fils de prince <sup>1</sup>. Il avait traversé comme marchand des pays lointains, jusqu'à Moscou, où il avait épousé une parente du grand knèze, Marie, fille de Siméon, voévode de Rostov <sup>2</sup>, et il en avait eu un fils baptisé Pierre <sup>3</sup>, qu'il avait confié à sa mère alors qu'il devait revenir à Constantinople, où il se nourrissait du commerce des bijoux. On croyait que sa mère avait été une Arménienne, et on se croyait en état de pouvoir indiquer le nom même de celle-ci <sup>4</sup>.

On ne peut savoir sûrement que peu de choses sur le passé de l'ancien hôte, par force, du Sultan à Rhodes.

Il n'avait en venant aucun projet, mais le seul désir, bien naturel, de conserver son trône et de le transmettre à ce fils de Moscou dont il n'avait pas appris la mort, car il ajoutait le nom de Pierre à côté du sien, tracé d'une écriture énergique, dans un slavon correct, — et c'est le premier cas de document princier signé, après celui unique, du Valaque Vlad.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, p. xxiii et note 2. On prétendait aussi qu'il avait passé à l'Islam. Il aurait vécu, du reste, comme « Jean fils d'Étienne », pendant longtemps en Pologne; Iorga, *Studii și Doc.*, XXIV, p. 47 (1540).

<sup>2</sup> La nouvelle de la mort de cette femme; Hurmuzaki, II, pp. 700—701, n° DCLXXIV. Jean avait envoyé, comme prince, l'évêque Ésaïe de Rădăuți pour le faire venir. Apprenant sa mort, Ivan lui aurait offert comme seconde femme la fille de Fédor de Mstchislav; *ibid.* La signature, dans Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 5, n° 18.

<sup>3</sup> Voy. aussi les documents de Jean du 17 mars 1573; Théodore Bălan, *Documente bucovinene*, III, 1937, pp. 1—2.

<sup>4</sup> Cf. aussi les tentatives d'explication dans Hasdeu, *Ioan-Vodă cel Cumplit*, Bucarest, 1865 (aussi la 2-e éd. en 1894). Pour le début de ce règne, des rapports italiens dans Alexandre Ciorănescu, *Rev. Ist.*, XX, p. 166 et suiv. (surtout sur l'exilé Bogdan).

Il ne pouvait y avoir rien de nouveau dans la façon dont il se présenta, au commencement, envers ses voisins, parmi lesquels le Valaque Alexandre l'avait aidé de ses troupes, bien qu'il aurait désiré au fond, dès lors, que la Moldavie soit confiée à son frère Pierre<sup>1</sup>. Il écrit aux bourgeois de Bistrița vers le mois de mai 1572, s'intitulant prince « par la grâce de Dieu, et avec le secours du très puissant empereur »<sup>2</sup>, mais plus tard, dans ses rapports avec ses voisins aussi, il signe seulement : « Jean, par la grâce de Dieu prince et vrai héritier du pays de Moldavie et des autres »<sup>3</sup>. Le 12 juillet, parlant aux mêmes Saxons de Bistrița, Jean leur expliquait que « le puissant empereur l'a établi dans son pays et il y est avec la volonté de Dieu »<sup>4</sup>. Il ajoutait que, selon son opinion, « ces deux pays, la Moldavie et le Pays Hongrois sont sous la domination du puissant empereur, et Étienne Báthory, leur prince, et son parent, à lui, est leur bon seigneur ».

Il s'adresse à Báthory lui-même en octobre pour des affaires courantes<sup>5</sup>. Une grande ambassade, ayant à sa tête le savant évêque Ésaïe, rédacteur des annales du couvent de Slatina, venait vers le prince voisin au commencement de l'année suivante, 1573<sup>6</sup>.

Jean avait envoyé des ambassadeurs au roi de Pologne, auquel les Turcs demandaient avec des menaces qu'on leur livre les deux « paysans », Bogdan et son frère<sup>7</sup>, — et, au lieu

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 617; voy. Motogna, dans la *Rev. Ist.*, p. 251. On l'appelait en roumain : « Ioan ».

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, registes documentaires ajoutés. Comme document intérieur, celui du 16 mai; Iorga, *ibid.*, p. 892.

<sup>3</sup> Le 5 juin suivant; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 650—651, n° MCCV. Puis une lettre du 22 juin 1573; *ibid.*, p. 657, n° MCCXVIII. Une troisième, le 15 du mois; n° suivant.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 651—652, n° MCCVII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 654—655, n° MCCXIII.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, II, p. 646, n° DCXXIV; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 809. Il revient en mars avec l'ambassadeur de Báthory, qui était Pierre Rác; *ibid.* Une seconde ambassade de ce genre au mois d'avril. Pendant l'été il reçoit de nouveau Michel Rác avec une suite nombreuse; *ibid.*, p. 810. Ordre du Sultan pour que Jean soutienne Báthory; Hurmuzaki, II, p. 655, n° DCXXVIII.

<sup>7</sup> Veress; loc. cit., pp. 316—318, n° 382.

de le faire, le royaume accueillait deux des amis de Bogdan, Drăgan et Albotă<sup>1</sup> —, pour lui prêter l'hommage coutumier, et ceci bien qu'il eût su que Bogdan<sup>2</sup> est abrité chez ses voisins et qu'il attendît l'inévitable choc avec le prince évincé. Plus que cela, se vantant devant le roi d'avoir été capable d'arrêter « 200.000 Turcs et Tatars », qui autrement auraient envahi le royaume, il réclama jusqu'à « l'héritage » de Tomşa, et aussi, chose plus lointaine, la Pocutie, qu'il considérait comme « son héritage », tout en offrant de prêter un autre serment pour ce district seul<sup>3</sup>.

On lui répondit au mois d'août, montrant que, bien que les seigneurs se trouvent réunis en Diète, le sénat n'est pas en nombre et de cette façon on ne peut pas prendre de décision. Rien de l'indignation avec laquelle jadis on recevait de telles prétentions<sup>4</sup> ! En octobre, Jean se plaignait qu'on a permis au « chien de Bogdan » de sortir du pays pour aller vers « son ennemi », et il préparait un retour les armes à la main ; « ce que Dieu ne lui permettra jamais ». Sur un ton solennel qui témoignerait vraiment de quelques lectures, il renvoie les Polonais aux « chroniques » pour y voir qu'ils doivent observer les engagements pris, engagements qui lui avaient été apportés par Jaslowieczki, envoyé vers lui et auquel il avait demandé que le jeune exilé soit livré aux Turcs. Et il y a de l'ironie dans cette observation finale : « bien que s'appartienne à la nation moldave, cependant, avec l'aide de Dieu, j'aime la vérité, et je me comporte envers elle ainsi qu'il est dû à un chrétien ». Il regrette seulement qu'on eût communiqué au Sultan la réclamation, qui continuait à lui paraître juste, regardant la Pocutie<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 318. Bogdan se trouvait maintenant chez les Impériaux, ayant une suite de trois personnes seulement ; *ibid.* Et il avait aussi des rapports avec Christophe Zborowski. Voy. aussi le n° suivant.

<sup>2</sup> Il avait des affaires d'argent avec l'un des Italiens au service du roi, Carlo Soderini ; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 268, n° CXXXVIII (mars).

<sup>3</sup> A ce moment, les Moldaves seraient apparus vers Sniatyn ; Hurmuzaki, II, p. 633. Négociations avec les Polonais en juin ; Veress, loc. cit., p. 322 et suiv. Voy., pour le cas de Sniatyn, le n° suivant.

<sup>4</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 269.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 270—271.

On apprit bientôt la tentative faite au mois de mai par Bogdan <sup>1</sup>, qui, soutenu par ses amis polonais, voulait entrer du côté de Hotin <sup>2</sup>, où se trouvaient encore les siens. Mais le pays ne se déclara pas pour lui. Une lettre du grand vizir, adressée à l'empereur Maximilien, montre que le prince destitué, auquel le Sultan avait bien voulu pardonner, l'ayant appelé chez lui, avait néanmoins passé en Transylvanie par la voie de Kesmark <sup>3</sup>, qu'il avait été arrêté, mais pour être bientôt délivré par le capitaine impérial de Sătmar <sup>4</sup>. Bogdan avait été aidé par le vieux Nicolas Sieniawski et par le nouveau palatin de Podolie, qui était Nicolas Mieski, par le hetman du royaume, Jaslowiecki, qui assure le sandchak de Cetatea-Albă que, aussitôt la résolution turque connue, les envahisseurs s'étaient retirés <sup>5</sup>. Celui qui n'était maintenant qu'un aventurier errant rappelait aux Impériaux ses rapports avec le feu roi de Pologne, auquel il avait été recommandé par son père, qui lui avait fait prêter serment qu'il restera bon chrétien, et rappelait qu'il l'a aidé avec « ses 70.000 cavaliers » contre les Tatars. Il était venu à Hotin chercher des mercenaires, car il ne se fiait pas à ses Moldaves. Ayant été abandonné par ceux-ci, il n'avait fait qu'échanger quelques coups de canon avec cet « Arménien circoncis ». Il était venu à Cassovie pour rassembler des troupes, tout en s'offrant à l'empereur romain, et était disposé à livrer comme garantie trois forteresses: Suceava, Hotin et

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, pp. 622—623, 626—627; Holban ms. Son frère, avait été envoyé, d'après un rapport français, à la Porte en août; *ibid.* Cf. Hurmuzaki, II, p. 636, n° DCXV; pp. 641, 645.

<sup>2</sup> Pour la capitulation de cette forteresse après la mort du roi; Hurmuzaki, II, p. 636, n° DCXV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 632—633, n° DCXI.

<sup>4</sup> Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 18—20.

<sup>5</sup> Annales de Venceslas de Lezno, *ibid.*, pp. 111—112. Gaspar Kornis avait marché contre Bogdan à Șugătag; Hurmuzaki, II, p. 642, n° DCXX; p. 644, n° DCXXII. Cf. aussi Veress, ouvr. cité, II, pp. 19—20, n° 20; p. 25, n° 24. Intervention royale pour Bogdan, Hurmuzaki, II, pp. 628—630, n° DCVIII. Réponse du vizir, Iorga, *Acte și fragm.*, I, loc. cit.; voy. aussi Hurmuzaki, II, pp. 637—638, n° DCXVI. Lettre du Sultan; n° suivant. Voy. aussi *ibid.*, pp. 655 et suiv., 633 et suiv., 668—669.

Soroca comme garantie <sup>1</sup>. Maintenant il serait disposé à aller en Italie, à Venise.

Les réclamations de Jean, la douceur dans les réponses polonaises s'expliquent par le long interrègne après la mort de Sigismond-Auguste, pour l'héritage duquel s'étaient présentés tant de candidats, depuis Henri, frère du roi de France Charles IX, jusqu'au grand-knèze de Moscou, d'où devait venir au nouveau prince de Moldavie la nouvelle que sa femme russe et son fils, qu'il aimait de loin, Pierre, étaient morts, et cette offre d'épouser la fille de Fédor, voévode de Mstchislav.

Donc les conseillers de la régence répondirent aux prétentions de ce voisin, maintenant portées par André Taranowski, qui réussit, pendant trois dizaines d'années, à jouer un si grand rôle dans les rapports moldo-polonais, le 28 janvier 1573, avec la même prudence, craignant d'attirer sur le royaume resté sans maître l'armée moldave. Ils affirmaient qu'ils ne savent jamais avoir promis quelque chose à Bogdan et ne croient pas même qu'il se trouve chez eux; en tout cas, on a donné depuis longtemps des ordres pour qu'il ne puisse pas passer la frontière de Moldavie. Quant à la Pocutie, ils s'imaginent que le prince lui-même n'est plus disposé à en parler <sup>2</sup>.

Mais ce qui intéressait Jean plus que cette ancienne question, c'était l'élection royale, du résultat de laquelle devaient dépendre naturellement ses rapports avec la Pologne <sup>3</sup>, bien qu'il se fût offert déjà au capitaine impérial de Cassovie, en juin 1572 <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 647—648. Voy. aussi les nos suivants. Rapport de Rueber, qui avait parlé au secrétaire de Bogdan, un Polonais, Christophe Gaiowski; *ibid.*, pp. 650—652, n° DCXXVII. Il décrit ce malheureux comme étant un prince distingué, poli et brave. Il aurait paru aussi en Pologne en mars 1574; Ciorănescu, dans la *Rev. ist.*, XX, p. 171.

<sup>2</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 272—273, n° CXXLI. On trouve en dehors de cela la mention des relations de commerce.

<sup>3</sup> Voy. aussi Pierre de Cernival, dans la *Bibliothèque de l'école française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1926—1927.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, II, pp. 630—631, n° DCIX. Il y était poussé surtout par ses soucis concernant Bogdan, abrité chez les Impériaux en Hongrie.

Le prince de Moldavie était en réalité un partisan d'Henri de Valois, ignorant le projet qu'avait formé celui-ci de marier sa sœur Marguerite à Étienne Báthory et d'en faire un roi de Pologne, ou de lui trouver une femme française pour qu'il appuie ensuite cette politique de la France dirigée contre la Maison des Habsbourg, lui donnant comme base la Transylvanie réunie à la Pologne, et, sans doute, les deux pays roumains libres auraient formés les ailes de ce grand État catholique refait comme à l'époque du moyen-âge, sous Louis-le-Grand <sup>1</sup>.

Dorénavant, l'idée que la Moldavie et la Valachie sont des dépendances de la Pologne et que les Turcs doivent abandonner leurs droits sur ces régions poursuit sans cesse le prince français, ainsi que ses agents et les personnes qui le soutiennent.

Du reste, dès le mois de février 1573, Jean avait reçu du Sultan, auprès duquel des envoyés français, inlassables, continuaient leurs efforts, l'ordre de demander aux Polonais, qu'il a le devoir d'observer attentivement, l'élection du candidat français, s'il est impossible de faire vaincre l'un des Polonais qui s'étaient présentés. La volonté des Turcs était de fait seulement celle de ne pas laisser élire un Allemand, car les relations avec l'empereur restaient mal assurées, et surtout de ne pas avoir en Pologne le Moscovite, avec lequel il y avait des conflits pour la question d'un chemin de commerce par la Volga et par Astrakan <sup>2</sup>. La réponse arriva à peine le 23 avril: l'élection n'a pas été encore faite; quand il y aura un résultat, il sera communiqué au Sultan et à ce prince voisin <sup>3</sup>. Jusque là, Jean craignait de voir le Moscovite entrer par la Lithuanie, et il entrevoyait même

---

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *La France dans le Sud-Est de l'Europe*; dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, XIII (1936), pp. 33—36. Il avait été question aussi de faire passer Henri en Pologne par Belgrade de Serbie, par la Transylvanie et les pays roumains; *ibid.*, p. 36.

<sup>2</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 274—275, n° CXLII.

<sup>3</sup> Voy. aussi Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, III, p. 254 et suiv.

la possibilité que la victoire reste à ce candidat; il en parlait aussi à la Porte <sup>1</sup>.

En ce moment, les négociateurs français <sup>2</sup> faisaient de l'annexion des pays roumains un point de programme du nouveau règne, et ils cherchaient à gagner par ce moyen les électeurs <sup>3</sup>. On demandait aux Turcs, qui n'y avaient pas même pensé, de consentir à une cession de simple forme, qui pourrait être employée comme moyen de propagande, et, une fois élu, Henri lui-même ne demanderait pas que la promesse soit réalisée. L'évêque de Valence, parlant alors à la diète de Pologne, montrait qu'il ne peut pas être question d'un lien de vassalité de la Pologne pour le simple fait que la « Valachie » y aurait été ajoutée, et il est bien naturel que, de leur côté, les employés de l'empereur affirmassent qu'une pareille décision de la part des Turcs ne pourrait pas même être attendue.

Henri de France fut élu, et Jean chercha aussitôt des rapports avec le nouveau roi, allant jusqu'à offrir, plus tard, en octobre, aussi par ordre des Turcs, un secours contre les Impériaux <sup>4</sup>. En août, passèrent en Pologne tour à tour de l'Isle et puis l'évêque d'Acqs, Gilles de Noailles; ils étaient venus par la Valachie, et ils durent passer aussi par la Moldavie elle-même <sup>5</sup>. Sans s'être montré reconnaissant envers le prince de Moldavie pour la part qu'il avait eue dans la victoire, — et en ce moment il était torturé par les prétentions turques d'un tribut augmenté, s'efforçant de chercher de l'argent aussi en intentant des procès d'hérésie et de péchés contre des clercs, comme l'évêque Georges de Roman, qui fut destitué en toute forme, faisant venir dans ce

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 276. Cf. un rapport français chez Holban. Rapport du 27 mars de l'évêque de Valence; *ibid.*

<sup>2</sup> D'autres en 1571, Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 807—808; une grande ambassade transylvaine de Pierre Rácz, août 1573; *ibid.*, p. 810. Un Alexandre Morosini aussi en Moldavie (aussi *ibid.*, p. 811).

<sup>3</sup> Voy. les rapports dans Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 20—21.

<sup>4</sup> Al. Ciorănescu, dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 169—170. Il s'intitulait « Magnus dominus Moldaviae ».

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 810; Charrière, ouvr. cité, II, p. 391, note 1; pp. 473—474.

but Euthyme, l'évêque de Transylvanie<sup>1</sup>, puis tué, ou comme le métropolite Théophane, qui fut réduit à s'enfuir, comme l'hégoumène Côme et le moine Molodet, « qui furent enterrés » vivants au moment où on condamnait des boïars comme le logothète Zbierea et un jeune page vagabond, Veveriță<sup>2</sup> —, Jean se dirigeait vers le nouveau roi, lui offrant son concours militaire, qui n'était pas méprisable, contre les Moscovites. Au moment où il devait commencer une longue et difficile lutte contre les Turcs, il voulait, de son côté, le secours des Polonais : dans ce cas, il soumettrait au royaume sa Moldavie, et, s'il ne réussit pas, qu'on lui permette de se retirer au-delà du Dniestr. Ayant épousé récemment la fille du boïar Lupea Huru<sup>3</sup>, il pensait aussi au sort de cette nouvelle famille<sup>4</sup>. On lui refusa nettement<sup>5</sup> ce qu'il avait demandé. Le projet même de l'annexion de la Moldavie à la Pologne s'était évaporé, comme on pouvait s'y attendre. Au mois d'octobre, Jean s'offrait seulement pour aider, si le Sultan le lui ordonne, dans n'importe quelle campagne, Henri<sup>6</sup>.

Mais le grand vizir Sokoli, auquel des boïars avaient fait savoir que ce Jean est « un homme cruel et impie », qui, « a condamné plusieurs personnes et a causé de grands dommages à ce pays », pensait, dès le mois de janvier 1574, à le destituer et il demandait au prince de Transylvanie d'envoyer à la Porte Bogdan, pour apprendre cependant que celui-ci est parti de son abri d'Eperjes quelque part vers la Hongrie Supérieure<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 811.

<sup>2</sup> Ureche. Cf. aussi la chronique d'Azarius. Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 652—653, n° MCCX.

<sup>3</sup> Les Moldaves lui reprochèrent d'avoir fait célébrer ce mariage pendant le grand carême ; Ureche. Pour Lupea Huru, Ghibănescu, *Surete și izvoade*, II, p. 219.

<sup>4</sup> Noailles, *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, III, pp. 578—579. Cf. Charrière, loc. cit., p. 492.

<sup>5</sup> *Ibid.* : « S. M. non voleva altrimenti pigliar la sua diffesa » ; Noailles, loc. cit.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., II, pp. 11—12, n° 13.

<sup>7</sup> D'après Ladislas Szalay, *Erdély és a Porta, 1567—1578, 1862*, Victor Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XI, pp. 255—257.



L'homme qui était bien décidé à ne pas abandonner la Moldavie à cet infirme Pierre, que les Turcs avaient nommé, s'adressa alors aux Cosaques, et ils accoururent à son secours, car cela leur fournissait cette occasion de bravoure qu'ils attendaient depuis longtemps. Pour pouvoir les payer, le prince fit frapper une monnaie de bronze où, d'après l'exemple du Despote lui-même, il est présenté portant la barbe et les longs cheveux, sous un bonnet tordu, l'ancienne inscription de 1562 revenant, mais, par une interprétation orthodoxe, à la place de la Vierge, *Patrona Moldaviae*, il y avait maintenant, en slavon-roumain, « le père de la Moldavie »<sup>1</sup>. Prince populaire, il ajoutait la mention, en roumain, de sa monnaie à lui. Tout cela signifiait un prince chrétien indépendant, les armes à la main, comme jadis, chez les Valaques du XV<sup>e</sup> siècle, le brave Dan.

On peut fixer de la façon la plus certaine les lignes principales de cette guerre à vie et à mort entre Jean et ses anciens patrons, suprême preuve de vaillance sous le drapeau de la Moldavie. Car il est nécessaire d'écarter l'élément littéraire, d'après les modèles de la Renaissance, qui s'est ajouté, avec des descriptions minutieuses de combats et avec des présentations héroïques, sur une réalité concernant laquelle ne manquent pas seulement les documents intérieurs moldaves et ce qu'on désirerait trouver dans les comptes des villes de Transylvanie, ceux de Bistrița étant ordinairement très pauvres, mais, ce qui paraît curieux, toute information polonaise. Il n'est plus nécessaire de dire que le prestige romantique, de démocratie consciente, que, de nos jours, un Hasdeu a attribué à ce prince, dans lequel il voyait la réalisation momentanée de son propre Crédo politique, n'a rien à faire avec l'histoire<sup>2</sup>.

Donc, après avoir cherché à attirer aussi les réfugiés roumains de Hongrie, qui furent empêchés de venir par l'information que Jean a la coutume d'ensevelir vivants ses

<sup>1</sup> Voy. la reproduction agrandie dans Iorga, *Portretele Domnilor*.

<sup>2</sup> *Ion-Vodă cel Cumplit*, 2-e édition.

boïars <sup>1</sup>, l'appel aux Cosaques fut fait au commencement du printemps.

A partir de l'ancien Eustache Dachkiévitch, qui avait eu des rapports avec Étienne-le-Grand lui-même, ce ramassis de braves nichés aux cataractes du Dniestr, dans ce qu'on appelait leur « Nij », c'est-à-dire leur : « nouvel » abri, et ils s'appelaient Nisoves avant que le nom de Zaporojains se fût popularisé, n'avait pas eu seulement des rapports continuels avec la Moldavie, mais avait reçu de ce pays toute espèce d'autres braves aventuriers qui ne trouvaient plus d'emploi dans les guerres princières. Démètre, le petit-fils du grand Étienne lui-même, ce vieillard, si grand et redouté, qui avait menacé la Caffa des Turcs et dont le souvenir, avec des doléances pour les terribles tortures de sa fin chez les « Infidèles », est resté dans les chansons populaires russes, était venu dans l'héritage de son grand ancêtre. En 1565, du côté de Bar, accouraient se jeter contre la Moldavie régie par Alexandre les Cosaques vengeurs de leur ancien hetman mort <sup>2</sup>. Le Cosaque était maintenant si coutumier en Moldavie, avec son aspect, sa façon de combattre et son organisation, que le commandant de Suceava, qui était intitulé auparavant « gardien des portes », était appelé maintenant de ce mot cosaque : « hetman ».

Les Cosaques étaient encore mieux connus par ces exploits récents du côté de Caffa <sup>3</sup>. Et le prince Bogdan les considérait comme des auxiliaires précieux de la croisade qu'il recommandait et à laquelle ils se montraient si disposés à participer, car, disait-il, c'est leur île habitée par des hommes libres qui s'appellent *Volini* (*sic*), qui ne paient tribut ni aux Turcs, ni aux Tatars, ni à aucun homme du monde, mais gardent, dans leur île, l'eau du « Bresth » (Borysthène) et ne laissent personne passer, dépouillant quiconque est

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., II, p. 10.

<sup>2</sup> Holban, ms. : lettre, du 10 novembre 1565, d'Alexandre envers le roi.

<sup>3</sup> Cf. avec l'attaque à Cetatea-Albă *Koğabegs Abhandlung über den Verfall des osmanischen Staatgebäudes seit Sultan Suleiman dem Grossen*, éd. W. F. Behrnauer, pp. 277, 307—308.

surpris dans leurs parages, Turcs, Tatars et chrétiens. Ils n'en sortent jamais. Leur nombre est de 22.000 hommes »<sup>1</sup>.

On a parlé d'un banquet que Jean leur aurait offert au mois de mars<sup>2</sup>, au moment où il foulaient cette terre de Moldavie sur laquelle Wisniewiecki, sûr de son droit et des sympathies des boïars, n'avait pas eu la prudence de les faire venir. De fait, ce passage n'a pu se faire que vers la fin du mois, lorsqu'on savait déjà à Constantinople que Jean avait été déposé pour être remplacé par ce Pierre, jusque là, de même qu'un de ses frères, espèce de page à la Cour du Sultan. Youssof-Pacha Cigala, un renégat, avait reçu mission de l'installer.

C'était un grand coup de la part d'Alexandre<sup>3</sup>, et Chiajna, qui avait donné une de ses filles comme femme au Sultan, avait essayé d'y répondre par un autre. Michel Cantacuzène Chaïtanoglou reçut chez lui, à Anchiale, la visite d'un kapoudchi du Sultan<sup>4</sup>, mais, pour le moment, il put se sauver.

On croyait chez les Turcs qu'il n'y aurait pas de bataille, mais que Jean, suivant l'exemple de son prédécesseur, s'étant entendu sur ce point avec son voisin polonais Jaslowiecki, — et nous avons vu qu'il avait négocié en effet dans ce sens avec le roi lui-même, dont il avait reçu des promesses, — aura déjà passé le Dniestr. Donc Alexandre reçut de nouveau l'ordre d'intervenir les armes à la main dans le pays voisin, ainsi qu'il avait prouvé, deux années auparavant, être en état de le faire.

Un double motif conseillait au prince Jean de ne pas se soumettre à l'ordre coutumier de se rendre à la Porte. Il s'imaginait qu'en dépit du refus opposé par Henri à son projet de croisade, la Pologne ne resterait pas indifférente

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 658.

<sup>2</sup> Gorecki, dans Papiu, *Tesaur*, III, p. 276 et suiv. Cf. Gorecki, *ibid.*, p. 221 et suiv. — Le 5 février était arrivé à Braşov le tchaouch Ahmed, et, le même jour, une ambassade moldave allait vers Báthory; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 810.

<sup>3</sup> Pierre avait promis à Sokoli 100.000 ducats et à Cigala-Zadeh 20.000; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 84, n° CXXXI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 84, note 7.

à cette guerre pour la croix, qui se serait faite à ses frontières. Mais il y avait aussi autre chose qui encourageait cet homme, profond connaisseur de tout ce qui se passait dans l'empire: la défaite des Turcs dans la grande bataille de Lépante, où la flotte du Sultan avait été détruite par celle du roi d'Espagne, chef en ce moment de la religion catholique, et par celle de Venise.

Le Sultan Sélim ne s'était pas laissé décourager par cette défaite: il disait que, « lorsqu'il perd des vaisseaux, c'est comme si on lui coupe la barbe, qui, une fois coupée, repousse, mais, lorsque les chrétiens subissent une défaite, c'est comme si on leur coupait le bras droit ». Il lui fallait immédiatement de l'argent. L'ordre nous en a été conservé: il avait été adressé peu auparavant au Valaque Alexandre, et il montre que ces princes roumains, bien qu'ils se fussent intitulés, selon la coutume orientale, dans leurs rapports et leurs pétitions, « des esclaves » de « l'empereur » constantinopolitain, n'étaient pas traités de cette façon. On lui demandait 200 chariots chargés de lin, de chanvre et de laine non cardée, ainsi que « 20.000 hommes pour les galères », probablement aussi les sommes nécessaires pour préparer cette flotte qui devait périr; et puis la lettre continuait ainsi: « Mon fils, Dieu nous a aidés, et nous avons vécu et nous avons conquis l'île de Chypre » (au mois d'août 1571), « ces hommes infidèles qui n'avaient pas voulu se soumettre. Et toi ordonne, là, dans la Valachie, qu'on fasse de grandes manifestations de joie, et fais savoir aussi à ton pays, tout autour, notre victoire, pour que tout le monde le sache; et toi, Alexandre, prince de Valachie, mon fils, presse-toi d'arriver pour m'accompagner: nous formerons une armée par terre, nous rassemblerons des vaisseaux sur mer pour prendre Corfou, et puis nous nous dirigerons en armes vers la douce Venise, où il y a beaucoup de draps et de camocats, et, de Venise, nous irons, à la tête de notre armée, vers Rome. C'est ce que je te fais savoir, pour que tu te prépares. Je t'ordonne de venir, ainsi qu'il est écrit ici »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XI, p. 153. Cf. *ibid.*, X, pp. 106—107.

La nouvelle flotte de 600 vaisseaux demandait, ainsi que nous le dit un informateur grec, membre du clergé, elle aussi des sacrifices de la part des vassaux. Mais on croyait dans le monde des Grecs que « ce serait la meilleure occasion de détruire ce misérable Turc, qui a profané la race des chrétiens et, jour et nuit, a transformé des chrétiens en Turcs ». On espérait pouvoir attaquer avec succès la Morée et, même, après une bataille sérieuse, forcer les Détroits, et alors Constantinople elle-même, dont les murailles sont si faibles, tomberait »<sup>1</sup>. La voie était déjà indiquée : par l'Allemagne et la Hongrie, par Durazzo, par l'île de Zante, par le Magne, par où devraient suivre les armées de terre des croisés, qui mettront fin à cette domination impie<sup>2</sup>.

Pierre, nommé dès le 18 mars 1574, avait eu son audience de départ le 21<sup>3</sup>, mais l'ordre du Sultan, qui fut adressé aussi à Étienne Báthory et même au beglerbeg de Bude, est daté du 5 avril. Dans cette lettre, Jean est présenté comme un traître qui se trouve sous l'influence d'un certain nombre d'« hommes pervers », qui, le séduisant, lui ont fait quitter son ancienne obéissance. Mais, encore une fois, chez les Turcs on ne croyait pas qu'il y aura une guerre, espérant que le prince déposé passera chez les Moscovites, par la voie, qui lui restait ouverte, de la Hongrie Supérieure<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, X, loc. cit.; XI, p. 154.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 84, n° CXXXI.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 673, n° DCL.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 671, n° DCXLVIII. Certaines personnes espéraient encore la restitution de Bogdan, qui est présenté en 1575 comme devenu fou : « mit Tob-sucht befallen »; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. XXIV, note 2, ce qui, étant donné sa terrible hérédité, est admissible, bien que son nom réapparaisse encore comme exilé du côté de Moscou et ailleurs. Des interventions de la femme du capitaine Rueber pour lui, au mois de mars; *ibid.*, p. 857. Son secrétaire, venu de Prague avec ses ambassadeurs; *ibid.*, n° suivant. Le patriarche œcuménique lui-même cherchait à le faire venir à la Porte; Hurmuzaki, II, p. 635, n° DCLXIX. Il était réclamé comme leur chef par les émigrés de Pologne, Pierre Albotă, André Buzdugan, Jean Étienne; *ibid.*, pp. 697—698, n° DCLXX. Voy. aussi les n°s suivants. Retiré aux frontières de la Moscovie, on croyait qu'il épousera la fille de Constantin d'Ostrog; *ibid.*, p. 699.

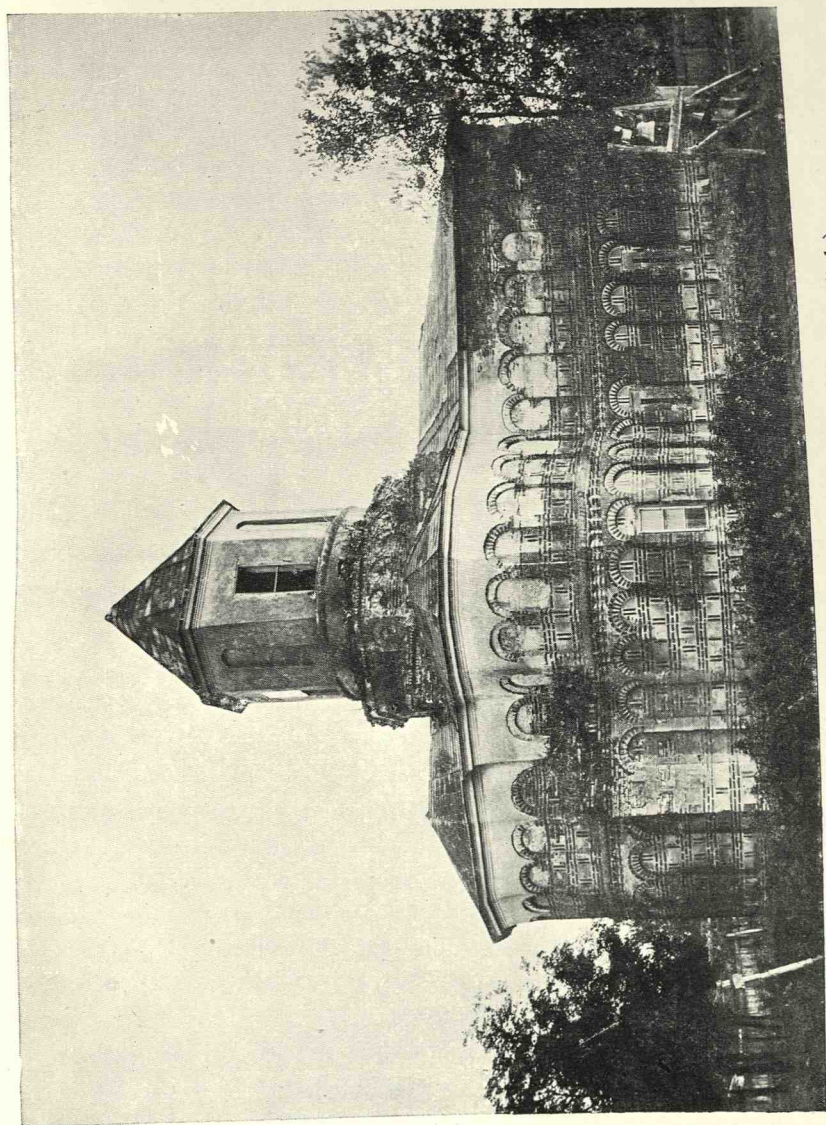


Fig. 14. — Église du couvent valaque de Bucovăț (XVI-e siècle).

Qui étaient ces « hommes pervers », on le voit par la lettre elle-même que lui adressent, le 21 avril, de Cracovie, ses protecteurs, Constantin d'Ostrog, voévode de Kiev, et l'immanquable Laski<sup>1</sup>. Et ils déclarent avoir reçu une lettre de Jean, par laquelle il leur demandait leur secours. Ce secours, il l'aura par les Polonais, qui n'ont jamais abandonné leurs amis, et on donne aussi les noms des chefs de la troupe qui devait arriver : Martin de Kameniec (« Camencs Kogha ») et Christophe Casimir (« Cazmiros Kogha »), qui se trouvent à la frontière même de la Moldavie.

Puis, il n'y a aucune information directe<sup>2</sup>. La bataille entre les deux fils de Mircea, d'un côté, et Jean, de l'autre, fut livrée, mais la victoire resta au vieux guerrier.

La nouvelle en arriva à la Porte dès le 27 avril<sup>3</sup>. Le camp turc, pour soumettre la Moldavie qui, de nouveau, agissait à son gré, avait été établi, comme à l'époque de la rébellion d'Étienne Tomşa, à Brăila, citadelle turque ayant tout autour une région roumaine. De fait, en attendant l'arrivée du pacha Youssouf, c'était la guerre coutumière entre les deux pays roumains. Les gens de Braşov, qui envoyaient sans cesse leurs espions, suivirent de près le développement des événements, alors que leur prince transylvain évitait toute immixtion. Les informations de la source polonaise que nous connaissons avoir servi à Ureche parlent d'une avant-garde cosaque sous un certain Sfirski (aussi, pour ce Polonais d'origine, Swiertchowski), ayant sous ses ordres des troupes « indigènes », qui avait vaincu l'avant-garde des Valaques, et aussitôt l'armée du prince Jean se jeta, en trois groupes, sur les forces valaques, qui étaient supérieures. « Ils furent attaqués lorsqu'ils dormaient sans souci, dépouillés de leurs vêtements, de sorte que personne n'eut la possibilité de saisir une arme; leurs chevaux avaient été menés paître librement sous la sauvegarde de ces soldats d'avant-garde »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Constantin est intitulé « Curnar Vayvoda di Aroswitz » (« Ostrowitz »); *ibid.*, p. 679, n° DCLV.

<sup>2</sup> Sauf le récit des deux écrivains polonais notés plus haut.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxiv.

<sup>4</sup> La même information chez Paprocki.

Ce fut, comme on le verra bientôt, tout autre chose qu'une surprise de nuit <sup>1</sup>.

La « tromperie », dont parle aussi la chronique valaque, a donc un autre caractère. Les deux frères, Alexandre et Pierre, se rencontrent au village de Săpăţeni. L'armée de Jean, sous la conduite d'un réfugié valaque, Dumbravă, aurait feint de venir capituler. Aussitôt que la vérité fut découverte, Pierre s'enfuit à Brăila, et Alexandre chercha le gué du Danube inférieur, à Floci <sup>2</sup>.

La vérité est celle-ci: Jean avait brisé, à Jilişte, dans le district de Râmnicul-Sărat, près de l'endroit où jadis Étienne-le-Grand avait battu le Valaque Radu, l'armée opposée, dans laquelle il y avait cependant de bons guerriers, des fidèles d'Alexandre, comme les frères Golescu, Ivaşcu et Albu <sup>3</sup>. Le vainqueur ne lança aucun bulletin de victoire. Quant au vaincu, il mentionne, dans un acte de donation pour cet Ivaşcu qui lui avait sauvé la vie, et pour ceux qui étaient restés sur le champ de bataille, avec Albu, cet autre fils, sacrifié, de l'ancien soldat qu'avait été le kloutchar Radu, vainqueur du prétendant Laiotă, de cette façon la journée si douloureuse pour son orgueil: « Notre Majesté a été attaquée par le prince Jean avec des Moldaves, par surprise, du côté de Focşani, lorsque le frère de Notre Majesté, le prince Pierre, a voulu entrer en Moldavie pour y être prince. Alors, Notre Majesté a pu connaître l'amour des boïars et des braves guerriers de Notre Majesté. Et, ensuite, nous avons découvert le grand dévouement de notre honorable conseiller, le susdit Messire Ivaşcu, le grand vornic, et de son frère, l'honorable fidèle de Notre Majesté, Messire Albu, le grand kloutchar, car aucun d'eux n'a pris la fuite <sup>4</sup>, étant tout disposés à risquer leurs têtes pour sauver la tête de Notre Majesté. Et, s'ils n'étaient pas revenus »,

<sup>1</sup> P. 226. Le danger dans lequel se trouva le prince de Valachie est confirmé aussi par un rapport allemand de Constantinople; Hurmuzaki, II, p. 691. Voy. aussi Iorga, *Ist. Armatei*, I.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 682.

<sup>3</sup> Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>1</sup>, pp. 68—69, n° 80.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 39, où il y a, par erreur, au lieu de « fugit »: « făcut ».



— il s'agit donc du retour d'une armée qui avait été complètement battue, — « contre l'armée des Moldaves avec leurs lances », — qu'ils avaient apportées de Transylvanie —, « pour défendre la tête de Notre Majesté, la tête de Notre Majesté serait tombée là. Et, à cette occasion, l'honorable boïar de Notre Majesté, Messire Ivaşcu le grand vornic s'est sauvé de la bataille blessé <sup>1</sup>, alors que l'honorable conseiller de Notre Majesté, Messire Albul, le grand kloutchar, a laissé sa tête, là, au gué de la Râmna <sup>2</sup>, près du village de Jiliştea, pour sauver la tête de Notre Majesté » <sup>3</sup>.

A Vieroş, qui n'est que le village d'un certain Veress, dont le nom signifie, en hongrois, « le rouge », dans l'église fondée par le père de ces boïars, on voit jusqu'à aujourd'hui la pierre tombale d'Albu, le représentant à cheval, son manteau agité par le vent, comme sur l'autre pierre, à Argeş, du prince Radu d' Afumaţi; il porte sur la tête un bonnet rond, pareil à celui du prince Jean sur sa monnaie. Se glorifiant de son noble exploit de chevalier, Ivaşcu prit soin que l'acte par lequel avait été sauvée la tête du prince soit mentionné ici même, sur la base du chrysobulle: « Messire Albul, le grand kloutchar, a succombé. Qu'on sache que, lorsque le prince Jean », — et pas simplement « Jean », — « avec son armée et en employant la surprise », — ici encore !, — « contre la tête de notre prince Jean Alexandre le voévode, lorsque le frère de Sa Majesté, Jean Pierre voévode, voulut entrer comme prince en Moldavie, avec le sceptre de l'empereur, alors, tous les fidèles boïars de Sa Majesté l'avaient laissé en danger de perdre sa tête, — et il n'en a pas été autrement, ainsi que Dieu seul le sait ».

Ceci montre ce qu'on pouvait soupçonner. Cette noble valaque, qui n'était pas liée à la lignée de Mircea « le Pâtre », mais, comme on le verra, à celle de Radu le Moine et de Petraşcu-le-Bon, ces boïars, au milieu desquels le glaive du bourreau princier avait taillé des sillons sanglants, *n'a-*

<sup>1</sup> En juillet, Ivaşcu vient à Braşov pour chercher un médecin; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 812.

<sup>2</sup> Il ne s'agit pas du gué même de ce nom.

<sup>3</sup> Loc. cit.

vaient pas voulu combattre ; s'étant entendus avec les réfugiés qui étaient abrités en Moldavie, — et c'est de là que vient la mention répétée de la « tromperie », de la « surprise », — avaient abandonné ce vieil étranger qui ne pouvait rien lui dire.

Si les Golescu en ont fait autrement, ce n'était pas seulement parce que, dès le début, un nouveau prince les avait eus, à ses côtés, le jeune Ivaşcu, qui prit femme en 1568, étant alors grand stolnic et ayant la garde de toute la montagne <sup>1</sup>, ou aussi parce qu'ils espéraient une riche récompense, qui comprit, pour Ivaşcu lui-même, pour sa femme et leurs successeurs et pour le postelnic Albul, seul fils du kloutchar du même nom, les villages de Goleşti, Bălteni, Vieroş, naturellement, Mărăcineni, Purcăreni, Ghimpaţi, Căpăţineni, Unteni, Greceni, près de Bucarest, et des parties du village de Slănic, de celui de Dobroeşti, de Izvoreni, de Viţicheşti, de Creteni et d'ailleurs, à plusieurs endroits, qui avaient été achetés au prix d'aspres et de « bons chevaux sellés et freinés » <sup>2</sup>: le vrai motif était qu'entre sa famille et celle de Mircea, père d'Alexandre, il y avait eu un lien de parenté. Car, près du tombeau d'Albul, un autre contient les restes de sa femme, qui, étant fille du prince Miloş, frère d'Alexandre, pouvait être intitulée « la princesse Irène » <sup>3</sup>.

Revenant à l'inscription déjà citée du mari héroïque de cette Irène, mort à vingt-trois ans, il y est dit, après la mention claire, bien que discrète, de cette trahison des boïars: « or, moi, je n'ai pas oublié avoir mangé le pain de Sa Majesté, et moi seul je suis revenu contre les ennemis de Sa Majesté: je suis devenu le bouclier pour la tête de Sa Majesté, et je suis mort ainsi ». La date est donnée ainsi: « le saint mercredi des Pâques » de cette année 1574. L'inscription ajoute: 24 avril, mais pendant cette année ce jour de mercredi des Pâques a été le 7 du mois <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> « Nachdem er lengst das Gebierrg allenthalben zu gebietten hat », dans la lettre des bourgeois de Sibiu; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 878.

<sup>2</sup> *Arch. Ist.*, loc. ult. cit.

<sup>3</sup> Iorga, *Inscriptii*, I, p. 144, n° 294.

<sup>4</sup> *Ibid.*, n° suivant.

Trahi de cette façon, Alexandre ne put pas utiliser les armes et les canons que lui avait envoyés la Transylvanie<sup>1</sup>. Il accourut se cacher dans cette citadelle de Brăila, d'où il attendait d'être délivré par les Turcs de Cigala-Zadeh, qui devaient installer son frère en Moldavie.

Mais, en même temps, les boïars qui croyaient que le moment de leur vengeance est arrivé élevèrent un prince de leur parti. Ainsi fut installé à Bucarest ce Vintilă, probablement jusque là réfugié en Moldavie, qui se fait appeler : fils du prince Petrașcu, donc frère du futur Michel-le-Brave<sup>2</sup>. L'armée victorieuse de Moldavie attaqua aussitôt Brăila, qui fut dévastée sous les yeux des Turcs qui étaient venus la secourir.

Au même moment, les Tatars paraissent avoir été repoussés, et alors<sup>3</sup> les Cosaques travaillèrent du côté de Tighinea et ailleurs, plutôt pour leur propre compte, cherchant à y cueillir du butin, car aucun idéal chrétien ne pouvait briller devant ce ramassis de toutes les nations, avec une prédominance russe, aussi des Grands Russes, et ils ne pouvaient rien comprendre à la politique et aux différentes orientations des pays et des nations.

Maîtres du désert, de ce que l'on appelait « les champs de Bialogrod », à l'Est de Cetatea-Albă, ils envoyèrent des bandes pour tenter la surprise de toutes les cités occupées par les Turcs sur le Dniestr, sur le Danube Inférieur et au « liman » du premier fleuve<sup>4</sup>. Mais il est possible qu'une direction leur eût été donnée dans ce sens par une partie des

---

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 811. Le Sultan et Sokoli communiquent à Étienne Báthory (voy. Motogna, loc. cit., pp. 258—259, d'après Szalay, loc. cit.) les nouvelles envoyées par Alexandre.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 682.

<sup>3</sup> La source polonaise d'Ureche parle de l'abandon de ce siège de Brăila (dans Paprocki, *Landrichter* c'est le cadî), dont la « ville » seule brûla, de victoires sur les Tatars, et d'attaques de l'armée entière contre Tighinea et Cetatea-Albă, reconnaissant qu'ensuite « les Cosaques n'avaient aucune crainte, mais traversaient sans cesse la steppe du Bouđchak et y recueillaient beaucoup de proie ». La « troisième guerre » aurait suivi et la victoire des Cosaques, avec un contingent princier, contre un contingent turc; *ibid.*

<sup>4</sup> Des détails peu sûrs et confus, chez Paprocki-Gorecki.

boïars moldaves, qui n'oubliaient pas le double rapt de leur patrie, en 1488 et 1538 <sup>1</sup>.

Avec de pareils auxiliaires, prisonniers de leur propre passion, le prince Jean ne pouvait pas se sentir trop sûr; il ne pouvait même pas s'appuyer sur sa propre armée. Les Tatars avaient été excités contre les villages, et ceci signifiait le départ des paysans qui se trouvaient sous les drapeaux. En ce qui concerne les boïars, ils aimaient de la même façon que les gens de leur classe en Valachie leur prince, qui était un autre étranger venu d'Orient. Mais, dans les actes que nous avons conservés de lui, on trouve comme témoins parmi les boïars: Côme Murgu, les vornics Dumbravă (originaire de Valachie) et Grumezea, son beau-père: Lupea Huru, qui avait été établi burgrave à Hotin, Théodore de Neamț, le burgrave de Roman, Jean Caraghiuzăl (nom turc: de kara, qui signifie «noir», et guzel, «beau»), Jérémie, qui commandait à Suceava, un Danciul, originaire de Valachie lui aussi, qui était à la tête de la forteresse de Orheiu, le postelnic étant aussi un indigène. Autour du prince étranger on trouve aussi un Pierre Mălaiu, un stolnic Bilăi (ce qui signifie «le blanc»: Bilea, comme Golăi devint Golea), l'échanson Condrea Bucium et, comme garant grec à la trésorerie, Iani, bien connu <sup>2</sup>; on rencontre aussi des indigènes sans nom de famille, comme le spathaire Grégoire, comme le comis Nicolas, à côté d'un hatman qui s'appelle Gârlă <sup>3</sup>. Et, cependant, on ne découvre que rarement une donation de sa part.

Donc, encore au milieu de sa victoire, celui qui avait demandé une place de refuge à Henri de Valois s'informait aussi chez le prince de Transylvanie et chez les commandants impériaux de la Hongrie Supérieure s'il ne pourrait pas y être abrité avec sa famille et sa fortune <sup>4</sup>. Mais, gagnés par les promesses de Bogdan, qui était encore en bonne santé, les agents de Maximilien II ne pensaient qu'aux inté-

<sup>1</sup> Voy. Hurmuzaki, VIII, p. 178, n° CCLIX. Cf. aussi *ibid.*, II, p. 692.

<sup>2</sup> Hasdeu, *Ioan-Vodă cel Cumplit*, 1-e éd., p. 224.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 233; 2-e éd., p. 226.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, II, pp. 683—684, n° DCLIX.

rêts de ce jeune homme, qui s'était présenté à eux d'une manière si sympathique <sup>1</sup>.

Le 19 avril, les gens de Braşov retenaient chez eux « trois seigneurs français qui voyageaient en Turquie », et la raison de cette mesure était « la guerre roumaine ». Le 13 mai cependant, Ivaşcu apparaissait dans cette ville comme envoyé d'Alexandre et y était accompagné d'un tchaouch turc <sup>2</sup>.

Ceci signifiait qu'en Valachie avait pris fin le règne de quelques jours du prince Vintilă, qui n'avait pas même eu le temps d'envoyer ses délégués à Braşov pour demander, d'après la coutume, ce qu'on appelait, le « don de bonne nouvelle », en latin *evangelium* <sup>3</sup>, car on y employait le langage de la Renaissance. En effet, le 6 mai encore, Báthory avertissait l'empereur que, sans aucune intervention turque, Alexandre, partant de Brăila avec ce qu'avaient pu rassembler les membres de la famille des Golescu, avait surpris son rival à Bucarest, avait massacré ses défenseurs « presque jusqu'au dernier » et lui avait coupé la tête comme à un « brigand ». Par les chroniques valaques, on sait cependant qui avait gagné cette victoire à Alexandre; c'étaient ceux des grands boïars qui ne l'avaient pas trahi: le vornic Dragomir, le comis Mitrea, l'échanson Bratul, un autre échanson, Jean, tous d'anciens fidèles. Le pauvre Vintilă n'avait été que pendant quatre jours sur son trône. Une information impériale de Constantinople attribue cette catastrophe à un des boïars de ce malheureux, l'armache qui avait été gagné par Alexandre <sup>4</sup>. Enfin, un voyageur polonais, Strjykowski, qui traversait alors les pays roumains, put voir encore à Bucarest la tête, fixée par des clous sur le mur, de ce prince éphémère <sup>5</sup>.

Le récit de Paprocki, conservé dans une traduction allemande, et en latin par Gorecki, récit qui n'est de fait qu'une chanson de bravoure des Cosaques, revenus de Moldavie et

<sup>1</sup> *Ibid.*, au cours de mois de mai.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 811.

<sup>3</sup> *Ibid.* Aussi dans un rapport, Hurmuzaki, II, p. 694.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 695, n° DCLXIX.

<sup>5</sup> Hasdeu, *Arch. Ist.*, II, p. 9. Il ne peut pas être question de la tête de Jean lui-même.

auxquels avait pu ajouter l'imagination rhétorique des hommes de la Renaissance, affirme que, de Brăila, dont il n'avait pas pu gagner la citadelle <sup>1</sup>, Jean lui-même se serait dirigé vers la région du Boudchak, administrée par les Turcs, autour de laquelle essaïaient les Cosaques <sup>2</sup>. Ayant aussi le concours de ces barbares, il était arrivé cependant à les suivre plutôt qu'à maintenir son ancienne intention de rétablir les vieilles frontières du pays. Quoi qu'il en soit, il ne peut pas être question d'une vraie campagne, car toute cette guerre de résistance désespérée finit au commencement même de juin. Dans ce raid de Bessarabie, Jean ne pouvait pas être accompagné par ses boïars, mais beaucoup de paysans, — Ureche mentionne ces « simples » et ce « ramassis » —, s'étaient rassemblés autour de lui. Ce qui les attirait, c'était aussi la possibilité de piller; la plupart étaient armés seulement de bâtons.

De cette œuvre de vengeance contre le territoire turc, ce « père de la Moldavie » fut tout à coup rappelé par la nouvelle que l'armée du pacha Youssouf se trouve sur le Danube Inférieur et que le beglerbeg lui-même avance solennellement jusqu'à Sofia <sup>3</sup>. C'est en vain que Jean avait cherché une dernière fois à apaiser le Sultan en lui envoyant le tribut, qui était arrivé, dans six chariots à six chevaux, le 7 mai <sup>4</sup>, bien qu'on affirme qu'il avait essayé de retenir ces chariots en chemin <sup>5</sup>. Le 10 mai, le Sultan écrivait à Étienne Báthory, avec la liste de tous les péchés du prince Jean, tels qu'ils avaient été présentés par Alexandre: résistance envers le capoudchi-bachi Sinan, « massacre » de « l'armée d'Alexandre », « rassemblement de ces nombreux brigands du pays de Moldavie », établissement du « brigand » de Bucarest; il est nécessaire donc que les Transylvains interviennent <sup>6</sup>. Et,

<sup>1</sup> Les sources polonaises le racontent largement; Nicolas Costin, p. 460.

<sup>2</sup> On croyait que Jean est aidé aussi par le Moscovite, parent de sa première femme; Veress, ouvr. cité, II, p. 38, n° 29.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, II, p. 692.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 691.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 692.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 693, n°. DCLXVI. Plaintes contre Laski et Constantin d'Ostrog, considéré comme l'instigateur; *ibid.*, p. 702, n° DCLXXV. Voy. aussi le n° suivant.

de fait, on envoya en Moldavie ce Michel Rácz, Serbe d'origine, que nous avons déjà rencontré <sup>1</sup>, avec 1000 soldats <sup>2</sup>.

Sur le Danube, une résistance fut essayée par le burgrave de Suceava, Jérémie <sup>3</sup>, alors que, du côté de Bender, le sandchak s'était enfui devant l'invasion <sup>4</sup>. Cependant une armée si puissante ne pouvait pas être empêchée de passer, les canons à l'avant-garde. Quelques soldats moldaves de première ligne auraient causé quelques pertes aux janissaires qui passaient par ce Boudchak, brûlé par le soleil de l'été. Néanmoins, l'invasion avançait sur la route coutumière qui avait été suivie en 1538 par Soliman-le-Magnifique lui-même, cherchant le gué du Pruth à Fălciu.

Le prince Jean résista à Cahul. Mais on n'en était pas encore arrivé à un choc avec l'avant-garde du pacha renégat, lorsque trois des grands boïars moldaves: le vornic Murgu, peut-être celui auquel on a attribué la chronique valaque qui a été rendue par le Ragusain Luccari, dont la famille avait, en ce moment même, des affaires d'argent en Silistrie, puis Bilăi et le hatman lui-même, un homme nouveau aussi, qu'on ne trouve pas sous la dynastie des Lăpușneanu, peut-être même le boïar Slăvilă, qu'on rencontre dans le Conseil moldave plus tard, avec le même titre de hatman qu'il n'avait pas à ce moment <sup>5</sup>, reconnurent comme prince Pierre.

Un rapport transylvain montre lui aussi, d'après une information due à un courrier valaque, que le hatman, qui se serait planté devant les Tatars avec 16.000 à 20.000 hommes, avait quitté, en fuyant, le camp, « avant tout combat, avec sa femme, ses enfants et quelques principaux boïars »,

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 812. Après quelques jours se dirigeait vers Constantinople, par la Valachie, Gilles de Noailles; *ibid.* Rácz revenait au commencement de juillet; *ibid.*, p. 812.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, II, p. 704, n° DCLXXVII: lettre de Báthory à l'empereur; 6 juin. Voy. celle du 11; *ibid.*, pp. 705—706, n° DCLXXIX.

<sup>3</sup> Le titre de « burgrave de Cernăuți » n'est qu'une confusion avec le nom de « Sverciovski » lui-même.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, II, p. 695, n° DCLXIX; p. 706, n° DCLXXX.

<sup>5</sup> Cf. les observations de Sévère Zotta, dans *Inchinare lui Nicolae Iorga*.

et d'autres membres de la noblesse l'auraient suivi<sup>1</sup>. Ces gens n'avaient aucune raison de conserver la foi à un prince étranger et imposé, qui ne les épargnait pas, en les condamnant à ces supplices qu'il avait connus dans l'Orient turc, où il avait vécu jusque là: il leur semblait que le doux gouvernement qu'on pouvait attendre du frère du prince Alexandre était bien préférable. Ils mirent ainsi en danger leurs familles aussi: celles de huit boïars, qui avaient été enfermées, avec la princesse et le trésor, à Hotin<sup>2</sup>.

La résistance de l'armée, composée de fusiliers cosaques et de paysans à pied, incapables de collaborer avec succès, n'en fut pas empêchée. Le camp moldave résista plusieurs jours sous le feu des gros canons turcs, auxquels les chrétiens répondaient par un nombre assez grand, jusqu'à quatre-vingt pièces, d'arquebuses, qui auraient été envoyées de Pologne. Ureche écrit, d'après une source indigène: « Les Moldaves restaient comme s'ils s'étaient préparés à la mort, et non pour la victoire; il y eut un grand massacre des deux côtés, car on ne pouvait plus marcher sur la terre, mais seulement sur les corps humains, et ensuite le combat était de si près que les bras en étaient fatigués, et ils laissaient tomber les armes »<sup>3</sup>.

Après que la pluie eût mouillé la poudre, tous les efforts restèrent vains. Donc le prince, ayant arraché aux Turcs quelques canons par un assaut foudroyant, qu'il avait conduit personnellement, et, les ayant détruits, lui qui se sentait destiné à la mort, car il ne pouvait être aidé de nul côté, « se retira près du village de Roșcani, où il entra dans les tranchées ». Dans ces tranchées, il résista encore avec opiniâtreté jusqu'à ce que le manque complet d'eau le contraignit à capituler, à condition d'être mené vivant à la Porte. Or, Cigala-Zadeh le frappa de son poignard et le fit ensuite

<sup>1</sup> Hurmuzaki, II, p. 694. Un ordre encore plus précis est adressé à Báthory, le 29 juin, lorsqu'on ne connaissait pas encore le résultat; *ibid.*, pp. 708—709, n° DCLXXXIII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 713, 727; Veress, loc. cit., pp. 43, 50.

<sup>3</sup> P. 228.



décapiter : son corps, lié à deux chameaux, fut rompu en pièces <sup>1</sup>. Puis les Cosaques, à peine deux cents, qui n'avaient pas où se retirer, étant restés seuls lorsque les paysans avaient quitté la place, se jetèrent dans une dernière attaque, au cours de laquelle ils disparurent tous <sup>2</sup>.

Le butin comprenait aussi soixante-dix petits « canons ». Le combat s'était livré le 11 juin <sup>3</sup>.

Les boïars qui n'avaient pas voulu combattre se trouvaient maintenant assurés auprès du doux nouveau prince Pierre, mais « le vornic » était amené en juillet-août, par des trabants appartenant aux troupes de Báthory, devant Alexandre <sup>4</sup>. Il est question de Dumbravă, le Valaque, qu'on envoyait pour expier sa trahison envers son ancien maître, au mois d'avril.

Le 15 juin, le maire de Braşov récompensait l'envoyé d'Alexandre, qui n'avait pris aucune part au combat, parce que Jean venait d'être déjà pris <sup>5</sup>. Le 1-er juillet, on savait déjà à Sibiiu que Jean est mort <sup>6</sup>. La princesse, cette fille de Lupu Huru <sup>7</sup>, s'était enfuie en Pologne.

<sup>1</sup> C'est ce que confirme aussi le représentant vénitien en Pologne; Veress, ouvr. cit., II, p. 39, n° 30; pp. 40—41, n° 32.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Nouvelle arrivée d'Alexandre; Hurmuzaki, II, pp. 707—708, n° DCLXXXI. Il cherche à diminuer son ennemi, prétendant que les Turcs l'avaient trouvé caché dans un fossé, avec deux boïars, information qui ne pouvait venir que de ses ennemis roumains. Le rapport vénitien de Lippomano montre qu'il y a eu une capitulation; Veress, loc. cit., pp. 40—41, n° 32. Paprocki présente aussi un conseil préalable des Cosaques, le 9 du mois; loc. cit., pp. 281—282. La date de mercredi concorde. Le combat avait commencé donc le vendredi.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 812: « 4 Augusti. Warn des Fürsten Trabanten, so den gefangnen Hoff Richter aus der Molda brachten, zurücker kommen ».

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 811.

<sup>6</sup> Les sources polonaises, dans Nicolas Costin, parlent aussi de son amante, une Saxonne. Un Saxon, Wolfgang, était chargé de la frappe de sa monnaie; *ibid.*, p. 440.

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 880. A cette place aussi une information envoyée au prince de Transylvanie à Alba-Julia.

### CHAPITRE III

## LES RÉFUGIÉS CHEZ LES COSAQUES

On peut s'imaginer la surprise que produisit, dans un pays déjà habitué aux aventures les plus extraordinaires et aux actes de bravoure les plus fous, l'apparition de ce paisible ancien courtisan du Sultan, Pierre, qui, connaissant seulement, à côté du grec et du turc, un peu de la langue de sa nation, qu'il écrivait avec des caractères gros, sans lien, par mots non séparés, introduisant toujours une voyelle au milieu de chaque groupe de deux consonnes, — ainsi, sur un acte de 7091, de belles signatures en slavon de la part des boïars et des clercs, il ajoute, majestueux et grossier: « j'ai apposé la main de Ma Majesté »<sup>1</sup>, — venait connaître pour la première fois un pays où jamais il n'avait apparu, et que le sens de satire, aigu, des Moldaves qualifia dès le début de: « boiteux »<sup>2</sup>. Au moins cet homme, du reste un bon chrétien, et même très pieux, apportait-il avec lui des moeurs pures, — car, probablement dès le début<sup>3</sup>, il avait à côté de lui sa femme, Marie Amirali de Rhodes, bien que plus tard il eût eu de la nourrice de sa fille Marie,

<sup>1</sup> Reproduit dans nos *Ospiti romeni*, à la page 112. Sur un certificat daté de 1590: « 50 aspră aibe a da toț, a-i da la Ștîfan-Voda, lui jupun încheșitor » (inquisiteur) « Buruti » (Bruti); se ști. N ai 7098, Mai 15 »; ce qui signifie: « 50 aspres (d'argent) doivent être payés en entier au prince Étienne et au sieur inquisiteur Bruti; « qu'on le sache; année 7098, 15 mai »; *ibid.*, à la page 120. Il y a aussi beaucoup d'autres cas semblables.

<sup>2</sup> Sokoli avait voulu même, au dernier moment, l'écarter pour introduire Bogdan; Szalay, loc. cit., dans V. Motogna, loc. cit., p. 259.

<sup>3</sup> Les gens de Brașov donnaient une voiture à la princesse en juin 1576; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 814.

de cette captive Irène de Russie, rachetée aux Tatars, après 1580, ce bel enfant, Étienne, qui a été l'objet de son plus chaleureux amour paternel, — ayant un grand souci de la justice, tenant un compte exact des revenus et surtout doué de cette douceur qui était capable de vaincre toutes les épreuves. Envers le pays, qui avait été dévasté d'une façon terrible par les Tatars, il montra une compassion sans bornes, et, envers les boïars, dont il forma son premier Conseil, il ne pouvait être que le bon patron riche en récompenses de ceux qui avaient abandonné Jean. Il commença ainsi avec Côme, dont il fit un vornic du Pays Inférieur, avec Bilăi, qui avait recommandé à ce même Jean <sup>1</sup> de conclure la paix et qui obtint la même place de vornic dans le Pays Supérieur, avec Slăvilă, qui est portier de Suceava, avec Jean Golăi, dont le nom a été trop longtemps confondu avec celui du hatman Jérémie <sup>2</sup>, avec Jean Caraghiuzăl, avec « Islan » (Aslan, ce qui signifie en turc: lion) et avec cet Andronaki, de nom grec, de même qu'avec le stolnic Nicolas, qu'on appelait « le Roumain » <sup>3</sup>, lequel, avec un Gabriel, figure comme burgrave de Hotin, et un Iene, c'est-à-dire Iani, à Neamț, à côté d'un boïar nouveau, Berheciu; comme on le voit, il y avait quelques éléments orientaux mêlés à la noblesse du pays. Le trésorier Georges ne paraît pas avoir été le mari d'Alexandra, soeur du nouveau prince, mais plutôt Jurjea, l'ancien trésorier de Bogdan. Du milieu des Rarésides venait l'échanson Vartic, d'origine arménienne. Zbiarea avait servi aussi les princes antérieurs, mais la famille avait cruellement souffert sous le règne de Jean. Bucium, burgrave d'Orheiu, qu'on avait placé là pour s'opposer aux Cosaques, dans l'occurrence d'une nouvelle invasion, paraît venir du même monde d'anciens petits propriétaires bessarabiens qui avaient donné aussi la mère, originaire de Lăpușna, du vieil Alexandre et Tomșa, en attendant le moment où les gens de Orheiu et de Lăpușna troubleront, vers la fin du

<sup>1</sup> Azarius.

<sup>2</sup> Voy., à côté de Zotta, loc. cit., aussi Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxvii et note 2.

<sup>3</sup> Voy. aussi Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XX, p. 437.

siècle, aussi d'autres règnes. Un caractère nettement populaire, correspondant à la « démocratie » de la dernière époque, serait représenté par les noms des burgraves de Roman, un Vitold, nommé à l'allemande, et un Porcul, c'est-à-dire « le cochon »<sup>1</sup>, puis par un Pierre et, après un Petrașcu et un Dragu, le nommé Brânză<sup>2</sup>, ce qui signifie « le fromage ». Pierre chercha aussi à rappeler, présentant la garantie de son honnêteté et de son cœur si bon<sup>3</sup>, les réfugiés<sup>4</sup> : il en fut ainsi avec la femme du prince Jean et avec son père<sup>5</sup>, et ce proche parent de Jean obtint aussi la confirmation d'une propriété<sup>6</sup>. La tolérance de son amnistie allait si loin que, pensant à la présence de sa tante, la fille de Mircea et de la princesse Voica, sur le trône de Moldavie, il donnait ce même titre de « tante » aussi à la princesse Roxane<sup>7</sup>. Plus que cela, une propriété était accordée aussi pour entretenir cette fille de Roxane qui avait épousé le jeune boïar Bălțatul<sup>8</sup>.

Azarius, qui écrivait sous le règne de ce prince d'un type tout nouveau, sous tous les rapports, en fait l'éloge de cette façon : « un homme d'une noble lignée, pieux, beau, un esprit éclairé, charitable par nature, très généreux, haïssant l'injustice, doux avec les pauvres et juge juste ». Ureche parle de « cette abeille-reine sans dard » : « pour les boïars il était comme un père et il les honorait beaucoup et il suivait toujours leurs conseils... , envers les pauvres, charitable... , son jugement était doux et sincère... , doux, juge impartial; il n'était ni ivrogne, ni dissipé, ni avare, et nous pouvons dire qu'il tenait tout par écrit, pour que rien ne soit dérobé »<sup>9</sup>. Un étranger qui a eu des rapports avec son gendre parle de sa

<sup>1</sup> Wickenhauser, *Putna*, pp. 195—196.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 893. Cf. *ibid.*, p. xxix.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. xxvii et note 8.

<sup>4</sup> Il envoi des lettres de garantie; Veress, ouvr. cité, II, p. 55, n° 45.

<sup>5</sup> Un Petrașcu « Lupulowicz » est envoyé chez les Polonais en février 1574 (Holban, ms.); il paraît avoir été un fils de ce Lupu.

<sup>6</sup> Ghibănescu, *Surete și izvoade*, II, p. 219.

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxxviii, note I.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 893; cf. J. Minea, dans *Cercetări Literare*, loc. cit. Pour ceux qui se rallièrent plus tard, voy. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxx.

<sup>9</sup> P. 238.

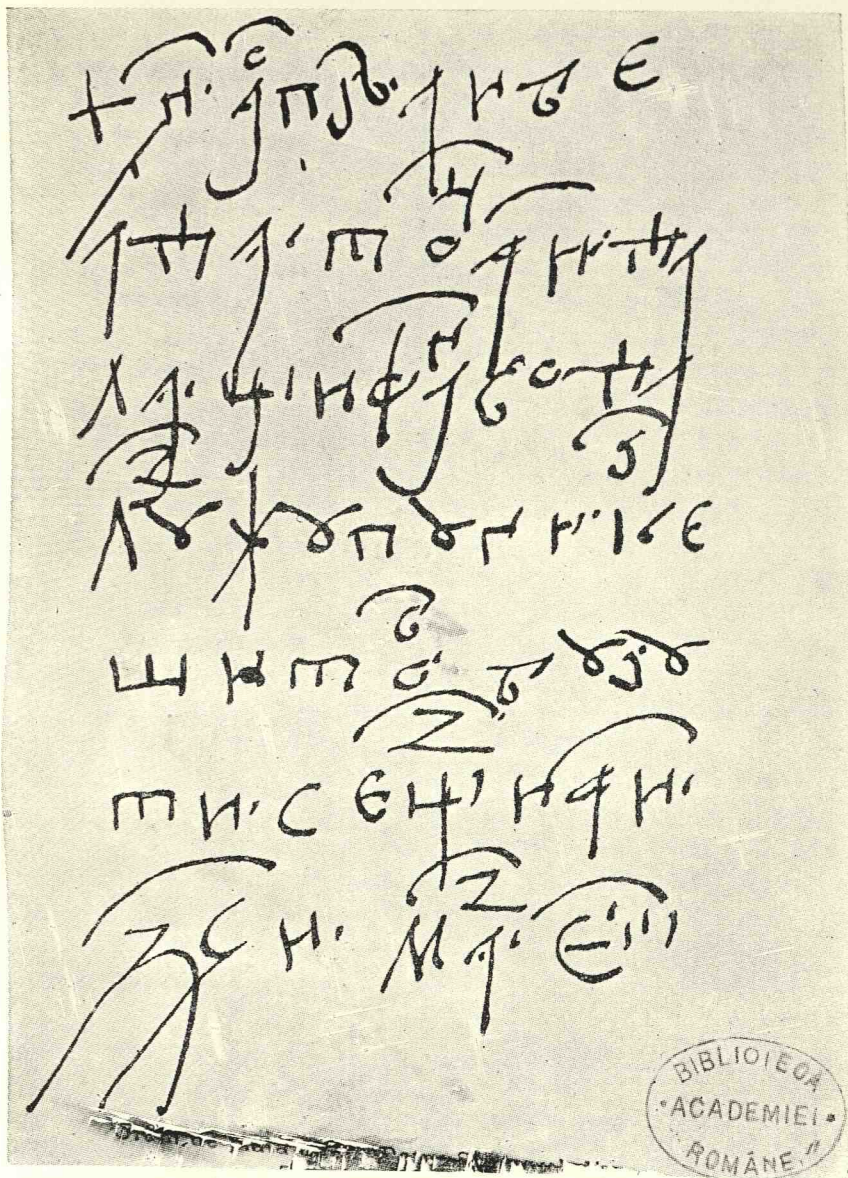


Fig. 15. — Quelques lignes de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie (« 8.000 aspres doivent être payés tous, pour le prince Étienne, à Monsieur l'inquisiteur Bruti: qu'on le sache; année 7098 (1590), mai 15 »).

grande curiosité de savoir, de certaines connaissances d'agrimensure et, en effet, au cours de son exil, il consignait l'itinéraire des régions qu'il traversait <sup>1</sup>.

Un informateur étranger savait cependant que les Moldaves « ne veulent pas accepter Pierre, parce qu'il n'est pas de leur nation, étant frère d'Alexandre, prince de Valachie » <sup>2</sup>. De fait, la dynastie moldave avait été interrompue par l'acte arbitraire des Turcs, qui foulait aux pieds une tradition sacrée jusque là, d'après laquelle les princes devaient être descendants des fondateurs de la Moldavie, ce qui contraignait les futurs prétendants à inventer cette descendance comme un hommage envers la tradition. Pierre était trop connu par ses relations de famille pour qu'il pût ajouter dans ses documents la mention d'un prétendu père moldave ayant régné. Il figure donc seulement comme « Pierre Voévode », et rien de plus, alors que, ainsi qu'on le voit dans une lettre adressée par le grand knèze de Moscou au prince Jean, celui-ci mentionnait, peut-être aussi dans des actes antérieurs, qui n'ont pas été conservés, mais en tout cas dans ses rapports solennels avec l'étranger, sa généalogie princière. Dorénavant, même les princes ayant des prétentions dynastiques ne marqueront que leur seul nom, tandis que chez les Valaques, qui n'avaient pas été atteints par cette profonde révolution, la mention du nom du père continua à être indispensable. Et, lorsqu'un prince ne voulait pas agir autrement, il s'adressait à un prédécesseur plus éloigné, qui lui donnait le droit au trône, comme cela a été le cas pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle avec un prince Radu, qui s'appelait auparavant Șerban, avec un Mathieu, qui s'intitula « petit-fils de

---

<sup>1</sup> Cf. Dorothée de Menembasie, *Βιβλίον ιστορικόν*, vers la fin, et Hurmuzaki, XI, pp. 233—235, n° CCCLIX.

<sup>2</sup> « Non vogliono (i Bogdani) però assentire all'obedienza di Pietro, perchè non è della loro gente, [per] esser egli fratello di Alessandro Vaivoda della Valacchia »; Hurmuzaki, VIII, p. 179. Lorsque Étienne Mâzgă dit, le 11 août, que, en « Valachie » il y a un « étranger », « nit ein Erbling, sondern von der Fremd » (Veress, ouvr. cité, II, p. 131), il est question évidemment de la Moldavie et de Pierre, et pas de la Valachie et de Mihnea. Du reste, ce prétendant n'avait rien à faire avec cet autre pays.

Băsărabă ». Plus que cela, chez les Moldaves on ne change plus, comme nous avons vu que c'est le cas de ce Radu, que tout le monde connaissait auparavant sous l'autre nom, sous l'ancien nom de baptême, et Pierre-le-Boiteux aura comme successeur un Jean, qui, puisqu'il s'appelait chez lui Iancu, conserva ce nom, pour ne pas être confondu avec les deux Jean, ses antécresseurs, Joldea et de Despote, ainsi qu'avec celui qui pendant tout son règne avait toujours porté ce seul nom de Jean.

Toute une tradition cessait donc en Moldavie. Elle ne pouvait pas être un appui pour le nouveau prince, pendant les conflits qui, étant données les conditions dans lesquelles il avait occupé son siège, devaient se produire contre lui. Pierre n'était pas même un guerrier qui eût pu s'imposer par cette qualité dépassant toutes les autres. Son frère restait chez les Valaques, où il vécut seulement trois ans; il s'y trouvait encore en ce moment, mais, par suite de la blessure reçue pendant la guerre récente, des fatigues qu'il avait dû accumuler, il était continuellement malade et obligé d'appeler, comme jadis l'autre Alexandre de Moldavie, un médecin de Braşov<sup>1</sup>. Ainsi, on ne pouvait tirer aucun profit de cette domination des deux frères sur les deux pays roumains, qui représentait comme une union dynastique, telle qu'elle avait existé au XV-e siècle, lorsque Élie I-er, le Moldave, et le Valaque Vlad Dracul étaient beaux-frères, lorsque Étienne-le-Grand épousait Marie, fille du prince de Valachie Radu, Bogdan la fille du prétendant valaque Mircea et de Voica, et Étienne-le-Jeune, Stana, fille de Neagoe, sans rappeler la tentative de mariage, dans la même ligne, du Despote lui-même. Mais cet «étranger» n'aura pas même d'autres appuis, plus puissants, mais moins sincères.

En effet, à Constantinople le Sultan Sélim venait de mourir, étant remplacé par son fils, maniaque de l'or, qu'il faisait fondre en barres, pour les cacher dans des fosses, ainsi que l'avait fait jadis, en Valachie, Chiajna. Mais sous ce Sultan, la toute-puissance du vrai dominateur qu'était le vizir

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, *passim*. Cf. *ibid.*, Préface, et *Ospiti romeni*, *passim*.

Sokoli, destiné, du reste, à tomber lui-même bientôt sous le couteau d'un assassin, n'était plus conservée, et ce pacha Mohammed était tour à tour un patron, pour la lignée de Mircea le Pâtre, de même que pour celle de l'autre Mircea, l'exilé. A Constantinople même, commençait une époque de confusion.

D'autant plus, que l'hégémonie grecque, « byzantine », perdra celui qui était intitulé, depuis longtemps, « le prince » de sa nation. Arrêté aussi en 1576, le lendemain du mariage pompeux d'un fils qui portait le nom impérial d'Andronic<sup>1</sup>, Chaïtan-Oglou ne devait plus échapper à la mort, pendant cette troisième tentative, qu'il n'avait pas pu éviter. Les médiateurs de qualité inférieure pour les places de prince et de métropolitaine ne pourront de loin remplacer l'autorité de cet élément d'un pouvoir si décisif en ce qui concerne les affaires chrétiennes de l'Empire.

Le même manque d'ordre, de point de départ assuré, se retrouve aussi aux frontières chrétiennes.

Henri de Valois, qui n'avait demandé aucun hommage de la part d'un prince à l'établissement duquel il n'entendait avoir aucun rôle, n'avait pas réussi en Pologne avec son projet de règne vraiment monarchique, et il s'était rapidement dégoûté de cette « Sarmatie » anarchique et violente, dans laquelle il avait été contraint de faire tomber la tête de Samuel Zborowski. A la première nouvelle que son frère Charles IX était mort, il se déroba pour aller prendre une couronne beaucoup plus brillante, tout en se considérant jusqu'à la fin de sa vie comme roi légitime de Pologne.

Il fut remplacé par celui qui, au mois de mars 1576 même, était reçu honorablement par le prince Pierre dans sa Moldavie<sup>2</sup>, c'est-à-dire l'ancien ami transylvain Étienne Báthory. Mais le Moldave ne pouvait pas s'appuyer sur celui-ci, dans

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Contribuții*, p. 24, note 4.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxx, note 7. Le passage est consigné dans des sources polonaises. Cf. Veress, loc. cit., II, p. 109, n° 82. Il se produisit du côté de Cernăuți; no. suivant. Cf. *ibid.*, pp. 111—112, n° 85. Voy. aussi Motogna, dans la *Rev. Ist.*, loc. cit.



sa nouvelle qualité, plus que sur l'instable prédécesseur royal. En effet, comme l'origine même de son pouvoir était entachée par le fait que les Polonais le considéraient comme un « esclave du Sultan », Étienne, qui, malgré le vicariat de son frère Christophe, était resté attaché à la Transylvanie, eut besoin de quelque temps pour imposer dans le royaume son autorité, provenant d'un passé d'origine assez basse. Entouré de soldats hongrois, qui seuls pouvaient l'assurer, il conserva son caractère étranger, qui était visible même dans sa figure arrondie, avec le nez écrasé, et dans ses coutumes de distractions bruyantes. Lorsqu'il voulut montrer ce que peut son courage, qui est indubitable, il se dirigea vers l'Orient contre les Moscovites, dont la dynastie s'était éteinte elle aussi, faisant place à toutes les aventures intérieures, à toutes les poussées du dehors. Dans ces conditions, le premier devoir était de n'irriter par rien les Turcs et de subir n'importe quoi de leur arrogance.

Du reste, c'est maintenant le temps où ni le nouveau prince de Moldavie n'offre l'hommage à une Pologne dont il ne pouvait rien attendre, et de Pologne même on ne lui demande ce qui jusque là avait été considéré comme un immanquable devoir. Il semblait que, en même temps que la disparition dans les deux pays des anciennes dynasties, qui auraient eu une espèce de contrat particulier, le lien médiéval lui-même, qui s'était prolongé si loin à l'époque moderne, avait disparu. Pierre montrait seulement des sentiments d'amitié, et les sénateurs, qui étaient restés pour le moment sans roi, lui parlaient vainement de l'idée des « confédérations d'après la coutume de ses prédécesseurs palatins de Moldavie », du « pacte traditionnel », sans oublier cette vieille question gênante de la Pocutie <sup>1</sup>.

Et ce que signifiait Christophe Báthory signifiait trop peu pour pouvoir attendre quelque chose de ce côté <sup>2</sup>. Tout

<sup>1</sup> Veress, ouvr. cité, II, pp. 51—52, n° 40. On demandait aussi la correspondance entre les Polonais et Jean à l'époque de l'interrègne. Les Turcs voulaient avoir la famille et le trésor du défunt Jean; cf. *ibid.*, pp. 57—58, n° 48; p. 83, n° 42; il y en avait qui soutenaient encore la cause de Bogdan; *ibid.*, p. 56, n° 46. Voy. aussi le n° suivant.

<sup>2</sup> Des réfugiés en Transylvanie en 1569; *ibid.*, I, p. 278 et suiv.

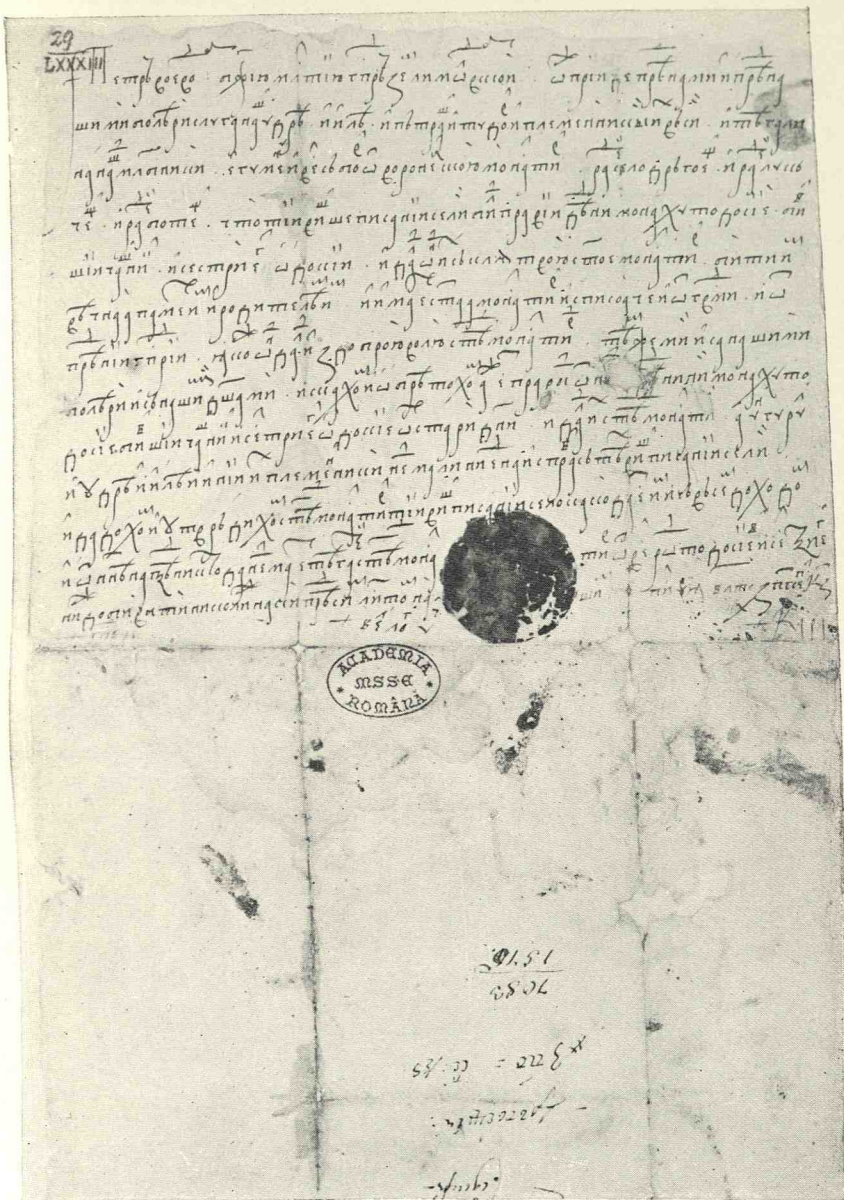


Fig. 16. — Acte de donation de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie (1757).

au plus échangeait-on des ambassades en septembre avec Pierre <sup>1</sup>.

Enfin, en ce qui concerne l'empereur, Maximilien ne suivait plus cette politique et continuait à poursuivre la domination transylvaine qui avait été celle de son père Ferdinand, et, de la sorte, disparaissait le grand rôle de ces capitaines de la Hongrie Supérieure, un François Zay, un Lazare Schwendi, un Hans Rueber, qui avaient abrité, financé, armé, excité les prétendants <sup>2</sup>. Comme on le voit, ces « brigands », pour les appeler comme le faisaient leurs ennemis, avaient disparu dans cette région, et ceux qui possédaient ou se forgeaient des généalogies fausses ou à demi mensongères devaient aller chercher plus loin, dans une Europe où le sens des aventures n'avait pas disparu, un concours qui ne pouvait plus être trouvé chez les voisins, cet esprit d'aventures devant être ravivé par la grande flamme pour la croisade de l'empereur Rodolphe II et du Pape Clément VIII.

Pour le moment, le prince Pierre devra lutter, avec les seules armes de sa douceur, contre une tendance de bravoure qui pendant longtemps encore sera le sentiment social dominant dans son pays. Elle cherchait son appui chez les aventuriers étrangers qu'elle était arrivée enfin à connaître, de même qu'eux-mêmes avaient connu les séductions et les avantages, le bon vin offert par feu le prince Jean dans ce

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 812. L'ambassadeur avait été le logothète moldave. Il est curieux qu'en 1575 les comptes de Braşov parlent de la présence sur la rivière du Teleajen d'Ivaşcu Golescu avec ses troupes; il aurait été tout prêt à entrer en Transylvanie: « der Iwasko lag im Tellese mit sein Volck: soll heraus kommen »; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 813.

<sup>2</sup> Un boïar Jean Gavra chez ces capitaines; Veress, loc. cit., pp. 277—278, n° 335; II, pp. 10—11, n° 11; p. 136, n° 111; cf. *ibid.*, I, pp. 287—288, n° 341. Puis un Pierre Drăguşanu; *ibid.*, I, p. 296, n° 353; p. 327, n° 339; II, p. 8. Cf. aussi *ibid.*, p. 13, n° 15; pp. 138—139, n° 113. Gavra et Élie Doumitrovitch; *ibid.*, I, p. 304, n° 364. Les mêmes réfugiés aussi; *ibid.*, pp. 306—309. L'ancien prétendant Étienne Mâzgă; *ibid.*, pp. 308—309, n° 372; p. 326, n° 386; p. 328, n° 391. Son sceau, *ibid.*, au vol. II. Enfin Bogdan réapparaît; *ibid.*, p. 7, n° 8. Cf. p. 83, n° 73; pp. 121—122, nos 98—100; pp. 129—130. Aussi pp. 136—137, n° 112; pp. 139—140, nos 114—115, 143—146. On trouve aussi le boïar Jean Mălaiu.

grand banquet avant le suprême risque, ainsi que tout ce qu'on pouvait gagner aux foires pleines de marchandises sur la frontière de Bessarabie. C'est de ce côté que dès le commencement on dut fixer le regard pour avoir ensuite des moyens qui auraient suffi à écarter un danger toujours menaçant.

Mais l'année 1574 passa, le prince étant occupé seulement des soucis plus grands que lui causait la situation désespérée du pays où étaient restés les sandchaks qui l'avaient installé, comme celui de Vidine<sup>1</sup>, et même Cigala-Zadeh, jusque bien tard en automne. L'ambassadeur polonais, André Taranowski<sup>2</sup>, excellent connaisseur du pays, passant par ces régions jadis si fécondes, pouvait écrire encore le 5 avril 1575, de la Valachie, où la situation était la même par suite de cette guerre acharnée : « famine et misère, car les aliments sont devenus si chers dans ces contrées qu'on en arrive à se tuer pour un morceau de pain. Les brebis meurent partout; moi-même j'ai perdu huit de mes bœufs, et les autres boitent ». En outre, la neige resta bien tard, dépassant les épaules. « Les paysans chassent par milliers les grues et autres oiseaux sauvages, à cause de la grande faim et du grand froid<sup>3</sup>. »

La grande affaire en 1575 fut l'élection de Pologne, et Pierre priait ses voisins, « presque pleurant », de ne pas agir de sorte que lui et son frère soient forcés à une intervention armée, ainsi que le Sultan venait de l'ordonner<sup>4</sup>. D'un autre côté, il assista avec indifférence au dernier combat qui fut livré au village de Sânpaul, sur la rivière du Murăș, pendant l'été de cette année, par Étienne Báthory; il devait être élu en Pologne contre Becheș, qui combattit avec

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 880.

<sup>2</sup> Ses instructions, avec ses excuses pour l'attaque à Cetatea-Albă; Veress, ouvr. cit., II, p. 47 et suiv.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxix, note 1. Veress imprime, loc. cit., p. 61 : « volveres » au lieu de « volucres ».

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 63, n° 56. Cf. l'ordre turc, *ibid.*, pp. 72—73, n° 67. Préparation militaire en octobre; *ibid.*, p. 75, n° 69. Báthory lui-même avait besoin du concours militaire de ce prince roumain; *ibid.*, p. 113, n° 87.



Fig. 17. — Alexandre Mihnea, prince de Valachie, avec son fils, Mihnea (d'après une miniature).

toute son énergie, étant aidé aussi par le fils de Melchior Balassa <sup>1</sup> (9 juillet) et par plusieurs Transylvains, Hongrois et Allemands <sup>2</sup>. Les bourgeois de Bistrița avaient pris des mesures pour que les fuyards ne puissent pas passer en Moldavie <sup>3</sup>. Ainsi cette Moldavie presque désarmée se trouvait au milieu de deux compétitions acharnées pour le trône. Pierre, de son côté, se plaignait que dans cette ville saxonne sur ses frontières sont abrités des réfugiés de qualité inférieure, venant de Jassy, de Bârlad et d'ailleurs <sup>4</sup>. « Le capitaine général de la Transylvanie », Christophe Hagymásy, qui lui aussi sera bientôt un candidat pour la couronne princière <sup>5</sup>, venait en mars 1576 à Suceava <sup>6</sup>. En automne, Pierre pouvait, donc vaquer à la récolte des vignes de Cotnari <sup>7</sup>. Étienne Báthory défendait cependant l'exportation du blé dans ce pays qui souffrait de la famine <sup>8</sup>.

Celui qui devait paraître maintenant, les armes à la main, demandant ce qu'il considérait comme son droit n'était pas un « fils de prince ».

Il est vrai que, dès le mois d'avril 1577, Pierre se plaignait que la Pologne abrite des personnages qui s'agitent aux frontières de son pays <sup>9</sup>. Le voévode de Podolie, Nicolas Mielecki, qui était venu en 1572 avec Bogdan, considéré comme perdu du côté de Moscou, où il mourut fou, était prié, de même que le châtelain de Kameniec, de faire cesser ce désordre; le nouveau roi de Pologne, ayant appris ces doléances, demanda des explications pour pouvoir prendre les mesures nécessaires <sup>10</sup>. Il entendait travailler « à la transylvaine », c'est-à-dire de main forte, de même que dans son pays il avait assuré la paix à l'autre frontière de la Moldavie.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 66 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 663—664, n° MCCXXVII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 664, n° MCCXXVIII.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., p. 103.

<sup>6</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 664—665, n° MCCXXIX.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 665, n° MCCXXX.

<sup>8</sup> Veress, loc. cit., pp. 62—63, n° 55.

<sup>9</sup> Holban, ms.

<sup>10</sup> Lettre du 10 mai 1577; *ibid.*

Pour le moment, restait tranquille dans les provinces du roi, entretenu par charité, un prétendant Constantin, qu'on appelait « Palatinides Moldaviae »<sup>1</sup>: il vivait dans ce pays depuis « seize ans »<sup>2</sup>. Mais Pierre pouvait écrire au mois d'août qu'il s'est entendu pour conserver la paix avec l'envoyé à la Porte, Jean Sieniński<sup>3</sup>.

Un grand coup pour la famille régnante dans un pays comme dans l'autre, ce fut la mort du prince de Valachie, Alexandre.

Il avait été en danger de perdre son trône, et non seulement lui, mais aussi son frère moldave. Car en 1576 s'étaient présentés à Constantinople soixante-dix à quatre-vingt boïars, demandant que les deux sièges soient donnés à des princes que le pays aurait mieux aimés. On citait pour la première fois le nom d'un Petraşcu, réfugié à Rhodes et qui était le fils du prince homonyme. C'était un amateur des livres, qui, non seulement demandait au logothète Radu de Măniceşti d'« écrire » en roumain les livres saints<sup>4</sup>, mais composait lui-même une grammaire du grec, signée « l'humble Petraşcu »<sup>5</sup>. Pour la Moldavie, il était question de nommer un nouveau « prince Jean », qui se trouvait lui aussi dans ce château des Hospitaliers à Rhodes, et on découvrit plus tard que c'était le bâtard de Pierre Rareş, lorsqu'il assiégeait Braşov, de ses courtes relations avec la femme d'un modeste artisan de cette ville, que la chronique de Braşov nomme Mysen Tysen Hannes<sup>6</sup>. Comme, à ce moment, s'élevait l'étoile d'un puissant de l'Empire Ottoman, Sinan, un âpre

<sup>1</sup> *Ibid.*, Un « Jean Thomis, Valachus », qui y était entretenu aussi (*ibid.*), était peut-être un parent de Tomşa. Voy. aussi Pawinski, *Księgi podskarbinskie z czasów Stefana Batorego*, Varsovie, 1881; Veress, *Rationes curiae Stephani Bathory, regis Poloniae*, dans *Fontes rerum hungaricarum*, III, Budapest, 1918.

<sup>2</sup> Holban ms.: lettre du roi, 17 décembre 1577. On continuait à lui servir cependant des subsides.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Voy., pour tout cela, aussi, plus haut, le chapitre sur la littérature.

<sup>5</sup> Iorga, dans *l'Arch. soc. št. și lit. din Iași*, V; cf. Iorga, *Roumains et Grecs*.

<sup>6</sup> *Chron. Fuchsio-Lupino-Oltardinum et Quellen*, V. Voy. l'opinion de l'influent Juif Salomon Tedeschi, qu'il serait possible que « le Valaque de Rhodes

Albanais, ennemi mortel des chrétiens, ses plaintes portées devant le divan turc donnèrent l'occasion d'un conflit dramatique de cet autre vizir avec Sokoli, qui fit un dernier grand effort pour affirmer son autorité. Bien que Chaïtan-Oglou sera tué par surprise, non seulement sans la volonté de Sokoli, mais à son insu, il fut vaincu, et les pétitionnaires, chassés, durent être employés sur les galères du Sultan. Rappelés, on les bâtonna d'importance, et, comme ils ne voulaient pas aller porter leur querelle, ainsi qu'on le leur avait dit, devant le bey de Nicopolis, qui n'était pas un successeur d'Élie Rareș, mais un étranger, certains d'entre eux furent renvoyés aux galères et les autres présentés avec un envoyé turc à Bucarest, pour y être jugés <sup>1</sup>.

La princesse de Valachie, étant, comme on le sait, une Levantine de Péra ayant aussi une ascendance génoise, de Chio, il ne faut pas être surpris qu'au mois de mai de l'année suivante, 1577, d'autres pétitions, portant elles aussi le sceau d'un groupe de boïars, se soient présentées à la Porte, demandant cette fois un candidat qui prétendait être de la lignée des Băsărabă, mais qui n'était qu'un Italien.

C'est dans sa qualité « dynastique » que paraissait un médecin, bien connu, de Galata, originaire de Lombardie, qui s'appelait Bernardo Rosso, mais croyait pouvoir se rappeler qu'il est fils de Băsărabă, lequel ne pourrait être, — s'il y a le moindre élément de sérieux dans cette prétention, — que Neagoe lui-même: mais sept boïars se présentèrent pour porter serment sur cette origine, apportant aussi 10.000 ducats, ce qui signifiait, pour certains des vizirs, une certitude beaucoup plus grande.

Encore une fois, Sokoli imposa sa volonté de conserver son protégé à Bucarest. Le médecin dut faire connaissance avec la prison d'État des Sept Tours, sous la menace d'être jeté à la mer, et il finit par aller, lui aussi, entre ces murs

---

remporte la victoire, car Sokoli n'aime pas que deux frères règnent en même temps sur les deux pays »; Veress, ouvr. cité, II, pp. 99—100, n° 77.

<sup>1</sup> Gerlach, ouvr. cité, p. 224, col. 1; Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, pp. 9—11, n°s XII—XIV; IV<sup>2</sup>, pp. 95—97, n°s III—V; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 118; Veress, loc. cit., pp. 113—115, n° 89; pp. 115—117; *Ospiti romeni*, pp. 36—37.



de Rhodes qui était arrivée à être, à cette époque, comme un dépôt permanent pour les prétendants malheureux au trône roumain <sup>1</sup>. La nouvelle, si bizarre, de cette insolence est confirmée par le banquier de la famille, Benedetto da Gagliano, qui écrit de Péra, le 18 juin, que « ces jours-ci il y a eu un peu à faire avec un médecin Rosso, qui s'appelle Bernardo, et qui demandait le trône de Valachie, il y a déjà cinq ou six mois, et on l'a nourri de promesses jusqu'à l'arrivée du tribut. Ce tribut étant arrivé, on l'envoya aux galères avec autres (*sic*) six Roumains, qui ont déclaré solennellement qu'il est le fils de Băsărabă », — un Nicolas Băsărabă était en 1570 à Spire <sup>2</sup>, d'où il passera à la Cour de l'empereur Maximilien <sup>3</sup>, — qui est la famille la plus noble de Valachie. On croit que, l'ayant tiré de cette tour, on le jettera à la mer », nouveau système, qui sera continué, pour se débarrasser des plus opiniâtres parmi ces prétendants <sup>4</sup>.

L'homme d'affaires de Catherine et de sa sœur de Venise, Mariette, qu'on appelait aussi, en roumain, Mărioara, félicite maintenant la princesse Catherine, qui peut « jouir avec satisfaction et sagesse, de même que son prince Alexandre ». Mais ce vieux prince se trouvait dans le pire état de santé. En juillet, le kloutchar Chisar venait à Braşov pour engager le docteur, bien connu, Paul. Alexandre était si malade que le trésorier Mitrea accourait à Constantinople pour demander qu'on accorde le drapeau à l'enfant Mihnea, auquel ces Saxons avaient envoyé quelques cadeaux au commencement de l'année <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Lettre du banquier Benedetto da Gagliano, dans Iorga, *Contribuții*, p. 22, note 1; *Ospiti romeni*, p. 39. La princesse Catherine parle elle-même de ce « grand souci », dans une lettre du 1-er mai; *Contribuții*, p. 20, note 2; Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 51—52, n° CXXVI; *Ospiti romeni*, p. 38 (traduction italienne). Cf. les sources citées dans la note précédente; Hurmuzaki, III<sup>1</sup>, p. 4, n° II, et p. 131 (Rosso était interné à Rhodes aussi en 1590); en plus Veress, loc. cit., p. 119, n° 94; Gerlach., p. 353.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 294, n° 349.

<sup>3</sup> *Ibid.*, II, p. 11, n° 12; pp. 37—38, n° 28.

<sup>4</sup> Iorga, *Contribuții*, p. 22, note 1.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 814. Mihnea n'avait que treize ans; *ibid.*, p. 599, note.

Un commencement de retour à la succession du fils s'était déjà prononcé par la nomination du jeune Pierre à la place de son père, le « pâtre » Mircea, par celle de Bogdan Lăpuşneanu, son père étant encore vivant. Il ne faut pas exclure l'idée que la Valachie elle-même eût été consultée pour la succession par un Conseil des boïars amis de cette branche de la dynastie. Comme c'était alors un vrai gouvernement par les femmes, qui prenaient la régence, de fait, et ce système sera continué au XVII<sup>e</sup> siècle avec les princesses femmes de Jérémie, de Siméon Movilă, avec Élisabeth, femme de Georges-Étienne, et avec Dafina-Catherine, celle d'Eustrate Dabija, pouvant donner même des ordres en leur propre nom, Catherine, suivant l'exemple de Chiajna et de Roxane, fit appel au voisin de Transylvanie. Non seulement celui-ci, Christophe Báthory, consentit à intervenir pour que Mihnea obtienne la succession du trône, l'oncle de Jassy ayant sa part dans ses efforts, mais le Transylvain influent qu'était Pierre Rácز fut chargé d'une mission spéciale à la Porte, employant aussi la présence momentanée en Transylvanie du tchaouch Housséin<sup>1</sup>.

Ainsi, le 25 juillet<sup>2</sup>, Alexandre pouvait finir ses jours avec la satisfaction de laisser comme successeur son seul enfant, très chéri<sup>3</sup>. Le drapeau était arrivé, ainsi que le montrent les comptes de Braşov, dès le mois d'août. Cet Alexandre, qui au commencement avait été si étranger à toutes les traditions du pays, mais qui s'était habitué ensuite à toutes ses difficultés, bien qu'il eût laissé dans une chronique très partielle le souvenir du massacre des boïars et d'un nouvel impôt qui s'appelait, d'une façon bizarre, « la brebis sèche »<sup>4</sup>, fut enseveli solennellement dans l'église qu'il avait fait bâtir<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III<sup>1</sup>, pp. 4—5, n° II; IV<sup>2</sup>, n° VIII; p. 98; Gerlach, p. 369.

<sup>2</sup> Pour la nouvelle de la mort chez les Turcs; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 599.

<sup>3</sup> Pour Jean Beldy, qui se présenta plus tard comme bâtard d'Alexandre, voy. Szamosközy, éd. de l'Académie magyare, II, p. 299 (cf. la traduction de M. J. Crăciun); *Tört. Tár.*, 1893, p. 192.

<sup>4</sup> Chronique du pays, dans *Magazinul Istoric*, IV, p. 275.

<sup>5</sup> La pierre sépulcrale sur laquelle son nom est donné en roumain, dans

En ce moment, un ancien serviteur de Chiajna, encore vivante, la trouvait à Alep « très humble et réduite au silence », mais gardant l'espoir que les fils qui lui sont restés pourront devenir princes<sup>1</sup>. Bien entendu, Ivaşcu Golescu, qu'Étienne Báthory servait alors dans une réclamation d'argent, était son principal appui.

Au printemps, le Moldave Pierre avait eu des soucis seulement du côté de la Transylvanie, où il constatait le mouvement de certains « brigands », personnes suspectes<sup>2</sup>. La première apparition de Jean-le-Terrible, ressuscité dans la personne d'un jeune aventurier, appartient à l'été de cette année 1577. Pierre donne à ce prétendant, qu'il put écarter facilement, le surnom, dû à la beauté de ses longues boucles princières, de « le Crépu » (« Creţul »). Dans un document qui ne peut pas être du 7 avril 1575, mais bien un de 1578, il montre les rapports du « Crépu » avec une partie des boïars, qui étaient venus le reconnaître et entre lesquels se trouvait, bien que protégé par le nouveau prince, le gendre même de la princesse Roxane, le logothète Băl-tatul. Il n'est question dans ce document que de « ce brigand de Crépu »<sup>3</sup>. De son côté, Báthory mentionne un « Jean le Roumain, qui prétendait descendre des princes de Moldavie »<sup>4</sup>. Le récit que donne Ureche d'après une ancienne source se rapporte à ce Jean et pas à un autre, surnommé Pot-coavă, qui fera son apparition plus tard. Des rapports avec la Pologne sont indiqués. Refusé par le fameux knèze Constantin d'Ostrog et par le staroste de Bar, « le Crépu » trouva comme auxiliaire un certain Kopecki. Par ce moyen et par celui d'un Roumain, Țopa, il gagna quelques Cosaques sous un chef qui s'appelle Chah. Ils n'étaient qu'au nombre de

le *Bul. Com. Mon. Ist.*, XXII, p. 161 (on trouve au milieu du texte slave son nom en roumain : « Alexandru »). Ureche a une date fautive de la mort : 15 avril.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 112, n° 85.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 666, n° MCCXXXIII ; p. 667, n° MCCXXXVI.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 893 (l'original dans les Arch. d'État, paquet Pângăraşi, III, 2).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. XXII.

« 330 ». L'apparition des canons du prince Pierre et de l'armée des boïars suffit pour déterminer la retraite.

Il ne semble pas qu'il y eût eu un vrai combat. Le prétendant se retira, et ses adhérents le suivirent <sup>1</sup>. Comme un ambassadeur de Pologne, Sieniński, se rendait alors à la Porte, Pierre porta plainte pour cette violation de la paix de la part d'un homme qui venait de ce royaume <sup>2</sup>.

Ailleurs aussi, nous avons mis en rapport avec une seconde invasion au cours de cette année où mourut Alexandre le Valaque l'agitation qu'on observe en Transylvanie aux mois d'août et de septembre: les deux fils d'André Báthory, Étienne et Gabriel, qui étaient des Roumains par leur mère, Marguerite Mailat, étaient descendus à Braşov <sup>3</sup>.

Pour le moment il était encore question des suites de la tentative malheureuse faite par « le Crépu ». Tout de même, le 14 septembre, Christophe Báthory considérait cet épisode comme bien fini. Celui qu'il appelait « Iovan le Valaque » était vaincu, chassé, et on prenait des mesures pour qu'il ne puisse pas chercher un abri dans ce nid de prétendants que continuait à être Bistriţa de Transylvanie <sup>4</sup>.

Mais, au commencement de l'automne, Pierre demandait à être secouru par les Turcs, car il avait peu d'espoir, en ce qui concerne la Valachie, sous la régence d'une femme, et malgré la surveillance permanente de cet ami qu'était Ivaşcu Goleşcu. On savait, cette fois, qu'il est question d'un grand

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Mém. Ac. Rom.*, XIX, p. 234. A cet incident se rapporte la lettre qui réclame aux Polonais « le Palatin de Valachie, avec tous ses complices »; Holban, ms. (sans date de mois). Le 3 novembre, Pierre « remercie le roi pour sa lettre dans laquelle il promet de punir ceux qui ont pillé en Moldavie »; *ibid.* Dans le même sens, lettre du 13 de ce mois, adressée au Palatin de Podolie; *ibid.* Celui-ci répond le 25; *ibid.* Bientôt dut se produire l'invasion victorieuse. En décembre, le roi s'occupait de son ancien hôte, Constantin, qui est mentionné aussi en février 1578; *ibid.*

<sup>3</sup> Mentions dans les comptes de la ville, Iorga, Hurmuzaki, XI; cf. la préface du volume, p. xxxiii.

<sup>4</sup> Sa lettre du 14 septembre; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 601, n° xxviii. Le 8 octobre, on croyait à Constantinople, par le retour du tchaouch, que sur ces frontières le calme règne; n° suivant.

assaut des Cosaques, dont le nombre est énormément exagéré par de vagues bruits. Ils auraient été jusqu'à 10.000 (!). Il paraît que les agitations, qui avaient été apaisées pour quelque temps, avaient été reprises par cet ennemi avec beaucoup plus de témérité, en novembre. Les sandchaks des frontières et les Tatars n'étaient pas intervenus. C'est une attitude curieuse, qui prouverait que les Turcs voulaient en finir aussi avec cet autre membre d'une dynastie déjà condamnée<sup>1</sup>. On apprit cependant à Constantinople que Pierre était dans un mauvais état de santé et, par les liens qu'avait la dynastie valaque avec l'île de Chio, on pouvait lui envoyer un médecin de grande réputation, François Domestikos Laskaris<sup>2</sup>.

Ce Pierre lui-même parle de cette façon sur le succès de l'aventure qui réussit à le faire quitter pour quelques semaines sa résidence. Ce Bălțatul, qui s'était enfui au-delà du Dniestr, ainsi qu'on l'a vu, « était parti avec Ivan, frère du « Crépu », — mais, de fait, c'était *un autre* Jean le Terrible ressuscité, — « et il est venu avec beaucoup de brigands cosaques, lorsque Jean s'était levé contre Notre Majesté et contre le pays de Notre Majesté, et il a fait beaucoup de dommages au pays de Notre Majesté, mais le Seigneur Dieu n'a pas toléré que leur volonté se fasse », et « nous les avons soumis sous le sabre de Notre Majesté ». La responsabilité de ces troubles est attribuée à ce gendre d'Alexandre Lăpușneanu, ajoutant que : « il est mort avec ces brigands »<sup>3</sup>. Un secours transylvain n'avait pas manqué à Pierre, celui de Michel Rácz, qui revenait en Moldavie le 29 novembre; un postelnic Balica envoyé par Pierre passait en Transylvanie en décembre<sup>4</sup> pour assurer que le calme est définitivement rétabli. Mais le prince, de nouveau attaqué, devait envoyer dans ce pays aussitôt un autre de ses boïars, le comis<sup>5</sup>. Le

<sup>1</sup> Tous les détails sont réunis dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxxiii.

<sup>2</sup> Gerlach, pp. 389, 392, 397; Crusius, *Turco-Graecia*, pp. 308—309, 312, 479—480.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 893.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 815—816.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 815.

prince de Transylvanie dut en effet, après une ambassade du grand ban de Valachie <sup>1</sup>, intervenir auprès du vizir Sokoli et même auprès du Sultan pour qu'une sentence de destitution ne soit pas lancée contre l'enfant qui régnait à Bucarest <sup>2</sup>: la lettre de Christophe, très prudente, mais non sans quelques éléments de témérité, montre que s'il y a un motif d'argent pour le changement qu'on aurait projeté, un moment viendra où personne ne pourra plus payer autant, et, déjà, avait commencé, sur ce simple bruit, un mouvement de réfugiés. Étant donnée l'incapacité du régime en Valachie, le Transylvain prenait des airs de patron. Et nous avons la réponse, très favorable, du Sultan: « le successeur légitime doit rester sans souci: autant que sa mère et ses conseillers gouvernent le peuple sans susciter de plaintes, cet héritier conservera le pouvoir; donc il n'a rien à craindre <sup>3</sup>.

Mais alors se produisit l'usurpation téméraire de cette autre incarnation de Jean-le-Terrible. Son surnom de Potcoavă, qui signifie: fer à cheval, était dû au fait que cet homme si robuste était capable d'en briser un entre ses doigts; il le conservera jusqu'à sa fin tragique et on le rencontre même dans un rapport impérial venu de ce côté-là <sup>4</sup>.

Le 2 décembre, Christophe signalait cette nouvelle invasion des Cosaques, et on prévoyait de nouveau la possibilité que cet usurpateur, s'il serait vaincu, cherche un refuge du côté de Bistrița <sup>1</sup>. La nouvelle en était donnée à Gaspar Kornis, qui commandait sur ce point <sup>5</sup>.

Mais les choses se développèrent, au commencement, d'une autre façon; quand le prétendu prince Jean parut à Soroca, non sans la tolérance des gardiens de la frontière

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 815—816.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 603—604, n° xxxii.

<sup>3</sup> Voy. aussi le rapport impérial sur ces faits; *ibid.*, pp. 606—607, n° xxxvii.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 141. Ureche le présente comme étant « frère » de Jean-le-Terrible, confondant cette fraternité avec celle qu'il aurait eue avec le « Crépu ».

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 601, n° xxx.

polonaise, mais aussi des habitants russes de Nimirow, « beaucoup de personnes lui firent l'hommage, ayant reçu la nouvelle qu'il y a maintenant un prince jeune <sup>1</sup> ». Pierre lui opposa vainement son artillerie et des bechlis turcs qui avaient l'expérience de cette arme. Les Cosaques remportèrent la victoire, et le prince qu'ils amenaient fut établi à Jassy, le 23 novembre <sup>2</sup>.

Nous avons deux lettres délivrées de cette capitale par celui qui, le 20 de ce mois et le 28 décembre, — il avait donc passé les fêtes de Noël dans sa résidence princière, — s'intitulait simplement, sans aucune explication généalogique: « Jean, par la grâce de Dieu prince du pays de Moldavie, dominateur et héritier légitime, etc. » <sup>3</sup>. Conservant son caractère, le même que l'ancien guerrier de 1574, il annonçait: « Dieu tout-puissant, qui nous a punis en nous forçant de quitter notre héritage, nous a rétablis maintenant par sa grâce ». Assurant les Transylvains qu'« il sera lui aussi comme les autres princes ses prédécesseurs », il demandait qu'on lui permette de recruter des défenseurs au-delà des Carpathes. Dans une seconde lettre, il montre que déjà les Turcs, l'ayant reconnu, lui avaient député un tchaouch. Les gens de Bistrița ne doivent pas l'attaquer, car, bien qu'il n'ait pas l'intention de s'opposer, il en fera rapport au Sultan, qui « a promis que rien ne se perde de ce que nous avons, pas même un pied de poule ». Les contemporains le décrivent comme étant un homme entre trente-cinq et quarante ans, blond, aux longs cheveux, et barbu <sup>4</sup>.

Le tchaouch Ahmed passa donc par Bistrița, revenant de Pologne, pour ne pas fouler la terre de cette Moldavie rebelle <sup>5</sup>. De fait, dès la fin de l'année 1577, des mesures étaient prises par les Turcs pour le chasser <sup>6</sup>, et le beglerbeg

<sup>1</sup> Ureche, p. 231.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 670—671, n<sup>os</sup> MCCXLI, MCCXLIII.

<sup>4</sup> Rapport de nonce de Pologne, Iorga, Hurmuzaki, XI, p. XXXIV, note 4.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 672, n<sup>o</sup> MCCXLIV.

<sup>6</sup> Ordre de Christophe Báthory, 2 décembre; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 602, n<sup>o</sup> XXX.

lui-même se préparait à intervenir. Devenu prince établi sur son trône, celui qui s'appelait en effet, ainsi qu'on a pu le voir ensuite par son procès en Pologne, Nicoară, c'est-à-dire Nicolas<sup>1</sup>, ne sut pas de quelle façon organiser une domination si imprévue, et celui qui l'avait amené, ce Chah, dont l'expérience était seulement celle d'un guerrier et d'un brigand, n'avait pas de conseils à lui donner. Il dut se contenter de faire de Topa son ministre des Affaires Étrangères. Kopecki, qui remplissait dans cette aventure le rôle qu'avait eu jadis Laski, encore vivant et prêt à mêler à ces troubles, obtint la forteresse de Hotin<sup>2</sup>. Et, à l'arrivée d'une ambassade polonaise, le prince déclarait qu'il ne peut pas répondre par écrit, « car il ne s'est pas formé encore une chancellerie »<sup>3</sup>.

Mais Pierre, au secours duquel étaient venus des trahants de Transylvanie<sup>4</sup>, avec le jeune Báthory lui-même, arrivait maintenant avec une armée valaque<sup>5</sup> et avec quelques Turcs. Son vainqueur crut pouvoir sortir à sa rencontre, s'appuyant sur le courage téméraire des Cosaques armés de fusils et du dévouement des paysans, qui étaient accourus aussitôt vers sa jeunesse et sa beauté. On a attribué à Pierre lui-même l'idée stupide d'opposer au feu des Cosaques un front d'animaux, et il arriva de ce moyen de combat la même chose que des anciens éléphants de Pyrrhus, le vieux roi d'Épire: les animaux, effrayés, se retournèrent contre l'armée qu'ils devaient protéger et y jetèrent le désordre. Le résultat fut une défaite. Ce fut le combat de Docolina, sur le Pruth.

Mais le prince Jean se rendait compte qu'il ne peut pas rester, et il prit donc ce qu'il avait pu rassembler, ainsi que les quatorze canons de la Moldavie, et passa en Pologne.

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, pp. 361—362, n° CCXIV.

<sup>2</sup> Nicolas Costin, d'après des sources polonaises, à ce qu'il paraît; pp. 468—469. Le nouveau prince aurait fait ouvrir aussi les prisons.

<sup>3</sup> Rapport allemand, dans Veress. Voy. aussi le journal d'Étienne Báthory le jeune, dans Kurz, *Nachlese*, p. 108.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 816; cf. *ibid.*, p. 817.

<sup>5</sup> Le 15 décembre, les gens de Brașov lui envoyaient des ambassadeurs en Valachie; *ibid.*, p. 816. On trouve dans les mêmes comptes la mention des armes achetées par le jeune Mihnea.



Mais, aux frontières, des mesures avaient été prises pour les arrêter tous, et les Cosaques, qui étaient maintenant rassasiés, se laissèrent gagner pour le livrer, en échange de l'assurance qu'il est question seulement que leur prince aille donner des explications au roi <sup>1</sup>.

A la fin de janvier, les trabants transylvains étaient de retour à Braşov <sup>2</sup>. Étienne Báthory le jeune, qui était considéré lui aussi comme candidat à la domination de Moldavie <sup>3</sup>, fixe le jour du 31 janvier pour la restauration de Pierre. Le 28 décembre, d'après la même source, le prince légitime était à Roman.

Mais un groupe de Cosaques qui réussissaient était un exemple pour en inviter un autre. Ceux qui arrivèrent dans le pays le 9 février 1578 amenaient un prince Alexandre <sup>4</sup>, dont la généalogie, bien qu'il soit présenté comme le frère de Potcoavă <sup>5</sup>, est peu certaine; il n'est pas question de l'ancien réfugié Constantin, que le roi se déclarait prêt à livrer <sup>6</sup>. On voit Pierre, cet homme « d'un tempérament mou » <sup>7</sup>, devant lequel s'obstinait à sortir sans cesse un danger, acheter des munitions à Braşov <sup>8</sup>. De nouveau se préparèrent à revenir à son secours Michel Rácz avec ses trabants bien ordonnés <sup>9</sup>. Le nouveau prétendant Alexandre, duquel rien d'écrit n'a été conservé, sa « chancellerie » étant encore plus retardataire que celle de son prétendu frère, put s'établir à Jassy, où il fit son entrée solennelle.

Comme à l'époque du Despote, qui, de fait, était, de son tombeau oublié, l'inspirateur de toutes ces aventures, il

<sup>1</sup> Ureche et son interprétation par Nicolas Costin.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 817. D'après Martin Berzeviczy, envoyé de Transylvanie en Pologne, il y avait à peine trois cents Cosaques; voy. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxxv, note 10, où il y a aussi d'autres détails.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *ibid.*, note 8, n° 1: rapport de Varsovie au Sénat de la ville de Danzig. Le roi voulait le marier en Pologne; *ibid.*, p. 617, note 3.

<sup>4</sup> Aussi *ibid.*, p. 607, n° xxxviii; pp. 609, 610, n°s XL—XLII.

<sup>5</sup> Lettre de Varsovie, 25 février; *ibid.*, p. xxxvi, note 6.

<sup>6</sup> Odobescu-Tocilescu, loc. cit., p. 42, n° LXXXI, et Gerlach, p. 460.

<sup>7</sup> Nicolas Costin, p. 468.

<sup>8</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 817.

<sup>9</sup> *Ibid.*



Fig. 18. — Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie, et son fils Étienne (d'après une gravure contemporaine).

fallut un siège en toute forme de la part de ce Transylvain, apportant aussi des canons qui manquaient chez les Turcs du Danube, pour mettre fin à ce nouvel exploit. Le siège de la résidence, qui n'avait cependant pas de murs, dura « du commencement jusqu'à la moitié du Carême <sup>1</sup> ». Après avoir terminé les munitions et les provisions et avoir perdu Chah, qui fut tué au milieu d'un combat, Alexandre essaya de sortir par les profondes forêts de Bârnova, pendant la nuit du 12 mars. Sa petite armée, destinée à une simple surprise et dénuée du concours des paysans, qui n'avaient pas pu accourir au milieu de l'hiver, « fondit », dit la source d'Ureche, « près de l'étang de Ciorbești »; Alexandre fut pris avec les boïars plus ou moins douteux qu'il avait rassemblés, et, étant blessé à la tête, il mourut en chemin vers Constantinople <sup>2</sup>. Mais, même après le retour momentané de Rácz, qui avait été lui-même blessé, Pierre demandait encore qu'on lui envoie des trabants transylvains pour le garder <sup>3</sup>. Une ambassade destinée à présenter des remerciements arrivait en Transylvanie, portant au prince des cadeaux <sup>4</sup>. Et, pour remercier Dieu lui-même, Pierre commença à bâtir sous la colline sur laquelle devait être ensuite transporté ce bâtiment, l'église en pierre qu'il nomma, d'après ce faubourg de Constantinople où il avait passé tranquillement tant d'années, dénuées d'ambition : Galata. Et d'autres

<sup>1</sup> Ureche, p. 233. De nouveaux trabants; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 818.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 615 et ailleurs. Pour son sort, voy. Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 105, n° xx; Gerlach, p. 479; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxxvii, note 12.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 818. Aussitôt, en avril, grande ambassade de Pancrace Sennyey en Valachie; *ibid.*

<sup>4</sup> Ureche, p. 233. Voy. aussi la lettre du beg Daoud adressée à Étienne Báthory, d'après Alexandre Szilágyi, dans la revue *Hún és Külföld*, chez V. Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XII, pp. 2—4. On y retrouve « le lac gelé », « l'orée du bois », où les fuyards n'avaient pas pu pénétrer. Le Turc a la même expression pour montrer leur destruction : « il les a fait fondre tous ». Il est curieux qu'à cette place seulement il est question de la mort de Bălțatul, (« Belzat »), ou peut-être est-ce un frère du gendre d'Alexandre Lăpușneanu. Il serait difficile d'admettre dans le document du prince Pierre que le nom d'Alexandre aurait été confondu avec celui de Jean. Il appelle Jean Potcoavă : « Ivanco ».

cadeaux avaient été envoyés, rivalisant avec ceux de la princesse Roxane Lăpușneanu<sup>1</sup>, à Constantinople<sup>2</sup>.

Mais on ne croyait pas encore que l'épopée des Cosaques fût finie. Au mois de juin, Pierre était sur la frontière à Soroca, pour observer ce qui pouvait lui venir du côté du Dniestr, comme « bonne fortune », ainsi que s'exprime d'une façon ironique le chroniqueur Ureche<sup>3</sup>.

Mais à Constantinople, où cet état de choses sur le Danube avait amené le supplice de Chaïtan-Oglou<sup>4</sup>, les mesures les plus énergiques avaient été prises pour que le scandale des Cosaques ne soit pas répété. Comme des ambassadeurs polonais, Marc Sobieski, Dzierzek, passaient à travers le pays, on leur demanda que « les brigands » soient livrés et qu'on punisse une fois pour toutes ces bandits du Dniestr; la Pologne ne put pas éviter cette satisfaction. Des ordres énergiques furent de fait envoyés partout: les groupes de Cosaques pris furent tués comme auteurs de ces troubles dangereux; et, contre Potcoavă lui-même, il fallut bien exercer le même châtiment que pour l'ancien ennemi de la paix qu'aurait été Étienne Tomșa.

<sup>1</sup> Pour le couvent de Karakallou, au Mont Athos, Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 46—47, n° cxiv; *Mém. Ac. Rom.*, XIII, pp. 335—337.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 49—50, n° cxxi. Bogdan-Saraï, c'est-à-dire « la maison de Moldavie » à Constantinople, doit appartenir à l'époque de Pierre Rareș. Voy. Mordtmann, *Βογδάν Σαράϊ, ήτοι ή μονή του ενδόξου προφήτου προδρόμου και βαπτιστου Ιωάννου ή επικεκλημένη της παλαιας πέτρας*, Constantinople, 1891. Mais l'église de Saint-Nicolas près de Bogdan-Saraï aurait été une fondation du logothète Tăutu; *Σύλλογος* de Constantinople, XVI (1881—1882), appendice, p. 33. Voy. aussi Mordtmann, dans la même revue de Constantinople, IV, p. xix. Pour Bogdan et Vlach-Saraï, Alex. von Millingen, *Byzantine churches in Constantinople*, pp. 280—281 et pl. LXXX. Pour Vlach-Saraï, aussi Lechevalier, *Voyage de la Propontide*, p. 262. Pierre-le-Boiteux avait acheté la maison des Rhalis, pour la donner à l'église patriarcale; Sathas, *Bibl. graeca medii aevi*, III, p. 548; Triphon Évangélidès, *Δύο βυζαντινά κειμένα*, Hermoupolis, 1910. La résidence patriarcale sera transférée à l'église de Saint-Georges; voy. Gottwald, *Die Kirche S.-Georg in Constantinople*, s. an.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 818. C'est là que le cherchait un espion des gens de Brașov, lorsque l'autre allait du côté de Buzău et de Gherghița; *ibid.*

<sup>4</sup> Voy. plus haut; cf. Litzica, *Catalogul ms. grecești*, pp. 307—308.



Fig. 19. — Église du couvent de Galata, bâtie par Pierre-le-Boiteux.

Après avoir été enfermé dans plusieurs endroits, il fut amené à Lwów, pour être sacrifié devant un envoyé turc. La dignité du roi ne lui permit pas d'être présent le jour de l'exécution dans cette ville, mais cette dignité ne suffisait pas pour lui faire refuser cet acte sanglant. Nicoară fut admirable, faisant pleurer tout ce monde qui considérait sa beauté destinée à une mort terrible. Arrêtant d'abord le bourreau, avant de lui faire apprendre la meilleure façon de couper la tête, l'ancien voévode Jean, qui parlait très bien le polonais et même le russe, fit un grand discours, d'un élan énergique et touchant, montrant qu'il meurt pour la chrétienté après avoir versé le sang turc. Il prophétisait au roi que dans deux ans un châtiment lui viendra de la part des mêmes Turcs <sup>1</sup> (16 juin).

Mais, même après cette cruelle satisfaction, Pierre eut encore assez à faire avec les Cosaques <sup>2</sup>. En petites bandes, ils apparaissent au cours de cette année sur la frontière, amenant tantôt un Pierre qui prétendait être le fils du vieil Alexandre de Lăpușna <sup>3</sup>, tantôt un fils supposé de Potcoavă, Constantin <sup>4</sup>, différent de l'autre Constantin, fils d'Étienne, lequel aurait été le fils d'Étienne « La Sauterelle ». Avec ces derniers, il y eut un vrai combat, et on parle de « trois mille » ennemis qui seraient tombés le 12 octobre <sup>5</sup>. Mais ce vieillard qui ambitionnait le trône ne fut pas pris, et il trouva un abri, sinon chez les Polonais, au moins chez ses amis, les Cosaques <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xxxix, note 1. Il existe aussi un rapport italien de même contenu. Cf. aussi Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 619, n° XLVIII.

<sup>2</sup> Mention aussi dans Ureche, p. 233.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, III<sup>1</sup>, pp. 19—20, n° XIII; Iorga, *Acte și fragm.* I, pp. 28—29; Iorga, dans Hurmuzaki, XI, pp. XL—XLIII et suiv.; Janicki, *Acta historica res gestas Stephani Bathorei illustrantia*, Varsovie, 1881 (Publications de la Fondation Krasiński).

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 628.

<sup>5</sup> Ureche; Hurmuzaki, III, p. 21; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 625 et suiv.; *Pretendenți*, p. 240; aussi Odobescu-Tocilescu, loc. cit., pp. 44, 46, n°s LXXXIV, LXXXVIII.

<sup>6</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 289—290.

Aussi au cours de l'année 1579, le danger reste. Les Cosaques avaient appris le chemin de Moldavie et la façon dont il faut amener les prétendants d'une légitimité plus ou moins douteuse. Au fond, toute cette affaire était pour eux une simple occasion et un prétexte. Encouragés par leur succès relatif, des nobles polonais tentèrent aussi leur fortune, comme un Zborowski, de cette lignée particulièrement agitée, qui alla piller la forteresse turque de Daszow ou Otchakow<sup>1</sup>, et Laski lui-même n'avait pas oublié ses anciennes ambitions moldaves<sup>2</sup>. Avec Zborowski, il fallut livrer un combat, et des prisonniers furent envoyés à la Porte<sup>3</sup>.

Devant ces continuelles attentats, l'énergie d'Étienne Báthory ne trouvait rien à opposer que quelques razzias pourtro mper momentanément un tchaouch qui venait apporter encore une sommation. Il avait déjà fixé le principe avant l'apparition de ce faux Jean, en 1577. Les Cosaques<sup>4</sup> sont, écrivait-il au Sultan, « seulement un ramassis de gens venus de plusieurs nations, des Moscovites, des Valaques et même des sujets de la Pologne, qui, condamnés à mort et craignant la punition, s'enfuient de ce côté (le Dniépr) », et il s'empresait d'ajouter, avec habileté, qu'on lui a présenté aussi ces sujets qui avaient été appauvris par les continuelles invasions des Tatars<sup>5</sup>.

Mais le Sultan ne se laissa pas convaincre et intervint de nouveau pour une destruction qui était de fait impossible. Sokoli demanda aussi dans ce but l'intervention de Christophe

<sup>1</sup> Aussi Ureche, p. 233. Puis des doléances de Pierre contre lui, Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 636, n° LXVI. Cf. le n° suivant.

<sup>2</sup> Pour Zborowski, Paprocki, dans Papiu, *Tesaur*, III, et dans la *Columna lui Traian*, II, pp. 67—68; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. XLV. Pour Laski, dans les derniers temps, Veress, ouvr. cité, II, p. 168. Cf. aussi J. Caro, *Aus den Tagen der Königin Elisabeth von England*, dans la *Zeitschrift für Kulturgeschichte*, *Vierte Folge*, p. 383 et suiv. Cf. Hurmuzaki, III, p. 23.

<sup>3</sup> Voy. ci-dessus. Cf. Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 639—640, n° LXXI.

<sup>4</sup> Leur nom est donné ainsi par la correspondance allemande de Constantinople; *ibid.*, p. 595, n° XXV et note. Les places de refuge sur le territoire polonais étaient « Kiev », Kaniew, Braclaw; *ibid.*, p. 614.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 591, n° XX.

Báthory <sup>1</sup>. Une autre excuse était celle que des gens comme ce Zborowski, comme Laski, ne sont que les restes du parti germanophile vaincu, qu'Étienne n'avait pas été capable de détruire totalement <sup>2</sup>, ayant gagné seulement Becheș, qui parut aussi à Kamieniec <sup>3</sup>. Le roi qui, en effet, devait affronter tant de difficultés qu'il ne put vaincre que plus tard, se trouvait, du reste, à une autre frontière, pendant cette époque des invasions en Moldavie auxquelles répondit une formidable attaque des Tatars <sup>4</sup>. On le trouve à Thorn, à Danzig, qu'il assiégeait <sup>5</sup>, à Marienburg, et les Turcs, de leur côté, étaient retenus en Perse <sup>6</sup>.

On en arriva, malgré la menace d'une campagne du beglerbeg en 1578, en dehors de la création d'un château du Kiptchak, sur le Dniépr, et d'un autre près de Bender <sup>7</sup>, à un échange de pillages, les Turcs employant, à côté d'autres espèces de Tatars, ceux qui étaient établis à Cetatea-Albă, et ceux qui dès lors s'étaient fixés dans Dobrogea <sup>8</sup>.

Devant ces dangers, qui se renouvelaient sans cesse, le prince Pierre s'appuyait sur le secours de Dieu, auquel, étant si bon chrétien, il avait élevé, comme nous l'avons vu, d'après un plan bien ordonné, son monastère en pierre solide, sur la colline qui domine Jassy, entre ces puissants murs, qui pouvaient servir aussi d'abri au moment d'une surprise de la part de ses ennemis si rapides. C'est là que sera ensevelie sa fille, Despina <sup>9</sup>, et même la princesse Marie, dont il eut une fille portant le même nom. L'amitié des begs voisins ne manquait pas à Pierre, et nous le voyons intervenir

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 593—594, n° XXII; pp. 615—616.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 593, n° XXII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 627, note 1.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 596.

<sup>5</sup> Des troupes avaient été cependant envoyées sur la frontière de Moldavie; *ibid.*, p. 595.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 613, note 2.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 633—634, n° LXIV.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 597, 600, note 1. La Dobrogea était pleine de prisonniers; *ibid.*, p. 598, n° XXV. Voy. aussi le n° suivant. Pour le grand pillage, *ibid.*, p. 613. Négociations turco-polonaises; *ibid.*, p. 622 et suiv.

<sup>9</sup> Iorga, *Inscriptiuni*, I, p. 16, n° 41 (elle était née en 1587—1588).



auprès des puissants de la Porte pour qu'ils ne soient pas employés dans la guerre de Perse<sup>1</sup>. Il savait pouvoir s'appuyer toujours sur les troupes de Transylvanie, et on y arrêta, en janvier 1579, un prétendant<sup>2</sup>, qui était venu de la Hongrie Supérieure, où donc avec Hans Rueber était resté quelque chose de l'ancienne coutume de les abriter, et Christophe Báthory dénonçait, au mois de juillet, toutes ces intrigues qu'on tramait encore à Cassovie<sup>3</sup>. Mais, avant tout, Pierre pouvait attendre, à n'importe quel moment, un secours de la part des Valaques.

En Valachie, la régence de Catherine continuait avec autorité et appuyée sur un groupe de boïars qui lui étaient absolument fidèles. En général, la noblesse valaque était arrivée des lors à surpasser celle de Moldavie.

Propriétaires à la campagne sur des terres où les paysans, contraints à payer, en dehors du tribut, de nouvelles contributions, comme cette « brebis sèche » qui n'aura pas été abandonnée par les conseillers du jeune Mihnea, étaient réduits à devenir serfs, sans avoir le droit de se transporter ailleurs, devenant ainsi la propriété de ceux qui, par le commerce avec la Transylvanie surtout, avaient à leur disposition des aspres et des ducats de Hongrie, ces boïars, qui étaient aussi des guerriers, ayant montré leur valeur dans les derniers combats des membres d'une génération, au milieu de laquelle, malgré les massacres de Mircea et d'Alexandre, il y avait encore assez de représentants de l'ancienne époque, comme Dobromir le ban ou Dragomir le vornic, comme Miroslav et Mitrea, comme Neagoe, l'ancien grand logothète au nom princier, comme le postelnic Danciu comme un Barbu, fils du grand logothète Stanciu, qui avait épousé une fille de Vlad le Moine<sup>4</sup>, comme ces Golești enfin, dont on s'occupe tant à cette époque, comme les Râșcanu, fondateurs de la belle église de Bucovăț, à Mofleni, en marge de

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 631, n° LXI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n° LX, et les comptes de Brașov, p. 819.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 635.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 895.



Fig. 20. — Sceau de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie.

Craiova <sup>1</sup>, ils formaient une classe sérieuse, étroitement unie, qui aura bientôt de grandes ambitions ne pouvant pas être contenues entre les seules frontières du pays. Catherine, étrangère par le sang, se gardait bien d'employer des Grecs, ainsi que l'avait fait Chiajna, et, dans son Conseil, on en trouve un seul, ce trésorier de toute confiance qui pouvait être son propre beau-frère, le mari de sa sœur Lucrèce, Constantin Phrangopoulo <sup>2</sup>. Cette mesure de prudence politique est d'autant plus remarquable que toute sa correspondance, qui nous a été conservée, avec les papiers de Mariette, qui s'était retirée près des nonnes de Murano, la paisible île vénitienne, est rédigée en grec, et, si Mihnea ne possédait pas cette grande connaissance des règles de la grammaire dont était si fier Petrașcu de Chypre, il prouvait une plume élégante de calligraphe <sup>3</sup>. Cependant, parmi ces grands boïars qui disposaient de « cinq ou six cents serfs », il y en avait qui, se réfugiant en Transylvanie, offraient, au printemps de l'année 1597, aux Turcs, un tribut augmenté <sup>4</sup>.

Ce que Pierre avait essayé en Moldavie pour avoir lui-même une situation consolidée, était naturellement inférieur, et la décadence de la Moldavie était évidente après moins d'un siècle des grandes guerres d'Étienne-le-Grand qui dépassaient de beaucoup ce que pouvait mettre en ligne la Valachie. Obligé lui-même de se former d'autres conseillers, plus décidés sous le rapport militaire, plus fidèles à son égard, ce prince vieilli avant l'âge, qui conservait encore autour de lui ceux qui avaient trahi en 1574, put trouver seulement : un Stroici, fils du boïar d'attitude changeante à l'époque des luttes entre Alexandre Lăpușneanu et le Despote, — le jeune frère de ce boïar, Lupu, en polonais Luc, qui employait l'alphabet latin, étant un excellent calligraphe, n'apparaît pas, dès ce moment, parmi les membres du Conseil, — puis Isaac Balica, dont on rencontre déjà le nom dans une ambassade envoyée en Tran-

<sup>1</sup> Iorga, *Inscripții*, I, pp. 213—215, n<sup>os</sup> 456—460.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Hurmuzaki*, XI, p. 894 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Contribuțiuni*, *passim*.

<sup>4</sup> Veress, ouvr. cité, II, p. 162. Lettre du 4 avril de Mihnea, adressée à Christophe Báthory.

sylvanie, mais pas aussi les parents de ce dernier : les fils de Jean Mohilă ou Movilă, qui avait été employé sous le Despote comme burgrave. En dehors de ces personnages, plutôt médiocres, on ne trouve que des hommes improvisés : Burtea, Cocora, Pojoga, Popăscul <sup>1</sup>. Ils étaient au moins sûrs, alors qu'un autre boïar, qui venait des règnes antérieurs, Piliposchi, c'est-à-dire le noble polonais Philipowski, avait passé aux Cosaques <sup>2</sup>.

Mais la situation des deux princes parents devait bientôt empirer. La mort de Sokoli fut pour eux un grand coup, d'autant plus que l'hégémonie dans l'Empire passait maintenant à l'ennemi de cette famille, à Sinan, et l'autre vizir influent, Siavouch, ne montrait pas de meilleures dispositions. Les intrigues recommencèrent donc, et un nouveau « prince Jean », le mi-Saxon Iancu, s'agitait.

Il avait trouvé, pour l'aider, un Albanais, client de Sinan, et qui avait été au service de Venise au moment où il négociait, à côté de l'agent espagnol, le rachat des prisonniers de Lépante, et contre les intrigues duquel Sokoli déjà avait pris des mesures, le faisant arrêter, le menaçant de mort et finissant par le chasser de Constantinople vers l'Espagne, mais l'expulsé crut devoir s'arrêter à Raguse : Barthélemy Bruti <sup>3</sup>.

Mais surtout la guerre des Turcs en Perse exigeait de grandes dépenses : ordre fut donné à Pierre de fournir sa part en argent au nouveau khan des Tatars, qui s'offrait à se diriger vers ces Persans, — pour les Turcs des Cazilbachis —, et libérer son frère qui y était prisonnier <sup>4</sup>. Le dernier exploit des Cosaques avait montré aux Turcs que, autant qu'un homme aussi doux que Pierre aura la Moldavie, les envahisseurs chercheront toujours à troubler les frontières. À une heure d'impatience, le nouveau grand vizir avait crié devant les nouveaux plaignants moldaves qu'ils ont le droit d'attaquer

<sup>1</sup> Cf. aussi Iorga, Hurmuzaki, XI, p. XLIV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 902.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 602, n° XXXI et note 4; pp. 605—606, n° XXXV; pp. 637—638, n° LXVIII, et p. 638, note 2.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 632, n° LXII; p. 635, note 4.

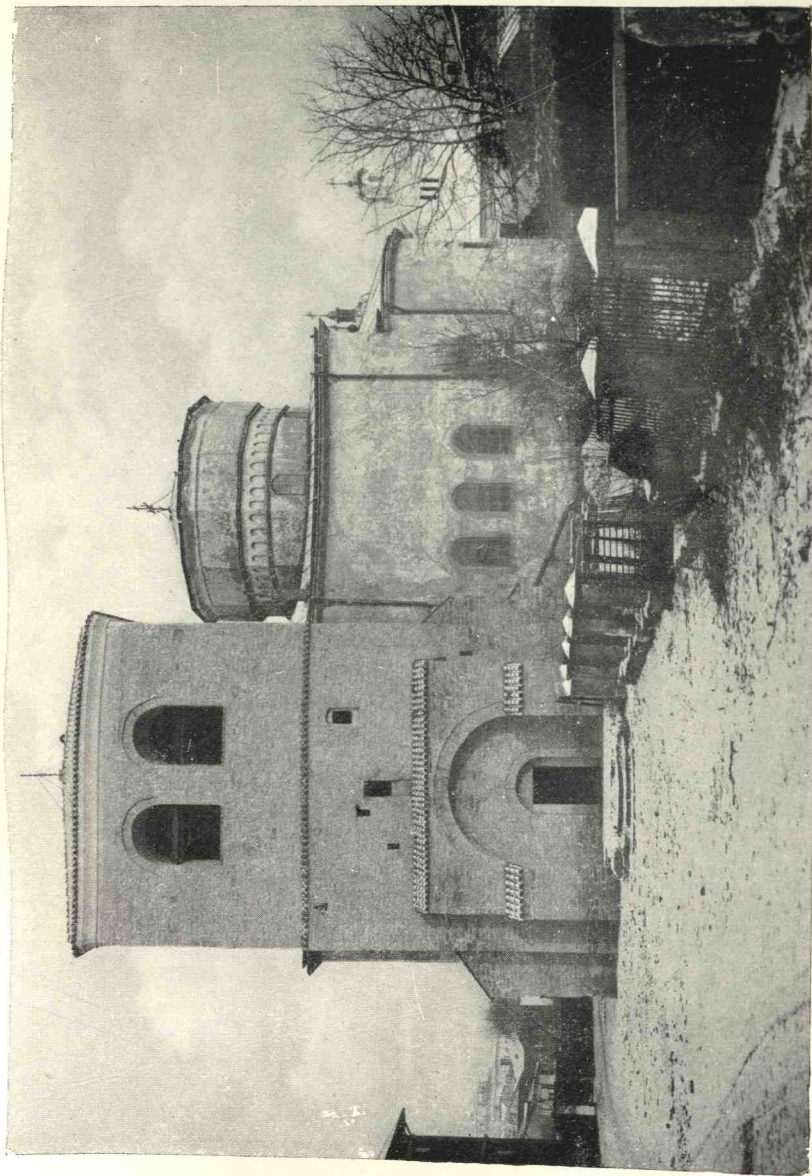


Fig. 21. — Église conventuelle de St. Sabbas, à Jassy, fondation de Pierre-le-Boiteux.

eux aussi ce roi de Pologne qu'il considérait, malgré ses victoires contre les Moscovites, comme un simple « client »<sup>1</sup>, lequel, « ce chien fourbe et orgueilleux »<sup>2</sup>, veut avoir aussi la Hongrie et rêve de rester « maître du monde entier »<sup>3</sup>, et la timide réponse fut celle-ci : « Nous ferons tout d'après le commandement de Ta Grandeur et de l'empereur, mais, comme lui (le Transylvain) est un roi, qui a beaucoup de moyens, nous craignons de provoquer des troubles et d'amener la rupture de la paix, pour en être ensuite accusés et punis »<sup>4</sup>.

Ces paroles étaient prononcées vers le 17 novembre de cette année 1579, et, le 26, Pierre, « le malheureux » (*der arme Teufel*), ainsi que s'exprime un beau-frère de Hans Rueber, qui était à Constantinople, fut déposé. Le fils d'une mère saxonne, Iancu, qui adopta ce nom familial dans ses documents<sup>5</sup> et qui ne mentionnait pas dans ses documents Pierre Rareș comme père, sauf lorsqu'il s'agissait de rappeler une donation antérieure faite au couvent de Pobrata par « le père de Notre Majesté, feu le prince Pierre »<sup>6</sup>, était reçu par le vizir. Il avait joui aussi du concours des femmes qui étaient maintenant toutes-puissantes auprès du faible Sultan Mourad : de la Valideh, sa mère, et de sa femme, l'ambitieuse et rapace Sultane Hasséki<sup>7</sup>. On croyait que le même sort menace aussi le Valaque Mihnea, contre lequel travaillait maintenant aussi Chiajna, qui, s'appuyant sur ses amitiés féminines, faisait venir à Constantinople le fils de feu Miloș, l'adolescent Vlad<sup>8</sup>. Bien qu'enfermée elle-même aux Sept-Tours, avec ce neveu, la vieille dame trouvait encore un appui auprès de Christophe Báthory, qui avait été jadis un si chaleureux

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 633. Cf. *ibid.*, p. 641, n° LXXII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 642, n° LXXIV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 639.

<sup>4</sup> *Ibid.* pp. 640—641, n° LXXI.

<sup>5</sup> Nous avons déjà dit que Jean-le-Terrible employait son nom seul ; *ibid.*, p. 897.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 896.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 641, n° LXXXIII. C'est par leur intervention qu'avait été changé aussi le patriarche oecuménique ; *ibid.*, p. 642, n° LXXV. Bruti était déjà de retour ; *ibid.*, p. 643, n° LXXXVII.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 643, note 1.

partisan de Mihnea <sup>1</sup>, mais la situation du prince transylvain elle-même était subminée par un prétendant, Paul Markházy, qui avait été l'époux de la princesse valaque Zamfira.

Or l'héritage du grand vizir Sokoli ouvrait maintenant des perspectives dans toutes les directions, et une ère de caprices et d'incertitudes commençait.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 646—647, n° LXXIII. Cf. Iorga, *Contribuțiuni*, p. 32.

LIVRE V  
NOUVEAUX RAPPORTS AVEC  
L'OCCIDENT



## CHAPITRE PREMIER

### UNE VAGUE D'INFLUENCE FRANCO-ITALIENNE

Le roi Henri avait eu, pendant son séjour passager en Pologne, dans sa situation si douteuse, tout un programme de gouvernement qui partait des idées italiennes, florentines : de la femme qui a été, de fait, pendant trois dizaines d'années, la régente de France, sous ses fils restés mineurs, même lorsqu'ils arrivaient à la maturité, Catherine de Médicis, — une autre Catherine, beaucoup plus puissante que celle de Bucarest — et, de ce programme, il était resté beaucoup plus qu'on ne le croirait dans ces régions du Sud-Est européen, qui passèrent ainsi du serbisme des derniers représentants de la dynastie des Brancovitch, du néo-byzantinisme de la génération de Michel Cantacuzène, à l'acceptation des directives et des modèles de l'Occident, qui entraient maintenant dans une nouvelle phase de la Renaissance. Laski avait été un précurseur, ayant cherché, avec Henri de Valois, ou même avec les Habsbourg, qu'il servit ensuite, à créer une autre Pologne que celle de l'italianisme, d'une note plus ancienne, de Sigismond-Auguste ou celle de l'humanisme théologique des Allemands réformés. Beaucoup parmi les jeunes nobles de Pologne étaient reliés moralement à lui. Mari d'une Française par son second mariage, ce voyageur à Paris montrait par ses relations et par ses voyages d'où lui venait l'inspiration pour un état d'esprit tout particulier. Peu de temps se passa et, de même que les Français apprenaient maintenant l'italien, étant la langue de la Cour seigneuriale et poétique des demi-Italiens fils de Henri II, aux écoles d'Italié, et se laissaient gagner par la splendeur, d'une manifesta-

tion triomphante, de Venise <sup>1</sup>, un Polonais, Jean Zamoyski, cherchera à Padoue la connaissance de l'antiquité.

Après que les Occidentaux étaient venus avec le Despote en Moldavie et avec Henri de France en Pologne, soulevant les indigènes contre cette invasion d'étrangers <sup>2</sup>, maintenant des Orientaux, poursuivant leurs rêves ambitieux, accouraient vers ces Cours séduisantes, d'où on pouvait gagner des secours et même des interventions diplomatiques pour atteindre leurs buts ambitieux. Ils surgissent maintenant, à côté des prétendants venus de Transylvanie, à côté des téméraires guerriers amenés par les Cosaques, n'ayant eux-mêmes aucun penchant vers les armes, aucune connaissance de la guerre, aucun rapport avec les commandants de mercenaires prêts à tenter encore une affaire, mais retenant seulement à leurs côtés un secrétaire occidental, capable de rédiger leur généalogie, comme une autre façon d'«héritiers légitimes» de Moldavie ou de Valachie, et même, du moment que le Valaque Pierre-le-Boiteux avait été prince à Jassy, ils pouvaient tendre aussi à la possession de n'importe lequel des deux trônes roumains. Nous verrons ainsi, à côté de ces répétitions sur le Dniépr de la tragédie de Jean-le-Terrible par les «frères» et «fils» du tragique héros, un autre prétendu frère du même qui, mentionnant, sans vouloir cacher le caractère non légitime de sa naissance, sa mère Bucura, soi-disante fille «du maréchal de Bacău», et montrant ce qu'a dû subir Jean lui-même et sa famille, maintenant dispersée à cause de la cruauté de ces Turcs implacables, demandera, sous le nom de prince «Jean Bogdan», la reconnaissance de ses titres, un don de charité et un concours pour revenir à son «héritage» usurpé par un étranger. Un autre, qui inventait une lettre d'Alexandre Lăpuşneanu adressée à tous les souverains du monde, auxquels il recommandait ses fils, les vrais et les imaginaires à côté, se présentera devant les

<sup>1</sup> Voy. Iorga, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1936.

<sup>2</sup> *Ibid.* Quelqu'un s'adressait à Venise pour un secours, montrant qu'il a eu des rapports, en 1571, avec un seigneur qui est prêt à se jeter sur la Valachie, où le prince est un «Despote» impopulaire; voy. Al. Ciorănescu, dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 18—20.

mêmes portes jusqu'à fatiguer ceux qui, au commencement, étaient disposés à admettre la noblesse de ses origines et à aider sa misère. Ils ne sont pas les seuls pendant ces années 1580—1590, et leur espèce va continuer par d'autres exemplaires, généralement intéressants, et même sympathiques, de ce type, répandant dans ce monde occidental la connaissance de leur race et de leur patrie sous cette forme des solennels mendiants d'argent et de lettres de recommandation <sup>1</sup>.

En première ligne, comme qualités personnelles, qui certainement étaient peu ordinaires, se présente, dès l'année 1579, ce prince Pierre, frère, né d'un autre amour du vieux Petrașcu-le-Bon, de ce grammairien qui aimait les livres roumains dans son exil de Chypre. On le voit apparaître en France avec une pétition où il exposait, dans un beau style italien, la façon dont il avait vécu en Syrie, à Damas, près d'Alep, où avaient végété Chiajna et Alexandre, pendant toute une jeunesse malheureuse, pour ajouter ensuite, se rappelant peut-être les prétentions sur la Valachie de ce Démètre « le Bulgare », courtisan du Despote, tout un long récit sur la lignée, qui aurait été la seule ayant droit à une succession dynastique, des « Démétriades », qui s'opposerait aux usurpateurs qu'étaient les descendants d'Alexandre et de Mihnea <sup>2</sup>.

Dès 1578, dans la suite de Laski, qui l'aurait découvert <sup>3</sup>, il avait passé par Ferrare, à la Cour du duc Alphonse, qui avait été le patron de Torquato Tasso et était allé ensuite visiter le Pape, auquel il était recommandé par le roi de France. C'est de Paris qu'il écrit, le 1-er février 1579, signant

<sup>1</sup> Pour l'information plus ancienne, Iorga, *Pretendenți, passim* (on y trouve leurs signatures, leurs sceaux), puis ce qui a été ajouté au vagabondage de ce Jean Bogdan et de son fils, jusqu'en Suède, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, Préface; *Mém. Ac. Rom.*, VIII, p. 283 et suiv. (lettre adressée à François Walsingham, le ministre anglais; Paris, 14 août 1587); X, pp. 509—510 (Copenhague, octobre 1598).

<sup>2</sup> Première pétition, dans Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 29—30; l'autre dans les *Mém. Ac. Rom.*, VIII, loc. cit.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. XLV, note 5; pp. 98—99, n° CLVIII. Cf. Verness, ouvr. cité, II, pp. 160—161, n° 135, et Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, pp. 375—376, n° CCCCLIV.

« Petrus Demetrius, princeps de parte (*sic*) Valachie »<sup>1</sup>, mais son sceau en slavon n'avait que ces trois mots « Jean Pierre Voévode ». Soutenu plus loin par le Saint-Siège, ses intérêts étaient confiés, dès le mois d'avril, par Henri III au nouvel ambassadeur de France à Constantinople, de Germigny. C'est en vain qu'on essaya d'obtenir l'appui de Sokoli, mais, lorsque, le 1-er octobre de cette année, le grand vizir disparut, le prétendant pouvait écrire, de Paris encore, au duc Alphonse, dont il demandait l'appui auprès du roi de France: « Dieu lui a fait cette grâce particulière que le grand vizir qui était son ennemi mortel a été tué d'une façon misérable par un bouffon de son entourage »<sup>2</sup>; il croyait avoir trouvé dans Achmed, le successeur du puissant qui venait de mourir, un appui solide et, dans cette même lettre, rédigée dans un beau style italien, il signait largement, d'une fière calligraphie: « Petrus Demetrius, princeps et haeres Magnae Valachiae »<sup>3</sup>. Il voulait être recommandé aussi au duc de Guise, qui jouissait en ce moment d'une grande faveur<sup>4</sup>.

Mais ce fut seulement pendant l'été de l'année 1580 qu'il obtint<sup>5</sup> du grand vizir Moustapha la permission de venir à Constantinople où avaient échoué Chiajna, de nouveau enfermée aux Sept-Tours, et ce Petraşcu de l'île de Chypre, qui pouvait s'imposer par son intelligence et ses connaissances<sup>6</sup>. Il fallut une nouvelle intervention de Catherine de Médicis pour que, au commencement du printemps, ce « Petrus Demetrius » entreprenne par Venise un voyage vers la capitale de cet Empire dont dépendait sa fortune<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 96—97, n<sup>os</sup> CLIV, CLVI.

<sup>2</sup> Voy. aussi Moritz Brosch, *Geschichten aus dem Leben dreier Grosswesire*, Gotha, 1899.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 989, n<sup>o</sup> CLVIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> suivant.

<sup>5</sup> Voy. aussi Veress, loc. cit., p. 184, n<sup>o</sup> 163.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 101—103; Veress, loc. cit., p. 78, n<sup>o</sup> 158.

<sup>7</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 104 et suiv. Voy. aussi Ciorănescu, dans la *Rev. Ist.*, XXI, p. 256 et suiv. La lettre au cardinal Commendone, datée de Péra, 29 avril 1579; Veress, ouvr. cité, II, pp. 163—164, n<sup>o</sup> 137, a une date erronée. Et, le 23 juin, Pierre était encore à Paris; *ibid.*, pp. 166—167, n<sup>o</sup> 141. Voy. n<sup>os</sup> suivants.

En même temps, dans cette vie d'affaires de l'Orient ottoman dont faisaient partie les Roumains, l'Occident se mêle de plus en plus d'une autre façon. Nous avons vu les tentatives d'Alexandre Lăpușneanu pour entrer en rapports de commerce et d'art avec Venise<sup>1</sup>. La correspondance de la princesse Catherine avec cette sœur de Murano montre que, de ce côté aussi, les liens se conservaient. Ils s'étendaient jusqu'aux baïes de la République à Constantinople, à côté desquels se plaçait la famille Bruti, un Christophe, frère de Barthélemy, étant l'interprète du représentant vénitien.

Mais, à côté des princes italiens, on rencontre dans ces entreprises et ces comptes aussi des italianisants. Ainsi des Crétois, pas de l'espèce du Despote, mais de ceux qui penchaient vers les Latins, même s'ils conservaient leur foi orthodoxe. A côté du vin doux de Monembasie, la Malvoisie des Français, celui de Crète passait par Chilia en Pologne<sup>2</sup>. Un riche médiateur, Constantin Corniacte, qui avait commencé sa carrière par la Moldavie du vieil Alexandre, passa ensuite dans le royaume voisin gardant cette qualité de fermier des douanes et il arriva à se placer à la tête de la colonie grecque de Lwów, où on voit encore ses caves, son cabaret et sa belle maison d'habitation, ainsi que l'église orthodoxe dont il avait été le principal patron et où se conserve son portrait dans un costume de boïar roumain<sup>3</sup>. On trouve à Jassy, à côté des Ragusains, aussi des marchands de Chio, tout pleins d'influence génoise<sup>4</sup>. Le Jésuite Mancini

<sup>1</sup> En 1560, il demandait des peintres vénitiens pour ses églises: « Pro sacris aedibus ornandis summopere optare ut aliqui ex pictoribus aliisque artificibus nostris ad opera hujusmodi perficienda idonei se in Moldaviam conferat »; Al. Ciorănescu, dans la *Rev. Ist.*, XIX, p. 37. Mais il est question aussi de bœufs. Alexandre avait envoyé à Venise aussi des zibelines comme cadeau à la Seigneurie. Cf. aussi C. Exarcu, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, I (1883), p. 141.

<sup>2</sup> Veress, ouvr. cité, II, pp. 159—160, n° 133. Le prince de Moldavie, qui retirait trois ducats sur chaque tonneau, s'en forma un revenu annuel de 30.000 ducats.

<sup>3</sup> Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, *passim*; *Relațiile cu Lembergul* (dans l'« *Economia Națională* »).

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 116.

nelli, auquel on offrait même la situation d'évêque catholique en Moldavie, écrit: « Ici presque tout le monde parle italien, et la langue du pays et de la Valachie est à demi le latin et à demi le vulgaire corrompu par quelques mots grecs qui ont été apportés par les moines, les marchands et les princes »<sup>1</sup>. L'île de Chypre enverra elle aussi, de ce milieu franco-grec qui s'était formé là dans un vêtement italien, des hommes d'affaires, comme Hector Vorsi<sup>2</sup>.

Mais surtout ceux qui sont attirés vers les possibilités de gain sur le Danube et même, un peu plus tard, en Transylvanie ce sont ces Ragusains, qui, à cette époque, manifestent une activité, un courage peu communs, s'entendant à faire fructifier partout les capitaux qu'ils avaient rassemblés dans leur belle cité sur la rive de la Mer Adriatique. On les trouve à Belgrade, à Timișoara<sup>3</sup>, à Silistrie, à Bucarest et à Jassy, s'offrant toujours pour prendre à ferme les revenus de la principauté, ainsi que l'avait fait Michel Cantacuzène pour les revenus de l'Empire Ottoman lui-même, et les frères dei Marini Poli, Jean et Pascal, se trouveront à côté d'un Italien, da Gagliano, pour servir les intérêts matériels de la princesse Catherine. C'est, du reste, l'époque où de Luccari qui a laissé des lignes utiles sur les débuts de l'État valaque d'après le « Mémorial » du boïar roumain Murgu dont le nom est aussi, comme on l'a vu, celui d'un conseiller de Jean-le-Terrible et de Pierre-le-Boiteux, rassemblait dans ses « Annales de Raguse », qu'il publia en italien, des renseignements sur les choses les plus lointaines, allant jusqu'en Perse et aux Indes.

Ce même esprit pénétrera aussi par la contre-offensive de l'Église romaine, les catholiques cherchant à cette époque à compenser ce qu'ils avaient perdu en Occident par ce qu'ils pouvaient gagner en Pologne, où se préparait l'union des Ruthènes avec Rome, et aussi en Russie moscovite, mais surtout en Transylvanie, où, avant d'entreprendre son grand

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>2</sup> Voy. Hurmuzaki, vol. XI, table alphabétique.

<sup>3</sup> Des Ragusains passent de Novibazar à Sofia; Hakluyt, *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries*, II<sup>2</sup>, Londres, 1598, p. 196.

voyage russe, le célèbre propagandiste Paolo Possevino travailla, et on arriva jusqu'à appeler des Jésuites dans cette province et, ensuite, en Pologne, où la Maison de la Société de Jésus fut établie à Lwów, sous la conduite de l'infatigable Warszewicki et, autant qu'on le pouvait, surtout grâce au secours de Barthélemy Bruti, dans les pays roumains, avant tout en Moldavie.

Ce n'était pas, à proprement parler, une vraie occidentalisation, mais par toutes ces voies on arrivait à un rapprochement de plus en plus grand avec ce monde latin dont le sort avait détaché, pendant longtemps, les Roumains, plus même qu'à l'époque d'Étienne-le-Grand, lorsque les intérêts de la croisade patronnée par le Saint-Siège allaient chercher les Roumains et la lutte commune contre les Turcs créait un rapport entre Vénitiens et Roumains.

Le nouveau règne en Moldavie et celui qu'on préparait pour la Valachie devaient fortifier cette direction.

Tandis que Pierre le Moldave était envoyé à Alep, d'où était partie Chiajna, avec son neveu, deux de ses fils étant préalablement morts dans ces parages, — et la famille de Pierre lui-même était arrêtée, pour quelque temps, à Constantinople <sup>1</sup>, — le nouveau prince Iancu se formait à Jassy, où il arrivait pour exiger aussitôt de nouveau impôts <sup>2</sup>, un nouveau Conseil, intéressant, dans lequel on peut observer l'influence de cet occidentalisme qui pénétrait aussi dans sa forme latine pour l'étranger <sup>3</sup>.

Iancu avait épousé une Paléologue de Rhodes, Marie, qui avait déjà, d'un premier mariage avec un Grec, un fils, Philippe, à côté de filles: une Anne, une Émiliane, portant un nom latin, et une troisième dont le nom est, d'une façon tout aussi caractéristique grecque, Chrysaphine <sup>4</sup>. Le prince

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, p. 43, n° XXVIII; IV<sup>2</sup>, p. 107 et suiv.; Veress, loc. cit., pp. 175—176, n° 154; p. 176, n° 155.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit. « La dîme des bœufs »; Ureche, p. 234.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. XLVIII, note 4.

<sup>4</sup> Voy. la généalogie du frère légitime de Iancu, Bogdan, dans Iorga, *Pretendenți*, puis Iorga, *Relațiile cu Lembergul*; *Studii și doc.* XXIII, p. 380 et suiv.; *Note polone*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1924, pp. 388—389.

avait choisi son entourage immédiat parmi ceux qui l'avaient soutenu de leurs efforts ou de leur argent: naturellement Barthélemy Bruti, « Brut » pour les Moldaves, qui, devenu grand postelnic, entretenait les rapports avec l'étranger, puis un Bernarea ou Bărnat, qui ne peut être que Bernardo Borisi, dont le frère Antonio était employé dans la chancellerie du baïle <sup>1</sup>. Un autre Bernarea, burgrave de Neamț (mais celui-ci signe « Bernard » <sup>2</sup>), compagnon, à la garde de cette ancienne forteresse, du Grec Nicolas, appartient à la même société, d'un si long et difficile exil, autour de celui qui certainement ne savait pas un mot d'allemand, bien qu'il eût désiré, dès le début, obtenir pour de l'argent quelques propriétés en Hongrie, ce qui déplut à l'empereur <sup>3</sup>, mais il parlait couramment le grec et certainement l'italien. Ne pouvait pas manquer ce Iani dont l'influence se conservait sur tous les princes. Le fils de la princesse, Philippe, devint, bien que si jeune, spathaire, commandant de l'armée.

Parmi les vieux boïars, Iancu dut conserver Golea, qui, tour à tour, échanson et burgrave de Neamț, fut chargé de faire une délimitation dans le village d'Oglinzi pour le grand calligraphe princier Christian Mihăilescu, qui disputait ses terres à des « Hongrois de Toplița » <sup>4</sup>, puis Vartic, qui figure seulement comme ancien postelnic et qui, dans une autre délimitation pour le même, intitulé « son fils », qualifie cet étranger sur le trône de: « notre très gracieux prince Jean Iancul Voévode » <sup>5</sup>. On retrouve aussi Balica, Radici <sup>6</sup>.

Mais avec ce prince il y a aussi une quantité de nouveaux boïars, qu'il sut rapidement se gagner. Certains de ces jeunes conseillers appartiennent aux anciennes lignées, comme « les boïars de la Cour princière, Luc le souldchar et Siméon Stroici, căminar », — un Gabriel était l'époux de la fille du

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 529, n° DCLVII, et note 3.

<sup>2</sup> Codrescu, *Uricariul*, V, pp. 218—221; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>2</sup>, p. 6.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 183, 185, nos 162—164.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 896.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 897.

<sup>6</sup> *Ibid.*



trésorier Stroici <sup>1</sup>, — comme l'aprode Mirăuț, fils du logothète Gabriel. On trouve parmi ceux qui jouirent de cette grâce princière aussi des parents de Moțoc qui avait été tué à Lwów: Siméon et Démètre, simples petits propriétaires, fils d'un Joseph et d'une Madeleine <sup>2</sup>. Ces nouveaux boïars apparaissent aussi aux places les plus importantes, comme celle de logothète pour Lupu Stroici, celle de grand vornic du Pays Supérieur pour un Iurescul, la même situation pour la Moldavie Inférieure appartenant à Condrea Bucium, auquel, à l'occasion d'une donation, on fixe la descendance, notant qu'il est le fils de Bucium, de l'époque de Pierre Rareș <sup>3</sup>, père du prince régnant; la trésorerie est confiée à un Jean Salomon, qui avait épousé une descendante du grand conseiller d'Étienne-le-Jeune, Luc Arbure <sup>4</sup>.

Mais le pays ne voulait pas accepter ce luthérien qui semblait vouloir ressusciter le Despote, et les nouveaux impôts irritaient. De Lăpușna parut un nouveau prétendant, très jeune, le prince Jean, — encore un ! —, qu'on appelait le Long, non pas comme un surnom, mais parce que Lungu a dû être celui de sa lignée <sup>5</sup>. Iancu avait certainement avec lui aussi quelques Cosaques, car parmi les prisonniers qui furent envoyés à la Porte il y a quelques Russes <sup>6</sup>. Il put avancer très rapidement, car l'armée princière ne sortit à sa rencontre qu'à Balota, tout près de Jassy. Le commandement de cette armée appartenait, parmi les Moldaves, à Condrea Bucium et, parmi les intimes de l'étranger, à Bruti, qui livrait probablement la première bataille de sa vie. Les gens de Lăpușna, pensant sans doute aussi à la dynastie qui jusque là avait gouverné le pays, furent vaincus <sup>7</sup>, et le prétendant, pris, dut aller à Constantinople. Ceux qui l'ont vu le dé-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. XLVII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 899.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 898. Condrea achète aussi à la « princesse » femme de Sturdzea le hatman, appartenant à l'ancienne noblesse, une terre; *ibid.*, pp. 897—898.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. XLVII.

<sup>5</sup> Ureche.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 646, n° LXXXII.

<sup>7</sup> *Ibid.*

crivent comme étant « un garçon d'environ seize ans, plus ou moins, qui prétendait être le fils d'un prince moldave ou valaque »; il refusa de passer à l'Islam, mais on le revêtit d'un caftan de brocart et on lui ordonna de marcher à cheval devant le grand vizir. Il était arrivé le 24 juillet 1580, et de cette façon on peut avoir la date exacte de ce mouvement <sup>1</sup>.

Après quelque temps, en novembre, Iancu, n'ayant eu jusque là aucun rapport avec la Pologne, qui ne manifestait plus maintenant sa prétention de souveraineté, offrait de garder, autant que le roi de Pologne serait occupé par la guerre contre les Moscovites, la région voisine de sa frontière et il allait si loin qu'il s'adressait directement aux officiers de cette frontière, signant en latin « Iancul, par la grâce de Dieu prince de Moldavie » <sup>2</sup>.

On voyait bien que par cette voie on ne pouvait pas renverser un prince si bien gardé. Iancu pouvait penser même à faire venir à Bucarest sa sœur Chiajna, dont les intérêts, et ceux de son neveu Vlad, étaient servis par Christophe Báthory <sup>3</sup>, qui était cependant lui-même menacé par ce Paul Markházy, mari, comme nous venons de le dire, de Zamfira, veuve de Niszowski, qui finit ses jours au cours de cette année <sup>4</sup>.

Les relations avec le prince de Transylvanie étaient si mauvaises que, au mois de mars 1581, Báthory croyait que Iancu non seulement perdra son siège, mais qu'il sera peut-être « étranglé », et il prenait ses mesures pour que, si cela lui arrive, il ne puisse s'enfuir chez les Impériaux, dont on connaissait les rapports de fraternité germanique avec lui, par la voie que jadis avait employée, se souvenant du Despote, le hardi Szekler Antoine <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> P. P. Panaitescu, dans la *Rev. Ist.*, X, pp. 177—178. Il semble que le roi lui avait demandé, en effet, ses fusilliers hongrois; Hurmuzaki, III<sup>1</sup>, pp. 55, 60.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 646—647, n° LXXXIV.

<sup>4</sup> Voy. *ibid.*, p. XLVIII, note 8 (aussi d'après Szamosközi, dans les *Mon. Hung. Hist. Script.*, I, p. 243 et suiv.). Parmi les prétendants au trône de Transylvanie, on trouve aussi un François Alárdy; *ibid.*, p. 647, note 1.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 648. Le khan des Tatars demandait, pour ses services en Perse, Caffa et la Moldavie; *ibid.*, p. 649 et note 2.

C'était le moment où « Pierre Démètre » arrivait à la Porte, et les envoyés de l'empereur le décrivent comme étant « un homme de trente-cinq à quarante ans, qui parle douze langues », mais ils le confondaient avec ce Bogdan qui, sous l'empereur Maximilien, avait passé quelque temps à Vienne<sup>1</sup> et dont la veuve, à côté du vieux prétendant Étienne Mâzga, était entretenue, d'une pension, par l'empereur<sup>2</sup>.

À la fin de l'année 1581, des choses importantes se passaient cependant dans le voisinage. Pierre, le client du roi de France, semblait devoir remplacer le Valaque Mihnea, qui faisait des efforts désespérés pour se maintenir. Atteint de la podagre, le frère aîné d'Étienne Báthory mourait, et le problème de la succession de Transylvanie s'ouvrait ainsi, car son fils, qui portait le nom de l'ancien prince Zápolya, Sigismond, était mineur et Markházy, qui avait hérité des biens de sa femme, se croyait capable d'obtenir la Transylvanie, et, s'il avait réussi, Zamfira étant encore vivante, on aurait eu une Roumaine de pur sang sur le trône de Transylvanie<sup>3</sup>. Enfin Sinan avait gagné la place de grand vizir, et il inaugurait une politique anti-chrétienne forcenée, menaçant Étienne Báthory de le chasser, s'il n'est pas capable de retenir ses Cosaques<sup>4</sup>, ce qui lui semblait être aussi facile que son installation même.

Alors, les boïars moldaves essayèrent d'une politique nouvelle: une grande démonstration paisible contre Iancu, qu'ils jugeaient insupportable. Ils passèrent en groupe la frontière de Pologne en guise de protestation, isolant ainsi cet étranger odieux, dont les soldats hongrois avaient montré quelquefois auparavant qu'ils peuvent vaincre<sup>5</sup>.

Ils le faisaient naturellement non pas pour rappeler le Boiteux, mais, et ceci forme le grand intérêt de cette mani-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 650, n° LXXXVII.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 177, n° 157.

<sup>3</sup> Le roi Étienne prétendait cependant que son adversaire avait été jadis garçon d'écurie; Hurmuzaki, III, p. 71, n° LIV.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 652, note 2.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 646, n° LXXXII.

festation, pour établir un prince de leur milieu, et nous verrons bientôt de quelle famille.

Donc, le 20 décembre, Iancu avait un autre Conseil<sup>1</sup>, et, après quelques jours, au commencement de 1582, un nouveau document intérieur nous montre quels étaient les rebelles. Le 20 janvier de cette année, ce document, où se trouve mêlé aussi le nom d'un marchand grec, Leftériou, le prince fait passer à Văscan, l'ancien burgrave de Pierre, et à Démètre Moviliță des biens qui avaient été séquestrés aux fuyards. Leurs noms sont marqués: le métropolitain Théophane, qui avait quitté le pays aussi une autre fois, l'évêque de Roman, Georges, membre de la famille des Movilă, leur parent, Balica, ancien hatman<sup>2</sup>. Il faut noter que la mère de ces Movilă, Marie, très honorée dans cette famille, était apparentée aux Lăpușeanu, et une sœur, Anastasie, avait eu un procès sous le prince Iancu<sup>3</sup>. Comme les deux évêques se trouvent en tête, on voit que la principale accusation contre le « Saxon », dont l'origine d'après sa mère avait été bientôt découverte, était son manque de piété envers la foi orthodoxe, ce qui peut être démontré aussi par l'état, profané par le luthérianisme, dans lequel le Jésuite Mancinelli trouva peu après l'église catholique de Jassy<sup>4</sup> et qu'il marque, en disant par deux fois que: « il n'aimait pas la vraie foi chrétienne ». Ceci bien que sa femme, une Grecque, qu'il méprisait, du reste, et il faisait ravir à sa table même les femmes des boïars, fût sans doute une fidèle de l'Église d'Orient. La même notice, certainement contemporaine, ajoute aux noms de ceux qui avaient quitté le pays celui du vornic Jérémie et de l'échanson Siméon, les frères Movilă, solides boïars aux noirs sourcils en arc et aux grandes barbes, tels qu'ils sont représentés sur les rideaux qui recouvrent leurs tombes princières. Comme leur piété avait terminé, employant les meilleurs artisans qu'ils pouvaient trouver, leur fondation de Sucevița, dont les murs sont recouverts comme

<sup>1</sup> Kogălniceanu, *Arhiva Românească*, I, p. 90.

<sup>2</sup> Bibl. Ac. Rom., sceau 52. Voy. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 898.

<sup>3</sup> Ureche, p. 234.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 898.

Handwritten text in Cyrillic script, likely a donation act. The text is arranged in several lines, with some words written in a larger, more decorative hand. A large, dark circular stamp or seal is visible in the center of the page. Below the main text, there are several smaller signatures and dates. At the bottom, the text reads: "HH Cca Fan Stusic Logoff 19 anno 1580".

Fig. 22. — Acte de donation du prince de Moldavie, Iancu le Saxon, 19 juin 1580.

d'un tapis multicolore par les centaines de portraits de saints sur l'inaltérable fond vert, revenant ainsi à la tradition d'Étienne-le-Grand à Voroneţ, à celle de Pierre Rareş à Moldoviţa et à Humor, le lendemain même de la consécration ils passèrent la frontière, tels d'entre eux arrivant ensuite en Valachie, chez Mihnea, qui était, bien entendu, l'ennemi du frère de Chiajna, et « dans d'autres pays ». De leur refuge, ils rédigèrent cette « pétition vers l'empereur » qui s'appelait plus tard, d'un mot turc, un « arz »<sup>1</sup>.

Sinan n'attendait que cela pour se débarrasser de celui qu'il ne pouvait pas tolérer aussi à cause de ses rapports avec les chrétiens de l'Empire. Mais le prince que les Moldaves obtinrent ne fut que le doux Pierre, rappelé d'Alep avec sa famille.

Iancu fut surpris au milieu d'une vie de distractions bizarres dont a été conservé le souvenir du traîneau en os sur lequel il se promenait dans les rues couvertes de neige<sup>2</sup>. Il avait pensé d'abord à passer en terre d'Empire, où il s'était préparé un abri à Kesmark, l'ancienne possession de Laski<sup>3</sup>. Prenant avec lui aussi les soldats hongrois, mais évitant d'entrer dans les montagnes, où il craignait les paysans, auxquels on avait arraché leurs bœufs, d'après le témoignage d'Ureche, et ne sachant ce qui peut l'attendre dans cette Transylvanie encore troublée, il entra en Pocutie, mais y fut bientôt arrêté par le commandant de la frontière, Iaslowiecki, — ce qui répétait le cas de Tomşa et de Potcoavă<sup>4</sup>.

Il avait avec lui, d'après un récit polonais contemporain, quatre cents hommes de pied, deux cents cavaliers, avec le Hongrois Thomas Nagy<sup>5</sup>, deux petits canons, et était accompagné de ses courtisans, roumains et grecs. Mais bientôt, et, à ce qu'il paraît, dans le pays lui-même, une querelle éclata

<sup>1</sup> Ureche, p. 234.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> P. P. Panaitescu, dans la *Rev. Ist.*, X, p. 175; Hurmuzaki, III, pp. 70—71, n° LIV (il avait fait construire une nouvelle route, qui allait à Trotuş, près des Carpathes).

<sup>4</sup> Ureche, loc. cit.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 681.

pour se partager le butin de ce court règne, que l'ancien prince voulait s'assurer, et les mercenaires demandaient bruyamment leur salaire. Après avoir versé du sang, on arriva à Sniatyn. Arrêté en chemin, Iancu essaya de s'enfuir avec quelques amis, et il dut affronter les forces polonaises, aussitôt rassemblées: il pouvait voir ainsi l'ordre qu'avait établi dans ce pays qui ne pouvait plus être traversé par quiconque à son gré, Étienne Báthory. Il essaya de s'échapper, concluant une vraie convention, qui l'aurait retenu sur place jusqu'à la décision du roi: il espérait se glisser ainsi. Mais il dut accepter d'être conduit, avec ceux qui étaient restés auprès de lui, à Lwów, vers la fin de septembre. Il y entra en prince libre, avec les soldats lui appartenant, et on le mena à la citadelle: la foule accourue trouvait que c'est « un homme d'aspect paisible, d'un visage honnête, et toujours souriant ». Mais, pour satisfaire les Turcs, ce Hongrois dur qu'était le roi de Pologne ordonna de couper la tête à celui qui, sans lui en avoir demandé la permission, était entré armé dans son pays <sup>1</sup>. Les Bernardins, qui vinrent lui offrir les dernières consolations, cherchèrent à lui parler dans la langue de sa mère, et ils s'imaginèrent avoir gagné cette âme fourvoyée.

Comme jadis le Cosaque Jean, Iancu se défendit des accusations qu'on dirigeait contre lui, parmi lesquelles il y avait celle de n'avoir pas prêté l'hommage, d'avoir cherché à brouiller les rapports du royaume avec les Turcs, d'avoir permis qu'on pille quelques villages, d'avoir ouvert la voie aux Tatars, d'avoir violé le secret des lettres et maltraité des ambassadeurs <sup>2</sup>. Il protesta n'avoir jamais fait de mal à la Pologne voisine, et assura qu'il avait puni sévèrement ceux qui avaient commis des méfaits à la frontière; en plus, il prétendait avoir connu Étienne, qu'il intitulait « son père », alors qu'ils étaient tous deux à la Cour de l'empereur <sup>3</sup>. En vain

<sup>1</sup> La sentence dans Iorga, *Relațiile cu Lembergul*, pp. 54—56. Cf. *Studii și doc.*, XXIII, pp. 366—372, n° CCXXVII.

<sup>2</sup> P. P. Panaitescu, dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 176—177.

<sup>3</sup> Regem se in loco patris, inde ab eo tempore cum una in aula augustissimi Imperatoris Romanorum fuissent, habuisse; P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 61.

Jérôme Philipowski demanda qu'on permette à ce pauvre homme d'avoir un entretien avec le roi. Comme Iancu, torturé par la podagre, était bien malade, il fallut le soutenir pour le conduire à la place du supplice: en lui, il n'y avait plus rien du courage de la race à laquelle l'avait relié une heure de passion de son père, Pierre Rareș. Se souvenant de sa femme et de ses enfants et implorant même le bourreau, il perdit ainsi sa tête légère. Les moines catholiques se saisirent de son corps sanglant pour l'ensevelir dans leur église<sup>1</sup>. La princesse, le seul fils encore vivant, Bogdan, car un autre, Alexandre, mentionné dans les documents antérieurs de son père, était mort, et les filles, qui furent mariées ensuite à des Polonais: celles du premier mariage, Anne, Émiliane et Chry-saphine, celles du second: Chiajna, Voica, Despina, jouirent de l'attention particulière du roi, qui s'était déshonoré en ordonnant la mort de son hôte<sup>2</sup>.

Le prince Pierre partit de Constantinople le 13 septembre<sup>3</sup>, mais, retenu un moment par la nouvelle que Iancu entend résister<sup>4</sup>, il arriva ainsi en Moldavie, à l'heure même où une nouvelle invasion de Cosaques cherchait à utiliser cet interrègne. Le 17 octobre, il entra à Jassy, mais, après dix jours, il dut accourir sur le Pruth, où étaient venus de nouveau ses anciens clients redoutés. Cette fois cependant

<sup>1</sup> Description déjà citée, et publiée, d'après une très mauvaise copie, loc. cit. Cf. l'article cité de M. P. P. Panaitescu, *ibid.*, X, pp. 175—178. M. P. P. Panaitescu fixe, d'après l'époque où Báthory a été enfermé à la Cour de l'empereur, « jusqu'en 1571 », le séjour de Iancu à Vienne. Dans le même article, on trouvera aussi la mention de la chronique de Lwów, publiée, en 1850, par Zubrzycki, et de la chronique latine de Barthélemy Zimorowicz, éd. C. Heck, 1899, du livre de Saworski sur cette ville (2-e éd., 1911). L'épée dont se servit le bourreau est encore conservée au Musée de la ville.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 146—147, n° CCXLV; p. 152, n° CCLIII; p. 657 et suiv.; *Studii și doc.*, XXIII, p. 380 et suiv. (= *Relațiile cu Lembergul*); P. P. Panaitescu, dans la *Rev. Ist.*, X, pp. 175—176; Iorga, *Pretendenți domnești*; *Note polone*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1924.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 138, n° CCXXXI. Cette fois aussi on lui a objecté qu'il est Valaque: « Disant le peuple vouloir un prince naturel du pays comme luy (Janculo), et non cestuy-cy, qui est Vallac »; *ibid.* Les Turcs décrivent Iancu comme un homme « turbulent et violent »; *ibid.*, p. 139, même numéro.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 139—140, n° CCXXXIII.



il y avait une armée indigène capable de les affronter, et ainsi ils furent réduits à capituler à Bogdănești; une partie d'entre eux fut retenue par le vainqueur <sup>1</sup>. Au mois de septembre encore, le prince se trouvait dans son camp à Țuțora <sup>2</sup>.

A partir de cette date et jusqu'en 1587, ces bandes de proie ne parurent que dans la raia de Bender et de Cetatea-Albă, en 1583 encore <sup>3</sup> et en août 1584. La Moldavie était donc mieux gardée que ces forteresses-frontières des Turcs.

Pierre avait maintenant auprès de lui le métropolite Théophile, l'évêque Georges Movilă, et, comme évêque de Roman, un Agathon. Rien ne fut changé dans l'ordre des boïars qui, du pays lui-même et des contrées voisines, s'étaient rassemblés autour de celui qui n'a jamais puni personne et était arrivé cependant, à une époque de bravoure exaltée, à se faire écouter seulement par sa grande bonté de chrétien pieux et de malade. Seulement, çà et là, il ajouta quelques nouveaux burgraves, et, à Orhei, la garde était confiée à deux jeunes boïars, Pașea et Popăscul. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que la situation de postelnic reste l'apanage de Bruti <sup>4</sup>): comme c'était un catholique, il avait dû être écarté par « l'hérétique » Iancu.

Mihnea avait été moins heureux.

Ses efforts pour conserver le trône durèrent trois ans, et cette lutte fut vraiment héroïque. Le rival inattendu qui avait surgi devant lui était d'une autre essence. Bien reçu partout à cause de son aspect sympathique et de son talent à parler plusieurs langues <sup>5</sup>, admiré à Venise pour la façon

<sup>1</sup> Ureche, pp. 235—236.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 899.

<sup>3</sup> *Voy. ibid.*, p. 166. Les informations françaises concordent parfaitement avec le récit d'Ureche.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 899. Pour la fortune qu'avait pu rassembler Bruti, voy. un rapport d'un clerc catholique en 1585; copies Vladimir Ghica, à la Bibl. de l'Ac. Rom.: « (Bruti) non hà molto che hà mandato a suoi in Vinitia 6.000 ungheri ».

<sup>5</sup> *Voy. plus haut* et l'impression produite à Venise: « parla in diverse lingue, e Pitaliano benissimo »; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 105, n° CLXX. *Voy. aussi le n° suiv.* Cf. Iorga, *Ospiti romeni*, p. 49 et suiv.



Fig. 23. — Catherine, princesse de Valachie, femme du prince Alexandre;  
fresque dans l'église de Slătioara.

dont il s'était présenté en audience devant le doge et la Seigneurie, exemplaire absolument rare de sa race, Pierre, le candidat du roi de France, dut cependant abandonner vite son optimisme initial. La princesse Catherine elle-même arriva à Constantinople pour défendre les intérêts de son fils, et elle réussit, par de l'argent et des cadeaux, surtout auprès de la Sultane-mère: le présent valaque qui brilla à la cérémonie de la circoncision de l'héritier ottoman dépassa ceux des autres<sup>1</sup>. Revenue dans le pays après un voyage si risqué, Catherine put célébrer le mariage, qui avait été ajourné en octobre, de Mihnea avec Neaga, fille de Vlaicu, boïar du côté de Buzău; dans le couvent du village de Buda, pendant longtemps recouvert par la terre qu'avaient accumulée quelques tremblements de terre, on a trouvé récemment, sous les pierres aux belles inscriptions que le temps n'avait pas attaquées, les ossements des membres de la famille, portant encore aux doigts les bagues, et de délicats ornements en fil d'or se trouvaient dans la coiffure des femmes<sup>2</sup>. Dans une lettre adressée à sa sœur de Murano, Catherine reconnaît que son fils aurait dû épouser une femme de haute lignée, mais on n'a pas pu la trouver et, d'après son jugement, ce qui décide, c'est la qualité du mari: « S'il en avait même épousé une autre, elle aurait été tout de même princesse; je prie seulement Dieu de leur donner de longs jours »<sup>3</sup>. Mais Pierre, le prétendant de Constantinople, ne représentait pas le seul danger.

Un rapport officiel allemand de Constantinople contient, à la date du 21 janvier 1580, cette information, particulièrement intéressante: « En Valachie, il y a une région qui s'appellerait Severin, jusqu'ici gouvernée et dominée par le prince de ce pays, et maintenant le Sultan veut annexer cette région,

<sup>1</sup> Iorga, *Contribuțiuni*, p. 34, note 4. Voy. aussi *Pérégrinations du sieur Jean Palerne, Foresien*, 1606, pp. 452—453.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 822—824; *Contribuțiuni*, p. 38; *Mém. Ac. Roum.*, 1932, p. 189 et suiv.; Virgile Drăghiceanu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1931, p. 159 et suiv.

<sup>3</sup> Iorga, *Contribuțiuni*, loc. cit. En italien, dans nos *Ospiti romeni*, pp. 52—53.

sous le prétexte qu'elle ne tenait pas à la Valachie, mais forme une province séparée, qui a été jadis, quelques années auparavant, soumise par le sabre ottoman et qui donc lui appartient. Le tchaouch Achmed est chargé, ainsi qu'on l'affirme, d'y aller et de rédiger la carte de cette région, qui, désormais, fera des services à l'Empire et paiera ici le tribut »<sup>1</sup>.

Cette forteresse de Severin, maintenant en ruines, avait été arrachée aux Hongrois par le Sultan Soliman lui-même, dans sa jeunesse. Il est question donc de son district, qu'on appelle celui de Mehedinți, c'est-à-dire des habitants qui étaient en rapport avec une autre forteresse, elle aussi maintenant turque, Mehadia ou Mehedia (le suffixe *-nți*, qui est d'origine serbe, correspond au suffixe roumain *-eni*, et on écrit Dunărinți ou Dunăreni, Gataianțu pour quelqu'un qui est de Gataia, Râmneanțu pour quelqu'un qui est de Râmna, etc.).

La chronique du pays mentionne maintenant, pour la quatrième année du règne de ce jeune Mihnea, une attaque venant de ce district de Mehedinți; les rebelles amenaient un prétendant, ancien moine, « pope », qui portait pour cette occasion le nom princier de Radu: « les boïars mehedinți (car c'est un adjectif) élevèrent un prince qui se fit appeler Radu le Pope »<sup>2</sup>. Un clerc qui pensait à devenir prince régnant est mentionné, du reste avant cette date, dans les comptes de Brașov. Il aura été soutenu sans doute par les Roumains appartenant à cette « Valachie Citérieure », de Lugoj et de Caransebeș, que les Turcs avaient laissé être réunie politiquement à la Transylvanie, ayant à leur tête des bans choisis parmi eux-mêmes, mais qui, depuis quelque temps, étaient aussi des Hongrois. Ces Roumains continuaient à être des guerriers, et, du reste, nous avons vu près du Despote ce François Lugosich, prêt à entrer dans le pays des Szekler pour servir des buts concernant la Moldavie. L'invasion du « pope » arriva jusqu'à Craiova, où les boïars de Mihnea gagnèrent la victoire. Le « pope » fut pris et envoyé à Constanti-

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 643—644, n° LXXVIII, et p. 643, note 1.

<sup>2</sup> *Mag. Ist.*, IV, p. 276.

noble au même moment où y apparaissait ce brave prétendant moldave Jean. Le pacha de Timișoara y avait aidé, et le prétendant, qu'il avait fait emmener devant lui, dut aller à Rhodes, qui continuait à être le dépôt de tous ceux qui voulaient être princes en Roumanie <sup>1</sup>.

Au cours de ces années, on constate cependant un nouvel élan de vie roumaine <sup>2</sup>, et il faut aussi y faire rentrer cette grande manifestation de la famille des Movilă ayant l'intention de créer un prince indigène. Le mariage de Mihnea avec la fille d'un boïar des moins importants était sans doute encore un symptôme de cette nouvelle direction. Mais on peut l'observer aussi dans le domaine des publications, qui furent reprises à cette époque.

---

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 654, n° xciv.

<sup>2</sup> Voy. le grand nombre de Roumains qui se trouvent dans l'armée transylvaine du roi de Pologne Étienne Bathory, dans Veress, *Rationes curiae Stephani Bathory, regis Poloniae, historiam Hungariae et Transylvaniae illustrantia* (1576—1586), dans *Fontes rerum hungaricarum*, III, 1918; *Rev. Ist.*, VII, p. 209 et suiv.

## CHAPITRE II

### LIVRES SLAVONS ET TRADUCTIONS EN ROUMAIN

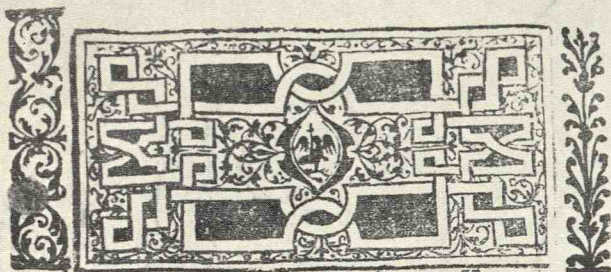
Nous avons vu qu'après la mort d'Alexandre de Valachie, Coresi avait imprimé un Psautier slavon pour le métropolitite valaque Séraphin, mentionnant l'enfant Mihnea comme associé de son père, en 1577<sup>1</sup>, et la même mention se retrouve aussi dans le Triode slavon qui fut terminé seulement en 1578<sup>2</sup>. Il n'y a ensuite que des livres slavons, qui sont donnés par le diacre Laurent en Transylvanie, sous le règne du « grand voévode Christophe », et à savoir pas à Braşov, en rapport avec les Saxons, mais dans la ville même qui, sous la dynastie des Báthory, commence à être la capitale de la province, cette Alba-Julia, que les Roumains appellent Bălgrad, « Cité Blanche », mais où ils n'avaient pour le moment qu'une petite chapelle dans les faubourgs<sup>3</sup>. Si on rencontre ensuite un livre, slavon aussi, qui est imprimé à Sas-Sebeş, portant la mention du nouveau « métropolitite de Transylvanie », Gennadius, successeur de cet Euthyme qui était revenu en Moldavie, avec une préface de Gennadius, qui mentionne les quatre patriarches de l'orthodoxie et seulement dans un coin « le grand Christophe Báthory », — et à savoir en roumain, avec le nom de baptême en première ligne, alors qu'en hongrois c'est le contraire<sup>4</sup>, — c'est, parce que, à ce qu'il paraît, l'héritage de l'évêque Tordaşi à Lancreăm, près de ce Sebeş des Saxons, où la seule demeure épiscopale avait été cédée aux bourgeois de la

<sup>1</sup> Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 68, n° 15.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 69. Un Fetit Octoïque sans cette mention; *ibid.*, p. 73, n° 22.

<sup>3</sup> Voy. Possevino, *Transylvania*, éd. Veress.

<sup>4</sup> Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 81 et suiv.



ЕЖЕ ѿ ѿиѣнасте еуѣлїе глагола

вїстѣмъ иже дїкѣмъ не дїкѣмъ пасхы •  
**В**ъ знаїмло бѣ слово • не слово бѣ кїѣ •  
**В**ъ нѣа бѣ слово • се бѣ искоуни кїѣ •  
**В**ъ взоѣ тїмѣ бїшѣмъ иже знего нїтїже  
бї еже бї • вїтомѣ жнеотѣ бѣ • и жнеотѣ  
бѣ се вѣ тѣ чїкѣ • и се вѣ тѣ вїтїмї сївнтїса •  
нїтїмїаго не обїлїтї • **Б** вїстѣ чїкѣ посла  
нї шїа и мѣ емѣ и ѿаннї • сї прїнде вїсвѣ  
дѣтелство • да свѣдѣтелствѣтѣ ѿсвѣтї •  
да вїснѣ вїрѣ и мѣтѣ и мѣ • не вѣ тѣ свѣтѣ •  
нї да свѣдѣтелствѣтѣ ѿсвѣтї • бѣ свѣтѣ и  
стїннїн • иже просвѣщїлетѣ вїсѣкого чїкѣ  
гладѣщаго вїмнѣ • вїмнѣ бѣ и мнѣ тѣмѣ  
бї • и мнѣ его не познѣ • вїсвоа прїнде •  
свои его не прїлїш • елїнїаже прїлїше его •  
да и мѣ и властѣ чїкѣ вїемѣ бїтї • вѣ

Fig. 24. — Page du « Petit Octoïque », 1578.

ville voisine, avait passé, en même temps que le patronnage valaque que nous avons rencontré sous Alexandre, à ce Gennadius, évêque à titre métropolitain —, mis à côté de celui du chef du clergé valaque —, qui était un orthodoxe, sous un prince décidément catholique et sur les ruines d'un calvinisme qu'on croyait ne plus pouvoir ressusciter. C'est l'œuvre personnelle de Gennadius, qui se glorifie d'avoir introduit des changements dans l'édition de Bojidar, qu'il suit; lorsque Coresi parle d'un « écrit », il entend l'impression typographique.

Mais l'Église luthérienne des Saxons ne pouvait pas rester indifférente à cette tentative de faire revenir l'ancien slavonisme. Il faut observer aussi que, maintenant, en Moldavie, il y avait un prince luthérien, Saxon par sa mère, et originaire de ce Braşov même, qui était Iancu. A côté, on fera l'éloge de Mihnea, qui est intitulé « maître de toute la Valachie, bon chrétien et doux ».

On chercha donc à compiler un Évangile expliqué, ce qui s'appelle chez les Grecs un « Kyriakodromion », contenant des prêches qui expliquent le texte évangélique, pour tous les dimanches et toutes les fêtes. On employa dans ce but un texte qui avait été envoyé de Valachie, mentionnant le métropolitain, « le grand Séraphin l'archevêque, gouvernant la foi chrétienne entre les frontières de Sa Majesté <sup>1</sup> ». Et le travail, qui fut confié pour la forme à Coresi, était surveillé, de fait, ainsi qu'on le remarque, du reste, aux prêtres du faubourg roumain de Braşov, celui de Şchei: le prêtre Iani et le prêtre Michel, dont l'un était originaire de cette bourgade de pêcheurs Târgul-de-Floci, au confluent de la Ialomiţa avec le Danube, localité qui est reliée aussi au souvenir de la mère de Michel-le-Brave <sup>2</sup>. Mais le patronnage de Gennadius est largement présenté dès le début: « le grand archevêque, éclairé par Dieu, Gennadius » <sup>3</sup>, ajoutant qu'il

<sup>1</sup> Sur l'original grec, qui se trouve dans un manuscrit du Mont Athos, Basile Grecu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1939.

<sup>2</sup> Chronique de l'église de Şchei, éd. Stinghe.

<sup>3</sup> Mihnea, de son côté, donne à Athanase, évêque de Buzău, ce titre, peu canonique, d'« archevêque »; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 896.



est le seul ayant ce droit, en Transylvanie et en Hongrie soumise à Báthory, lequel est défini lui-même comme « voévode de tout le Pays Hongrois et en Transylvanie et chez tous les Szekler », donc « dans l'étendue de toute la domination de Sa Majesté », « dans toute la province de Transylvanie et de Orade ». Le maire de Braşov, Luc Hirscher, dont le nom est bizarrement transformé en roumain, prend sur lui-même, personnellement, la charge de l'édition.

Cette publication, qui comprend aussi les Actes des Apôtres et contient le Crédo de l'Église d'Orient, fut envoyée par Hirscher aussi aux autres chefs des villes saxonnes. Dans la lettre aux gens de Bistriţa, qui nous a été conservée, il constate que ce livre a été accepté par le Conseil de Sibiu, par Côme Horváth, qui commandait alors à Făgăraş, pour tout le pays de l'Olt. Non seulement l'évêque Séraphin avait admis la vente en Valachie, mais la même permission avait été accordée par l'autre métropolitain, qui avait succédé à Théophile, en Moldavie <sup>1</sup>.

Un rapport était établi de cette façon entre les trois pays, en même temps que l'élément roumain, purement roumain, s'élevait hardiment vers le trône.

Mais le Banat, qui était resté sous une domination chrétienne, voulut s'ajouter à l'œuvre commune. Et, ainsi, après quelques mois, en 1582, dans la ville d'Orăştie, toute pleine de Roumains, qui plus d'une fois avaient donné aussi les chefs municipaux, fut imprimé, par le fils de Coresi, Şerban, et par un secrétaire qui porte le nom peu coutumier de Marien, l'Ancien Testament, la *Palia* de 1582.

Dans une langue meilleure que celle de la publication de Braşov, contenant des formes archaïques, comme « în-tăniu » (cf. le nom banatien de Imbroanea pour Imbroaia), avec des latinismes comme *Domnezeu*, avec des formes dialectales, à côté de *sem* (pour *sântem*), comme *giudecată*, *slobodzie*, *gice*, *oste* <sup>2</sup>, il est dit, mentionnant seulement le

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 656, n° xcvi.

<sup>2</sup> Voy. aussi *de* au lieu de: *decât* : *au el tocmit, rugăm tine* (sans la préposition *pre*).

prince de Transylvanie, duquel ces imprimeurs dépendaient, que ce livre a été édité « pour refaire la Sainte Église des Roumains », — ce terme est écrit « Români » et pas dans la forme, qui a aussi un sens social, de « Rumâni »<sup>1</sup>, et la langue elle-même est qualifiée de « romaine ». Nous n'avons pas le commencement de la préface et ne pouvons pas savoir qui avait pris sur lui le mérite d'avoir accompli un travail aussi important, dans lequel on rencontre, comme un lointain et faible écho, une érudition qui manque dans la forme, plutôt populaire, de cet Évangile expliqué publié déjà par les Saxons. Les traducteurs se glorifient d'avoir employé des textes en plusieurs langues: « hébraïque, grecque et serbe », bien qu'il est facile de voir que la base a été une simple version hongroise, que ces traducteurs prennent le soin de cacher, mais, lorsqu'à la place de κροσο on écrit θωρο et on trouve la mention des « paralipomènes », ceci prouve tout de même au moins une accoutumance avec l'orthographe grecque.

C'était une publication calviniste, ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un milieu de nobles qui suivaient aussi, dans le nom et dans toutes les attitudes, leurs camarades de classe hongrois. Celui qui figure en première ligne n'est pas « l'archevêque », le métropolite Gennadius, contre lequel se dirige même ce prétentieux livre de concurrence, mais le successeur, de la même famille, fixé dans le même coin, au Sud-Ouest de la Transylvanie, qui était plein de hobereaux et en rapports étroits avec ce Banat, de Paul Tordași, qui s'intitule, étant lui-même noble, d'après la coutume hongroise qui met le nom de baptême à la fin: « Tordași Michel ». Ce n'est pas un évêque de Transylvanie, comme Gennadius, mais, appuyé par cette noblesse guerrière qui se trouvait, dans toutes les villes et toutes les villages, de Lugoj à Inidoara, « l'évêque élu », le « piscop » (ce nom est tiré du hongrois) « des Roumains » (encore une fois, le nom est orthographié avec un o), « en Transylvanie ». « La ville de Caransebeș » donna comme auxiliaire pour la traduction son prédicateur calviniste, « le

<sup>1</sup> Une fois seulement, lorsqu'il est question des « frères romains », on trouve le même vocalisme non transformé. Comme latinisme, aussi: *de prima*.

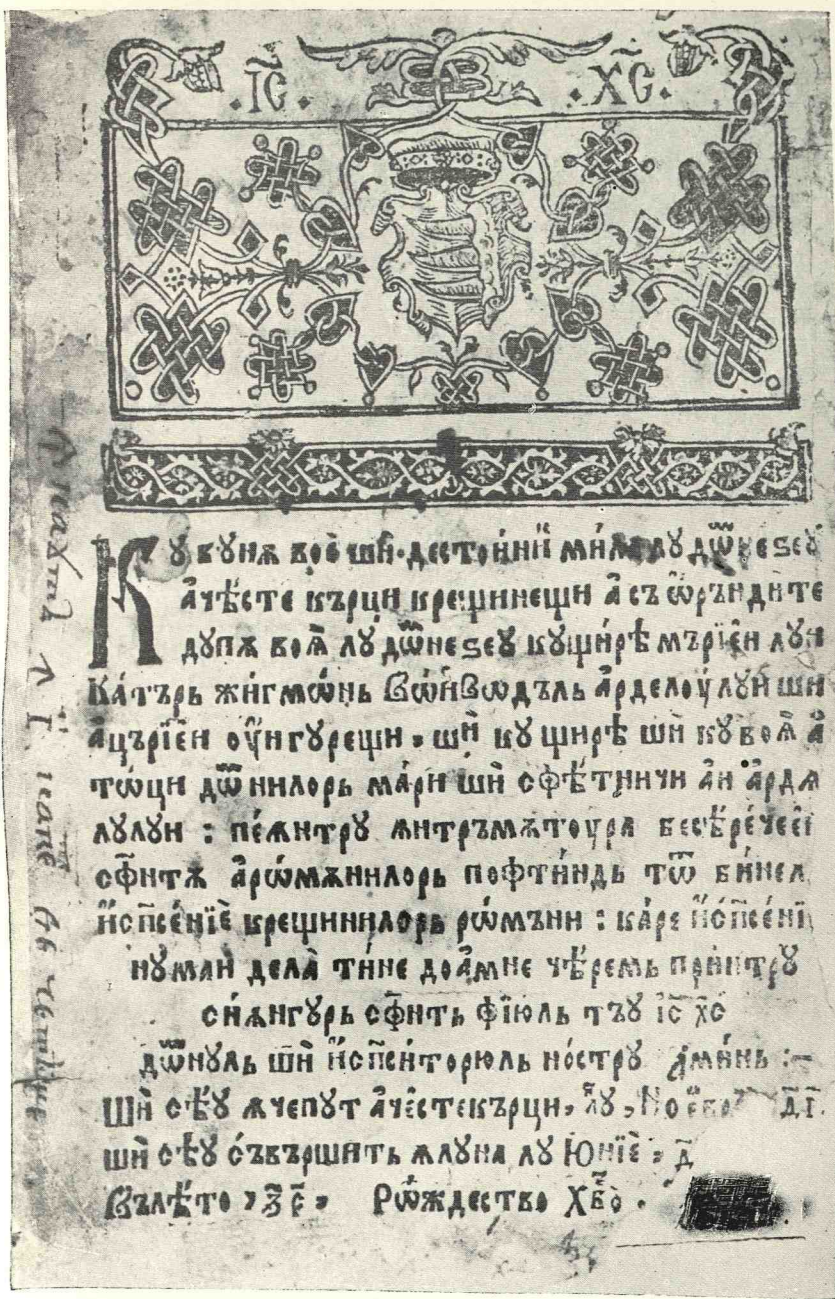
prédicateur de l'Évangile du Christ », Éphrem Zăcan, ou, à la hongroise, « Zăcan Efrem », qui était « le maître d'école de Sebeș », donc le professeur de l'école roumaine pour les enfants des nobles de l'endroit, nombreux, riches et fiers; c'est certainement le principal traducteur. Mais Lugoj envoie aussi son « prédicateur », appelé à la hongroise, avec le nom de baptême à la fin: « Peștișel Moisă » et, à côté de la forme populaire pour Moïse, il y a aussi la forme hébraïque. Enfin, pour avoir toute la carte du calvinisme roumain de langue hongroise, Inidoara, « le comté de Henedora » (donc, nous avons la forme roumaine, à la place de la forme moderne de Huniedoara), envoie pour ce Conseil littéraire un protopope qui avait passé à la nouvelle foi et qui était lui-même un noble de cette région, Akyrius, portant un nom si ancien <sup>1</sup>.

Les conditions nécessaires pour la publication de ce livre « hérétique », de même que celles de la réfection d'une ancienne organisation du calvinisme chez les Roumains, sont dues aussi à la mort de Christophe Báthory et à la reconnaissance par les Turcs de son fils Sigismond, sous la minorité duquel pouvaient aussi se passer des choses qui auraient été défendues sous un régime religieux plus strict; plus tard seulement, les Jésuites, qui avaient élevé d'une façon strictement catholique le jeune maître du pays, rétabliront, dans une forme encore plus étroite, l'ancien régime religieux du règne d'Étienne Báthory, régime qui avait continué sous son frère Christophe; pour le moment, les Turcs pensaient à établir Markházy, qui était probablement un calviniste <sup>2</sup>.

Entre ceux qui soutiennent la publication, apparaît aussi le successeur du noble, jadis persécuté, Nicolas Forró, Geszty Ferencz, capitaine de Transylvanie, ainsi que d'« autres hommes bons », de Deva, en marge de ce district de Inidoara, qui se prolonge, dans une autre direction, jusqu'à

<sup>1</sup> Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 93 et suiv.; Mario Roques, *Palia d'Orăștie*, I, Paris 1925 (il donne le texte magyar et une riche préface). Pour la possibilité d'une continuation manuscrite, Iorga, *Ist. Lit. Rom.*, I, et Mario Roques, loc. cit., pp. LIX—LXII.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 659, n° c.



**К** ѡбънѣ вѡбъши дестиннѣ мнѣла вѣдѣнъ сѣ  
 ачѣсте изрци ирещинещи а сѣ сѡрзидите  
 дѡпж вѡмъ лѡ дѡнъ сѣ вѣщнрѣ мзрѣн лѡ  
 вѣтзрѣ жнгмѡнъ вѡнъ вѡдзль арделоу лѡнши  
 ачзрѣн оунгдрещи шн ищнрѣ шн вѡ вѡмъ а  
 тѡци дѡннлоръ мѡри шн сѣтннчн аи ардл  
 лѡлн : пѣмнтрѣ мнтрзмжтѡурл есѣбрѣчѣсѣ  
 сѣнтж арѡмжннлоръ пофтнндъ тѡвннел  
 нѡспѣннѣ ирещиннлоръ рѡмжнн : кѡре нѡспѣнн  
 нѡман делл тнне доамне чѣремъ прннтрѣ  
 снлангѡрѣ сѣнтѣ фѣюль тзѣ іс хѣ  
 дѡнѡл шн нѡспѣннторюль нѡстрѣ дѡмннъ :  
 шн сѣ вѣчелѡт ачѣстекзрци лѡ нѡвѣ дѣ  
 шн сѣ вѣ сѣззршнть жлѡна лѡ юннѣ : д  
 вѣлѣтѡ зѣ рѡждѣство хѣо

Въ началѣ 1. г. 1582. въ мѣсяцѣ Августѣ

Fig. 25. — Page du Nouveau Testament d'Orăștie, 1582.

cette ville d'Orăștie, où fut imprimé le livre <sup>1</sup>. Des Roumains originaires d'autres régions ne sont pas mentionnés: on ne leur cachait pas le caractère innovateur de l'ouvrage, qui a pu pénétrer aussi dans toute la Transylvanie et les provinces hongroises voisines, passant peut-être, à cause des fréquentes relations de commerce, aussi au Sud des Carpathes.

---

<sup>1</sup> Voy. aussi Nerva Hodoș, dans *Prinos lui Dimitrie A. Sturdza*.

### CHAPITRE III

## UN PRINCE « FRANÇAIS » EN VALACHIE

Après 1580, l'influence de Markházy était toute-puissante à Constantinople. Il assurait ouvertement que, en dépit du roi Étienne, qui aurait voulu avoir entre ses mains cet ancien rebelle, il obtiendra tout de même un « voévodat », « ou bien en Transylvanie, ou bien en Valachie, ou ailleurs »<sup>1</sup>. Seule la destitution de Sinan, qui fut remplacé à la fin de l'année par Siavouch, fit descendre l'étoile de cet ambitieux ami et mari de la princesse Zamfira<sup>2</sup>. Il fut bientôt en prison et devait payer de sa vie sa grande ambition, pour se relever ensuite et faire une vraie carrière chez les Turcs, comme renégat.

Le changement de vizir amena enfin le remplacement, pendant longtemps retardé, de Mihnea, dont on attendait seulement l'arrivée, en été, du tribut. Un vieillard qui avait été le précepteur du Sultan avait réuni ses efforts à ceux de la Sultane mère. De Germigny avait mené pendant deux ans la lutte pour le protégé du roi et de la famille royale, de la Cour de France, montrant aux Turcs que le père même de celui qu'il recommandait, Petraşcu, avait été nommé par les efforts de l'ambassadeur de France, d'Aramon<sup>3</sup>.

Pierre savait bien qu'il n'a pas de quoi combattre les cadeaux continuels que faisait à Constantinople la famille de Mihnea, qui avait rassemblé des trésors depuis le moment

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 660, n° CI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 661 et note 2. Voy. aussi les numéros suivants. A cette époque, le khan demandait pour lui le Danube comme frontière.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 110, n° CLXXIX.

où Alexandre avait gagné le trône. Mais il se disait que l'intervention du roi de France, un si puissant ami du Sultan, — or, il faut l'observer, pas alors, mais à l'époque où on menait ensemble la lutte contre les Habsbourg, — ne peut pas rester sans résultat <sup>1</sup>. Une fois qu'il avait perdu le terme du tribut pour l'année 1582 <sup>2</sup>, il devait attendre, ainsi que nous l'avons vu, celui du tribut pour l'année suivante. On avait objecté aussi le besoin qu'on a de ne provoquer nulle part des troubles autant que dure la guerre de Perse <sup>3</sup>. La dénonciation de la part de Christophe Báthory que Pierre avait été vu jadis dans la compagnie de Laski et que ces rapports avaient continué, le Polonais se réservant la Moldavie, lorsque la Valachie appartiendra à son ancien associé, pour que les deux organisent une croisade contre les Turcs, avait contribué aussi à cette malchance <sup>4</sup>. On avait cherché aussi à mêler Pierre à une de ces affaires, toujours dangereuses, d'esclaves échappés, et on avait arrêté des serviteurs ragusains lui appartenant, faisant chercher aussi le Grec qui était son maître-d'hôtel <sup>5</sup>. La nomination même de Pierre-le-Boiteux avait été considérée comme une vraie défaite pour la cause <sup>6</sup>. Cet autre Pierre, toujours paisible, aurait voulu, ainsi que le croyait Jean Zamoyski, le futur tout-puissant hetman et chancelier de Pologne, marier Théophane, la fille, jusque là gardée en Pologne auprès de Zamoyski, d'Alexandre Lăpuşneanu, avec un prince valaque qui ne peut être, malgré les calculs du chancelier, un autre que le fils de Miloş <sup>7</sup>. Donc, les envoyés de Pologne aussi avaient travaillé contre celui qui avait eu jadis des rapports avec les Impériaux <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 121—122, n° CC. Voy. aussi n° suivant.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 129, n° CCXIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 132, n° CCXXI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 133, n° CCXXII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 135, 137—138, n° CCXXIX. Une nouvelle lettre de Pierre au roi de France; 18 août 1582; *ibid.*, pp. 136—137, n° CCXXVIII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 137, n° CCXXIX.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 151—152, n° CCLIII.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 139, n° CCXXXI.

Cependant, au mois d'octobre, l'ancien précepteur impérial, Khodcha-Pacha, avait présenté au Sultan, pendant une chasse, celui qui en attendait la grâce<sup>1</sup>. Ceci au moment où le roi de France était d'opinion qu'un homme auquel la fortune était si contraire devrait être rappelé en Occident<sup>2</sup>. Au dernier moment, le patriarche de Constantinople lui-même, Jérémie II, était intervenu auprès de Henri pour « Petraşcu, prince et despote de Valachie »<sup>3</sup>.

A la fin du mois de juin 1583, la mesure que cherchait à empêcher la Sultane-mère, combattue par sa bru et par le fils de celle-ci<sup>4</sup>, fut enfin prise. On envoya un tchaouch pour emmener Mihnea et un autre qui devait aller chercher en Chypre cet autre Petraşcu pour en faire le représentant et le garant à Constantinople de son frère, qu'il n'avait reconnu que sous cette pression<sup>5</sup>, mais l'exilé de Chypre ne se montrait pas très empressé de venir<sup>6</sup>, car il était vraiment malade, ainsi qu'on le vit par sa mort, qui arriva avant le 24 octobre, étant enseveli dans l'église patriarcale, et trois patriarches avaient célébré les funérailles<sup>7</sup>. Pierre, qui eut une audience auprès du Sultan à Kandil-Bachi, maison de campagne sur le Bosphore, partit vers la Valachie au commencement du mois d'août, après avoir appris l'arrivée de Mihnea, qui aurait désiré aller à Chio, près des parents de sa mère, mais fut obligé de se renfermer dans le sombre château en ruines de Rhodes. Il avait avec lui quatre-vingts kapoudchis, quatre compagnies de cavaliers,

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 141, n° CCXXXVI.

<sup>2</sup> No. suiv. Henri III revient cependant sur cette décision; *ibid.*, pp. 144—145, n° CCXLII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 157—158, n° CCLXVI. Cf., pour l'autre Petraşcu, de Chypre, *ibid.*, p. 165, n° CCLXXV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 163. Il y avait eu aussi une intervention du grand écuyer; *ibid.*, p. 164, n° CCLXXXIII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 159, n° CCLXVIII. La lettre italienne de Khodcha-Pacha, adressée au roi Henri III, en lui annonçant la nomination, est sans doute rédigée non pas par ce Turc, mais par le nouveau prince lui-même; *ibid.*, pp. 160—161, n° CCLXXI. Son départ; *ibid.*, p. 168, n° CCLXXVIII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 166. Son arrivée; *ibid.*, p. 168, n° CCLXXVIII.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 183, n° CCCII.





Fig. 26. — Pierre Boucle-d'oreilles (Cercel), prince de Valachie  
(fresque de l'église de Căluui).

« Roumains et Grecs », à côté de quelques spahis turcs, puis deux compagnies de gens de pied, aussi arquebusiers, presque 2.000 hommes, une vraie armée, bien qu'il n'eût pu s'attendre à une résistance du pays <sup>1</sup>.

Salué avant son départ, non seulement par l'œcuménique, mais aussi par le patriarche d'Alexandrie, Pierre sortait donc de Constantinople comme un vrai successeur des empereurs byzantins et protecteur de l'orthodoxie, de laquelle, malgré tous ses voyages en Occident, il ne s'était jamais écarté. Ceci à une époque où le vainqueur dans cette guerre diplomatique, de Germigny, croyait que le chef suprême de l'Église d'Orient pourrait bien passer à la foi catholique <sup>2</sup>. Arrivé dans le pays, il faisait imprimer en slavon un nouveau livre d'église, cet Évangélaire de 7091, qui avait été terminé par Coresi et par Emmanuel, et dont nous n'avons aucun exemplaire <sup>3</sup>.

Petrașcu de Chypre avait été un grand amateur de livres roumains, et nous l'avons vu faire travailler Radu de Măni-cești; cet autre Pierre, le voyageur en Occident, était un brillant seigneur, un grand maître dans l'art du style italien, un écrivain intelligent et élégant, non seulement de missives adressées aux princes de la chrétienté, mais aussi de morceaux en vers aussi beaux que « l'hymne à Dieu », d'un élan remarquable, qui nous a été conservé par un contemporain, Stefano Guazzo, dans ses *Dialoghi piacevoli*, et dont l'authenticité ne peut pas être contestée. Il était ainsi un étranger, et il est resté tel jusqu'à la fin de ce règne, que, après avoir été reçu solennellement à Andrinople aussi <sup>4</sup>, il inaugurerait, pour une époque qu'il espérait pouvoir être longue, en septembre 1583 <sup>5</sup>.

Parmi ses fidèles, cueillis à la Cour de festivités et de vie efféminée de Henri III, dont il imitait la barbe en pointe

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 173, n° CCLXXXVI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 174, n° CCLXXXVI.

<sup>3</sup> Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 99, n° 31.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 174 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 183, n° CCXCIX.

et la boucle d'oreille, destinée à lui donner dans le pays le surnom, qui lui reste attaché, de *Cercel*, l'un de ces fidèles, Meillier de la Constance, ira en France pour présenter des hommages au roi et aux autres protecteurs, sans oublier le grand-duc de Florence, le cardinal d'Este et des connaissances plus anciennes<sup>1</sup>. Pierre avait laissé à Constantinople aussi un créancier français. Mais il avait avec lui plusieurs Italiens, comme Franco Finori, des Ragusains, comme ce Zuan di Polo, qui n'est que Giovanni dei Marini Poli, à côté de Crétois, comme un Démonoïani, d'une ancienne famille byzantine, des Chiotes, comme un Nicolas Mavrodis, qu'on rencontre aussi dans la colonie orientale de Lwów, des Vénitiens, comme les frères Alberti, Tommaso et Giacomo, qui passent par le pays pour leur commerce de fourrures<sup>2</sup>.

Au début, le nouveau prince avait reçu les meilleurs conseils, dans ce style de haute morale romaine de la Renaissance. Ses amis, qui cherchaient dans les pages de l'histoire ancienne leur orientation, ne les lui avaient pas ménagés. De Germigny lui avait recommandé indirectement, écrivant à Finori, de conserver la gratitude envers le roi, son bienfaiteur, de donner le spectacle de l'exercice de toutes les vertus, de se garder de tous plaisirs et surtout des jeux de hasard, de pratiquer la crainte de Dieu et la justice<sup>3</sup>. Et l'un des intimes du nouveau prince pouvait annoncer, de Bucarest, à la fin de l'année, qu'il n'y a que des bonnes actions sous un prince « sain et joyeux », plein de piété, juge impartial, actif. Chaque jour, il tient son Conseil pendant la matinée, mais parfois il le continue jusqu'au coucher du soleil, et il est prêt à écouter jusqu'au dernier des pauvres. Ainsi, le 14 décembre, il y avait eu un grand repas, au cours duquel on avait fait une distribution de castans, dont le prix s'élevait jusqu'à environ 2.000 ducats. A la St.-Nicolas, il y

<sup>1</sup> *Ibid.*, Réponse du duc; *ibid.*, pp. 182—183, n° ccc. Du cardinal; *ibid.*, p. 187, n° cccx. Autre lettre de Pierre à celui-ci; *ibid.*, pp. 188—189, n° cccxiv (Târgoviște, 19 avril). Suivent les remerciements du roi pour les Turcs qui avaient soutenu la cause.

<sup>2</sup> Al. Ciorănescu, dans la *Rev. Ist.*, XXI, p. 254.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 264—270.

avait eu un autre repas solennel, avec quarante boïars, et, comme à l'époque d'Alexandre, on avait levé le verre pour le maître et ensuite pour ce diplomate secourable qu'était de Germigny <sup>1</sup>. Après une année, Pierre répétait son témoignage de gratitude à l'ambassadeur de France <sup>2</sup>.

On l'avait établi sans doute pour rendre certains services politiques à Henri III, qui n'avait pas renoncé au titre de roi de Pologne et considérait Étienne Báthory comme un simple usurpateur. C'est pourquoi Pierre retint Franco, qui devait aller en Pologne, envoyant ses ambassadeurs seulement à Raguse et en France <sup>3</sup>. Et, bien entendu, il évitait tout rapport avec l'homonyme, si différent, comme aspect, moyens et direction, qui régnait en Moldavie. Celui-ci était l'oncle de Mihnea, que Pierre avait réussi à faire sortir de Rhodes pour l'envoyer dans ce nid des Barbaresques, malsain, sauvage et dangereux, Tripoli d'Afrique <sup>4</sup>. Nous avons les plaintes désespérées de ce malheureux jeune homme <sup>5</sup>.

Comme le Despote, Pierre « Boucle d'oreilles », habitué à la façon de vivre de l'Occident, dont il ne put jamais se détacher, même dans la façon de se vêtir, ainsi qu'on l'observe dans le portrait, présenté cependant d'après l'ancienne tradition, dans l'église de famille des Buzescu, ralliée aussi à la dynastie de Petrașcu-le-Bon, à Căluui, voulait un pays tout à fait nouveau.

Dans ce but, il chercha à se former une autre Cour que celle qu'avait décrite Lescaloppier à Bucarest pour l'époque du prince Alexandre et que celui-ci avait héritée de Mircea le Pâtre <sup>6</sup>. Cette capitale de la plaine, si rapprochée de Giurgiu, et exposée à toutes les invasions des begs turcs du Danube, lui déplaisait, et c'est pourquoi il fit élever à Târgoviște une église qui fut agrandie par le prince Mathieu, au XVII<sup>e</sup>-e siècle, pour arriver jusqu'à nous, après une légère réparation,

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 273—274.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 275—276.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, XI, pp. 189—190, n° CCCXVI.

<sup>5</sup> N. Bănescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, VI.

<sup>6</sup> Voy. L. Humbert, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, XXXV, 1.

vers la fin de l'époque des Phanariotes, et, près de cette église, dont les premières lignes ne peuvent plus être reconnues, il érigea un petit palais, au-dessus des ruines de celui de Mircea I-er: il n'est pas facile de reconnaître ce qui vient de lui, mais il est sûr que ce n'est pas de la fin du XIV-e siècle, d'où vient l'ornementation en plaques émaillées, que date la partie rehaussée et la multitude des chambres. Un voyageur de la distinction et du goût de l'humaniste français Jacques Bongars, qui visita cet édifice lorsqu'il était à peine terminé, trouve qu'il était, dans ses proportions restreintes, vraiment beau <sup>1</sup>. Il ne pouvait pas en être autrement pour un homme qui avait été habitué, pendant des années, à la vie de Cour, telle que l'avait formée l'époque de Catherine de Médicis.

Mais il lui fallait aussi une armée. Il aura cherché à la faire sur la base d'autres principes, à la façon du *Despote*, d'Étienne Báthory, du Saxon Iancu. C'est pourquoi un fondateur italien, que nous trouvons mentionné dans les comptes du roi Étienne, a donné les canons dont un reste élégant, avec une inscription slavonne commémorant le prince, est arrivé jusqu'à nous.

Le sens de ce règne était européen, aussi par le fait que Henri III, qui, comme nous l'avons dit, tenait à son héritage de Pologne, devait avoir dans ces régions un appui <sup>2</sup>.

En ce qui concerne ses conseillers, Pierre ne pouvait faire autrement que de se chercher une base dans le pays, parmi les boïars qui n'étaient pas les amis de Mihnea et qui n'avaient peut-être pas de sympathies même pour cette autre branche de la dynastie. Il a ainsi comme grand vornic un certain Danciu, au nom princier, et un document de 1584

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 192. Mais aussi trois fontaines y furent creusées; *ibid.*

<sup>2</sup> Voy. *La France dans le Sud-Est de l'Europe*, 2-e partie (dans la *Revue du S.-E. eur.*, XIII, p. 67). On avait cru à Rome que Mihnea et Catherine elle-même pourraient passer à la religion catholique; *Revista Catolică*, III, pp. 524—525; cf. aussi *ibid.*, pp. 525—527 (= II, pp. 184—186). Pour un penchant de Pierre-le-Boiteux, vers la conversion *ibid.*, III, p. 178 et suiv. Cf. aussi *Calendarul catolic pe anul 1914*, Jassy. Pour Pierre Boucle d'oreilles, *Rev. Cat.*, III, pp. 530 et suiv., 535 et suiv.

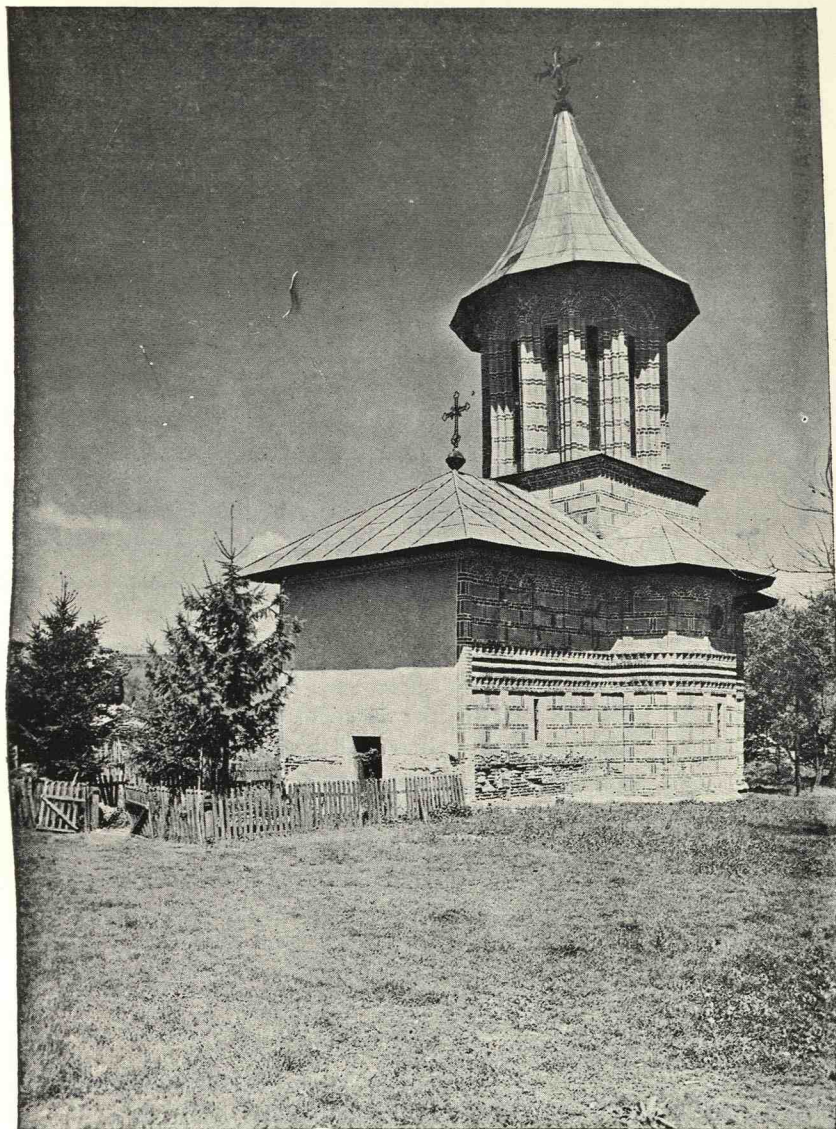


Fig. 27. — Église du couvent de Călușiu.

regarde deux autres boïars portant des noms anciens: le ban Neagoe, qui a le titre de chambellan, et un burgrave Marc. Le grand logothète est encore un homme nouveau, Miroslov. Théodose le spathaire, Rudeanu, a un nom de baptême qui vient du fils même de l'ancien prince Băsărabă-Neagoe et avait été porté par ce ban sacrifié à l'époque de Mircea-le-Pâtre. Les Affaires Étrangères furent confiées à un boïar indigène, Staïcu. Le nouveau règne emploie aussi un Georges, un Bolea, un Démètre, pour des situations principales dans l'État. Chisar est chargé des négociations par delà la montagne. Mais celui qui rassemble l'argent nécessaire pour payer les nombreuses dettes est le surveillant permanent des trônes gagnés par son appui, Iani ou Ianaki, le trésorier<sup>1</sup>. Plus tard, paraîtra un Radu, qui, sans doute, appartient à la famille des Buzescu, destinée à un grand avenir. Pour le moment, il est seulement comis, alors que le postelnic est Udriște, descendant de son homonyme de Mărgineni<sup>2</sup>.

Mais le parti qui avait servi Mihnea n'avait pas disparu. On découvrit des relations avec ceux qui avaient préparé le retour du jeune rival, qui était entouré des meilleurs sentiments d'obligation de la part des moines orientaux, qui, en Thessalie, aux Météores, à Athos, où on voit sa belle tête brune avec l'enfant Radu à ses côtés, au monastère des Blatées à Salonique, attendaient encore ses dons charitables<sup>3</sup>. Mihnea continuait à avoir des rapports avec les Turcs, et des lettres qui nous ont été conservées montrent avec quelle persistance on travaillait à la Porte pour le faire venir à Constantinople, d'Afrique, alors que, comme nous l'avons déjà

<sup>1</sup> Voy. Minea et Boga, dans *Cercetări literare*, X—XII (1934—1936), p. 33. Le Conseil de 1583, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 890.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Pour les Météores, Iorga, *Doc. grecs*, III, pp. 3—5, n° III; pour le Mont Athos, le même, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1937; pour Salonique, le même, dans les *Mém. Ac. Roum.*, série II, XVIII, p. 38. Puis Eustatiadès, *Ἡ μὴ τῶν Βλατέων*, Salonique, 1918; Papagéorgiou, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, VIII, p. 402 et suiv.; L. Bréhier, *Les monuments chrétiens de Salonique, Vlatadon*, dans la *Rev. Arch.*, IX (1919), p. 27. Elle était devenue sous les Turcs Tchouch-Monastir.

dit, Catherine aurait préféré Chio <sup>1</sup>, où il y avait des parents et une vie de caractère occidental.

Déjà pendant son séjour à Rhodes, l'énergique princesse-mère, qui nourrissait l'espoir de revenir bientôt en Valachie, écrivant à sa soeur Mariette : « Ne sois pas attristée de ce qui nous est arrivé, parce que c'est la coutume de ce pays que, alors qu'ils veulent envoyer un autre prince, ils font sortir le prédécesseur et l'envoient ailleurs, ainsi qu'on l'a fait avec le prince Pierre, l'oncle de ton neveu, mais qui maintenant règne de nouveau en Bogdanie » <sup>2</sup>. « Telle est la coutume dans ces régions que, lorsqu'un prince est destitué, on ne lui permet pas de rester à Constantinople » <sup>3</sup>. D'ailleurs, « nous n'avons pas été écartés pour un motif quelconque, mais nous mêmes nous sommes venus là, et c'est encore nous qui, pour ne pas trop peser sur ces chrétiens, l'avons quitté », mais elle conserve sa foi en Dieu, qui leur accordera de regagner la situation perdue <sup>4</sup>. Du reste, le groupe de famille n'était pas resté sans un rôle dans ce calcul intelligent des possibilités de gain : Lucrèce, avec ses filles, qui reviendront en Valachie, se trouvait à Constantinople, mais son nouvel époux, Constantin Phrangopoulo, avait passé en Moldavie, chez le prince Pierre, et il avait pris avec lui aussi les maris des filles <sup>5</sup>.

Bientôt, même sous ce règne valaque de caractère « occidental », des têtes tombèrent comme à l'ancienne époque, d'après le système qu'avait pratiqué « le pâtre » Mircea. Mais Pierre avait cherché d'abord à employer la douceur. Il était dans les meilleurs rapports avec le jeune Sigismond Báthory, élevé à la façon totalement occidentale, italienne, par ses Jésuites qui lui infiltrèrent l'amour pour les sports et pour l'art, et, en son nom, les Transylvains montraient leur

<sup>1</sup> Dans cette île, il y avait un monastère de *Néa Μονή*, en rapport avec la famille. Voy. Nicéphore le Chiote, *Ἡ θεία καὶ ἰερὰ ἀκολουθία τῶν ὁσίων . . . Νικητῆ, Ἰωάννου καὶ Ἰωσήφ*, Venise, 1804. Voy. aussi des lettres dans Reussner, *Epistolae turcicae*, p. 150.

<sup>2</sup> Iorga, *Contribuțiuni*, p. 57, et Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 77—78, n° CXLIII, lettre du 14 janvier 1584.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Iorga, *Contribuțiuni*, pp. 7—8.





Fig. 28. — Fragment du canon fondu pour Pierre Boucle-d'oreilles, prince de Valachie; Musée de l'Armée à Bucarest.

satisfaction que enfin à la frontière méridionale de leur pays il y ait un homme qui « n'est jamais resté chez lui, en Valachie, mais a vu la chrétienté »<sup>1</sup>. On lui envoya, au commencement de l'année 1584, une grande ambassade, dans laquelle figurent : Paul Pernecky, Jean Gerendy, Gabriel Haller, Georges Nyotodi « et plusieurs autres nobles »<sup>2</sup>. De son côté, Pierre avait ses envoyés à la cérémonie du mariage de la fille de maire de Braşov<sup>3</sup>. Du reste, les jeunes Báthory venaient le visiter avec leur suite<sup>4</sup>. A côté des Français, des « Velches » envoyés au prince voisin, on voit dans cette ville saxonne de frontière, le passage d'émissaires roumains, comme Udrişte, Hadâr, le ban Emmanuel, arrivé avec « cent cinquante et un chevaux et plusieurs hommes à sa suite », comme le stolnic Georges, dont le rôle était celui de ramener les réfugiés. Ceux-ci savaient bien garder leurs têtes, et nous savons par les comptes de Braşov que de ces places de refuge, où ils guettaient attentivement l'avenir, ils faisaient envoyer des messages jusqu'à ce Tripoli d'Afrique si lointain, d'autant plus des dénonciations à Constantinople : à Braşov se trouvaient non seulement un Socol et la femme du boïar, jadis influent, Mitre, mais aussi le logothète Stanciu, le riche Ivaşcu Golescu, qui entretenait une amitié étroite avec deux de ces jeunes Báthory, Étienne et Gabriel<sup>5</sup>, et Ivaşcu arrivait à Braşov avec ses deux amis, toute la compagnie comptant 140 personnes.

Stanciu dut cependant revenir, mais il ne fut pas puni pour avoir quitté sa patrie ; ce ne fut que plus tard que périrent, sous la hache du bourreau, des petits boïars qui avaient probablement organisé une conspiration : Michel, Dragomir, Gheorghişă<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., pp. 271—272, n° 249.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 827.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.* Il y a aussi une affaire de frontière du côté du « Petit Buzău » ; *ibid.*, p. 828.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 826—829 (il avait avec lui plus de soixante personnes) ; Veress, loc. cit., pp. 299 et suiv., 319 et suiv. ; *ibid.*, III, pp. 3—4, n° 4 ; et, à côté, le journal de Gerlach, p. 342.

<sup>6</sup> Chronique du pays.

A ce moment, Mihnea, c'est-à-dire de fait sa mère Catherine, faisait des efforts désespérés pour qu'on leur permette au moins le retour en Europe, « où il y a beaucoup de princes destitués », — mais Pierre le Moldave avait réussi, contre un paiement de 30.000 ducats, à faire couper le nez et les oreilles à l'un d'entre eux, qui se trouvait à Rhodes même <sup>1</sup>; — l'oncle Pierre devrait payer les frais du petit vaisseau qui ramènerait sa belle-soeur et son neveu. Il est vrai que la Sultane Hasséki, protectrice du Valaque Pierre, auquel on pardonnait une dette de Mihnea que le successeur avait dû prendre sur lui, avait regagné la faveur du Sultan <sup>2</sup>. Encouragé, l'agent des Valaques alla si loin qu'il fit une descente dans « l'habitation d'une femme ayant deux enfants », et, à cette occasion, il y eut quelqu'un de tué parmi « trois autres membres de cette famille » apparentée à Mihnea, ce qui signifie qu'il s'agissait de la maison de Lucrece Phrangopoulo; mais le protégé de l'ambassadeur de France était si sûr de son fait qu'on lui pardonna jusqu'à ce sanglant scandale <sup>3</sup>.

Cependant, de Tripoli, arrivaient sans cesse des pétitions, rédigées en turc, vers l'amiral Ouloudch-Ali, un ancien protecteur, vers un intime du grand vizir Osman, qui avait été nommé en juillet, vers cet Osman lui-même, leur rappelant que, serviteur dévoué de l'Empire, Mihnea était venu humblement baiser le pied du Sultan et s'incliner devant le puissant conseiller, lorsqu'il a été envoyé dans cet exil, devenu de plus en plus malheureux, jusqu'à être une vraie prison <sup>4</sup>. Comme le nouveau vizir n'avait rien eu à faire avec la nomination du client des Français, il devrait prendre une décision améliorant cette situation si peu méritée. On n'oubliait pas même dans sa retraite le vizir Sinan. Des sommes fantastiques étaient offertes, jusqu'à un demi-million de ducats, et, en plus, autant de brebis qu'il serait nécessaire pour la

<sup>1</sup> Odobescu-Tocilescu, loc. cit., p. 74, n° CXXXII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n° CXXXIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 76, n° CXXXVI.

<sup>4</sup> N. Bănescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1926, p. 281 et suiv.

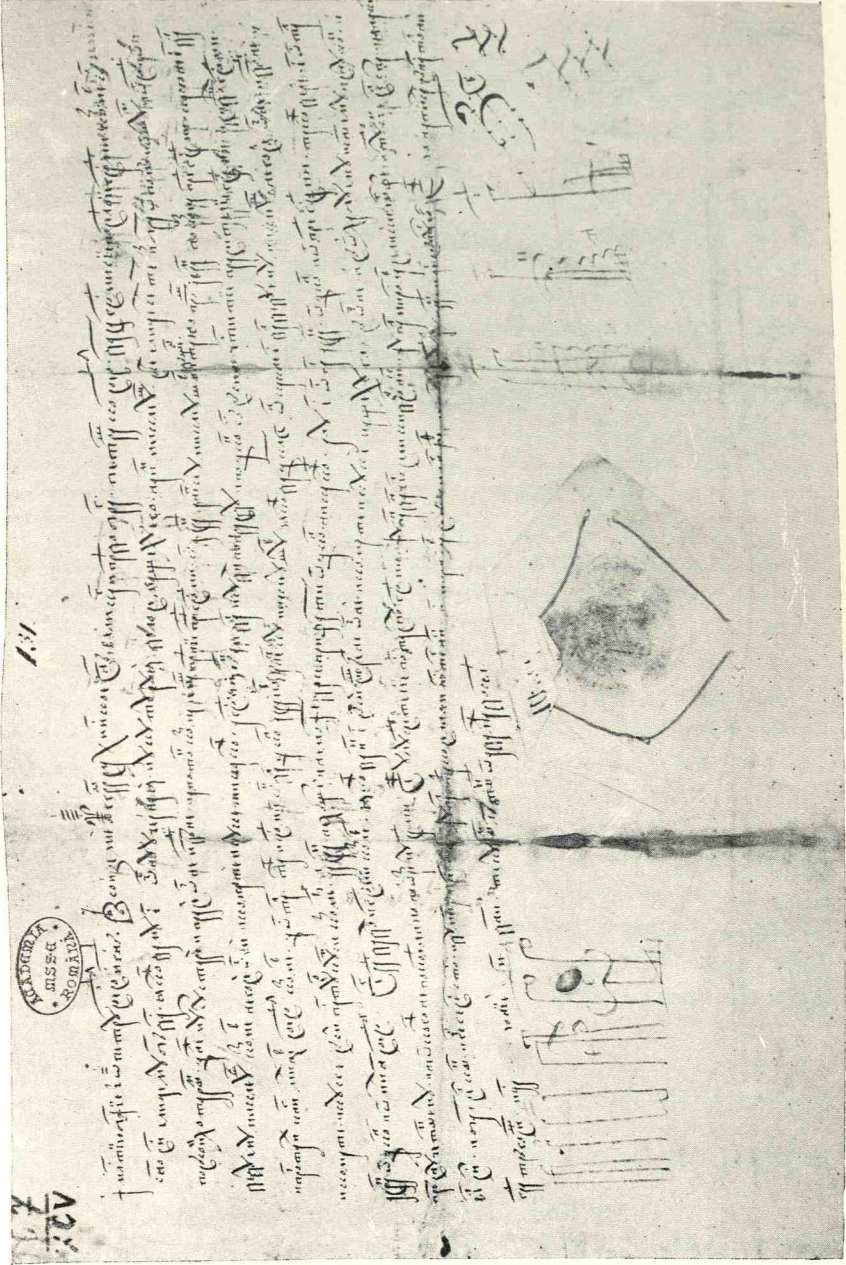


Fig. 29. — Acte de donation de Pierre Boucle-d'oreilles, prince de Valachie.

capitale impériale. En été, alors que l'homonyme moldave devait de nouveau sortir, à la tête de son armée, contre les Cosaques <sup>1</sup>, des agents et même « le fils d'un autre mariage du prince Iancu », c'est-à-dire Philippe, circulaient à travers la Transylvanie <sup>2</sup>.

Le Moldave Pierre ne pouvait pas soupçonner ce qu'on lui préparait. La Pologne lui envoyait un ambassadeur en la personne de Samuel Laski, l'ami de Jean Zamoyski, le grand chancelier, ce Laski qui avait été, lui aussi, étudiant à Padoue et représentait le même esprit. Ne manquait pas non plus, dans cette attitude d'inimitié envers cet autre Pierre, la visite d'un des « gendres du prince Alexandre », ce qui signifie Lăpușeanu, lequel venait de Brașov <sup>3</sup>. Les comptes de Brașov marquent les cadeaux envoyés au prince de Valachie, qui, ayant des bâtards, comme un Marc, un Démètre, qu'on retrouve plus tard <sup>4</sup> —, celui-ci d'après la légende de la dynastie des Démétriades! —, était en train de célébrer son mariage <sup>5</sup>. Le 5 septembre, les bourgeois de Brașov envoyaient à cette cérémonie leur ambassadeur, à l'époque où Franco, que nous avons déjà rencontré, et d'autres « Velches », donc des Français ou des Italiens, venaient dans cette ville-frontière pour aller même plus loin chez le prince de Transylvanie, et celui-ci honorait spécialement cet ami intime de son voisin de Valachie <sup>6</sup>.

Au commencement de l'année 1585, on observe le même mouvement très vif d'envoyés d'un côté et de l'autre des montagnes; parmi les hôtes dont les frais faisaient soupirer sans doute le Conseil économique de Brașov, on trouve aussi le « chambellan », le « comornic » du prince valaque, qui était le Silésien Wilhelm Walter, venu y chercher aussi un mé-

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. trans.*, I, p. 695, n° MCCLXXX.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 826. Aussi « des gens du prince Iancu »; *ibid.*, p. 827.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 828—829. Sigismond envoie à Pierre aussi un « secrétaire de Jean Laski »; *ibid.*, p. 827.

<sup>4</sup> Voy. N. Iorga, dans les *Mélanges Titu Maiorescu*.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 828. Cf. P. P. Panaitescu, dans *Omăgiu D. Gusti*, II.

<sup>6</sup> *Ibid.*

decin <sup>1</sup>, à côté d'un autre courtisan de ce prince « occidental », qu'on appelait, d'un terme franco-italien germanisé, « der Kavallier » <sup>2</sup>, et même les « capitaines » de la petite armée qui se formait <sup>3</sup>.

Au mois de mars, l'ambassadeur de France à Constantinople savait cependant que la partie est perdue pour son protégé. Des dénonciations incessantes étaient venues, et on les avait présentées avec beaucoup d'habileté. Mais, avant tout, il y avait maintenant chez les Turcs, avec un nouveau grand vizir, un autre monde, qui ne paraissait guère être rassasié, Catherine, qui avait fini par remporter la victoire, avait raison dans ses calculs. Le beglerbeg de Roumélie, l'ancien aga des janissaires, avait amené la décision, le protégé des Français étant accusé de préparer, parce qu'il s'obstine à rester à Târgoviște, qu'il avait fait fortifier, un départ vers l'Occident <sup>4</sup>. Mais ce qui avait influencé le plus cette mesure dut être autre chose : il s'était trouvé à Constantinople quelqu'un pour renseigner des ministres mieux informés, qu'on ne le croit que la guerre civile avait éclaté en France, par le soulèvement de Henri de Navarre comme héritier du trône.

Cependant, un nouveau et important sacrifice d'argent aurait pu encore sauver « Boucle d'oreilles », car ceci avait été le motif pour lequel l'autre Pierre avait conservé la Moldavie, où, il est vrai, son régime était un vrai modèle, et il s'était gagné les bons sentiments de toute la nation. Mais ce qui était resté dans l'âme de Pierre le Valaque, de sa vie en Occident, de son contact avec la civilisation de la Renaissance l'aura empêché d'écorcher impitoyablement ses sujets. Et, totalement étranger dans ce pays, il n'aurait pas trouvé, pour de pareilles mesures désespérées, l'appui nécessaire dans une noblesse qui avait généralement d'autres patrons. Quoi qu'il en soit, il avait déposé, avant le terme, une partie du tribut à Andrinople et envoyé quelques milliers d'écus à Constantinople même.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 829.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Odorescu-Tocilescu, loc. cit., I, p. 92 et suiv.

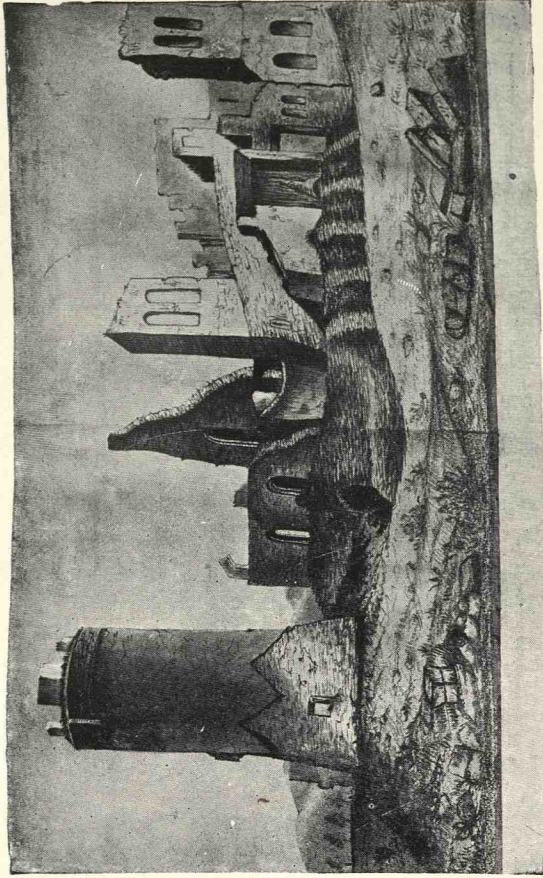


Fig. 30. — Ruines du palais de Târgoviște (dessin de 1847).

L'ambassadeur de France croyait que, à l'arrivée du tchaouch portant la destitution, l'ami du roi aura le courage de se rendre à la Porte <sup>1</sup>. Mais Pierre semblait préparer depuis longtemps autre chose : ses rapports avec les Báthory lui assuraient une retraite dans le voisinage chrétien, et peut-être, avec l'influence des Jésuites auprès de Sigismond, de même qu'auprès de Zamoyski, des projets de guerre chrétienne, de nouvelle croisade auraient été débattus par ces nombreuses ambassades qui avaient circulé jusque là.

Sans croire qu'il pourrait lui arriver la même chose qu'à Iancu le Moldave, Pierre, qui s'appropriâ toutes les sommes se trouvant dans le trésor, partit à la tête d'une vraie armée, avec des canons et des drapeaux, sans que nous puissions saisir où il voulait passer dans ces conditions. Après avoir promis au tchaouch qu'il le suivra à la Porte, il quittait Târgoviște, le soir du 16 avril, avec 4 à 500 soldats et quarante-trois <sup>2</sup> chariots pleins d'argent, pris sur le tribut et ailleurs, avec des meubles et d'autres richesses et avec trois canons<sup>3</sup>.

Mais, à la frontière, les Transylvains, auxquels la Porte avait fait savoir qu'elle ne permet pas le voyage du fuyard, passèrent par dessus le sentiment personnel du jeune prince, bien que les gens de Brașov eussent envoyé, le 1-er avril, des provisions dans le petit camp de Pierre<sup>4</sup>. Il put donc avancer avec toute cette suite jusqu'à Râșnov. Mais, bien que Mihnea, qui avait débarqué à Modon, ne se trouvât à Constantinople que le 21 du mois et ne baisât la main du Sultan que vers la fin d'avril, bien qu'il lui eût été impossible de partir avant la moitié du mois de mai <sup>5</sup>, il avait envoyé à ses partisans ses ordres, et ceux qui le remplaçaient à Bucarest avaient su bien travailler.

Chisar avait passé de son côté, Mitrea était accouru de Transylvanie, Radu Buzescu était déjà échanson. Du côté

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 92—93.

<sup>2</sup> Quarante-huit, d'après les comptes de Brașov; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 830.

<sup>3</sup> Odobescu-Tocilescu, loc. cit., I, p. 36, n° CXLIV.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 829.

<sup>5</sup> Odobescu-Tocilescu, loc. cit., pp. 96—97, nos CXLIV, CXLVI.



de Mihnea arrivaient, pour le moment, dans la compagnie du tchaouch Housséin, dès le commencement d'avril, pour arrêter au moins le tribut, si on ne peut pas livrer le réfugié princier, l'échanson Radu et un autre des frères de Buzescu, Stroe. Bientôt ce camp de Pierre se dispersa sans que l'ancien prince eût essayé d'une résistance: Perneczy, Côte Horváth, employant des soldats de Braşov, avaient pillé ce qu'ils avait pu dans les dix gros tonneaux qui contenaient l'argent réclamé par les Turcs, les chevaux, plus de cent, étant dirigés vers Odorheiu, puis à Feldioara, avec un certain Ugron. On saisit aussi les douze chevaux appartenant à « la sœur du prince Pierre ». Les soldats serbes du fuyard furent retenus et menés à Sibiiu ou directement à la Porte. Après un moment de désorientation et d'abus, on avait envoyé d'Alba-Julia une commission d'enquête, contenant les deux Bánffy, Pierre Rácz, Perneczy, un Kalnaszy et un Tormay, avec le trésorier du Moldave, Iani, et « le beau-frère du prince Mihnea », qui était probablement celui de Catherine Phrangopoulo. On fit partout des recherches pour satisfaire les Turcs <sup>1</sup>.

Pierre lui-même était allé plus loin, avec quelques courtisanes, trente personnes en tout <sup>2</sup>. Il ne pouvait attendre aucun appui français, sa fuite étant considérée par l'ambassadeur de la Porte comme « honteuse » et toute l'affaire comme « gênante ».

Le retard de Mihnea à Constantinople avait été déterminé par une dernière lutte pour le trône: Chiajna était arrivée avec son fils Constantin et avait trouvé aussitôt des protecteurs <sup>3</sup>. Parmi eux, se trouvait cet Ibrahim qui devait épouser Aïcheh, fille du Sultan. Il fallut que Catherine revienne à Constantinople pour se trouver devant son ennemi irréconciliable. Elle dépensa 200.000 ducats pour assurer

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 829—830. Le catalogue d'une partie de cette fortune dispersée, dans Hurmuzaki, III, pp. 90—91, n° LXXV.

<sup>2</sup> Odobescu-Tocilescu, loc. cit., I, pp. 97—98, n° CXLVIII.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, pp. 129—130, n° LIX—LX; Odobescu et Tocilescu, loc. cit., I, p. 98; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 830—832.

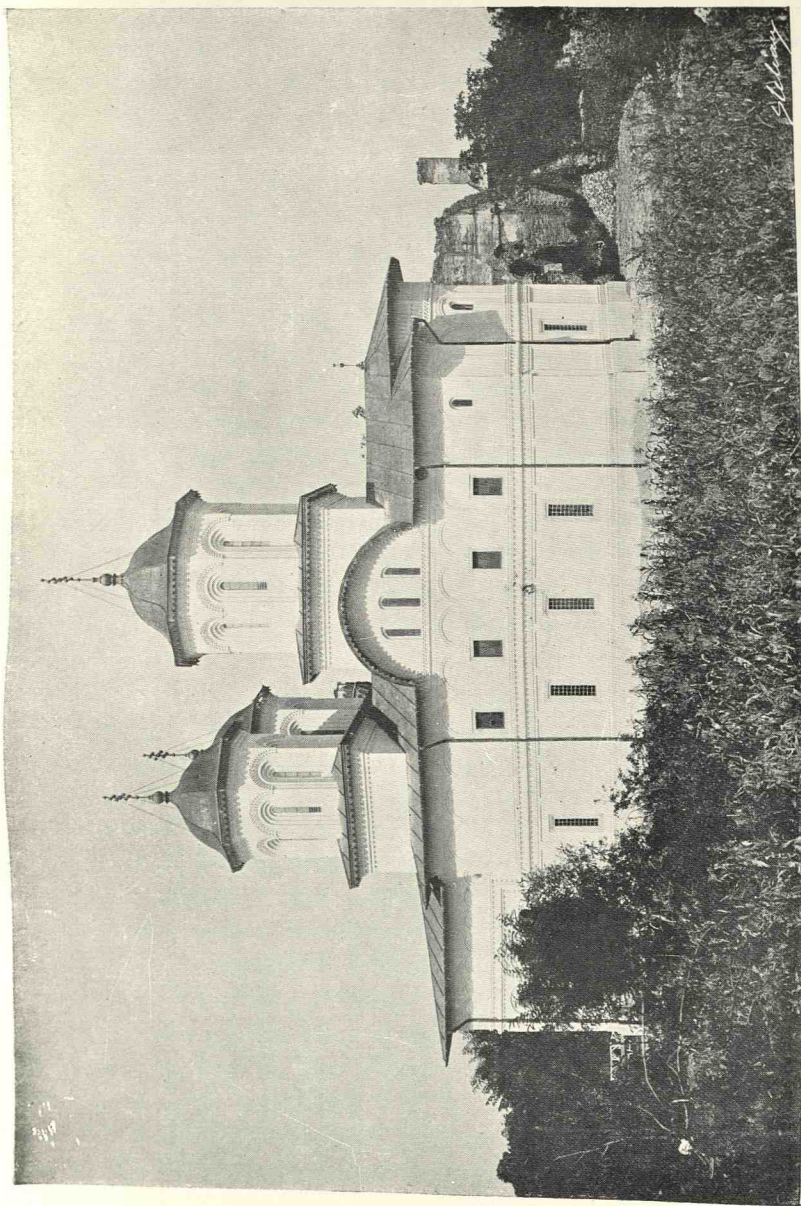


Fig. 31. — Église Princière de Târgoviște, bâtie par Pierre Boucle-d'oreilles (refaite aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles).

enfin le règne de son fils. Et parmi ceux qui participèrent à ce sacrifice payé par le pays, on rencontre tout le parti ennemi de Pierre « Boucle d'oreilles » : la Sultane-mère, le beglerbeg, l'autre Ibrahim et un capoudchi-bachi influent ; Catherine avait voulu forcer le passage à l'Islam du prétendant, qui était un adolescent entre dix-huit et vingt ans, sans penser, car personne ne peut surprendre le secret de l'avenir, que son fils bien-aimé ne pourra pas, à son tour, échapper aux influences d'une nouvelle destitution sans abandonner la foi à laquelle elle était attachée de tout son cœur, et au moins le sort lui épargna-t-il une vie assez longue pour être présente à ce moment honteux. Mais, maintenant, elle pouvait écrire, joyeuse : « celui qui espère, finit par atteindre son but ; même si un homme arrive au fond de la terre, si Dieu l'aime, il le fait sortir de là »<sup>1</sup>.

Le nouveau règne s'annonçait comme devant être particulièrement populaire, suivant le modèle de celui de l'oncle moldave, mais Catherine devait chercher d'abord à résoudre encore un problème : celui de l'homme qu'elle appelait le « fuyard ».

Alors qu'en Transylvanie chacun cherchait à profiter des biens qu'avait apportés Pierre, une partie restant cachée dans les caves du Conseil de Braşov, l'autre entrant dans la trésorerie de Sigismond Báthory, et il en était resté assez pour nourrir aussi celle du Sultan, le « fuyard » était maintenant séparé de ses amis. Poursuivi par les menaces du Sultan, qui demandait aux Transylvains la personne de Pierre, sa suite de trente personnes, et toute la fortune de son « esclave »<sup>2</sup>, il montrait vouloir passer à Codlea, avec l'intention de traverser Făgăraş et d'arriver à Alba-Julia, où il était certain d'être bien accueilli par le prince qui lui avait témoigné jusque là tant d'amitié. Mais, ayant appris que, jusqu'à la Cour princière, il peut rencontrer en chemin des personnes ayant de mauvaises intentions à son égard, il partit, revêtu de « vêtements saxons » : c'est alors que se produisit

<sup>1</sup> Iorga, *Contribuţiuni*, p. 62 ; *Doc. grecs*, I, p. 79, n° CXLIV.

<sup>2</sup> Veress, ouvr. cité, III, pp. 8—9, n° 7 ; pp. 10—11, n° 9.

le pillage définitif de sa fortune, auquel participèrent aussi des Saxons et même des soldats serbes de Pierre. Comme la Transylvanie n'avait pas une armée permanente, on ne put rien faire pour empêcher cet abus et cette dissipation. Les courtisans, « italiens, français, serbes »<sup>1</sup>, du fuyard étaient déjà arrêtés<sup>2</sup>. Ses boïars eurent le même sort : entre eux Miroslav le logothète<sup>3</sup>, le vornic Danciu, un trésorier de seconde classe, Basile, un armach, Danciu, un aga Paul ; « l'Italien à boucles d'oreilles » semble être Franco, qui aurait voulu imiter lui aussi la mode affectuonnée par son maître<sup>4</sup>. Des envoyés de Mihnea, les deux Buzescu, Stroe et Radu, dont le premier était grand échanson, et un spathaire, Philippe, réunissaient leurs efforts avec ceux du tchaouch pour sauver au moins le tribut et les sommes d'argent prises au pays<sup>5</sup>. Le roi de Pologne crut qu'il est nécessaire d'intervenir : avec sa dureté habituelle, celui qui avait condamné à mort deux princes roumains recommandait, en ce qui concerne quelques pauvres boïars arrêtés, qu'ils soient torturés et décapités devant l'hôte de l'empereur turc, et il déclarait que, pour le réfugié princier, qui était cependant un homme du roi de France, il ne serait pas allé même jusqu'à le livrer aux Turcs<sup>6</sup>. On ne punit de mort que ceux qui, parmi les Transylvains, s'étaient mêlés au pillage<sup>7</sup>. Quelque chose de cette grande fortune, dans laquelle se trouvaient aussi beaucoup d'objets d'art, fut envoyé à la Porte avec ce tchaouch Moustapha-le-Long, auquel on avait offert un cadeau pour l'empêcher de regarder de trop près le compte ;

<sup>1</sup> Le Crétois André Démonoïani arriva jusqu'à Vienne ; Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, p. 21, n° xxxii.

<sup>2</sup> Le rapport des deux conseillers de Sigismond, Alexandre Kendy et Wolfgang Kovacsöcsy ; Veress, loc. cit., pp. 12—15.

<sup>3</sup> Une donation de lui en Serbie, Émile Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale între Români și Jugoslavi*, dans Cartojan, *Cercetări literare*, III, p. 164.

<sup>4</sup> Réclamation ultérieure ; *ibid.*, p. 75, n° 36 ; pp. 77—78.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 829.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., pp. 17—19, n° 11.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 25—28. Réponse de Sigismond ; *ibid.*, pp. 21—23.

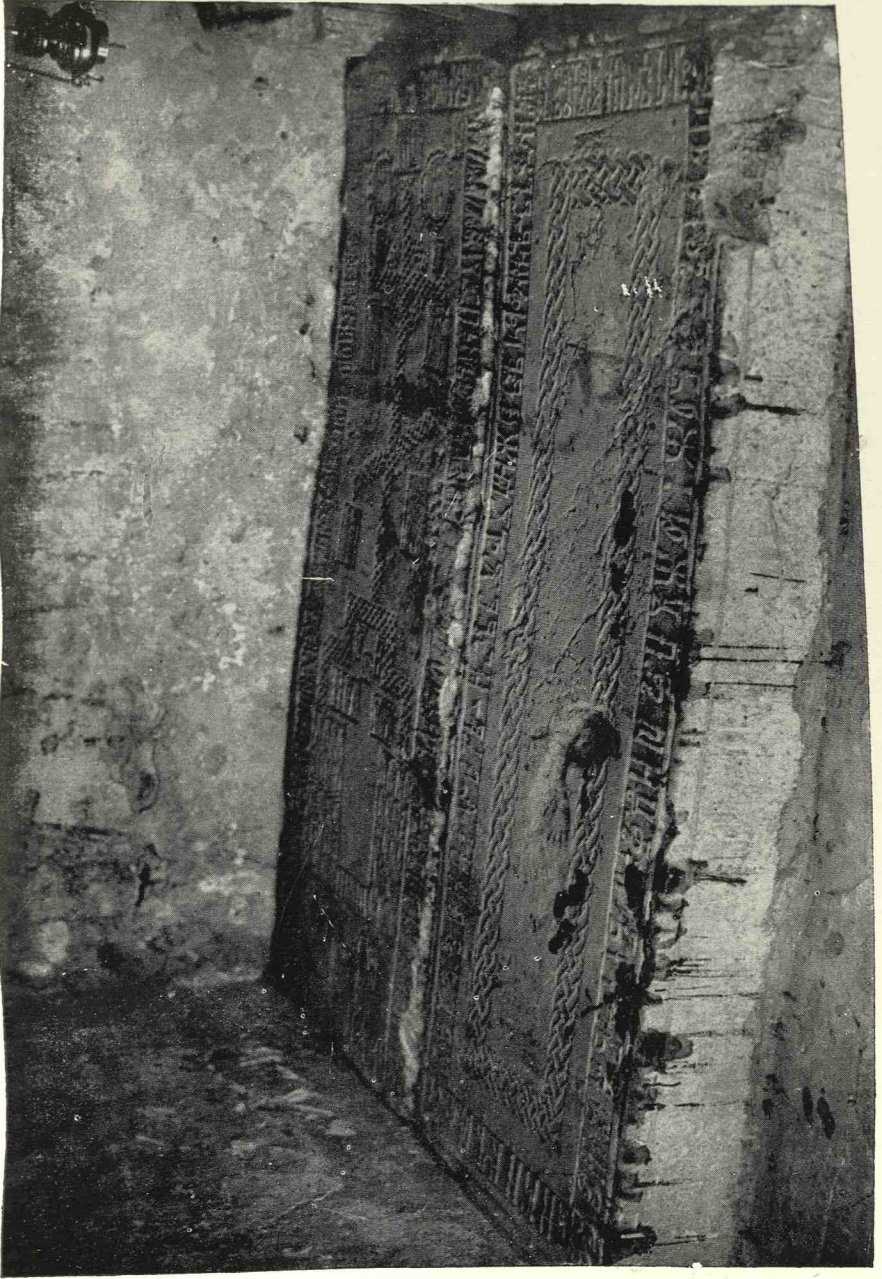


Fig. 32. — Pierres tombales dans le couvent valaque de Bucovăț  
(fin du XVI-e siècle).

mais le tribut était resté entre les mains de celui qui s'était d'abord empressé <sup>1</sup>.

De fait on avait pris toutes les mesures pour que Pierre arrive dans le comté de Maramourèche, où, sans faire aucune injure à celui qui était maintenant dénué de tout, on lui donna comme résidence le château de Hust <sup>2</sup>.

Au mois de juin, Mihnea était déjà à Bucarest. Il y retrouvait ses anciens amis : Mitrea, le vieux fidèle de la famille, qui reprit la trésorerie, Chisar, devenu logothète, la charge de ban étant confiée à l'influent Iani; un Grec, Paraskéva, est postelnic, un autre, Mihalaki, comis; on trouve dans le Conseil aussi des jeunes gens de l'âge du nouveau prince, comme le spathaire Pierre, comme Jean le stolnic et comme les deux Buzescu <sup>3</sup>. Nous avons déjà trouvé le spathaire Philippe <sup>4</sup>.

Aussitôt, le prince rétabli reprit ses rapports avec Sigismond Báthory, presque du même âge. Ne voulant pas se laisser dépasser par le luxe de son prédécesseur, il lui envoie au mois d'août une ambassade, qui ne contenait pas moins de 175 chevaux; parmi ces députés, il y avait le métropolite Séraphim, qui avait tout juste consacré le métropolite de Transylvanie, puis Chisar, le comis Radu Buzescu et le kloutchar Pârvu, fils d'un fidèle de la famille, qui avait aidé Stipan, le fondateur du beau couvent de Bucovăț <sup>5</sup>. Le spathaire Pierre allait dans une mission à Făgăraș <sup>6</sup>, et Radu revint avec un nouveau tchaouch, pour chercher en Tran-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 27. Le Sultan se déclare satisfait de ce qu'on avait pu lui amener, et il écrit, dans son style oriental : « que la face du prince soit blanche » ; *ibid.*, p. 37. Pour la date où arriva l'argent (19 juin), Odobescu-Tocilescu, loc. cit., I, p. 98, n° CXLVIII. A Constantinople, restaient encore les créanciers français, un médecin, Strozzi, et un La Corde ; *ibid.*, n° suiv. Voy. aussi ms. fr. 1192 à la Bibliothèque Nationale de Paris.

<sup>2</sup> *Chron. Fuchsio-Lupino-Oltardinum ; Quellen*, V.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 900.

<sup>4</sup> Veress, ouvr. cité, III, p. 77.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 380.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 830—831. Aussi un Domenico, que Pierre-le-Boiteux appela, en roumain, « Duminecă », c'est-à-dire « dimanche » ; des Italiens de Pierre Boucle d'oreilles.

sylvanie où se trouve ce fuyard Pierre et son compagnon Stanciu <sup>1</sup>.

La lettre par laquelle Sigismond, c'est-à-dire en fait ses tuteurs, Jean Göczy, Kendy et Kovacsöcsy, répond à l'honneur qu'on lui fait est particulièrement amicale. Ce jeune prince de treize ans se montre satisfait d'avoir ce nouveau voisin, bien que, il est vrai, celui-ci n'eût pas fait de voyage dans la « chrétienté ». Il lui souhaite un long règne appuyé sur la faveur du Sultan. Mais, sur les trésors du prédécesseur, il ne dit mot <sup>2</sup>.

Au mois de juin 1586, Pierre, recommandé aussi par le Pape <sup>3</sup>, se trouvait encore sous une garde honnête et le roi de Pologne, Étienne, l'aurait même appelé chez lui, s'il n'avait pas craint la protestation des Turcs <sup>4</sup>. Mais on croyait qu'il prépare une invasion, et Sigismond donnait des explications au Sultan <sup>5</sup>. Vers la fin de l'année, il se montrait disposé à rentrer au service du roi de France <sup>6</sup> : dans sa lettre, il se présentait comme la victime du vizir Osman, qui venait d'être remplacé par son collègue, Messich, et ensuite, dès le mois d'avril, par Siavouch. Pierre se déclarait dégoûté des « choses passagères de ce bas monde ». Il donne « sa parole de chevalier » qu'il n'a pas d'autre but que de rester comme un homme libre auprès de ce Souverain chrétien. Il demandait aussi l'appui du célèbre Jésuite chargé de la propagande dans ces régions, le Père Possevino. Il avait encore près de lui un Français qui avait servi dans ce lointain pays où il avait trouvé un premier abri. La lettre l'appelle « Giovanni Monsiu », probablement un « Monsieur Jean » <sup>7</sup>. La mort d'Étienne Báthory, qui arrivera bientôt, lui rendra plus fa-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 831. On apporte aussi quelques personnages arrêtés. Ajoutons la mention de trois marchands de Hollande; *ibid.*

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 50.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, p. 23, n° xxxvi.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 69, n° 31.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 73, n° 34; p. 77. Le Sultan demandait aussi qu'on rappelle en Valachie les réfugiés; n° suiv. et pp. 79—80, n° 38.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 89—91, n° 43.

<sup>7</sup> Cette forme italienne est un peu mal assurée, et on trouve même, pour « aider », le solécisme roumain « aggiutato ».

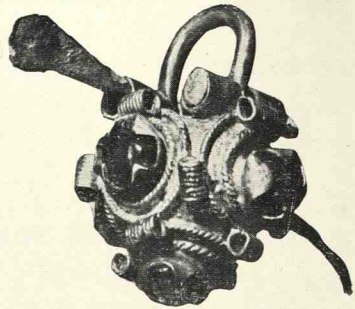
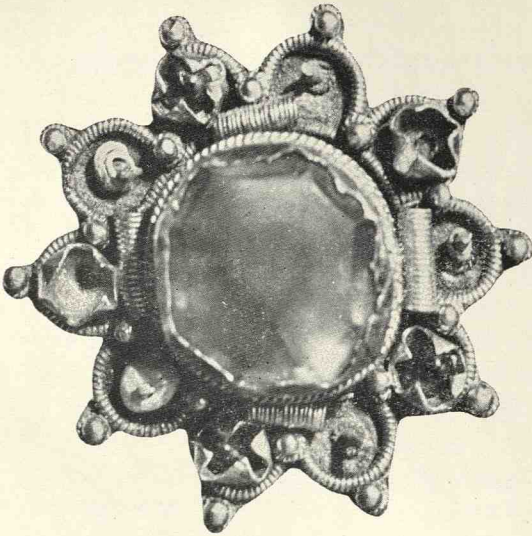


Fig. 33. — Bijoux valaques de la fin du XVI-e siècle (fouilles de Buda).



cile le départ, et peut-être n'y a-t-il qu'une anecdote dans cette échelle de corde dont parle un récit de Transylvanie <sup>1</sup>.

Momentanément, l'oncle et le neveu, qui occupaient les trônes des deux pays, menaient la meilleure vie possible. Lorsqu'en 1585, ce grand érudit français que nous venons de mentionner déjà, Bongars, descendit, pour chercher des inscriptions et autres traces de l'antiquité, de Transylvanie en Valachie, comptant enrichir sa collection dans les Balcons et à Constantinople, ce voyageur, qui avait des recommandations pour le vornic Mitrea et pour le jeune prince lui-même, de la part du médecin Paul de Braşov, qui avait été appelé tant de fois en-deçà des montagnes, trouva à Bucarest des traces du milieu occidental qu'avait introduit Pierre: le Marseillais Barthélemy Bertrand et tel marchand de Raguse. Les pères franciscains de Târgovişte jouissaient de la faveur du prince rétabli. Le voyageur ne put pas voir celui-ci même, qui était arrivé à l'âge de vingt-cinq ans, ni la princesse, sa mère, avec laquelle il aurait pu causer en italien. Quant au ministre des Affaires Étrangères, qui était ce Grec Paraskéva, il ne comprenait pas le latin, mais il y avait toujours à la disposition les Ragusains <sup>2</sup>.

En Moldavie, on avait craint jusque là, pendant l'été, les Cosaques, mais les bandits du Dniépr ne firent que piller d'une façon terrible Bender, s'attaquant aux Turcs qui y habitaient <sup>3</sup>.

Comme Catherine était encore à Constantinople, Mihnea écrivait lui-même, en grec, à sa tante de Murano, montrant son grand contentement d'avoir regagné le pays, où il avait trouvé des conditions si paisibles pour son règne. Et voici que, le dernier jour de décembre, Catherine revenait, celle qui est appelée même dans cette lettre grecque la « Doamna », en roumain, et ajoutait quelques mots à la lettre, bien rédigée,

<sup>1</sup> *Quellen*, IV, loc. cit. Voy. aussi Gyulafy et Szamosközy, dans Veress loc. cit., p. 136.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 190—192, n° CCCXVII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. LVIII (aussi Ureche).

d'une plume sûre, de son fils <sup>1</sup>. Elle amenait avec elle ses nièces Benetta, Prepia (en grec, ce qui signifie la Gracieuse) ou Esther, et Păuna (du *Păun*, paon), celle-ci veuve, qui devait épouser ensuite cet orgueilleux Ragusain, accouru de Sofia <sup>2</sup>, l'homme d'affaires qui était Zuane dei Marini Poli, sa sœur ayant épousé un Râșcanu et la troisième un Grec quelconque. Mais la princesse se plaignait que « cet impardonnable, cet impie (Pierre) a tout renversé: il a ruiné et dévasté tout le monde, et le pays lui-même en est resté appauvri, dont Dieu seul ait pitié! Et, voyant qu'il gâte le pays, l'empereur a envoyé, pour qu'on l'appelle à la Porte, comme nous l'avions fait nous-mêmes. Il a pris ce qu'il avait et s'est enfui, ainsi que tu l'as appris. Et, nous, nous sommes revenus et nous avons trouvé qu'il avait une dette de 889 charges d'aspres, et cette dette était contractée envers des Turcs, des Juifs, des Francs, des Turcs marchands de brebis, et ils s'étaient réunis tous, se plaignant à l'empereur, lui disant: « comment pouvons-nous perdre tant d'argent! ». L'empereur a ordonné que, aussitôt que le prince Mihnea aura pris les rênes du gouvernement, il paye aussi la dette de celui-là, et, de cette façon, c'est nous qui les payons, et nous nous sommes endettés nous-mêmes d'une somme égale. Et, maintenant, comment arriverons-nous à la fin? » <sup>3</sup>.

Dès 1587, on entendait cette plainte, après qu'en 1585 il y avait eu une terrible sécheresse, et la chronique de Moldavie raconte qu'on allait jusqu'à labourer dans le lit des étangs et que la poussière se rassemblait par monceaux près des haies: « il y avait des monceaux de poussière aussi grands que ceux de neige » <sup>4</sup>.

Mais, malgré toutes ces difficultés, le jour de la Dormition de la Vierge, les deux princes, « avec une Cour nombreuse et avec une grande multitude, s'étaient rassemblés, pour festoyer

<sup>1</sup> Iorga, *Contribuții*, p. 63, note 4; *Doc. grecs*, I, pp. 79—80, n° CXLV.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 318—319.

<sup>3</sup> Iorga, loc. cit.

<sup>4</sup> Ureche. Il en fut de même en Transylvanie: une note contemporaine dans la collection de M. Veress en témoigne.

ensemble »<sup>1</sup>, à « Munteni, sur le Pruth », où Pierre faisait, probablement, la garde contre les Cosaques.

De fait, la même famille, gouvernant de la même façon, s'attachant à une ancienne tradition qui épargnait les pauvres, cherchait la fraternisation avec les boïars et les bons rapports avec les étrangers. De loin n'a été assez appréciée cette œuvre politique par laquelle certainement le pays s'est délassé et réconforté.

Mais il n'y a pas que cela dans ce qui a été certainement aussi une association d'intérêts entre les limites de la même famille, tout en arrivant à représenter beaucoup plus dans la vie même de la nation. Les influences passent d'un pays à l'autre, et peu à peu se produit une assimilation, pour laquelle jusque là il y avait eu tant à faire. Sans ce début, la prochaine œuvre de conquête valaque sur la Moldavie par Michel-le-Brave et la domination de Moldaves comme Étienne-le-Sourd et Alexandre-le-Mauvais en Valachie, plus tard enfin l'opiniâtreté à vouloir être prince valaque du Moldave Siméon Movilă, à côté de la nomination d'un Radu, fils de Mihnea, directement et par son fils, sur les deux pays roumains, auraient été beaucoup plus difficiles.

L'idée même de cette domination tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre, du moment qu'il y avait une origine roumaine du prince, revient de fait à Alexandre, le père de Mihnea. Sans l'initiative de ce frère aîné, Pierre-le-Boiteux n'aurait pas quitté sa situation assurée de dignitaire chrétien du Sultan, qu'il avait eue pendant quelque temps. C'est lui, Alexandre, qui a osé offrir à la Moldavie un prince valaque, comme si la qualité de la dynastie n'avait eu aucun prix à côté de l'unité de la race : jusque là, par les femmes seules avaient été noués de pareils rapports. Il faut mettre à côté aussi le patronage

---

<sup>1</sup> Ureche. Dans les comptes de Braşov, loc. cit., p. 832, on voit le fils de Chisar qui vient de Făgăraş (de chez André Báthory) et l'ambassadeur d'Ivaşcu venant de Pologne. La femme du spathaire passe aussi de Transylvanie en Valachie. Dix trabants sont envoyés pour faire la garde autour d'« une femme de boïar ». En novembre, on trouve parmi ces émissaires le chroniqueur Azarius. Mais rien sur ce voyage du prince de Valachie vers la Moldavie.

que ce même prince accorda à l'église de Transylvanie qui avait été édiflée par des réfugiés et au Siège épiscopal même de cette Transylvanie, relié à cet édifice. Faisant venir dans son pays les outils typographiques de Coresi, il entendait naturellement travailler aussi pour la Moldavie les livres ornés du blason de Valachie, portant tout autour en lettres rouges: « le chrysobulle de la Valachie, prince Jean Alexandre <sup>1</sup> ». Le métropolitain Séraphin, qui l'aïda sous ce rapport, ainsi qu'on l'a vu, consacra des évêques pour la Transylvanie, aussitôt que la propagande calviniste eût été empêchée dans ce pays, et, de cette façon, fut rompu aussi le lien avec le Siège serbe de Peć, qui s'explique, en outre, par le désir du prince de Transylvanie d'être agréable au grand vizir Mohammed Sokoli, nouveau fondateur et protecteur de ce patriarcat slavon dans les Balcons. Mihnea, c'est-à-dire, encore, Catherine, n'a fait que suivre cette tradition aussi dans le domaine des livres imprimés, qui contribuèrent essentiellement à répandre à travers toute l'orthodoxie slavonne le prestige des pays roumains.

La Transylvanie hongroise se sentit cependant blessée par cette concurrence, et c'est de là que vient l'existence d'une autre imprimerie, à Alba-Julia, sous les yeux du prince Christophe, employant ce même Laurent, sans doute un Hongrois, qui, ayant appris le maniement des lettres cyrilliques, s'intitulait, pour la plus grande authenticité religieuse de ses publications, « diac », c'est-à-dire secrétaire, de même que Coresi <sup>2</sup>. Et ces livres imprimés on les envoyait jusque dans les Balcons, un exemplaire ayant été trouvé même chez les Bulgares à l'Est de la Roumélie <sup>3</sup>. Le prince transylvain fit venir de Sas-Sebeş Coresi lui-même pour cette activité rivale dans l'impression des livres traditionnels en slavon, et le métropolitain Gennadius fut chargé d'envoyer l'invitation <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Bianu et Hodoş, ouvr. cité, p. 60, n° 18.

<sup>2</sup> Évangile slavon de 7087; *Bianu et Hodoş*, I, *ibid.*, p. 75, n° 24.

<sup>3</sup> *Ibid.*, note 2. D'autres publications aussi peuvent provenir de cette officine transylvaine de concurrence; *ibid.*, pp. 80—81.

<sup>4</sup> Ainsi le *Sbornic* de 1580; *ibid.*, pp. 81—82, n° 28.



Fig. 34. — Blason de la Valachie sur le canon du prince Pierre Boucle-d'oreilles.

L'Évangile expliqué de 1581, dont on vient de trouver enfin l'original dans un manuscrit grec qui a été publié par M. Basile Grecu, fut imprimé naturellement à Braşov, mais non sans rapport avec la Valachie ou au moins avec le métropolitain de ce pays, ainsi qu'il a été déjà dit, et nous avons remarqué que la Bible du Banat a été imprimée à Orăştie parce que là se trouvait le point de pénétration en Transylvanie de ces Romains nobles de la province voisine. Mais Pierre Boucle-d'oreilles, qui entendait ne rester en rien inférieur à son rival Mihnea, avait ramené Coresi, avec son auxiliaire, Emmanuel, pour l'impression d'un nouvel Évangélaire <sup>1</sup>.

Les grandes difficultés qu'avait produites l'aventure malheureuse de l'« Occidental » Pierre le Valaque n'arrêtèrent pas cette glorification par l'impression des pays roumains libres, mais le dernier produit de l'imprimerie slavonne au XVI<sup>e</sup> siècle, le Liturgiaire de 1588, mérite un moment d'attention par la même signification généralement roumaine.

La ville de Braşov, où est imprimé ce livre, non plus par Coresi, qui avait fini sa longue et féconde activité, mais par son fils, Şerban, qui disparaît ensuite, car l'époque demandait autre chose que les livres religieux d'offices et de lectures dans n'importe quelle langue, est celle qui sert de médiatrice entre ces deux mondes différents, dont la concurrence s'était manifestée aussi dans le domaine des publications. Le prêtre Michel, dont le rôle pour l'Évangile expliqué a été déjà signalé, est ici plutôt l'éditeur que le correcteur. Et il réunit dans son épilogue les noms de Mihnea, prince de Valachie, et celui du Transylvain Sigismond Báthory <sup>2</sup>.

On alla même plus loin dans cette oeuvre de rapprochement roumain à l'époque où Catherine, qui s'était habituée au pays, était sans cesse la bonne conseillère de son fils.

La collaboration des deux pays se manifeste aussi par leur résistance commune envers le retour périodique des

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 99, n° 31.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 100.

Cosaques, qui ressemble, après tant de siècles, aux archaïques barantas des Touraniens dans leur mouvement perpétuel de Huns contre le fécond Iran. Pendant l'été de 1587, au milieu du mois de janvier, après l'Épiphanie, « ces loups qui s'étaient habitués toujours à piller », ainsi que le dit la notice, sans doute contemporaine, qui a été introduite dans sa compilation par Ureche, cette bande de proie, qui ne se bornait plus à dépouiller et à tuer les Turcs, soldats et autres, dans la raïa du Dniestr, pénétra sur la terre restée à la Moldavie, jusqu'à Soroca. Mais le prince Pierre y avait établi un burgrave nouveau, à côté de celui d'Orheiu. Son nom, donné à cette occasion, est Pârvu, évidemment un Valaque, ce qui nous fait croire qu'il est question de ce même Pârvu, fils du fidèle Stipan, que nous avons trouvé comme ambassadeur de Valachie en Transylvanie.

L'action de ce guerrier d'au-delà de la frontière valaque montre que des Roumains pouvaient accomplir, avec la même rapidité et avec le même désir d'entendre le cliquetis des armes, les exploits que célèbrent les ballades des Cosaques. La source moldave raconte avec orgueil que : « ils s'étaient réunis avec les hânsars (soldats d'avant-garde) et avec d'autres qui ont voulu s'engager de leur propre gré », — donc d'après le système des Cosaques, — « pour poursuivre les Cosaques, qu'ils trouvèrent à Peréiaslav », — donc très loin au-delà du Dniestr. « Là, les Cosaques ne voulant pas rendre le butin, et les Moldaves voulant regagner leur bien, il y eut une forte bataille, qui dura deux jours, et puis les Cosaques ont été battus. Et, les ayant vaincus, ils furent tués tous. On dit qu'un seul échappa. Et ceux qui furent trouvés vivants furent envoyés au prince Pierre; le prince Pierre les envoya à Constantinople »<sup>1</sup>.

Ceci se passait quelques jours après la mort du roi Étienne Báthory. Et cette mort ne signifiait pas, malgré l'héritage

<sup>1</sup> Ureche. Un document indigène dont je ne peux pas me rappeler l'indication, parle lui aussi de ce combat. Pârvu était le propre époux de Benetta, cousine germaine de Mihnea; Iorga, *Contribuții*, p. 7; *Ospiti romeni*, p. 86. Nous avons vu que Păuna avait épousé ce Pierre que les Ragusains nomment « Richioaca » (c'est-à-dire originaire de Râșca), spathaire, *ibid.*

d'ordre par la force qu'il avait laissé à Jean Zamoyski, l'interruption pour quelque temps de ces invasions de Cosaques que le feu Souverain de la Pologne avait dû tolérer, bien que sous l'aspect d'une paix loyale avec les Turcs, qui continuaient à le regarder comme un vassal, un esclave<sup>1</sup>. Au mois de juillet, il y aura une attaque des Cosaques à Otchakov, et des villages habités par les Moldaves furent pillés dans cette raïa : il fallut envoyer à la frontière des troupes turques sous le beg de Nicopolis, Achmed, les Turcs devant passer l'hiver sur cette frontière. Lorsque de nouveau parurent les Cosaques, amenant encore un faux prince Jean, et, en décembre, ils étaient arrivés jusqu'à Țuțora sur le Pruth, Pierre sortit à leur rencontre, demandant qu'on leur livre ce prétendant ; il lui fit mutiler le nez et le força à devenir moine, la bande étant réduite à s'enfuir à travers la Moldavie du Nord. Le beg Achmed avait fourni son concours, et de nouveau passèrent par les rues de Constantinople des prisonniers de cette façon<sup>2</sup>. En même temps, l'importance de la Transylvanie, qui s'appuyait sur ce lien avec la Pologne devait diminuer naturellement.

Mais, pendant cette même année, où une double victoire montra la possibilité de la résistance roumaine à ce phénomène dévastateur des Cosaques, la politique d'entente roumaine était arrivée à un nouveau succès.

Les deux camps dynastiques, représentés par Catherine et par Chiajna, s'étaient réconciliés. Pierre le Moldave avait préparé cet armistice d'une si longue lutte pour les trônes, devant arriver ainsi à une seule et même dynastie roumaine. Et, de nouveau, d'après la politique qu'avaient inaugurée les deux frères, Alexandre et Pierre, on en donna la nouvelle en Transyl-

---

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 82 et suiv. Il y avait en Transylvanie aussi des personnes qui croyaient que la grande politique polonaise d'Étienne avait ruiné matériellement son petit pays d'origine ; *ibid.*, pp. 87—88, n° 42. De leur côté, les Polonais accusaient les Hongrois à la solde du roi d'avoir pillé jusqu'à la mort leurs biens ; *ibid.*, p. 91, n° 44.

<sup>2</sup> Ureche ; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. LX—LXI ; p. 697 et suiv. ; Veress, loc. cit., p. 113 et suiv. Le Sultan permettait des recrutements en Transylvanie.



vanie, où un Roumain comme Petraşcu Albul de Berivoiul-Mare pouvait être vicomte dans le pays de l'Olt, où avait commandé, à Făgăraş, le presque assimilé Croato-Serbo-Hongrois Côme Horváth Petricevich<sup>1</sup>. Après avoir montré le passé d'inimitié entre les deux branches de la dynastie, malgré les liens de mariage qu'il y avaient entre elles, le pacte conclu à ce commencement de 1587 représente, d'après la définition de Pierre lui-même, un « lien confirmé par les malédictions, pour qu'il n'y ait plus entre eux, jusqu'à la mort, aucune inimitié et qu'ils restent toujours unis entre eux ». Pour sceller un traité dont les Turcs furent avertis, un mariage, favorisé aussi par le ban Iani<sup>2</sup>, devait unir une branche avec l'autre.

Depuis longtemps, Pierre, qui n'avait pas eu encore un fils auquel il donnera le nom moldave d'Étienne-le-Grand, voulait adopter<sup>3</sup> Vlad, fils de son frère Miloş, un ancien concurrent au trône de Valachie<sup>4</sup>, espérant pouvoir le laisser comme successeur<sup>5</sup>, ce qui montre chez lui aussi le souci de la continuation dynastique par-dessus les improvisations des derniers temps. Il avait pensé d'abord à le relier à l'ancienne race des princes de Moldavie, avec laquelle il se sentait maintenant parfaitement réuni, et il lui aurait donné pour femme, Théophana, la fille d'Alexandre Lăpuşeanu: le projet était communiqué à Zamoyski, qui, de son côté, demandait au roi ce qu'il faut faire<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 94 et suiv., n° 48. A Caransebeş, un Bunea était maire et il avait sous ses ordres un Nicolas voévode, un François Băsărabă; Veress, loc. cit., p. 120. Cf. notre travail, cité, sur le Banat dans les *Studii cetări* de l'Académie Roumaine.

<sup>2</sup> Iorga, *Contribuţiuni*, p. 79, note.

<sup>3</sup> Il aurait été question même que Pierre se retire dans un couvent; Veress, loc. cit., p. 113, n° 64. Vlad, dont il est question pour cette adoption, est mentionné dès 1583. Vlad et son frère Étienne apparaissent à côté; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 896, 901.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, *Un pact de familie şi o nuntă domnească în 1587*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XII (1931), p. 28.

<sup>5</sup> Une chaîne de Vlad parmi les bijoux de Pierre; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 395.

<sup>6</sup> Le chancelier croyait cependant avoir compris qu'il est question d'un frère de Mihnea, qui n'a jamais existé, et il confondait les noms; *ibid.*, pp. 151—152, n° CCLII.

Il était question maintenant, dans ce même but, de créer des droits sur la Moldavie à ce jeune homme, par un mariage avec la fille du logothète Norocea, qui s'était réfugié depuis longtemps en Transylvanie, ayant été le fidèle du « pâtre » Mircea, et il avait épousé une fille de la princesse Chiajna, Stana<sup>1</sup>. Cette Velica était donc la petite-fille de Chiajna; sa soeur, Zamfira, avait épousé Pierre Rácز de Gâlgău et Tiuș, pour passer ensuite à un nouveau mariage avec Jean Balintitt<sup>2</sup>; un frère de ces jeunes filles, Pierre, portait le nom de « logothète », d'après la dignité qu'avait eue son père, et il était resté sur la terre de sa famille, au village de Cetea, près d'Orăștie. Les fiançailles furent célébrées à Jassy, étant bénies par le métropolitain, qui est appelé, d'après ses idées impériales, par Pierre, qui avait donné à l'œcuménique de Constantinople comme habitation l'agence de Moldavie à Vlach-Saraï, où avaient été faits aussi des travaux<sup>3</sup>: patriarche. Le mariage, qui devait être célébré au commencement du Carême, fut retardé par le si dur hiver. Vlad arriva en Moldavie le 12 février; le Sultan lui-même apparaissait comme parrain et envoyait cet ancien ami de la famille, qui avait été aussi un intime d'Étienne Báthory, Moustapha-le-Long. Le kloutchar Nistor Ureche et un fidèle de Chiajna furent chargés de présenter en bonne forme la demande en mariage<sup>4</sup>.

Le mariage fut cependant retardé, malgré de nombreuses ambassades en Transylvanie de la part des Moldaves et des Valaques, jusqu'au printemps<sup>5</sup>. Le logothète accompagna la fiancée à Brașov, le 12 mai. En Moldavie, où Mihnea était arrivé avec le fiancé, Sigismond avait envoyé des ambassadeurs solennels: le chancelier Josika, c'est-à-dire Iojica,

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., pp. 96—97, n° 49.

<sup>2</sup> Voy. aussi, d'après mes notes dans l'édition de la chronique de Constantin le Capitaine, et d'après mon ouvrage *Femeile în trecutul românesc*, 2-e éd., pp. 56—59, le Mémoire cité, p. 29.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 96—97, n° 49.

<sup>4</sup> Pour les cadeaux, Iorga, *Doc. grecs*, I, p. 49, n° CLXXI. Pour ses rapports avec Constantinople, notre étude dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1914.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., pp. 97—99, n° 50.

un Roumain du Banat ayant des aspirations au trône transylvain, et Gaspar Korniss (Corniş), et la ville de Braşov avait ajouté ses délégués <sup>1</sup>. Des Roumains de toutes les provinces se rassemblèrent à cette occasion, jusqu'à la veuve d'Ivaşcu Golescu, mort comme réfugié en Moldavie, et qui avait été enterré dans le couvent moldave de Bistriţa en 1584 <sup>2</sup>.

On n'avait pas vu jusque là de pareilles fêtes dans les pays roumains: ce qu'avait préparé le Despote était maintenant une réalisation splendide. Il faut les considérer aussi comme une grande démonstration roumaine qui unissait Moldaves et Valaques, sans que la sage princesse Catherine, sinon Chiajna elle-même, eût manqué, et puis un Roumain du Banat, un Roumain du Maramourèche, fût-ce même magyarisé, à côté des Serbes de la façon de Rácz, qui entraient eux-mêmes dans cette grande communauté roumaine, ainsi que plusieurs étrangers de grande distinction, « des voisins tout autour », sous les yeux du tchaouch, bien récompensé pour sa présence officielle; de la Valachie seule étaient venus, avec Mihnea, sa mère et, sans doute, les nièces levantines, s'y ajoutant Jean dei Marini de Poli et son frère Pascal, « jusqu'à trois milles personnes » <sup>3</sup>. Le gendre ragusain de Lucrece serait apparu, d'après une autre source, avec toute une armée de « trois mille cavaliers et mille arquebusiers » pour accompagner la fiancée.

Le mariage fut célébré, le 20 juin, à Tecuciu, non loin de la frontière entre les deux pays, « avec beaucoup de réjouissances et de jeux », disent les notes de Nistor Ureche lui-même, employées, dans sa chronique, par le fils Grégoire.

A ce moment, Pierre avait terminé ce travail qui est la gloire artistique de son règne, le couvent de Galata <sup>4</sup>. Et, après quelques mois, en décembre, il avait la joie de célé-

<sup>1</sup> Voy. les comptes de Braşov, loc. cit., an. 1588 et Mémoire cité.

<sup>2</sup> Iorga, *Inscripţii*, I, p. 39, n<sup>o</sup> 87.

<sup>3</sup> Iorga, *Contribuţiuni*, loc. cit., p. 81.

<sup>4</sup> Iorga, *Inscripţii*, I, p. 16, n<sup>os</sup> 41—42 (aussi le tombeau de sa fille Despina, dont il a été question plus haut). Cf. le catalogue de la dot de Marie, dans Hasdeu, *Cuv. den bătrâni*, I.

brer encore un mariage : celui de sa fille Marie avec le Gréco-Albanais d'Épire, Zotos Tzigaras, qu'il avait créé son spathaire, et son portrait nous a été conservé, présentant la figure si expressive sous le bonnet de zibeline, alors qu'un vêtement précieux à brandebourgs couvre la poitrine<sup>1</sup>. Nous avons aussi la riche feuille de dot, où ne manquent ni « la coiffe roumaine ornée de perles », ni un « *picandolo della testa*, ouvrage polonais rare », à côté de celui qu' avait laissé à Marie feu sa mère. On acheta à Constantinople pour ce ménage une maison et un jardin<sup>2</sup>.

Mais ce lien de famille poursuivait aussi des buts plus hauts. La succession du trône polonais, que le Suédois Sigismond Vasa disputait à beaucoup de concurrents, aussi à l'autre Sigismond, de Transylvanie, dont le nom est celui du roi Sigismond-Auguste, et même à un cardinal, s'était ouverte, et les Turcs voulaient en décider.

Chiajna avait près d'elle un jeune Polonais, qui, comme bâtard du dernier Piaste, prétendait descendre des Jagellonides, et elle voulut tenter l'effort de le présenter aux électeurs, ce qui était absurde<sup>3</sup>. Le beglerbeg, si puissant, fit semblant de le reconnaître comme véritable héritier : il le retint chez lui et le revêtit d'un caftan royal ; on promettait un tribut de 100.000 ducats. Pierre lui-même fut désigné comme candidat de la part de certains amis turcs, et, du moment qu'un prince de Transylvanie avait régné en Pologne on pouvait se demander si un droit égal n'aurait pas été réservé au voisin moldave du royaume : cet inspirateur ne pouvait être que l'homme inventif et actif qui s'appelait Barthélemy Bruti.

Dans ce but, il essaya de rapprocher son maître de l'Église romaine.

<sup>1</sup> Hasdeu, loc. cit. ; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 705—707, n° CLXVI.

<sup>2</sup> Loc. cit. Cf. ce qui est dit sur le compte de Marie dans notre étude *Foia de zestre a unei domnițe moldovenești din 1587 și exilul din Veneția al familiei sale*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, VI ; cf. ce que nous avons ajouté dans deux autres mémoires sur la famille, *ibid.*, XII et XV.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 697, n° CLIV.

Avec le concours de Warszewiecki, le recteur du Collège jésuite de Lwów, de l'archevêque Solikowski et du nonce de Pologne, Annibal de Capoue, on envoyait dans ce pays, pour convertir surtout les luthériens, des agents et des livres <sup>1</sup>. Un nouvel évêque latin, l'Italien Jérôme Arsenghi, paraissait, qui s'intitulait « vicaire apostolique et évêque élu de Moldavie ». Les Franciscains reprenaient leur propagande. On attendait aussi un ambassadeur moldave à Rome, où avait écrit Pierre <sup>2</sup>, mais y avait surgi maintenant l'autre Pierre, Boucle-d'oreilles, présentant les doléances de sa mi-sère <sup>3</sup>. Le Moldave reçut, en 1588, au milieu de ces nouvelles difficultés avec les Cosaques, qui le firent sortir avec ses soldats jusqu'à Țuțora, Warszewiecki lui-même, accompagné de deux Allemands, et aussitôt les Jésuites commencèrent leur travail dans des villages. Le métropolitain Georges Movilă se montrait très large avec leur propagande: il promettait des sentiments « paternels » aux agents de la foi catholique et regrettait de ne pas pouvoir venir lui-même pour s'incliner devant le Pape <sup>4</sup>. Il était question aussi d'un séminaire qui aurait travaillé chez les Valaques, de calendriers et de livres d'office qui seraient imprimés dans ce but. On a conservé même l'ordre princier qui invitait à revenir à l'ancienne foi latine « ses sujets hongrois, saxons, polonais, tous ceux de la foi du Pape de Rome, dans les villes de Jassy, de Cotnari, de Hârlău, de Vasluiu et de Huși » <sup>5</sup>, et puis ceux de « Roman <sup>6</sup>, de Piatra et de tous les villages hongrois »; ils

<sup>1</sup> *Ibid.*, préface, et Veress, loc. cit., pp. 107—108, n° 58. Cf. les actes publiés par le Père Karalewskij, dans la *Revista catolică*, III.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 126 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 128, n° 76; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I<sup>1</sup>, pp. 174—175; et surtout Iorga, Hurmuzaki, XI, p. LXII et suiv.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, III, pp. III—III.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. LXIV et note 7. Cf. aussi Veress, loc. cit., pp. 132—133, n° 79; p. 139, n° 84; pp. 140—141, n° 860; p. 144, nos 89—90 (projet d'envoyer des Franciscains bernardins); pp. 153—154, n° 98; p. 163; n° 102; pp. 175—176, n° 115.

<sup>6</sup> En 1588, un document aurait été délivré à Roman par les habitants « hongrois, valaques et saxons », étant signé par le juge Démètre Domokos et d'autres citoyens jurés de ces possessions ». La seule mention des Saxons



Fig. 35. — Pierre tombale de Michel, grand ban de Valachie, dans l'église de Bucovăț.

devraient faire revivre les anciennes coutumes, avec la fréquentation de l'église et de l'école. On y disait que le prince, ayant apposé les lettres du Pape sur son front et parlant les larmes aux yeux, avait discuté avec un moine oriental sur le martyre de St-Pierre, désirant pour lui-même la gloire de pareilles souffrances <sup>1</sup>.

Le retour de Transylvanie de Moustapha-le-Long, au mois de mai, avec la nouvelle, recueillie en Moldavie, que le feu roi de Pologne pouvait être l'archiduc Maximilien, amena les Turcs à vouloir imposer Pierre <sup>2</sup>. Deux rapports du baïle vénitien de Constantinople parlent, en mai 1587, de ce projet, qui ne serait pas venu cependant des Turcs, mais du prince de Moldavie lui-même. Or celui qui décidait en Pologne, Zamoyski, affronta, les armes à la main, Maximilien, qui avait été déjà élu lui aussi, et le força à la capitulation de Będzin, qui paraissait signifier la renonciation à ses droits. Et, aussitôt, un ambassadeur du chancelier venait vers Pierre pour lui donner l'assurance trompeuse que dorénavant le jeu des Cosaques cessera, pour que, tout au contraire, il soit ensuite repris avec une liberté encore plus grande.

Les jours heureux des deux parents de Bucarest et de Jassy furent donc abrégés par le retour comme grand vizir, en avril 1589, de Sinan le plus grand ennemi méprisant de la chrétienté, qui avait l'intention de faire des pays du Danube des provinces du Sultan, pareilles à toutes les autres.

Un nouveau chapitre commençait dans la vie des pays roumains: persécution d'abord, essor guerrier ensuite.

---

suffirait pour qu'on voie qu'il est question d'une falsification; le document vient de la collection d'un professeur, Étienne Szilágyi de Sighet, dans *Új Magyar Muzeum*, 1856, I, pp. 40—41; cité aussi chez Hunfalvy, *Die Rumänen*, p. 129, note 2.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 156. Les nouveau-venus parlaient aussi de l'origine romaine des Moldaves; *ibid.*, p. 157.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 106, n° 56. Mais, comme il est question de « consanguinité » avec la veuve, il semble que le terme de Valachie soit mis pour Transylvanie; ceci résulte aussi du nom de l'envoyé, un « Michel Soldati ».

LIVRE VI

L'ÉLAN ROUMAIN DANS LA NOUVELLE  
CROISADE:  
L'EXPLOIT DE MICHEL-LE-BRAVE



## CHAPITRE PREMIER

### ACTION PERSÉCUTRICE DU VIZIR SINAN

Mihnea fut le premier à être frappé par l'action du grand vizir destructeur de la chrétienté. La maladie, tout de suite après les festivités de la Moldavie, de sa mère <sup>1</sup> lui avait retiré l'aide la plus précieuse.

Dès le printemps de 1588, Pierre le fuyard se trouvait à Rome <sup>2</sup>, où il fut accueilli avec sympathie, des lettres en sa faveur ayant été envoyées par le Saint-Siège en Transylvanie et même en Pologne <sup>3</sup>. Il écrivait lui-même, avec des remerciements et de l'espoir, à Zamoyski, qui était le principal élément dans ce dernier pays <sup>4</sup>.

Pour le moment, d'autres rivaux surgissaient à Constantinople, venant de Rhodes, et le ban Iani savait quel est le prix pour faire couper le nez et les oreilles à ces amateurs de trône <sup>5</sup>. Mais, dès janvier 1589, Pierre, venant de Rome <sup>6</sup>, se trouvait à Venise, beau, fier, plein de confiance: nous le voyons au palais Pozzo sur le Canareggio, où il faisait venir, des hommes d'affaires de tous les rangs et de toutes les na-

<sup>1</sup> Iorga, *Contribuțiuni*, p. 78 et suiv; *Ospiti romeni*, p. 84 et suiv.

<sup>2</sup> Apparition à Cassovie; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 692, n° CXLV.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., p. 128, n° 76.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 134—136, n° 81. On trouve dans cette lettre aussi un solécisme roumain: *duoi* (= *due*) (et Pasquale dei Marini Poli écrit lui-même pour « corrompu »: « stracatto », dans le sens du roumain « stricat »; Iorga, *Ospiti romeni*, p. 86). Lettre au nonce de Pologne par le moyen d'un Giovanni-Battista Mercato; n° suivant.

<sup>5</sup> Cf. Iorga, *Ospiti romeni*, p. 89, et Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 716—718, n<sup>os</sup> CLXXVII—CLXXXI.

<sup>6</sup> Voy. Karalevskij, dans la *Revista Católica*, III, pp. 176—178.

tions <sup>1</sup>, car il n'avait pas pu sauver de la grande fortune qu'il avait amassée autre chose qu'un beau diamant à offrir au Sultan <sup>2</sup>. Il cherchait un appui jusque chez le duc de Ferrare <sup>3</sup>. La Seigneurie finit par le faire partir sur une frégate qui le laissa à Raguse, d'où, par voie de terre, il osa aller se présenter à Constantinople où tant de fois on l'avait voulu comme prisonnier. Il y était le 25 juillet <sup>4</sup>.

Il entretenait, à ce qu'il paraît, des rapports avec le vizir Siavouch, mais, au lieu de le trouver, il rencontra Sinan, ce qui changeait toute la situation. L'appui du beglerbeg ne suffisait pas, malgré la grande influence dont jouissait celui-ci <sup>5</sup>.

Quant à Pierre-le-Boiteux, sa situation paraissait être beaucoup meilleure. Il avait écrit, dès le commencement, par Bruti et Jérémie Movilă, au nouveau roi de Pologne, qui lui avait recommandé des Jésuites <sup>6</sup>, comme à un « voisin » et « ami », sans rien mentionner des rapports de jadis <sup>7</sup>. Les relations qu'il avait maintenant avec cette Rome pontificale lui permettaient de ne pas craindre les efforts, s'il les a connus, de Bogdan, fils de Jean le Saxon <sup>8</sup>, enfant d'environ treize ans <sup>9</sup>.

Pierre le Moldave avait cru pouvoir gagner par des cadeaux le nouveau grand vizir, et cette mission fut confiée, en juin 1588, à Bruti, qui, comme Albanais, prétendait être parent de Sinan, et cet émissaire vint, en décembre, avec la nouvelle qu'il a remporté la victoire; c'est pourquoi il fut reçu solennellement

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 201 et suiv.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, pp. 136—137, n° LXXV.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 202.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, pp. 141—142.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 137, n° LXXXVI.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., pp. 140—141, n° 86.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 142—143, n° 87. Aussi une lettre aux sénateurs du royaume (Huși, 3 octobre 1588); *ibid.*, n° suiv. Des remerciements aussi pour le cadeau, qu'il avait fait, de deux chevaux arabes; *ibid.*, pp. 146—147, n° 92; lettre des sénateurs; n° suiv. Voy. aussi le n° 94.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 149—150, n° 95. Il offrait au Pape un tribut annuel de 10.000 ducats. Il montrait de quelle façon avait été tué son père; voy. aussi Kralevsij, dans la *Rev. Cat.*, III, pp. 189—191, 199.

<sup>9</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. LXVIII, note 2.



Fig. 36. — Bijoux valaques de la fin du XVI-e siècle (fouilles de Buda).



par le prince, avec tous les boïars <sup>1</sup>: on croyait que ce « cousin » de Sinan pourrait devenir lui-même prince <sup>2</sup>.

Le Moldave avait donc assuré sa situation. Il ne put pas le faire, peut-être même ne le voulut-il pas, à l'égard de son neveu de Bucarest. Mais, le voyant menacé de destitution par suite des instances de Pierre Boucle-d'oreille, il pensa que tout doit être fait pour empêcher la restitution de cet ancien ennemi. Et, de l'autre côté, il semble qu'il préférât à Bucarest, à la place de Mihnea lui-même, ce Vlad, que, du moment qu'il y avait aussi un autre héritier de la Moldavie, son petit enfant blond si chéri, Étienne <sup>3</sup>, il ne désirait plus être son successeur dans ce pays-même.

Mihnea dut donc accourir lui seul à la Porte pour défendre son trône contre l'ancien rival, de même que contre ce cousin Vlad. Car celui-ci avait été nommé, en toutes formes, le 20 juillet <sup>4</sup>, sans être arrivé à Constantinople. Le tchaouch de la destitution arriva à Bucarest, et certains des fidèles du prince déposé, comme Ivan le Logothète, maintenant le beau-père de Vlad, et Miroslav, qui, réconcilié avec l'ancien maître, était trésorier, s'enfuyaient en Transylvanie, où on ne savait que croire <sup>5</sup>. Mihnea était décidé à se confier de nouveau aux Turcs: il se trouvait chez eux le 1-er août 1589.

Jamais la situation n'avait été plus trouble sur le Danube. L'intrusion continuelle de Sinan menait à un conflit armé avec la nouvelle Pologne de Zamoyski, et le beglerbeg, pour ne pas paraître adversaire de cet élan général, se mit à la tête d'une armée considérable, qui partit vers le Bas Danube, alors qu'on croyait qu'un autre beglerbeg sera nommé à Bender.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. LXVII; Veress, loc. cit., p. 152, n° 90; pp. 153—154, n° 98. Soucis à l'égard des Cosaques du côté de Cetatea-Albă; *ibid.*, p. 177, n° 117.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. LXVII, note 7. Nouveau voyage à la Porte.

<sup>3</sup> Contrat d'affermage des douanes pour Domenico di Giorgio et pour Jean dei Marini Poli, écrit par le prince Pierre en roumain; il est fait avec les « Ill-mi princepi Pietro et Ion Stefano, Vaivodi, principi de Moldavia »; Veress, loc. cit., p. 224.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 727, n° cxcv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 838, 840; cf. *ibid.*, p. 728.

Passant par la Dobrogea, les Turcs entrèrent dans la partie méridionale de la Moldavie, puis passeront au-delà du Dniestr, et les bandes de pillards de l'avant-garde arriveront jusqu'à Sniatyn, mais l'absence des Tatars fit que cette expédition, à laquelle la Pologne n'opposa rien, finit, tard pendant l'automne, sans aucun résultat, pas même celui d'intimider le chancelier <sup>1</sup>.

Mihnea s'était déjà sauvé. Cinq jours après son arrivée à Constantinople, son débile concurrent était mort, et il aura été enseveli comme un prince dans l'église patriarcale; restait donc le duel avec Boucle-d'oreilles. Il fut de brève durée. L'adversaire promettait de payer tout ce qu'il avait ravi jadis au Sultan, de prendre sur lui la dette de Vlad et de récompenser quiconque le soutiendrait. Mais, cette fois, il ne trouva aucun appui chez l'ambassadeur de France, qui venait de recevoir la nouvelle que Henri III, lequel s'était intéressé cependant à son ancien protégé <sup>2</sup>, avait été assassiné.

Mihnea, revenu chez lui, à la mi-septembre, et Pierre-le-Boiteux purent donc *acheter* la vie de cet ennemi persistant. Forcé de traverser les rues de Constantinople sur un âne, Pierre le Valaque dut monter sur un vaisseau qui devait le transporter à Rhodes. Puis on n'entendit plus rien sur son compte, certains croyant qu'il avait été noyé secrètement, pour ne pas susciter les protestations de l'ambassadeur de France <sup>3</sup>. Bien plus tard, quelqu'un qui connaissait ce qui se passait à la Porte pouvait assurer qu'on avait envoyé à Jassy son beau corps de jadis transformé en une pauvre peau remplie de paille <sup>4</sup>.

De cette façon avait été empêché le changement dynastique en Valachie. L'ancienne idée d'Alexandre, père de Mihnea, se maintenait donc. Lorsque ce même danger, provenant de

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. LXVIII—LXIX.

<sup>2</sup> Odobescu-Tocilescu, loc. cit., I, pp. 102—104.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 728—729, n° CXCVII; pp. 743—744, n° CCIII; p. 840.

<sup>4</sup> Iorga, *Nichifor Dascălul, exarh patriarcal, și legăturile lui cu Țările noastre, 1580—1599*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 2-ème série, XXVII; pour toute la tragédie de Vlad et de Pierre, Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 141 et suiv.

l'avidité de Sinan, arriva à menacer la Moldavie, Pierre recourut au même moyen. Ayant appris qu'on lui a repris le pouvoir, il paya des sommes importantes au vizir et au Sultan pour que, sans le déloger lui-même, le drapeau du nouveau règne soit envoyé au fils de ses vieux jours que le représentant de l'empereur à Constantinople, l'expérient docteur Pezzen, qui suivait très attentivement ce qui se passait dans les pays roumains, présente comme ayant l'âge de six ou sept ans. Le 20 novembre, le nouveau prince Étienne était déjà nommé <sup>1</sup>, mais le drapeau ne partit que le 18 décembre<sup>2</sup>. Au lieu d'être amené comme prisonnier à Constantinople, Pierre négociait, au commencement de l'année 1590, entre le chancelier de Pologne et les Turcs<sup>3</sup>; il employa toute son habileté et toutes les connaissances du ban Iani<sup>4</sup>. Il aurait offert jusqu'à douze charges d'aspres pour que son amie, la Pologne, ne soit pas attaquée<sup>5</sup>. Au-delà du Dniestr, les négociations étaient poursuivies par Bruti<sup>6</sup>. Ainsi, quand le parent homonyme de Zamoyski vint à la Porte à la tête d'une grande ambassade, il rencontra une *députation commune* de boïars moldaves et valaques, pour déclarer que le règne des deux princes satisfait le pays<sup>7</sup>. C'était d'autant plus nécessaire que le dernier des fils de Chiajna, Radu, exilé comme Mihnea jadis en Barbarie, avait paru à Constantinople, mais il put être aussitôt renvoyé, par les efforts de Iani, à la même place d'exil<sup>8</sup>.

La situation de celui qui était arrivé par son influence et sa générosité à empêcher une nouvelle guerre sur ses frontières<sup>9</sup> paraissait être, étant donnés les deux protecteurs qu'il

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 731—732, n° CC; p. 733, n° CCII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 734, n° CCIV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 734—735, nos CCV—CCVI, et p. 735, note 2. Puis *ibid.*, p. 737.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 741, note 1.

<sup>5</sup> *Ibid.*; aussi pp. 733—734, n° CCIII; pp. 740—741, nos CCXII—CCXIII; pp. 742—743.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 733—734, n° CCIII; pp. 742—743.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 742.

<sup>8</sup> *Ibid.* Le ban se mêlait aussi aux affaires de Moscovie; *ibid.*, note 1.

<sup>9</sup> Cependant, les Turcs avaient pillé, dans le district moldave de Cernăuți; Veress, loc. cit., p. 199, n° 127; cf. *ibid.*, pp. 203—205, nos 131—132.

avait trouvés, plus forte que jamais<sup>1</sup>. Mais Sinan restait incalculable dans ses élans féroces par lesquels il croyait pouvoir ressusciter l'ancien Empire Ottoman. Il demandait aux Polonais d'aider contre l'ennemi qu'il avait surtout en vue : les Impériaux des Habsbourg. « Il faut faire cela. Les Polonais, du côté de la Pologne, nous, d'ici, nous attaquerons les Allemands, et nous conquerrons Vienne et Rome même<sup>2</sup>. »

Pierre était aidé dans ses efforts par un nouvel élément de la diplomatie chrétienne à Constantinople. L'Angleterre de la reine Élisabeth, qui avait des rapports récents et étroits avec les Moscovites aussi, avait envoyé, depuis longtemps, en 1579<sup>3</sup>, un agent à la Porte, le nommé Hareborne, qui passa au retour, en 1581<sup>4</sup>, par la Moldavie, et nous connaissons les voyages à travers ce pays, étant munis d'un passeport turc, dès 1586, de Henri Austell et de Jacob Manuchio, qui paraît avoir été un Juif : ils remercient le prince de Moldavie pour son hospitalité<sup>5</sup>. Avec cet émissaire, le prince s'était entendu, permettant, mais pas par un traité, comme on l'a cru, mais par un simple ordre, l'exportation de n'importe quelles marchandises du côté de l'Angleterre, sauf celles qui étaient défendues<sup>6</sup>.

Les relations de Hareborne avec la Moldavie<sup>7</sup> sont en rapport aussi avec cette direction vers l'Orient des Anglais, qui cherchaient à pénétrer en Russie par le Nord, à une époque où un parti moscovite découragé leur offrait tout le pays, de même qu'avec les premiers pèlerinages à Jérusalem.

<sup>1</sup> Riche information sur ces négociations, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 744 et suiv., et surtout les notes.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 705, note.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 632, n° LXIII et note 2.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 651, n° LXXXIX.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 194—195, n°s CCCXX—CCCXXI.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, III, p. 108, n° CXIV. Aussi dans Codrescu, *Uricariul*, IV, pp. 394—396.

<sup>7</sup> Hakluyt, *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation*, II<sup>2</sup>, Londres 1598, pp. 196, 289 et suiv.



De son « camp » (*ex castris nostris*), Pierre le Moldave assurait aux Anglais un droit de douane de 3%, payable en ducats (27 août 1588)<sup>1</sup>.

Alors, en 1588, l'envoyé, qui, jadis simple agent de commerce, était devenu un vrai ambassadeur, revenait par la voie de commerce habituelle<sup>2</sup>. Mais, après deux ans, les efforts du Moldave et du représentant de la reine se réunirent pour arrêter la catastrophe dans ces régions qui aurait été une guerre, la première guerre entre les Turcs de Sinan et les Polonais de Zamoyski. De nouveau, les pays roumains arrivent à jouer ainsi un rôle dans la politique européenne, en ce moment de crise<sup>3</sup>.

Mais ces efforts se butaient aux agitations des Cosaques, que personne ne pouvait arrêter, car le royaume n'avait pas de forces militaires permanentes. On parlait, à la fin de cette année 1590, des préparatifs de ces bandits du Dniépr contre la Moldavie, bien que Pierre eût envoyé de bonnes nouvelles à la Porte<sup>4</sup>. Cependant Christophe Zborowski soutenait les Cosaques, et il avait à sa disposition un aventurier, Lazare, qui prétendait être « le fils du prince Jean »<sup>5</sup>. Mais les gens du Dniépr se déclarèrent contents du cadeau que la Moldavie voudrait bien leur envoyer<sup>6</sup>.

Lorsque la candidature de ce Lazare s'était produite, un frère de cet aventurier, Étienne, surnommé le Sourd, était maintenant prince en Valachie, et Mihnea ne se trouvait plus

<sup>1</sup> « Integrum sit hic, in provincia nostra, commorandi, conversandi, mercandi, vendendi contrahendique, imo omnia exercendi quae mercaturae et vitae humanae societas ususque requirit, sine ulla alicujus contradictione aut inhibitione »; p. 290. Un Anglais à Chio; *ibid.*, pp. 125—127. A Alep un autre, en 1553; *ibid.*, p. 126. Pour la Perse, *ibid.*, I, pp. 338 et suiv., 418. Pour la Chine, *ibid.*, p. 433 et suiv.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, p. 122, n° CVII. Cf. Iorga, *Relations anglo-roumaines* (aussi une édition anglaise); Hurmuzaki, XI, p. 714, n° CLXXIV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 746, note. Le beglerbeg Hidir écrivait de Silistrie, le 26 juin 1590, directement à la reine d'Angleterre; *ibid.*, p. LXXI, note 6.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 746.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 747. Des Cosaques à Chilia; *ibid.*, pp. 748—749; n° CCXIX; Hurmuzaki, III, p. 149, n° CXXXV.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 749, note 1. Cf. Hurmuzaki, III, pp. 149, 153.

non seulement parmi les dominateurs, mais même parmi les membres de la chrétienté, qu'il avait été contraint d'abandonner sous la pression des menaces les plus sévères.

Revenu à Constantinople, il se sentait toujours plus lié à la foi de ses ancêtres. Il remerciait Dieu de cette seconde restauration, faisant élever, par sa tante, Mariette, dans l'église des nonnes catholiques de Murano, un autel portant une inscription latine. Ce n'est pas sans doute sous des influences vénitiennes, venant des amis de celles-ci, parmi lesquels Véronèse lui-même, mais peut-être par un éclair de conscience dans son pays même, qu'il est dit que celui qui dédiait l'autel, « Jean Mihnea, fils d'Alexandre, petit-fils de Mihnea, arrière-petit-fils de Radu, voévode de Valavie (*sic*) », appartient à la « famille royale des Corvin », et cette « Valavie » elle-même est « un pays transdanubien dans la Dacie, colonie roumaine »<sup>1</sup>.

De grands souvenirs se levaient donc dans l'âme de ce jeune homme qui avait à peine dépassé trente ans. D'Andrinople encore, il avait écrit à Sigismond Báthory dans cette question des doléances de Pierre Boucle-d'oreilles concernant sa fortune arrêtée en Transylvanie. Il l'avertissait sur ce que nous savons aussi d'ailleurs avoir été préparé contre cet autre pays, dont on voulait augmenter le tribut et faire descendre la situation au même niveau que celle où en étaient arrivés les deux pays roumains, car Markházy, établi à Constantinople, tramait toutes les intrigues possibles contre celui qui, selon son opinion, aurait pris sa place<sup>2</sup>. Le Transylvain avait rassemblé toute une petite armée, sous prétexte de vouloir secourir les Turcs dans une guerre éventuelle avec la Pologne<sup>3</sup>. Et Sigismond envoyait à Mihnea déjà établi un ambassadeur pour l'avertir que, en effet, il est question de la défense contre un véritable ennemi, les Impériaux, qui auraient guetté aux frontières.

<sup>1</sup> La date est 1590. D'après les Guides de Venise par Zanetto et Moschini et d'après un manuscrit aussi, dans Iorga, *Contribuțiuni*, loc. cit., et dans *Ospiti Romeni*, p. 78.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., pp. 187—188, n° 122.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 190—191, n° 124. Voy. aussi n° suivant.

Plus que cela, et voulant mieux établir ces rapports avec Mihnea, on avait cherché pour apporter cette lettre quelqu'un originaire de ce Banat où, en ce moment, on trouve comme comte un Gârliște, comme burgrave à Caransebeș un Nicolas Flore, qui étaient entourés des représentants de ces vieilles familles: les Groza, les Farcaș, les Brazovan, les Minca, les Borcea, avec quelque « voévode », comme Ivașcu. Plus intéressantes encore sont les instructions qui furent données à ce Banatien d'origine serbo-roumaine, Georges Palatici, qui devait se rendre aussi auprès du beglerbeg Ibrahim: Mihnea devait expliquer à son voisin la vraie pensée du puissant Turc, qui avait demandé à la Transylvanie que des liens fussent noués avec lui personnellement. A Ibrahim on présentera l'excuse que le Transylvain craint trop les Autrichiens pour pouvoir marcher contre les Polonais <sup>1</sup>.

Bientôt mourait la princesse Catherine, et son fils n'avait plus, comme Pierre en Moldavie, des hommes de la qualité de Bruti pour le défendre contre les appétits de Sinan, car le ban lui-même, occupé de ses calculs diplomatiques si ambitieux, ne dépensait pas en sa faveur les mêmes efforts que pour son oncle moldave. Giovanni dei Marini Poli avait divorcé de Prepia: la famille commençait à se disperser. Mihnea, un bon caractère, — et quelqu'un qui vivait près de lui en cite comme preuve ce trait, qui lui fait honneur: « Le prince Mihnea est si charitable que, parfois, à cause du devoir de justice, il ne peut faire autrement que condamner à mort; mais, d'un autre côté, par compassion, il invite les dénonciateurs du condamné à lui pardonner » <sup>2</sup> —, il ne sut pas la façon dont il devait se défendre et ne trouva pas l'argent qui lui était nécessaire pour remplir tant de bouches avides; les dettes accumulées avaient épuisé le Trésor. Donc, le 10 mars 1591, accompagné par le tchaouch de la destitution, ce pauvre jeune homme se rendait à Constantinople, non pas avec sa femme, dont le fils Radu était mort, mais avec cette autre femme qui lui avait donné un

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., pp. 30—31, n° 15. Des Banatiens jusqu'à Orăștie, *ibid.*, pp. 7—8, n° 6; p. 33, n° 17.

<sup>2</sup> Iorga, *Contribuțiuni*, à la même date; *Ospiti Romeni*, p. 97.

autre garçonnet du même âge, mais pas aussi sa fille Roxane, et qui signait : « princesse Vişa », peut-être par un second mariage secret, car nous avons vu que le métropolitain consentait à prononcer le divorce. C'est en vain que Mihnea risqua son dernier argent. Comme on voulait le mener à Alep, il suivit l'exemple d'Élie Rareş et passa à l'Islam, devenant ainsi sandchak à Nicopolis <sup>1</sup>.

Il avait cédé à sa femme les bijoux qui appartenaient à cette dernière, au patriarche la maison qu'il avait à Constantinople; il avait envoyé un fils de Pierre Boucle-d'oreilles qui était chez lui en otage, à l'ambassadeur de France. La dernière preuve de noblesse de celui qu'on soupçonnait vouloir s'échapper vers les pays chrétiens, il l'avait donnée en refusant un « sandchakat grec », jusqu'au moment où il aura accompli une action méritant cette récompense <sup>2</sup>.

La rénégation de Mihnea est mise en rapport, par un narrateur ultérieur, qui semble avoir eu de bonnes sources contemporaines, avec sa prétention d'avoir eu des visions qui lui demandaient ce changement de religion. Le Sultan aurait été si charmé de cette décision qu'il lui aurait fait don du vêtement qu'il portait et de sa ceinture ornée de pierres précieuses <sup>3</sup>.

Mihnea était maintenant le beg Mohammed et il aura des fils qui seront nommés Ibrahim, Moustapha, des filles qui

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, p. 143, n° CXXVII; pp. 145—148, n°s CXXX, CXXXII; III<sup>2</sup>, p. 281, n° XLII; IV<sup>2</sup>, p. 154, n° CVII; p. 155—158. Cf. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 705. Il avait dénoncé le ban Iani pour n'avoir pas payé la rente due au patriarche; Veress, loc. cit., p. 241, n° 161.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, pp. 145—146, n° CXXX. Il aurait cependant désiré une situation de beglerbeg sur les deux pays roumains.

<sup>3</sup> Vanel, *Abrégé nouveau de l'histoire générale des Turcs*, Paris 1689: « Micolli, Vaivode de la Valachie, étant fort puissant en argent contant, craignoit que ses richesses n'incitassent l'avarice des Turcs et en missent sa vie en danger. Pour s'en garantir, il renia la foi de Jésus-Christ; et, afin de cacher le prétexte d'un si honteux changement, il feignit d'avoir eu plusieurs révélations de Mahomet, qui l'avoit invité à embrasser la loi. Les Turcs en firent de grandes jouissances, et le Sultan donna à ce renegat sa veste et sa ceinture enrichie de pierreries d'un grand prix. Il le fit ensuite Bassa d'Alep, pour donner envie à d'autres de suivre son exemple; III, p. 155.



Fig. 37. — Zotos Tzigaras, gendre de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie (d'après une gravure).

porteront des noms de harem: Ihoumah et Kaïseh; il invoquera le nom d'Allah à la place de la croix du Christ en tête de lettres grecques en vulgaire. Il datera d'après le calendrier turc. Il dominera, pendant quelque temps, lui seul, la ligne du Danube, sur la rive droite, passant à Vidine, et même sur l'autre rive, dans la nouvelle raïa de Severin. Il parlera des « chrétiens » en bloc comme d'une autre espèce de gens. Les guerres de l'Empire contre « les Hongrois » seront dorénavant les siennes <sup>1</sup>. Mais, de toute sa famille, personne ne l'avait suivi, et il avait dû se détacher du groupe de ceux qu'il avait chéris jusque là et que nous rencontrons ensemble: Vişa, Roxane, un Chrysoskoulo, un Ivancu, un Petraşcu <sup>2</sup>. Et, quant à son fils Radu, qu'il aimait au même degré que, en Moldavie, pour son oncle, qui avait reçu à Jassy aussi l'ancien parent Jean des Marini Poli <sup>3</sup>, son fils, le nouveau prince Étienne, Radu fut envoyé par sa mère, non en Moldavie, ainsi qu'on l'avait cru, mais chez les moines du Mont Athos <sup>4</sup>, pour que, conservant même dans sa renégation le sens dynastique, son père puisse l'établir comme prince sur le Siège de ses prédécesseurs. Puis, on le fit aller, avec l'aide de Bruti, qui était resté à Constantinople, à Pola, où celui-ci avait un frère, puis à Venise, près de Mariette <sup>5</sup>.

Terrible enseignement pour l'oncle qui était resté sur son trône! Et ce qu'il craignait le plus, c'était que son beau fils princier, cet enfant si jeune, ne soit séparé du monde chrétien. Après quelques mois, appauvri, mais, en même temps, plein de pitié pour le pays, il se décida donc à partir, honnêtement, en Occident, dans cet Occident qui lui avait envoyé tant d'exhortations à sa confession et tant de remerciements pour avoir été lui-même protecteur des catholiques. Un Iliaş (Élie),

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. LII—LIV; *Doc. grecs*, pp. 102—104, n° CLXXXV.

<sup>2</sup> Iorga, *Contribuțiuni*, p. 191, note 2; *Doc. grecs*, pp. 89—90, n° CLXI.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 223—224, n° 150.

<sup>4</sup> On croyait que Mihnea lui-même aurait voulu passer au Mont Sinaï; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 155, n° CVIII.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 253—254, n° CCCLXXX; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 163, n° CXXI. Par erreur, il est question d'« un fils de prince moldave ».

qui avait été à Constantinople marchand de fourrures, demandait, dès le mois de mars, la Moldavie pour lui <sup>1</sup>.

Sur le départ de Pierre <sup>2</sup>, qui se passa avec tant d'honnête dignité, les rapports vénitiens de Constantinople donnent des explications entières: « Il ne pouvait plus souffrir les extorsions et les tyrannies des Turcs, à ses dépens et avec la désolation (*disolatione*) du pays <sup>3</sup>. » Ce bon administrateur, qui avait la coutume de mettre par écrit tous ses revenus et toutes ses dépenses sur ces feuilles de pauvre écriture majuscule qui nous ont été conservées, « mit dans une caisse le drapeau et le bonnet qui lui avaient été donnés par le Sultan . . . , ainsi que 12.000 écus, le reste du tribut et du cadeau extraordinaire qu'il devait encore ». Il ajoutait aussi un hodchet, c'est-à-dire un rapport, dont le contenu nous a été conservé par la même voie: il disait « avoir servi quinze ans fidèlement ce règne, mais, voyant qu'il ne peut plus supporter tout ce poids qu'on lui mettait sur le dos, d'après les suggestions du ban, qui, sous le nom d'agent du pays, le tyrannise à cette Porte, pour ne pas voir la ruine entière et la destruction de ces pauvres habitants, il s'est décidé, avec la permission de Sa Majesté (l'empereur allemand) d'aller vivre tranquillement ses dernières années de vieillesse ».

A ce témoignage étranger est relié celui, si beau, de la chronique de Grégoire Ureche, qui n'est, pour cette partie, que la reproduction des notes de son père, Nestor: « Alors que le prince Pierre régnait en Moldavie comme un bon prince, orné de toutes les qualités qu'il faut à un homme honnête, car il était pour les boïars comme un père, et il les honorait beaucoup et suivait leurs conseils, étant une défense pour le pays, et répandait ses dons charitables sur les pauvres », — et plus tard on ajoute ce détail touchant: « lorsqu'il donnait l'argent pour les dépenses journalières de sa cuisine, on l'avait

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, p. 143, n° CXXVII et suiv.; III<sup>2</sup>, p. 28, n° XLII. Il est confondu par cette source avec le nouveau prince de Valachie, Radu, fils de Mircea. De même *ibid.*, IV<sup>2</sup>, p. 155, n° CVIII.

<sup>2</sup> Voy. des détails dans Veress, loc. cit., à cette date.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 156, n° CX.



Fig. 38. — Étienne, prince de Moldavie, adjoint à son père, Pierre-le-Boiteux (d'après une toile au château d'Ambras, au Tyrol).



vu verser des larmes, en disant : ces larmes sont celles des pauvres », — « il faisait des dons aux couvents et il les enrichissait <sup>1</sup>, et il gardait les meilleurs rapports avec ses voisins tout autour, de sorte que chez eux tous il jouissait d'un beau nom et de sympathie <sup>2</sup>, de sorte qu'on ne peut pas dire qu'il n'était pas capable comme prince ; son jugement était fait avec douceur et sans hypocrisie ». Et comme explication de ce départ de bon gré, quittant ce pouvoir qu'il avait en collaboration avec le si frêle fils qui, d'après le rapport vénitien, n'avait que douze ans : « Mais, plus tard, voyant les besoins désespérés du pays, car les Turcs, d'après leur coutume de continuelle avidité, avaient envoyé lui demander de l'argent, plus que ne le comportait la tradition du pays, il se concerta avec les boïars du pays sur ce qu'il doit faire, de quelle façon ils pourront supporter aussi d'autres impôts qui n'avaient jamais été. Mais ce n'était pas pour ne pas pouvoir supporter ces impôts aussi, mais parce qu'une nouvelle coutume s'introduisait que les Turcs n'abandonneront jamais, car ils demanderont ceux-ci et en invoqueront d'autres... Et il trouva qu'il vaut mieux qu'un autre, et pas lui-même, commence cette coutume ; et il se prépara pour quitter le pays. Or, les boïars le défendaient, et lui conseillaient de ne pas abandonner son trône et son pays, mais de donner cet impôt, car il y en aura d'autres qui le donneront et le pays n'en sera pas plus allégé. Mais le prince Pierre n'a nullement voulu commencer à payer cet impôt et attirer sur lui la malédiction d'un pays. Il mit tout en ordre et laissa des boïars qui devaient garder la capitale du pays... Donc nous pouvons appeler ce prince : Pierre-le-Charitable, car il a abandonné sa fortune pour son pays, et jamais il n'y en eut un autre pour faire ainsi. C'était un prince doux comme une abeille-reine sans dard, bon juge, ni ivrogne, ni concupiscent, ni

<sup>1</sup> Voy. aussi un rapport de clerc catholique : « Il Moldavo, che è molto devoto nei suoi riti, fabrica una bellissima chiesa di pietra et un palazzo di muro in Giassi città, di quel modo che si usa in quelle parti » (copies Vladimir Ghica, dans la Bibl. de l'Ac. Roum.).

<sup>2</sup> Au nom d'Étienne, il avait envoyé une lettre de salutations et des cadeaux à Sigismond Báthory ; Veress, loc. cit., pp. 216—217, n° 144.

avide, et nous pouvons dire qu'il tenait compte exact de tout pour que rien ne soit dérangé », — quelques-uns de ses écrits autographes étant arrivés jusqu'à nous <sup>1</sup>.

Un rapport de Sătmar, que traversa Pierre en chemin, — et là commandait un ancien ami, Ferdinand Hardegk —, alors qu'il se dirigeait vers les pays de l'empereur, confirme, sous tous les rapports, le témoignage de la chronique. Pierre accuse le ban Iani d'avoir amené la double catastrophe princière, de même que la renégation de Mihnea; il montre que, ayant appris ce qu'on lui prépare, il a appelé lui-même le pays autour de lui. Dans son camp, il a déclaré aux boïars et à la multitude accourue qu'il aurait mérité d'être traité tout autrement, mais, devant cette injustice, il cherchera un pays chrétien pour y abriter sa vieillesse. Qui veut, peut le suivre. Il a fortifié les cités du côté des Cosaques, a nommé de bons représentants à Jassy, et est parti. Par delà la frontière, il a envoyé au Sultan aussi le drapeau d'inféodation <sup>2</sup>. Ceux qui étaient sortis avec lui avaient pris avec eux tout ce qu'ils possédaient, même les objets les plus indifférents: un inventaire qui a été conservé montre non seulement un assez grand luxe, mais aussi la

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI. Là et dans les *Mém. Ac. Rom.*, XVIII (1898), ses comptes d'argent. Une donation pour le logothète Ureche: le village de Fundeni, en 1590; *ibid.*, p. 903. Cf. Étienne Orășanu, dans les *Conv. Lit.*, XXXIII. Il avait donné auparavant au grand vornic Bucium le village de Maluri, dans le district de Neamț, que le prince avait acheté pour « quatre bons chevaux au prix de 8.000 aspres » (ailleurs, « six bons chevaux appréciés comme valant 16.000 aspres »; *ibid.*, p. 902); *ibid.* On ne confisquait les terres que pour des actes de trahison, comme celui de Philipowski, qui « avait reconnu cet être impur, le Crépu »; *ibid.* On conservait même des donations venant de Jean-le-Terrible, comme celle pour le burgrave Georges de Hotin; *ibid.* A côté, sont mentionnés: « le prince Jean, dit le Despote », et « le prince Jean »; *ibid.*, p. 901. — Les Turcs demandaient aux Impériaux de leur livrer Pierre; *ibid.*, p. 752, n° CCXXV.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., pp. 248—249. Il obtint un passeport impérial seulement le 14 octobre; *ibid.*, pp. 250—251, n° 169; Iorga, *Măruntșuri*, p. 12; Hurmuzaki, XI, p. 238. Parmi les boïars qui avaient accompagné leur prince, aussi l'aga Caraïman; *ibid.*, p. 253 et suiv. Pris en chemin et appelé devant un tribunal pour des dettes, par un Hongrois, il déclarait: « J'ai été son serviteur (de Pierre), j'ai mangé son pain; j'ai dû partir avec mon prince là où m'emmenait mon prince à moi ». Voy. aussi *ibid.*, pp. 264—265, n° 174.

connaissance de tous les avantages de la civilisation contemporaine <sup>1</sup>.

Tout un monde s'était donc séparé du pays pour l'accompagner, lui et « ce garçonnet qui est le plus beau du monde » <sup>2</sup>, cet enfant blond aux longues boucles d'or et aux yeux bleus qui nous est présenté par le tableau dû à un peintre de talent appartenant à l'archiduc Ferdinand et conservé dans la collection du château d'Ambras, au Tyrol; ils accompagnaient le bon vieillard maladif, qui céda à la sévérité du temps, devenu insupportable, avec l'anarchie des vizirs si responsables, comme ce terrible Sinan, dont la prochaine chute n'était pas prévue par celui qui avait quitté son Sièges.

Ils partirent donc, entourés de soldats qui auraient été capables de repousser en chemin les troupes d'un Palatin polonais, qui croyait peut-être trouver une occasion comme celle du prince Iancu <sup>3</sup>: il y avait le métropolitain, les deux évêques, puis Lupu Stroici, qui était maintenant grand logothète <sup>4</sup>, les deux Movilă, Jérémie, vornic, et Siméon, échanson, le hatman André, et le témoignage contemporain ajoute ces paroles touchantes: « et d'autres aussi qui n'avaient pas eu le cœur de se séparer de lui ».

Pierre avait régné sur le pays presque vingt ans, si on ajoute aussi les années de Iancu, et, sur la base du même fort principe dynastique, le frère et le neveu du Moldave avaient gouverné presque un quart de siècle le pays voisin. Sur le compte d'Alexandre, son frère, on a dit que, portant sur son corps un cilice, il est mort avec la réputation d'un saint <sup>5</sup>. Maintenant, tout s'effondrait par suite de cette anarchie

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Il più bel figliolino et ben creato che possi farne la natura; Veress, loc. cit., p. 298, n° 203.

<sup>3</sup> Rapport vénitien, dans Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 157, n° CXII. Dès le 15 août, Pierre avait donné la ferme des douanes à Jean dei Marini Poli; Veress, loc. cit., p. 295.

<sup>4</sup> Le trésorier Siméon Stroici était mort; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 901, 903.

<sup>5</sup> « Il quale morì con opinione di santità, portando nascosto sempre un habito monacale o cilicio, co'l quale morì » (rapport d'un clerc catholique; copies Vladimir Ghica, Bibl. Ac. Rom.).

déchaînée par la profonde déchéance des chefs de l'Empire Ottoman, et aussi par les besoins d'une politique de guerre qui demandait de nouveaux impôts, comme celui pour la flotte<sup>1</sup>, ou la réquisition des chevaux pour la guerre de Perse<sup>2</sup>.

Mais Pierre laissait, malgré toutes ces difficultés qui s'étaient accumulées sur lui, un pays florissant dont nous pouvons connaître l'aspect par le récit d'un voyageur français qui a pu le voir en 1585, François Pavie de Fourquevaux.

Ce voyageur, venant par les bouches du Danube, passe à travers la plaine de Bessarabie, où à chaque moment pouvait surgir une bande de « certains voleurs qu'ils s'appellent Couzaquis, lesquels sont bannis de Pologne, de Russie, ou païs circonvoisins ». Les gens, portant des jaquettes de peau et des sandales qui paraissent faites « de peaux ou de la mousse d'arbres, attachée et afagotée au dessus et dessous avec une corde », lui semblent « misérables et pures », en rapport avec les paysans de son pays, qui n'étaient pas sujets aux perpétuelles invasions étrangères. Mais à Jassy, il trouve une Cour « petite, mais belle ».

Le prince, auquel les voyageurs sont présentés par Bruti, a un aspect plein de « grandeur et de majesté ». Autour de lui, qui, ainsi que le dit la source d'Ureche, distribuait son jugement impartial chaque jour, il y a « trois à quatre cents soldats, ivestus à l'hongrois, armez de cimenterre au costé et d'un hache en la main », Du reste, cette petite armée permanente, composée de Hongrois, qui imitait celle du roi Étienne Báthory, est mentionnée aussi dans une lettre, de la même année, de Possevino : « La garde du Moldave est composée de 400 trabants, qui sont des Hongrois, et de 50 halebardiers, Albanais et Grecs, qui vivent à la turque », — ces derniers

<sup>1</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 58, n° cxiv.

<sup>2</sup> Rapport de Possevino, adressé au docteur David Pfeiffer : « Est autem verissimum illud me, cum, superiore anno, Daciam obirem, cognovisse eo Turcarum opes decidisse ut Valachis equi ad arandum (!) jam deessent, quod illorum imperator ad persicum bellum circumquaque abduci vel pessimos quoque jussisset » (copies par Vladimir Ghica, dans la Bibl. Ac. Rom.).

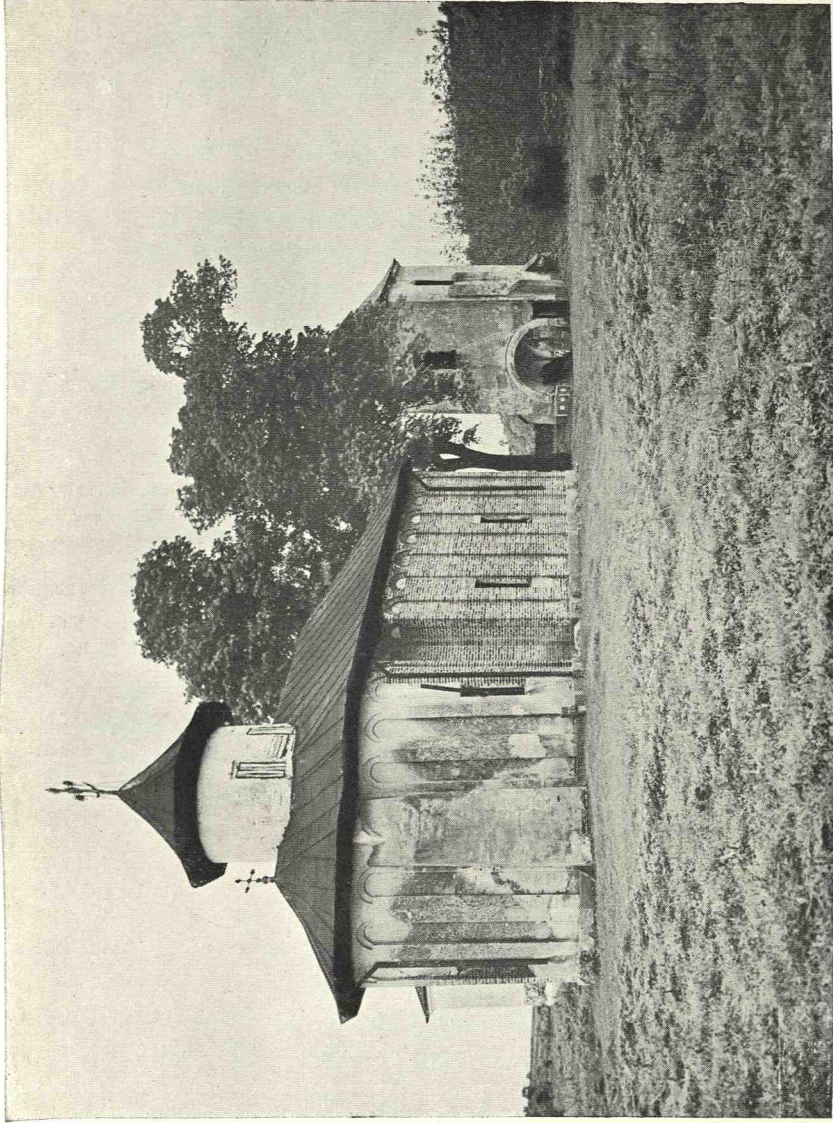


Fig. 39. — Église du couvent valaque de Cobia (seconde moitié du XVI-e siècle).

avaient été apportés par l'Albanais Bruti<sup>1</sup>. Sous une « frescade », entre les boïars, Pierre écoutait n'importe qui venait à genoux apporter ses doléances, pour avoir aussitôt la décision.

Et il invitait les étrangers à voir son palais, en bois et en pierre, ajoutant, avec cette modestie dont parle le chroniqueur, que ceci « ne leur pourra sembler que fort peu de chose, à eux qui ont vu et couru tant de Courts de princes ». Quant aux paysans de cette nation, qui « a esté colonie des Romains et en retient encore quelque chose de la langue », il observe la beauté des jeunes filles qui viennent au marché apportant du lait, des œufs<sup>2</sup>, des fleurs sur la tête, pour montrer qu'elles sont à marier. A côté, en marge de la capitale, des Tziganes, dont les femmes portent sur la tête « une grande rouë faicte de bandes de toile estroites de deux doigts, pliées l'une sur l'autre, à la façon que les marchands roullent leurs rubants, jusques à la grandeur d'un crible, qu'elles enrichissent par dessus, suyvant leurs moyens », habitaient dans les environ 2.000 cabanes<sup>3</sup>.

Après le départ de ce bon père, la Moldavie se trouva dans le même état, ébranlée par de fréquents changements, les habitants n'étant plus qu'une proie offerte à quiconque s'attribuait, dans cette période d'abus continuels, le droit de se jeter sur eux, de même que dans le pays voisin, abandonné par Mihnea.

Là avait été nommé d'abord le fils de Chiajna, Radu, qui pouvait être maintenant un homme d'un certain âge. La vieille fille de Rareș n'était plus vivante, et le prince, qui avait déjà commandé ses vêtements de cérémonie, crut qu'il pouvait s'adonner à telles réjouissances et rasades que les autres ont fini par annuler sa nomination et le faire

<sup>1</sup> « La guardia del Moldavo è di 400 drapanti, che sono Ungheri, e di 50 alabardieri albanesi et greci, che vivono alla turca. » Et il ajoute : « In Moldavia comunemente non sono Turchi, senon alcuni Serviani »; copies par Vladimir Ghica, dans la Bibl. Ac. Roum.

<sup>2</sup> Il ajoute aussi : « des cailles qu'elles appelloient en leur langue *perpelissa* ».

<sup>3</sup> Iorga, *Acte și fragmente*, I, p. 34 et suiv.

exiler<sup>1</sup>. A sa place, par les mêmes influences, le grand vizir Siavouch, qui avait, dans de pareilles affaires, la concurrence du pacha Ibrahim, gendre du Sultan Murad III, fit nommer quelqu'un qui, s'intitulant « Étienne Despote », titre qu'il avait employé aussi pendant ses voyages en Occident et qui s'était généralisé à cette époque chez tous ceux qui désiraient un trône roumain, prétendait être le fils de Jean-le-Terrible lui-même<sup>2</sup>. Nous avons vu qu'un frère de ce Jean, avec Bucura, « fille du maréchal de Bacău », Jean Bogdan, alla, avec son fils Démètre, à travers les pays de l'Occident, s'arrêtant pendant longtemps chez Henri IV, roi de France<sup>3</sup>. mais, après avoir interrompu un voyage à Constantinople en 1589, l'amenant à Venise en même temps que Pierre Boucle-d'oreilles<sup>4</sup>, il arriva, en 1591, jusqu'à la Haye et à Amsterdam.

Les Turcs, qui avaient tué et déchiré en morceaux le père d'Étienne surnommé le Sourd, peut-être avec une certaine exagération, acceptèrent donc ce fils, dont l'authenticité pouvait paraître plus que douteuse, malgré son bizarre sceau à l'aigle bicéphale, portant une couronne royale, avec lequel il scellait ses lettres à l'étranger<sup>5</sup>. Ce personnage extraordinaire était arrivé à se former un Conseil de boïars imposant où, s'il n'y avait pas les grands nobles qui avaient entouré Mihnea, ses parents, comme Pârveu, fils de Stipan, grand logothète, comme Pierre, qui est Râșcanu, mari d'une nièce de la princesse Catherine, ou le grand trésorier et grand échanson Vlad<sup>6</sup>, on trouve un Andronic, grand tré-

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, pp. 146, 148, n° CXXX. Le tchaouch Housseïn était venu en avril annoncer son arrivée; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 705. Voy. aussi les n°s suivants.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Pretendenți*, pp. 248—250.

<sup>3</sup> Odorescu-Tocilescu, I, année 1589; Iorga, *Acte și fragmente*, I, pp. 40—42; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 239—243, n°s CCCLXV—CCCLXVII, CCCXCIV et note 7; pp. 199—200, n° CCCXXVIII (voy. surtout la bibliographie, *ibid.*, p. 200, note 2); *Mém. Ac. Rom.*, loc. cit. plus haut; Iorga, *Pretendenți*, loc. cit.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 204—205, n° CCCXXXIII.

<sup>5</sup> Nous l'avons publié au commencement du volume II des *Acte și fragm.*

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 903.



Fig. 40. — Pierre tombale de Vlaïcu, kloutchar valaque; fouilles de Buda.



sorier, qui est certainement le fils, maintenant très influent, de Michel Cantacuzène <sup>1</sup>), un vornic Danciu, au nom princier, et un logothète Démètre, qu'on rencontrera aussi sous Michel-le-Brave, qui le fera décapiter pour trahison, puis le jeune Radu Buzescu, comme comis, un grand échanson Iiaș (Élie), au nom moldave, comme était, du reste, aussi l'origine du prince, — les Turcs, ayant passé par dessus tous les droits et toutes les coutumes, avaient donné à la Valachie un premier prince moldave, après avoir envoyé un prince valaque en Moldavie. Le stolnic Dima est un Grec, qui pourrait être ce « tchélebi » qu'on trouve chez Michel comme son représentant à la Porte. Mais le nouveau prince conservait aussi Michel lui-même, frère de Boucle-d'oreilles, né d'un lien, peut-être consacré par l'Église, du prince Petrașcu avec la parente de Iani, qui portait le nom byzantin de Théodora, et qui avait ses rapports de commerce avec les Turcs à Piua-Petrei <sup>2</sup>. Mari d'une riche veuve, Stanca, qui avait épousé d'abord un ban Démètre, on ne soupçonnait pas qu'il est le fils d'un prince, de sorte que, après avoir été le stolnic de Mihnea, il pouvait occuper la situation de grand postelnic, qui demandait une certaine connaissance du grec, du turc et une initiation dans les circonstances aux frontières <sup>3</sup>.

Radu Buzescu avait conservé la place qu'il avait eue sous le même Mihnea, que dorénavant on nommera dans les inscriptions, comme celle de Bucovăț: « le Turc » <sup>4</sup>. La question se poserait comment de pareils chefs de la noblesse pouvaient-ils consentir à servir ce « Sourd », un étranger usurpateur, si on ne pouvait pas donner la réponse que la personne du prince en était arrivée à être presque indifférente, car les boïars, ayant plusieurs terres et enrichis par leur commerce avec la Transylvanie, par leurs rapports avec les gens

<sup>1</sup> Du reste, le nom n'était pas commun dans le pays à cette époque.

<sup>2</sup> P. P. Panaitescu, dans *Mihai Viteazul*, Bucarest 1936; Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1936; dans le *Neamul Românesc* du même. Voy. aussi Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, I, pp. 35—36.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 904. Il remplaçait un Georges. Voy. aussi Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, I, pour toute sa carrière de boïar.

<sup>4</sup> Iorga, *Inscripții*, I, ch. « Bucovăț ».

de Raguse, de Chio et autres étrangers, étaient de fait l'élément décisif dans tout ce qui concernait le pays.

Mais voici qu'à la même date s'ajoute un autre prétendant, dont l'authenticité était superficiellement examinée par les patrons turcs, auxquels s'ajoutaient maintenant, à côté de Grecs et d'Arméniens, les capitalistes de Constantinople et aussi ces janissaires qui, n'étant plus appelés pour aller à la guerre, s'étaient mariés et assuraient à leurs fils leur héritage, exploitant le capital qu'ils avaient pu se gagner ou attirer vers eux, des douteux descendants d'Alexandre Lăpușneanu, qui en arrivait à être considéré comme « le Despote » par excellence.

Nous avons déjà mentionné la tentative de Pierre-le-Boiteux d'accroître les droits de son neveu par le mariage avec Théophana, vraie fille du prince Alexandre et de Roxane. Maintenant se trouvent en concurrence pour le trône, contre cet Iliăș qui avait demandé la Moldavie, et contre les prétendus fils du terrible Jean, non moins de quatre fils d'Alexandre: Aaron, Alexandre et Pierre, dont deux à Constantinople, le troisième chez les Cosaques, en dehors d'un Jean Iacula<sup>1</sup>. Pierre était considéré par les deux autres comme un ennemi; Aaron et Alexandre, oncle et neveu, sur la base du même principe dynastique, se montraient cependant préparés à rééditer l'association dynastique de Pierre-le-Boiteux avec Mihnea.

En Moldavie, le départ du prince Pierre avait laissé tout le monde dans la plus grande incertitude et une agitation complète<sup>2</sup>. Les paysans s'étaient soulevés contre les boïars qui avaient mis Pierre en tutelle à leur avantage. Un informateur du côté de Bistrița de Transylvanie écrit: « les paysans se montrent drus, ils attaquent les fonctionnaires qui, s'ils ne s'enfuient pas, sont tués, et le peu qui est resté chez soi n'ose passer devant leurs yeux ». Comme le nom de cet

<sup>1</sup> Voy. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. xcv. Et puis encore un Jean à Constantinople. Voy. plus loin.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, pp. 708—710, nos MCCCIV—MCCCV.

Iliaş circulait, on croyait maintenant que le trésorier est parti pour amener de Constantinople un certain « prince Étienne, fils du prince Iliş »<sup>1</sup>.

Or le nouveau prince fut Aaron, mais pas le réfugié qui était depuis longtemps entretenu par les Impériaux<sup>2</sup>. A la fin de décembre de cette année des destitutions inattendues, s'intitulant : « par la grâce de Dieu prince de Valachie, de Moldavie » et écrivant aux gens de Braşov, il déclarait « avoir obtenu de la grâce de Dieu et du magnanime et invincible empereur des Turcs le Siègne paternel de notre père, le prince Alexandre, en Moldavie »<sup>3</sup>.

Comme en Valachie, parmi les boïars qui n'avaient pas émigré, certains entourèrent, dès le début, celui qui, étranger et accablé de dettes, pouvait être conduit par eux. Ainsi, Bucium, qui est vornic du Pays Supérieur, à côté d'un autre vornic, le nouvel Ivan. Ainsi, André le hatman, qui, après avoir accompagné quelque temps son ancien prince, était revenu. Un Bârlădeanu est logothète. Les burgraves sont aussi tous nouveaux : Molodeţ, Jora, Bejan, Onciu, Ionaşcu. Le postelnic est Oprea, qui sera bientôt le principal conseiller du règne<sup>4</sup>.

Le nouveau prince est présenté sous les couleurs les plus défavorables par ce représentant des boïars restés fidèles à Pierre-le-Boiteux, Ureche. Il est facile d'écarter quelques-unes de ces accusations. Il est bien certain qu'après la longue domination d'un vieillard de vie sainte, fermée au monde, devait paraître bizarre cet homme encore jeune, qui passait son temps avec des joueurs de cornemuse, et on voyait un scandale dans les distractions d'après la coutume de l'Occident qu' Aaron, parmi ces voyages errants, avait pu connaître<sup>5</sup>. Bien qu'ayant épousé une Cantacuzène, quelque sœur d'Andronic, il a pu être considéré comme un homme d'une vie corrompue.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 710, n° MCCCVI.

<sup>2</sup> Iorga, *MăruŃişuri* (ses quittances); Veress, ouvr. cit., II, table. Le portrait, d'après une toile au Musée de Budapest, *ibid.*, III.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 752, n° CCXXIV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 904, Voy. aussi Hasdeu, *Arch. Ist.*, III, pp. 200—201.

<sup>5</sup> Ureche.

Lorsqu'on parle de son « manque de confiance » dans les « mercenaires indigènes », qu'il aurait remplacés par des « mercenaires hongrois à cheval et à pied », leur faisant bâtir aussi des casernes, on peut opposer la garde hongroise que nous rencontrons aussi autour de Pierre-le-Boiteux <sup>1</sup>, de même que, du reste, autour de Iancu le Saxon, d'après l'exemple, que nous avons mentionné aussi, du roi Étienne de Pologne.

Mais ce prince, qui avait emprunté de l'argent aussi au patriarche Jérémie, jadis l'hôte de Pierre-le-Boiteux, et au cleric intrigant qui dominait alors au patriarcat, le didascale Nicéphore Karikios <sup>2</sup> ayant des rapports étroits avec l'ambassadeur d'Angleterre, qui s'était bientôt mêlé aux affaires <sup>3</sup>, avait aussi comme créanciers ces janissaires qui apparaissaient maintenant comme nouveaux capitalistes, se réservant, comme un endroit sûr de placement, les pays roumains. Alors que les autres créanciers attendaient l'heure d'être payés, ceux-ci, les Turcs, dans leur insolence, que craignaient aussi les vizirs, venaient eux-mêmes encaisser leurs termes. Nous connaissons par les lettres de la famille ragusaine de Mihnea la façon dont on allait avec ces parents étrangers à travers le pays pour rassembler les contributions; maintenant, en Moldavie, ceux qui étaient chargés de cette mission étaient accompagnés par des Turcs, qui, comme dans un pays étranger, s'attaquaient aux femmes, et les châtiments les plus sévères attendaient ceux parmi ces agents qui ne pouvaient pas arriver à rassembler la somme demandée. Comme on n'y réussissait pas toujours, on prenait des boeufs et on conservait la responsabilité fiscale des villages comme à l'époque byzantine <sup>4</sup>.

Une conspiration se produisit. Bucium, qu'on croyait en être le chef, fut exécuté, avec deux boïars de moindre qualité: un descendant de l'ancien conseiller princier Totrușanu et un Paos. Ce fut aussi le sort de Barthélemy Bruti lui-même

<sup>1</sup> Pour le paiement de ces « trabants et autres soldats » sous lui, Veress, loc. cit., p. 224.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, loc. cit. Cf. Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXVII (1905).

<sup>3</sup> Reproches d'Élisabeth; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 764, n° CCXXXVI.

<sup>4</sup> Ureche.

accusé de poursuivre un autre remplacement de prince : il se serait entendu avec le chancelier Zamoyski, qui, habitué à avoir toujours en Moldavie un ami fidèle, avait voulu faire nommer par la voie légale, intervenant auprès de la Porte et employant même une lettre du roi, ce Pierre, fils d'Alexandre Lăpuşneanu, qui avait derrière lui toute une histoire de vagabondage dans l'Empire <sup>1</sup>. A ce moment avait surgi, pas chez les Cosaques, mais chez les gens d'Orheiu et de Soroca, un prince Bogdan, qui prétendait être lui aussi fils d'Alexandre Lăpuşneanu, et il voulait qu'on oublie son nom précédent de Ionaşcu. Pour gagner les boïars, Aaron nomma comme grand logothète Nestor Ureche. Les Hongrois du prince remportèrent, sur la rivière du Răut, une victoire sur les troupes importantes des rebelles. Mais, contre l'opinion qu'on trouve dans la chronique sur « la méchanceté et le caractère terrible » d'Aaron, ce prétendant eut seulement le nez mutilé, pour être ensuite envoyé au couvent <sup>2</sup>.

C'est là qu'Aaron apprit en secret la destitution que lui avait préparée un autre parent, du nom d'Alexandre, qui avait pris femme à Péra et était sur le point d'épouser en secondes noces la fille du riche Levantin Morcato <sup>3</sup>. Lui-même assuré de l'appui des janissaires, intéressés à son règne, alla aussitôt à la Porte <sup>4</sup>. Et le fragment de note contemporaine qu'on reconnaît facilement dans la compilation, par les anciennes formes de langue, présente d'une façon pittoresque la façon dont il s'était faufilé pour échapper au mécontentement du pays, auquel il avait demandé, poussé lui-même par une nécessité inexorable, tant de sacrifices, et sous une forme si

<sup>1</sup> Pour Bruti, Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, pp. 262—263, n<sup>os</sup> CXX—CXXI. Son diplôme de noblesse polonaise, Veress, loc. cit., p. 214, n<sup>o</sup> 141. Pour ses efforts en faveur de Pierre, *ibid.*, pp. 160—161, n<sup>o</sup> CXVII. Il est question aussi d'un Français, trésorier du voévode de Valachie »; Veress, loc. cit., p. 284, n<sup>o</sup> 192. Un document d'Aaron, daté du 3 mai, n'a pas la mention du trésorier; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 904.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 161, n<sup>o</sup> CXVIII.

<sup>4</sup> Ordre du Sultan qu'on l'arrête, s'il passe en Transylvanie; Veress, loc. cit., pp. 286—287, n<sup>o</sup> 194. Réponse au n<sup>o</sup> suivant. Voy. aussi *ibid.*, n<sup>o</sup> 196, et *ibid.*, p. 293.

deux : « des courriers lui étaient venus de Constantinople avec des lettres lui annonçant qu'il est destitué... Donc le prince Aaron ne savait que faire pour que l'armée et le pays n'en sachent rien, car il craignait qu'on ne le tue... Donc il donna l'ordre secret aux courriers de n'en pas dire un mot, et aussitôt il envoya à Jassy des instructions à sa femme, pour qu'elle fasse tout emballer et descende vers le Danube. Quant aux boïars, il leur enseigna de faire appeler le peuple, et les remercia du service qu'ils lui avaient rendu, leur disant d'aller chacun chez soi, pensant qu'ils le feraient, et, de son côté, il aurait pris la route de Constantinople. Le lendemain, pensant que les gens de sa Cour sont déjà partis, ainsi que le peuple, montant à cheval il se dirigea vers Jassy, et ceux qu'il croyait être partis, il cherchait à les gagner de vitesse, pour que personne ne l'apprenne. Et beaucoup de gens de tous côtés y allaient. Alors, il convoqua les boïars et leur parla ainsi : « Je crois avoir permis que chacun revienne chez lui, mais qui donc les arrête ? ». On lui donna à comprendre qu'une partie de cette foule s'est déjà dispersée, mais que ceux qui ont leurs maisons du côté de Jassy et vers la montagne n'ont pas d'autre chemin. Et ils allèrent donc ensemble jusqu'au soir. Puis, pendant toute la nuit, on se hâta d'arriver à Jassy, où il ne s'arrêta guère, prenant aussitôt le chemin de Constantinople. Et, en chemin, les capouchis impériaux, qui venaient se saisir de sa personne et le mener devant l'empereur, surgirent devant lui <sup>1</sup>. »

Mais Aaron, arrivé à Constantinople le 25 juin 1592 <sup>2</sup>, ne s'appartenait plus à lui-même, mais aux janissaires qui lui avaient fourni l'argent nécessaire pour avoir le trône <sup>3</sup>. Leur attitude, car ils le retinrent parmi eux, était si menaçante que les chances d'Alexandre tombèrent. Donc le prince destitué regagna le règne par les efforts de

<sup>1</sup> Ureche.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 759—760, n° CCXXXII.

<sup>3</sup> Intervention de l'ambassadeur d'Angleterre, Veress, loc. cit., p. 282, n° 186.

ceux qui devaient ravoir leur argent <sup>1</sup>. Il fallut donc trouver à Alexandre, fils de Bogdan, une autre place, et, comme la coutume existait déjà de ne pas exiger de généalogie princière et que le pays d'origine était indifférent, le « Sourd » de Bucarest fut remplacé par cet autre Moldave <sup>2</sup>. En même temps, un Jean, fils du vieil Alexandre Lăpușneanu, qui était apparu en septembre à Constantinople, est exilé à Rhodes <sup>3</sup>.

De nouveau, les notices de Nestor Ureche nous font voir directement la réalité moldave. Aaron veut se débarrasser de tous ses ennemis. L'armache Oprea, qu'il envoya devant lui, devait nettoyer le terrain de toute « opposition ». Mais il trouva la résistance d'Ureche lui-même, qui avait été laissé comme régent, et celui-ci ne voulait pas servir les passions du prince qui revenait. Il objecta qu'il faut se bien garder de provoquer une émigration des boïars. On voit ce conseiller prudent prendre lui-même les mesures nécessaires pour quitter le pays; faisant semblant d'aller sur sa terre de Cârligătura, il passa, par Sorooca, vers ses anciens amis polonais; c'est en vain qu'Oprea avait fait donner l'ordre de « garder les frontières ».

Mais l'arrivée d'Aaron dans le pays devait être empêchée pendant quelque temps par l'invasion de son prétendu frère, Pierre.

Celui-ci entra dans le pays avec des Cosaques et occupa le trône, sans que les trabants hongrois eussent fait mine de résister. Ce client de Zamoyski trouva de l'appui auprès de quelques boïars. Une fois installé, il chercha à lier des rapports avec la Transylvanie et offrit aux Turcs, comme présent, un million de thalers <sup>4</sup>. Se posant comme protecteur des « pauvres », il promit au pays une exemption d'impôts pen-

<sup>1</sup> Le Sultan annonce à Sigismond Báthory cette nomination contre « Pierre le diable »; Veress, loc. cit., pp. 302—303, n° 210. Le capoudchi demande des troupes de Transylvanie; *ibid.*, pp. 304—305, n° 212. Lettres de Sigismond et lettres du capoudchi, n° suivant. Aussi *ibid.*, p. 311, n° 217.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, pp. 162—163, n° CXX.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 762, n° CCXXXV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 760—761, n° CCXXXIII.

dant trois ans<sup>1</sup>. On fit savoir à la Porte qu'au retour d'Aaron tous les boïars sont prêts à émigrer<sup>2</sup>, et dans leur pétition on trouve tout ce que nous avons déjà vu dans les notes d'Ureche<sup>3</sup>.

Mais le grand vizir ne permit pas au prince venu du côté des Polonais méprisés de s'installer. Le beglerbeg de Roumélie reçut l'ordre de passer le Danube, et les Transylvains devaient aider à la restauration d'Aaron<sup>4</sup>.

Pierre « le Cosaque » s'était formé une vraie armée, ayant à sa tête le vornic Orăș, d'une famille qui avait été aidée par Pierre-le-Boiteux<sup>5</sup>. Il avait avec lui des Cosaques, mais aussi d'autres soldats, et il sommait les Saxons de Bistrița de ne pas laisser passer des troupes contre « le prince élu de tout le pays de Moldavie ». Le 26 septembre, lui-même s'était avancé jusqu'à Baia, pour défendre la frontière<sup>6</sup>.

En automne, le 11 octobre<sup>7</sup>, un combat fut livré et Pierre, malgré tous ses trabants, ses soldats de la Cour et la foule qu'il avait pu rassembler autour de lui, fut vaincu par ces Hongrois. Le visage mutilé, à Constantinople même, il eut le même sort que le vieux Wisniewiecki, étant mis aux crochets. Plus tard, le Sultan, pris de pitié, ordonna de mettre fin à ses tortures en le faisant étrangler. Le corps tout nu fut laissé cependant aux crochets jusqu'au moment où la corde se rompit. Ceux qui l'avaient vu avaient admiré son corps robuste et la beauté de son visage. Il avait refusé aux Turcs le passage à l'Islam<sup>8</sup>.

A Bucarest, le neveu d'Aaron, Alexandre, qui avait épousé la femme, restée à Constantinople, de Pierre Boucle-

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 761—762, n° CCXXXIV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 763—764, n° CCXXXVI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, n° suivant.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 901.

<sup>6</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 713—714, n° MCCCXII.

<sup>7</sup> Veress, loc. cit., pp. 313—314, n° 220. Voy. aussi *ibid.*, p. 316. Mais Aaron se plaignait que les Hongrois de Sigismond n'ont pas été d'un grand secours; *ibid.*, pp. 325—326, n° 231.

<sup>8</sup> Hurmuzaki, XII, p. 765 et suiv.



d'oreilles, avait conservé, parmi les conseillers de son prédécesseur: Danciu, fils du boïar David de Brâncoveni, puis Radu Buzescu, qui était maintenant spathaire, mais il avait trouvé aussi d'autres courtisans: un Stanciu, grand postelnic, un Théodore ou Tudori, comis, un Stan stolnic. Peut-être avait-il amené avec lui le logothète Belobrad (ce qui signifie: barbe blanche)<sup>1</sup>. En fait de Grecs, il y avait Iani comme échanson, et comme trésorier un Pană (Panagiotis)<sup>2</sup>. On le voit confirmer une donation au vieux Mitrea et à sa femme, Neaga<sup>3</sup>: il fut nommé logothète, et la trésorerie fut confiée à Belobrad<sup>4</sup>. Le Grec Manta s'ajouta, au mois de mai 1593, comme postelnic<sup>5</sup>. « Franța », le grand spathaire, portait le nom du célèbre chroniqueur byzantin Georges Phrantzès. Plus tard, un Hadârbal, au nom syrien, est stolnic, et Dimo, « Dimola », s'ajouta comme échanson. Dans ce pays, l'ancienne république des boïars se conservait, malgré le caractère d'un prince capable de décisions qui lui créèrent le sobriquet de « Mauvais ».

Et, en même temps, Aaron recommence, avec Oprea à la tête du Conseil, avec Vartic et avec un Georges comme vornic, avec quatre étrangers à côté: Zota, grand postelnic, Alexis, grand stolnic, Iani, grand trésorier, et l'Albanais Coci (c'est-à-dire: le Rouge), comme comis. Il changera totalement son Conseil seulement en 1594, après la nouvelle révolution, due à ces mesures qui avaient dépassé toute prudence et avaient poussé vers le suprême désespoir.

---

<sup>1</sup> Peut-être est-ce une allusion au jeu de mots roumain où figure quelque chose ressemblant à ce terme.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 905.

<sup>3</sup> Cf., pour la famille, originaire du district de Buzău, Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1932, et Drăghiceanu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1931.

<sup>4</sup> Horatio Brown, *Calendar of State papers, Venice*, IX, 1592—1603, Londres 1897, nos 262, 272, 295, 296.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 905.

## CHAPITRE II

### NOUVELLE GUERRE TURQUE CONTRE L'EMPIRE DES HABSBOURG ET FORMATION D'UNE CROISADE

Sinan-Pacha avait perdu sa situation de grand vizir au mois d'août 1591. Sa place avait été prise par un autre Albanais, Ferhad, esprit pondéré, mais n'ayant pas une trop grande influence. Le 23 mars 1592, il fut donc déposé, pour faire place à Siavouch, l'ami des Français, celui qui avait aidé à la nomination de Pierre Boucle-d'oreilles et qui ne montrait pas avoir l'intention de commencer une offensive turque vers l'Occident.

Mais, dès cette année, les hostilités avaient commencé, sans même qu'on eût demandé l'avis de Constantinople, en Bosnie et en Hongrie. Le Pacha Hassan de Bosnie avait envoyé ses pillards au-delà de la frontière, alors que, du côté de Kis-Komorn, se produisaient d'autres envahissements de la province hongroise. Sans croire que cela signifiait rompre la paix, le même Hassan chercha à surprendre la forteresse de Sissek. On attaqua et on prit Bihić, dans la même Croatie, et Hassan se présenta de nouveau devant Sissek.

Or, le 29 janvier 1593, Sinan, appuyé par les spahis, revenait au pouvoir. Il avait un programme de plus en plus précisément défini. L'Empire, affaibli pendant les derniers temps et arrivé sur une pente d'anarchie et de corruption, devait être sauvé par la guerre, et, à savoir, par celle des guerres qui paraissait la plus facile et pouvant amener les plus grands avantages : contre les Impériaux, qui, de fait, payaient depuis longtemps tribut à la Porte. En ce qui concerne les conditions

de cette guerre, il pensait depuis longtemps à transformer les « provinces » danubiennes en un nouvel et puissant beglerbegat, qui seul aurait pu appuyer une offensive sérieuse.

L'occasion se présenta aussitôt. L'armée impériale, qui accourait défendre la Croatie, gagna, à Sissek, même, une brillante victoire. Dans ce combat du 22 juin 1593, périt Hassan, toujours agité, époux d'une princesse, puis le pacha de l'Herzégovine, Sinan de Klis, autre parent du Sultan. Les Impériaux considérèrent ce conflit comme une simple action devant repousser des « brigands », mais la honte en était si grande pour l'Empire Ottoman qu'elle ne pouvait pas rester sans revanche. On arrêta donc l'ambassadeur impérial et, avec Sinan en tête, une grande campagne victorieuse fut commencée, qui devait se prolonger jusqu'en octobre, lorsque, selon la coutume, on licenciait les armées turques. Mais le terrible guerrier restera aussi dans la suite à Belgrade, avec l'intention, bien arrêtée, de transformer les anciens conflits de frontière dans une grande guerre de conquête <sup>1</sup>.

Sinan avait laissé à Constantinople comme remplaçant celui qui a été son continuel rival, malgré l'origine commune albanaise, peut-être à cause d'anciennes haines de familles, Ferhad. Ce ne fut donc pas par le grand vizir, mais par ce kaïmakam que fut décidé le remplacement, en septembre, du Moldave qui régnait à Bucarest et qui, du reste, n'hésita pas à revenir à la Porte, ne se rendant pas compte du sort qui pouvait l'y attendre, après seulement quelques mois de gouvernement.

Avant cette décision, celui qui devait être son successeur, Michel-le-Brave, avait déclaré ouvertement son origine princière, cachée jusque là, car on ne connaissait que le jeune boïar d'aspect très fier, lorsqu'il était ban de Mehedinți, nouvelle dignité qui doit avoir été créée au moment où les Turcs annexaient la raïa de Severin, — et dans cette qualité, en 1582, il était chargé de veiller à l'édification du couvent, fondé par Mihnea et Catherine, à Tutana, dans le district

---

<sup>1</sup> Iorga, *Geschichte des Osm. Reiches*, II, p. 292 et suiv.

d'Argeș<sup>1</sup> —, puis, grâce à la protection du ban Iani, il fut nommé aga, dignité militaire de création plus récente, et stolnic, à partir de 1588<sup>2</sup>. Surtout c'était un riche propriétaire terrien, ayant, par sa femme, qu'il avait épousée vers 1583, Stanca, beaucoup de terres en Olténie, du côté du Danube qu'il avaient acheté des paysans<sup>3</sup>, réduits, à cette époque, sous la pression de tant de charges, à vendre d'abord leur héritage et puis leur propre travail, leur individualité même<sup>4</sup>.

D'après un récit qui appartient, très probablement, au domaine des légendes, il aurait été arrêté, amené devant Alexandre, condamné à mort et aurait échappé seulement par l'état d'ivresse du bourreau ou par l'effroi qu'aurait inspiré à ce dernier le regard foudroyant du condamné, mais, ordinairement, chez les princes de cette époque, les bourreaux étaient choisis avec soin, et leur action était sûre. Le récit que donne la chronique du Capitaine Constantin sur le serment qu'aurait prêté Michel, avec douze boïars, selon la coutume, qu'il ne pense guère à être prince, est de beaucoup plus admissible.

Donc, Michel arriva à Constantinople.

Ordinairement, celui qui avait été connu comme fils de prince cherchait un abri au-delà des frontières. Michel passa donc d'abord chez Balthazar Báthory, à Șimlău, ce cousin de Sigismond, qui rêvait d'être lui-même prince de Transylvanie<sup>5</sup>, étant, comme héritier, comte de Făgăraș, et lié à cette forteresse par sa mère, de sang roumain, Marguerite Mailat<sup>6</sup>; il avait aussi, par la donation récente de Sigismond, le village de Cârța, avec l'ancienne abbaye gothique, et

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Ist. lui Mihai*, I.

<sup>2</sup> Tocilescu, *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, VIII, p. 229; Odobescu, dans la *Col. lui Traian*, 1873, p. 181; J. C. Filitti, *Familia lui Mihai Vi-teazul*. Il remplaçait un Vintilă, portant un nom qui avait été celui de deux princes; Iorga, Hurmuzaki, XI, registes.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Istoria lui Mihai*, I, p. 33 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, *Constatări* (dans les *Studii și doc.*) et C. Giurescu, *Despre Români*.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., p. 323.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 240, n° 159.

d'autres villages voisins<sup>1</sup>. Ainsi, le fuyard se trouvait dans le très ancien fief des princes dont il venait.

Alexandre se plaignit à Constantinople pour l'abri qu'on avait accordé à l'exilé, et l'ordre arriva que celui-ci soit livré, avec l'argent princier qu'il aurait emporté<sup>2</sup>.

C'est pourquoi Michel se rendit à la Porte, où l'avait appelé Iani. Mais ce ne fut pas son seul appui. La bourse des princes fonctionnait en permanence.

L'ambassadeur d'Angleterre, Édouard Burton, participait à ces affaires<sup>3</sup>, et, dans le milieu oriental, il trouva le fils et successeur comme influence de Michel Cantacuzène, Andronic, qui était depuis longtemps introduit dans tout ce qui concernait les Roumains<sup>4</sup>.

De fait, la destitution d'Alexandre était depuis longtemps décidée<sup>5</sup>. On avait reçu des plaintes qu'il traite son pays de la même façon que l'oncle de Moldavie, prenant au-dessus de ce que ses sujets pouvaient donner, car les créanciers turcs restaient chez lui pour surveiller les encaissements. Une grande ambassade plaintive du pays arriva en juin 1593 à Constantinople, où il y avait toute espèce d'agents des rivaux pour les trônes roumains: des boïars, comme le

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 200—201.

<sup>2</sup> *Török-Magyarkori Okmánytár*, III, pp. 24—25.

<sup>3</sup> Les relations qui avaient été acheminées par Hareborne ne s'arrêtèrent pas seulement au règne de Pierre-le-Boiteux. Lorsque deux autres Anglais, Edouard Bushell et William Aldridge, se dirigèrent vers leur pays, apportant à Élisabeth des dons de la part du Sultan, qui consistaient en drap, brocart et une ceinture, ils passèrent, très bien accueillis, du côté de Michel, devenu prince, et d'Aaron, pour arriver en Pologne, où ils furent traités comme étant patronés par Hareborne lui-même; loc. cit., p. 306: « Sent by Mr. Edward Bushell and Mr. William Aldridge, overland, the 20 of March, who passed through Valachia and Moldava and so through Poland, where Michael, prince of Valachia, and Aron Vaïvoda, prince of Moldava, receiving letters from the Ambassador, entertained them with all curtesie, through whose means, by the great favour which his lordship had with the Grand Signior, they had not long before both of them bene advanced to their princely dignities ».

<sup>4</sup> D'après des notes de Pierre Grigorovici, un Arménien, peintre, boïar de Michel-le-Brave, dans Szamosközy et dans Wolfgang Bethlen, IV.

<sup>5</sup> Voy. Veress, ouvr. cité, IV, pp. 31—33, nos 17—18.

stolnic Nicolas, comme le hatman André, des Grecs, comme, à côté d'Andronic lui-même, un bizarre Polycrate Kamérimos, — ce qui paraît être un faux nom, — des Arméniens, comme un Bostan<sup>1</sup>, des Levantins, comme Benoît, frère de Barthélemy Bruti, des Ragusains, comme l'inlassable Jean dei Marini Poli, qui avait commencé un procès avec Pierre, mais travaillait pour le « Sourd », maintenant réfugié à Venise<sup>2</sup>. Le patriarche Jérémie lui-même écrivait au métropolite Georges Movilă, qui était resté avec son ancien maître, de hâter le départ de Pierre<sup>3</sup>. En ce qui concerne les candidats, celui qu' avait été jadis le prince Mihnea était accouru, et les ambassadeurs des boïars, lorsqu'ils parlaient des sympathies que le pays nourrissait même envers un maître musulman, s'inspiraient sans doute de lui<sup>4</sup>. Comme Aaron était soutenu par cet Andronic Cantacuzène, à cause de son récent mariage avec une femme de cette famille<sup>5</sup>, on offrait, avec un passeport du Sultan et un abri dans l'île de Chio<sup>6</sup>, à Pierre le Boiteux la possibilité de revenir: il se trouvait alors, après un voyage d'information jusqu'à Arco, dans la belle localité, au ciel serein, de Bolzano (Bozen), sous la protection de l'archiduc, si respecté, Ferdinand. On aurait donné à Pierre la Valachie, et, bien qu'il eût craint un nouveau risque, qu'il eût été torturé par la pensée qu'il a « mangé le pain du Sultan », avec lequel les Impériaux se trouvaient maintenant en état de guerre si sévère, et bien qu'il eût été strictement surveillé par ceux qui con-

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 330, 331—332, n° CCCLX; pp. 349—350 n° CCCCLXXXIII; Hurmuzaki, III, pp. 166—167, n° CLV.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 347, n° CCCCLXXX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 313, n° CCCCXLI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 233, n° CCCLVII; p. 397.

<sup>5</sup> Le mariage eut lieu au printemps; *ibid.*, p. 340, n° CCCCLXV. Lorsqu'Andronic dit qu'il a « créé princes les enfants de ses enfants » (*ibid.*, p. 473), il pense peut-être à quelque petite-fille par un fils ou une fille. Plus loin, il est dit: « à cause de mes nombreux gendres, j'ai mis en risque ma vie et mon âme; *ibid.* On a essayé d'une autre explication; D. Rouso, *Opere postume*.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 312, n° CCCCLXXXIX. Le n° suivant vient de Sinan.



Fig. 41. — Michel-le-Brave (fresque de Căluuiu).

voitaient sa fortune, il paraissait disposé à l'accepter <sup>1</sup>. De fait, il avait demandé pardon à « l'empereur » païen, et nous avons sa pétition <sup>2</sup>: on se rappelait à Constantinople qu'il était parti du pays à cause de la destitution de Sinan <sup>3</sup>. Il signait encore, dans sa retraite, avec le titre des deux pays roumains, employant pour la Valachie la forme moldave « Terre des montagnes » <sup>4</sup>.

Mais, comme, de ce Tyrol, n'arrivait pas encore l'acceptation nette de cette offre, Andronic, — et Pierre avait des rapports avec le roi de Pologne et montrait à Ungnad que, où qu'il soit, il continuera à servir la Maison d'Autriche <sup>5</sup>, — s'étant uni à Iani, s'arrêta sur la personne du « ban Michel ». Pierre apprit cette occupation de sa patrie par une lettre de Cantacuzène datée du 17 novembre, ayant ce contenu: « jusqu'ici, je retenais la Valachie pour Votre Seigneurie, mais, maintenant, voyant les exigences du temps et le retard de Votre Seigneurie, ainsi que la réputation mauvaise et misérable du prince Alexandre et ses intrigues, sur lesquelles nous ne pouvons pas passer, je me suis efforcé et suis arrivé à faire du ban Michel un prince de Valachie ».

A cette occasion aussi, fut affirmé ce principe dynastique que Pierre-le-Boiteux avait tant contribué à renforcer: « j'ai pensé qu'il est beaucoup meilleur que tant de misérables begs, qui ne montrent aucune légitimation, ni par leur père, ni par leur mère, mais sont naturellement des misérables et des menteurs et des hommes du commun » <sup>6</sup>, — c'est-à-dire des paysans —, « et indignes, de quelque façon qu'on les considère. Mais le pays a été content de la nomination du ban Michel, et il a remercié Dieu qui a pensé à eux et leur a donné un si bon pasteur chrétien, aimant les pauvres », —

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 311, 312, n° CCCCXXXVIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 342, n° CCCCLXXI.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, III, pp. 171, 172, n° CLIX.

<sup>6</sup> Dans une autre lettre d'agent grec, que nous pouvons donc attribuer au même Andronic Cantacuzène, on parle de « pâtres »; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 331.



comme Pierre-le-Boiteux, — « et craignant Dieu. Et ils ont béni aussi feu mes parents parce que je l'ai aidé, avec le secours du très bon Dieu et avec la puissance du très-honoré empereur, dont le règne soit longtemps continué, l'empereur des empereurs, et je l'ai créé prince et j'en reçois beaucoup de signes de gratitude. Il est digne de gouverner une nation: plutôt lui qu'un autre »<sup>1</sup>.

Quelque temps auparavant, le même Andronic Cantacuzène affirmait cette nécessité politique de ne pas confier ces pays d'ancien droit dynastique à n'importe quel aventurier, sans aucune ascendance princière, et ce fidèle du cruel grand vizir déclare que les dix boïars venus avec des plaintes contre Alexandre ont été convoqués, et il en a appris le motif de toutes les souffrances et la source de tous les mécontentements: « la ruine de ce pays et le mauvais état (où il se trouve) sont venus peu à peu parce qu'on y changeait les princes: l'un était pâtre, l'autre simple serviteur<sup>2</sup>, un troisième Cosaque », — ce qui était une allusion au dernier usurpateur, le « pâtre » devant être Étienne et le « serviteur » Alexandre, — « et parce qu'on ne fixait pas, dès le début, la somme due, et ils sont pauvres, et ils viennent et dépouillent leurs sujets, et ils rassemblent une fortune pour eux, et des objets et des pierres précieuses, et ils n'ont cure d'être vus, et ces princes eux-mêmes ne savent pas ce qu'ils sont ». Il y eut alors une interruption de la part de Sinan, et le récit continue de cette façon: « Le pays n'a plus pu tolérer ce qu'il souffrait de la part d'un prince injuste et avide, et il a demandé qu'on lui donne une fois un prince qui descende de parents princes et que toute sa lignée soit des princes. Et, si, par quelque hasard, le pays a été attaqué et pillé (comme la lettre est secrète, au lieu de pays, on dit: « couvent »), que ce prince vienne et qu'en dehors de lui personne ne pense à gouverner ces pays »<sup>3</sup>. Andronic Cantacuzène pense aussi à Pierre, mais le principe reste le même pour Michel aussi, comme on le

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 373—374.

<sup>2</sup> Aaron était présenté ainsi par Michel.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 309—310, n° cccxxxvii.

voit, du reste, par la même lettre. Et, dans une lettre rédigée en roumain et adressée au même Pierre, il est question de « ces hommes incapables qui ne peuvent servir à rien et qui sont donc intolérables »<sup>1</sup>. Puis, invitant l'ancien prince, ce Roumain a des accents de sympathie pour le pays: « tous les hommes désirent revenir vers les leurs, où se trouvent ensevelis leurs ancêtres, leurs parents et leurs frères ». « Rappelez-vous combien d'églises ont été fondées par vos ancêtres et par vos frères et par Votre Seigneurie elle-même »<sup>2</sup>.

Mais, en novembre, on croyait que cette nomination de Michel, qui dut aller au camp de Sofia<sup>3</sup>, pour demander à Sinan la confirmation définitive, pourrait être retirée au profit de Pierre-le-Boiteux: le patriarche Jérémie l'affirme, faisant l'éloge de la puissance d'Andronic<sup>4</sup>, qui retient maintenant la Moldavie pour ce prince Pierre<sup>5</sup>.

Nous n'avons pas de rapport diplomatique détaillé sur la nomination du nouveau prince, dont il est visible que le groupe grec, duquel dépendaient tant les changements de princes, n'attendait rien d'autre que, dans les conditions légales dont ils parlent, une domination paisible, épargnant les pauvres, et certainement aussi avec le souci de remplir les obligations envers les créanciers. Pour la Valachie, ces conditions étaient particulièrement difficiles, étant donnée l'obligation de payer toutes les dettes des prédécesseurs, et les deux successeurs de Mihnea s'étaient glissés trop vite sur le trône pour pouvoir les contenter. L'absence d'une information, qui aurait été si désirable, étant donné le grand éclat de bravoure qui devait sortir de l'élection de cet homme inconnu, dans des circonstances si obscures, au moment où commençait une grande guerre devant durer deux années, même longtemps après que ces terribles yeux du guerrier Sinan, l'initiateur, se seront fermés, au milieu de la défaite,

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 349—350, n° CCCCLXXXIII.

<sup>2</sup> *Ibid.* Il lui rappelait aussi son ancien séjour à Alep.

<sup>3</sup> Lettre d'amitié adressée à Sigismond Báthory, de Bourgas; Veress, loc. cit., p. 38.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 370—371, n° DXVI.

<sup>5</sup> *Ibid.*

s'explique par le fait que l'ambassadeur impérial, Kreckwitz, avait été jeté en prison, alors que le baïle de Venise n'avait d'intérêt que pour la campagne de Sinan, qui avait été mise en mouvement difficilement et arrêtée ensuite en chemin par de grands empêchements.

En décembre à peine <sup>1</sup>, nous avons un document du nouveau prince <sup>2</sup>. Il n'est entouré presque exclusivement que par des gens de sa société, qui l'avaient connu comme boïar, auprès desquels il avait rempli des charges, étant même parent de quelques-uns d'entre eux. Il n'y a que des personnes d'un certain âge, peu aptes à la guerre: on ne peut pas dire si le ban qui n'était pas présent, car il avait sa résidence à Craiova, où il administrait avec une certaine autonomie, pouvant délivrer aussi des documents comme ceux des princes, était, dès ce moment, Mihalcea. Celui-ci, portant un nom slave, était cependant un Grec de Chio, qui s'occupait d'affaires à l'époque de Mihnea et de Catherine. Comme chez beaucoup d'autres, le guerrier qui était en lui ne s'était pas encore développé. Puis, le vieux Mitrea, dont la femme Neaga porte le même nom que la princesse de Mihnea, fondateurs d'un monastère à Tisău<sup>3</sup>, auquel Alexandre avait accordé une nouvelle confirmation. Michel nomma postelnic son beau-frère Dragomir, qui avait épousé Marie, fille du prince Petrașcu et était lui-même un homme d'un certain âge; il avait rempli beaucoup de missions à l'étranger. Les conditions dans lesquelles avait été nommé le nouveau prince l'amènent à retenir auprès de lui un plus grand nombre de Grecs que n'importe lequel de ses prédécesseurs. Ainsi, un Dimitraki, totalement nouveau, qui était spathaire; un Pancrace, trésorier, garant pour le paiement des dettes, appartient au même cercle de Constantinopolitains. Coci, l'Albanais d'Aaron, avait commencé sa carrière à Bucarest. L'échanson est l'ancien postelnic d'Alexandre,

<sup>1</sup> Voy. le document du 7 décembre (Bibl. Ac. Rom., 9-LXXII), cité dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 103.

<sup>2</sup> Cf. E. Hagi-Mosco, *Boierii lui Mihai Viteazul*, dans les *Analele Olteniei*; T. Holban, dans l'*Archiva soc. șt. și lit. din Iași*, XXVII (1930); P. Panaiteșcu, *Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, pp. 73—79.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, *Appendice de documents intérieurs*.

Manta, qui sera employé lui aussi dans l'administration de l'Olténie. On peut considérer comme un élément jeune, d'élan, seulement André, qui, ancien hatman en Moldavie, était devenu grand logothète dans cet autre pays<sup>1</sup>, mais il devait sa place à son association avec les Grecs pour procurer le nouveau règne.

Le même mélange de Grecs se présente pour le Conseil du prince voisin, avec lequel, au commencement, malgré les amitiés grecques communes, Michel n'a eu aucun rapport, alors que les anciennes relations en Transylvanie l'amènèrent à se diriger vers Sigismond, et, de son côté, Aaron, au cours de ses premières négociations avec les chrétiens, ne voulut pas savoir qui règne en Valachie. A Jassy le boïar le plus influent était Oprea, maintenant logothète, puis Vartic, de la famille de celui qui avait servi plusieurs princes pendant la première moitié du XVI-e siècle: il est vornic du Pays Inférieur, ayant pour le Pays Supérieur comme collègue un Georges, qui semble être celui de Lozna, un Lozinski, par son acte de noblesse polonaise, dont la fille, Élisabeth, sera femme de Jérémie Movilă, et une église « Lozonschi » existe à Jassy jusqu'aujourd'hui<sup>2</sup>. Mais, en outre, il y a des Grecs, comme Zota, le postelnic, ou Alexis, qui est stolnic, comme le trésorier Iani. Les notes de caractère « nationaliste » que Nestor Ureche avait laissées à son fils Grégoire montrent le mécontentement du pays: « le pays grinçait de dents et les réfugiés guettaient aux frontières », ces réfugiés de Pologne, qui, à une époque où apparaissaient de nouveaux prétendants en Occident, comme un certain Wolfgang, fils du prince Bogdan<sup>3</sup>, comme un fils d'Étienne Tomşa, qui errait à travers les pays d'Empire<sup>4</sup>, comme un bon guerrier, Élie, fils d'Alexandre Lăpuşneanu, qui venait de paraître chez les mêmes Impériaux<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Voy. J. Ionaşcu, *Despre hatmanul moldovean Andrei, ajuns mare logofăt al lui Mihai-Vodă Viteazul*, dans J. Minea, *Cercetări istorice*, XIII—XVI (1940), pp. 97—105.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Doamna lui Ieremia-Vodă*, dans les *Mém. Ac. Roum.*

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Pretendenţi*, loc. cit.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., pp. 242, 262, n<sup>os</sup> 162, 172.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, III, p. 192, n<sup>o</sup> CLXXXV.

et où se dirigeait vers Venise la veuve de Iancu, avec son fils, Bogdan <sup>1</sup>, n'étaient que les anciens boïars, arrêtés en chemin, de Pierre-le-Boiteux, dont ils désiraient le retour, comme celui d'un bon gardien de la tradition et d'un homme paisible <sup>2</sup>.

Mais Michel ne changea pas son Conseil, alors qu'au printemps de l'année 1594, Aaron en a un autre. On y trouve une quantité d'hommes nouveaux, dont le logothète Gligorcea Crăciun <sup>3</sup> et un vornic improvisé dans la Moldavie Inférieure, descendant d'une famille mêlée aux guerres civiles, Moțoc; dans le Pays Supérieur, il y a un Thomas (Tamás), présenté cependant sous une forme hongroise, qui nous ferait croire à une origine des régions sous la montagne, où existent des colonies de cette race (Tamás rappelle le nom du village de Tămășani). Le fidèle Oprea garde le Dniestr à Hotin, ce qui montre une nouvelle et plus grande importance de cette puissante forteresse, et à côté de lui il y a un Jean; de nouveaux boïars, Basile et Élie, sont burgraves de Neamț, et ceux de Roman, Isaac et Stan, sont aussi de nouveaux venus. Le hatman est Răzvan, fils d'une servante qu'on croyait avoir été Tzigane, mais c'était un vrai guerrier, venu de Valachie, où l'avait connu Michel, qui parle, cependant, avec un profond mépris de son origine. Le spathaire est un certain Brohnea, portant un nom si populaire, l'échanson, un Jérémie, qui, sans doute, n'est pas Movilă, resté l'ami de Pierre-le-Boiteux et vivant en exil, pour être ensuite, à cause de la parenté de sa mère, Marie, avec la dynastie des Lăpușneanu, un prétendant au trône. Drăgan est stolnic, un Constantin comis. Quant aux Grecs, on conserve seulement la situation de postelnic pour un Ienaki, et un Crétois de nom du Kalogéras a le Trésor <sup>4</sup>.

Ces changements venaient de la situation dans laquelle la guerre turco-allemande mettait Aaron, qui jusque là avait été

<sup>1</sup> Recommandation de l'empereur, dans le même volume.

<sup>2</sup> Ureche.

<sup>3</sup> Pour les explications, l'étude de M. Minea, sur le prince Aaron et son époque; dans *Cercetări istorice*, VIII—IX. Le logothète Bârlădeanu avait été tué. Voy. aussi la *Revista Arhivelor*, III<sup>1</sup>, pp. 104—107.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 905; cf. *ibid.*, p. LXXXV. Cf. Sterie Stinghe, *Istoria besariceii Șcheailor Brașovului*, Brașov 1899, Appendice, pp. 2—3.

un homme sans aucune distinction et sans aucun programme de règne, malgré sa jeunesse et sa passion de vivre et de faire la guerre. Dès le mois de septembre 1593, quand il avait pu voir tomber son neveu de Bucarest, Aaron avait cherché des rapports avec les Impériaux de Cassovie, mais pour s'assurer seulement, en cas de malheur, une retraite au milieu des chrétiens <sup>1</sup>.

L'Occident s'était préparé à la guerre, et il cherchait à faire des hostilités entre Sinan et les Impériaux une nouvelle croisade. L'esprit romantique, dont était animé ce siècle, culminait dans le désir de recommencer la guerre sainte. Car c'est l'époque où, unissant l'idée de la foi à toutes les sentimentalités gracieuses de la nouvelle poésie en langue vulgaire, le Tasse, lié au duc Alphonse de Ferrare, auquel s'étaient adressés tour à tour Pierre Boucle-d'oreilles et Jean Bogdan, chantait « La Jérusalem conquise » et « La Jérusalem délivrée ».

Un Pape de croisade, suivant la ligne des conquêtes religieuses l'Orient européen, qu'avait tracée l'activité, si largement répandue, et procurant tant de vraies victoires, de Possevino <sup>2</sup>, Clément VIII, qui avait suivi tous les progrès de la propagande en pays roumains, employa un émule de ce Jésuite, Komulović, qui était, à Rome, Padre Comuleo, étant venu de ce côté dès 1583 <sup>3</sup>, pour que, ensuite, employant sa connaissance des langues slaves, il soit dirigé vers toute puissance chrétienne d'Orient, dans le but de la gagner à appuyer l'offensive courageuse de l'Empire. Par des lettres adressées aussi aux Cosaques, au nom desquels avait paru un Stanislas Chlopicki <sup>4</sup>, et à Sigismond Báthory, qui avait été

<sup>1</sup> C'est ce que dit Sigismond Rákóczy, dans une lettre adressée à Nicolas Palfy (2 octobre); *ibid.*, p. 366. Il en aurait écrit aussi à l'empereur. Voy. J. Sârbu, *Ist. lui Mihai Viteazul*, I, p. 128.

<sup>2</sup> Voy. Pierling, *Báthory et Possevin*, Paris, 1887.

<sup>3</sup> J. Bărbulescu, *Cercetări istorico-filologice*, p. 81; Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 45—48; *Studii și doc.*, I—II, p. XL.

<sup>4</sup> Voy. Racki et Pierling. *L. Komulovica izvijestajlistovi o poslanstvu njegovu u Tursku, Erdelj, Moldavsku i polisku*, dans les *Starine* de Zagreb, 1882;

élevé, lui aussi, pour être un guerrier et qui s'était cherché, par une ambassade formelle, celle de Josika, à Florence, un mariage en Occident, avec la sœur de Virginio Orsini, Éléonore<sup>1</sup>, et vers le prince de Moldavie, qui, continuant aussi la politique de Pierre-le-Boiteux envers les catholiques, et il avait écrit à Rome, reconnaissant le primat du Pape<sup>2</sup>, était connu par le Saint-Siège, ainsi qu'envers le prince valaque, dont le nom même était inconnu<sup>3</sup>.

Dans les instructions données à ce prélat visionnaire, qui avait cru jadis que les Moscovites pourraient arriver en quelques mois jusqu'à Constantinople on recommandait, ainsi que nous venons de le dire, de chercher des rapports aussi avec les princes roumains. Aaron avait un secrétaire français, qui pourrait aussi servir, avant qu'on s'adresse aux Slaves des Balcans et même aux habitants du Caucase<sup>4</sup>. On rappelait aux Roumains « leur descendance des Latins et des Italiens », leur devoir de regagner la gloire des

*Novi izvori o L. Komuloviku; ibid.*, XV; Eugène Barwinski, *Причини до историјносног вјесник Рудолфа и Папи Климентија VIII з Козакима в 1593, 1594, 1596, 1896*. Cf. Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 400, 406—407, 407—408; Cyrille Karalevskij, *Relațiunile dintre Domni români și Sfântul Scaun în a doua jumătate a veacului al XVI-lea*, dans la *Rev. Cat.*, II et III (citée aussi ci-dessus). Komulović était un Dalmate de Spalato (Split), d'où la forme italienne de son nom. Ses projets chrétiens et panslavistes allaient jusque bien loin, atteignant, en 1595 et 1597, la Russie moscovite du Tzar Fédor, qu'il gagna en effet à la croisade. Il a pu être qualifié de « premier écrivain » (slave) « contre la Réforme ». Murko, ouvr. cité, p. 46, note 4; p. 63. Il cite aussi l'Histoire de la Croatie en croate par M. Klaić, V. pp. 355—398. Aussi Joseph Matousek, *Turecká válka v evropské politice v letech 1592—1594*, Prague, 1933.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., pp. 263, 267, 273—274, 296—297, n<sup>os</sup> 173, 175, 179, 200. A ce moment, les frères toscans Genga: Fabio, qui avait épousé Zamfira Noroceca, et Simone, gagnent une influence à la cour d'Alba-Julia; *ibid.*, p. 271, n<sup>o</sup> 178. Sigismond pensait, en 1592, aussi à une alliance avec la fille de Georges Zrinyi, de la famille du défenseur de Szigeth; *ibid.*, p. 297, n<sup>o</sup> 200.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, p. 391 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Starine*, XV, pp. 228—229; Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, p. 36 et suiv. Le résumé dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 127—128. On parlait aussi d'un candidat catholique au trône de Valachie, qui de Kameniec se serait déjà rendu à Constantinople.

ancêtres<sup>1</sup>. De fait, Komulović passait d'Alba-Julia, où il avait assisté aux débats de la Diète et avait appris les bizarres projets de Balthazar Báthory sur les pays roumains, et, venant à Jassy vers la fin du mois de mars, il recevait des recommandations pour les Cosaques et pour le Moscovite lui-même<sup>2</sup>.

Ses efforts ne furent pas vains. Certains chefs de Cosaques, qui n'avaient jamais reçu de personne des lettres adressées comme à des princes, se montrèrent disposés à servir la croisade, fût-ce même sous une autre croix que leur croix orientale, par leur pillage coutumier, dont l'avantage, si bien connu, aurait été accru, maintenant, par des subsides payés à terme —, et ici, comme on le verra, résidait la grosse difficulté, car personne dans cette armée chrétienne n'était disposé à mettre l'argent sur la table.

Bien que les Impériaux, malgré les succès du début, dont ils se glorifiaient, se trouvassent dans une situation difficile, sans une armée permanente et un Trésor plein et bien que beaucoup de Hongrois eussent préféré une domination turque se laissant gagner par Sinan, qui parlait aussi de la « conquête de Vienne » et promettait qu'il relèvera l'ancien État hongrois et aidera au couronnement d'un roi, ils ne trouvèrent personne qui pût accomplir avec le même sérieux et le même succès une pareille œuvre de gagner des alliés à la Guerre Sainte. C'est à peine si le commandant de la Hongrie Supérieure, lui-même dénué de moyens et souvent trahi, l'Allemand Christophe de Teuffenbach, qui suivait l'exemple d'un Zay et d'un Rueber, lia des rapports, qui étaient, du reste, traditionnels, entre Cassovie et Jassy, avec Aaron, auquel il ne pouvait pas même promettre quelque chose de précis, n'ayant aucune autorisation<sup>3</sup>. Un Hongrois, autrement inconnu, Valentin Prepostváry, qui prétendait connaître les pays roumains de la même façon que Vienne elle-même<sup>4</sup>, commença une autre action, sur son propre compte,

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> D'après les *Starine*, loc. cit., Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 128—129.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, III, p. 173 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 176—178, n<sup>os</sup> CLXVI—CLXVIII.



assurant qu'il est en état de la mener à bonne fin. S'y ajouta, pour mettre en mouvement le jeune prince transylvain, si ambitieux, un fanatique Jésuite espagnol, de grande lignée, Alonso Carrillo, ancien précepteur et maintenant confesseur de ce jeune prince, dont la correspondance a été heureusement conservée à côté de celle du Croate <sup>1</sup>.

En ce qui concerne la Cour, — on envoyait des émissaires au grand-duc de Moscou et on cherchait à gagner en Pologne le chef du clergé catholique <sup>2</sup>, — elle crut arriver à quelque résultat en écoutant les propositions de quelqu'un qui n'était autre que l'homme d'affaires Jean dei Marini Poli, l'ancien courtisan de Mihnea et mari de Prepia, nièce de la princesse Catherine, qui avait passé ensuite en Moldavie comme fermier des douanes et parasite financier de Pierre-le-Boiteux, contre lequel il devait poursuivre ce long procès destiné à troubler les derniers jours du vieillard <sup>3</sup>.

Cet homme connaissait bien la Moldavie d'Aaron, dont il s'était cependant détaché pour apparaître de nouveau, sans rien des formes d'un agent politique, avec une nouvelle mission, lui permettant de fouiller dans la pensée d'un tchaouch imprudent, qui croyait avoir affaire seulement à un financier de Raguse. Dans une liste de boïars envoyée à l'empereur à Prague, il mentionne, ce qui nous permet de connaître tout un monde autrement ignoré: Vartic, Georges, burgrave de Hotin, mais, à côté d'eux, aussi d'autres qui se trouvaient au-delà des frontières, comme Luc Stroici, Jérémie Movilă, Ureche, qui conservait ses rapports aussi avec Pierre-le-Boiteux <sup>4</sup>, le hatman André de Bucarest, Andronic (« Androni »), le postelnic de Constantinople, Ivan Norocea, de Transylvanie, puis une quantité de boïars autrement inconnus:

<sup>1</sup> Al. Szilágyi, *Carrillo Alphonx diplomáciai működése, 1594—1598*, éd. de l'Académie Magyare, Budapest, 1877. Voy. aussi Hurmuzaki, III, p. 205.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 400 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 185 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 233, n° CCCLVIII; p. 317 et suiv., n° CCCCLXVIII. Comme témoins, figurent à ses côtés le burgrave Georges, Jora, autre burgrave, Siméon Stroici, Théodore Veveriță, qui prend le titre de « secrétaire », et le rédacteur des diplômes, Ionașcu.

Sabbas le stolnic, Basile l'échanson, Albotă, auquel on donne par erreur le titre de grand logothète, un Talpeș, qui serait hatman, « grand capitaine », à côté de l'aga Caraïman, « capitaine de la cavalerie », les personnages inintelligibles qui sont « Melisuan » (Melissino ?), affublé du titre de grand postelnic, et Georges « Setopite » (Șeptelici ?), qui aurait été « vicepostelnic »<sup>1</sup>.

En Valachie, où le Ragusain avait habité plus longtemps, ayant une situation de beaucoup supérieure, le catalogue présenté aux Impériaux, qui croyaient que Étienne y règne encore et lui écrivaient<sup>2</sup>, est plus long et contient, non seulement les boïars de Michel, que Jean avait sans doute connu à l'époque où il était conseiller principal de Mihnea, mais aussi des hommes appartenant à tous les partis, entre lesquels ceux qui seront les compagnons du nouveau prince sur le chemin des luttes, des triomphes et des malheurs. Nous avons ainsi un Démètre, sur le compte duquel on ajoute qu'avant d'être vornic, donc à la tête du Conseil, il a été « grand ban de Craiova, dans le Pays Inférieur » (*Inferior Valachia*), Danciu, Mitrea, tour à tour vornic et trésorier, Dan, « grand trésorier, ancien vice-chancelier », que nous retrouverons au moment décisif de la révolte de Michel, puis le spathaire Pierre, qui n'est que Râșcanu, le cousin par alliance de Mihnea, Chisar, bien connu, Radu Buzescu comis, le stolnic Vintilă, déjà rencontré, un échanson Démètre, un logothète Ivan « de Ruda », c'est-à-dire Rudeanu, un aga Jean, intitulé « grand capitaine de la cavalerie et de l'infanterie », un Radu Alimoș (nom qui rappelle l'ancienne légende d'Almus chez les Hongrois; ici, « Alimas Cusa », ce qui pourrait être plutôt un Buzea), qui semble plutôt avoir été ce qu'on appelait en Valachie un « kloutchar de arié » (« carigiel di campagna »), avec l'explication que c'est « une honorable dignité chez les Valaques », l'échanson Vlad, un Calotă (« Calosa ») sloudchar, un Stroiță postelnic, encore un Buzescu (on l'appelle lui aussi « Cusa »), qui est chambellan, un « Borsa » sloudchar, dont le titre est expliqué comme celui qui distribue les ordres,

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, p. 197.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 185—186, n° CLXXVII.

un Radu Băleanu, qui est grand comis et que le Ragusain confond avec la famille des Gagliani, dont faisait partie le banquier de la princesse Catherine, bien que le nom du grand logothète Pierre Băleanu soit bien rendu. Suit un second Danciu, « postelnic, grand chambellan », qui est un Brâncoveanu, Udriște, « vice-comis », encore un Băleanu, qui arrivera très haut par sa bravoure, sous Michel, et, enfin, le descendant de Socol, Radu Socol, postelnic, un Dragomir, un Radu et encore un Calotă, tous des postelnics, un Radu, intitulé « vice-trésorier », et un vice-spathaire « Wulso », qui serait Vâlcu<sup>1</sup>. Intéressant catalogue, par lequel on apprend l'existence de boïars qui, sans avoir une place au Conseil, conservaient leur titre, et l'existence, constatée aussi en Moldavie par les notes de Nicolas Brzeski, d'une catégorie inférieure de « boïars du second rang ».

Jean dei Marini Poli arrive donc en Moldavie<sup>2</sup>, dont le grand passé militaire ne lui était pas inconnu : « La Moldavie était jadis redoutée par la Transylvanie, la Pologne et les Turcs, lorsqu'elle était florissante et forte de ses 100.000 soldats », mais, aujourd'hui, après tant d'extorsions, de guerres et de pillages, pouvant donner tout de même 25.000 guerriers, à côté des 35.000 qui sont attribués à la Valachie, et la Transylvanie représente, grâce au prestige des Băthory, une puissance supérieure et redoutée<sup>3</sup>. Le Ragusain nourrissait de grands projets : il voyait maintenant la Transylvanie devant être assurée par les mesures cruelles dont il sera question, la Dacie combattante, reconstituée par l'adhésion des deux princes, et, à côté, les Cosaques, appuyant de leur témérité, les Serbes, en pleine rébellion, comme il en a été dans leur district de Banat, les Bulgares, les Albanais se relevant à une nouvelle vie chrétienne sous la Maison d'Autriche, dont l'homme qui jusque là n'avait connu que la poursuite du gain se déclarait un fidèle avéré<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 196—197, n° CLXXXIX.

<sup>2</sup> Lettres d'Aaron au Pape; Veress, loc. cit., p. 149.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, III, p. 205.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 204. Le nombre des Serbes révoltés, qui, ne recevant pas de secours de Transylvanie, furent détruits, se serait élevé à 2.000.

L'apparition de cet agent plénipotentiaire, qui avait le droit de conclure un traité avec les Moldaves, date des mois de mai—juin. A ce moment, le baïle de Venise savait par un Pérote qui revenait de Moldavie que, si chez les Valaques circulent certains « paperuzzi », c'est-à-dire « pauvres popes » grecs, avec une allusion à Nicéphore le didascale, envoyé en Moldavie pour recueillir les informations désirées par Sinan, Aaron, sachant parfaitement le désordre et la misère qu'il y a dans le camp du vizir, — qui cependant devait conquérir, en juillet, prenant et faisant tuer le comte de Hardegk, Raab, puis Tata, et le mauvais temps l'empêcha de se saisir aussi de Komorn <sup>1</sup> —, se forme une puissante armée, dont le compte exagéré s'élève à 4.000 arquebusiers et 10.000 cavaliers, cherchant aussi à faire fondre pour lui des canons <sup>2</sup>; s'attendant à une guerre, il avait envoyé son Trésor en Pologne.

De fait, le Moldave avait été très prudent dans les réponses qu'il avait données aux excitations qui lui étaient venues d'être, dans cette croisade des chrétiens, un bon chrétien lui-même. Il est bien certain qu'il n'avait pas l'étoffe d'un chef brave, comme il l'avait prouvé dans sa rivalité, assez difficile, avec ce brave en réalité qu'avait été le prétendant Pierre le Cosaque. Il écrivait, le 1-er janvier 1594, à cet aventurier qui était Prepostváry qu'il est « lié de lourdes chaînes et de cordes qui l'empêchent d'agir ». Il avait raison de dire qu'il ne peut pas s'appuyer sur les paroles d'un simple particulier et qu'il lui faut des lettres scellées de la part de l'empereur <sup>3</sup>. Au fond, ce qu'il cherchait, et c'est pour cela qu'il écrivit aux Transylvains, dont l'armée l'avait aidé quelques mois auparavant à regagner son siège, c'était d'empêcher le passage par son pays des Tatars, qui peut-être devaient poursuivre jusqu'en Valachie, et que ses maîtres lui avaient déjà annoncés. Le 15 avril, il écrivait à Zamoyski, lui demandant de l'aider à repousser ces bandes tatares, qui sont sur le point d'arriver

an <sup>1</sup> Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, III, pp. 301—303. Parmi les combats, on trouve aussi le prince italien Virgilio Orsini.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 178.

<sup>3</sup> *Ibid.*, III, p. 177, n° CLXVII.

du côté de Lăpușna: de son côté, il ira les rencontrer vers Soroca <sup>1</sup>. Il avait fait appel aussi aux Cosaques, les préférant, malgré l'attaque récente de deux de leurs chefs, Lobodă et Nalévaïko, pendant la foire de Orheiu <sup>2</sup>, à ces terribles visiteurs tatars. Il en donnait la nouvelle aussi au général impérial Teuffenbach. Pour épargner à la Moldavie le pillage de la part des guerriers du khan, il s'offrait à paraître en armes. Il ne faut pas craindre, disait-il, les Turcs: on pourrait passer dans le Banat, et jusqu'à Mohács, la place de l'ancienne bataille perdue par le roi de Hongrie, et même jusqu'à Constantinople, où janissaires, spahis, grand vizir et autres vizirs sont en querelle. De son côté, il est prêt (16 février) <sup>3</sup>. Dans la lettre adressée à Teuffenbach, Aaron faisait savoir qu'il a communiqué le danger qui le menace à Zamoyski lui-même, qui, bien que se trouvant à la tête d'une bonne armée, capable de résistance, évitait tout conflit avec les Turcs et avec leurs vassaux. Prêt à jurer sur le texte d'alliance qu'on lui apporterait, il assurait que, si l'hiver se passe sans aucune attaque de la part des Turcs, « Dieu donnera certainement aux chrétiens la victoire sur ces Infidèles, qui sont terrifiés. . . Quant aux Tatars, je suis capable de les retenir <sup>4</sup> ». L'archiduc Matthias, averti, prisait beaucoup de pareilles dispositions <sup>5</sup>. Mais, de ce côté, il n'y avait rien de sûr, au mois de mars, quand un tchaouch vint annoncer au prince de Moldavie que les Tatars arrivent et qu'il faut les nourrir

<sup>1</sup> P. P. Panaitescu, *Documente privitoare la istoria lui Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, pp. 9—10, n° 1. Lettres de Kornis en rapport avec cette invasion, Veress, loc. cit., pp. 66 et suiv., 71—72, n° 39.

<sup>2</sup> Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 134—136. Dans cette source, Slobodka est, bien entendu, Lobodă; Ureche a intercalé, par erreur, cette information au milieu du règne d'Étienne-le-Grand, donc un siècle auparavant. Il est question, dans la source que nous venons de citer, aussi d'une attaque à « Turgion », qui n'est que Tighinea; *ibid.* Zamoyski répondit avec orgueil que, de son côté, s'il est question du roi ou de l'intérêt de son pays, il ne collaborerait pas avec de pareils « brigands », mais, ouvertement, il irait jusqu'à combattre des « monarques »; *ibid.*, p. 136, n° 1.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, III, p. 179.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 180, n° CLXXI.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 182 et suiv.

dans le pays <sup>1</sup>. Et Aaron conserve sa décision: il ne se laisse pas effrayer par ces « 150.000 » Tatars, car 10.000 chrétiens pourraient les vaincre au moment où ils enverraient paître leurs chevaux. Les Turcs d'Asie même ne représentent pas grand'chose <sup>2</sup>.

Peu après, les Tatars firent la même chose que le beglerbeg de Roumélie en 1590: ils avancèrent jusqu'à Sniatyn, mais Zamoyski mit le royaume et les régions voisines à l'abri de l'action dévastatrice. Ainsi, Jean dei Marini Poli trouva Aaron au milieu de ses conseillers de guerre, ayant avec lui une armée et son pays encore intact.

Un long rapport naïf de ce diplomate improvisé, qui amenait un projet de déclaration en latin, pour être signé par Aaron, et celui-ci devait l'accepter, bien que nous n'ayons pas le texte même signé par lui, mais seulement ce formulaire portant la signature du seul Ragusain <sup>3</sup>, montre bien ce qui s'était passé en Moldavie jusqu'à la conclusion de ce « traité », qui, en lui-même, n'avait pas une valeur réelle et était sujet à des doutes, même en ce qui concerne l'acceptation définitive de la part du prince.

Sans avoir encore des rapports avec son voisin Michel, Aaron attendait, non pas le concours des Cosaques, qui, en ce moment, n'était plus nécessaire, mais une confirmation définitive de la part du prince de Transylvanie, qui devait décider <sup>4</sup>.

D'après le rapport du Ragusain, le prince de Moldavie avait arrêté l'envoi du tribut et rassemblait ses troupes: 8.000 Cosaques devaient venir à son secours, et il avait établi avec Comuleo aussi la somme nécessaire pour les payer. Sigismond avait promis d'envoyer des trabants hongrois et des Szekler, sous le commandement de Pancrace Sennyei <sup>5</sup>. Mais rien ne vint du côté des montagnes, et les Tatars purent surgir aux frontières du pays. Le 30 juin ils étaient près de Jassy, où Aaron entretenait toute une armée, composée de

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 185, n° CLXXVII.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 193—194, n° CLXXXVI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 200 et suiv.

<sup>5</sup> Voy. aussi la lettre d'Aaron adressée à lui, *Tört. Tár*, 1879, pp. 24, 28.

« 10.000 Roumains et 4.000 Hongrois », mais il n'osa pas livrer la bataille aux envahisseurs, se bornant à défendre sa capitale. Une somme d'argent que ces Hongrois essayèrent de leur reprendre les amena à partir, prenant le chemin de Sniatyn<sup>1</sup>. Jean dei Marini attribue cet empêchement à la résistance qu'opposèrent à l'idée de la croisade ces puissants cercles transylvains qui croyaient que le pays ne peut être conservé paisible que sous les ailes du Sultan.

De son côté, Sigismond, conseillé par les jeunes gens dont il s'était entouré, se montrait prêt à conclure avec les Impériaux, mais seulement si on lui assure l'indépendance de la Transylvanie, si on lui reconnaît un titre supérieur et on lui donne pour femme une archiduchesse, si on lui accorde le collier de la Toison d'Or, si on lui assure enfin un secours en argent et en soldats, ainsi que, au cas d'un malheur, une retraite honorable<sup>2</sup>. Il ne se vendait pas pour rien !

Il avait à peine vingt et un ans, mais, élevé par des Jésuites comme un prince de la Renaissance italienne, avec tous les sports et toutes les ambitions, il était décidé à gouverner d'une façon tyrannique, par lui-même, fût-ce contre ses parents les plus proches, car on lui avait parlé du régime de Philippe II, le souverain du catholicisme, qui n'avait pas pardonné même à son fils, don Carlos. On employait couramment à cette époque certaines méthodes, et la morale publique permettait d'écarter tout adversaire, sans regarder à la forme et à la méthode. Un contemporain dit qu'il avait devant lui l'image de son oncle, le roi Étienne, dont il aurait désiré être le successeur en Pologne, ainsi que le voulait, du reste, un de ses cousins rivaux, le cardinal André, évêque de Varmie, à un âge tout aussi jeune. Mais personne ne croyait à sa maturité, et tout aussi peu à une sagesse à laquelle il n'arrivera jamais<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 731—732, lettre d'Aaron, adressée à Nicolas Jaszlowiecki.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, pp. 199—200, n° CXVII.

<sup>3</sup> « Non è pero maturo, nè di prudenza atta a sostener la mole che s'hà preso su le spalle »; Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, p. 391 et suiv. Cf. Pietro Busto, dans Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 28, n° LXII.

Des ordres lui étaient venus, bien que pas trop pressants, mais surtout de simple forme, de Constantinople, pour marcher contre les Impériaux, se réunissant à son voisin, le pacha de Timișoara<sup>1</sup>. Ces ordres ne pouvaient que confirmer son ancien désir de rompre avec les Turcs et de se présenter au monde sous l'aspect brillant d'un croisé. Dès le début, il voyait dans les pays roumains voisins de simples provinces de vassalité appartenant de droit à l'ancien royaume de Hongrie, qui devaient revenir naturellement à sa royale domination transylvaine. Les Impériaux avaient sondé déjà ses intentions, dès avant le commencement de la guerre, lui envoyant quelques conseillers hongrois ou des délégués militaires de Cassovie<sup>2</sup>.

L'idée d'une domination hongroise venant de Transylvanie sur les pays roumains du Sud n'appartenait pas seulement à Sigismond, mais aussi à ce Balthazar Báthory, qui avait témoigné de l'amitié à Michel pendant ses jours difficiles et qui, comme nous l'avons montré, avait aussi du sang roumain dans les veines et, en outre, était habitué à travailler avec des Roumains, dont probablement il parlait même la langue, étant donnée sa longue domination dans le pays de l'Olt. Teuffenbach lui-même assurait que le jeune prince, d'après ce qu'assurait le cardinal André, qui avait paru à Cassovie, serait disposé à soumettre à l'empereur, comme pays vassal, la principauté qu'André lui-même croyait pouvoir gagner très facilement pour lui-même<sup>3</sup>. C'est en tout cas la première tentative de ce monde magyar de Transylvanie de disposer, sous le règne valaque de Michel, des pays roumains. Le cardinal lui-même, qui devait périr vaincu par ce même Michel, trouvait que le projet est réalisable, mais

<sup>1</sup> Sources narratives transylvaines; Barovius, dans *Mon. Hung. Hist., Scriptores*, Szamosközy, Bethlen. Puis l'exposition détaillée du milieu politique général à ce moment, dans Jean Sârbu, *Istoria lui Mihai Viteazul*, I, p. 107 et suiv.

<sup>2</sup> Mêmes sources narratives.

<sup>3</sup> Iorga, Hürmuzaki, XII, p. 2, n° v. Voy. Joseph Kolberg, *Beiträge zur Geschichte des Kardinals und Bischofs von Ermeland, Andreas Báthory*, Braumberg, 1910.



de son côté, l'officier allemand, auquel il avait parlé, jugeait que ce prélat, peu sérieux, malgré les dix ans qu'il avait de plus que Sigismond, est « sage, modeste et capable de comprendre »<sup>1</sup>. Du reste, même dans un projet de croisade rédigé par le Pape Grégoire XIII, et qui contient aussi l'Albanie, il était question d'envoyer en Moldavie le cardinal Báthory<sup>2</sup>.

Pour le moment, si Michel n'avait pas sous ses ordres des mercenaires hongrois, ceux qui se trouvaient auprès d'Aaron<sup>3</sup>, qui, du reste, ne l'appuieront pas contre les Tatars, provoquaient, par leurs prétentions et par leur mauvaise conduite, une protestation violente du pays, et, lorsque leur solde fut diminuée, ils allèrent déposer à la Cour leurs armes, déclarant qu'ils partent, de sorte qu'il fallut que la solde soit accrue et qu'on leur donne, par dessus le marché, un banquet. Mais, à côté, des troupes indigènes, étaient rassemblées, et celui qui n'amenait pas avec lui tout ce qu'il lui fallait était battu sur la plante des pieds<sup>4</sup>. Après quelques jours, les Tatars pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient, et celui qui avait déjà payé ses mercenaires était forcé de faire la même chose aussi avec ces sauvages envahisseurs<sup>5</sup>. Il les fit passer dans le Maramourèche, confié à Gaspar Kornis et au comte roumain de cette province, Jurj Pogan, qui mentionne, encore au mois de mai, « cette armée qui a passé par le Maramourèche, sous le commandement de Kornis, mille hommes, payés en argent »<sup>6</sup>. Mais Kornis fut totalement vaincu<sup>7</sup>.

En juillet, une troisième diète transylvaine était appelée pour décider quelle sera, à ce moment critique, la politique

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 3, n° v.

<sup>2</sup> Cârdea, ouvr. cit., p. 49.

<sup>3</sup> Entre autres, aussi Gaspard Kornis; Iorga, *Studii și doc.*, I et II, p. 13.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 3—4, n° vi.

<sup>5</sup> Voy. aussi plus haut. Les mesures prises par Sigismond aux défilés, Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 4, n° viii. Les Tatars avaient passé par Halicz. Voy. n° suivant.

<sup>6</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 721—722, n° MCCCXXIV. Voy. aussi *ibid.*, pp. 724—725, nos MCCCXXIX—MCCCXXX.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 726, n° MCCCXXXII. Voy. aussi le n° suivant. Pour « une autre série de Tatars », *ibid.*, pp. 728—729, n° MCCCXXXVI.

du pays. Sigismond aura devant lui l'ancien régent Kovacsöcsy<sup>1</sup> et la famille d'ancienne origine roumaine, Kendy, mais aussi Balthazar, qui voulait, maintenant aussi comme jadis, toute la Transylvanie. Retardant sa décision, il se borna à lancer des convocations pour l'armée qui se rassemblait à Turda.

A cette date, avant la grande décision de Sigismond contre ses ennemis intérieurs, Aaron, conseillé aussi par Răzvan, s'était déjà décidé. Il reconnaissait être sujet de l'empereur chrétien et voulait unir aux États des Habsbourg son pays, se déclarant prêt à aider de toutes façons l'Empire; mais le texte apporté par Marini, car lui-même n'aurait pas pu le rédiger dans un latin si correct, et, en Moldavie, malgré le secrétaire moscovite et même le secrétaire « français », ne se trouvait personne qui aurait pu le faire, ne prévoyait aucune somme d'argent, aucun contingent d'armée, aucun projet de guerre, se bornant à assurer une retraite dans le pays de l'empereur<sup>2</sup>. Un jour auparavant, était mise par écrit la lettre adressée à Rodolphe II, à laquelle s'ajoutait une missive de l'impérial hatman: dans la première, on trouve une plainte contre Sigismond, qui n'a pas aidé à repousser les Tatars venus en Moldavie<sup>3</sup>, et nous avons vu que le prince de Transylvanie n'avait pu le faire, même sur son propre territoire.

L'empereur, qui avait reçu par le moyen de Carrillo une lettre d'Aaron et lui avait répondu, ajoutait, au cours du même mois, aux deux cents cavaliers qu'il avait déjà envoyés, le nombre de gens de pied qu'avait promis à la Moldavie son frère, l'archiduc Matthias, avec l'instruction formelle que le nombre de soldats de cavalerie, en cas de danger, pourra être élevé jusqu'à 2.000, ce qui représentait sans doute une très importante concession<sup>4</sup>. Et, cependant, il y avait des personnes qui croyaient, malgré les offres d'Aaron, par son

<sup>1</sup> Un ordre de lui comme chancelier, Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 723, n° MCCCXXVII.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, pp. 193—194, n° CLXXXVI.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 6—7, n°s XIII—XIV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 8, n° XVI.

envoyé, Michel Tolnay, capitaine des mercenaires hongrois, qu'il est préparé à collaborer pour « chasser les Turcs d'Europe et de Constantinople », qu'il serait néanmoins capable de se réfugier dans les pays des Habsbourg, en cas de danger, comme son prédécesseur <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, p. 391 et suiv.

### CHAPITRE III

## LUTTE POUR L'INDÉPENDANCE DE MICHEL-LE-BRAVE

Par son contrat avec l'empereur, Aaron avait rompu avec Sigismond. Il n'avait plus besoin de celui qui ne l'avait pas satisfait même au moment de sa restauration, et nous avons vu qu'il s'en était plaint. En ce qui regarde Michel, il avait envoyé, vers le mois de juin, Radu Buzescu en Transylvanie<sup>1</sup>, pensant pouvoir collaborer à la guerre contre les Turcs, car il avait été convaincu, dès le commencement, en homme d'expérience, qui savait bien gouverner sa fortune, qu'il ne réussirait pas à payer la dette restée des princes antérieurs. Marini rencontra en Transylvanie l'ambassadeur valaque. Il dit dans son rapport : « Ils ont conclu un traité avec le prince de Transylvanie, jurant d'être prêts dans leur camp et de lever les armes contre l'ennemi, en compagnie de ce prince de Transylvanie et avec celui de la Moldavie »<sup>2</sup>, et il ajoute que ceci doit se passer de concert avec l'empereur. Michel déjà aurait auprès de lui 10.000 hommes et il demandait qu'on engage pour lui 10.000 Cosaques; il serait très satisfait de pouvoir se gagner aussi des Russes de Moscovie. La chronique du pays écrite pour la famille des Buzescu affirme qu'il y avait déjà aussi une alliance avec Aaron<sup>3</sup>: Stroe,

<sup>1</sup> Chronique du pays, p. 277. Sur lui, Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 139—140 (aussi la bibliographie).

<sup>2</sup> Et concluseno con principe di Transilvania con giuramento di esire pronti in campo et sulevar l'arme contra inimico in compagnia di eso principe di Transilvania et quello di Moldavia; Hurmuzaki, III, p. 202.

<sup>3</sup> *Mag. Ist.*, IV, p. 277.

frère de Radu, était allé la conclure <sup>1</sup>. Marini lui même était décidé à passer les montagnes, mais il constatait « certains actes de trahison » (*alcuni tradimenti*), de sorte que, non seulement lui, le Ragusain, mais aussi Komulović, n'ont pas osé venir trouver Michel. Il est question, sans doute, d'un premier conflit avec les boïars, si nombreux, qui se sentaient liés par toute leur vie de tradition avec les Turcs.

Cette tradition turque fut coupée en Transylvanie par Sigismond, qui employa le bourreau.

Pour en arriver à une révolution si sanglante, il fallut d'abord passer par toute une série d'actes et d'attitudes politiques capables de montrer, chez celui qui rêvait d'être dès lors roi de la Dacie et successeur des empereurs byzantins, un manque complet de sérieux et de conséquence.

Ayant appris que les soldats réunis dans le camp voudraient se révolter et venir se saisir de sa personne, il s'enferma dans le lointain château de Chior, déclarant que sa seule intention est d'aller à la maison de la Vierge de Loreto <sup>2</sup>. Il fallut l'intervention de son ancien éducateur, Carrillo, pour le ramener à Cluj, et là, d'après le conseil de cet agent pontifical, qui suivait avec méthode et patience son projet de former une ligue chrétienne, ordre fut donné d'arrêter les membres de l'opposition turcophile. Furent mis en prison le chancelier, les trois Kendy, dont François avait joué un rôle important dans l'histoire du pays, jusqu'à cet âge avancé, où il se trouvait dans un mauvais état de santé, et même Kovacsöcsy, qui avait été à la tête d'une grande ambassade envoyée à Constantinople en 1592 <sup>3</sup>; parmi les prisonniers on rencontre aussi le mari de la mère de Sigismond <sup>4</sup> et son intime jusque là, Sennyei lui-même, qui devait accourir avec les Szekler au secours d'Aaron, et surtout celui qui était considéré comme le chef des ennemis du prince, Balthazar Báthory,

<sup>1</sup> Aussi un ambassadeur de la part d'Aaron.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 100 et suiv. Du reste, il conserva plus loin aussi ce désir.

<sup>3</sup> *Ibid.*, III, p. 302, n° 211.

<sup>4</sup> *Ibid.*, IV, p. 100 et suiv.

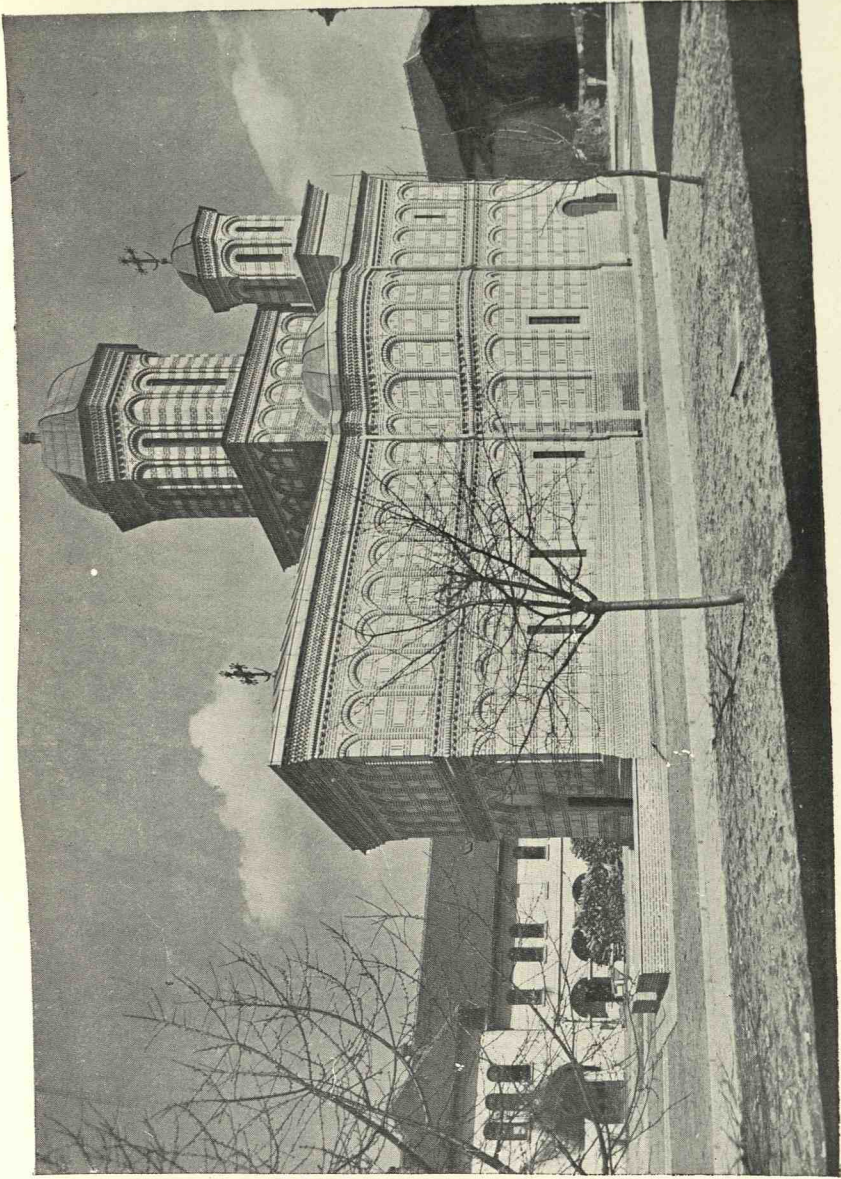


Fig. 42. — Église de Michel-le-Brave à Bucarest.

se trouvait sur cette liste de proscription. Josika, qui désirait être chancelier du pays, conseilla d'en finir au plus vite avec ceux qui avaient été si gravement offensés qu'il ne pouvait plus être question de réconciliation. Ils furent donc étranglés, presque tous, en prison. Les amis de ceux qui venaient de mourir cherchèrent un abri en Pologne chez Zamoyski, dont la femme, Grisélidis, était la cousine des Báthory<sup>1</sup>.

Pour le moment cependant rien n'avait été conclu avec l'empereur Rodolphe. Celui-ci n'avait encore, dans ces régions, qu'un seul allié, un seul vassal et associé dans la guerre contre les Turcs, Aaron. Au nom de ce prince, le chef des mercenaires hongrois, Tolnay, déclara à Prague, en septembre, insistant sur l'idée fondamentale de son maître que les Turcs ne peuvent pas vaincre, bien qu'ils eussent pris deux forteresses, mais pas aussi la troisième, qu'il y a déjà une union de trois pays et qu'elle sera maintenue, même si l'empereur ne donne pas un appui efficace. Michel, bien qu'il ne fût pas représenté, aurait été tout aussi sûr. En Pologne, par Komulović, on aurait pu déjà gagner le vieux Iaslowiecki, qui, réuni aux Cosaques, se serait déjà jeté, en dépit de la défense intimée par le chancelier, sur les villages, restés sans défense, de la Crimée tatare. On communiquait aussi ces informations, que nous retrouvons dans les lettres de Marini, sur certains actes de trahison de la part des commandants allemands<sup>2</sup>.

Bientôt Michel montra qu'il tient parole: il participa à la grande démonstration cruelle contre les Turcs, faisant tuer à Bucarest les créanciers de cette nation qui, depuis longtemps, le blessaient par la façon insolente dont ils demandaient un argent ne pouvant pas être recueilli si vite et d'une façon si certaine sur un pays aussi épuisé.

Il avait été amené à se presser par l'ordre d'intervention en Transylvanie contre Sigismond, qui venait de lui arriver:

<sup>1</sup> Mêmes sources narratives transylvaines et, comme témoignage contemporain, *Monumenta Comitialia Transylvaniae*, III, pp. 53—58.

<sup>2</sup> Rački et Pierling, loc. cit., p. 21 et suiv. Cf. Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 129—130; Hurmuzaki, XII, p. 11 et suiv.

avec Aaron et avec l'ancien Mihnea, devenu Mohammed, avec ses voisins de Vidine et de Silistrie, avec l'avant-garde des akindchis, commandés par le successeur du célèbre Michalogli du XV<sup>e</sup> siècle, avec les Tatars et les Turcs de la Dobrogea, il devrait entrer dans le pays révolté et « ne pas laisser une pierre sur l'autre », l'intention étant d'annexer à l'Empire Ottoman ce pays sans cesse agité. Plus tard, lorsque, pendant ses jours malheureux résultés de son amour pour la chrétienté, il se sentait obligé de montrer quelle était la source de ses actions, Michel mentionne lui-même l'ordre qu'il avait reçu à ce moment <sup>1</sup>. C'est alors qu'il apprit qu'une attaque se prépare contre lui-même, par la visite d'un Turc important, comme l'était le kadilisker, c'est-à-dire le grand juge de l'armée, qui aurait été chargé de le tuer dans son palais lui-même.

Donc, au lieu de se soumettre à l'intimation, impérieuse, d'entrer en Transylvanie comme ennemi, Michel se fit envoyer, de cette Transylvanie menacée, le contingent de troupes dont il sentait le besoin, à l'heure où il n'avait pas encore une armée, car le pays ne présentait pas, à ce qu'il paraît, encore la possibilité d'armer les paysans que nous avons constatée tant de fois en Moldavie. Mais, après la fuite de Pierre Boucle-d'oreilles, on avait remplacé les canons, dont disposaient dans une certaine mesure aussi les Moldaves: leur nombre avait été même accru tout récemment.

On avait envoyé à Michel, pendant les premiers jours de novembre, quelques trabants et Szekler, qui se trouvaient déjà à Bucarest vers la moitié du mois. On avait choisi comme chefs des personnes connues et ayant des liens étroits avec les Roumains: le burgrave de Făgăraș, Michel Horváth, et cet Étienne Becheș, qui portait le nom du prétendant roumain de jadis à la domination de la Transylvanie <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Angelo Pernice, *Un episodio del valore toscano nelle guerre di Valachia alla fine del secolo XVI*, dans l'*Archivio storico italiano*, 1935; traduction roumaine pour l'« Association » de Transylvanie; analyse dans Iorga, *O istorie a lui Mihai Viteazul de el însuși*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, V (1935).

<sup>2</sup> Chronique du pays, p. 228. Pour la date, Simon Nösner, dans Trauschensfels, *Deutsche Fundgruben zur Geschichte Siebenbürgens*, Brașov, 1860,





Fig. 43. — Preda et Stroe Buzescu, fresque dans l'église de Căluțiu.

Les créanciers, et non seulement les Turcs, mais aussi d'autres, furent appelés pour régler leurs comptes. Ils présentèrent ce dont il était question et se défendirent désespérément: Stroe Buzescu fut blessé. Mais les canons de Michel démolirent l'édifice de la Trésorerie, où résistaient encore ceux qui s'y étaient enfermés. Ce fut aussi la fin de ce kadilisker, qui cependant fut tué<sup>1</sup> pendant la nuit, dans la maison où descendaient les Turcs. Puis, comme c'était la coutume à Byzance, lorsque devant la multitude rassemblée au cirque on annonçait le pardon des charges fiscales, Michel fit venir tout le monde pour voir la façon dont sont détruits tous les documents sur la base desquels le pays avait été, pendant longtemps, affligé par les créanciers et par les Turcs qui les accompagnaient. En échange, il appela tous ceux qui voulaient s'inscrire sous les drapeaux de la croix, qu'il devait maintenir pendant si longtemps d'une main victorieuse.

On avait frappé le coup intentionnellement vers le commencement de l'hiver, sachant que les soldats turcs, qui n'avaient plus, depuis longtemps, le dévouement des anciens janissaires et spahis, refusaient avec opiniâtreté de faire leur service au-delà de la date coutumière, héritée des Byzantins: la fête de Saint Démètre<sup>2</sup>. Il était facile pour les Turcs de proclamer la guerre contre les rebelles du Danube, de nommer parmi les prétendants les remplaçants: Radu, fils de Mihnea, Étienne-le-Sourd, Bogdan, fils de Iancu le Saxon; mais faire la guerre c'était un peu plus difficile. L'armée qui devait attaquer Michel partit en plein désordre, affligeant Constantinople par leurs brigandages et leurs crimes, d'après une mention d'origine anglaise<sup>3</sup>.

p. 61. Pour la conduite habituelle de ces éléments, voy. Veress, ouvr. cité, IV, p. 13 et suiv.

<sup>1</sup> Le bruit courut que certains Turcs revenant de l'armée avaient aussi péri; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 129.

<sup>2</sup> La description dans la chronique du pays, dans Szamosközy, IV, p. 95; dans Hurmuzaki, III, p. 415. Cf. aussi Veress, loc. cit., IV, pp. 152, 155, 158—159. Aussi des discussions de détail dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 149, note 1.

<sup>3</sup> Hakluyt, loc. cit., p. 309.

En ce moment, Aaron, qui, tuant lui-même ses créanciers turcs <sup>1</sup>, aurait dû participer à une action collective contre les cités du Danube, conformément au programme, — et son ambassadeur à Prague affirmait de nouveau que l'armée turque peut compter à peine 10.000 hommes capables de combattre <sup>2</sup>, — en avait été empêché cependant par le manque de foi de la part des Cosaques, qui s'étaient sentis attirés de nouveau en Moldavie, où les avaient appelés certaines personnes optimistes, comme les prélats qu'employait la Rome pontificale, croyant que ce ramassis de brigands est un État capable de donner une armée.

Dès le mois d'octobre, ces bandes avides, et incapables de faire la distinction entre chrétiens et « païens », entre amis et ennemis, se jetèrent sur la Moldavie, qui venait à peine d'échapper à la menace tatar. Une source sûre parle de 8.000 hommes, nombre égal à ce que Aaron avait voulu prendre à son service, leur promettant entretien et paiement. Ils vinrent avec ce même aventurier Chlopicki qui, étant envoyé en Moldavie dès 1583 <sup>3</sup>, avait séduit de ses offres les cercles roumains et impériaux, mais aussi avec le brigand Nalivaïko <sup>4</sup>, et devant eux flottait le drapeau à l'aigle bicéphale, que leur avait envoyé l'empereur. Il semble qu'ils ne purent pas s'entendre avec Aaron pour une collaboration militaire, et, de son côté, celui-ci leur refusa les canons dont ils auraient eu besoin pour détruire les murs des forteresses de la raïa.

Aaron, mal servi, encore une fois, par ses Hongrois, s'enfuit donc vers la frontière valaque <sup>5</sup>, et, quant aux ca-

<sup>1</sup> Pour un tchaouch turc envoyé aux Polonais, qui fut tué par son ordre, et des massacres de chrétiens à Constantinople, voy. la lettre d'Aaron, Veress, loc. cit., p. 182, n° 99.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 12, n° xxvii. Tolnay reçoit des éloges de la part du nonce en Allemagne, Speziano; *ibid.*, p. 16, n° xli; p. 21, n° lii. Un prétendant paru à Vienne y avait été arrêté; *ibid.*, p. 14, n° xxxiv.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, p. 16, n° xxiii.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 9, n° xix. Ambassadeur en Transylvanie en octobre; *ibid.*, p. 10, n° xxii. Ambassadeur vers l'empereur; *ibid.*, p. 10 et suiv.

<sup>5</sup> Lettre datée de Putna (il s'agit de la rivière, et pas du monastère de ce nom), adressée à Sigismond, Veress, loc. cit., pp. 143—144, n° 79 (31

nons, les Cosaques s'en saisirent. Les traînant après eux, ils se jetèrent sur Cetatea-Albă, où depuis longtemps on n'avait pillé. Certains croyaient que dans cette invasion il y avait aussi une revanche de l'ancien ennemi qu'était resté, pour Aaron, Zamoyski <sup>1</sup>, mais le roi s'en défend avec indignation <sup>2</sup>. En tout cas, le courage du Moldave avait été soumis de nouveau à une épreuve difficile et malheureusement définitive.

Le troisième de l'alliance, Sigismond, n'avait fait jusque là aucun mouvement contre les Turcs dont il s'était séparé d'une façon si « héroïque ». Jusqu'au mois de novembre, son ambassadeur n'était pas encore arrivé à Prague <sup>3</sup>. Pour pouvoir présenter quelque chose de son côté, il crut devoir s'attribuer tout ce qu'avait accompli, dès le début, Michel, et ceci dans la forme la plus grossièrement orgueilleuse. Il allait si loin dans son impudeur que, après avoir dit « que c'est lui qui a amené le voévode valaque à abandonner l'Empire turc et à se soumettre à lui », il l'a vu ensuite, impressionné par la puissance des Turcs, « douter et vaciller » (*nutantem et vacillantem*), et c'est pourquoi il a envoyé ses soldats dans le pays voisin; ce sont eux qui ont tué tous les Turcs, les anciens et les nouveaux, et l'on commençait déjà à attaquer les gués du Danube <sup>4</sup>. Il fit ensuite répandre à l'étranger par des lettres, — car on a vu qu'il avait tardé jusque là l'envoi d'une ambassade à l'empereur et qu'il avait évité de conclure tout pacte avec lui, — que Michel lui a prêté hommage, qu'il a dû, pour montrer sa fidélité, envoyer en Transylvanie sa femme et son jeune enfant, baptisé Petrașcu, — ce qui est encore une preuve qu'il se considérait très honnêtement

---

octobre). En ce moment, il y avait à côté de lui le commandant transylvain Barcsai.

<sup>1</sup> *Ibid.*; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 22, note 2. En août, on parle de leur attaque à Reni-Tomarova, localité comprise elle aussi dans la raia; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 185, n° CXLVI.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 19 — 20, n° XLIX. Plaintes auprès de lui; *ibid.*; pp. 21—22, n° LIV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 12, n° XXVIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 18, n° XLVI, 23 novembre; lettre à l'archiduc Matthias.

comme le fils de Petrașcu-le-Bon, — que c'était le pays même qui tenait au lien avec la Transylvanie et que ce pays a forcé son prince à conclure l'alliance. Il affirmait, le 21 novembre, qu'il n'a cependant aucun traité avec Michel, qu'il lui a fallu s'assurer de ce voisin par les armes, car les décisions du Valaque dépendent de la fortune des armées turques et que Sinan comptait passer l'hiver dans ce pays, où « des Turcs venaient sans cesse de tous côtés », que lui, Sigismond, envoya d'abord des soldats pour assurer les Roumains qu'il ne leur veut aucun mal et puis 4.000 soldats pour décider Michel, qui aurait ordonné aussi un massacre des Turcs et un passage du Danube <sup>1</sup>. De son côté, Josika annonçait en Italie qu'« une grande partie de la Valachie s'est soumise à la Transylvanie », ce qui amenait un juge compétent des circonstances, mais qui ne connaissait pas tous les artifices asiatiques de la diplomatie magyare dominante en Transylvanie, à se demander : « comment peut-il y avoir un lien d'amitié entre ces deux princes, si l'un occupe les États de l'autre ? ».

Alors qu'Aaron attendait le départ des terribles hôtes que les cercles catholiques lui avaient préférés, parce qu'on supposait qu'ils sont capables de faire plus de dommages aux Turcs et parce qu'ils craignaient aussi que Sigismond, qui, de fait, rêvait d'attaquer Timișoara et jusqu'à Orade <sup>2</sup>, mais ne faisait rien, ne se mêle à la Moldavie pour faire « une guerre aux mouches », Michel cherchait à se saisir de la forteresse danubienne de Giurgiu, employant ses canons et ceux qui avaient été apportés de Transylvanie, mais les Turcs faisaient bonne garde, et ils avaient reçu du secours de Roustchouk, sur la rive droite <sup>3</sup>. Michel ordonna aussi des attaques contre toutes les forteresses du Danube, d'après une tradition qui s'était conservée depuis le vieux guerrier Dan, depuis le cruel Vlad l'Empaleur, et « il fit dévaster, mais sans occuper aucune des forteresses, tous les nids turcs de Vidine, de Hârșova,

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 152. Cf. aussi, *ibid.*, pp. 155, 158—159, n° 86. A ce même moment, il envoyait Étienne Bocskai à l'empereur. Geszty devait entrer dans le Banat turc; *ibid.*, p. 161.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 18, n° XLV.

<sup>3</sup> Chronique du pays.

de Măcin, d'Isaccea et de la Dobrogea; des raids furent tentés jusque dans la région des Balcans, à Rasgrad <sup>1</sup>.

Maintenant, le pauvre Aaron s'était entendu avec les Cosaques, qui, tout en acceptant de sa part le salaire individuel, de deux ducats de Hongrie par mois, travaillaient sous son nom, mais pour eux-mêmes. La forteresse de Smil, l'Ismaïl des Turcs, fut ainsi dévastée <sup>2</sup>. Mais Aaron lui-même fut celui qui ordonna de tuer jusqu'aux fêtes de Noël tous ses hôtes turcs <sup>3</sup>. On ne peut pas connaître d'une façon certaine ce qu'il a pu communiquer à l'empereur par la nouvelle ambassade de son vornic, Crâste, et de l'évêque Métrophane <sup>4</sup>.

Pendant cette même campagne d'hiver, Michel et Aaron, mais surtout le premier, par le pays duquel, ce qui était plus facile, devaient passer aussi les Tatars au retour de Hongrie, bien que Marini assure qu'ils avaient promis de donner une réponse à Aaron, devaient affronter les troupes turques envoyées pour les punir de leur révolte. Le commandement avait été donné à un neveu de Sinan, Moustapha de Meraach, en Mésopotamie, ayant des troupes comme celles qu'Aaron déclarait de faible valeur, et au fils, de beaucoup inférieur à son père, de Mohammed Socoli, attendant l'apparition en petites bandes des foules tatares.

La chronique des Buzescu et aussi celle du logothète Théodose Rudeanu, que nous avons seulement d'après une traduction de l'original, probablement rédigé en slavon, mais peut-être en roumain aussi, par le Silésien Walter, parent de celui que nous avons rencontré dans le pays aussi sous Pierre Boucle-d'Oreilles rétabli, mentionnent brièvement ces rencontres sans autre importance que celle d'empêcher la tentative de remplacer les deux princes. Et ceci bien que

<sup>1</sup> Chronique du pays, en première ligne, et le mémoire cité de Michel; les informations dans Hurmuzaki, III. Cf. la notice dans Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 25, n° LX. Voy. aussi Iorga, *Ist. Armatei*, I.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Quelques-uns d'entre eux furent envoyés à Sigismond comme prisonniers, entre autres le médecin juif de Sinan; Hurmuzaki, III, pp. 224—225, 228 (gazette contemporaine).

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 23—24, n° LVIII.

Mihnea-Mohammed lui-même eût paru, et on parlait de la possibilité qu'il redevienne chrétien. Les guerriers sont de petits groupes de boïars, à ce qu'il paraît sans l'appui des paysans, et quelquefois participent, sans se trop engager, aussi les trabants hongrois de Transylvanie, qui chercheront à mettre en évidence d'une façon exagérée, comme si, du reste, ils eussent travaillé sous les ordres d'un simple lieutenant de leur prince, les mérites qu'ils auraient pu se gagner. Quant à Michel, il parle quelque part brièvement de ses exploits : « pendant un seul hiver, j'ai rendu ce petit service »<sup>1</sup>.

Les Tatars, commandés par le fils du khan, venant sur la rive droite du Danube, le passèrent à Nicopolis; ils n'avaient rien appris sur ce qui s'était passé dans ces régions, et avançaient donc négligemment, traînant après eux une foule d'esclaves hongrois et de prisonniers. Ce fut donc pour eux une surprise d'avoir rencontré, un jour d'hiver, à Hulubești, dans le district de Dâmbovița, puis à Putineiu et à Stănești, dans celui d'Ilfov, des hommes appartenant au groupe militaire des Buzescu, tout pleins du désir de combattre, et à celui de Radu de Calomfirești, encore un des brillants représentants de cette génération de « braves » dont le nom a pénétré quelquefois aussi dans les ballades. Ils étaient animés aussi par l'exemple qui dominait Michel lui-même, tiré de ce livre fantastique d'Alexandre, dont la traduction, d'un texte serbe, venait à peine d'être accomplie<sup>2</sup>. Ces guerriers tatars, fatigués, purent facilement être dispersés, sans empêcher cependant leur retour, seul but qu'ils avaient en vue (du 16 au 21 janvier 1594)<sup>3</sup>.

Ayant appris cette première victoire de Michel, le khan Gazi-Guirai, auquel on attribue, non sans raison, malgré l'époque si avancée de l'année, aussi une pensée d'invasion en Transylvanie, se décida à punir. Au passage du Danube, dans le district de Ialomița, devant Silistrie, par où il voulait passer, et aussi par la Dobrogea, habitée par les siens, il trouva, à

<sup>1</sup> Mémoire cité.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Livres populaires*, et Cartoian, *Alexandria*.

<sup>3</sup> Cf. aussi les informations dans Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 31, n° LXXII.

Șerpătești, village aujourd'hui disparu, Michel lui-même. Pour cette partie personnelle de la guerre, nous pouvons l'entendre parler lui-même : « Je les attaquaï et je les traitai de telle façon que peu des leurs échappèrent. Et, ainsi, avec l'aide de Dieu, j'ai eu sur eux encore une victoire, leur ayant pris les canons et tout le bagage qu'ils avaient. Mais le khan lui-même échappa, et il s'est abrité à Silistrie <sup>1</sup>. » Et, puis, le village fut donné au logothète Ivan, pour la participation à la victoire <sup>2</sup>. Une attaque de nuit, faite par le ban Manta, aurait préparé cette victoire, d'après la même chronique des Buzescu, qui, bien entendu, étant consacrée à cette famille, présente en première ligne le mérite de ceux-ci.

De leur côté, les Turcs s'étaient rassemblés à Roustchouk, alors que depuis longtemps Michel les guettait de son camp établi au village de Pietrele. A l'improviste, comme le pacha Hassan n'osait pas passer le fleuve, le prince roumain le fait lui-même, vers la fin de ce mois de janvier, rejetant les faibles troupes turques qu'on avait réussi à rassembler, et faisant piller la ville même de Roustchouk avec ses seize mosquées. C'est encore Michel qui nous renseigne : « J'ai donné l'ordre d'incendier cette forteresse de Roustchouk et de piller tout ce qu'on y trouvera ; dont mes soldats ont eu un butin si beau qu'ils s'en rappelleront toujours. Puis l'ordre a été donné que tout ce qui se trouve aux environs soit brûlé et les Turcs mis en pièces » (14 février) <sup>3</sup>. La population chrétienne fut transportée, ainsi que l'avaient fait des prédécesseurs de Michel au XV<sup>e</sup> siècle, sur la rive gauche du Danube <sup>4</sup>.

Près de Silistrie, furent dispersés aussi les Turcs qui amenaient comme prince de Moldavie Étienne-le-Sourd, soutenu par un autre groupe d'intéressés de Constantinople, après être venus dans la Valachie elle-même, avec le prétendant Bogdan, qui avait cherché à convaincre les boïars, en leur proposant de tuer les Hongrois et d'abandonner Michel ;

<sup>1</sup> Mémoire cité. Il ajoute que le khan n'a plus osé tenter une vengeance.

<sup>2</sup> P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, pp. 77—78.

<sup>3</sup> La date chez Veress, loc. cit., p. 69 (dans une note de Sigismond).

<sup>4</sup> Mémoire cité ; Marini, dans Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 36 ; Nösner, loc. cit., p. 61, à cette date.



quant à Étienne, qui désirait avoir un nouveau règne, d'après une information, il serait tombé dans la bataille, et on n'en entendit plus parler<sup>1</sup>. Un précieux rapport de Marini, qui reste la source principale, malgré ses confusions d'information et son mauvais style, présente d'une façon très vive ces combats sur le Danube sous les yeux du fils même, qui fit preuve de courage, du Saxon Iancu<sup>2</sup>. De fait, furent présentés à Sigismond, comme un hommage de « fraternité » d'armes, et non comme signe de vassalité, les drapeaux et les chevaux pris à Hassan et à ce prince Bogdan, ainsi qu'une partie du butin sur les Tatars<sup>3</sup>.

En Moldavie, l'œuvre de défense se transforma dans de longues marches des Cosaques et des Roumains, aidés par un groupe de Hongrois de Transylvanie, avec un Émeric Becz et avec André Barcsai, Roumain d'origine, attaquant les territoires turcs, car le danger d'une invasion dans ce pays avait été écarté par Michel, et les Tatars eux-mêmes n'avaient plus envahi le pays du prince.

Dans leur action de pillards sans but et sans responsabilité, auxquels, selon leur coutume, la croisade ne disait rien, les gens de Lobodă et de Nalévaïko ne servaient qu'à empêcher une action sérieuse d'Aaron lui-même, avec les siens. C'est ce qui arriva à Tighinea, que le prince croyait avoir pu conquérir. Les Tatars furent arrêtés en chemin et leur butin repris. Le beg de Cetatea-Albă fut complètement battu et

<sup>1</sup> Mémoire; chronique de Walter, p. 159 et suiv. et les notes. Le récit de Marini, dans Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 36—38, n° LXXXV; p. 41, n° XCI. Lettre du 23 février d'Aaron, dans Reusner, *Epistolae turcicae*, et dans Iorga, loc. cit., p. 31, note 3. Cf. Veress, loc. cit., pp. 175—176, n° 97.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 35 et miv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 37. Cf. aussi la lettre, utile, de Sigismond adressée à François Geszty, envoyé à l'empereur; Veress, loc. cit., pp. 68—70, n° 38. Michel Horváth eut pour sa part la précieuse masse d'armes du fils du khan, Michel le « toug ». Plus de 2.000 prisonniers furent délivrés, et dans le butin se trouvaient 1.500 chevaux pris aux paysans. Cf. aussi l'information venue de Prepostváry; Veress, loc. cit., p. 176 et suiv., n° 97. Lettre de Marini à un ami de Prague: *ibid.*, pp. 207—208, n° 117. Les capitaines hongrois étaient jaloux l'un de l'autre, comme Horváth à l'égard d'Étienne Nagy, dans la bataille de Târgul-de-Floci; *ibid.*, p. 183.

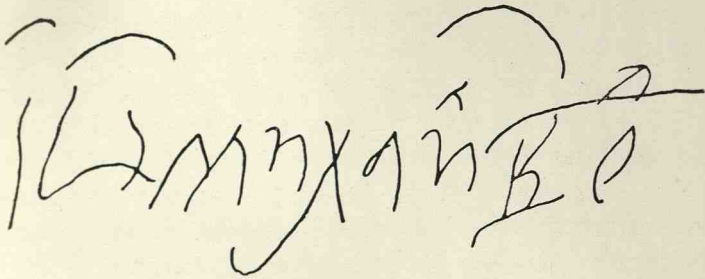
A handwritten signature in Cyrillic script, reading "Михайло". The letters are connected and stylized, with a prominent horizontal stroke across the middle of the word. There are small marks above the first and last letters, possibly indicating diacritics or specific penmanship features.

Fig. 44. — Signature de Michel-le-Brave.

s'échappa avec peine. Tout cela fut fait par Aaron, de ses propres moyens. C'est, comme on le voit, beaucoup moins que ce qu'avait pu accomplir Michel. Si des bandes moldaves pénètrent dans le Dobrogea, l'exemple des victoires valaques amena des mouvements de la part des chrétiens soumis au Sultan, jusqu'à ce Rasgrad, où pénétrèrent les chrétiens rebelles de Cernavoda <sup>1</sup>, et même jusqu'à Sofia <sup>2</sup>.

Dans les Balcans, commençait donc un mouvement populaire qui trouva une expression jusque dans une nouvelle ballade slave de nuance bulgare <sup>3</sup>, de même que dans des chansons grecques qui présentent « Michel-bey » chassant les Turcs, l'évangile et la croix à la main <sup>4</sup>.

De tout cela, Sigismond, auquel Aaron avait présenté son rapport, et ses gens rassemblent tout ce qui pouvait diminuer et humilier, non pas les deux vassaux, mais en première ligne Michel, qui surgissait d'une façon inattendue comme un rival pour la gloire chrétienne du jeune Transylvain, lequel n'avait fait jusqu'ici aucune tentative pour la mettre en valeur. Ainsi, Simon Genga montre que les combats de Putineiu et de Stănești ont été purement « hongrois », que Șerpătești n'a signifié que la surprise d'un petit nombre d'autres Tatars et que le khan, que le prince Bogdan avait cherché à gagner par de l'argent, avait laissé derrière lui seulement son fils, avec à peine 4.000 hommes, alors que lui-même se dirigeait vers Cernavoda. Les Tatars ont pu être tolérés pendant cinq jours. Le prétendant aurait été en état d'amener les Roumains, qui sont « instables et légers et en plus fatigués par le gouvernement de Michel », à abandonner

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 37: ç'aurait été, d'après Marini, des Albanais; information valaque du 3 mars. De fait, en Albanie, les Doucagins étaient près de se révolter, offrant aux Impériaux Scutari, Dulcigno et Croïa, sous un Dulcignote; Iorga, *ibid.*, p. 49, note 2. Ajoutez les informations tirées de travaux serbes récents, dans P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, p. 43 et suiv., et dans Iorga, *Byzance après Byzance*.

<sup>2</sup> Certaines observations critiques, dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 159 et suiv., et notes.

<sup>3</sup> Voy. de même N. Mileff, *Die Bulgaren im Turkenkriege*, 1593.

<sup>4</sup> Ἀκούσατε τὸν Μιχάλ-μπιέη πῶς κνηγᾶ τοὺς Τούρκους;  
Μὲ τὰ βαγγέλια τῆς Βλαχίας, μὲ τὸ σταυρῶς τὸ χέρον.

leur prince, qui a dû décapiter certains boïars, et des Bulgares venus pour lui rendre hommage auraient eu le même sort; de fait, le prince de Valachie s'est entendu avec les Turcs et il a cherché à tuer les Hongrois venus de Transylvanie dans ce camp de Pietrele; enfin, ceux-ci, se sentant menacés, n'ont pas même voulu participer à d'autres combats que ceux du début, lesquels auraient été leur œuvre à eux seuls <sup>1</sup>. Sigismond lui-même écrivait à Prague que c'est lui qui a conquis, au mois de novembre, deux forteresses <sup>2</sup>, et en même temps certaines personnes faisaient accroire à Speziano, nonce de Prague, que « le Transylvain, réuni aux Serbes, a accompli un raid courageux jusqu'à Andrinople (!), faisant brûler cette ville » <sup>3</sup>, et le pauvre évêque s'empressait d'en donner la nouvelle.

Ce n'est qu'à ce moment enfin que l'ambassade, depuis longtemps attendue, de Sigismond vers l'empereur partit <sup>4</sup>. Et c'est par cette ambassade qu'on aura appris à Prague que le prince de Moldavie n'est pas sûr et que, ayant par dessus la tête de cette guerre, il s'est entendu avec les Turcs <sup>5</sup>. Une information venue de Pologne s'y ajoutait, d'après laquelle, Sinan ayant pris Raab, le Moldave serait revenu sur ses anciennes intentions et aurait accepté sa soumission envers la Porte. On prêta tant de foi à ces informations intéressées que les ambassadeurs impériaux en Pologne recevaient l'ordre de faire une enquête sur ces faits. Dans les grands rêves de conquête qui s'élaboraient à Prague, on croyait que le concours des Moldaves pourrait être remplacé, non seulement par celui des Persans, toujours en guerre avec les Turcs, mais aussi par une alliance avec les Géorgiens et même les chrétiens d'Abyssinie <sup>6</sup>. Mais, de fait, Aaron avait

<sup>1</sup> Veress, *Campania creștinilor*, — non pas celle de Michel, mais des « chrétiens » —, *în contra lui Sinan-Pașa din 1595*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 3-ème série, IV, n° 3, p. 96, note 2.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 30, n° LXVIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, II, p. 29, n° LXV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, n° suivant.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 30, n° LXVIII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, n° suivant.

envoyé des ambassadeurs, qui offraient des cadeaux, comme une masse d'armes, un sabre, deux chevaux, des chiens de chasse, au roi de Pologne et lui demandaient son concours, ce qui certainement ne pouvait qu'exciter la jalousie des Impériaux <sup>1</sup>.

Le Moldave avait écrit aussi à Zamoyksi sur ses exploits du côté d'Isaccea contre les Tatars et les Turcs de la Dobrogea, sur la bataille de Cetatea-Albă, sur la fuite des bandes tatares devant Michel, sur le rôle de « boulevard de toute la chrétienté » qu'il avait donné lui-même à sa Moldavie <sup>2</sup>. C'était tout de même un peu exagéré lorsqu'un homme comme Aaron parlait de la façon qui convenait à Étienne-le-Grand !

On en arriva si loin que l'envoyé d'Aaron se plaignait devant les Polonais de « la faiblesse » de Sigismond, — « les gens faibles ne peuvent pas se maintenir » —, et, comme il y avait à Cracovie aussi un ambassadeur transylvain, celui-ci, de son côté, trouva qu'un homme aussi « léger » qu'Aaron devrait être écarté. Du reste, Marini jugeait que ce Lăpuşneanu douteux est un homme paresseux et, comme l'affirme aussi Nestor Ureche, un ivrogne, entouré, — et il l'était —, de Grecs de Constantinople, d'un « petit pape » Nicéphore, qui était dénoncé aussi, comme on l'a vu, par un Pérote, — et le pouvoir réel se trouvait entre les mains de Răzvan <sup>3</sup>; les démentis envoyés par le métropolite Nicéphore ne servirent à rien <sup>4</sup>. On croyait qu'Aaron commence à tuer peu à peu les Hongrois de sa garde et qu'il menace Tolnay lui-même <sup>5</sup>. La haine qui s'accumulait contre lui était si grande qu'on prenait la décision de ne pas le recevoir si, chassé par les nombreux exilés, il chercherait un refuge en Transylvanie <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 31, n° LXX. Aaron avait rectifié aussi les opinions des Impériaux; *ibid.*, p. 33, nos LXXVI—LXXVIII. Autre ambassadeur, *ibid.*, p. 35, n° LXXXIV.

<sup>2</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 336, 340—341, n° CLXXIV. Voy. aussi Veress, loc. cit., p. 160, n° 87.

<sup>3</sup> Claude Isopescu, dans l'*Ephemeris Daco-romana*, II (1924), p. 482, n° IX; p. 485, n° XII.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 38, n° LXXX; p. 42.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Isopescu, loc. cit., p. 483, n° X.

Mais, contre les victorieux qui jusque là avaient mis en ligne des forces assez faibles, devait partir bientôt le grand effort des Turcs. Le 16 janvier, Mourad III était mort, et son fils, Mohammed III, considéré par les siens comme « un nouvel Alexandre-le-Grand », pensait à pénétrer jusqu'à Rome<sup>1</sup>. On croyait qu'il s'occupait personnellement d'une grande expédition, pour laquelle il aurait recruté jusqu'aux corporations.

Maintenant, les soupçons de Sigismond, ceux des cercles catholiques qu'il influençait et ceux de ses agents se dirigeaient de plus en plus contre le Moldave, renvoyant pour plus tard le soin de régler le compte de Michel, qui devait nécessairement arriver aussi. Marini lui-même s'en étant mêlé, car il était maintenant l'agent officiel de l'empereur en Transylvanie, on arriva à l'idée que, si Mihnea reviendrait à la religion de sa race, il pourrait être réinstallé, et on donnait des ordres pour que, si on arrive à s'en saisir, il soit amené honorablement à Alba-Julia; or ce beg danubien, qui avait été jadis un beau prince jeune, préférait se rendre à Constantinople pour demander son héritage au nom de son jeune fils Radu, récemment amené de Venise, qui apparaît en effet comme prétendant sur le Danube<sup>2</sup>.

De son côté, Michel dut affronter de grandes difficultés surgies en Olténie. Marini savait que dans cette province étaient entrés des pillards turcs, qui avaient gagné aussi plusieurs Serbes et même des Roumains appartenant à l'armée qui s'y était rassemblée. Et il ajoutait que ces Turcs avaient été repoussés, après un combat difficile, par un Ragusain du nom de Déli-Marko, Marc « le Brave », soudoyé, à ce qu'il paraît, par Sigismond<sup>3</sup>. Le récit de Walter laisse entrevoir que Michel n'avait pas été content de la façon dont le ban Manta s'était comporté à cette occasion, et il croyait découvrir une entente avec les Turcs contre lui. Alors, il se décida à employer

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 30, n° LXVII; p. 33, n° LXXIX.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 36. Dans ces informations, qui mentionnent aussi l'incendie de Silistrie, sont reproduites des lettres de Michel, datées du 27 février.

<sup>3</sup> *Ibid.*

toutes les troupes qu'il avait sous la main et les Hongrois qui venaient d'arriver sous le commandement d'un Albert Király, personnage nouveau, pour un grand coup contre Brăila, forteresse qui devait avoir le sort de Roustchouk et de Silistrie, Vidine seule, où il y avait un pacha d'Anatolie, et même l'ancien beglerbeg de Buda, Hassan<sup>1</sup>, ne pouvant pas être encore attaquée<sup>2</sup>.

La grande attaque contre les Turcs danubiens dut être faite d'entente avec Aaron, dont le but, après un insuccès de Răzvan à Cetatea-Albă, était Ismaïl. Les deux tentatives réussirent. La forteresse même de Brăila tomba, grâce, non pas au groupe de boïars, mais à Király, qui avait apporté des canons, et elle fut totalement détruite, alors que dans la ville elle-même un riche butin était gagné sur les habitants, des commerçants aisés<sup>3</sup>. Dans la lettre qui présente, le 24 avril, ceci comme une action hongroise entreprise et conduite par Király seul, comme s'il avait été dans le pays de son maître, sans mentionner d'un seul mot Michel, on dit qu'un raid avait été entrepris sans succès dans la Dobrogea « féconde », jusqu'à Babadag, où il y avait le tombeau d'un santon vénéré : la province aurait été ainsi visitée par des armées chrétiennes pour la troisième fois. Puis, les Hongrois s'enfermèrent dans le camp de Gherghița<sup>4</sup>, et Michel, satisfait de leurs services, demanda qu'on lui envoie un nouveau contingent de cette nation, car celui-ci n'avait pas plus de 1.000 hommes<sup>5</sup>.

De son côté, Răzvan se recommandait lui aussi à l'attention, se saisissant de la forteresse d'Ismaïl et de celle de Chilia, où il trouva les anciens canons portant l'estampille au corbeau des Hunyadi<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Voy., d'une façon plus large, dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 164—165.

<sup>3</sup> Chronique du pays; informations dans Hurmuzaki, III, pp. 234, 476, n° XLI.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 45, n° XCIV.

<sup>5</sup> Ce nouveau contingent devait être commandé par Jean Borbély; *ibid.*, n° XCVI.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, III, p. 472, n° XXXIX; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 41—42, n° XCI.

Mais, pour Sigismond, tout cela était des exploits à lui. Dans son immense orgueil, il pensait, — et ceci était, du reste, aussi l'opinion de certains Moldaves, sinon celle des Valaques, — que la Dacie est déjà reconstituée sous le gouvernement de ce nouveau Trajan hongrois. Sa diète transylvaine, devenue maintenant celle de Dacie, devrait donc être visitée, comme un devoir, pendant ce mois d'avril, par les deux princes, sur lesquels, selon les informations apportées par Marini, pesait la menace d'une destitution comme traîtres<sup>1</sup>. Au moins avaient-ils le devoir d'envoyer chacun douze boïars, car il s'agissait d'une organisation unique pour ce qui formait, d'après l'opinion du prince et de ses conseillers, un seul et même pays<sup>2</sup>.

On suivit à l'égard du Moldave la pratique espagnole des coups de violence. Sans attendre la décision de ce prince, qui, en ce moment, appelait, par le moyen d'Orzechowski, le gendre d'Alexandre Lăpușneanu, et donc son parent, les Cosaques, leur faisant savoir qu'il les rencontrera dans la vallée du Bâc, y apportant ses canons<sup>3</sup>, le prince magyar, s'étant entendu avec la garde hongroise de son allié, qui s'était accrue, au mois de mars, d'éléments nouveaux<sup>4</sup>, et aidé aussi par Răzvan, qui signait depuis longtemps avec le nom d'Étienne-le-Grand, et par le trésorier crétois Kalogéras, donna l'ordre que ce traître soit détrôné, car il aurait été avant tout un instrument de l'empereur, et en outre de Zamoyiski, que Sigismond considérait comme son ennemi<sup>5</sup>. Pris

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 42—43.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 10—11, n° 2 (presque tous les noms propres sont mal interprétés. Après de Gligorcea Crăciun, au lieu de Kalogéras on donne « Kalasura »). On trouve aussi l'intéressante postille en roumain : « *la oștire* » (« à l'armée »). Lettre du nonce de Pologne adressée à lui, le 5 avril; Veress, loc. cit., p. 196, n° 110. Deux ambassadeurs à Prague, en avril; *ibid.*, p. 202, n° 115.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 38, n° LXXXVI.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, III, pp. 236, 238; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 52—53, n° CXI; p. 66, n° CXVII. Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 729—730, n°s MCCCCXXXVII—MCCCCXXXVIII; Veress, loc. cit., p. 196, n° 110; pp. 219, 228.



par des Hongrois à sa solde, Aaron fut mené avec sa femme et son fils Bogdan<sup>1</sup> en Transylvanie, où Sigismond n'osa pas, peut-être pensant aussi à la double protection étrangère dont jouissait ce prisonnier, le tuer d'un seul coup, pour que, ensuite, dans le château de Vinț, où il avait été enfermé, on lui prépare, à ce qu'on dit, par le moyen du chancelier Josika, une mort par le poison (21 mai)<sup>2</sup>.

Les nouveaux boïars d'Aaron furent aussi sacrifiés dans cette révolution. Disparaissent ainsi le vornic Georges, Crâstea, Rizan, qui avait été établi à Hotin avec Orzechowski, — c'était encore une erreur que de faire garder le Dniestr par un Polonais, — ainsi que les autres burgraves: Basile, Lupu, Condrea, Ilea, puis le postelnic Ciomârtan, Coci, le comis Athanase, le stolnic Stamati, faisant partie du clan, considéré comme turcophile, des Grecs<sup>3</sup>. Se formant un nouveau Conseil, avec un Nicolas pour la garde de Hotin, le nouveau prince Étienne se présenta comme ayant été élu par « tout le pays » et même par les « marchands », pour le profit de « l'union chrétienne », dans laquelle il comprenait le Pape, l'empereur et le Moscovite même<sup>4</sup>.

Király et les autres capitaines hongrois, qui provoquaient l'indignation générale du pays par leur conduite<sup>5</sup>, n'avaient pas osé entreprendre en Valachie ce qui avait si facilement réussi dans l'autre pays. La nouvelle de la trahison contre Aaron avait été reçue à Bucarest avec un sentiment très fort contre cet acte insolent, accompli contre la tradition et le droit de la Moldavie. Michel, bien convaincu que Sigismond n'est pas capable de l'appuyer contre les Turcs, car il n'avait fait

<sup>1</sup> Mention d'un frère dans les comptes de Bistrița, en 1593; Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 12.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 383—384. Les détails dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 169 et suiv. (spécialement p. 172, notes).

<sup>3</sup> Stinghe, *Istoria bisearecei Șcheailor*. Il fit tuer aussi la fille, veuve, d'Alexandre Lăpușneanu, avec ses enfants; Isopescu, loc. cit., p. 497, n° XXIX.

<sup>4</sup> Isopescu, loc. cit., p. 493, n° XXII.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., p. 206. Michel se déclarait, le 10 avril, très content de Martin Borbély; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 40—41, n° XC.

jusqu'ici aucun mouvement, était entré lui aussi dans ces rapports avec les Polonais dont on avait fait un crime pour son voisin <sup>1</sup>. Nous avons déjà dit ce que Michel, fier de son origine princière, pensait sur les humbles débuts du nouvel Étienne moldave <sup>2</sup>. Mais la chronique des Buzescu, qui sert à exprimer les opinions de la noblesse, mentionne les « accusations mensongères » contre Aaron, le « grand malheur et le grand péché », « la grande honte » de Jassy, le pillage de toute la fortune d'Aaron et n'oublie pas de noter que Michel en fut « attristé » <sup>3</sup>.

Nous avons déjà observé ailleurs que Sigismond n'aurait pas voulu en Moldavie un prince, mais un simple représentant de son pouvoir. En réalité, Étienne fut nommé par un acte écrit, en lui envoyant un drapeau et une masse d'armes, lui assurant « un subside de 10.000 écus par an, et le paiement de 200 cavaliers » : on ajoutait qu'il aura à ses côtés un trésorier autonome, c'est-à-dire responsable envers Sigismond seul, et on lui défendait d'ordonner des condamnations capitales et des confiscations <sup>4</sup>, mais ceci n'empêchera pas le nouveau prince, qui n'entendait pas être dirigé de cette façon, d'appeler, au mois de juin, les Cosaques, parmi lesquels il y en a un qui porte le nom roumain de Drăgan, et des Serbes <sup>5</sup>. Du reste, négociant avec l'empereur sur la base de ses anciennes propositions, le Transylvain se déclarait tout prêt à renoncer aussi au contingent militaire, si l'empereur lui accorde « d'être souverain absolu aussi en Moldavie et en Valachie, faisant dans ses principautés ce qu'il veut » <sup>6</sup>. Dans son titre même et sur la monnaie moldave qu'il fit frapper sous Răzvan, mais il n'y en a pas eu une autre pour la Valachie, il se présentait comme maître réel de ces régions, qu'il considérait, pas même comme reliées d'hommage avec lui, mais annexées à ses États.

<sup>1</sup> Isopescu, loc. cit., p. 499.

<sup>2</sup> Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XI (1930).

<sup>3</sup> P. 281.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 50, n° CVIII.

<sup>5</sup> P. P. Panaitescu, *Documente*, p. 12.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 53, n° CXIII.



Fig. 45. — Monnaie d'Étienne Rázvan, prince de Moldavie, avec l'effigie de Sigismond Báthory.



Il est vrai que le danger turc, qui avait été un moment si menaçant, s'était amoindri. Le nouveau Sultan ne correspondait pas à ce qu'on avait attendu de lui. La rivalité entre Sinan et Ferhad, devenu grand vizir, avait immobilisé ce dernier, et les janissaires se battaient avec les spahis: ils ne voulaient pas la guerre. Les provisions qui venaient jadis du pays roumain manquaient<sup>1</sup>. On attendait aussi une initiative des chrétiens pendant cette année et le résultat des efforts pour la paix que faisait Barton<sup>2</sup>.

Pendant le temps que lui laissaient l'anarchie et le retard des Turcs, dont le jeune empereur, pris bientôt par des séductions de femmes, n'était guère disposé à partir pour l'armée, Michel chercha à fortifier sa situation militaire, engageant de nouveaux guerriers hongrois de Transylvanie<sup>3</sup>. Mais les préparatifs faits contre lui, qui n'avait pas de contrat avec l'empereur et qui ne pouvait pas appeler à son secours les Cosaques, le forcèrent à recourir à Sigismond<sup>4</sup>, c'est-à-dire à accepter les points que ce dernier offrait, — le premier étant la délégation des douze boïars.

En mai, ils étaient en Transylvanie, et, vers la fin de ce mois, ils en arrivaient à signer un traité de vassalité que Michel aurait accepté en principe, sous la pression de la menace turque, par un courrier qui arriva le 20 mai<sup>5</sup>.

Les conditions établies sont copiées d'après celles qui avaient été imposées au Moldave Étienne.

Donc, au moment où on croyait que Sigismond lui-même serait disposé à s'entendre avec le Sultan, d'où lui venaient sans cesse des propositions insidieuses<sup>6</sup>, cet acte du 20 mai

---

<sup>1</sup> Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 174 et suiv.; Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, III, pp. 309—310.

<sup>2</sup> Pour l'état moral des Turcs, voy. aussi Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 38—39, nos LXXXVII—LXXXVIII. Pour Barton, voy. Alfred C. Wood, *A history of the Levant Company*, Oxford 1935, p. 22 et suiv.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 44, n° XCII.

<sup>4</sup> Un émissaire secret de l'empereur, en avril; Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, pp. 92—93, n° CXIII.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 51, n° CIX.

n'est autre chose que l'acceptation, de la part des boïars et des évêques, du métropolite Euthyme, du Chypriote Luc de Buzău et de Théophile de Râmnic, patron des lettres, de l'annexion. Jamais dans l'histoire des Roumains on n'avait rencontré une situation aussi humiliante envers un voisin d'une puissance égale et, au point de vue militaire, d'une valeur plus que douteuse.

Sigismond y paraît comme un libérateur, qui, dès le début de la guerre, a eu comme but de délivrer les pays voisins opprimés par les Turcs. Ce sont ses soldats qui ont réussi à rendre la liberté au pays de ce « voévode » Michel, alors que le Transylvain est un *princeps*, bien que pas encore relié au Saint Empire romain. Celui qui aurait été ainsi arraché à la « perfidie » de ses maîtres antérieurs se serait allié à la Transylvanie, non pas personnellement comme prince, mais avec les boïars et le clergé, dont le rôle était compris en Valachie comme dans ce pays d'ordres médiévaux des Báthory. Maintenant, un nouveau statut chrétien devait être donné à cette « Transalpina », qui désormais lui appartient à lui, Sigismond, considéré comme « seigneur » (*dominus*) et comme « roi héréditaire », titre que Rodolphe II n'aurait jamais accepté, mais qui fut imposé par les négociateurs hongrois : Josika lui-même qui aurait voulu un de ces pays pour lui-même et l'autre pour Fabio Genga, comme mari de la Roumaine Velica, et un Georges Ravazdy, à la simplicité d'esprit ou à l'intérêt de classe de cette délégation roumaine. « Le roi » aurait même le droit de résider dans sa nouvelle province, mais des missions l'appellent ailleurs, et c'est pourquoi il doit se faire remplacer par quelqu'un qui sache la langue du pays. Michel n'apparaît pas comme un prince allié, mais comme quelqu'un qui est nommé en ce moment, étant élu en Transylvanie devant le « roi », son maître. Orné de la qualité de conseiller de celui-ci, il n'avait droit à aucun fonctionnaire qui lui appartînt, et on ne lui permettait aucune convention avec d'autres pays. Le droit de juridiction est partagé : pour les soldats hongrois, ce seront leurs chefs, pour les simples procès avec eux, le *vornic*, approuvé évidemment par le nouveau souverain. Le droit de condamnation à mort et de confiscation

est exercé par le Transylvain. En fait d'administration, tout se fera, du reste, comme on le faisait jusque là, mais sans avoir un maître étranger, avec le Conseil des douze boïars, qui sont nommés cependant, non pas par Michel, mais par ce « roi ». Le « voévode » ne peut ordonner aucun impôt, car ce droit appartient désormais à la Diète « royale », à laquelle participeront, mais sans une « situation spéciale », aussi des délégués valaques. Ces impôts sont proclamés ensuite par le voévode et son Conseil; mais l'encaissement sera au nom de Sigismond, auquel il faut présenter les comptes.

A quoi en était réduit donc un homme fier et brave, le lendemain de ses victoires ! On lui refusait jusqu'au droit d'avoir un sceau d'État.

De pareilles offenses ne peuvent être pardonnées pendant toute une vie. En échange, les boïars s'étaient assuré tout. Ils ne devront plus partager les fonctions avec des Grecs et ils ne craindront plus l'épée du prince. Les punitions les plus sévères atteindront celui qui s'en prendra à leurs possessions territoriales. Les étrangers ne pourront pas obtenir de donations en terre. Les indigènes ne doivent pas même leur participation aux banquets princiers. Leurs serfs ne pourront pas quitter la terre qu'ils avaient vendue, descendant à la même situation que les vrais serfs de Transylvanie. De son côté, le clergé se met à l'abri devant toute tentative contre ses droits, et, comme, dorénavant, il n'y aura qu'un seul pays, toutes les églises de Transylvanie sont reliées à la grande Église de Târgoviște. Enfin, comme témoignage d'un orgueil local, dans les rapports avec le pays dominant, les Valaques passent devant les Moldaves<sup>1</sup>. L'ancienne frontière sera rétablie, détruisant la domination turque autour des forteresses, — mais, quant à la guerre, ce sont encore les Roumains qui la supporteront; on n'oublie pas de demander aussi une rectification de frontière, de la part des Moldaves.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, p. 209 et suiv., d'après Bethlen et d'après un manuscrit, pp. 472—476, n° XL. Cf. aussi *Ist. lui Mihai*, I, pp. 177—180. Pour les soldats hongrois, qu'on considérait comme gênants, Hurmuzaki, III, p. 263; II<sup>2</sup>, p. 103, n° CXXV.

Voici quels sont les noms de ceux qui signèrent cette acceptation honteuse : Mitrea, Chisar, Démètre, les vieux boïars du pays, le trésorier Dan, et ces jeunes gens belliqueux qui avaient si bien combattu jusque là : les deux Buzescu : Radu et Preda, un autre Radu, de Cepturoaia, leur parent, puis le logothète Borcea et le kloutchar Vintilă, le postelnic Stănilă, les Grecs n'ayant pas été acceptés à y participer <sup>1</sup>.

L'acte de trahison en lui-même surprend autant qu'il indigne. Si on cherche à l'intégrer dans l'histoire de la dernière moitié du siècle, il peut avoir une explication. C'est la même oligarchie qui ou bien domine le prince, ou bien cherche à s'assurer contre lui. Même par l'humiliation devant l'étranger.

Les représentants d'Étienne —, que Kornis avait établi avec un discours en roumain, mais aussi en hongrois, pour les soldats de Barcsai, et qui avait reçu comme directeur militaire Siennyei, — deux étrangers, Kalogéras et Michel Tolnay, devenu lui-même aga et hatman, bien que Hongrois et catholique, signèrent seulement le 3 juin l'acte qui confirmait les obligations qu'ils avaient prises à la nomination du nouveau prince <sup>2</sup>. Ici encore, il y a un Conseil de douze boïars, et les finances sont confiées à quatre autres <sup>3</sup>.

Josika a rédigé certainement lui-même cet acte terrible, mais Sigismond lui-même aimait à se glorifier de cette domination qu'il avait gagnée « au service de la chrétienté » <sup>4</sup>, pendant que la Valachie recevait avec une profonde indignation cette insolence. Des sources étrangères le disent <sup>5</sup>, mais aussi celui qui a célébré en prose les exploits des Buzescu et qui note toute égratignure que ses maîtres auraient gagnée en com-

<sup>1</sup> Les boïars ne tardèrent pas à déclarer à l'envoyé du Pape en Transylvanie qu'ils l'ont fait pour s'assurer envers la tyrannie des princes; Hurmuzaki, XII, p. 53, n° CXI.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, pp. 477—480, n° XLII. Cf. Veress, loc. cit., p. 23.

<sup>3</sup> Voy. les instructions de Kornis, envoyé en Moldavie (10 juin); *ibid.*, p. 232 et suiv., n° 126.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 232 et suiv., 249 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 249—250, n° 136.



battant, ne peut pas se défendre de dire que, alors que Michel avait demandé expressément de ne pas être « diminué en rien », mais « de maintenir selon la justice son pays tel qu'il est », promettant une aide réciproque selon le premier acte de simple « fraternité », il est question maintenant d'une diminution profonde de son autorité, le prince devant être « assimilé aux capitaines » de Sigismond. Et, par ces notices contemporaines, où on sent le pouls moral de l'époque, nous apprenons que déjà les douze boïars avaient été nommés sous serment et que les finances du pays étaient confiées à des administrateurs choisis par le « roi ».

Et, enfin, les Impériaux, qui n'avaient cependant rien d'écrit avec Michel, se posaient la question de quel droit Sigismond annexe-t-il un pays dans le quel l'empereur, aussi comme roi de Hongrie, pouvait prétendre à des droits de suzeraineté <sup>1</sup>.

Alors que les ambassadeurs de Michel en Transylvanie supputaient à 30.000 au moins les soldats qui se trouvaient à la disposition de leur prince, en dehors des 10.000 Hongrois qui dépendaient de Sigismond <sup>2</sup>, la première intention des Turcs fut celle d'une tentative en même temps aux trois gués du Danube : à Vidine, à Roustchouk et à Silistrie, ou au moins d'attirer l'attention du prince de Valachie sur ces trois places de passage. A Roustchouk, se trouvait Hassan, l'adversaire de Michel pendant l'hiver, alors qu'à Vidine commandait un pacha de Caramanie. Les premières rencontres avec l'avant-garde de Michel eurent lieu encore en juin, dans les régions de l'Olténie ; les Roumains attaquèrent à Nicopolis, le 11 juin <sup>3</sup>, et ils arrivèrent à détruire tout l'appareil de barques destinées au passage du fleuve ; deux canons furent noyés. Király ne put pas s'empêcher de reconnaître la bravoure de celui dont il garantissait la « fidélité » <sup>4</sup>. A Silistrie, personne ne bougeait.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 72—73, nos CXXXI—CXXXII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 53, n° CXI.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 75, n° CXL. Voy. aussi les nos suivants.

<sup>4</sup> Reussner, *Epistolae Turcicae*, livres XII—XIV, pp. 132—135.

Mais la blessure que Sigismond avait infligée à Michel saignait. A l'arrivée d'un envoyé polonais, Lubienicki, le prince lui déclarait que, au moment où il avait souffert aussi à cause de l'éloignement d'Aaron, remplacé par un simple serviteur aux jardins et courrier de Constantinople malhonnête, tel que Răzvan, les boïars ont outrepassé leur mandat. Il en était arrivé à ne plus avoir confiance dans ces boïars, qui s'étaient rendus coupables d'un acte aussi peu loyal; les Hongrois qu'on lui avait donnés comme auxiliaires sont plus à craindre que les Turcs eux-mêmes: « J'étais plus sûr sous les Turcs que maintenant sous les chrétiens ». Pour payer leur salaire, il doit épuiser tous les revenus et il en est arrivé jusqu'à recourir aux objets précieux des églises; c'est à peine s'il a pu en sauver quelque chose avec sa famille, qui s'est réfugiée à Târgoviște. L'empereur ne lui envoie rien; le Transylvain, que nous voyons demander en désespéré le secours des archiducs, du Pape, en même temps qu'il préparait son mariage avec la fille de l'archiduc Charles de Graz, Marie-Christine<sup>1</sup>, tout en acceptant les séductions des Turcs venus par plusieurs voies, entre autres avec la promesse d'une royauté qui se serait étendue jusqu'à la Tisa, peut à peine se soutenir lui-même. Il rappelait aux Polonais que le royaume se défend sur le Danube; les Occidentaux verront eux-mêmes, — ancienne et triste constatation, qui résonne jusqu'aujourd'hui d'un bout à l'autre de l'histoire du martyr roumain, — ce que signifie abandonner cette avant-garde roumaine, toujours prête aux sacrifices. Qu'on lui donne au moins désormais un secours, par le fait que son « père » Zamoyski pourrait retenir les Tatars, qui, par dessus ce Răzvan, jugé avec sévérité, connaissant son origine de Tzigane, se préparent à lui tomber sur le dos. Quoi qu'il en soit, il se prépare à combattre. « Tout ce qu'il fait est par amour de la chrétienté, pour que le sang des chrétiens ne soit plus versé. » Jusqu'au dernier souffle, il criera devant tous que c'est son seul but pendant

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 73 et suiv.; Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 189—190, 191—192.

sa vie et qu'il y risque tout ce qui lui est cher, famille et pays <sup>1</sup>.

C'est de la même façon qu'il parlait, d'une parfaite sincérité, souvent violente, furieuse, que nous entendons maintenant pour la première fois, dans une lettre à Josika <sup>2</sup>. Se soumettant aux formes humiliantes imposées par le traité et consentant à paraître, en vertu de l'union, sous Sigismond, des « trois pays », seulement comme « le voévode de la Valachie transalpine », il demande à être aidé aussi par les Cosaques errants, qui pourraient descendre de la Moldavie par Brăila, et de nouveau il insistait sur « la diminution de sa dignité » <sup>3</sup>.

Marini pouvait annoncer, au mois d'août, que les ambassadeurs de Michel vers l'empereur, Mihalcea et un capitaine Samuel, sont de retour vers Sigismond <sup>4</sup>.

De la part de ce Răzvan méprisé, il n'y avait rien à attendre. Les Cosaques, au lieu de venir comme amis, avaient passé comme ennemis vers Sătmar, et le rassemblement des troupes de Zamoyski, que nous avons vu poursuivant la possession des forteresses moldaves, provoquait des soucis au nouveau prince, qui était décrit dans une lettre adressée au roi Sigismond III comme un incapable, en même temps en état de rompre la paix <sup>5</sup>. Et, cependant, à la veille de la grande bataille qu'il attendait avec appréhension, le sentant si mal assuré, Michel fit une nouvelle tentative auprès du

<sup>1</sup> Isopescu, loc. cit., pp. 396—399, nos xxvi—xxvii. Ainsi devait parler en Pologne aussi l'ambassadeur de Michel, le peintre arménien Pierre Grigorovici.

<sup>2</sup> Ambassade vers celui-ci de Georges Palatici. Une lettre du 10 juin de Sigismond, adressée à l'archiduc Maximilien, contient la même demande de secours; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 54, n° cxv.

<sup>3</sup> Il est question aussi d'une autre place de refuge en Transylvanie que Lona; Veress, loc. cit., pp. 241—244, nos 129—130. Des rapports plus anciens avec ce ban de Lugoș et de Caransebeș; Veress, loc. cit., p. 75, n° 41.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 253. Marini lui-même avait été empêché par Sigismond de passer les montagnes jusqu'à la conclusion du pacte avec les princes; *ibid.*, p. 256.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 74—75, n° cxxxvii: lettre du « roi »; lettres d'Étienne à son voisin de Bistrița, *ibid.*, p. 78, n° cxlvii.

Moldave, et voici ce que pouvait écrire sur ce rapport un Hongrois bien informé : « sans avertir le roi (Sigismond), le voévode (de Moldavie) n'ose pas marcher ; mais ce voévode a écrit au roi pour qu'il lui permette de marcher ». Un camp sur la rivière de Jijia resta immobile cependant, alors que le voisin valaque se débattait jusqu'à la mort avec la fatalité<sup>1</sup>.

La veille de la bataille décisive, Sigismond envoyait une lettre bizarre à Zamoyski lui-même, lui demandant de ne pas s'attaquer à la Moldavie, mais de couper le chemin aux Tatars. La résistance désespérée de Michel était présentée comme l'exécution d'un ordre qu'il avait donné, lui, Sigismond, par les troupes envoyées récemment en Valachie à ses anciens capitaines<sup>2</sup>. On croyait que lui-même, qui annonçait sa prochaine arrivée sur le champ de bataille, mais seulement après les fêtes des noces, abandonnera sa résidence le 27 août<sup>3</sup>. Les succès des gens du Banat contre le pacha de Timișoara et les begs d'Inău et de Lipova, qui fut conquise, avaient donné des ailes au Transylvain<sup>4</sup>. Le logothète Ivan, le combattant de Șerpătești et Étienne Bodony étaient venus pour le presser<sup>5</sup>. Il avait au moins 8.000 hommes, car il lui manquait le contingent impérial, remplacé par un groupe d'élite, composé de chevaliers toscans, ayant à leur tête Silvio dei Piccolomini, et il avait convoqué la communauté guerrière des Szekler<sup>6</sup>.

En ce moment, les Turcs avaient frappé leur coup. Ce qui les avait déterminé avait été le remplacement de Ferhad par Sinan, qui accourut sur le Danube pour assouvir sa passion furieuse.

Le Danube fut défendu seulement par l'avant-garde de Michel : on a pu croire qu'il avait laissé construire le pont pour le détruire ensuite et se saisir des Turcs qui auraient

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 96—97, n° CLIV.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., pp. 263—265, n° 141.

<sup>3</sup> *Ibid.*, n° suivant.

<sup>4</sup> Voy. aussi *ibid.*, p. 268, n° 143 ; pp. 270—271, n° 144.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>6</sup> *Ibid.*

passé<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, l'armée turque, sans doute nombreuse, mais d'un caractère très mêlé, se trouvait devant deux dangers.

L'un était dans le caractère même du pays envahi. La victoire de l'année passée avait été gagnée par le fait que, en Hongrie, il y avait des forteresses, mal murées et ayant des garnisons faibles, qu'on pouvait gagner aussi par trahison, et la population en entier préférait la domination, qui épargnait les pauvres, des Turcs. Tandis que, de ce côté, comme à l'époque du vieux Vlad l'Empaleur, dont l'histoire paraissait pouvoir se répéter, l'invasion trouvait sur son chemin seulement des étendues de plaines, des villages isolés, quelques villes sans murs.

Le second danger se trouvait dans la formation même de cette armée, où les janissaires ne toléraient pas les spahis, et les sympathies pour le vizir déposé étaient encore très fortes<sup>2</sup>. On avait amené, comme auparavant en Olténie, aussi des Bosniaques, de langue et d'origine serbe, et ceux-ci passèrent du côté de Michel.

Mais, avec ce qu'il avait ou ce qu'il n'avait pas, employant aussi ce commandant hongrois Király, qui ne se considérait pas comme étant sous ses ordres, Michel était bien décidé à défendre sa capitale. Celui qui avait affronté le khan ne devait pas se retirer même devant les multitudes désordonnées et peu disciplinées de ce vieillard grand vizir, qui faisait sa dernière tentative de guerrier. Il aurait pu se retirer sans doute jusqu'à l'arrivée de Sigismond, mais la descente de celui-ci n'était guère certaine, et l'orgueilleux « roi de la Dacie » était bien aise d'apparaître comme sauveur, après avoir montré que « le voévode transalpin » n'est pas en état de défendre son pays. Et puis Michel, après tant d'offenses, voulait montrer que cette défense, il peut la faire lui seul.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 272, n° 146. D'après une autre information, il l'aurait fait rompre pour contraindre les siens à combattre; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 206—207.

<sup>2</sup> Voy. aussi le rapport vénitien, Veress, loc. cit., pp. 272—273, n° 146.

De son camp de Măgurele, il avança vers les marais du Neajlov, alors que Király, qui continuait à travailler séparément, évitant de confondre les siens avec l'armée princière, s'était détaché d'un autre camp, sur la Colintina, par le village de Copăceni.

Toute une journée fut employée par des avances et des retraites des deux côtés, sans aucun résultat appréciable. Trois pachas, Khidr (Hidir), Hassan de Timișoara et le Bosniaque Moustapha, purent repousser la première pénétration chrétienne, qui aurait rempli de surprise les Turcs par la témérité d'une troupe si peu nombreuse, bien que, d'après les comptes de Michel, les Turcs eux-mêmes n'étaient pas en nombre supérieur, — c'est-à-dire ceux qu'avaient pu amener ces pachas mentionnés plus haut, car le contingent du grand vizir paraît avoir été très réduit, aussi parce qu'il ne se fiait pas trop aux gens de Ferhad. Il y aurait eu comme vrais soldats à peine 12.000 hommes et parmi les janissaires jusqu'à 1.200. Heureusement pour les défenseurs de la Valachie, Zamoyski avait pu donner du travail aux Tatars, d'après son ancien projet, qu'il avait accompli avec un sang-froid parfait et avec une grande expérience militaire. La base de l'armée chrétienne, en dehors des Hongrois, était formée par les groupes de boïars habitués à des raids facilement victorieux, mais sans connaître la science des combats et sans possibilité de persister, puis par très peu de Cosaques et de Polonais à cheval, le reste n'étant qu'une multitude bruyante de paysans inconsistants. L'ancienne Moldavie pouvait former une armée d'un autre caractère, mais Michel avait la mission difficile de créer la sienne à nouveau et de presque rien.

Lorsque les trois pachas se jetèrent sur l'armée chrétienne, celle-ci perdit les onze canons qu'elle avait. Alors se produit le grand acte de tumultueuse bravoure de Michel lui-même, sauvant ainsi une armée qui aurait été autrement, après l'insuccès de sa première attaque et cette prise de l'artillerie, qui, du reste, des deux côtés, ne joua aucun rôle, perdue.

La chronique du pays est celle qui, dans des termes brefs, sans exagération pour un prince auquel elle n'était pas dédiée, montre de quelle façon s'est produit ce moment dramatique : « Le prince Michel, voyant ce grand courage, lui-même rassembla tous les boïars, tous les capitaines, et ils sortirent pour rencontrer l'ennemi. Et là, de sa propre main, le prince Michel fendit le pacha de Caramanie, et ils repoussèrent les Turcs. Alors les boïars et les capitaines se jetèrent ensemble sur les Turcs, qu'ils mirent en morceaux et noyèrent dans la boue ». Ainsi, dans la grande mêlée où périrent les pachas Khidr, Moustapha et celui de Caramanie, Sinan lui-même tomba de cheval dans la fange, les canons furent regagnés, qui, d'après Walter, auraient ensuite été employés, mais pas par les Roumains, par Király. Celui-ci paraît avoir attendu dans la forêt un moment de surprise, qui ne vint pas. Et Horváth, avec les Szekler qu'il avait et dont le nombre est exagéré jusqu'au chiffre inadmissible de 2.000, aurait agi de même. Une partie des boïars, avec Dan et le logothète Mirislău, aurait même préparé leur passage aux Turcs, qui leur avaient promis comme prince un enfant commode à conduire (23 août) <sup>1</sup>, Radu de Venise, le fils de l'ancien prince Mihnea.

Si Michel se retira, abandonnant Bucarest, que ses Hongrois même pillèrent et incendièrent, ce n'était pas parce que le combat ne pouvait pas continuer, et il se serait transformé au besoin dans une action de guérillas, comme à l'époque du vieux Mircea et de Vlad l'Empaleur, mais parce que, poursuivi par cette pensée de ne pas paraître comme un vaincu et un obligé, lui qui avait perdu peu de monde au cours de cette rencontre d'avant-garde dans un passage étroit, voulait se présenter devant Sigismond avec une armée intacte, parfaitement capable de combattre et de gagner, avec ce secours de troupes fraîches, la victoire définitive, rejetant Sinan au-delà du Danube.

<sup>1</sup> Lettres de Király, dans Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 57—58, 98—99, n° CLVI. Cf. *ibid.*, p. 101, n° CLIX; pp. 205—206. Celle de Michel, Isopescu, loc. cit., pp. 429—430, n° XLIII. Cf. avec Walter et Szamosközy. La critique dans Iorga, *Ist. Armatei*, I, et *Ist. lui Mihai*, I, p. 199.

La personne « royale » de Báthory apparut d'une façon tout aussi théâtrale qu'était simple, dans la beauté de son geste de risque personnel celle de Michel.

Il faut observer que Sinan n'avait pas apporté avec lui un prince, comme l'avait peut-être pensé Ferhad pour l'enfant Radu. Il marchait maintenant vers l'accomplissement de son ancien projet, qu'il nourrissait depuis des années<sup>1</sup> : l'installation d'un beglerbeg sur le Danube, avec un pacha de Târgoviște et des soubachis dans les différentes villes. Et, comme pour cela il fallait avoir des forteresses, il entreprit de les construire.

A Bucarest, qui était maintenant la capitale du beglerbeg Mohammed Satyrdchi<sup>2</sup>, Sinan considérait la fondation ecclésiastique de Mihnea, devenu Mohammed, — et il aurait donné ainsi le bon exemple — non seulement comme une espèce de symbole pour la nouvelle nomination, mais comme une propriété de l'Islam. C'est pourquoi on commença immédiatement, employant les habitants même, à élever une forteresse à neuf tours, qui est restée dans le souvenir du peuple comme « la citadelle de Sinan »<sup>3</sup>. Puis à Târgoviște on décida des travaux pour le même but, y établissant un commandant turc, Mohammed de Trébizonde. Dans cette autre forteresse furent cependant établis des Bosniaques, avec un voévode de Voutchitrn, et c'est pourquoi la chronique serbe, dans sa continuation reliée aux pays roumains, donne des informations précises, mais pas aussi admissibles, en ce qui concerne les commandants qui dépendaient de lui, le salaire de soldats, les canons et les provisions<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Nicéphore le Didascale, habitué aux grandes phrases, exagérait ses efforts pour que ce projet ne soit pas admis par le Sultan; Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXVII (1905), pp. 15 et 16.

<sup>2</sup> Un informateur polonais revenu du camp de Michel confond ce Mohammed avec Mihnea; Isopescu, *Dipl.*, p. 431. Quant à Zamoyski, il écrivait dès le 4 octobre que Michel s'enfuit, poursuivi par Sinan; *ibid.*, p. 443. On croyait en Pologne que le vizir passera l'hiver en Valachie; *ibid.*, p. 446, n° LVIII. Ce n'est que le 11 novembre qu'un envoyé du chancelier reconnaît que Michel est « un astuto et valoroso soldato »; *ibid.*, p. 468, n° LXXIV.

<sup>3</sup> Détails dans Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 360 et suiv.

<sup>4</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, III, p. 5.



Chargeant le commandant de sa flotte, le pacha Chaban d'Égypte, de refaire Brăila<sup>1</sup>, Sinan attendait sans doute les Tatars pour balayer ces chrétiens qui n'avaient pas encore déposé les armes. Car, sans leur concours, on ne pouvait pas faire, avec une armée si peu sûre, prête à trahir et, en outre, si fatiguée, l'opération qu'il croyait nécessaire. Mais, ici, un autre projet se leva devant le sien : celui de Zamoyski.

Zamoyski avait pensé depuis longtemps à placer des garnisons polonaises dans les forteresses de l'Est moldave. En outre, ayant à sa disposition au moins une partie des Cosaques, il pouvait employer pour son but, lui, le chancelier et hetman, tout un groupe de réfugiés dont il arriva à former une vraie armée. Il avait voulu jadis la restauration, sous la protection turque, d'après la coutume, de Pierre de Bolzano, car il ne pouvait plus être question du règne fragile et purement formel de son fils, mais, au bout des longues fatigues et de sa grande nostalgie du pays, des souffrances d'une surveillance comme pour un prisonnier, ce vieillard s'était éteint dès le mois de janvier 1594, ayant été enterré près de l'église des Franciscains, et son fils restait confié aux Jésuites, dont la stricte éducation le mènera à une mort prématurée<sup>2</sup>. Alors, à cause des rapports entre la mère des Movilă et la dynastie des Lăpuşeanu, s'éleva l'idée du prince moldave Jérémie.

Comme préface à cette action du chancelier, il y eut une nouvelle apparition de Cosaques, qui allèrent jusqu'à Cetatea-Albă, à une époque où ceux de Nalévaïko assiégeaient encore Bender<sup>3</sup>. Le prince que les Polonais ne consentaient à aucun prix à reconnaître s'était décidé à partir pour secourir Michel, et il expliquait son retard par l'information que Sinan n'aurait pas encore passé le Danube ; il espérait que Zamoyski pourrait non seulement ne pas atta-

<sup>1</sup> Isopescu, *Dipl.*, p. 432, n° XLV ; p. 443.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, Hurmuzaki, XII, *passim* ; *O familie domnească în exil* (aussi dans la revue *Vatra* et dans la « Biblioteca pentru toți »).

<sup>3</sup> Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 201, n° CLXI ; Isopescu, *Dipl.*, p. 413, n° XXIX.

quer son pays, mais aussi le défendre contre les Tatars. Or la réponse qu'il reçut, malgré l'ambassade qu'il avait envoyée au roi, suffisait pour lui faire comprendre qu'il n'avait rien de bon à attendre<sup>1</sup>. Étienne se dirigeait vers la Valachie avec sa seule garde hongroise, car de nouveau le pays ne voulait pas « monter à cheval », malgré toutes les menaces de faire mutiler les récalcitrants<sup>2</sup>.

L'armée polonaise était à Cernăuți<sup>3</sup>, le 26 août, et on savait qu'une avant-garde des Tatars avait déjà incendié les bourgs d'Orhei et de Lăpușna<sup>4</sup>.

Après quelques jours, donc avant que la nouvelle de la bataille de Călugăreni et de la victoire de Michel fût arrivée en Pologne<sup>5</sup>, Zamoyski avait passé le Dniestr, faisant semblant de croire que les Turcs construisent un pont à Isaccea<sup>6</sup>, comme si le prince l'avait appelé et aurait même préparé l'invasion. Le chancelier avait, par Lupu Stroici et par Jérémie, des rapports avec les boïars restés en Moldavie et il prétendait que ceux-ci ne demandent que la paix de la part des Turcs, ainsi que les sénateurs de la Pologne eux-mêmes l'avaient demandé à Sinan lui-même et aussi aux commandants de Bender et de Cetatea-Albă<sup>7</sup>, et, s'il est nécessaire, une dépendance de la Pologne, abandonnant donc la fidélité envers ce « puissant roi » de Transylvanie dont osait parler le prince usurpateur<sup>8</sup>. Comme on avait envoyé au camp polonais Piasecki, celui-ci reçut la mission d'expliquer à son prince que, au lieu de tenter une résistance vaine contre les Turcs, que

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 400—402, n° XVII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 413, n° XXIX.

<sup>3</sup> Le 27, Zamoyski donne une lettre « in campo voronecensi » (à Voroneț); *ibid.*, p. 415.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 415—416, n° XXXI.

<sup>5</sup> La façon dont les événements de Valachie étaient interprétés en Pologne peut être constatée dans une lettre du capitaine de Kameniec, Jean Potocki, qui jouera ensuite un grand rôle en Moldavie; *ibid.*, p. 402, n° XVIII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 413, n° XXIX; p. 414.

<sup>7</sup> Voy. aussi des lettres du 4 septembre; *ibid.*, pp. 418—420, n° XXXIV.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 414.

les Polonais n'attaqueront en aucun cas, mieux vaut « prendre les Hongrois qu'il a autour de lui et s'en aller en Hongrie »<sup>1</sup>. Pour les actions de Michel, Zamoyski n'avait que des expressions méprisantes: d'après lui, le prince de Valachie aurait continué à se défendre, sans perspective, près de la rivière de « Muxa »<sup>2</sup>.

Ce qui suivit se passa plus vite que n'était la coutume polonaise. Sans être autorisé par le roi, mais se préparant habilement le terrain pour des excuses, Zamoyski commença en Moldavie une action toute personnelle, qu'il avait calculée jusqu'aux derniers détails. Hotin fut livrée par le burgrave André, qui depuis longtemps s'était probablement entendu lui aussi avec les réfugiés. Le chancelier ne rencontra aucun obstacle pendant cette visite militaire, qu'il mena à bonne fin. Sur la base des anciennes coutumes du pays, qu'il déclarait, solennellement, avec ses sénateurs, vouloir respecter, il présida l'élection d'un prince vrai, à la place de celui qui avait été imposé par Sigismond, auquel il n'entendait nullement reconnaître les prétendus droits sur cette Moldavie. L'élu fut Jérémie Movilă.

Mais Zamoyski emprunta au « roi » transylvain ses conceptions annexionistes. Donc la Moldavie n'était plus, dans le serment prêté par le nouveau prince, de même que dans la déclaration de ses principaux amis, Stroici, Ureche, l'échanson Grégoire, le postelnic Abraham, le logothète Thomas, et enfin dans le discours fait par le protecteur polonais lui-même, un pays séparé, lié à l'Empire Ottoman, mais un Palatinat polonais comme tout autre. Les conditions paraissent même plus dures sous le rapport des scrupules nationaux. Sigismond n'admettait ni une immixtion étrangère, ni le changement de la tradition religieuse de ce pays, alors que, d'après le pacte avec Jérémie, les Polonais aussi pouvaient avoir des terres en Moldavie et la religion catholique devait être protégée par le prince<sup>3</sup>. En

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 416—417, n° XXXII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 413, n° XXIX. Voy. aussi: « Michael, Palatinus moldaviensis, miser ille, quantum potest resistit »; *ibid.*, p. 415, n° XXX.

<sup>3</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 344—345.

échange, un esprit beaucoup plus large empêchait d'introduire dans le nouveau régime moldave les restrictions apportées à l'autorité du prince et à l'exercice plénier de son pouvoir. On voit que les réfugiés moldaves avaient sur le rôle du prince une conception beaucoup plus sérieuse que celle de leurs voisins valaques. Des ambassadeurs solennels de Moldavie devaient se rendre auprès du roi, au milieu de la Diète polonaise, pour apporter l'hommage complet et définitif du pays qui avait pu se conserver jusque là sans aucune pénétration étrangère dans ses affaires intérieures<sup>1</sup>.

Donc, pendant que Răzvan descendait par la voie de Trotuş vers le camp de Michel<sup>2</sup>, Jérémie s'installait ainsi comme un « vir bonus, nationis walachicae », avec l'observation, qu'il avait glissée à Zamoyski pour son discours d'installation, qu'il n'est pas, comme l'avait été Pierre le Boiteux, un « Roumain », *Romanus*, c'est-à-dire Valaque, mais bien un vrai Moldave.

Il ne semble pas que Răzvan eût demandé pour lui les cérémonies coutumières du couronnement. Lorsque Jérémie fut mené à l'église d'Étienne-le-Grand, St. Nicolas, pour y être oint prince<sup>3</sup>, le couronnement ne fut pas peut-être célébré par le métropolitain même, qui semble avoir été, à ce moment, au-delà des frontières, pour le synode d'union avec l'Église romaine, à Brzesk, si on n'admet pas que les décisions prises dans ce synode, explicables à un moment d'offensive, eussent été signées par lui et par le métropolitain valaque Michel, qui avait remplacé Euthyme, et aussi par les évêques valaques, dans leurs résidences, mais, en tout cas, pas par

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 348—349, n° CLXXIV.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 103, n° CLXIV. Sa femme était vers le mois de septembre en Transylvanie; *ibid.*, p. 27; Isopescu, *Dipl.*, p. 418, n° xxxiv. Après la mort tragique de son mari, elle s'y est remariée. Voy. aussi Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 418, n° xxxiv. Un journal de Transylvanie publiait pendant les dernières années une mention de cette femme en rapport avec la famille Vaida.

<sup>3</sup> Pour la cérémonie, Heidenstein, p. 318. Pour le synode de Jassy, M. P. P. Panaitescu propose la date de 1594, parce que Michel est porté comme métropolitain et parce qu'il y avait la guerre avec les Turcs, argument qui ne nous semble pas tout à fait valable.



Fig. 46. — Le prince de Moldave Jérémie Movilă, sa mère et son fils Constantin.

celui qu'il aurait tant désiré, son propre frère Georges, resté, à ce qu'il paraît, encore parmi les derniers courtisans, maintenant sans maître, de Pierre-le-Boiteux.

Pour éviter une attaque de Transylvanie, qui, du reste, était impossible pour le moment, Jérémie, qui continuait à porter son nom de famille, ce qui était une innovation, demandait au nonce de Prague qu'on lui permette de « vivre en paix »<sup>1</sup>.

Au moment où Zamoyski créait de cette façon un prince à Jassy, Sigismond apparaissait enfin au-delà des montagnes comme maître de la Valachie et vengeur des chrétiens.

Il avait préparé depuis longtemps cette entrée d'après les normes de parade brillante de cette Renaissance tardive. Il devait paraître comme un nouveau César dans le pays d'une conquête qui ne lui avait pas coûté une goutte de sang, et ce nouvel exploit devait être annoncé en Occident par tous les organes de la foi catholique, de « l'Église militante », qu'il représentait.

La supputation de l'armée qu'il amenait est dûe à des calculs faits à la Cour de Transylvanie dans le but d'impressionner. La réalité était beaucoup plus modeste. Il y avait en Transylvanie une noblesse magyare, de proportions beaucoup plus restreintes : on ne peut pas savoir dans quel rapport elle a collaboré à l'expédition. Les Szekler avaient été convoqués, mais leurs sentiments vis-à-vis de la dynastie des Báthory, protectrice de cette noblesse de Transylvanie qui envahissait sans cesse les droits de ces paysans nobles et guerriers, étaient, comme on le verra dans la suite, de la façon la plus cruelle, bien mauvais. En ce qui concerne les villes, les comptes de Bistrița mentionnent seulement l'envoi, à la date du 4 septembre, des soldats « de la dîme », recueillis dans la ville et sur son territoire, sous le commandement d'un Simon Rodelt, pour « la guerre turque en Valachie » : ce contingent devait y rester pendant trois mois entiers, et, lorsque ces soldats revinrent, ils étai-

<sup>1</sup> Isopescu, *Dipl.*, pp. 440—441, n° LII (30 septembre).

ent presque « morts de faim »<sup>1</sup>. Les Saxons de Sighișoara avaient envoyé leurs « gens d'infanterie noire » du côté de Caransebeș et sur le Danube, dès l'été. A la même date de septembre, le maire lui-même partait avec sa « phalange », commandée par un Étienne Mall et un Maser. On voit arriver aussi le capitaine de la forteresse de Hust, avec quelques soldats, puis des Allemands cuirassiers qu'avait envoyés l'empereur. Il n'y avait pas de provisions; il fallait les envoyer au fur et à mesure. Et, pendant qu'une partie des Saxons se trouvait en Valachie, d'autres étaient restés dans ce Banat, du côté d'Inău. L'agent saxon croyait que cette expédition, présentée comme triomphale dans les bulletins de victoire de Sigismond, était de fait très dangereuse, « periculosissima »<sup>2</sup>. De fait, comme bons combattants, il n'y avait que ces cavaliers de Silésie, au nombre de 1.500, combattant sous un drapeau impérial, et les milices saxonnes<sup>3</sup>. Quant au contingent moldave, Răzvan avait été abandonné par tous les siens, sauf par ses mercenaires hongrois, qui conservaient encore deux canons<sup>4</sup>.

D'un autre côté, aussitôt après avoir appris l'entrée des Polonais en Moldavie, pour laquelle il y eut ensuite de longues dénonciations au Siège romain, invoqué comme arbitre, en Transylvanie se manifesta la crainte que, pendant l'absence du prince, pourraient entrer, avec le concours des Polonais, les deux Báthory se trouvant au-delà des frontières, Étienne et le cardinal André. C'est pourquoi on conserva dans le camp de Brașov, plus d'un mois, malgré les réclamations de Michel, qui s'était placé dans la montagne, dans la région de Stoienești, ces troupes, de caractère très bigarré, qui n'étaient pas accoutumées à collaborer à une campagne de ces proportions.

<sup>1</sup> « Fame prope consumptos »; Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 13.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 26—28, n° LXI.

<sup>3</sup> Dans *Ist. lui Mihai*, I, p. 212, j'ai donné, aussi d'après le rapport des chevaliers toscans, les chiffres courants, qui sont évidemment exagérés; cf. aussi Veress, dans les *Mém. Ac. Rom.*, loc. cit., qui présente une glorification de Sigismond, diminuant ou ignorant continuellement le rôle de Michel.

<sup>4</sup> Les sources, surtout, *ibid.*



Fig. 47. — Ruines du palais princier à Târgoviște.



Lorsqu'enfin, très tard en octobre, les défilés furent passés du côté de Bran, le premier souci de Sigismond fut de détruire, dans les limites du possible, le caractère national des troupes valaques. Il voulait avoir une seule armée lui appartenant, tout au plus les drapeaux du Michel étant tolérés à côté des siens: c'est pourquoi il flanqua Michel de troupes étrangères,\* et les Italiens de Florence passèrent dans le lot du Moldave Răzvan.

Bien informé, l'orgueilleux « roi » savait maintenant deux choses, qui suffisaient pour rassurer son âme légère et instable: que, à l'Est, les Polonais s'étaient retirés, voyant qu'aucune offensive des Tatars ne se prononce encore, et, deuxièmement, que Sinan, qui dut assister à la dispersion d'une armée anarchisée, ne trouvant ni nourriture, ni le butin qu'elle attendait, avait ordonné la retraite, abandonnant donc ses projets de nouvel ordonnement musulman pour les pays en-deçà du Danube.

Dès ce moment, la guerre n'était plus qu'une promenade, peut-être avec quelques surprises, qui ne se produisirent cependant pas. Les Turcs, d'une certaine valeur, qui étaient restés à Târgoviște, devaient se sacrifier pour permettre la retraite au-delà du Danube du gros de l'armée du grand vizir. Ils n'étaient qu'un millier de soldats, sous un pacha Ali, fils de ce Khidr, et, ayant capitulé, ils furent massacrés tous (16 octobre) <sup>1</sup>.

Bucarest avait été évacuée: c'est de là qu'écrit aux siens Răzvan, qui s'était saisi du commandant turc Mohammed Satyrdchi, le 22 <sup>2</sup>. Mais seulement lorsqu'il eut la certitude que, de fait, la plupart des ennemis ont passé le Danube, ainsi que l'exigeait, du reste, la proximité du terme au-delà duquel janissaires et spahis n'entendaient pas servir, et que les nouvelles

<sup>1</sup> Voy. aussi la lettre de Sigismond, datée du 18; Veress, loc. cit., pp. 290—291, n° 158, ainsi que celle d'un soldat, *ibid.*, pp. 294—296, n° 161, puis les renseignements fournis par Carrillo; Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 145—146. Le reste de la bibliographie dans *Ist. lui Mihai*, I, p. 213, note 3. Ajoutez aussi la lettre publiée dans l'*Anuarul Inst. de istorie națională din Cluj*, VI (1935).

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 214, note 1.

forteresses n'étaient pas en mesure de résister, seulement alors Sigismond ordonna qu'on attaque Giurgiu. Et même, s'il n'y avait pas eu l'expérience des Toscans, auxquels avaient été confiés les canons, on n'aurait pu se saisir de l'ancienne citadelle, qui persistait dans l'île (28 octobre).

Il ne restait plus qu'à rassembler le butin, sans rien risquer. Il fut naturellement énorme. Les prisonniers furent délivrés par milliers, de pauvres paysans roumains qu'on menait en esclavage, et on restitua le bétail emporté par les envahisseurs; les chevaux furent distribués. Beaucoup de soldats devinrent riches par les objets précieux dont ils s'étaient saisis. Les gros canons, qui ne pouvaient pas être transportés sur des chemins défoncés, durent être jetés dans le Danube, peut-être aussi pour que Michel ne puisse les avoir, et Sigismond partit prenant les autres. Un pauvre pacha Hassan, qui est présenté comme le fils de Sokoli et le principal auxiliaire de Sinan, était le principal ornement pittoresque du triomphateur, qui quittait le pays seulement à la fin du mois de novembre <sup>1</sup>.

Mais, en même temps, et sans les mêmes pertes d'hommes, l'offensive du khan en Moldavie s'était elle-même effondrée.

La retraite de Sinan, dans un certain ordre, il faut le reconnaître, et dominant des éléments si divers et peu dévoués au grand vizir, ne put être connue en Moldavie qu'après environ une semaine.

Răzvan était encore occupé de cette campagne dace au moment où les Tatars vinrent exécuter la partie moldave du programme de Sinan. Il leur fallait établir à Jassy, comme chef turc de ce pays, le beg Ahmed de Bender, un neveu du khan, ce qui correspondait à l'ancienne intention, que nous avons déjà signalée, de créer un nouveau beglerbegat du Dniestr.

<sup>1</sup> Sur la même base, bibliographie menue, *ibid.*, p. 215, note 4. Surtout l'explication fournie par Sinan, Hurmuzaki, III, p. 492; Veress, loc. cit., p. 297 et suiv., n° 162. En Pologne, Pierre l'Arménien parlait d'une grande défaite de Michel; Isopescu, *Dipl.*, p. 422, n° xxxvi.

Le 19 octobre, Tatars et Polonais se trouvaient donc les uns devant les autres à Țuțora, au Sud de Jassy. Les premiers demandèrent à Zamoyski de partir incessamment et d'emporter aussi le prince qu'ils avaient nommé et qui avait eu le temps de tenter une offre, devant être vaine, auprès des anciens maîtres, par le commandant turc de la flotte du Danube <sup>1</sup>.

Alors que, en septembre, Ahmed avait échangé avec Zamoyski des lettres amicales <sup>2</sup>, la nouvelle sommation adressée au chancelier de Pologne fut particulièrement hautaine, et, bien entendu, les termes dont on s'était servi envers Jérémie encore plus sévères <sup>3</sup>. Les Moldaves étaient menacés de voir leurs familles menées en esclavage, car, Zamoyski étant de tous côtés encerclé par les Tatars, ne pourrait pas aider. Mais les nouvelles qui arrivaient de la Valachie étaient désastreuses, et ceci amena aussitôt un changement d'attitude.

La bataille, livrée pendant plusieurs jours, du 19 au 23 octobre, ne fut donc que de simple forme. On échangeait des coups de canon d'un côté et de l'autre, sans résultat. Une seule attaque tatare, de la part des frères du khan, fut facilement repoussée. On arriva de cette façon à un traité. Le khan s'adressait au roi de Pologne, qui ne savait rien de tous ces risques, pour promettre, après avoir montré que ce « brigand » de Răzvan n'était qu'un misérable, méritant d'être chassé, que la paix sera conservée entre les deux pays, et on arrêtera aussi les incursions des Cosaques; on paiera régulièrement le cadeau annuel <sup>4</sup>. Quant aux Moldaves,

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 432, n° XLV; p. 447; Veress, loc. cit., pp. 273—274, n° 147.

<sup>2</sup> Dès le 1-er octobre, Ahmed prend le titre de pacha de Moldavie; Isopescu, *Dipl.*, p. 438. Cf. aussi la pétition d'un nombre de petits boïars prisonniers des Tatars à leurs amis moldaves (le style montre bien qu'il y a eu un texte roumain); *ibid.*, pp. 428—429, n° XLII.

<sup>3</sup> Lettre d'Ahmed, *ibid.*, p. 427, n° XLI; pp. 432—434, nos XLVI—XLVII. La réponse traduite du roumain, *ibid.*, p. 428, n° XLI. Cf. la lettre de Zamoyski à Sinan, Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 146. Des indications bibliographiques menues dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 217, note 1.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 146—147, n° CCXXII. Cf. aussi *ibid.*, pp. 134—135, 157 et suiv., n° CCXXXII. Toute une correspondance entre Sigismond III et l'empereur Rodolphe; *ibid.*, pages suivantes.

appelés à la turque les « Bogdans », on s'acquitta à leur égard par ces semonces très dures, en leur disant que, nation qui change sans cesse de prince, ils mériteraient d'être « foulés aux pieds des chevaux », si cependant le chancelier n'était intervenu en leur faveur <sup>1</sup>.

Lorsque Răzvan eut ensuite la possibilité de revenir, apportant avec lui aussi quelques éléments militaires de Transylvanie, il trouva donc le nouveau règne des réfugiés solidement établi. Zamoyski avait laissé à son protégé une faible armée de Polonais, avec les deux Potocki, un Zebrzydowski et un Stanislas Chanski. Răzvan, considéré encore comme prince légitime de Moldavie, avait pénétré par les défilés occidentaux, et il crut pouvoir regagner d'un seul coup son trône. Il attendait peut-être aussi le concours des habitants, qui lui manqua complètement, à cause des actes indubitables de cruauté de ce « brave », auquel manquaient toute éducation et toute humanité.

Le combat fut très sérieux. Si Étienne Răzvan connaissait l'art de la guerre, Jérémie, qui avait commencé d'abord par prier Dieu dans une église à Suceava, attendant de lui la victoire, montra que le courage ne lui manquait pas. Le premier essaya de gagner la victoire d'après le modèle de Michel à Călugăreni, par un élan téméraire, qu'il essaya par deux fois. Abandonné par les siens, car les Hongrois avaient montré, dans cette première concurrence avec la cavalerie polonaise, leur grande infériorité, il voulut se cacher dans le village voisin d'Areni. Ce village, qui avait vu jadis le massacre du « Despote », assista, terrifié, au spectacle du « brigand » Étienne empalé, auquel on avait préalablement coupé, ainsi qu'il l'avait fait lui-même à d'autres, le nez et les oreilles. Un frère fut décapité à côté, et de même ses anciens associés, le Crétois Kalogéras, le Hongrois Tolnay et le logothète.

Jérémie avait conseillé en vain à ses adversaires roumains de se conserver pour une autre guerre que celle contre les chrétiens. Des deux côtés, les passions étaient plus fortes.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 159. Cf. aussi les notes de Iorga, dans *Ist. lui Mihai*, I, p. 218.

Pour la première fois, l'ancien procès entre Hongrois et Polonais pouvait être traité par le glaive. Chanski, qui raconte avec beaucoup d'exagération le combat, dit sincèrement que, pour lui, celui qui l'attaque est « un Turc »<sup>1</sup>. Mais, avant tout, les Moldaves, qui voyaient dans « l'indigène » Jérémie le continuateur de la douce politique de Pierre-le-Boiteux, avaient eu l'occasion de faire payer aux Hongrois leur longue humiliation.

---

<sup>1</sup> Isopescu, *Dipl.*, p. 488, n° LXXXIV. Pour le combat, le récit dans Miron Costin, pp. 251—252; Heidenstein, p. 323. Des relations par les documents dans Hurmuzaki, III, p. 505; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, pp. 371—372, 410; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 199—200, n° CCIX; p. 227, n° CCCCXXXIX, et pages suivantes. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, VI, pp. 632—633.

## CHAPITRE IV

### TROIS ANS DE CROISADE ROUMAINE

Comme résultat des derniers combats, les pays roumains, qui avaient été menacés d'une annexion devant amener des conséquences comme dans les anciens États du Sud-Est européen, appartenant au même héritage thraco-illyro-romain, devenus de simples provinces, sans autre droit que celui de mener une activité purement végétative, avaient été délivrés en même temps des légions de Sinan et des multitudes errantes du khan. Ils restaient, avec leurs princes, avec leurs coutumes et leur privilèges, de même qu'avant cette tentative hardie de changer toute la situation<sup>1</sup>.

De pareils actions et succès provoquent cependant, pour toute nation, des états d'âme, et suscitent, après la victoire de la résistance, des élans vers de nouvelles créations.

Il faut examiner d'abord les états d'esprit.

Sous l'impression du succès, d'une valeur militaire indubitablement supérieure, par le courage et par l'esprit de sacrifice, au ramassis qui se trouvait sous les drapeaux de parade des dents de loup des Báthory, — et ceci a été reconnu aussi par les hôtes italiens, parmi lesquels le nonce de Transylvanie, Malaspina, évêque de Cervia<sup>2</sup> —, Michel ne permit pas à Sigismond, le « puissant roi » pour Râzvan, de quitter le pays où il n'avait rien donné de com-

<sup>1</sup> Dans une lettre au roi de Pologne, le Sultan montre qu'il considérait comme prince de Valachie le fils de Mihnea; Iorga, *Contribuțiuni*, p. 106; *Studii și doc.*, III, p. 52 et suiv.; Hurmuzaki, XII, p. 215, n° CCCXXII.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 223—224.



Fig. 48. — Michel-le-Brave (d'après une gravure).

parable à l'exploit chevaleresque de Călugăreni, sans lui faire reconnaître publiquement la déchéance du traité conclu en mai, par lequel avait été supprimée l'existence politique de la Valachie. « Alors », dit la chronique des actions accomplies par les Buzescu, « Sigismond Báthory, ayant vu quel est le courage et la sagesse du prince Michel, libéra la Valachie, avec tous ses revenus, pour être de nouveau sous le sceptre du prince Michel ». Les boïars, qui avaient conservé toutes leurs situations, restèrent comme auparavant sous les ordres du prince, qui avait su s'affirmer et se faire respecter.

Quand, en Olténie, qui auparavant même était peu sûre, se produisit un mouvement contre la guerre, que Michel paraissait promettre aussi pour l'avenir, et il y eut des rapports entre les mécontents et les Turcs de Vidine, les Cosaques de Michel arrêtaient immédiatement la rébellion<sup>1</sup>. Le retour des Turcs à Brăila fut empêché, et Michel y créa un nouveau Banat, contenant aussi la région de Buzău. Nous apprenons par plusieurs informations, venues de tous côtés, qu'une attaque des réfugiés, excités par Jérémie, lequel abritait, pour être installé en Transylvanie, Étienne Báthory, avait été repoussé par Michel, et les boïars compromis perdirent leurs têtes<sup>2</sup>. Mais les vieillards Chisar et Démètre, chefs du parti de leur génération, continuaient leur opposition à la politique de guerre<sup>3</sup>.

De leur côté, les Moldaves, qui s'étaient débarrassés du prince imposé par Sigismond, bien qu'ils eussent certainement obtenu, eux aussi, après l'expédition de Giurgiu, la même annulation des clauses draconiennes du pacte avec la Transylvanie, et avaient prouvé pouvoir vaincre, fût-ce même avec un concours polonais qu'ils auraient encadré et soutenu, les Hongrois de Răzvan, montraient à nouveau des penchants

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 17.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, pp. 215—217; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 377—378, 410 et, à côté de ces informations, Hurmuzaki, III, pp. 502—505; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 258, note 1. Rien dans les deux chroniques du pays : à cette époque, la Moldavie n'en avait aucune.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 178, n° CCLXIV.



optimistes vers l'offensive. Il leur semblait qu'en automne ils auraient pu affronter la multitude des Tatars. Il n'y a pas jusqu'à un pauvre tanneur saxon de Baia, bourgade à demi romanisée, ainsi que le montrent certaines formes dans le style de la lettre rédigée en allemand, qui ne fût de l'opinion que « notre armée », — ce qui montre la solidarité avec les Roumains —, « si le chancelier l'avait permis, aurait amené bien vite à la raison le Tatar tyrannique et le sandchak, de sorte que », et ici il emploie une locution roumaine, « il n'en serait resté pas un pied »<sup>1</sup>.

Il en résulta la conviction que, du moment que, dans cet Orient soumis au Sultan, d'autres mouvements se produisaient que ceux des Serbes du Banat, conduits par un Vélimirovitch, un Dokian et un Vladika, le rôle des Roumains, au moins de ceux qui n'étaient pas sous la garde de Zamoyiski, avec son contingent nourri et payé par Jérémie, est de conduire cet élan désespéré vers l'indépendance.

Nous avons déjà vu quelle avait été l'attitude, franchement de trahison, des Bosniaques à l'occasion de l'invasion de Sinan. La chronique serbe suit de près tous les mouvements de Michel. Elle note que, dans la Herzégovine, s'était levé, à Nikchitch et à Onogost, un voévode de la liberté, qui s'appelait Grdan<sup>2</sup>. Nous avons vu que Déli-Marko était parti des mêmes régions près de l'Adriatique pour en arriver à être un des guerriers les plus drus des Balcons, sous les étendards de Michel, où on rencontre dans les premiers rangs, jusqu'à ce qu'il dut subir le martyre de la part des Hongrois, ce vieux haïdouque Novak, que les siens appelaient à la turque : le « Père Novac », « Baba-Novac », et d'autres Serbes sont mentionnés dans les comptes transylvains ultérieurs du prince roumain héroïque. La ville de Klis se souleva, en s'appuyant sur l'agitation des Uscoques, des Morlaques slaves, d'origine roumaine, et sur l'appui des Impériaux, qui leur envoyèrent un Georges Lemkovitch,

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 138, n° CCXIII.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 5.

qu'on trouve plus tard en rapport avec Michel aussi <sup>1</sup>. Dès 1587, un patriarche grec d'Ochrida, Gabriel, vagabondait en Occident, aussi comme prétendu chef religieux de ces régions; il avait toute une suite à cheval et il allait par le Tyrol vers la Rome pontificale en 1598; un autre patriarche « de la Bulgarie », qui avait toute une suite à cheval et se rendait par le Tyrol vers la Rome du Pape <sup>2</sup>, s'appelant Athanase Risea, qui s'attribuait aussi une autorité sur la Serbie et l'Albanie, ainsi que sur la « Valachie, Moldavie, Lithuanie, Russie », entendait aller par delà les pays d'Empire jusque chez Philippe II d'Espagne: il avertissait que déjà sont prêts à la révolte « les chrétiens de toute la Thessalie, de l'Épire et de la Macédoine », avec les évêques de Larissa, où dominaient les Roumains balkaniques, qu'il mentionne même, de Naupacte et d'Arta, de sorte qu'il croyait pouvoir offrir un contingent de 40.000 hommes. Ce jeune évêque grec était, de fait, un facteur de révolution, et il avait eu des rapports avec Venise, en attendant ceux avec Michel <sup>3</sup>. Il paraît à Prague seulement en 1599, avec un neveu qui portait le nom latin de François, et avec un métropolitain de Pélagonie et de Prilep, patrie du vieux moine Nicodème, Jérémie <sup>4</sup>. Le patriarche rival de Peć, création de Sokoli, ne se rappelait plus cette origine et il annonçait, lui aussi, que le moment approche où on échappera à la tyrannie des « Infidèles » <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, I, pp. 43—44. Pour Baba-Novak, l'étude portant ce titre de M. J. Crăciun, dans la *Gazeta Ilustrată*, Cluj 1936.

<sup>2</sup> Une pétition de sa part a été publiée aussi par M. Veress, loc. cit.; cf. sa mention dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 708, note 1. Il se plaignait d'avoir été soumis par les Turcs au devoir de payer 18.000 ducats de Hongrie par an. Tout récemment, une étude dans les « Échos d'Orient », 1939.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 420, note 1. Un archevêque de la Première Justiniane sera arrêté par l'Inquisition à Milan, en 1599; *ibid.*, p. 423, note 1; p. 531, note 1. D'après un travail serbe de M. Tomić sur cette révolte de 1596 (Belgrade 1901) et un autre sur le patriarche de Peć au secours de ces mouvements, *La propagande catholique en Bulgarie au XVII-e siècle* (Semlin 1903), P. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 45—46.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, p. 307, n<sup>os</sup> CCCLVII—CCCLVIII.

<sup>5</sup> P. P. Panaitescu, loc. cit. Voy. aussi Milev, dans le *Bull. de l'Institut du Sud-Est eur.*, II, pp. 96—101; Iorga, *Byzance après Byzance*, pp. 104—105. Pour des mouvements dans la Serbie intérieure, P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 45.

Le Sultan avait enfin commencé sa grande expédition contre les Impériaux, qui venaient de prendre Gran<sup>1</sup>, mais l'adversaire n'était plus le vieux Sinan, qui avait été déposé, forcé à payer les dépenses de l'expédition malheureuse en Valachie, et s'était retiré, grinçant des dents, dans un refuge, d'où il sortira, et pas bien tard, seulement pour mourir; ce nouvel adversaire avait été le précepteur du Sultan, et on l'appelait Lala-Mohammed. Les pays roumains avaient été laissés pour une autre date, se bornant à maintenir comme prince formel Radu<sup>2</sup>, et, pour faire plaisir aux Polonais, Jérémie avait été confirmé en Moldavie. Donc il n'y avait rien de vrai dans les bruits de combats qui avaient été livrés du côté de Târgoviște<sup>3</sup>.

Alors se déchaîna la première campagne balcanique byzantine du vainqueur de Călugăreni.

Les possibilités de pénétration étaient grandes, car le beglerbeg Hassan était parti lui-même vers l'Occident avec son maître. Le prince roumain le bernait, à ce qu'il paraît, lui parlant d'un accroissement du tribut, de l'envoi comme otage du fils de Boucle-d'oreilles, qu'il retenait auprès de lui, le jeune Marc. Alors que le Ragusain Déli-Marko combattait dans le Banat pour Sigismond, Michel donna à Baba-Novak les moyens nécessaires pour une grande incursion au-delà du Danube. L'ancienne occupation des haïdouques devenait donc, sous sa protection, une vraie guerre. On arriva jusqu'à Plevna, où se perpétuait encore l'ancienne lignée du vieux Michalogli. La chronique serbe parle, elle aussi, des exploits accomplis par-delà le Danube et des chars remplis de proie qui auraient été apportés à Michel<sup>4</sup>.

Au même moment, l'aga Farçaș faisait une tentative par le gué de Vidine et un autre Kalogéras, François, avec le Serbe Vélitchko, dans la Dobrogea<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, III.

<sup>2</sup> Voy. plus haut.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 226—227; Veress, loc. cit., p. 15.

<sup>4</sup> Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. 5—6.

<sup>5</sup> Chronique des Buzescu, pp. 265—266; Iorga, *Hurmuzaki*, XII, p. 258, note 1; p. 276, n° CCCCII.

De l'autre côté, toute l'attention était dirigée vers la guerre d'Allemagne. Le passage des Tatars vers la Hongrie, plus tard en été, ne toucha pas la Valachie; au retour, on les voit allant, par Tecuciu, vers Cetatea-Albă, mais sans avoir commis les dégâts qu'on attendait<sup>1</sup>. Michel montrera cependant plus tard que l'invasion de ces Tatars, qui revenaient vers leurs foyers, a été arrêtée par le camp qu'il venait de leur opposer: «le khan n'a pas voulu attendre, et il s'est retourné, à sa grande honte. Et nous l'avons poursuivi, et nous l'avons jeté par-delà la frontière»<sup>2</sup>. Mais les Turcs croyaient maintenant que les deux princes s'étaient réconciliés, que Michel avait envoyé aussi le tribut<sup>3</sup>, et les dévastations au-delà du Danube passaient au compte des Serbes, qui auraient travaillé d'une façon autonome.

Dans ces conditions, Michel put tenter une intervention militaire ouverte.

Il a pu être provoqué aussi par les offres, qui paraissent pour la première fois, des Bulgares, même de leurs chefs dans les villages, et celles d'un personnage byzantin intéressant, Denis Ralis, métropolite de Trnovo, qui rappelle en quelque sorte Jean Tzambak, «oncle d'Étienne-le-Grand». Cet homme actif et courageux, que nous rencontrerons souvent, aussi comme lieutenant de métropolite en Moldavie et comme compagnon du successeur de Michel dans son exil à Vienne, a été, pendant toute sa vie, dans un état de continuelle agitation, cherchant à unir dans la lutte pour la croix d'Orient les chrétiens de toutes les régions du Sud-Est européen.

Au commencement et, à ce qu'il paraît, sans subir l'influence de ce chef religieux, les Bulgares se dirigent vers Sigismond Báthory, avec lequel, après sa «libération», le prince de Valachie n'entendait avoir aucun rapport. Sigismond est pour les Bulgares, d'après une phraséologie qu'ils avaient apprise des Turcs, «l'élus parmi tous les potentats, celui

<sup>1</sup> Toutes les informations dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 231—232.

<sup>2</sup> Pernice, loc. cit.

<sup>3</sup> Mêmes sources narratives transylvaines, comme témoignage contemporain.

qui est doué par Dieu, le tout-puissant et sage, d'une lignée glorieuse, couronné par la fortune et de grandes qualités de guerrier, le très-splendide roi, couronné d'une couronne céleste, du pays de Transylvanie et du nôtre ». Ils montrent, en été, l'intention qu'a le Sultan d'aller jusqu'à Vienne et d'occuper « tout le pays allemand », et, au retour, de prendre aussi la Transylvanie et la Valachie. Ils n'ont besoin que d'un bon capitaine et, si on frappe du côté de Nicopolis, ils se lèveront tous en armes <sup>1</sup>.

Michel lui-même parle d'une attaque contre Nicopolis dans ces termes : « Je suis allé d'un bout du pays à l'autre », c'est-à-dire après être revenu de la frontière, où il attendait les Tatars, « pour bombarder une tour qui se trouvait en face de Nicopolis. Cette tour, je l'ai conquise. » Pour arrêter son passage du Danube, les Turcs lui envoient un drapeau de confirmation. Il accepte, mais prend cependant cette forteresse qui se trouvait sur la rive danubienne, la seule qui fût restée de cette forte ceinture de raïas, et il en fait tuer les défenseurs (commencement de novembre) <sup>2</sup>.

Ces combats ne furent pas considérés non plus comme une rupture de la paix sur le Danube par les Turcs, qui avaient terminé leur campagne impériale en Allemagne par une grande victoire sur l'archiduc Maximilien et sur Sigismond Báthory, dans le champ de Keresztes, — ce qui équivaut à la bataille de Nicopolis en 1396, perdue par l'attaque imprudente des chrétiens. Au commencement de l'année 1597, le beglerbeg Hassan faisait savoir que tous les méfaits de Michel lui ont été pardonnés et qu'il est confirmé par le nouveau drapeau qu'on lui avait envoyé.

Mais Sigismond, qui était maintenant un vaincu sans vouloir reconnaître cependant la victoire du Sultan, qui n'avait pas pu s'en prévaloir, crut qu'il peut encore donner

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 269—270, n° CCCXCII. Voy. aussi Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1919, pp. 26—35, et dans le « Bulletin français de la section historique de l'Académie Roumaine », 1920, pp. 92—104.

<sup>2</sup> Pernice, loc. cit. D'autres informations (aussi la préparation d'un nouveau combat pour Nicopolis elle-même, dont la forteresse résista), chez Walter.

des ordres en Valachie. Il invita chez lui Michel et, en dépit des informations que donne aussi la chronique des Buzescu, que quelque chose lui est ménagé par l'homme qui allait d'un coup de force à un autre, le prince valaque osa entreprendre ce voyage.

Il arriva comme un souverain, là où on l'aurait plutôt reçu comme un prisonnier, le soupçonnant de s'être entendu avec les Turcs, au moment où son « roi » combattait à côté des chrétiens occidentaux contre « l'empereur infidèle ». Le 19 décembre 1596 encore, il se trouvait à Alba-Julia, où il y avait aussi une chapelle de l'évêque roumain, contenant le tombeau de son ancien compagnon de combat Aaron et celui du boïar Danciu de Brâncoveni, dont le fils devait être, sous l'intitulation de Băsărabă, à son tour, prince de Valachie. Il obtint, pour cette église agrandie par lui, sous l'invocation des trois archanges, aussi Michel dont de prince roumain portait le nom, et pour l'évêque Jean, un nouveau et plus large privilège. Dans sa suite, se trouvaient le vieux ban Mihalcea et Radu Buzescu <sup>1</sup>.

Dans cette entrevue d'Alba-Julia, qui dura dix jours, Michel participant aussi aux fêtes de la Nouvelle An, fut décidée, sous l'influence de Josika, resté tout puissant, une politique de duplicité. D'un côté, on parla de la continuation de la guerre, mais de l'autre, on reçut et on écouta, les deux princes se trouvant à côté, un tchaouch, qui était venu avec des offres de paix. Sigismond répondit, en montrant qu'il n'est pas l'ennemi du Sultan et qu'il n'a eu qu'un conflit personnel avec Sinan-Pacha <sup>2</sup>. Maintenant que le grand vizir est mort (en novembre), on peut reprendre les anciens rapports. Car le Transylvain avait vu ce que signifie l'armée et le commandement chez les Impériaux des Habsbourg, et cela lui suffisait. Il ne pourra jamais être gagné pour une collaboration dans des actions offensives si mal préparées. Et, en outre, comme le siège de Timișoara

<sup>1</sup> Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 153—154; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 289, n° CCCCXXXI. Pour l'évêque Jean et son rôle, voy. Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-ème édition, p. 222 et suiv.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 288, n° CCCCXIX.

n'avait pas abouti, il avait abandonné aussi l'espoir de prendre tout le Banat, comme point de départ pour être aussi le « roi » des Serbes du Sud.

Si cependant il fut question d'une visite de Sigismond lui-même à Prague et d'une ambassade de Michel vers l'empereur Rodolphe, ceci fut dû certainement aux suggestions du prince roumain, qui choisit pour cette mission Mihalcea, comme un homme expérimenté, habile, connaissant le latin et l'italien et dans lequel il plaçait de plus en plus sa confiance<sup>1</sup>, et, à côté, pour les conversations en allemand, un bourgeois de Braşov, Marc Schonkebonk<sup>2</sup>. N'ayant pas confiance dans une partie de sa noblesse et ne voulant pas la remplacer dans la guerre qu'il commençait par des éléments aussi peu sûrs que les Serbes et les Cosaques, qu'il ne pouvait pas toujours payer à terme, et sachant ce que peut signifier, avec les incessantes dénonciations de la part de Jérémie, « le pardon » turc, il avait besoin d'argent, et, en tant que chrétien, il croyait que les services qu'il avait déjà rendus lui donneraient le droit de demander qu'on lui envoie des subsides et même un secours d'hommes de pied et de cavaliers allemands, comme celui qui avait été offert, sans qu'on eût pu aller jusqu'à la réalisation de cette promesse, jadis, à Aaron<sup>3</sup>.

Car, malgré son désir de pouvoir restaurer tranquillement son pays, les prières des Balcaniques qui, ainsi qu'on l'a vu, venaient des Serbes, maintenant des Bulgares, des révoltés de la Bosnie et de l'Herzégovine, du clergé grec de ces régions, clergé qui n'avait pas, comme celui de Constantinople, des sentiments de loyauté envers le Sultan, le poussaient vers cette politique de restauration impériale, qu'arrivera bientôt à représenter, par des efforts inlassables, le métropolitain de Trnovo.

<sup>1</sup> Voy. aussi la description par l'Italien Beduccino, dans Iorga, *Mém. Ac. Rom.*, XII, 1932, p. 93 et suiv.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., pp. 51—52, n° 33; Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 155—156. Cf. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1915, pp. 165—168.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 57, 63.



Fig. 40. — Stanca, femme de Michel-le-Brave, et leur fils, Nicolas Petrașcu (fresque dans l'église de Căluțiu).



Il y avait maintenant, au-delà du Danube, tout un « comité » de la révolte, avec un Théodore Balina de Nicopolis, un évêque de Tchrven, Jérémie, d'autres de Choumen, de Lovtcha, de Roumélie, préparant aux Turcs déjà fixés dans les localités bulgares une vraie « Ste.-Barthélemy »<sup>1</sup>. On fit une intervention à Vienne, et l'empereur pensait, en mars 1597, au secours militaire qu'il pourrait donner à la Valachie et à la Bulgarie<sup>2</sup>. Mais la décision définitive devait être prise dans la Diète transylvaine<sup>3</sup>. Et, en même temps, un nouveau patriarche d'Ochrida, Nectarius, cherchait par la Moldavie, où il passa un an, et par la Pologne un autre lien, mais pas avec l'empereur catholique : avec le Grand Duc de Moscou<sup>4</sup>. Denis lui-même, demandant à Michel de prendre l'initiative et se plaignant que c'est en vain que les Bulgares avaient fait des préparatifs, au printemps, auxquels avait participé son collègue, le métropolitite, grec aussi, d'Andrinople, voyait en perspective, comme une alliance plus sûre, celle avec le Moscovite<sup>5</sup>. Il désirait même qu'il y eût une ligue complète, aussi avec les Polonais, que certains gens de Pologne acceptaient, mais, naturellement, en écartant l'usurpation de Sigismond dans ces deux pays du Danube<sup>6</sup>. En même temps, on faisait savoir à Michel, grâce aux rapports avec les régions où il y avait un continuel contact avec les Turcs, qu'on ne lui « avait pardonné » que de simple apparence.

Or Michel crut devoir tarder. Il avait été averti qu'on prépare la construction de nouveaux ponts sur le Danube et qu'il pourrait être question d'une attaque contre la Transylvanie<sup>7</sup>. Mais les incitations qui venaient des Balcans étaient de plus en plus pressantes, les Grecs voyant en Michel

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 290, n° CCCCXXXIII.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, pp. 278—280, n°s CCXII—CCXIII.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., p. 56, n° 35; pp. 59—60, n° 37.

<sup>4</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 478.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 443 et note 1.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>7</sup> Lettre du 5 mai à Josika; Hurmuzaki, III<sup>2</sup>, p. 244, n° CCXXVI. Dans un projet de croisade échafaudé par de Brèves, ambassadeur de France à Constantinople, après 1596, à un moment où, selon lui, les Turcs, s'ils avaient

un descendant par sa mère, un « basileus » possible pour l'Empire chrétien <sup>1</sup>.

De cette façon, le prince roumain pouvait déclarer que lui seul est capable de défendre le Danube, « mais, s'il ne me manque ni les soldats, ni l'argent, je ne ferais pas seulement cela, mais j'essaierais des choses encore plus grandes » <sup>2</sup>. Et ce n'est point tout. L'illusion byzantine le persécutait, bien que les moyens matériels lui eussent manqué, car ce n'était pas avec quelques groupes de boïars et quelques bandes serbes qu'il pouvait chercher à résoudre ce qui commençait à devenir, dans cette transformation de toutes les conditions, « la question d'Orient ». Denis crut alors pouvoir s'adresser, par le moyen de tel agent ragusain, au Pape, qui avait été, comme on l'a vu, déjà appelé au secours par plusieurs des patriarches de cet Orient <sup>3</sup>.

été plus rapides, auraient pu prendre « toute la Hongrie » et Vienne même, on prévoit, à côté de la formation d'une grande flotte chrétienne, une attaque, par la Bulgarie, contre Constantinople. La ville impériale pourrait être approvisionnée par mer, du côté des pays roumains, si riches de provisions, mais il suffirait que le roi de Pologne se mette en mouvement pour que les deux princes roumains se soulèvent et réduisent par la faim la capitale ottomane: « Il est vrai qu'elle peut estre secourüe du costé de la Mer Noire, et principalement des pays de Bogdanie et de Valaquie, qui sont provinces fort fertiles et desquelles on y apporte beaucoup de vivres, par le moyen du Danube... Mais il ne faut pas douter que, si le Roy de Pologne est de la partie, comme necessairement il faudroit qu'il en fust, que les princes de Bogdanie, Valaquie et Transilvanie ne se revoltassent soudain, pour se delivrer de la tyrannie où ils sont tous les jours, comme tributaires du Turc. En ce cas ils se saisiroient les uns et les autres du Danube et empescheroient toute sorte d'ayde et de secours qui pourront y estre envoyés par la facilité du Danube ». Les Cosaques aussi y aideraient, et les Grecs se révolteraient, si on respecte leur religion: « faire cheminer leurs ecclésiastiques à la teste de nostre armée ». Après une victoire chrétienne comme celle de Lépante, on aurait pu prendre Constantinople. Il croyait que les janissaires pourraient se rappeler leur origine chrétienne. On emploierait aussi les Persans, les Géorgiens, les Druses; *Discours abrégé des assurés moyens d'anéantir et ruiner la monarchie des princes ottomans*, Paris 1618, pp. 39—46.

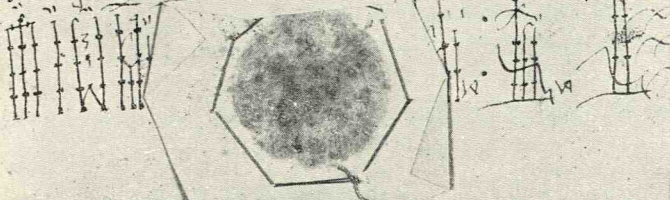
<sup>1</sup> Mesrobian, dans *Cercetări Istorice* de Jassy, IV<sup>1</sup> (1929), p. 86.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 292—293. Pour l'opinion du maire de Rodna que, ou bien « le prince de Transylvanie sera empereur en pays turc, ou l'empereur roi en Transylvanie », Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 244.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., pp. 68—69, n° 45.



Handwritten text in a medieval script, likely a donation act. The text is written in a dense, cursive hand with many abbreviations and flourishes. It appears to be a legal document, possibly a deed of donation, as indicated by the caption. The text is arranged in several lines, with some words written in larger, more prominent letters.



Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or a date. The text is written in a similar medieval script to the main body of the document.

Fig. 50. — Acte de donation de Michel-le-Brave, 6 août 1596.

Ainsi finit, pour le moment, le nouveau chapitre qui paraissait s'ouvrir: la reprise par les Roumains, qui avaient montré leur capacité de combattre, de l'idée impériale byzantine <sup>1</sup>.

Forcées par la nécessité, car l'âme de Michel aspirait continuellement vers la guerre par tout ce qu'elle avait comme force intérieure, les relations avec les Turcs devaient être consolidées dans le sens de la paix. Michel eut, pour cette œuvre, le concours de ce prélat grec éclairé, Mélétius Pigas, qui était venu d'Alexandrie pour l'administration, pendant une vacance, du Siège œcuménique. Les Polonais, auxquels le prince avait envoyé une mission, leur demandant ce qui était nécessaire pour se former l'armée permanente dont il avait besoin, travaillaient dans le même sens, malgré l'inimitié permanente de Jérémie envers son voisin <sup>2</sup>. Un négociateur avisé, qui paraîtra aussi plus tard, avec ses séductions, à la Cour de Michel, André Taranowski, était venu présenter des offres <sup>3</sup>. Comme toujours, l'ambassadeur d'Angleterre appuyait dans le même sens. Et, de leur côté, les Turcs ne permettaient les aspirations d'aucun prétendant: l'ancien prince Alexandre fut donc pendu, dans ses vêtements de cérémonie, le jour même de Pâques, chez eux, à Constantinople <sup>4</sup>.

Il y avait certainement, en Transylvanie et en Valachie, une impossibilité de continuer la lutte; seulement la mentalité des deux chefs d'armée était différente. Pour Sigismond, qui

<sup>1</sup> Voy. aussi Makuscev, *Monumenta Slavorum meridionalium*, II, Belgrade, pp. 75—76.

<sup>2</sup> Walter.

<sup>3</sup> Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 245—246.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 317, n° CCCCLXXVII. Le supplice de cet Alexandre-le-Mauvais, considéré comme traître, a laissé un écho aussi dans l'historiographie occidentale. Voy. Vanel, ouvr. cité, III, p. 223: « Cette même année (1576), les Turcs donnèrent en Valachie des preuves de leur cruauté ordinaire par la mort d'Alexandre, Vaivode de cette province, qui avoit succédé à Micoli (Mihnea). Quoiqu'il ait fait de grands presens aux ministres de la Porte à son avènement à cette principauté, on ne laissa pas de le faire pendre, sur un léger soupçon d'intelligence avec les princes chrétiens ».

désirait aller à Rome, à Loreto, vivre dans l'Empire, peut-être se retirer dans un couvent, à cause des mauvaises relations, qui restent recouvertes d'un mystère qu'on peut cependant saisir, avec sa femme, si bonne et totalement innocente, il s'agissait d'abandonner une place où ne pouvait plus être continuée la politique héroïque, la seule d'après son goût. Un Italien bien initié dans les réalités transylvaines, Sigismondo della Torre, croyait, ce qui est certainement une illusion, mais montre comment certaines personnes considéreraient ce grave problème, qu'une succession serait possible, désirée par le prince lui-même : celle de Michel, entendu avec Josika, qui était depuis longtemps le maître et devait le rester jusqu'à son exécution pour ses nombreux péchés politiques. Il fut question même d'un double mariage entre ces deux familles, de fait roumaines : entre le fils de Michel et la sœur du chancelier de Transylvanie ou entre la fille de Michel et le frère de Josika <sup>1</sup>. Mais de fait, pour le moment, Josika ne demandait à Michel autre chose que « de dévaster par le feu et la flamme la Bulgarie et tout ce qui se trouve encore jusqu'au mont Hémus » <sup>2</sup>. Et, jusque bien tard en automne, il sera question de ces demandes de secours de la part des Balcans, menaçant le prince des malédictions des chrétiens s'il ne vient pas soutenir une révolte imminente.

Et, de son côté, Michel, pour gagner un concours qu'il attendait depuis longtemps et qui arriva enfin par le caissier militaire allemand Erich Lassota, montre que sans cela il serait réduit à quitter le pays <sup>3</sup>. Son armée était toute prête dans la région de Buzău, bien qu'il eût été maintenant rassuré envers les Tatars, déchirés par des luttes intérieures, et il assurait que, pourvu que des secours ne lui manquent pas, il serait prêt à reprendre en hiver ses campagnes sur la glace du Danube <sup>4</sup>. Et, dans une lettre adressée à l'empereur, auprès duquel il entretenait sans cesse des agents, il affirmait, au seuil

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., pp. 67—68, n° 44; Szamosközy-Crăciun, p. 109.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 310.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 308—309, n° CCCCLXI. Voy. aussi R. Schottin, *Tagebuch des Erich Lassota v. Steblau*, Halle 1868.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., pp. 95—96, n° 60; pp. 101—102, 108—109, n° 65.

même de l'hiver, de la façon de plus formelle, qu'il ne serait pas seulement capable, ayant au moins 4.000 bons soldats, de se jeter sur les forteresses de la rive droite qui n'avaient pas été encore prises, mais « de dévaster le pays des Turcs et d'aller jusqu'à Constantinople »<sup>1</sup>. Au moment où il licenciait Moïse Székely, un de ses auxiliaires, sans se douter qu'il pourra arriver à être d'emblée lui-même « roi » en Transylvanie et que Székely sera son successeur, il avertissait qu'il est bien possible de le faire revenir pour une campagne d'hiver dans les Balcans<sup>2</sup>. De fait, il avait avec lui 4.000 hommes envoyés par l'empereur et il reçut bientôt aussi 30.000 florins<sup>3</sup>, mais le temps qui se radoucit lui enleva la possibilité militaire du pont de glace sur le Danube<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 330—331, n° CCCCXCIX.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Schonkebonk, dans *Quellen*, VI; Veress, loc. cit., pp. 110—111, n° 67 (lettre de Michel).

## CHAPITRE V

### LES COMBATS POUR L'UNITÉ POLITIQUE DES ROUMAINS

De fait, Sigismond n'était plus, depuis la moitié de cette année, que le gardien provisoire, tout à fait dégoûté, d'une province qu'il offrait aux Impériaux. L'archiduc Maximilien, roi élu en Pologne, devait le remplacer; en échange, il demandait le titre de prince d'Empire, la possession réelle d'un des deux duchés silésiens, Oppeln et Ratibor, une pension qui serait ajoutée à ses revenus; divorcé d'avec sa malheureuse femme, il avait des aspirations de cardinal, pour être ainsi sur la même ligne que le cousin dont il était séparé par toute une tragédie, André.

Il pressait cette entente, et, comme elle tardera, même après le commencement de l'année 1598, il se vantait ouvertement de l'entente que lui avait préparée Michel avec les Tatars, déchirés par leurs querelles intérieures, et il avait envoyé chez le khan Georges Rácz et Bernardffy <sup>1</sup>.

L'archiduc Maximilien, qui demandait un bon appui pour la nouvelle situation qu'on lui offrait, et il n'a jamais été offert, de sorte qu'il ne devait pas voir la Transylvanie, ne se présenta pas, mais ceci n'empêcha pas la conclusion du traité avec Sigismond. Un diplomate impérial bien connu, Pezzen, qui avait représenté pendant longtemps son maître à Constantinople, puis l'évêque et écrivain Nicolas Istvánffy et un autre évêque, Étienne Szuhay, président de la Chambre

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 327, n° cccxciv. Voy., pour ces négociations, plutôt vaines, mais qui rassuraient Michel quant à leurs invasions de proie, beaucoup de documents dans Hurmuzaki, III.

hongroise, organisation fiscale, devaient arriver chez Sigismond dans ce but; mais leur apparition fut, pendant longtemps, retardée.

Pendant ce temps, Josika faisait tout son possible pour empêcher le changement: plutôt un prince élu dans une Diète, fût-ce même l'archiduchesse ayant à ses côtés un capitaine. De fait, il sentait qu'il était sur le point de perdre le pouvoir qu'il avait eu, dans une si large mesure, jusque là. Lorsqu'enfin Sigismond prit congé, en apparence pour toujours, de son pays d'origine et les deux commissaires impériaux arrivèrent, une des premières mesures fut l'arrestation du chancelier, envoyé à Orade et exécuté par un de ces coups dans lesquels lui-même s'était montré un vrai artiste <sup>1</sup>. Ainsi finit cet homme très intelligent et d'une grande puissance de volonté, qui, par ses intrigues, avait brisé toute sa vie. Les Impériaux n'auraient pas dû cependant oublier que, sans lui, jamais l'instable et timide Sigismond ne serait entré dans le camp des chrétiens.

Michel s'arrêta pendant quelque temps pour examiner les circonstances, si inattendues, qui s'étaient produites à la frontière du Nord de son pays, dans cette citadelle de la Transylvanie, sur laquelle il était appuyé dans sa lutte contre les Turcs, qu'il continuait à considérer comme son premier devoir. Voyant combien peu la situation était assurée là, il écouta les conseillers pacifiques de Constantinople, prêts à le servir toujours, et envoya le tribut, retenu pendant quelque temps. Il reçut honorablement Hassan-Tchélebi, qui venait avec une réponse favorable de la part des Tatars, bien décidés en tout cas à ne plus être dans la guerre d'Occident l'instrument méprisé du Sultan. Il considérait avec méfiance le nouveau grand vizir, l'eunuque Hassan, contre lequel il avait jadis combattu. Et, quant aux Impériaux, qui étaient représentés pour le moment en Transylvanie par une pauvre femme désorientée et attristée, par un lettré, par un évêque,

---

<sup>1</sup> Pour le procès, au bout duquel devait être une sentence de l'empereur, qui fut évitée, voy. Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 382—384, n° DXXXVIII.



habitué plutôt à ses comptes financiers, et par un diplomate qui n'avait pas été son ami à Constantinople, il demandait qu'ils pressent l'arrivée de Maximilien, qu'il accepterait volontiers, bien que déjà certaines personnes pensaient qu'il rêve lui-même d'une domination au-delà des montagnes <sup>1</sup>.

Les commissaires, qui ne toléraient pas en Moldavie Jérémie, malgré ses lettres de soumission (23 mai) <sup>2</sup>, auraient préféré le voir écarté par Michel, qui pourrait établir dans le pays voisin un prince ami, employant aussi ses rapports avec les Cosaques et avec le knèze d'Ostrog, à la Cour duquel Georges Palamède, didascale grec, chantera plus tard ses exploits. Il devait en même temps conserver les bons rapports avec les Tatares <sup>3</sup>. Mais sa mission devrait être plutôt celle de parfaire ce qui lui avait été depuis longtemps attribué par les Impériaux: la guerre contre les Turcs, jusqu'à les forcer à demander la paix à l'empereur: « passer le Danube et dévaster tout ce qu'il rencontrera en chemin jusqu'à Constantinople, par le glaive et le feu <sup>4</sup> ».

Michel avait été appelé en Transylvanie pour prêter au nouveau gouvernement le serment, dans les conditions fixées jusque là avec Sigismond, bien que depuis deux ans la situation eût été beaucoup améliorée. Il ne voulut pas courir ce risque. Se sentant fort devant la faiblesse visible des autres, il exigea que ceux qui veulent avoir ce serment de fidélité viennent eux-mêmes dans son pays, car ils peuvent se fier dès le début à sa parole. Pour le moment, ayant rassemblé une armée à Ploesti, il se préparait contre la Moldavie: c'est au moins ce qu'il prétendait <sup>5</sup>.

On peut s'imaginer avec quelle fureur les Hongrois faisant partie du Conseil de l'archiduchesse s'opposèrent à ce

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 345, n° DXIX; p. 350, n° DXXX.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, pp. 285—286, n° CCXVIII—CCXIX.

<sup>3</sup> Voy., pour Palamède, Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, p. 167. Pour Constantin d'Ostrog, Casimir Lewicki, dans les « Archives de la société scientifique de Lwów », 1933.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 354—355, n° DXL.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 358—359, n° DXLVII; Hurmuzaki, III, p. 287, n° CCXXI.

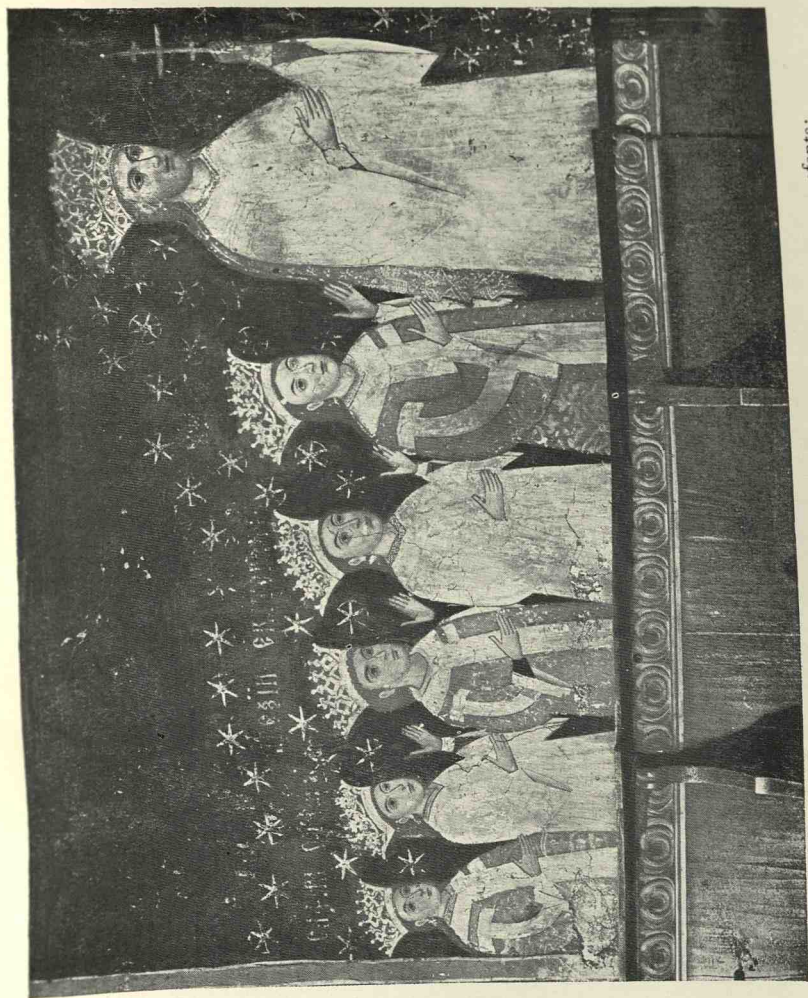


Fig. 51. — La famille de Jérémie Movilă: la princesse Élisabeth et ses enfants; fresque de l'église de Sucevița.

qu'ils considéraient comme une humiliation insupportable : « Deux commissaires impériaux d'un rang si élevé aller chez un sujet ! ». Et, cependant, comme les évêques ne voyaient pas d'autres possibilités et comme le nouveau régime, si périclité à l'intérieur, avait besoin d'un appui au dehors, comme enfin les instructions venues de Prague étaient dans ce sens, Szuhay et Istvánffy entreprirent le voyage.

Michel, après un accident à la chasse, avait un pied blessé. Donc, il ne sortit pas au-devant de ceux qui représentaient l'empereur, roi de Hongrie. Car il voulait les considérer sous ce rapport, et pas comme les remplaçants d'un prince de Transylvanie, fût-ce même Maximilien, qui avait été appelé dans cette qualité. Mais son fils Petrașcu sortit à la tête d'une vraie petite armée de plus de 3.000 hommes <sup>1</sup>.

Les négociations commencèrent ensuite dans les jardins de la Cour. Le prince parlait de ce qu'on lui avait offert et de ce qu'il était tout prêt à accomplir. Josika lui avait demandé qu'il lui obtienne la Transylvanie. Il est capable d'écraser Jérémie, et quant aux Polonais, il a une entente avec certains grands seigneurs de là-bas. Mais surtout il est tout disposé à passer le Danube, avec une armée allant jusqu'à 20.000 hommes, bien payés par l'empereur, et alors « toutes ces nations jusqu'à Constantinople, dégoûtées de la servitude des Turcs, tels les Bulgares, les Serbes, les Rasciens, liés à lui par la religion, chasseront tous les Turcs qui sont parmi eux », et du reste il a déjà des otages de leur fidélité <sup>2</sup>.

Jusqu'ici, il a été empêché par l'incapacité de Sigismond, qui l'a dépouillé de son pays et l'a soumis à la plus grande humiliation », en échange pour une misérable somme destinée à ses mercenaires ; il a réussi cependant à « être rétabli dans sa situation antérieure », mais il ne faut jamais essayer la pareille !

Il se donne à l'empereur de tout cœur, non pas comme un simple vassal ou comme un tributaire, mais comme un prince,

---

<sup>1</sup> Chronique, dans Șincai, II, p. 424 ; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 360—362, n° DL.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 361.

chef d'une dynastie, car son fils, qu'il leur présente, doit lui succéder, et, si cette lignée princière viendrait à s'éteindre, le pays, qu'il entend dominer complètement, serait libre de se choisir l'homme qu'il voudrait. En dehors de cela, il demande la somme nécessaire pour payer 5.000 soldats et un bon abri en cas de malheur <sup>1</sup>.

Le serment fut prêté en des formes qui n'avaient pas été observées pour l'ancienne alliance avec Sigismond. Pas entre des étrangers, dans une chambre quelconque d'un palais transylvain, mais dans l'église de St. Nicolas de la Colline, devant les tombeaux princiers, près de la pierre qui recouvrait les restes de son père Petraşcu, comme s'il avait voulu appeler aussi ces ombres en témoignage d'honnêteté et leur bénédiction contre qui conque jamais romprait ce lien sacré (9 juin).

Admirant la beauté du pays, les commissaires revinrent en Transylvanie pour apprendre de Michel <sup>2</sup>, qui avait reçu des lettres impériales d'éloges, datées du 10 juillet, que, les Turcs de Mohammed Satyrdchi étant à Belgrade, Hafiz-Ahmed est aux aguets à Vidine, l'aga des janissaires à Roustchouk, qu'un autre Ahmed se dirige, comme en 1595, vers Silistrie; il est possible que le Sultan lui-même apparaisse dans ces parages, et, de leur côté, les Tatars s'agitent au gué d'Isaccea et sur le Dniestr. Il demande donc d'être secouru: qu'on lui envoie Moïse Székely, ce Sennyei qui, avec Kornis, avait accompagné les commissaires pendant leur voyage, de l'argent pour les soldats, qui jadis menaçaient d'une révolte, et surtout qu'on presse l'arrivée de Maximilien <sup>3</sup>.

Heureusement, il n'en fut rien. Michel reçut des lettres et des informations rassurantes de Vidine et de chez les Tatars. Mais le grand danger était dans la Transylvanie elle-même.

<sup>1</sup> Pray, *Dissertationes*, pp. 287—288; Hurmuzaki, III, p. 287 et suiv.

<sup>2</sup> Deux lettres hongroises de lui, dans *Tört. Tár*, loc. cit., pp. 59—63.

<sup>3</sup> D'après Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 364 et suiv., *Ist. lui Mihai*, I, p. 265 et suiv. Cf. les documents de 1598, publiés par Arpad Károlyi, *Történelmi Tár*, 1879, p. 41 et suiv. (le 23 mai 1598, Jérémie s'offre aux Impériaux, pp. 44—45, n° 2; le serment, aussi au nom des boïars, pp. 48—49; rapport des commissaires, pp. 49—53 et pp. 53—55; le reste contient les relations avec les Tatars).

L'oligarchie magyare de cette contrée ne pouvait pas tolérer un régime qui montrait vouloir s'appuyer avant tout sur la puissance militaire, plus grande et plus sûre que jamais, du « Valaque », dans le pays et jusque dans l'église duquel avait été prêté un serment lui assurant toute liberté de mouvement. A peine avait-on pu écarter une autre forme, qui aurait compris le contre-serment des commissaires. S'il s'agissait de cela, alors nécessairement il faut revenir à la domination de Sigismond.

Celui-ci n'appréciait pas trop le château, froid et sombre, d'Oppeln, et se sentait offensé par toute l'attitude des fonctionnaires, et de la population même, à son égard. De fait, alors que les délégués de l'empereur avaient trouvé que Michel est un homme sévère, aimant la gloire, courageux (*sinister, reputativus, animosus*)<sup>1</sup>, les cercles de Prague avaient jugé Sigismond, dès la première rencontre, en 1596, comme une espèce de tyran d'aspect « turc »<sup>2</sup>.

Pendant que Barcsai se battait encore dans le Banat, mais une offensive turque devait se prononcer vers Orade et dans ce Banat lui-même<sup>3</sup>, le Conseil transylvain, dans lequel se trouvait aussi le nouveau chef de l'Église catholique, un hypocrite, qui consentira à être aussi conseiller de Michel, qu'il haïssait au fond, Démètre Naprágy, et les amis de jusque-là du prince roumain, Kornis et Sennyei, ainsi que le conseiller calviniste, considéré avec méfiance par le prince catholique, Étienne Bocskai, et Georges Ravazdy, qui avait eu des rapports avec les pays roumains, de même que Balthazar Bornemissa, Christophe Keresztessy et Étienne Tholdy, tout aussi expérimentés en ce qui concerne ce milieu, avait protesté contre la convention conclue avec Michel. Ils se déclaraient ouvertement contre une guerre qui avait épuisé le pays, et personne ne se trouve pour l'assurer à l'avenir, d'autant plus qu'une menace venait de la Pologne de Zamoyski.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 265.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 14, n° 7; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 238—239.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., p. 197. Georges Borbély commandait à Lipova; *Tört. Tár*, 1879, p. 53, n° XII.

Sigismond, qui n'avait pas interrompu les relations avec ses anciens sujets, disparut donc, à un certain moment, pour paraître en Pologne, d'où il avertissait Jérémie, tout disposé à le soutenir <sup>1</sup>, et de là il tomba à l'improviste au beau milieu de cette Transylvanie hongroise, prête à l'acclamer: Marie-Christine elle-même regardait avec sympathie ce mari dont elle n'était pas complètement divorcée. Napragy, qu'on croyait trop lié aux Impériaux, fut naturellement arrêté, mais les autres conseillers se rangèrent autour de celui qu'ils avaient été habitués à servir. Même les conseillers impériaux, changeant totalement leur attitude, se laissaient gagner jusqu'au point de proposer qu'on donne à Sigismond Orade et l'ancienne frontière, pour être ainsi sûr de lui <sup>2</sup>.

Pour Michel, qui se trouvait en observateur sur le Danube, d'où il envoya à l'empereur Étienne Petneházy <sup>3</sup>, c'était un grave coup, sous le rapport du concours transylvain à la tâche qu'il avait prise sur lui au-delà du Danube, car il était évident que l'ancien prince revient en pacificateur; mais, avant tout, il y avait encore une offense, et profonde. L'apparition de ce spectre signifiait pour lui le retour à des prétentions qu'il avait crues écartées pour toujours par l'acte conclu avec les Impériaux.

Il est bien explicable que les représentants de l'empereur, avec leur difficulté à se mouvoir, ne pensèrent pas à renvoyer celui qui n'était en ce moment que le violateur d'un traité. Ils se bornèrent à envoyer de bonnes paroles à Michel, pour avoir un point d'appui, et ils lui promirent tout le secours auquel il avait droit. Ils allèrent même jusqu'à menacer Sigismond, s'il quitte sa politique de croisade, d'une intervention de celui qui, même pour les ministres de l'empereur, était dans leurs conversations « le Valaque » <sup>4</sup>. Mais Marini, qui connaissait parfaitement les gens, ne se laissa pas tromper par les assurances de cet « adolescent corrompu », qui « se moque de la chrétienté et de Sa Majesté », et il pro-

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., pp. 178—179, n° 112.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 338, note I.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 388—389, n° DXXVI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 387, n° CXC.

posait, aussitôt après le coup d'état de Cluj, l'intervention de Michel, avec les Szekler, anciens ennemis des Báthory, qui s'appuyaient sur la noblesse, et avec la permission des Saxons qui, en tant qu'Allemands, avaient des sentiments pour l'empereur. Il croyait qu'il suffirait en outre de l'apparition aux frontières des drapeaux des Habsbourg et de la présence, pendant trop longtemps retardée, de Maximilien comme nouveau prince<sup>1</sup>. Bien entendu, le prince roumain n'aurait été qu'un instrument qu'on abandonne aussitôt que le but a été atteint<sup>2</sup>.

Il n'est pas impossible que Michel eût parlé à ce Ragusain d'un esprit si vif. Car, par son conseiller Georges Raț, se montrant tolérant même envers Sigismond, s'il reste fidèle à la chrétienté, il ne mettait pas moins en perspective la même collaboration avec les Szekler et les Saxons<sup>3</sup>. Mais, avant tout, si Sigismond doit rester, — et il était évident que Michel préférerait qu'il soit expulsé et puni, — l'ancienne situation envers celui-ci ne peut être conservée à aucun prix. « Il ne veut pas être sous ses ordres, ni le reconnaître comme seigneur<sup>4</sup>. » Et, par le même Petneházy, le prince roumain développait le projet de son intervention militaire en Transylvanie, avec ses Cosaques, s'appuyant, ainsi qu'il a été dit, sur les Szekler et les Saxons. Mais tout cela sans perdre de vue la guerre contre les Turcs et le grand projet byzantin, qui restait encore à l'ordre du jour<sup>5</sup>.

La rupture avec Sigismond se produisit ouvertement aussitôt que Michel apprit l'envoi à la Porte, par son voisin, d'Ováry, pour conclure la paix avec les Turcs. Or ceci il ne peut pas l'admettre au moment où il se prépare à la guerre au-delà du Danube, qu'il avait promise à ces Impériaux d'une décision si faible, et lorsqu'il avait envoyé, aussi, un secours à Lugoj. Comme, à ce moment, son ambassadeur député vers l'empereur, Pierre l'Arménien, avait été arrêté

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 382, n° DLXXVI.

<sup>2</sup> Voy. aussi plus de détails dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 270 et suiv.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 390—392, n° DXCVII; en particulier p. 391.

<sup>4</sup> Cf. aussi *ibid.*, pp. 400—401, n° DCIX.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 392—393, n° DC.

en Transylvanie, non seulement il refusa de recevoir l'envoyé transylvain, Bodony, qui venait présenter des explications, mais il fit déclarer à cet indésirable voisin que, s'il en est ainsi, alors il sera, pour lui, « païen et Turc »<sup>1</sup>.

Jamais Michel n'avait mieux senti sa force. Les ailes de son orgueil s'étaient largement développées. Il lui arrivait d'oublier même le combat pour la chrétienté, vers lequel seul il était poussé par les Impériaux. Il est capable, écrivait-il, de conquérir, non seulement la Moldavie, mais la Transylvanie aussi. Et, alors, « quand la Transylvanie et la Valachie et la Moldavie seront ensemble », qui pourrait lui défendre, à lui, qui est l'espoir des orthodoxes, de Pologne, d'aller prendre ce royaume lui-même, pour l'offrir à Maximilien<sup>2</sup> ! Dans ce cas, naturellement, l'archiduc ne retiendrait plus la Transylvanie, et on comprend bien celui qui devait lui succéder. Seulement, pour couvrir son jeu, il feignait de demander, pendant l'automne, qu'on pardonne à celui qu'il méprisait et haïssait du fond de son cœur<sup>3</sup>.

Dans sa lettre du 12 novembre, adressée à l'empereur, Michel présente dans ces termes la situation de la Transylvanie, maintenant étroitement unie autour de Sigismond, et le besoin que ressent la Valachie, dont sont mentionnés les états, de l'appui de la Transylvanie; il parle de la « protection » dont il jouit, des services rendus à la chrétienté par ce « roi » qui est venu aussi en-deçà des montagnes collaborer avec lui, Michel, et de ce qui résulterait pour le sort de la forteresse d'Orade si l'empereur « se mettrait en colère contre son nouveau parent Sigismond, et il en résulterait du sang chrétien » versé. Tout cela correspond si peu à ses sentiments, qu'il faut bien admettre une tendance à tromper les Impériaux. Mais les instructions qu'il avait données à ses deux agents avaient le même contenu, et ceci constitue, de fait, une certaine difficulté. On ne peut pas admettre cepen-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 397.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 295—297, n° DCVII. La Cour se borna à tergiverser; *ibid.*

<sup>3</sup> Ambassade de Grégoire Balogh et du Ragusain Marc Iovan; Hurmuzaki, III, p. 311, n° CCXXXIV; pp. 382—383, 315—317, n° CCXLV (novembre); Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 418, n° DCXXXIV.



dant un changement total chez l'homme qui, avec tant de sincérité, avait développé un programme si hardi. Plus tard, Michel qualifiera Sigismond de « personnage qui ne sait ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut »<sup>1</sup>.

On peut croire cependant que l'attitude belliqueuse des Turcs et le manque de préparation de la part des Impériaux avaient fait croire au prince roumain que le moment n'est pas venu pour cette guerre transylvaine, à laquelle, étant données ses intentions, il se montrait prêt à participer. La chronique du pays reproduit d'une façon exacte l'état de choses, quand elle montre que Sigismond lui-même, contraint par la même nécessité, et n'arrivant pas à conclure quelque chose de sûr avec les Turcs, se montrait disposé à abandonner sa politique « dace » de jadis, à l'égard de Michel aussi, comme il l'avait fait à l'égard de ce Jérémie, qui avait détrôné et tué son vassal, et les rapports qu'il entendait entretenir désormais envers son voisin d'au-delà des Carpathes étaient ceux d'« amitié et fidélité », de sorte qu'« ils soient de nouveau ensemble ». Donc, au lieu d'entrer en Transylvanie comme ennemi au nom de l'empereur, Michel envoie avec son officier, l'aga Leca<sup>2</sup>, un contingent que le narrateur élève jusqu'à l'importance d'une véritable armée: 3.500 hommes.

Pour empêcher la victoire des Turcs dans les régions à l'Ouest de la Transylvanie, il partit lui-même contre les troupes qu'avaient rassemblées les nouveaux pachas parus pendant ces mois d'automne sur le Danube. L'élan guerrier, qui lui faisait oublier tous les calculs de la politique, l'avait de nouveau saisi. Il était revenu à la ligne d'Alexandre de Macédoine. Alors que le vornic Démètre repoussait les Turcs, qui avaient passé par le gué de Silistrie, il attaqua le pacha de Vidine près de Nicopolis (20 septembre) et puis devant Vidine elle-même, où il reçut une blessure au dos et une autre sur la poitrine, qui pouvait lui être mortelle. Un pacha de Caramanie fut tué, et l'ancien adversaire Hafiz-Ahmed

<sup>1</sup> P. P. Panaitescu, *Doc.*, p. 94.

<sup>2</sup> Voy. V. Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XX, p. 126 et suiv.

put à peine s'échapper. Michel déclare que seul le manque de poudre a empêché la conquête de la forteresse même de Nicopolis. Quant au combat de Vidine avec plusieurs sandchaks, il le considère comme important. Kladovo fut ensuite attaquée, et ce guerrier héroïque, qui se vantait d'avoir arraché de ses propres mains la lance devant mettre fin à ses jours, assure que le pillage systématique de toute la rive droite du Danube n'a pas duré moins de « six semaines », Orachovo étant incendiée, de même que Florentin et tout le pays jusqu'à Plevna, et même plus profondément dans les Balkans, à Vratza <sup>1</sup>; comme de coutume, les chrétiens avaient été épargnés, et ils furent transportés sur la rive gauche <sup>2</sup>. Alors que Hafiz-Ahmed s'enfuyait vers Trnovo, les Bulgares venaient en masse saluer leur libérateur <sup>3</sup>. Michel avait écarté de cette façon le projet d'installer en Valachie l'enfant Radu <sup>4</sup>. Il avait l'intention de pénétrer dans la Dobrogea, « jusqu'à Cetatea-Albă, ou jusqu'à la Mer » <sup>5</sup>. Mais il se plaignait de ce que Sigismond aurait empêché de mener plus loin cette campagne, se saisissant aussi des forteresses autour desquelles il avait fait le désert. « Voulant passer outre, avec l'intention de pénétrer jusqu'à Andrinople, il a été empêché par le prince Sigismond. » Et, dans la même information secrète qu'il faisait parvenir à l'empereur, il ajoute que le Transylvain « le menace d'entrer dans son pays à lui, pour le conquérir » <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 417, n° DCXXXII.

<sup>2</sup> Pernice, loc. cit., pp. 42—44. Cf. Hurmuzaki, III, p. 524, n° LXXXII; VIII, pp. 290—291; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 395, n° DCV; p. 426, n° DCXLIX (autres passages dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 279—280); Veress, loc. cit., pp. 199—200, n° 124; pp. 201—203, nos 126—127; p. 206, n° 130; pp. 206—207, n° 131.

<sup>3</sup> Pernice, loc. cit.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, III, loc. cit. Le baïle était intervenu auprès de Mihnea pour qu'il donne un secours d'argent, non pas à sa femme, qui aurait été à Murano, mais à sa tante, Mariette.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 411—412, n° DCXXXII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 400—401, n° DCIX. Pour ces nouveaux préparatifs, demandant des éléments techniques et des soldats, Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 280—281.

Ainsi, Michel contribua essentiellement à la chute du grand vizir. Ibrahim, qui le remplaça, était connu comme un partisan permanent de la paix avec les chrétiens.

Mais l'homme instable qui, de nouveau, créait un imbroglio pour tout le monde s'était dégoûté aussi de sa résidence en Transylvanie: il aurait été jaloux de ces exploits de son ancien vassal méprisé, qui surgissait maintenant devant lui comme un rival heureux, dont les victoires recevaient des éloges dans les journaux manuscrits et étaient présentées dans les estampes. Il offrit à l'empereur, de nouveau, son départ. Mais, alors que le traité de cette concession de la Transylvanie ne sera rédigé qu'au mois d'avril de la nouvelle année 1599, dès la fin du mois de mars, après que Sigismond se fût glissé hors de Transylvanie, le cardinal André arrivait de Moldavie et se faisait proclamer prince du pays, dans la Diète de Mediaș.

André entendait accepter tout l'héritage de Sigismond à l'époque où celui-ci n'avait pris aucun engagement envers les Impériaux. La Transylvanie était pour lui un héritage dans lequel il entrait, avec tout ce qu'elle a. Mais, évêque en Pologne, élevé, protégé, envoyé et soutenu par Zamoyski, il ne pouvait être que représentant du roi de Pologne de la même façon qu'en Moldavie, Jérémie, qui l'avait aidé de tous ses moyens. Bien que cardinal, et Carrillo fit tous les efforts pour le retenir dans la croisade, il ne pouvait continuer la politique de guerre, mais suivre le désir permanent de l'oligarchie magyare de revenir à la soumission envers les Turcs. Il envoya aussitôt des ambassadeurs à la Porte, et un tchaouch arriva chez lui vers la fin du printemps, avec la nouvelle que ce nouveau prince transylvain est accepté dans l'ancienne qualité d'« esclave » de « l'empereur païen » pour qu'aussitôt des ambassadeurs se dirigent aussi vers le Sultan et le khan des Tatars, qui, n'ayant plus devant lui son parent comme ennemi, était revenu à ses rapports habituels avec les Turcs <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 283.

Rassuré ainsi en ce qui concerne le Sultan, le cardinal fut poussé à demander à Michel le serment de vassalité. Il reçut la réponse qu'il pouvait attendre de celui qui voyait revenir ainsi l'humiliation dont il avait tant souffert: il a maintenant un pacte avec l'empereur, et il le maintient<sup>1</sup>.

Un concours d'habileté commença alors, dans lequel Michel prouva être le plus fort. Comme aucune réponse nette ne lui venait de Prague, il se trouva devant la sommation, apportée par Ravazdy et le commandant de Turda, de prêter au « roi », non pas l'hommage qu'il avait prêté à Rodolphe, mais d'accepter, dans une forme profondément humiliante, un nouvel acte de sujétion, — sauf seulement les clauses concernant l'administration intérieure, la perception et l'emploi des revenus. Michel se reconnaissait « conseiller » et « fidèle » d'André, qui était porté sur cet acte avec le titre des trois pays, et la noblesse valaque avait été invitée à signer sous un pareil acte<sup>2</sup>.

Aussitôt commençaient des interventions transylvaines, peu sincères, en sa faveur auprès des Turcs, auprès de Jérémie, qui désirait depuis longtemps placer en Valachie son frère Siméon, lequel avait combattu avec succès, à côté de Gligorcea Crăciun, contre les Tatars en 1598<sup>3</sup>, et de cette façon serait installée une nouvelle domination de famille, comme à l'époque de Pierre-le-Boiteux, — les exilés valaques déclaraient que cela vaut mieux, ainsi qu'on l'a déjà fait autrefois, parce que « nous parlons tous la même langue et nous avons la même religion »<sup>4</sup>. En septembre, des mesures étaient prises pour écarter un homme si gênant<sup>5</sup>, et le Moldave avait une armée toute préparée dans son camp de Roman<sup>6</sup>.

Ces exilés valaques, comme l'ancien trésorier Dan et le kloutchar Vintilă, étaient prêts même à aider contre celui qui

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 232, n° 151; pp. 234—235, n° 154. Cf. aussi Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 283, note 3.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, III, pp. 329—332, nos CCLV—CCLVII.

<sup>3</sup> Leur rapport, P. P. Panaitescu, pp. 47—48, n° 19.

<sup>4</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 488.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., pp. 256—257, n° 175.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 274—275, n° 189; cf. *ibid.*, pp. 333—334, n° 232.

leur semblait être un tyran insupportable <sup>1</sup>, et le Transylvain Thomas Csomortány vint en Moldavie aussi pour préparer une action commune, à laquelle auraient participé les Turcs <sup>2</sup>.

Mais, de fait, dès l'été, Michel avertissait les Impériaux que, de son côté, il est prêt pour cette expédition de châtiment en Transylvanie. Il déclarait avoir 20.000 hommes, dont 8.000 à cheval, sans compter son armée indigène <sup>3</sup>. Il était depuis longtemps en rapports secrets avec le nouveau commandant impérial dans la Hongrie Supérieure, cet Albanais d'Italie, Georges Basta, stratège savant, ayant des travaux écrits, appuyés sur la connaissance des sources de l'antiquité, qui avait commandé dans les Pays-Bas et connaissait aussi les moyens, d'une diplomatie perfide, et souvent sanglante, qu'on y employait ordinairement, au service de Philippe II. En juillet, quand l'empereur faisait l'éloge de la fidélité inébranlable de son vassal « le Valaque », Basta annonçait que, d'après une entente militaire qui avait été décidée dans les cercles de Prague et de Vienne, ce même « Valaque » demande qu'on frappe le coup <sup>4</sup>. Les fils de cette entreprise, pour la réalisation de laquelle Michel se montrait si pressé, étaient en effet entre les mains du docteur Pezzen <sup>5</sup>. En août, la convention militaire était déjà signée. Michel, demandant aussi le concours des Szekler, viendra, avec 10.000 gens de pied et 10.000 cavaliers, le contingent de Basta devant être seulement de 6.000 des premiers, de 3.000 des autres, mais, en plus, douze canons; il restera seulement pour se mêler à la campagne, aux frontières <sup>6</sup>.

Une certaine convention avait été apportée à Michel par Csomortány au cours de l'automne. Il paraît que le con-

<sup>1</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 487—488, 551.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 555; Pernice, loc. cit., pp. 44—45.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 438, n° DCLXXVI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 442—443, n°s DCLXXXII—DCLXXXIII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 444, n°s DCLXXXVII—DCLXXXVIII. Voy. Alfred H. Loebel, *Dr. Barthelmi Pezzen*, dans le « Programm » du Gymnase réaliste de Vienne, XVI (1907).

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 446, n° DCXIV. D'autres comptes, Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, pp. 289—290.

tenu était celui-ci : ou bien il se soumet à la nouvelle politique de paix avec les Turcs, qui, dit Michel, l'auraient préféré lui-même en Transylvanie au lieu d'André, ou bien, ainsi qu'il en avait montré lui-même, de forme, l'intention, qu'il sorte du pays, comme jadis son frère Pierre, pour se rendre, s'il le veut, chez l'empereur <sup>1</sup>. Une autre fois, pendant cette année 1599, Michel faisait même savoir à Jérémie que cette ambassade de Csomortány n'apportait que la sommation de partir, parce que les Turcs ne le tolèrent à aucun prix <sup>2</sup>. André ne pensait pas même à lui donner un remplaçant; pour lui, la vassalité n'existait plus; il considérait le pays comme annexé à son « royaume »; les Turcs ne doivent donc pas essayer d'une nouvelle inféodation à l'égard de celui qui n'a pas le droit de recevoir les insignes d'une pareille situation <sup>3</sup>. Tout au plus, en arrivera-t-il à admettre la succession du Moldave Siméon <sup>4</sup>.

Nous ne connaissons pas la réponse de Michel, mais on peut se l'imaginer facilement à un moment où, même à l'égard des Turcs, il se maintenait décidé, menaçant, malgré le drapeau qu'on lui avait envoyé <sup>5</sup>. Mais il était furieux de ce que, après l'apparition de Kornis à Cassovie et les instances des Polonais, Basta ne voulait pas descendre en Transylvanie, et, de leur côté, les Impériaux préféraient une paix avec les Turcs, si cette paix pouvait leur donner la Transylvanie sans combattre. Il chercha donc à presser l'entrée de Basta, répandant le bruit qu'il a déjà passé les défilés, mais il ne réussit pas à mettre en mouvement celui qui devait être son collaborateur. L'insolence de cette sommation qu'avait apportée Csomortány, ainsi que l'affirme Michel et la chronique des Buzescu, — et, en effet, on le trouve en Valachie au moment où Michel se découvrit, — comblait les offenses, faisant savoir

<sup>1</sup> Pernice, loc. cit.

<sup>2</sup> P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 93—96, n° 38. Après cela, on lui aurait demandé un nouveau serment dans les anciennes conditions, que Michel aurait refusé.

<sup>3</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 448—449, n° DCCI; p. 425, n° DCCX.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 469, n° DCCXLII.

<sup>5</sup> Iorga, *Ist. lui Mihai*, I, p. 292.

tout ce qu'on avait intrigué jusque là. A ce qui pouvait être dans le coeur de Michel, au souvenir de tant de princes roumains entrés en Transylvanie, au danger de rester seul et à celui, encore plus grand, de se voir assiégé de tous côtés, sans que personne vint du camp impérial l'aider, s'ajoutait cette timidité des Impériaux aussitôt qu'il s'agissait de toucher à la Transylvanie. Il envoya donc à ces derniers sa décision : « comme personne ne veut prendre la Transylvanie, je la prends, moi »<sup>1</sup>.

Ce fut une action depuis longtemps préparée avec le plus grand soin. L'armée, bien payée, était prête à partir à un signe de lui. Ce signe fut donné à la fin de novembre de cette année décisive 1599.

Michel a exagéré ensuite le nombre des soldats qu'il amena en Transylvanie, et ses envoyés allaient jusqu'à parler de 60.000 mercenaires, ce qui est totalement impossible, et de 40.000 paysans, qui auraient été convoqués pour la guerre<sup>2</sup>. De fait, il avait conservé l'ancien contingent de Hongrois en dehors des haïdouques; comme mercenaires, s'étaient ajoutés, pendant les derniers temps, des Serbes, des Cosaques, dont on peut faire facilement le compte, d'après les catalogues en roumain qui ont été conservés<sup>3</sup>. Il y avait aussi quatre-vingt canons, d'un moindre calibre certainement. La belle armée permanente de ce qu'il appelait « les rouges », des paysans portant un uniforme de cette couleur, en était arrivée à être un instrument de guerre presque permanent. Tout cela, comparé à ce qu'on pouvait rassembler en Transylvanie, prise par surprise, était sans doute une puissance militaire écrasante. On peut voir maintenant, de la façon la plus claire, combien maigre était la valeur militaire de l'héritage des Báthory.

Cependant il ne faut pas croire que la défaite vers laquelle allait à la légère le cardinal-prince sera dûe à la surprise.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 475, n° DCCLIII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 475 et suiv.; Hurmuzaki, III, p. 431.

<sup>3</sup> Iorga, *Petru Șchiopul și Mihai Viteazul*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 2-ème série, XX (1898).

Comme depuis longtemps on avait préparé le coup contre le « Valaque », si haï, on faisait, dès le commencement du mois d'octobre, dans les villes saxonnnes, le compte du contingent, et l'appel aux Szekler, dont la fidélité n'était qu'une illusion d'André, dut se produire à la même époque; Jérémie avait pu être averti<sup>1</sup>, et il avançait vers le défilé de Oituz<sup>2</sup>. Deux fois, les Saxons envoyèrent leurs contingents dans les conditions de 1595: aussi certains éléments roumains avec drapeaux et trompettes, et en tête nous trouvons à Bistrița la mention d'un prêtre, Théodore de Sângiorz, capitaine, le 23 et le 27; mais le second contingent arriva trop tard.

L'armée, formée à Ploești, se partagea en deux. Michel lui-même prit le chemin vers le défilé de Buzău, certainement pour entrer en rapport avec les Szekler, mais le gros des troupes, avec Udrea Băleanu et Radu Buzescu, se dirigea vers la rivière de l'Olt, pour passer par un autre défilé, celui de Sibiiu. Comme stratagème, du moment qu'on avait demandé au prince de quitter le pays, ses délégués, Mihalcea et Georges Raț, allèrent dire à André que son désir est déjà accompli<sup>3</sup>.

La première manifestation politique du prince roumain en Transylvanie fut l'intimation envoyée aux gens de Brașov de prêter serment à l'empereur, ce qui signifiait une déné- gation du droit qu'avait le cardinal. Les prudents bourgeois demandèrent un sursis, pour voir de quelle façon se décide la situation. Avec Valentin Hirscher et Luc Greissing, puis avec un autre Hirscher et un Fronius, arriva au camp valaque aussi le médecin connu, Paul, et même le protopope Michel ou Miha de Șchei. Il fut facile de s'entendre avec le prince lui-même, qui n'était encore pour les Saxons que « Michel le voévode »; mais il était impossible d'arrêter les dévasta-

<sup>1</sup> Pour la dénonciation de ses intentions par un Ragusain, Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 572, n° CMXXXI.

<sup>2</sup> Lettre du 21; *ibid.*

<sup>3</sup> Les comptes de Bistrița; Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 15.



tions et les actes de cruauté qu'on pouvait attendre de la part des Cosaques <sup>1</sup>.

Le nonce Malaspina ne fit que son devoir de chrétien et de prélat catholique envers le cardinal, lorsqu'il essaya d'une réconciliation au dernier moment; il prétendit parler aussi au nom de l'empereur: donc le cardinal avait perdu la maîtrise de lui-même, passant de ses manifestations de colère à des soucis réels. Michel, qui fit entrer Malaspina dans sa calèche, lui déclara qu'il possède des lettres par lesquelles l'empereur lui demande d'entrer en Transylvanie, alors qu'il lui suffit à lui son pays, si fertile, et qu'il ne désire autre chose que continuer le combat pour la croix. Entrant dans ce pays, il ne fait que se défendre contre toute une ligue qui avait préparé sa perte et qui sera brisée les armes à la main. Le lendemain, 28 octobre, toute discussion fut interrompue par l'arrangement des troupes et par la provocation au combat, qui se dessina par les premiers coups de fusil tirés du camp d'André.

Michel ordonna ses troupes comme à Călugăreni et comme il l'avait vu faire chez les Turcs: la cavalerie aux ailes, avec la base qui était les Hongrois et les rouges, entre les canons, les troupes plus légères, de haïdouques et de Roumains, étant placées à l'arrière-garde; lui-même, au milieu des soldats d'élite, formait le noyau de l'armée. Au premier assaut de la noblesse hongroise, animée par la haine, les mercenaires du prince se retirèrent, et il fallut que par deux fois Michel lui-même se jette, appelant à l'assaut les Cosaques polonais, qui ne résistèrent pas cependant, les autres Cosaques eux-mêmes, qui conservèrent cependant leur place, pour que la décision se produise. Gaspard Kornis l'avait facilité, passant à l'ennemi. Le combat avait été âpre, et Michel parle de plus de 2.000 morts et 1.000 prisonniers <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Sterie Stinghe, *Istoria besarecei Șcheailor Brașovului*, Brașov 1899; les chroniques saxonnes, Czaneek et Weiss, dans Trauschenfels, ouvr. cité, où il y a aussi les notes de Bánffy.

<sup>2</sup> Récit des ambassadeurs de Michel, Hurmuzaki, XII, p. 475, n° DCCLII; récit de Malaspina, Hurmuzaki, III, p. 54 et suiv.; Szamosközy.

André ne tenta plus le sort, son armée s'étant dispersée de tous côtés, sauf ce qui avait pu se rassembler avec Bocskai, dont les troupes séparées sont mentionnées dans les comptes de Bistrița. Il avait voulu chercher un abri à Sibiiu, mais les Saxons lui avaient fermé les portes. Leur attitude envers ce prince magyar, qu'ils n'avaient pas appelé après s'être cru pendant quelque temps assurés sous les ailes de l'empereur, se reconnaît aussi dans le changement de ton chez les gens de Bistrița à l'égard de Michel. Aussitôt après la victoire, dès le commencement de novembre, celui-ci devient un « illustrissimus princeps » et, après avoir reçu entre leurs murs Kornis et Sennyei, qui avaient rempli une dernière mission auprès de Michel dans son camp de Ploești, le vainqueur est intitulé « princeps regni », c'est-à-dire « seigneur du pays ». En peu de temps, les envoyés de ce nouveau maître allaient à travers toutes ces cités pour demander le serment, et Bistrița reçut honorablement, le 13 décembre, l'armache Sava et cet ancien combattant contre les Turcs qu'était Étienne Bodony<sup>1</sup>. Aussitôt, ces bourgeois envoyèrent leurs voitures avec le cens habituel.

André chercha à s'enfuir en Moldavie, mais il ne trouva pas chez les Szekler le même accueil que jadis le Moldave Pierre Rareș. Ayant appris qui est ce fuyard presque isolé, des pâtres de la même nation le frappèrent de la hache au front, et sa pauvre tête fut apportée à Michel, qui ordonna de l'ensevelir selon la coutume chrétienne, près des siens, dans la cathédrale catholique; lui-même accompagna, le cierge à la main, d'après la coutume roumaine, le corps décapité de celui qu'il appelait: le « pauvre prêtre ».

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 16. Pour les serments prêtés par les autres villes, même par Cluj, où Mihalcea fit son entrée, voy. Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 9.

## CHAPITRE VI

### UN « BRAVE » AU MILIEU D'INTRIGANTS

Dans cette capitale d'Alba-Julia, qu'il connaissait depuis longtemps, et il l'avait visitée deux ans auparavant comme hôte de Sigismond, Michel entra en grande pompe, au son des trompettes, qui faisaient entendre la mélodie des anciens chants guerriers, usités non seulement aux banquets, mais aussi à des cérémonies comme celle-ci. Aussitôt, déclarant qu'il n'entend rien changer dans le pays qu'il reconnaît comme appartenant à l'empereur, dont il n'est que le « lieutenant », il forme un Conseil, dans lequel son propre évêque, Jean, ne figurait pas, mais il y avait l'évêque catholique, et, à côté de ses boïars : Théodose, Mihalcea, Calotă et Radu, tous les chefs transylvains qui s'étaient ralliés à lui, avec ce Kornis, son ancien auxiliaire militaire en Valachie, avec Moïse Székely comme « général », et le chancelier était Démètre Napragy. Quant à Stoïca, grand postelnic, Preda Buzescu, postelnic, Bărcan trésorier, Leca, grand comis, ils étaient rangés dans ce Conseil comme en Valachie <sup>1</sup>. Il fallait prendre de grandes décisions en dehors de ce qui viendra ensuite de la part de l'empereur, qui lui-même avait respecté, en 1599, les coutumes du pays; elles concernaient surtout l'argent nécessaire pour le paiement des nombreux mercenaires, et c'est pourquoi une Diète fut convoquée le 3 novembre. Le conquérant avait cherché à se mettre aussi en rapport avec les forteresses

---

<sup>1</sup> J. Bogdan, dans *Prinos Sturdza*, p. 160. Cf. Szádeczky, *Erdély és Mihály Vajda*; des documents latins de lui aussi dans *Rev. Ist.*, XII, pp. 404—405; *Cerc. ist.*, XII, pp. 177—195.

appartenant aux comtés extérieurs, qui dépendaient de l'empereur lui-même.

La Diète de Cluj, qui fut transportée à Alba-Julia, vota à Michel tout ce qu'il voulut. Mais toute cette noblesse, avec Étienne Báthory, qui passa bientôt aux Impériaux, et avec Bocskay, qui avait à peine consenti à licencier, d'après l'exigence de Michel, cette petite armée dépendant de lui, commença aussitôt une campagne furieuse de dénonciations, qui ne pouvait pas ne pas impressionner les cercles autour de l'empereur, auquel on disait sans cesse que « le Valaque » est infidèle, « traître », et envers le pays il n'est qu'un « tyran ». L'amitié avec Kornis, qui avait été le premier général de la province, avait bientôt cessé, celle avec Étienne Csáky était seulement de forme, et l'évêque Napragy inspirait des soupçons. Les Ragusains même, comme Marini, n'étaient pas bien disposés envers Michel, et cet agent allait jusqu'à nier que le Valaque eût gagné la victoire <sup>1</sup>. De leur côté, les boïars, qui voyaient que leur maître à eux renvoie son fils avec des troupes hongroises pour être dans sa patrie prince, sous le nom de Nicolas, — celui du saint auquel était dédiée l'église de Dealu, l'église du serment —, n'entendaient pas que les actes de bravoure sur le Danube cessent, ni que leur pays en arrive, par Michel lui-même, au second rang après cette Transylvanie qui paraissait lui avoir jeté un charme. Et, enfin, l'idée byzantine était sans cesse agitée par ce conseiller permanent et si écouté qu'était le métropolite de Trnovo, Denis <sup>2</sup>.

La Cour impériale, où ces dénonciations s'accumulaient, venant aussi de la part de Basta, qui considérait avec une jalousie sauvage la victoire et la domination de celui qui était pour lui un « barbare » <sup>3</sup>, eut au commencement une attitude amicale, presque reconnaissante, envers celui qui déclarait avoir pris le pays pour l'empereur et le tenir à la disposition de Maximilien, à cette condition seulement que, pendant l'absence, à laquelle on pouvait s'attendre, de celui-ci,

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 487—488, n° DCCLXXIX.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 552—553, n° DCCCLXXXIX.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, pp. 29—31.

tout soit fait par lui, comme gouverneur, mais à savoir à titre héréditaire, certaines conditions devant être discutées ensuite. Bien que, au commencement, il ait été question d'envoyer en Transylvanie Basta comme lieutenant de Maximilien, et Michel aurait dû revenir aussitôt chez lui pour continuer la lutte contre les Turcs<sup>1</sup>, — lui-même montrait, par Pierre l'Arménien qu'il ne désire autre chose que « aller visiter l'empereur turc à Constantinople »<sup>2</sup>, et, dans des déclarations à d'autres, qu'il veut s'établir comme maître des Balcans à Sofia<sup>3</sup>, car « des Bulgares et des Serbes l'attendent avec impatience<sup>4</sup> », et cette note ne disparaîtra pas pendant longtemps de ses déclarations —, l'archiduc Mathias montrait en particulier de la sympathie pour Michel, et pas pour son rival, qui était un âpre persécuteur des Hongrois dans la région au-dessus de la Transylvanie. Les commissaires de 1598 conservaient la même bonne opinion de lui. Aussi beaucoup des commandants militaires, un Michel Székely de Sătmar, un Sébastien Tököly, étaient partisans de celui qui leur paraissait, à eux aussi, être l'homme indispensable<sup>5</sup>. Le Saint-Siège, influencé par Malaspina, qui, prêt à partir, bien qu'il eût rêvé d'être régent de Transylvanie, trouvait que Michel est trop inférieur, comme caractère et éducation, pour pouvoir rester dans la situation qu'il s'était attribuée, était lui aussi prévenu contre le « Valaque »<sup>6</sup>.

Michel sut conserver avec intelligence, pendant les premiers mois de sa domination, une situation si délicate. Il chercha à endormir Jérémie, — l'ancien ennemi qu'il avait

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 502—504.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 519. Aussi même par ses grands ambassadeurs envoyés encore en novembre, Mihalcea et Stoica; *ibid.*, p. 520; Hurmuzaki, III, pp. 356—357, n° CCLXXXVII; pp. 383—384, n° CCCVII. Cf. Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 550—551, n° DCCCLXXV; pp. 559—560, n°s CMV—CMVI.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, III, pp. 377—378, 398—399, n° CCCXXI.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 570—572. Voy. aussi les déclarations faites au courrier impérial Carlo Magno, *ibid.*, pp. 648—653, n° MXIV; pp. 662—663, n° MXXV.

<sup>5</sup> Voy. Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 16 et suiv.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 18, note 8.

déclaré tant de fois vouloir à tout prix renverser, sans avoir jamais montré s'il avait sous la main quelqu'un pour le remplacer, — aussi par des propositions de mariage entre une fille du Moldave et le nouveau prince de Valachie, Nicolas Petraşcu. Même à l'égard de Zamoyski il essaya quelques gestes d'amitié, au même moment où ses ambassadeurs à Prague préparaient avec les Moscovites envoyés par l'usurpateur russe Boris Goudounov, une grande action contre la Pologne. Il demandait aux Turcs, auxquels il expliquait pourquoi il avait dû attaquer cet ancien nid de rébellion qu'était la Transylvanie, un drapeau pour son fils et un autre le confirmant dans sa nouvelle situation, et, en dépit des efforts de Mihnea-Mohammed, qui continuait à travailler pour son fils Radu, il obtint les deux. Les relations avec les Tatars étaient les meilleures.

Il montrait ouvertement à l'empereur ce qu'il veut, à côté du secours en argent et des 4.000 hommes d'armes dont il avait besoin et qui devaient lui être cherchés partout en Occident. Il se considérait comme l'héritier, ayant les mêmes droits, de Sigismond: il faut donc lui reconnaître une qualité « royale » à titre héréditaire, et même donner à son fils comme femme une parente de l'empereur. Ses ambassadeurs principaux apportaient des explications encore plus complètes: il lui fallait aussi les comtés extérieurs, qui, ainsi qu'on l'a vu, devaient être, d'après l'opinion des commissaires, abandonnés à Báthory. Du reste, il aurait consenti à accepter à côté de lui la surveillance d'un commissaire impérial<sup>1</sup>. Au commencement de l'année, les deux idées directrices qui partaient de ces deux influences différentes, mais pouvant être contenues ensemble dans une âme si passionnée, d'une ambition si large, se confondaient dans une synthèse. Après avoir parlé de la nécessité de conquérir la Moldavie aussi, il poursuivait ainsi: « Lorsque j'aurai amené en mon pouvoir les trois pays, alors je pourrai vraiment prendre le Turc par la barbe et je rendrai d'autant mieux service à la chrétienté »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 605—609, n° CMLXVI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 610. Cf. aussi *ibid.*, p. 628. Mais il se risquait à parler aussi du projet de devenir lui-même roi de Pologne; *ibid.*, p. 663, n° MXXV.

Enfin, l'empereur avait pris une décision : il est disposé à respecter la situation de fait, mais sans accorder à Michel un titre, et encore moins ces subsides qui pourraient consolider sa situation ; à côté de lui, il n'y aura plus de Conseil des douze recommandé par Basta, qui se rappelait le système de Sigismond envers les pays roumains<sup>1</sup>, mais seulement deux commissaires. Pour cette fonction, si délicate, on ne choisit pas, comme en 1598, deux prélats d'une haute situation, attendant ce Pezzen dans lequel on mettait tant d'espoir, mais, à côté d'un vieux soldat honnête et peu cultivé, Michel Székely, un diplomate fatigué, d'esprit étroit et devenu maintenant soupçonneux par dessus la mesure, David Ungnad, qui offrait l'avantage que, à cause de son origine croate, on pouvait lui parler en slavon. Attendus depuis longtemps, ils ne pourront être dans la capitale transylvaine de Michel que vers le printemps de l'année 1600.

Les commissaires étaient chargés de discuter certaines questions, comme celle des forteresses aux frontières de la Transylvanie, où déjà le conquérant avait envoyé des commandants roumains, comme il l'avait fait dans toute l'étendue du pays. On avait soulevé aussi la question du droit de donner des propriétés territoriales. Il y avait aussi des points, concernant l'organisation du pays, qui devaient être décidés.

Espérant pouvoir jouer au moins le rôle de leurs prédécesseurs en 1598, les deux envoyés arrivaient enfin ; c'était surtout l'ambition de Ungnad, tandis que, dès le commencement, Székely se considérait plutôt comme un camarade de Michel, qu'il appréciait pleinement. Le Croate demandera donc à Michel celles de ses forteresses qui étaient disputées, et il le critiquera d'avoir demandé aux Impériaux un contre-serment aussi pour son fils. De son côté, celui qui s'intitulait dans ses diplômes en Valachie : « prince de Transylvanie et de Valachie » désirait que les gens de l'empereur et en première ligne le docteur Pezzen, auquel il conservait une estime toute particulière, surtout pour l'argent qu'il croyait pouvoir avoir de lui, arrivent plus tôt.

---

<sup>1</sup> Hurmuzaki, III, pp. 366—367, n° CCLXXVI.

Quand enfin ils furent venus, on les accueillit très honorablement, avec la participation des troupes. Michel, qui avait déjà accueilli un tchaouch et des agents de Moldavie et de Pologne, annonçant l'arrivée de Taranowski, put constater que les poches des commissaires sont vides et que la lettre qu'ils apportaient ne le reconnaissait qu'en tant que « voévode de Transalpine ». Mais bientôt, par le courrier impérial Carlo Magno, de même que par les instructions confiées au Grec Pantazi, Michel déclarait de nouveau, clairement, ses intentions, desquelles il n'entendait pas s'écarter. Il voulait la Transylvanie et la Valachie, dans la même situation de domination héréditaire, et la Transylvanie devrait être comprise entre les anciennes frontières, jusqu'à la Tisa, avec les comtés de Crasna, Solnoc, Zarand, Baia-Mare et Baia-de-Sus. Il ne manquait pas cependant de se reconnaître vassal, promettant d'envoyer des représentants à la Diète de Hongrie. Mais les donations, il pourra les faire à son gré. Enfin, il aura le même titre que Sigismond<sup>1</sup>.

Il croyait sincèrement pouvoir gagner tout cela parce qu'il avait la double conscience qu'il les mérite et qu'il est en effet indispensable à l'empereur. Rodolphe s'était laissé influencer par le Conseil de guerre, qui lui-même, recevant les suggestions de Basta, réduisait à rien la conquête elle-même et était d'opinion que le « Valaques » soit renvoyé chez lui, pouvant laisser tout au plus en Transylvanie son fils, comme une simple illusion, car le pouvoir serait entre les mains des conseillers allemands ou hongrois<sup>2</sup>.

En ce qui concerne Rodolphe lui-même, il envoyait une simple lettre d'éloges pour ce qui avait été accompli, de recommandations tranquillissantes pour le présent, tout en mentionnant la mission, que Michel devait conserver entière, contre les Turcs<sup>3</sup>.

Or Michel ne se résigna pas. Énumérant ses services, il cria aux commissaires : « Je ne me laisserai pas chasser, même

<sup>1</sup> Iorga, *Documente nouă*, cités dans les *Mém. Ac. Rom.*, XX, pp. 42—44 (476—478) et pp. 46—47 (479—480). Cf. aussi *Ist. lui Mihai*, II, p. 52, note 1.

<sup>2</sup> Iorga, *Hurmuzaki*, XII, p. 814.

<sup>3</sup> *Documente nouă*, pp. 51—53 (484—487).



s'il s'agissait de ma tête, car ce pays, je l'ai pris les armes à la main », et sa colère trouvait les paroles les plus brûlantes <sup>1</sup>.

Du reste, devant un pareil accueil de ses prétentions, il allait tout droit chercher ailleurs. La Pologne lui envoyait Taranowski, mais seulement comme ancien ami, et pas comme ambassadeur. Le prince roumain se fit accompagner par lui à Făgăraș et à Brașov, pour pouvoir parler tranquillement. Dans cette dernière ville, il posa ses conditions : il veut la Moldavie, étant disposé à étendre ses frontières, par-dessus tous les territoires occupés par les Turcs, jusqu'à Otchakov même. Naturellement, il conservera les deux pays, qu'il est, du reste, disposé à considérer comme reliés au royaume voisin, où on pourrait accorder le droit de cité à son fils <sup>2</sup>.

Ceci se passait au commencement du mois de mars. Quelques jours plus tard, à Brașov, où venait d'arriver le jeune prince de Valachie, dont le gouverneur était le vornic Démètre, entouré d'un Conseil de boïars, et le commandement militaire était entre les mains de Gaspar Sibrik, apparaissait ouvertement, pour montrer aux Impériaux qu'il est courtois aussi de l'autre côté, l'ancienne connaissance qu'était le tchaouch Housséin. Il apportait les deux drapeaux, et, pour lui montrer la grandeur de la puissance de ce « sujet » de l'autre empereur, Michel faisait défiler des troupes nombreuses et entendre le canon. Pour prouver à ces gens peu sûrs qu'étaient les commissaires combien solide est son appui, il convoquait le Conseil, formé pour la partie hongroise d'espions et de dénonciateurs, d'intrigants, pour leur demander s'il faut ou non conclure la paix avec les Turcs. Ensuite, sous l'impression de ces négociations, il y aura une seconde Diète, dont les décisions concernent autre chose que la politique même de Michel et les intérêts de sa nation <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 722, n° MLXXXVI; p. 730, n° MXCIV.

<sup>2</sup> M. Corfus, *Corespondență inedită asupra relațiilor între Mihai Viteazul și Poloni*, Cernăuți 1935, pp. 38—41, n° VII. Cf. Duzinchevici, dans la *Rev. Ist.*, 1935.

<sup>3</sup> Résumé dans *Mon. Com. Trans.*, chez Panaitescu, *Mihai Viteazul*, p. 165 et suiv.

Il est vrai qu'au même mois de mars arrivaient de la part de l'empereur des armes, mais la question principale, qui était la situation même de Michel en Transylvanie, restait tout aussi peu décidée, et Basta demandait formellement qu'on lui permette de le chasser de ce pays, avec les Hongrois, les Vallons et les Français qu'il a avec lui. Avant la fin du mois, Michel demande de nouveau qu'on reconnaisse son droit sur ce qu'il avait conquis, promettant encore une fois que, ayant cette situation, il pourrait aller jusqu'à Constantinople même.

Il ne peut pas être chassé, dit-il, de ce qu'il considère comme étant « sa maison ». Et il demandait qu'on lui envoie incessamment l'homme avec lequel il pourrait, en effet, causer : Pezzen.

Pour le moment, ce qui le préoccupait vivement c'était la Moldavie, et, en parlant de cet autre pays roumain, il trouvait des paroles qui purent toucher profondément même un homme de la qualité insensible d'un Ungnad. Donc, ayant assuré qu'il ne se séparera jamais de l'empereur chrétien, il se dirigea vers Miercurea et Făgăraș<sup>1</sup>. Et, avec une armée dans laquelle il y avait aussi le contingent valaque, mais pas celui de la Transylvanie, il partait, dès le mois d'avril, vers le défilé des Carpathes moldaves.

Cette expédition ne lui avait pas été demandée par les réfugiés moldaves, bien que nombre de Roumains de cet autre pays servaient depuis longtemps sous ses drapeaux. Il ne pouvait guère s'appuyer sur le simple échange de paroles avec Taranowski, et il connaissait bien les sentiments de Zamoyski à son égard. Il eut la prudence de ne pas prendre avec lui les commissaires impériaux, qu'il avait confiés à la protection, c'est-à-dire à la garde, du boïar Théodose, ce dont ils se fâchèrent, mais ils n'en avaient pas le droit, du moment que l'empereur s'était bien gardé d'autoriser le « Valaque » à cette nouvelle guerre, par laquelle il aurait été distrait de son devoir contre les Turcs. Mais, si cependant il a entrepris

<sup>1</sup> Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 60 et suiv.

cette action, d'un côté il tenait à l'idée, nouvelle, de la domination des deux pays roumains par la même famille, résultat d'une conscience naturelle dans le sens moderne, et, de l'autre côté, il se sentait prince légitime de la Transylvanie, dans le sens dace, dérivé des idées de la Renaissance, qui avaient passé par la pauvre raison de Sigismond lui-même. Il avait pour cette Moldavie aussi un prince sous la main : en première ligne, le jeune enfant de Pierre-le-Boiteux, resté au Tyrol, et il lui aurait donné comme femme sa fille Florica<sup>1</sup>, puis son fils lui-même<sup>2</sup>, qui arriva dans ce but avec Preda Buzescu<sup>3</sup>; au besoin, il y avait aussi le fils de Pierre-Boucle d'Oreilles, Marc. Il ne s'agissait donc pas d'une union de fait, mais, comme il avait fixé une séparation aussi entre sa Valachie et la Transylvanie sur la base des anciens droits des deux provinces, de même la Moldavie aurait eu son prince. Mais, ces trois pays servant de base pour des actions plus importantes, auraient fait partie du même système<sup>4</sup>. Or la Moldavie n'était pas sujette de l'empereur, ainsi que le montre le serment que Michel imposa au Moldave<sup>5</sup>.

Jérémie<sup>6</sup>, qui avait avec lui des Polonais, lesquels avaient prouvé dans leurs combats contre Răzvan du courage, et qui était certainement aimé par le pays qui ne montra, jusqu'au bout, aucun penchant pour Michel, ne se défendit pas, se retirant, aussi d'après le conseil de Zamoyski<sup>7</sup>, vers ce refuge sûr qu'était la forteresse de Hotin. Ceci demande une expli-

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 824—827, 830, 834, nos MCXCIII, MCXIV, MCXCVI, MCC.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 949, n° MCCCXXXVII; p. 951, n° MCCCXLIII.

<sup>3</sup> Chronique des Buzescu, pp. 297—298.

<sup>4</sup> Les explications données par P. P. Panaitescu qu'il cherchait un nouveau champ de proie pour ses mercenaires et que Michel aurait voulu servir les Impériaux contre les Polonais, montrant qu'il leur est très utile (*Mihai Viteazul*, pp. 182—183), de même que d'autres considérations générales de ce livre bien informé, sont puérides.

<sup>5</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 951, note 1.

<sup>6</sup> Récemment, en avril, il envoya des dénonciations en Pologne, prétendant que les Valaques auraient pillé jusqu'à Isaccea; P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 77—78.

<sup>7</sup> P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, p. 184.

cation, et elle ne peut être autre que celle que les Polonais, sur lesquels il s'appuyait et sans lesquels il n'aurait pas pu affronter son ancien ennemi <sup>1</sup>, avaient l'ordre de ne pas attaquer, pour le moment, celui qui apparaissait comme le client de l'empereur, à son tour soutenu par le Pape. Cependant, il y eut un choc à Verbia <sup>2</sup>.

La puissante armée de Michel <sup>3</sup> pénétra par l'ancien chemin qu'avait suivi jadis le roi Mathias, et elle arriva à Roman le 11 mai; le 16, avec l'avant-garde, les boïars Udrea et Negre se trouvaient à Suceava. Michel faisait communiquer aux Transylvains non seulement la déroute de cet ennemi de la chrétienté qu'est Jérémie, mais aussi celle de Sigismond lui-même, qui était abrité alors en Moldavie, et sa présence aurait contribué, elle aussi, à cette décision <sup>4</sup>. Il ajoutait avoir déjà passé le Dniestr, dans lequel il avait noyé des soldats de Jérémie, et qu'il n'a pas hésité à fouler aussi le territoire polonais; son infanterie était restée encore dans le camp des environs de Jassy <sup>5</sup>. Comme l'ambition du vainqueur, dont les mouvements étaient d'une rapidité extraordinaire, paraissait tendre plus loin, le roi de Pologne, qui avait appris les rapports de Michel avec les orthodoxes de son pays, craignait de voir péricliter « une bonne moitié de la couronne de Pologne » <sup>6</sup>. Pour le moment, le territoire turc dans la Moldavie était attaqué <sup>7</sup>. Du reste, Michel s'empessa de montrer,

<sup>1</sup> Simulation d'amitié à son égard après la prise de la Transylvanie; P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 96—98.

<sup>2</sup> Miron Costin, p. 255.

<sup>3</sup> Voy. les calculs dans Iorga, *Documente noi*, pp. 468—469 (pp. 34—35 du tirage à part).

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 913—914, n° MCCLXXIII; p. 900, n° MCCLIV; p. 909, n°s MCCLXII—MCCLXIII. Cf. Veress, loc. cit., pp. 106—108, n°s 101—102. Pour ces lettres, aussi Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 70, note 2.

<sup>5</sup> Lettre de Mihalcea, Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 912, n° MCCLXX; p. 913, n° MCCLXXII. Voy. aussi une lettre de Jérémie; *ibid.*, p. 931, note.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., pp. 109—111, n° 104. Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 50, n° XXXIII; cf. aussi les sources indiquées dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 71, note 4.

<sup>7</sup> Hurmuzaki, IV, p. 72, n° LIX; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 951, n° MCCCXLIII.

par une ambassade aussi importante que celle de Stroe Buzescu et de l'ancien négociateur Georges Raț, qu'il n'a qu'à régler un compte avec Jérémie <sup>1</sup>.

Celui qui, dans sa proclamation sous la forteresse de Hotin, le 10 mai, ne prenait que le titre de « prince de Valachie et de Transylvanie » <sup>2</sup> resta à Suceava jusque vers la moitié de juin, et il y serait resté encore s'il n'avait pas appris l'arrivée de Pezzen, qu'il supposait apporter avec lui l'argent nécessaire au paiement de ses fonctionnaires.

Pour le moment, il ne pensait guère à changer les coutumes de cette Moldavie conquise, mais il n'arriva pas à rassembler autour de lui aucun des grands boïars, comme Ureche, Stroici, Cârstea, comme Grégoire Crăciun, qui avaient depuis longtemps les rapports les plus étroits avec la Pologne <sup>3</sup>. Mais, envers les villageois, Michel se montra favorable, et il exempta d'impôts pendant quelque temps ceux qui avaient souffert du passage de son armée <sup>4</sup>.

Si les supérieurs des grands monastères, croyant que ce règne durera, avaient demandé déjà des confirmations pour leurs propriétés <sup>5</sup>, et Michel confirma aussi celles des boïars <sup>6</sup>, les évêques étaient partis avec leur prince, et aussitôt le conquérant établit, comme lieutenant du métropolitain, Denis de Trnovo, et il fit occuper, par la décision d'un synode, rapidement rassemblé, auquel participa aussi l'ancien métropolitain Nicéphore, l'oncle du prince Aaron, avec un évêque macédonien de Vodéna, le patriarche d'Ochrida, Nectarius, et deux évêques : celui de la Césarée de Philippe et le supérieur du couvent d'Hébron du côté de Baia-Mare, avec, aussi, l'évêque ruthène de Munkács, siége où fut établi ensuite l'hégoumène

<sup>1</sup> Szamosközy; P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 122—123, n° 51; lettres de Jérémie; *ibid.*, p. 104 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 109—110, n° 45.

<sup>3</sup> Voy. aussi P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 46—49, nos 18—19; pp. 107—108, n° 44. Lettre d'Udrea comme hatman au staroste de Kameniec; *ibid.*, p. 123, n° 52.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, IV, p. 73, n° LIX.

<sup>5</sup> St. Nicolaescu, *Documente de la Mihai Viteazul*, p. 9 et suiv.

<sup>6</sup> P. P. Panaitescu, *Doc.*, p. 109.

de Tismana en Olténie <sup>1</sup>, les places qui étaient restées vacantes <sup>2</sup>.

Entre temps, les nobles magyars de Transylvanie, confiés par Michel à la surveillance de cet homme si inférieur qu'était Théodose, préparaient sa chute. Il avait avec lui Gaspar Kornis et Csáky, qui durent écrire, sous sa pression ou de leur propre volonté, des lettres favorables à celui qui était, en tout cas, leur maître, mais Naprágy, l'évêque, était resté dans le pays, et tout son clergé s'agitait contre « le barbare »; Étienne Báthory, qui s'était réconcilié avec les Impériaux, se préparait à se mêler aux affaires de son pays d'origine. Tous les autres étaient pleins de haine, désirant de tout leur cœur voir arriver l'heure de la délivrance.

Dans cette atmosphère, Pezzen s'approchait des frontières. Depuis longtemps influencé surtout par les lettres d'Ungnad, il se considérait comme devant être l'exécuteur de cette décision de chasser l'intrus roumain de Transylvanie <sup>3</sup>. Le 31 mai, il manifestait ouvertement son opinion que Michel a passé par dessus toutes ses obligations et qu'il doit être donc considéré comme traître <sup>4</sup>. Ni la conquête de la Moldavie, avec ce qu'elle pouvait contenir comme augmentation pour la politique des Habsbourg, mais aussi comme menace, n'avait fait cesser cette pluie de dénonciations. Le grand envoyé de l'empereur, qui s'empessa de les répandre, arrivait même jusqu'à la décision que cette expulsion soit faite par les armes, employant une révolte des états de Transylvanie, à laquelle on travaillait secrètement <sup>5</sup>. De fait, non seulement à cause des menaces polonaises, qui suivirent la sommation de Sigismond III <sup>6</sup>, les Roumains faisaient fortifier les forteresses de

<sup>1</sup> Iorga, *Ist. Bisericii*, I. Démosthène Rouso a corrigé l'attribution erronée à Hébron en Palestine de celui qui était de fait un simple hégoumène; *Opere inedite*, vol. II. Pour Pétronius, voy. aussi Sztripszky-Alexics, loc. cit., p. 38 et suiv.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IX, pp. 26—37.

<sup>3</sup> Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 72 et suiv.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 924, n° MCCXCII; pp. 926—927, n° MCCXCVIII.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, IV, p. 85.

<sup>6</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 952, n° MCCCXLIV; p. 1004, n° MCCCXXXIX. Cf. P. P. Panaitescu, *Doc.*, p. 105, n° 42.

frontière<sup>1</sup>. Du reste, Pezzen avait ordre de ne pas se rendre auprès de Michel autant que celui-ci se trouve pris dans la guerre contre les Polonais<sup>2</sup>.

Mais, alors que l'esprit de la révolte s'agitait dans les âmes, pendant quelque temps terrifiées, de cette aristocratie magyare de Transylvanie, Michel, qui ne pouvait pas s'appuyer sur les éléments étrangers de son armée, Polonais, Cosaques, Serbes, Szekler, haïdouques, Hongrois, perdait aussi ses boïars. Ceux-ci, adversaires de la perpétuelle guerre et absolument contents de dépendre, dans n'importe quelles conditions, de l'empereur, qui promettait aussi l'hérédité par les filles, avaient passé les montagnes pour entourer le frêle règne du prince Nicolas<sup>3</sup>. La chronique des Buzescu montre un profond sentiment de mécontentement envers ceux qui conseillaient à leur prince d'entreprendre de grands et difficiles exploits nouveaux. La critique se dirigeait en première ligne contre ces Grecs que déjà, par l'acte d'abdication envers Sigismond, les mêmes boïars avaient cherché à écarter des fonctions, en 1595. On allait si loin qu'on donnait raison à l'empereur, quand celui-ci pensait « comment procèdera-t-il, par force et les armes à la main, pour se jeter et expulser le prince Michel de Transylvanie ? ».

En vain Gaspard Kornis et Théodose se rendirent-ils à Prague, offrant, de la part de Michel, une attaque contre Timișoara. Le 21 juillet, reçu avec les plus grands honneurs, Pezzen, délégué spécial de Rodolphe, tout en apportant un collier pour « le voévode », lui demanda formellement de quitter la Transylvanie, et on lui répondit par un refus ab-

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 943 et suiv.; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, pp. 618—621, n° CCCXXX.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 965, n° MCCCLX.

<sup>3</sup> Nous avons admis de même que M. P. P. Panaitescu, sur la base d'un document de ce prince, daté de 1599, de Târgoviște, qui porte la mention des ravages des Turcs et des prisonniers qu'ils auraient faits, que ceci se serait produit alors. Mais il est question du pillage turc de 1595. Revenant à Târgoviște, les boïars, et, avec eux, le rédacteur du document, trouvaient devant leurs yeux l'état misérable laissé par l'invasion de Sinan. La princesse Stanca datait une patène en métal, donné à une église de Târgoviște, du règne de son fils: 7108; Iorga, *Inscripții*, I, p. 115, n° 238.

solu<sup>1</sup>. A ce sujet Michel présentait de nouveau ses anciennes conditions, et on lui montra qu'en Transylvanie, comprise dans le sens le plus étroit de ses frontières, il ne peut être, avec un titre qui sera décidé plus tard, qu'un simple gouverneur. Et lui, continuant les négociations, demandait que la situation transylvaine qu'on lui offrait soit au moins héréditaire, ayant à ses côtés un commissaire impérial, et avec l'annexion des comtés extérieurs, et même, s'il est en état de le conquérir, du Banat turc, sous le même titre que pour Sigismond; les districts de Gherghiu, de Gilău, de Jeciu, de Făgăraș, Hust et Chioar lui formeraient un domaine, avec le droit d'hérédité pour les filles aussi; on lui confirmera la Moldavie de même que la Valachie, conservant dans les deux pays l'ancienne religion et les coutumes. Maître absolu à l'intérieur du pays, et ayant le droit de donation, il aura, comme jadis à Constantinople, un représentant à la Cour<sup>2</sup>.

On arriva à une entente apparente sur cette base, mais Ungnad protestait avec énergie, et il était soutenu par les mécontents hongrois. Peu assuré, Michel hésitait à choisir celui qu'il devait envoyer de nouveau à l'empereur, s'arrêtant tantôt sur Kornis, tantôt sur Bogáthy et sur Bornemissa, mais choisissant parmi les siens Mihalcea et Théodose. Il continuait à parler d'une attaque possible contre Timișoara, en même temps qu'il faisait partir, avec des manifestations d'honneur, vers ce même Banat, le tchaouch turc.

Une troisième Diète fut rassemblée à Alba-Julia, le 20 juillet, pour demander de nouveaux subsides, et une autre devait commencer en août à Sas-Sebeș; mais Michel savait déjà qui, parmi les nobles hongrois, se trouvent réunis pour un complot contre lui: les Báthory, Csáki, que les Impériaux étaient tout préparés à nommer comme gouverneur<sup>3</sup>, Sibrik même, jadis commandant des Hongrois en Valachie, Bornemisza; Kornis seul resta fidèle, bien que son frère Farkas, qui

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 363—364.

<sup>2</sup> Iorga, *Documente nouă*, pp. 49—50 (483—484); Hurmuzaki, IV, pp. 214—216, Szádeczky, *Mihály Vajda*, p. 347 et suiv., nos CIII—CIV; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 955, et suiv., n° MCCCLI.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 375, n° MCCCLXXVII.



Handwritten text in a cursive script, likely Cyrillic, arranged in four lines. The first line contains approximately 12 characters, the second line about 10, the third line about 8, and the fourth line about 10. The script is highly stylized and difficult to decipher without a key.

Fig. 52. — Instructions de Michel-le-Brave (« Et, pour la frontière de la Transylvanie, ce que j'ai demandé; [en outre] la Moldavie, la Valachie »).

avait été découvert comme traître, eut été condamné et exécuté<sup>1</sup>. Parmi les boïars, les ennemis de Michel n'avaient gagné que l'Albanais Leca, appartenant à la même nation que Basta<sup>2</sup>, puis Pierre l'Arménien, qui se laissa prendre.

Une querelle sanglante des mercenaires de Michel avec les bourgeois de Huiedin pressa la proclamation de la révolte.

---

<sup>1</sup> Lettre d'Étienne Báthory; Hurmuzaki, IV, p. 103.

<sup>2</sup> On lui écrit le 6 et le 9 septembre; *Erdély országgyűlési emlékek*, IV, p. 531 et suiv., dans Motogna, *Contribuție la istoria lui Mihai Viteazul: Un trădător: Aga Leca*, dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 134—136. Il répondit, le 10, qu'il est disposé à livrer la forteresse de Gherla à l'empereur comme seigneur du pays; *ibid.*, p. 137. Après une nouvelle intervention des états de Transylvanie, il livre aussi l'autre forteresse confiée à sa garde; *ibid.*, pp. 137—139.

## CHAPITRE VII

### LA CHUTE D'UN HÉROS

Aussitôt fut répandue, cette fois appelant une autre Diète, au nom des états de Transylvanie, la proclamation qui mettait à la charge de Michel non seulement l'accroissement insupportable des impôts, mais aussi la pensée de rompre avec l'empereur et l'intention de faire exécuter tous les chefs du pays, même ceux des villes, en même temps que les soldats hongrois. On annonçait que Basta « est arrivé avec une grande armée ici, à la frontière » (3 septembre) <sup>1</sup>.

Aussitôt, les Saxons passèrent du côté des rebelles : d'abord, les gens de Sibiiu, puis ceux de Braşov et de Cluj : on arrêtait les familles des boïars, on tuait en chemin les soldats. L'intervention de Michel, par un Saxon et deux Hongrois, envers ceux qui jusque là s'étaient soumis à lui, malgré la haine qu'ils cachaient dans leurs âmes, fut rejetée. Basta, poussé par Ungnad, conclut un pacte avec les rebelles, qui, de fait, ne désiraient autre chose que ramener Sigismond, et, de son côté, Michel Székely, par devoir militaire, entra dans la même armée qui unissait le drapeau impérial avec les fanions des Transylvains.

On en arriva donc, sans aucune sommation et sans discussion, à la bataille qui fut livrée dans la vallée du Murăş, au point où cette rivière sort de Transylvanie, devant le village de Mirăslău. Les Cosaques se laissèrent rejeter comme à Şelimbăr. Alors, Michel sortit, furieux, avec ses canons, d'un

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 1019, n° MCCCCLXIV; Szádeczky, ouvr. cité, pp. 357—358, n° CXVIII. Cf. Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 93 et suiv.

abri tout aussi bien choisi qu'à Călugăreni. De nouveau, les Cosaques reculèrent, lorsqu'ils virent devant eux l'armée de « catafractes » (cuirassés) silésiens de Basta. C'étaient les anciennes bandes des Pays-Bas, si supérieures au ramassis commandé héroïquement par Michel, qui jamais n'avait pu se faire une vraie armée. La cavalerie se jeta en désordre dans le défilé étroit, où les gens de pied se laissèrent écraser<sup>1</sup>. Quant à Michel, il déclara plus tard ceci : « voyant une armée chrétienne, mu de pitié et pour qu'on ne verse pas, à cause de l'instabilité de quelques misérables, le sang chrétien, je ne suis pas resté, selon ma coutume, en première ligne, mais me suis retiré. Il ne convenait pas que je me dirige contre mon seigneur »<sup>2</sup> (18 septembre).

Et, le lendemain après cette défaite, à Alba-Julia, sous les yeux de Basta, les gens de Michel étaient massacrés, jusqu'aux femmes, aux enfants, même en bas âge, jusqu'aux malades des hôpitaux. L'église roumaine fut détruite, les ossements du prince Aaron et ceux du boïar Danciu de Brâncoveni dispersés<sup>3</sup>.

Michel avait refait sous la montagne une armée, avec le contingent valaque de Radu Buzescu et de Sabbas, qui n'avaient pas pris part à la bataille, avec les Moldaves, avec les Serbes de Déli-Marko et de Baba-Novak, et il attendait aussi les Szekler<sup>4</sup>.

Mais il ne savait pas que, par un diplôme impérial daté du 22 du mois et confié à Kornis et à Stoïca, il était reconnu comme gouverneur à vie de la Transylvanie, et son fils devait avoir ensuite une situation correspondant à son rang, là même ou ailleurs. Lui confirmant la Valachie aussi pour ses descendants par la femme, la Moldavie était passée sous silence<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Ciro Spontoni, *Storia della Transilvania*; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 577 et suiv.; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 1037—1040, n° MCCCCXCIV; Veress, loc. cit., pp. 192—194, n° 183; récit de l'Italien Cavriolo; *ibid.*, pp. 204—209, n° 295 (cf. *ibid.*, pp. 209—214, n° 196).

<sup>2</sup> Pernice, ouvr. cité, p. 49.

<sup>3</sup> *Ibid.* Cf. Iorga, *Ist. Armatei*, II (avec des détails).

<sup>4</sup> Hurmuzaki, IV, p. 138.

<sup>5</sup> *Ibid.*, III<sup>2</sup>, pp. 364—366; IV, p. 132; cf. *Fragmente*, III, p. 11; Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 1056—1058, n°s MDXXV—MDXXVI.

Pour le moment, un nouveau combat était encore possible, mais l'heure de Zamoyski était arrivée, et le chancelier avait préparé depuis longtemps ses troupes.

Il passa le Dniestr dès le commencement du mois et marcha vers Suceava, qui, défendue par des Hongrois, capitulait. Le 21 du mois, le chancelier quittait l'ancienne capitale de la Moldavie qui jadis avait été vainement tentée par le roi Jean-Albert, et descendait vers Bacău. Il n'avait que ses gens, sans les Moldaves de Jérémie, qu'il venait de rétablir.

Les rapports de ce prince avec ses protecteurs, souvent tyranniques, doivent être rappelés avant de suivre ce technicien de la guerre dans une campagne dont le succès était assuré.

Jérémie avait eu beaucoup à faire avec les Polonais de son pays. Lupu Stroici avait été gravement offensé par eux, et, à lui-même, au prince, on avait ordonné de sortir à la rencontre d'un ambassadeur polonais de passage<sup>1</sup>. Maintenant, on lui demandait d'admettre que son pays soit annexé à la Pologne, et il avait eu l'énergie de refuser<sup>2</sup>.

Dès la fin du mois d'août 1599, lorsque Michel était de nouveau en guerre avec les Turcs, Jérémie avait montré au roi de Pologne que son frère Siméon a été « plusieurs fois invité » par les Turcs à s'installer en Valachie et qu'ils pressent maintenant son envoi. Il faisait observer qu'il y a aussi des Valaques qui le préfèrent. De cette façon, cet autre pays roumain serait offert à la Pologne<sup>3</sup>.

Si, à ce moment, en septembre 1600, le chancelier n'avait pas avec lui le prétendant valaque, ce qui montre que le but de sa campagne était surtout la Transylvanie, le 16 septembre Jérémie pria le roi de Pologne d'aider son frère à se saisir du trône valaque<sup>4</sup>. De son côté, Michel croyait que les Polo-

<sup>1</sup> P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 49 et suiv.; 68 et suiv. On y emploie aussi une étude de K. Górski, dans la revue *Ateneum* de Varşovie, IV (1892).

<sup>2</sup> Veress; loc. cit., pp. 242—243, n° 222.

<sup>3</sup> Panaitescu, *Doc.*, pp. 86—88, n° 34. Pour « le Grec, son parent », auquel Michel aurait destiné la Moldavie, voy. *ibid.*, pp. 102—103, n° 41.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 127—128, n° 54.

nais amènent avec eux son propre neveu Dumitrașcu, fils, portant ce nom prétendu traditionnel, de « Pierre-Boucle d'oreilles »<sup>1</sup>.

Mais les états de Transylvanie passaient par dessus la suzeraineté polonaise sur la Moldavie et demandaient directement aux Moldaves, boïars, guerriers et paysans, comme s'il n'y avait pas eu un prince, leur appui dans la guerre contre Michel<sup>2</sup>. Ils croyaient que déjà Sigismond se trouve, avec « une grande armée hongroise », en Moldavie<sup>3</sup>.

Ainsi, trois armées s'affrontaient, car Basta n'était guère disposé à permettre l'entrée des Polonais en Transylvanie, qui naturellement devaient ramener Sigismond, et dans ce but arrivait de Hust, où il s'était abrité, Moïse Székely.

Des négociations furent ouvertes entre Michel et ceux qu'il avait vaincus. Basta lui demandait de se laisser transformer en simple capitaine impérial, combattant les Turcs ailleurs, du côté du Nord, et lui, dans sa profonde douleur, parlait aussi de ses anciens projets sur le Danube. Ce qu'il désirait : que sa famille soit épargnée, alors qu'on la lui demandait comme otages, qu'on lui reconnaisse les places de retraite promises, montre une profonde soumission devant la fatalité. Il dut, pour sauver au moins son ancienne patrie, conclure la convention de Voïla, dans le pays de l'Olt, par laquelle, consentant que cette famille reste en dépôt au milieu de ses ennemis, de même que, parmi les boïars, Stoïca, Udrea, Radu Buzescu et Sabbas, il admettait de quitter le pays qu'il avait tant désiré<sup>4</sup>.

Ce qui se passa plus tard montre sur quelle ligne bizarre se prolongeait la confusion produite par la réunion, sans ordre de l'empereur, de Basta avec les hobereaux de Transylvanie. Michel descendait par le défilé du Buzău, non pas pour défendre la Valachie, mais pour couper, sur la ligne du Teleajen, le chemin au chancelier, qui voulait entrer en Transylvanie

<sup>1</sup> Hurmuzaki, IV, p. 161.

<sup>2</sup> P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 130—131, n° 55.

<sup>3</sup> *Ibid.* Lettre slavonne en caractères latins.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., pp. 216—219, n° 198. Voy. aussi St. Nicolaescu, *Doc. de la Mihai Viteazul*, 1916.

même. Méprisant les rapports personnels avec Csáky, maintenant président des états transylvains en révolte, et dédaignant de s'adresser à Basta lui-même, il écrivait, après avoir passé la montagne, aux deux commissaires impériaux, leur montrant quelle est son intention. Dans sa décision, il y avait aussi une satisfaction personnelle : au moins combattrait-il contre la restauration de Sigismond en Transylvanie.

Mais les moyens de Michel, ses pauvres 2.5000 hommes roumains et serbes, étaient si faibles à l'égard des légions polonaises qui s'étaient formées pendant la longue guerre contre les Moscovites, ces légions qui, héritage du roi Étienne, descendaient seules, d'après les règles de la stratégie moderne ! Des attaques dans les défilés, de la part de Déli-Marko et des autres capitaines, ne purent pas les arrêter, à Năieni et ailleurs, car cette marche avait été bien calculée. Nous avons vu que Michel écrivait, après ces premiers conflits, aux commissaires, montrant que Sigismond vient certainement, que les états de Transylvanie trahissent l'empereur et qu'ils violeront de nouveau leur serment, que lui, qui désire être aidé, n'a aucun besoin, comme auxiliaires, de Hongrois de Transylvanie, mais plutôt de ceux qui appartiennent à la Hongrie impériale et surtout d'Allemands<sup>1</sup>. Après deux jours, passant la petite rivière du Cricov, Michel lui-même, qui ne pouvait pas livrer une grande bataille, du moment que, en dehors de Moïse Székely, qui venait plutôt pour le surveiller et pas pour l'aider, rien ne lui était venu de cette Transylvanie en pleine anarchie, où Ungnad désirait sa mort<sup>2</sup>, essaya d'une autre surprise, sortant d'un abri qui lui avait paru favorable. La nouvelle rencontre, très sanglante, n'eut, malgré une admirable préparation, qu'un seul résultat : ce qu'il avait comme mercenaires trahit, et Zamoyski put recueillir les quatre-vingt-dix drapeaux qu'ils avaient abandonnés<sup>3</sup>. A Bucovel même, un peu plus bas, où il fit le dernier effort désespéré, employant

<sup>1</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, n<sup>os</sup> LXXXVIII—LXXXIX ; P. P. Panaitescu, *Doc.*, pp. 133—134, n<sup>o</sup> 57.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 164—169, 187.

<sup>3</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 639 et suiv. ; Veress, loc. cit., pp. 248—249.

de la meilleure façon la configuration du pays, le vainqueur de jadis ne fut pas plus heureux <sup>1</sup>.

Tout de même, les Polonais auxquels on envoyait de Transylvanie des sommations, ou plutôt des prières, de ne pas envahir la Transylvanie, avaient changé de direction et de plan. Voyant qu'ils ont affaire à une armée, diminuée comme nombre et découragée, mais qui était encore retenue par l'autorité, si puissante, de son chef, Zamoyski crut devoir en finir avec elle, et donc il passa par Ploești jusqu'à Argeș et d'Argeș en Olténie <sup>2</sup>. En chemin donc, il y eut une dernière bataille à Argeș, qui a été présentée avec beaucoup d'exagération et en dénaturant les détails, par un poète polonais <sup>3</sup>.

Mais une autre armée était là dès le commencement d'octobre. Les Turcs étaient apparus avec l'enfant Radu jusqu'à Giurgiu, et leur avant-garde pillait jusqu'à Gherghița, alors que d'autres bandes pénétraient par les gués de Nicopolis et de Vidine <sup>4</sup>, où résista cependant le ban Calotă, qui serait mort dans la bataille <sup>5</sup>. Michel lui-même trouva

<sup>1</sup> Les sources, nombreuses, dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 112.

<sup>2</sup> Un conflit qui eut lieu dans cette région inspira un poète polonais, Otwinowski. Voy. aussi P. P. Panaitescu, *Influența polonă*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, IV.

<sup>3</sup> M. P. P. Panaitescu (*Mihai Viteazul*, pp. 236—237) met en rapport les données de ce poème avec celles qui sont contenues dans un acte de donation pour le couvent de Bistrița et un emprunt fait, au village de Ruda, à Michel par Preda Buzescu, le nouveau ban d'Olténie (Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-române*, pp. 305—307) et il admet, ce qui est impossible, un arrêt de Michel en Olténie pour revenir de là et livrer la bataille d'Argeș. L'argument principal contre cette hypothèse est que la propre confession de Michel ne contient rien dans ce sens. Il ne faut pas admettre non plus les massacres de boïars à Craiova que mentionne une information venue de Georges Borbély, qui lui-même l'aurait tenue d'un Roumain de Caransebeș (Hurmuzaki, IV, p. 209, n° CLXXXI). Mais on peut croire qu'au dernier moment, Michel aurait tenté par le moyen d'Andronic Cantacuzène une entente formelle avec les Turcs; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 30. A Constantinople, on avait tué son agent Dima, et on croyait que Déli-Marko avait été amené comme prisonnier.

<sup>4</sup> Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 113. Quelques informations aussi dans la chronique moldave de Miron Costin.

<sup>5</sup> Naïma; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 31; Corfus, loc. cit., pp. 50—54.



devant lui certaines de ces bandes, les forçant à se retirer. Le commandant des troupes de terre, un certain Mahmoud, était appuyé aussi par les vaisseaux de Chaban, pacha de Chypre <sup>1</sup>.

Mais, pour trouver un but à cette campagne dont l'intention avait été au commencement tout autre, Zamoyski accepta la proposition de Jérémie d'installer comme prince de Valachie Siméon. On trouva quelques boïars amis de la paix avec les Turcs, qui l'accueillirent; parmi les prisonniers ralliés au nouveau règne on trouve Udrea lui-même. Mais ce fut seulement le 25 novembre que le nouveau prince, auquel on avait apporté aussi un drapeau turc, fut établi sur son trône. Il fallut cependant que Zamoyski reste en Valachie jusqu'en hiver, demandant aux Transylvains, le 23 décembre, de lui livrer Michel <sup>2</sup>.

Dans une pareille situation, ayant trois ennemis derrière lui, Michel se décida à dissoudre son armée, qui n'avait pas pu être écrasée. Il confia ses canons à Moïse Székely, pour les faire passer en Transylvanie. Et lui-même, avec une troupe de cavaliers capables de s'ouvrir un chemin contre n'importe qui, se dirigea par le défilé de Vâlcan, pénétrant en Transylvanie jusqu'à Deva, puis, le long des plaines du Banat et des rivières des Criş, vers l'empereur, envers lequel il ne se reconnaissait pas coupable, et déjà des interventions à son avantage étaient venues de Prague <sup>3</sup>. Le 11 octobre, il ne se considérait pas comme en pleine sûreté à Orade, où commandait un ancien ennemi, Paul Niary, qui pensa, un moment, à le faire arrêter. D'autres Hongrois du territoire impérial surent cependant honorer le malheur.

Arrivé à Vienne, seulement pendant les premiers jours de 1601 et ayant, après tout ce qu'on lui avait pris ou qui

<sup>1</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 30—33. Voy. aussi dans *Cerc. ist.*, X—XII, l'étude de M. Valère Popovici.

<sup>2</sup> Mêmes sources citées, plus loin. Il faut ajouter aussi celles qui sont données par M. P. P. Panaitescu, *Ist. lui Mihai*, p. 232, note 5. Rapport de Zamoyski, Veress, loc. cit., pp. 238—240, n° 221.

<sup>3</sup> Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 111, note 5.

était resté en chemin, à peine une suite de quarante personnes, il dut livrer un vrai combat pour pouvoir se présenter aux personnages illustres de la Cour<sup>1</sup>.

Il y trouva ses anciens sujets et conseillers de Transylvanie, Naprágy et Bocskai<sup>2</sup>, qui employaient tous les moyens pour le dénigrer. Des dénonciations arrivaient aussi sans cesse de la part des états transylvains, qui allaient si loin, au moment même où ils préparaient la nouvelle rentrée de Sigismond, qu'ils demandaient que le « tyran » leur soit envoyé sous bonne garde et dans des chaînes. Son audience chez l'archiduc Matthias fut accordée *après* celle des envoyés de Transylvanie et dans des conditions offensantes pour celui qui avait en un pareil rôle et avait rendu de si grands services. Dans une longue plainte, qui est l'histoire minutieuse de sa vie, celui qui cherchait la justice sur la terre, montrait de quelle façon il a dépensé ses efforts pour la chrétienté, quels sont les ennemis qu'il a rencontrés devant lui et qui l'avaient amené par leurs tromperies continuelles et par l'acte ouvert de trahison à une chute qui ne peut être, en aucun cas, à l'avantage de la Maison d'Autriche.

Mais ce qui l'aida plus que toute la vérité exposée avec une passion si éloquente sur les pages de cette confession énergique et touchante en même temps<sup>3</sup>, ce fut le dernier résultat qu'on pouvait bien attendre de l'anarchie transylvaine.

Dans ce pays, de fait, personne ne gouvernait, une entente entre Basta, les commissaires et les Hongrois se produisant seulement lorsqu'il était question de persécutions et d'actes aussi sauvages que la condamnation à être brûlé au milieu de la ville de Cluj, en place publique, un jour après la restauration hongroise, de Baba-Novac et d'un pauvre prêtre, et les exécutions des Roumains qui furent

<sup>1</sup> Pour le voyage, des matériaux dans Hurmuzaki, IV, et dans Iorga, Hurmuzaki, XII. Cf. Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, p. 116 et suiv.

<sup>2</sup> Ses propres amis, Jean Raț, Jean Vaida et Martin Horváth, avaient été retenus en chemin; Mémoire, dans Papiu Ilarian, *Tesaur*, I.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 249 et suiv.

empalés<sup>1</sup>. La Diète de Leczfalva ne put établir aucun ordre.

Enfin, tandis que Maximilien refusait de nouveau de venir en Transylvanie les mains vides<sup>2</sup>, ce qui était depuis longtemps minutieusement préparé éclata. Sans se soucier trop de l'armée que cependant Basta conservait encore, les états procédèrent à l'intronisation solennelle de Sigismond, pour lequel ils avaient un faible. Le vote de la Diète fut annoncé au général impérial, qui, de son côté, en envoyait, le 11, la nouvelle à Prague. Dès le mois de février, on avait négocié avec l'ancien prince, caché en Moldavie, à Jassy, d'où arrivait en ambassadeur le trésorier Dămian, apportant aussi le firman turc pour la confirmation de Sigismond. Le 18 du mois, allaient le trouver Étienne Tholdy, Nicolas Vitéz, Jean Szentpály, Bogáthy et quelques autres, accompagnés par les délégués des villes saxonnes. Le 4 mars, ses envoyés étaient reconduits par des hommes de Bistrița, et on préparait la route par laquelle devait venir « le prince ». Le 23, il était déjà sur cette terre de Transylvanie, reçu honorablement et avec les meilleurs sentiments de sympathie à Bistrița même<sup>3</sup>, bien que seulement le 14 avril la Diète vota son rappel. Les explications qu'on crut devoir à la Cour impériale, s'appuyant sur l'ordre des Turcs, n'étaient qu'une ironie<sup>4</sup>. Payé pour cela ou non, le représentant de l'empereur Rodolphe partit tranquillement, sans manifester rien de cette indignation avec laquelle il avait continuellement accablé Michel.

A Prague, les yeux qui étaient restés pendant longtemps fermés s'étaient enfin dessillés. Michel apparaissait dans une autre lumière. Le 14 mars, il avait une audience, et on lui

<sup>1</sup> Szamosközy; Filimon, dans le journal *Patria*, 25 décembre 1932; J. Crăciun, ouvr. cité; Metes, *Domni și boieri din țerile noastre în orașul Cluj*, pp. XI, 22—23, 27.

<sup>2</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 1130—1132, n° MDCXXIV.

<sup>3</sup> Comptes de Bistrița, Iorga, *Studii și doc.*, I—II, pp. 28—29. Il apportait avec lui le firman turc de confirmation.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 1174, n° MDCCH.

demandait de regagner cette Transylvanie, si peu sûre, dominée par les privilégiés <sup>1</sup>.

Michel accepta cette mission, bien qu'elle n'eût été accompagnée d'aucune garantie. Il y était poussé par tout son orgueil blessé, par la passion de quelqu'un qui devait aller sauver du danger sa femme et ses enfants.

Entre le 3 et le 29 avril, il fut à Vienne, où on lui donna l'argent nécessaire pour engager une nouvelle armée de mercenaires, qui ne pouvait être attachée à lui autrement que par la solde et la faculté de piller. Avec cela on n'aurait pas pu vaincre ceux qu'avait déjà rassemblés Sigismond pour les réunir aux troupes, qui se conservaient dans leur camp, des états transylvains. Michel dut donc oublier le passé et « fraterniser » avec celui qui l'avait précipité du comble des grandeurs : Basta.

Ils se rencontrèrent à Cassovie, où le pacificateur fut le nouveau commandant italien, de grande lignée ducale, Ferrante Gonzaga, qui prépara au « Valaque » un accueil grandiose. Le 20 mai, il passa par cette douloureuse expiation, à laquelle l'Albanais n'apporta, d'après sa propre déclaration, que seulement de « l'habileté » (*destrezza*). Puis, les deux associés par la volonté des Impériaux se séparèrent, le prince roumain allant par Debreczen, alors que le général impérial marchait en toute hâte vers Sătmar, où il trouva Michel Székely.

Sigismond prétendit être surpris par cette offensive. Envers les Impériaux, il conservait une attitude de politesse parfaite, mais, pour ruiner cet odieux « Valaque », il employa le moyen d'un faux grossier. Quelqu'un, probablement un secrétaire moldave, fabriqua plusieurs lettres, par lesquelles, d'un côté, le grand vizir Ibrahim était averti que, si on lui donne Cassovie (!), Michel serait prêt à combattre contre les Impériaux et, de l'autre, Rodolphe était présenté comme un imbécile, les siens étant traités de « Saxons malhonnêtes » et « efféminés ». Tout cela dans des missives adressées à des

---

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Ist. lui Mihai*, pp. 125—126.

boïars qui avaient été en ce moment même décapités par Siméon : Udrea et Negre, et à Stoichiță ; la date même, Cassovie, le 1-er, — fût-ce même le 11 —, mai de l'ancien style, est impossible, mais surtout, ainsi qu'il est facile de le constater, la signature de Michel était grossièrement imitée <sup>1</sup>.

Basta a déclaré lui-même que sans le « Valaque », ainsi que l'aurait désiré Sigismond, il aurait été perdu <sup>2</sup>. Le contact entre les deux armées associées ne put être établi que la veille de la bataille. Michel n'avait avec lui ni ses Valaques, bien que, dès le mois de juillet, d'anciens boïars indigènes, les Buzescu en tête, eussent renversé Siméon, le forçant à s'en aller vers Buzău, et ensuite dans sa Moldavie à lui <sup>3</sup>, et Michel appelait vers lui le kloutchar Radu et Stoica <sup>4</sup>, ni les Szekler. Il était resté avec la fidélité branlante des mercenaires, avec sa fortune — et surtout avec l'élan irrésistible d'un courage qui était resté jeune. Les cavaliers silésiens, qui formaient la partie la plus appréciée dans toutes les formations des Impériaux, s'ajoutèrent ensuite. De son côté, Sigismond n'avait aucun concours des Turcs, et les Polonais ne lui avaient rien envoyé. Mais, de son côté, avant la révolte des Valaques, Jérémie avait pu détacher, pour soutenir son voisin, un certain nombre de Moldaves, avec un bon guerrier, le hatman Orăș, et un jeune Bucioc, qui devait faire ensuite

<sup>1</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 249—250, n° CCXI ; pp. 255—257, n° CCXV ; pp. 278—279 ; Szádeczky, ouvr. cité, pp. 412—414 (forme latine) ; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 1220 ; Michel Lascaris, dans la *Rev. Hist. du S.-E. eur.*, IV, p. 203 et suiv. (d'après la forme slavonne découverte par M. Ivić) ; Iorga, *Basta și Mihai Viteazul*, pp. 53—55 ; *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XI, p. 1 et suiv. Cf. Szádeczky, ouvr. cité, ainsi que Veress, loc. cit., pp. 364—365, n° 365 ; cf. *ibid.*, pp. 391—392, nos 392—393 ; D. P. Bogdan, dans la *Rev. Ist. Rom.*, II, pp. 382—384 ; *ibid.*, III, pp. 288—289.

<sup>2</sup> Veress, *Epistolae G. Basta*, p. 271.

<sup>3</sup> Veress, *Doc.*, VI, pp. 395—396, n° 376 ; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, pp. 47—49, n° XXVIII ; pp. 52—54, n° XXXI. D'autres informations dans Panaitescu, *Mihai Viteazul*, pp. 244—246. Le 15 mai il était encore dans sa résidence ; Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, I, pp. 109—110. Il traitera ensuite de « brigands » les partisans de Radu Mihnea ; *ibid.*, pp. 112—113.

<sup>4</sup> Iorga, Hurmuzaki, XII, pp. 1205—1206, n° MDCCLXXI.

une grande carrière <sup>1</sup>. Il y avait aussi des Cosaques polonais, venus par le même défilé moldave des Carpathes <sup>2</sup>.

La résistance de Sigismond fut pourtant brève. La rencontre des avant-gardes à cheval ne fut pas à son avantage. On ne savait pas diriger le tir des canons. Cette multitude sans aucune attache, au milieu de laquelle on rencontre aussi des éléments isolés de Turcs et de Tatars, ne témoignait aucun dévouement à sa cause. Il est même curieux de voir comment on a pu essayer, avec des moyens aussi inférieurs, une résistance. Encore une fois, les nobles de Transylvanie se laissèrent battre, et Kornis fut tué sur place par Michel, comme traître. Csáky resta cependant fidèle à son prince, Sigismond, qu'il aurait bien désiré remplacer, et il l'accompagna pendant sa fuite vers les défilés moldaves <sup>3</sup>.

Le bulletin de victoire de Michel n'oublie pas la participation de Basta <sup>4</sup>, alors que les Saxons ne parlent que du rôle qu'ont joué les Allemands <sup>5</sup>. Il demandait seulement à l'empereur, rappelant les deux autres combats qu'il avait livrés pour la Transylvanie, « qu'il soit considéré ainsi qu'il est juste », mentionnant aussi l'état dans lequel se trouve son ancienne patrie, où, dit-il avec éloquence, montrant une pitié infinie pour ce pays de sa naissance, il n'est resté « que les montagnes et les eaux ». Comme on le voit, pas un mot sur la Transylvanie, et la réponse, qu'il ne pourra plus lire, lui promettait seulement le secours de Basta, pour pouvoir

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 30. Aussi Thomas Csomortány réapparaît à cette occasion ; *ibid.* Ces Moldaves passèrent plusieurs semaines dans un camp près de Bistrița. Leurs drapeaux seront pris et envoyés à l'empereur. On les voit reproduits dans l'ouvrage de Mika Sándor, *Weiss Mihály*.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 31. Des espions de Michel, parmi lesquels un Grec, furent pris à Bistrița ; *ibid.*

<sup>3</sup> Description dans Spontoni, loc. cit. (Mémoires de Basta), dans Beduccino, Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, 1931. Informations impériales et turques, dans Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 1199 et suiv., n° MDCCLXXVI et suiv. ; Veress, loc. cit., pp. 407—409, n° 387 ; pp. 409 et suiv., 416—418, n° 396.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., pp. 409—410, n° 359.

<sup>5</sup> Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 32.

reprendre sa Valachie, mais seulement après avoir complètement soumis la Transylvanie <sup>1</sup>.

Le général impérial, qui voulait dominer lui-même cette conquête, et lui seul, s'empressa d'arriver à Cluj, alors que Michel tardait dans ces régions occidentales de la Transylvanie, à Zalău. Donc Basta se dirigea seul vers Turda, mais pas pour surveiller quelque reste de résistance de la part de Sigismond, car il y trouva Michel, averti sans doute de ce mouvement de son associé et qui, malgré les soucis concernant les siens, malgré la situation, encore non définie, de la Valachie, entendait être, aussi plus loin, solidaire avec ce collaborateur.

Cette dualité, admise par l'archiduc Mathias, qui maintenant avait la décision dans les États autrichiens, étant poussé par le désir d'en finir au plus vite avec l'usurpateur hongrois, recelait de grands dangers. Basta aura déjà senti, lorsqu'il se trouvait à la Cour, que quoi qu'il fasse sera approuvé, et il crut donc pouvoir suivre ses méthodes sournoises et sanglantes. Il eut entre les mains les lettres fabriquées par Sigismond, et de nouveau les dénonciations contre le traître et le devastateur lui arrivèrent de tous côtés. Sa haine permanente était disposée à y prêter foi.

Donc il fit semblant de s'informer concernant la fidélité envers l'Empire de celui qui avait été si calomnié. Comme Michel voulait descendre maintenant vers Făgăraș pour y trouver les siens, — et il en avait le devoir et le droit —, son rival l'encouragea à envoyer devant lui la plupart de ses troupes, pour qu'il reste ainsi découvert. Sous prétexte qu'un nouveau Conseil de guerre a été décidé, il fut convoqué au camp de son ancien ennemi. Ceux qui apportèrent cette invitation étaient des Wallons et des Allemands, avec un Jacques Beauri et un Mortagne, depuis longtemps habitués aux exécutions secrètes. Ils pénétrèrent dans la tente du fier prince vainqueur, comme si on leur avait donné l'ordre d'arrêter un officier quelconque, pris en faute. N'im-

<sup>1</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 265—266, n° CCXXXIII; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 1217, nos MDCCXCI—MDCCXCII; Veress, loc. cit., pp. 410—411.

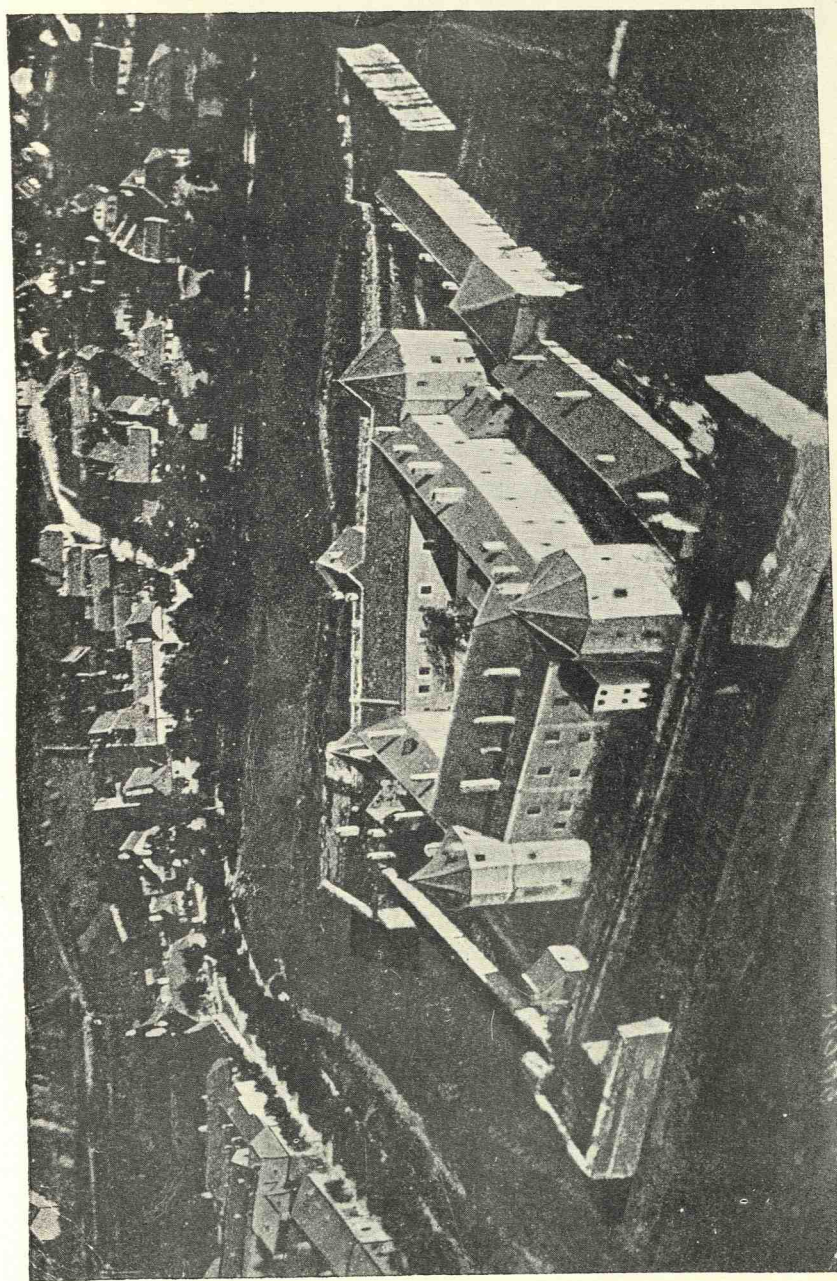


Fig. 53 — Château de Făgăraș.



porte qui dans la situation de Michel aurait eu le geste de surprise et de révolte avec lequel ils furent accueillis par cette âme violente. Alors, prétendant avoir été menacés, ils se jetèrent sur lui avec les hallebardes. Puis, là même, ils coupèrent cette belle tête de noble guerrier et, traînant dans la boue, pour les dernières insultes, le corps, ils allèrent offrir à celui qui les commandait le saignant trophée de leur crime (19 août).

L'auteur moral n'eut aucun remords et aucune pudeur. Il n'accorda aucun honneur au corps inanimé, qui fut profané par les ennemis et déchiré par les chiens, mais il n'osa pas envoyer à l'empereur la preuve sanglante de son infamie. Ainsi, seulement la tête de Michel put être « dérobée » par Radu Florescu, qui la porta à l'inébranlable fidèle qu'était Radu Buzescu. Celui-ci et sa femme, Preda, l'enterrèrent dans ce couvent de St. Nicolas des Vignes, près de Târgoviște, à la place même où avait été prêté le serment que le prince roumain n'avait pas violé, et au-dessus de cette dépouille fut placé un fragment de marbre sur lequel on écrivit en roumain : « Ci-gît l'honorable tête du défunt chrétien Michel, le Grand Voévode, qui a été prince de Valachie, de Transylvanie et de Moldavie », ajoutant tout simplement que : « Dans les champs de Turda, les Allemands l'ont tué »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Inscriptiï*, I, p. 99, n° 196. Les sources sur l'assassinat, dans Iorga, *Ist. lui Mihai*, II, pp. 135—137; Veress, loc. cit., p. 159. Plus tard, Jérémie attribue le meurtre à une querelle pour le partage des canons; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, pp. 61—62, n° xxxvi. Il espérait que le Sultan maintiendrait Sigismond Báthory en Transylvanie; *ibid.*, p. 64, n° xxxviii. Les canons pris étaient, d'après Basta, une cinquantaine; Veress, *Epistolae G. Basta*, I, pp. 575—576, n° 760. L'archiduc Mathias permettait qu'on en donne quelques-uns à Michel, dont il définissait le but : « reconquérir la Valachie »; *ibid.*, pp. 578—579, n° 763. Dès le 16 août, Basta glissait déjà des dénonciations contre « le suspect » Michel; Iorga, Hurmuzaki, XII, p. 581, n° 767. *L'empereur recommandait cependant, le 17, la collaboration avec Michel : ibid.*, p. 1217. Brutal, le 2 septembre, l'Albanais prend sur lui le meurtre aussi dans une lettre envoyée à l'archiduc Matthias, resté loyal : « le cause che mi havevano mosso a far amazzar il Valacco »; Veress, *Epistolae G. Basta*, p. 593, n° 784. Mais celui-ci lui demandait un rapport détaillé; *ibid.*, p. 595, n° 785. L'archiduc voulait néanmoins, étant maintenant informé, les

Pendant à peine huit années de domination, et terminant si jeune, car il avait dépassé à peine l'âge de quarante ans, quand il disposait de tous les moyens de sa force corporelle et spirituelle, le fils du prince Petrașcu et de Théodora, lui, qui avait nommé son fils, alors qu'il ne pensait nullement à régner, d'après le nom de son propre père, et qui avait soigné avec tant de piété les tombeaux de cette église où étaient ensevelis son père et d'autres membres de la dynastie, avait fait preuve de sa valeur absolument extraordinaire, réunissant en sa personne ce qui, pendant de longues générations, s'était accumulé dans cette branche de la dynastie, comme décision, fierté et élan.

Au lieu de dépouiller le pays pour enrichir les Turcs et se faire à lui-même une fortune, celui qui n'a pas emporté, comme tous ses prédécesseurs des deux pays qui en arrivaient à abandonner le trône pour passer en chrétienté, des trésors sur des chars, avait compris, dès le début, qu'on ne peut pas aller plus loin avec un système d'extorsion méthodique, dépassant les forces humaines, système qui, grâce à sa révolte, ne reviendra jamais, de même que disparut par sa propre décision l'exil des princes dans des déserts asiatiques et africains et leur mutilation, leur assassinat secret, les noyant ou les faisant pendre devant le public à Constantinople. Lorsque Siméon apprit qu'il ne peut plus conserver son siège, qui avait été donné de nouveau et définitivement à l'enfant Radu, il reçut une lettre impériale faisant l'éloge de ses honnêtes services et le laissant choisir entre un retour honorable à la Porte et une retraite, pour y attendre une nouvelle faveur, dans le pays sur lequel régnait son frère<sup>1</sup>.

Donc Michel, que personne n'avait recherché ni séduit, auquel on n'avait fait aucune promesse, ni accordé aucune garantie, recourut à l'épée. C'était la seule solution d'une situation financière impossible, mais aussi la manifestation

documents; *ibid.*, p. 597. Un Zucconi est envoyé avec des explications à la Cour; *ibid.*, p. 615, n° 819; p. 618, n° 917. La déclaration de Rodolphe qui accepte les résultats du combat de Mirislău, *ibid.*, p. 646. Cf. aussi Hurmuzaki, IV, pp. 266—267, n° CCXXIV.

<sup>1</sup> Théodore Holban, dans la *Rev. Ist.*, avril—mai 1937.

de ses chaleureuses sympathies pour la chrétienté, dont il a parlé toujours, dans toutes ses déclarations et dans tous ses écrits, et dont il fit la preuve jusqu'au bout par son action.

Ayant une goutte de bon sang grec dans ses veines, bien que, dans toute cette haine qui se déversait contre lui, personne ne le présentât comme Grec, il voyait au fond de l'horizon de ses espérances la capitale de l'Empire chrétien, où dominait un empereur d'une autre religion. Il aura cru, aux heures de son plus grand enthousiasme, qu'il pourrait entrer par la brèche des vénérables murs millénaires, tachés du sang du dernier empereur orthodoxe, et qu'il pourrait planter de nouveau la croix orientale sur la coupole de Ste. Sophie. Tout un synode d'évêques l'y appelait pour rétablir, en empereur oint par le patriarche de l'orthodoxie, le saint autel.

Les chrétiens des Balkans ont vu en lui le libérateur et vengeur qu'ils attendaient depuis longtemps. Ce clergé grec en tête, mais pas aussi avec le concours du clergé catholique, qui n'a jamais voulu connaître ce schismatique, ils ont dirigé vers lui, qui était entouré de tout un groupe de patriarches et d'évêques, venant de l'Adriatique jusqu'à Jérusalem, leurs pétitions les plus empressées et leurs attentes les plus sincères. Des montagnes de l'Albanie jusqu'à l'Hémos, dans les villages et dans les bourgades, ils acclamaient en secret celui qui pourrait les réunir de nouveau sous la même couronne de byzantin éclat archaïque. Ils furent profondément endoloris de ne pas voir ses drapeaux autrement que dans cet élan de tempête des raids dévastateurs. Mais au moins certains d'entre eux purent-ils vivre désormais en terre chrétienne, au-delà du Danube, par sa décision, si généreuse, de « frère » en religion.

En tout cas, c'est par lui que furent rétablis, non seulement une Dacie d'hégémonie roumaine, mais aussi tous les liens avec ces contrées du Sud-Est européen qu'aucun changement des temps ne pouvait détacher des rapports naturels qui s'étaient formés et développés pendant deux milléniums.

Il aurait suivi cette voie, s'il avait eu une armée formée et les revenus d'un pays pacifique et florissant, s'il avait pu

s'appuyer sur la fidélité de toute sa noblesse. Malheureusement, il était pauvre dans un pays extorqué et il vivait entre des ennemis. Le bras qui maniait avec tant de rapidité le glaive devait se tendre pour mendier avec humilité l'argent nécessaire à la solde de ses mercenaires étrangers et le secours militaire des Allemands envoyés par l'empereur.

Même s'il avait eu à sa disposition ces moyens, qu'il a désirés vainement jusqu'à la fin, et encore ses regards auraient-ils été attirés vers d'autres horizons, au Nord, à l'Ouest, par les perspectives qu'ouvrait la pénétration catholique dans ces régions du Danube. Polonais et Allemands étaient alors dans cet état indécis qui soulève naturellement toutes les convoitises des voisins. Bientôt, Michel put voir non seulement l'incapacité de gouverner de Sigismond, mais celle, encore plus visible, d'un cardinal André, plus le manque de décision des Impériaux en ce qui concerne la Transylvanie, et aussi l'absence de direction réelle et unique à Vienne, avec cette situation de partage entre les archiducs qui ne pouvaient jamais se manifester d'une seule façon et à l'heure d'être. Et il savait par des amis de Pologne qui n'étaient pas seulement ses coréligionnaires que, entre le roi sans personnalité, ce Suédois égaré sur le trône de Pologne, et entre le vice-roi de fait, cet espèce de « grand vizir » chrétien qu'était Zamoyski, il y a des conflits continuels et que le puissant chancelier et hetman n'est guère entouré par les sympathies d'une noblesse qui restait dans un état d'anarchie perpétuelle. Tout au fond se levaient les convoitises des Moscovites. C'est de là que viennent, à des moments où il n'était plus maître de lui, ces sorties de Michel, aussitôt exploitées, dans lesquelles il parlait de Cracovie, du rétablissement en Pologne de l'archiduc Maximilien, et, d'autre part, de la conquête de Cassovie, capitale de la Hongrie Supérieure, de la visite qu'il pourrait faire, en tête d'une armée d'invasion, à l'empereur même, à Vienne et à Prague.

Parlant et écrivant le roumain, connaissant bien tout ce qui tenait à sa nation, Michel ne pouvait pas rester insensible aux aspirations des Roumains libres vers une unité au moins en ce qui concerne la dynastie. N'importe où il trou-

vait, en Transylvanie aussi, un Roumain dans une situation plus importante, il cherchait à se l'attacher et à lui donner un emploi. C'est pourquoi il a témoigné de l'amitié aux deux Kornis, qui ne l'ont pas méritée. A Cluj, il a établi un maire roumain portant un beau nom populaire. Il a montré du respect à l'évêque Jean, étendant, d'après les possibilités, ses droits, et il avait fait d'un moine de son couvent de Tismana, Serge, un évêque pour le comté du Maramourèche. Envers les Roumains de Transylvanie et des régions voisines, qui n'étaient pas tous des serfs, comme on le croit trop facilement, ce qui, du reste, serait humiliant pour la nation, mais avaient joui aussi, par endroits, de larges privilèges, qu'ils savaient défendre, il s'est présenté, comme il était et continua à l'être dans son propre pays, un riche propriétaire terrien, désirant avoir sous sa domination le plus de terre possible<sup>1</sup>, en représentant de sa classe, et, lorsqu'il a été lieutenant de l'empereur, il a senti le devoir de conserver la paix dans un pays qui ne lui appartenait pas complètement; c'est pourquoi il n'a permis, autant qu'il lui était possible, aucune atteinte au bon ordre. Dans sa dernière Diète de 1600, il alla même plus loin et plaça les villages roumains dans la même situation que ceux des nations privilégiées, les uns et les autres devant collaborer, et les prêtres appartenant à la nation du prince furent délivrés du devoir d'un travail aux champs à côté des paysans<sup>2</sup>.

Relié lui aussi à l'ancienne tradition de séparer les droits dynastiques, il a suivi la ligne de ces princes de la seconde moitié du XVI-e siècle qui entendaient que les Roumains soient désormais, dans des pays libres, sous l'hégémonie d'une seule famille, et, se basant sur cette carte, il voulait

<sup>1</sup> Voy., pour le régime en Valachie, aussi P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, p. 87 et suiv. (beaucoup de détails, tirés aussi de documents inédits, sans qu'il s'en détache un système social et économique, car les conditions étaient dans un continuel développement et se distinguaient trop d'un endroit à un autre).

<sup>2</sup> *Mon. comitalia Transylvaniae*. Ce passage, que nous avons relevé depuis longtemps, a été souligné par le père J. Lupaș, dans *Istoria unirii Românilor* (coll. « Cartea Satului »), Bucarest, 1937, p. 137.

accomplir des exploits comme ceux d'Alexandre-le-Grand, dont la splendide image était toujours devant ses yeux. Il finit jeune comme celui-là, mais au milieu d'une terrible tempête, qu'il n'avait pas suscitée, bien qu'il se fût senti mieux qu'ailleurs au milieu de ses éclats.

Il établit sa nation, connue jusque là comme une simple curiosité dans le monde à demi-cultivé de l'Orient européen et comme un reste intéressant de l'ancienne Rome, contaminé cependant par la barbarie voisine, devant toutes les nations comme un élément de bravoure essentiel dans les conflits de l'époque.

Et, en ce qui concerne la situation des États qui sont arrivés à dépendre de lui, il a créé cette politique d'attachement à l'Empire d'Occident qui fut continuée une trentaine d'années, formant le chapitre suivant de cette époque de « bravoure » roumaine.

LIVRE VII  
HÉRITAGE DU «ROI» ROUMAIN

## CHAPITRE PREMIER

### LE PREMIER SUCCESSEUR DU « BRAVE »

La mort violente de Michel-le-Brave laissa la Valachie sans maître. Mais Siméon ne se trouvait plus en Moldavie : on le rencontre à Agiud, le 5 juillet 1601<sup>1</sup>. De son côté, Jérémie écrivait, le 28 août, sur la disparition de son grand ennemi, la présentant comme un incident quelconque dans une bataille au milieu de la nuit, à laquelle auraient participé, non seulement le « capitaine wallon », mais aussi Basta lui-même. Siméon, sans attendre ce secours sérieux des Polonais, qu'il avait demandé, était revenu en Valachie du côté de Râmnic, avec quelques Tatars<sup>2</sup>. Pour le moment, on n'entendait plus parler de Radu Mihnea, mais on attendait son prochain retour. Alors que Basta se préparait, en septembre, à envoyer comme prince valaque le prétendant Marc<sup>3</sup>, les boïars amis des chrétiens, le parti guerrier, appelaient pour un conseil les membres du pays pour se choisir, d'après l'ancienne coutume, un prince. L'assemblée eut lieu dans le camp de Cârstienesti, et, comme aucun parmi les trois Buzescu ne voulait accepter le pouvoir, il en résulta un prince nouveau, fidèle à l'empereur et prêt à continuer la guerre contre les Turcs : un des conseillers plus modestes de Michel, Șerban, qui s'attribuait une descen-

---

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., p. 157.

<sup>2</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 52—53, n° xxx; p. 58.

<sup>3</sup> Veress, *Epistolae G. Basta*, I, p. 595. Il attendait des boïars qui devaient l'inviter; *ibid.*, p. 596, n° 786. Radibrad et l'Arménien Pierre furent envoyés dans ce pays; *ibid.*, p. 599, n° 789.



dance de l'ancien Băsărabă, et qui prit le nom de Radu. Une note comprise dans la chronique du pays présente de cette façon l'établissement du nouveau maître, imposé, non pas par les boïars de l'Olténie, c'est-à-dire par ces « armées de Mehedinți » qui avaient chassé Siméon, mais par ceux qui avaient combattu à côté de Michel en Transylvanie : « Les boïars qui avaient été avec le prince Michel, après la mort de leur maître, vinrent ici, dans le pays, par le défilé de Căineni, avec toutes les armées roumaines, et établirent leur camp dans un village nommé Crăstienesti, qui est au Nord du monastère d'Argeș. Les Buzescu se réunirent à eux, et il y eut un grand conseil, examinant qui pourrait être établi prince, pouvant gouverner la Valachie. » Et la même notice montre ce que craignaient les deux camps réunis : « Pour qu'il n'y ait plus dans ce pays de choses mauvaises et l'esclavage qu'il y avait eu auparavant ».

Il fallut donc abandonner l'idée de s'appuyer sur le fils de Michel, Nicolas Petrașcu, qui se trouvait, avec sa mère, comme otage entre les mains de Basta. Du reste, le fils du « Brave » avait eu un règne de pure forme, pareil à celui de l'enfant Étienne en Moldavie, sous la protection de son père, les deux portant le même titre princier.

Et le récit poursuit de cette façon : « Et, par la volonté de Dieu, tous, sincèrement, élurent un des boïars qui appartenaient à la lignée des Băsărabă, de la dynastie », — nouvelle et puissante affirmation de ce principe —, « c'est-à-dire Șerban, petit-fils du feu prince Băsărabă », par un père qu'il n'a jamais mentionné pendant son règne, car il aura caché sa descendance du seul Băsărabă possible, Neagoe, ceci bien que, pendant la dernière époque du règne de Michel, il soit question, à un moment, d'un « prince Băsărabă, que les Turcs auraient amené »<sup>1</sup>, ce qui signifiait que la plus ancienne tradition avait ressuscité. Basta ne savait qu'une chose : que Radu est un parent de la puissante et riche famille des Buzescu<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Chronique du pays, p. 302.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV, p. 271.

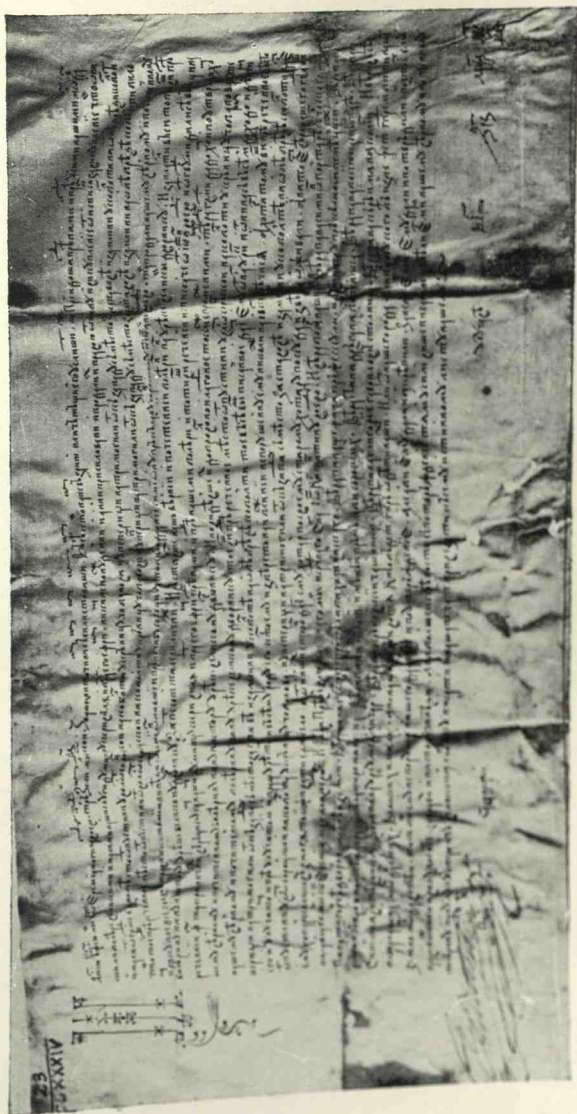


Fig. 54. — Acte de donation de Jérémie Movilla, prince de Moldavie, 25 mars 1599.

Mais le règne du nouveau prince élu semblait être particulièrement fragile. Au commencement de septembre, Jean Potocki, commandant à Hotin, — et Jérémie demandait qu'on lui restitue cette forteresse, ainsi que Suceava elle-même<sup>1</sup> —, annonçait qu'il s'en va appuyer Siméon<sup>2</sup>, qui se trouvait devant l'autre armée. Cette intervention de Potocki était en effet nécessaire pour repousser ces guerriers valaques auxquels Basta avait envoyé le capitaine moldave Mârzea<sup>3</sup> (6 octobre), et, de cette façon, le 1-er novembre, de sa résidence passagère de Pitești, Siméon pouvait écrire au roi de Pologne, se présentant comme vainqueur par sa grâce<sup>4</sup>.

Le tour venait maintenant du prince envoyé par les Turcs. Pendant ce mois de novembre, Guseldchi-Mohammed, pacha de Giurgiu, croyait que Michel est encore vivant et que c'est lui qui combat : il demandait donc aux Polonais de l'aider à le détruire<sup>5</sup>. Mais, après quelques jours, Siméon recevait de la part du Sultan la sommation de se retirer devant Radu, qui était maintenant un adolescent capable de combattre et de régner : désorienté, il demandait au roi de Pologne ce qu'il doit faire<sup>6</sup>. Appuyé sur le concours des soldats polonais, le candidat moldave se montrait cependant capable de résister, avec ce qu'il avait auprès de lui<sup>7</sup>, des forces très réduites, que son rival supputait à 500 hommes à peine. Il pouvait néanmoins se maintenir encore à Târ-goviște<sup>8</sup>.

Mais Radu Mihnea, puissamment soutenu par les Turcs du Danube, gagnait du terrain, d'autant plus facilement que

<sup>1</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 56.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 63, n° xxxvii. Nouvelle pétition dans ce sens, avec des plaintes contre le châtelain polonais, Klicki, qui s'était montré disposé à couper la barbe au burgrave moldave, fonctionnant à côté comme il le pouvait; *ibid.*, pp. 67—68, n° xl.

<sup>3</sup> *Chron. Fuchsio-Lupino-Oltardinum*, loc. cit.

<sup>4</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, pp. 70—71, n° xli. Voy. aussi n° suivant, lettre à Zamoyiski.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 74, n° xliv.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 77—78, n° xlvii.

l'autre Radu, le guerrier, avait passé en Transylvanie, chez Basta, et celui-ci pouvait annoncer que, dès le 6 novembre, celui qui s'appelait comme boïar Șerban, s'étant abrité en Transylvanie, avec « 4.000 des siens »<sup>1</sup>, a déjà prêté le serment, dans une forme qui nous est inconnue, mais nous pouvons supposer avoir été celle d'une soumission complète envers l'empereur<sup>2</sup>; Stroe Buzescu était envoyé à Prague<sup>3</sup>. Celui qui avait ordonné l'assassinat de Michel était d'opinion qu'on pourrait aider les mécontents de Moldavie, au nom desquels était venu chez lui un « prêtre », un boïar, apportant une lettre rédigée en roumain, pour demander que Jérémie lui-même soit écarté. Donc Basta s'imaginait que la haine naturelle de Radu contre Siméon pourrait faire du premier un instrument utile pour chasser de Moldavie l'ami de Sigismond<sup>4</sup>.

Car Sigismond était revenu dans le pays peu après la disparition de Michel. Il s'était glissé, venant de Moldavie, dont le prince avait osé écrire aux Transylvains, les appelant sous les drapeaux de son ancien ami<sup>5</sup>, et était apparu à Brașov; il occupa Bistrița, Mediaș, Sighișoara, cherchant même à se saisir de Sibiu, dont le magistrat, resté fidèle à l'empereur, intitulait Basta « le très illustre héros »<sup>6</sup>, et la ville de Cluj, assiégée en toutes formes, dans laquelle Basta avait été réduit à s'enfermer, prétendant qu'il l'a fait « pour découvrir les buts de l'ennemi »<sup>7</sup>, puis Dej, où il attendait

<sup>1</sup> Veress, *Epistolae G. Basta*, p. 619, n° 819.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV, p. 271.

<sup>3</sup> Basta croyait que, pour s'assurer la Valachie, il est besoin d'y faire bâtir une forteresse et d'y établir une garnison sûre.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 274. Celui-ci osait offrir des négociations aux Impériaux; *ibid.*, p. 276, n° CCXXXI. Cf. *ibid.*, pp. 289—290, n° CCXXXVII. Voy. Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, pp. 256—257, n° CCXXVI.

<sup>5</sup> Veress, *Epistolae G. Basta*, I, pp. 692—693, n° 793. Basta, lui écrivant, feint de les croire inventées. Les Autrichiens tenaient enfermés à Stayer « un prince moldave »; *ibid.*, p. 618, n° 817. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 134, n° v.

<sup>6</sup> Veress, *Epistolae G. Basta*, I, p. 600, n° 791.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 634, n° 837. Il ajoute qu'il n'offrira pas la bataille à Sigismond, car celui-ci n'a qu'une « armée à demi-désespérée » (!); *ibid.*, p. 635. L'em-

des secours venus de la Hongrie Supérieure. Le fils même de Michel-le-Brave était entre les mains de Sigismond, pour qu'il puisse ensuite se réfugier, lorsque les circonstances furent autres, dans l'ancien nid de Făgăraș<sup>1</sup>. Ce n'est qu'au mois de février que ce fantôme princier hongrois fut obligé à une nouvelle abdication<sup>2</sup>.

Entre temps, Radu Mihnea, qui était arrivé près de Bucarest pendant les fêtes de Noël, croyait pouvoir gagner aussi Târgoviște, où s'attardait Siméon, et il l'annonçait au baile de Venise, qui était resté son ami et dont l'appui était d'autant plus nécessaire que le vieux Mihnea, le rénégat, n'était plus parmi les vivants. Il parlait de l'imminente retraite en Moldavie de son ennemi<sup>3</sup>.

Ce Radu arrivera à s'entendre bientôt contre Siméon, qui était son adversaire principal, avec cette famille même des Buzescu, et ceux-ci l'adopteront, envoyant Déli-Marko pour le prendre secrètement chez les Turcs de Giurgiu. Avec ces Serbes, avec quelques haïdouques et les bandes amenées par les boïars, on essaiera un nouveau combat, à Crețești, en Olténie, mais sans pouvoir établir cet autre prince (15 mars)<sup>4</sup>.

Les conflits devaient se suivre encore pendant longtemps, mais, pour le moment, sans aucun grand succès de la part des Polonais, qui le déclarent<sup>5</sup>.

Car Radu Șerban avait cru pouvoir tenter un coup, descendant dans le pays, en compagnie de Mârzea et du capitaine wallon Boulet, avant que la situation en Transylvanie, qu'il avait la mission d'aider, eût été consolidée. Il n'avait

pereur lui reprochera, en avril, d'avoir consenti à laisser passer en Transylvanie Sigismond; *ibid.*, pp. 683—684, n° 896. Correction, *ibid.*, pp. 685—686, n° 899.

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 133, n° IV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. IX—X. Basta considérait comme une concession envers Sigismond le fait qu'il n'avait pas parlé de la « Valachie »; Veress, *Epistolae G. Basta*, I, p. 661.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 258, n° CCXXVIII. Il présente comme son appui aussi Déli-Marko (« Veli Marco »).

<sup>4</sup> Dans J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, de riches détails sur cette bataille.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 92—93, n° LII.

pas réussi <sup>1</sup>, étant battu par les Turcs. Comme son auxiliaire, Ludovic Rákóczy <sup>2</sup>, ne venait pas à son secours, il fut réduit à se retirer de nouveau en Transylvanie, où Basta avait à peine regagné son autorité. Mais entre le prince librement élu par le pays et qui ne devait rien à personne, tel qu'il avait été, et entre ce vassal, qui pouvait un peu plus grâce à l'appui de l'étranger, de celui-là même qui avait tué son ancien prince, il y avait maintenant une différence. Le caractère de Radu Șerban en resta diminué. Il fallut beaucoup d'élan et beaucoup de preuves de bravoure pour faire oublier ce moment de profonde décadence.

Après ces tentatives malheureuses, celui qui avait été proclamé solennellement en 1601 errera à travers la Transylvanie, étant chargé de combattre Moïse Székely, maintenant un rebelle dans les régions orientales du pays, où la cause impériale périssait. Il demandait lui-même des secours pour être rétabli. Peu après avoir été comme guerrier dans le pays des Szekler, il cherchait un abri à Beiuș, à l'autre bout de la Transylvanie. Auprès du gouverneur qu'était Basta, il remplissait, de cette façon, un rôle de simple client. Et il fallut la défaite totale de Sigismond, dans la bataille près de Alba-Julia, à laquelle participèrent aussi des Roumains, pour que la décision de l'empereur d'envoyer dans son pays vassal ce fidèle soit accomplie <sup>3</sup>.

Jusque là, Siméon avait pu poursuivre une administration faible, paisible, modeste. Nous avons de lui des documents sans les témoins boïars et, au-dessous, de même que son frère moldave, il signait de son seul nom de boïar, si commun <sup>4</sup>. Un pauvre homme qui ne pouvait ni s'imposer, ni gagner les cœurs.

Contre un règne qui s'appuyait maintenant sur les seuls Polonais d'André Potocki, car le frère de celui-ci, Jean, était revenu en Moldavie, Basta, qui avait reçu de l'empereur

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 129 et suiv.; Veress, *Epistolae G. Basta*, I, pp. 673—674, nos 875—876.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 132.

<sup>3</sup> Voy. aussi *ibid.*, p. xv.

<sup>4</sup> Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, II.



Fig. 55. — Radu Șerban, prince de Valachie.

cet ordre de rétablir sous ses drapeaux le prince vassal<sup>1</sup>, et il avait lui-même chassé Sigismond, envoya une puissante armée, dans laquelle les haïdouques s'appuyaient sur la base massive des lanciers allemands. On suivit la route de Michel-le-Brave pendant l'automne de l'année précédente, par Braşov, Năieni et la vallée du Teleajen, descendant vers le centre de routes, à Ploeşti. Écartant facilement le prince imposé au pays, les envahisseurs le forcèrent de se retirer, bien qu'il ne fût pas poursuivi dans sa retraite, qui continua jusqu'à Târgul-Frumos, au fond de la Moldavie.

Mais, dans ce pays natal de sa lignée, il rencontra le secours, qui paraissait décisif, des Tatars, arrêtés dans leur marche vers la Hongrie, où ils devaient aider l'expédition du nouveau grand vizir Hassan. Avec ces auxiliaires et quelques Moldaves, sans les Polonais, qui ne voulaient plus le soutenir, Siméon rentra dans le pays auquel il voulait à tout prix s'imposer.

De fait, l'expédition se développa de façon à causer des soucis à Jérémie lui-même, qui sentait son propre trône menacé au pair de celui de Siméon, à la place duquel le khan paraissait disposé à amener un renégat. Alors se produisit cette chose extraordinaire et si significative : il écrivit à son propre ennemi Radu de faire tout ce qu'il peut pour s'opposer aux Tatars<sup>2</sup>.

Le danger était assez grand pour que l'intervention de Basta soit vraiment sérieuse<sup>3</sup>. Après avoir envoyé d'abord Mârzea, puis un certain nombre d'Allemands, de Szekler, quelques Roumains et étrangers, qui se trouvaient autour du prince Marc, le général de Rodolphe descendit lui-même à Braşov, où il trouva un supplément de forces : des Hongrois, des Serbes, qui ne résistèrent pas, mais aussi ces Polonais appréciés et des commandants italiens de la valeur des frères Cavriolo. L'ordre était d'éviter tout combat de

<sup>1</sup> Veress, *Epistolae G. Basta*, I, p. 677, n° 833; p. 684, n° 897.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. 135. Radu demandait l'opinion de Basta, qui lui recommanda une réponse pleine de précautions; *ibid.*

<sup>3</sup> Voy. sa lettre, *ibid.*, p. 134, n° v.



cavalerie, comme celui qui avait forcé à la retraite l'avant-garde hongroise de Radu, et d'opposer à cette multitude des Tatars, toujours poussés vers les combats et le vagabondage, des tranchées, comme en Occident, bien défendues et d'après une technique que les Roumains ne connaissaient pas encore, et même, comme la preuve en a été faite, ne voulaient pas utiliser.

C'est ce qui fut fait. Les Tatars essayèrent en vain autour de ces tranchées. Seul, Stroe Buzescu, répondant indigné à leur défi, passa à cheval par dessus ce fossé profond pour présenter aux spectateurs des deux camps un duel comme ceux de l'Iliade. Le fier guerrier roumain terrassa le beau-frère même du khan, champion de sa nation. Mais une blessure au visage força le vainqueur à accourir, pour se faire soigner, à Braşov, où on ne put pas sauver sa vie. Son corps fut transporté plus tard dans sa fondation, une vieille église oltenienne à Stăneşti, près du foyer de la famille, et, là, sous la représentation du combat lui-même, une inscription raconte tous les exploits de celui qui avait fini en défendant son pays, — preuve de fidélité pour le mort et d'enthousiasme pour sa lutte, de la part de la veuve, qui finissait cette page d'histoire, écrite d'un bout à l'autre en roumain, par cet admirable cri de défi : « Et la volonté de ces chiens de Tatars ne fut pas accomplie »<sup>1</sup>.

Le combat avait commencé le 22—23 septembre, au défilé du Teleajen, entre les villages d'Ogretin et de Teişani, sur une large plaine, dominée par des collines, au dessus de laquelle on appelle encore une hauteur « la cîme du Prince », étant la place où Radu avait choisi pour un moment son point d'observation<sup>2</sup>. Il n'était plus question seulement de rétablir Siméon, car ces Tatars voulaient secourir en Transylvanie Moïse Székely, resté rebelle. Il fallut cependant qu'ils se décident à la retraite, après avoir passé le temps

<sup>1</sup> Iorga, *Inscripții*, I, p. 170.

<sup>2</sup> D'après une source saxonne, des raids de Tatars seraient arrivés jusqu'au village de Măgurele, plus loin que Vălenii-de-Munte; Trauschenfels, ouvr. cité, p. 288.

dans de simples escarmouches entre cavaliers, qui ne pouvaient amener aucune décision. Les Tatars descendirent donc vers Silistrie, pour poursuivre leur route vers l'Occident. Quant à Siméon, ils le renvoyèrent en Moldavie, et la chronique valaque, pleine d'éloges pour Radu, présente ce prince abandonné, chevauchant en prisonnier, ses chaînes étant fermées sous le ventre de sa monture<sup>1</sup>. Il n'était donc plus question de l'entrée, pour la première fois, de Basta lui-même en Valachie. Un projet turc d'invasion en Transylvanie par la frontière occidentale resta vain<sup>2</sup>.

Ceci signifiait pour le gouverneur de la Transylvanie une victoire complète. C'est lui qui était maintenant « le roi de la Dacie ». Radu vint se présenter à lui, pour conclure un traité de défensive<sup>3</sup>, et Jérémie lui-même, se débarrassant de Sigismond, se montrait disposé à prendre une autre direction politique<sup>4</sup>. Mais, en 1602, il était question d'envoyer dans cette Moldavie, pour être établi sur le trône qui lui avait été attribué par Michel, l'année passée, Marc<sup>5</sup>. Tout un parti moldave désirait celui-ci, ou peut-être même le fils de Michel-le-Brave<sup>6</sup>.

Mais Radu, rassuré maintenant sur son trône, n'était plus l'humble client de jadis. L'esprit de Michel-le-Brave paraissait l'avoir ranimé, lui donnant cette confiance en lui-même, cette hardiesse, cette disposition au combat. Il voulait, à son tour, une situation comme celle de son puissant prédécesseur, un abri en Transylvanie et un autre même en Silésie, avec la garantie du côté des Moldaves<sup>7</sup>. Et, comme Michel lui-même, il partait en guerre contre les Turcs.

Il était dans sa résidence, pleinement assuré, au commencement de février de la nouvelle année 1603, qui devait

<sup>1</sup> Cf. aussi Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 140.

<sup>2</sup> Spontoni; Cavriolo, dans Hurmuzaki, VIII, à la même date.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, IV, p. 33.

<sup>4</sup> *Mon. comitalia Transylvaniae*, loc. cit., p. 188 et suiv.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., VII, p. 11. Voy. aussi *ibid.*, nos 25, 34.

<sup>6</sup> *Ibid.*, nos 26, 37, 43, 74. Pour le prince Nicolas, aussi *ibid.*, nos 82, 135.

137, 173.

<sup>7</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 331—336, nos CCLXXIX—CCLXXX.

donner à ce guerrier, séduit par les grands combats d'hier, les victoires les plus brillantes. Il signe, à cette date, une lettre latine de remerciements, adressée à l'archiduc Maximilien, d'une écriture fine, d'homme particulièrement cultivé, et appose un sceau annulaire très délicat<sup>1</sup>. A ce moment, les Moldaves de Mârzea et de Ionaşcu combattaient, au beau milieu de l'hiver, contre les Turcs, qui avaient passé le Danube glacé, par Giurgiu, tendant vers Bucarest, alors que le prince des « chrétiens » se trouvait à Târgovişte<sup>2</sup>. En ce moment, bien que le dégel fût intervenu, une grande attaque comme à l'époque de Michel fut décidée contre les Turcs du Danube.

Dès le mois de février, Silistrie fut attaquée, après que les Valaques eussent chassé la garnison, commandée par le gendre même du khan, Ahmed-pacha, qui pourrait bien être l'ancien beg de Bender en 1595. Là, à Silistrie se trouvait aussi Radu Mihnea, ce qui prouve que les Turcs avaient eu l'intention de l'établir sur le trône valaque. Le désordre d'une armée mal payée et certains bruits qui venaient de la frontière moldave empêchèrent de poursuivre les opérations jusqu'à la prise de la citadelle, qu'on n'avait pas cru être possible, et il paraît que Radu, qui commandait personnellement, mais dans sa calèche, portant avec lui son argenterie, ne disposait pas de canons. Puis, on chassa, sous le commandement de Georges Raţ, les Turcs qui s'étaient établis dans les ruines de Brăila, et, en dépit de la présence des « délis » des « braves », de Silistrie, on put prendre du butin dans la Dobrogea, les paysans eux-mêmes participant à ces raids de proie. Un informateur ragusain prétend que « toute la région de Brăila jusqu'à la Mer avait été abandonnée par les Turcs », et Ahmed de Silistrie serait descendu jusqu'à Bazardchik. Les seuls qui s'opposèrent à la pénétration de l'armée valaque furent les paysans roumains de Dăieni, d'anciens habitants de la Valachie, qui avaient passé le Danube pour se mettre à l'abri des impôts.

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 141.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 115.

Ensuite, on chassa les Tatars, qui s'étaient glissés en Valachie. Mais quelque chose de plus important que cette nouvelle édition des exploits de 1595—1596 et de 1598 était réservé aux forces, prêtes à combattre, de ce prince hardi.

Basta s'était retiré, vieilli et malade, dès le mois de mars de cette année, et son successeur, l'Allemand von Russworm, ne viendra de fait jamais en Transylvanie; quant aux nouveaux commissaires, ils ne faisaient pas, au moment où des délégués de Transylvanie discutaient à Vienne, beaucoup plus que les anciens. Il fut donc facile pour Moïse Székely, homme populaire et actif, de venir de Timișoara, avec des troupes turques, pour prendre la place occupée jusqu'hier par Sigismond. Au mois d'avril, toute la Transylvanie se soumit à ce prétendant, sauf les principales villes des Saxons, et Basta, qui était encore là, dut chercher un refuge à Sătmar.

Il demanda, par des émissaires secrets, puis par Attilio Vimercati, par Stanislas Kracker<sup>1</sup>, le concours de Radu. Celui-ci était lui-même contre cette puissance hongroise qui se relevait en Transylvanie, bien qu'il eût dû, pendant quelque temps, cacher son jeu.

En 1602 déjà, il avait envoyé quelques milliers de soldats à Basta, pour le soutenir contre Sigismond. D'autant plus ne devait plus jamais sortir, et Moïse Székely, l'ancien « général » de Michel, qu'on savait depuis longtemps poursuivre des buts personnels, était devenu prince de Transylvanie, Basta n'ayant rien à lui opposer, la force et l'initiative avaient passé à la Valachie. De nouveau, l'idée de la Dacie passait au Sud des Carpathes.

On envoya d'abord au-delà des Carpathes 1.400 hommes, avec le Hongrois Farkas Kiss et avec un Jean Cionca, qui était de fait un hobereau roumain. Mais ils passèrent à l'enemi. Puis, Raț lui-même arriva, avec 3.000 cavaliers, « Serbes, haïdouques et Moldaves », par la même vallée du Te-

<sup>1</sup> Voy. le récit de Szamosközy.

leajen, avançant jusqu'à Feldioara. Alors que les bourgeois de Sighișoara demandaient un secours que Basta ne pouvait pas leur donner, les Szekler se réunissaient autour de ce noyau de troupes qui venaient combattre pour l'empereur. Il en fut ainsi jusqu'au commencement de juillet, quand les deux Mârza, l'aîné et le cadet, combattirent victorieusement contre l'ennemi, sans oser pousser plus loin, car ils n'avaient pas de confiance dans les Szekler. Le 6 du mois, l'armée de Raț passa par le village de Crâstian, vers Brașov. C'est là que fut gagné un nouveau succès, les fuyards étant pourchassés jusqu'à Codlea et perdant, à ce qu'on dit, jusqu'à 2.000 hommes : parmi les morts, il y avait aussi l'ancien auxiliaire infidèle de Michel, Georges Makó, qui avait retardé pendant quelque temps l'ennemi par des propositions mensongères de réconciliation <sup>1</sup>.

Alors Radu lui-même se mit en mouvement. Moïse, appuyé sur les Saxons et aidé par les Turco-Tatars du pacha Békech, regarda avec une apparence de mépris l'intervention de celui qu'il avait cependant connu lorsque tous deux servaient Michel. Le défilé de Bran ne fut pas défendu par les traîtres de l'empereur. Quant au « roi » de la révolte, qui attendait un secours de Moldavie, avec des Cosaques, et Georges Borbély, il se tenait enfermé, d'après l'exemple de Cavriolo, l'année passée, dans son camp.

Le 12 juillet, Radu se trouvait devant Brașov, à l'endroit où était alors la fabrique de papier. Le 15, il avançait entre Râșnov et Vâlcan. L'artillerie de Moïse ne put pas l'empêcher. Une attaque de haïdouques descendus de cheval se produisit à l'improviste par-dessus les marais, sur un front auquel l'animation manquait. La défaite de Moïse en devint catastrophale. Le prince usurpateur fut atteint au moment où il s'enfuyait, et le Grec Pană le chambellan le blessa d'une balle, après quoi Raț le pourfendit. Sa tête fut exposée à Brașov, puis à Făgăraș. Entre les blessés qui périrent se trou-

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Studii și Doc.*, IV, pp. xxx—xxxii, et Trauschenfels, ouvr. cité, pp. 157—158; Kemény, *Deutsche Fundgruben*, pp. 156—157, et aussi d'autres chroniques saxonnes, dans *Quellen*, IV; chronique de Simigianus.



Fig. 56.—Acte de donation de Radu Șerban, prince de Valachie, 6 septembre 1605.

vaient Étienne Toldy, Nicolas Bogáthy, ainsi que le sandchak banatien de la forteresse de Moldova. Jamais les gens de l'empereur n'avaient été capables d'une pareille victoire<sup>1</sup>. Les Moldaves de Michel y avaient collaboré.

Il faut mettre à côté du plus beau récit d'étranger mêlé depuis longtemps dans les hautes affaires roumaines, celui d'Alvise Radibrad, la touchante page de sentiment national et religieux comprise dans la chronique valaque, qui relève aussi l'intention d'attaquer la Valachie elle-même qu'avait eue le « roi » transylvain, mort d'une façon « si tragique » : « Mais Satan, qui ne veut pas le bien des chrétiens, recommença à soulever l'envie et la colère. D'abord chez les Hongrois, car il suggéra une mauvaise intention dans le cœur de Székely Moïse, le roi, et il rassembla beaucoup d'armées, et ce malheureux pensa à descendre ici, dans notre pays, contre le prince Șerban, pour y verser beaucoup de sang et gagner de la gloire et de l'honneur. Alors, le prince Șerban, ayant vu ceci, envoya aussi à travers le pays, pour y rassembler des armées, et elles se préparèrent à la guerre. Et, lorsqu'il partit de Târgoviște, les prêtres de l'église se rassemblèrent et célébrèrent des offices divins et le bénirent, priant tous Dieu qu'il le conduise sur ce chemin en bonne santé et lui procure la victoire sur les ennemis ».

C'est de la même façon qu'après environ trente ans, par des actes religieux et au chant des hymnes, se préparèrent pour le combat les vaillants et pieux soldats de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

Le récit, qui est certainement contemporain, poursuit ainsi : « Et, le troisième jour, il passa les montagnes. Et Székely Moïse, l'ayant appris, commença à se vanter, disant : « vous verrez maintenant ce que subira ce Roumain grossier ; je n'ai qu'à étendre mon aile droite, et aussitôt je le vaincrai ». Mais le prince Șerban pria Dieu et ordonna son armée, et ils partirent d'un mouvement rapide contre les Hongrois. Et ceux-ci furent encerclés de tous côtés. Et il leur donna un bon

---

<sup>1</sup> Admirable description du Ragusain dans Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. 114 et suiv.

coup de sabre, et ils plongèrent dans une boue profonde », — la même boue dont parle aussi le récit des Ragusains, — « les massacrant et les y noyant de la façon la plus cruelle, de sorte que presque aucun n'échappa. Alors, pendant cette bataille on trouva tué aussi ce Székely Moïse, le roi, à cause de sa folie, et il perdit toute son armée, et il perdit sa tête aussi. Or le prince Șerban présenta à Dieu son devoir de reconnaissance, et il revint dans son pays et s'établit sur son trône à Târgoviște <sup>1</sup>. »

Si des choses pareilles pouvaient se passer: abdication de Sigismond, défaite et mort de Moïse Székely, c'était aussi parce que, en conflit avec le roi, Zamoyski cherchait à affirmer son autorité par une réforme de la constitution polonaise, et avait abandonné son rôle d'ordonnateur autonome contre les sentiments de tout un parti de la noblesse, que cependant il s'était attribué et s'était montré capable de soutenir. De son côté, Sigismond III, intervenant à la Porte pour Siméon, montrait en même temps de bons sentiments à Radu lui-même <sup>2</sup>. La guerre s'ajouta que Sigismond commença pour se saisir du trône de Suède, dont il était originaire. Et, cependant, des excitations continuelles pour une intervention polonaise au profit du vaincu de 1602 venaient sans cesse de Moldavie par des ambassadeurs, Ureche et Iacșa Petriceicu, ainsi que par des réfugiés valaques, le logothète Dan, le logothète, Théodose et même le métropolitain Euthyme <sup>3</sup>.

Donc, l'indifférence polonaise pour ce qui se passait dans les pays roumains constitua une des conditions principales pour que ceux-ci puissent avoir un rôle aussi décisif.

Ceux des Transylvains qui avaient échappé à la bataille de Brașov, se formant une armée sous le commandement du

<sup>1</sup> Un autre récit, dans la chronique grecque de l'évêque Mathieu de Myrre, éd. Papiu Ilarian, dans *Tesaur*, I, p. 329 et suiv. Voy. aussi V. Motogna, *Războaiele lui Radu Șerban (1602—1611)*, dans la *Gazeta Transilvaniei*, février-mars 1900.

<sup>2</sup> *Ibid.*, *Annexes*, n° 1.

<sup>3</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, pp. 271—273, n° CXXXV.



vieux Borbély, presque paralytique, continuaient à intervenir par leur envoyé à la Porte, qui négociait une élection libre de nouveau prince de Transylvanie, pour le maintien de la dynastie des Movilă. Mais, de leur côté, les Impériaux ne faisaient rien pour empêcher une pareille élection, qui ne pouvait donner qu'un voisin ennemi. Basta était cependant venu enfin comme vengeur, mais avec le profond regret, encore une fois, qu'un « Valaque » l'empêche de gagner la victoire qu'il escomptait. Il eut sous ses pieds la Transylvanie, sans avoir tiré un coup de fusil, et ceci humiliait cet ancien guerrier. C'est encore sans qu'il eût eu l'occasion de combattre personnellement qu'une avantgarde de haïdouques gagna un combat le 8 août, mais Radu, resté complètement fidèle à l'empereur et qui avait gagné des renseignements par le malheur de Michel, ne chercha pas à gagner pour lui cette Transylvanie, si séduisante. Il s'était contenté d'envoyer à Prague, par Radu Buzescu, par Mircea, frère du logothète Mirăslău, et par Radibrad, les drapeaux qu'il avait conquis et qui furent promenés parmi les rues de la résidence impériale, le 21 septembre<sup>1</sup>. A peine avait-il glissé son désir qu'on lui donne, étant un auxiliaire si précieux, la surveillance sur les districts des Szekler, qui, de leur côté, auraient préféré cette hégémonie.

Les ambassadeurs ne rapportèrent que le document, depuis longtemps attendu, de confirmation en Valachie, ainsi qu'un drapeau impérial, qui fut présenté par le comte Camillo Cavriolo, auquel on fit un accueil solennel. Après avoir gagné d'une façon définitive, par des cadeaux, l'assurance du côté des Tatars, qui avaient bien vu ce qui peut les attendre en Valachie, Radu chercha à rencontrer de nouveau Basta, pour savoir ce qui en était de ses intentions<sup>2</sup>. Mais, peu après, celui qui, sans avoir gagné une gloire militaire et s'étant trempé les mains dans le sang d'un camarade, avait consumé une partie de sa vie de bon guerrier à résoudre le problème, si difficile, de la Transylvanie était rappelé par ses maîtres<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. xxxvii.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, IV, p. 347 et suiv. Les Polonais avaient cherché à faire passer en Valachie Étienne, autre fils de Pierre Boucle-d'Oreilles.

<sup>3</sup> Surtout Spontoni.

Radu resta donc seul avec les siens. Dans un rapport impérial, il présente comme ses principaux boïars les suivants : Stoïca, les deux Buzescu encore vivants, Preda et Radu, Radu Florescu, Démètre, Miroslav, Cernica, Leca, Bărcan, à côté de ses chefs de mercenaires, qui étaient Raț, Mârzea <sup>1</sup>, Ionașcu et le capitaine des Hongrois à cheval, Vincent Borbély.

Mais, bientôt, il se plaindra du fait que l'Olténie avait été dévastée par des bandes tatares, que ses mercenaires se révoltent, de sorte que, « si le pays sera perdu, ce sera à cause de Sa Majesté l'Empereur, car jusqu'ici nous n'avons vu de nos yeux ni munitions, ni argent ». Et Vimercati, portant témoignage que les Tatares sont venus au moment de la récolte, par sept points différents, présentent Radu comme un prince abandonné par ses soldats, qui avaient tué même Radu Florescu, et réduit à s'enfuir dans les forêts. Dans une nouvelle lettre, du mois de juillet, Radu lui-même donne ces précisions : la ville de Craiova a été incendiée, les soldats de Mârza se sont enfuis en Moldavie d'où ils étaient originaires, Georges Raț, prêt à passer le Danube, n'a pas ce qu'il lui faut. Et il s'écriait : « A l'aide, à l'aide, si vous aimez le coeur de Jésus-Christ ! Des munitions, de l'argent, de l'argent, car des paysans nous ne pouvons plus rien tirer ». Et, lorsqu'on ne lui donnait comme réponse que des paroles vaines, ses amis, qui avaient été aussi ceux de Michel, Radibrad et Pierre l'Arménien, étaient d'opinion qu'il vaudrait mieux, en fin de compte, établir dans ce pays toujours menacé un commandant impérial, avec quatre cents arquebusiers, qui pourraient en imposer aux mercenaires, et au prince aussi, et les comptes seraient faits par le trésorier Nica <sup>2</sup>. C'était une proposition inacceptable, mais on en arriva à permettre que Radu s'assure, demandant le drapeau de confirmation de la part des Turcs <sup>3</sup>, alors que lui, tout au contraire, pouvait annoncer, de son camp sur la Dâmbovița, que les Tatares ont été déjà repoussés

<sup>1</sup> Pour « le colonel Marse, lieutenant du Vayvode », aussi Baudier, *Inventaire*, p. 646 ; cf. *ibid.*, pp. 595—598.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., VII, nos 186, 188—191.

<sup>3</sup> *Ibid.*, n° 193.

par les gens de l'Olténie à Turnu et que Svichtov a été brûlée <sup>1</sup>.

Pendant les nouvelles confusions qui se produisirent dans cette malheureuse Transylvanie, après le départ de Basta, Radu avait refusé de prendre sur lui le rôle dangereux et sans aucune perspective de récompense qu'on lui offrait <sup>2</sup>, au moment où le vieil Étienne Bocskai se proclamait à Cassovie roi de Hongrie et prince de Transylvanie, en même temps, mais sans aucune prétention sur les pays roumains (1604). C'était la meilleure politique.

Mais l'énergie roumaine des « braves » continua à se dépenser largement dans cette Transylvanie perpétuellement anarchique, sous la conduite individuelle des chefs d'aventures. Alors que des bandes de haïdouques pouvaient pénétrer jusqu'en Olténie, où elles dévastèrent les maisons de campagne des Buzescu et de Théodose <sup>3</sup>, le vieux Georges Raț entrait en Transylvanie pour faire payer leur rançon, tour à tour, à toutes les villes près desquelles il passait <sup>4</sup>. Il affronta un Ladislas Gyulaffy, que Bocskai venait d'envoyer prendre possession de la Transylvanie. Pendant qu'il était prêt à attaquer quiconque ne voulait pas le satisfaire, le vieillard se présentait comme un ami des princes roumains qu'il avait servis, tout en demandant pour lui, comme jadis Michel, les forteresses de Vinț et de Jeciu; il se fixa à Inidoara, point de départ de ces raids profitables. On continuait à le considérer comme dépendant de Radu, alors qu'il n'avait ni la disposition, ni le temps nécessaire pour le consulter sur ses actions de proie.

De son côté, Siméon, qui apprenait le même métier, s'offrit d'abord aux Impériaux, promettant de leur donner en garantie un de ses sept fils: il aurait été un vassal, un tributaire payant 100.000 thalers par an, il aurait combattu ou bien il aurait fait l'intermédiaire envers les Tatars, les Moscovites

<sup>1</sup> *Ibid.*, n° 204. Cf. *ibid.*, nos 194, 196, 197—198, 202—203.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, IV, pp. XLVIII—LI, LIII.

<sup>3</sup> Wolfgang Bethlen, VI, pp. 55—56.

<sup>4</sup> *Ibid.*

et les Persans, et il y avait à sa Cour des personnes qui croyaient qu'il serait meilleur que Radu<sup>1</sup>, lequel avait fini, comme c'était une nécessité pour n'importe quel prince valaque, par acheter un drapeau chez les Turcs, obtenant même que ses patrons chassent, par l'intervention du pacha du Danube, Khidr, les Tatars qu'il ne pouvait rassasier et pacifier nullement. Mais, sous le prétexte qu'il vient aider Bocskai, l'ancien prince de Valachie qu'était Siméon essaya de passer en Transylvanie à travers ce pays roumain, auquel il pensait plus qu'à tout autre but. Or, lorsque de nouveau des Moldaves parurent en terre transylvaine, Siméon lui-même n'était pas à leur tête, ayant envoyé seulement le vornic Cârstea<sup>2</sup> et le vornic Étienne, avec un groupe important de soldats; il voulait en échange être aidé pour son retour en Valachie, où Radu avait de nouveau acheté aux Turcs le droit d'y rester.

Ces deux princes roumains mêlés aux affaires de Transylvanie étaient sur le point de se rencontrer pour un combat qui aurait ensanglanté sans aucun profit la province. Mais cette rencontre n'eut pas lieu, car les bandes mercenaires avaient la coutume de s'épargner entre elles autant que, au contraire, il n'épargnaient dans leurs raids rien dans le pays sur lequel ils s'abattaient. Cependant, le siège, par les Moldaves, de Sighișoara, où Raț s'était enfermé dans une situation inexpugnable, continuait.

Pendant quelque temps, Bocskai fut l'ami permanent et exclusif de la dynastie des Movilă. Il voulait les employer pour refaire le système « dace » de clientèle turque. Au mois de mars 1605, il montrait le désir de former, établissant à Târgoviște de nouveau Siméon, « la réunion des trois pays au service du puissant empereur (turc) »<sup>3</sup>. « Le disciple de Michel », qui « s'était engraisé aux cuisines de Michel lui-même et du roi allemand »<sup>4</sup>, avec « ses habitudes de Tzi-

<sup>1</sup> Hurmuzaki, IV, à la même date.

<sup>2</sup> Voy. Motogna, loc. cit., p. 69.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 56. Jérémie envoya à Gyulaffy, lieutenant du « roi » en Transylvanie, le capitaine Procope (Caraiman); *ibid.*, pp. 58—59. Suivit une lettre de Siméon (18 avril 1605) et une autre de Jérémie, qui demandait où se trouve



Fig. 57. — Jérémie Movilă, prince de Moldavie, d'après la tapisserie recouvrant sa pierre tombale.

gane et avec ses ruses », car c'est de cette façon que Radu était traité par ses adversaires, devait être chassé<sup>1</sup>.

Pour arrêter ce danger permanent, Radu dut entrer donc en négociations avec ce « roi » hongrois, si loin établi, qui pouvait être plus commode qu'un prince de Transylvanie, dans son voisinage immédiat. Il était question seulement d'une alliance militaire sur une base d'égalité parfaite, le prince de Valachie étant assuré de trouver appui et abri, s'il aurait été forcé d'abandonner le pays.

D'après cette convention<sup>2</sup>, Raț et Siméon devaient quitter la Transylvanie, où ce dernier avait paru en août. On vit alors le miracle, si satisfaisant pour les habitants, de cet ancien prince de Valachie conduit jusqu'aux défilés des Carpathes par celui qu'il avait considéré comme un brigand et menacé de mort et, de son côté, Raț, qui n'était pas revenu en Valachie pour y être un simple capitaine, finit par une mort de vrai brigand<sup>3</sup>.

Aussitôt après, sous le patronage des Turcs, le nouveau roi de Hongrie, Étienne, était couronné solennellement sur le champ historique de Rákos, et les Habsbourg étaient prêts à lui céder la Transylvanie qu'ils avaient montré tant de fois ne pas pouvoir retenir. Dans ce pacte était comprise publiquement aussi la Valachie, et la diplomatie impériale déclarait ouvertement qu'elle est sûre des rapports de fidélité de ce pays avec l'empereur<sup>4</sup>. En juin 1606, on arrivait enfin à la forme définitive du traité avec l'empereur : la Transylvanie, avec les comtés extérieurs, devenait la domination lointaine de ce roi Étienne, prince d'Empire, le successeur, si Bocskai

Georges Raț; *ibid.*, p. 60 (d'après *Tört. Tár*, 1885). Des lettres de simple voisinage pendant la même année, *ibid.*, pp. 62—63, 64 (cf. pp. 65—67, 68).

<sup>1</sup> *Ibid.*, Voy. aussi le n° suivant. Puis la lettre de Bocskai à Jérémie. Voy. aussi Veress, loc. cit., nos 213, 217.

<sup>2</sup> Radu la considérait déjà comme conclue avec les états transylvains le 15 août; *ibid.*, pp. 60—61. En échange, Húnfalvy assure, d'après les Archives Eszterházy, que le 14 août, Radu avait conclu un pacte avec l'empereur; ouvr. cité, p. 172.

<sup>3</sup> Dès 1606, Siméon, qui avait hérité maintenant le trône de Jérémie en Moldavie, traitait Raț de « maudit »; Veress, loc. cit., n° 269.

<sup>4</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. LIX et note 2.

mourait sans descendant, devant être élu librement par le pays <sup>1</sup>.

C'était une préface pour la paix « blanche », sans annexion, entre Turcs et Impériaux, qui, pendant plus de dix ans, s'étaient fait tant de mal aux dépens de la population hongroise, sans que l'un des combattants puisse vraiment ébranler l'autre. Lorsque, le lendemain de la révolte de ses sujets, qui fut étouffée par une intervention des Hongrois de Gabriel Bethlen, qui devait être à son tour un « roi » de Transylvanie, Jérémie le Moldave mourut (30 juin 1606) et Siméon prit sa place <sup>2</sup>, écartant son neveu, l'enfant Constantin, que déjà les Turcs avaient nommé et auquel ils reprirent le drapeau déjà accordé <sup>3</sup>, Radu pouvait croire qu'un temps de calme était arrivé pour lui aussi, après tant d'épreuves, et il commença une nouvelle vie, de festivités et de pompe <sup>4</sup>.

Le système qu'avait formé la sagesse de Bocskai, — alors que Radu envoyait un ambassadeur à la Diète de Transylvanie <sup>5</sup>, mais négociait bientôt avec les Impériaux pour amener le remplacement de son voisin de Transylvanie <sup>6</sup> —, fut brisé par la mort de ce prince, à la fin de décembre de cette même année 1606 <sup>7</sup>.

Par le testament de Bocskai, qui dissolvait l'association conclue entre la Hongrie Supérieure, revenue aux Impériaux, et la Transylvanie, cette province devait appartenir à Valentin Homonnay, un des fidèles hongrois de l'empereur. D'après le traité à peine conclu avec les Habsbourg, la Diète avait cependant le droit d'élire son prince, et les

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. LXIV—LXV.

<sup>2</sup> Lettre adressée aux Transylvains en tant que prince moldave, *ibid.*, pp. 73—74, 75. Le roi de Pologne s'intéressait à cet héritage; Veress, loc. cit., n° 218. Cf. J. Minea, *Cerc. Ist.*, 1939—1940 chronique.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., VII, n° 259. Le roi de Pologne prétendait avoir le droit d'élire le prince moldave.

<sup>4</sup> W. Bethlen et Hurmuzaki, IV.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., VII, n° 233.

<sup>6</sup> *Ibid.*, n° 257. Ambassade vers lui, *ibid.*, n° 267.

<sup>7</sup> Une lettre de Bocskai concernant les rapports avec la Moldavie, dès le 14 du mois; Motogna, loc. cit., pp. 75—76.

voix se dirigeaient vers un autre vieillard, Sigismond Rákóczy, ancien collaborateur et ami de Michel; les Turcs, occupés en Perse, confirmèrent, à deux dates différentes, les deux concurrents ayant les perspectives les plus sûres: l'homme du testament et l'homme de la libre élection. A la Cour impériale, Sigismond Báthory, toujours prêt à risquer encore une aventure, avait des sympathies, et d'autres conseillers intéressés intervenaient pour quelqu'un de plus jeune, mais ayant l'esprit, incalculable, des Báthory, Gabriel, un brave sans doute, mais pas un homme raisonnable. Il fallut le désintéressement, au moins momentané, du jeune Homonnay pour que Rákóczy puisse commencer tranquillement un règne devant être très court <sup>1</sup>.

Une grande ambassade valaque, conduite par Radu Buzescu, le seul survivant des trois frères, vint féliciter donc le nouveau « roi », en même temps qu'arrivait de la part du mauvais voisin qu'était Siméon le trésorier Giurca. Et Rákóczy envoya en Valachie Balthazar Szilvassy, pour que, d'après le pacte à peine conclu avec Bocskai, il prenne le serment de ce voisin (avril) <sup>2</sup>.

Ce serment, Radu n'hésita pas à le prêter au mois de mai (et nous avons la forme transylvaine datée du 22 juin) à celui qu'il intitule cependant seulement: « prince de Transylvanie, maître de certaines régions du pays hongrois et comte des Szekler ». Il s'engage à ne pas intriguer contre lui, à ne pas permettre d'intrigues; il sera l'ami de ses amis, l'ennemi de ses ennemis; en Transylvanie même, il a le devoir de le défendre personnellement contre toute attaque, mais à condition que lui-même se mette à la tête de ses troupes; autrement il enverra seulement des soldats. L'acte avait été rédigé à Cluj <sup>3</sup>. Mais le souvenir de Michel-le-Brave persistait: on croyait qu'au fond le prince de Valachie consentirait volontiers à écarter le nouveau prince, et tel capitaine hongrois avertissait même qu'il y a des personnes qui « vou-

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, IV, pp. LXIV—LXV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. LXV.

<sup>3</sup> Motogna, loc. cit., pp. 76—77.



draient apporter dans ce pays Radu et le proclamer à la place de Rákóczy »<sup>1</sup>.

Le prince de Valachie n'était pas cependant assez fort pour pouvoir s'imposer à ses voisins, si une nouvelle époque d'anarchie s'y fût produite. On le vit bien à l'occasion de la crise dynastique provoquée par l'ambition des deux belles-sœurs rivales: Élisabeth, femme de Jérémie<sup>2</sup>, une Moldave, et la Hongroise Marguerite, veuve de Siméon.

Celui-ci mourut le 24 septembre 1607, dans des circonstances qui provoquèrent des soupçons<sup>3</sup>, car on croyait que l'amour qu'Élisabeth portait à ses fils aurait pu aller jusqu'au crime<sup>4</sup>. Cependant, la veuve de Siméon proclama son fils aîné, qui portait le nom même de Michel-le-Brave<sup>5</sup>, et bientôt il demanda en mariage, malgré son si jeune âge, la fille aînée de Radu Șerban.

En Pologne, dans la révolte qu'on appelle le *rokosz*, dont le nom passa chez les Roumains de Moldavie aussi, qui en

<sup>1</sup> *Ibid.*, note 4.

<sup>2</sup> A. Lapedatu, *O nouă narațiune a luptelor dintre Movilești, 1606—1607*, dans les *Conv. lit.*, XL (1906); Syrokomla, *Samuel Korecki*, Wilno 1858; Virginie Vasiliu, *Il principato moldavo e la curia papale tra il 1606—1620*; Iorga, *Inscripții*, I, p. 99, n° 197; St. Nicolaescu, *Doc. slavo-române*, p. 327, n° IV (qui croit avoir pu lire la date de mois sur la pierre tombale du petit Michel, fils de Siméon). Cf. Motogna, *Războaiele lui Radu Șerban*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VI; G. Moga, dans l'*Anuarul Institutului de istorie națională* de Cluj, IV (1926—1927); Basile Lungu, *Mihăițaș-Vodă Movilă și Moldova, în anul 1607*, dans *Cerc. Ist.*, VIII (1932).

<sup>3</sup> Voy. Miron Costin, p. 260; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 291. Cf. Iorga, « *Doamna lui Ieremia* », dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXII, pp. 1032—1033.

<sup>4</sup> On s'était déjà entendu avec le Sultan pour l'héritage du fils aîné de Jérémie; *ibid.*, p. 1050, n° IV. Mais, lorsque celui-ci fut confirmé en 1607, cette clause est absente. En 1606, les Turcs avaient admis comme successeur Siméon; *ibid.*, p. 1049, n° I. En 1607, ils confirmeront le jeune Michel et demanderont au roi de Pologne de ne pas soutenir Constantin; *ibid.*, p. 1051, n° V. Voy. surtout le rapport hollandais, *ibid.*, p. 1054. On peut observer la lutte entre les deux princesses aussi dans la lettre que Siméon adressa à la Fraternité orthodoxe de Lwów; Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 351.

<sup>5</sup> Confirmation par les Turcs, Veress, loc. cit., VIII, n° 28. Cf. aussi Gontaut-Biron, *Ambassade en Turquie*, Paris 1889, pp. 95, 239, 260 (mention du prétendant Étienne Bogdan, qui devait devenir renégat, se tenant pour le moment abrité dans la maison de l'ambassadeur d'Angleterre).

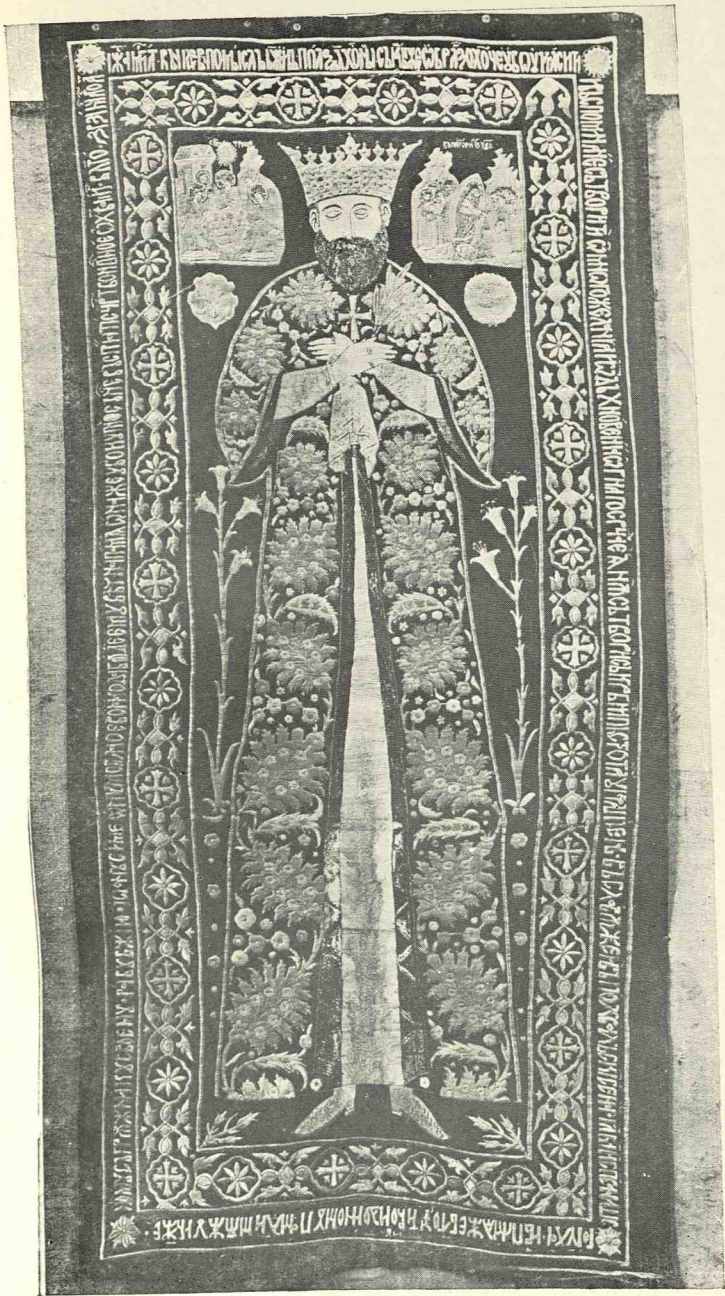


Fig. 58. — Siméon Movilă, prince de Valachie, puis de Moldavie.  
Couverture de sa pierre tombale dans l'église de Sucevița.

ont formé un verbe, il y avait des amis pour soutenir Constantin: Wiszniewiecki, descendant d'Étienne-le-Grand, qui avait épousé la princesse Regina, fille de Jérémie, et Potocki, époux de sa sœur, Marie. Ils amenaient avec eux leur jeune beau-frère.

Il y eut, en octobre-novembre, des chocs entre de petites bandes, qu'on pouvait facilement improviser, étant donnée l'anarchie de Pologne, où des soldats se présentaient pour n'importe quelle cause. Le 23 septembre de l'ancien calendrier, ce Michel (« le petit Michel », Mihăilaș) récompense pour sa fidélité le burgrave Nicoară Donici, établi à Orhei, pour avoir arrêté l'invasion <sup>1</sup>. Le 6 novembre, de Jassy, il écrivait en Transylvanie, montrant combien sont étroits ses liens avec le voisin de Valachie et la satisfaction qu'il avait eue de sa reconnaissance par le Sultan, de sorte que les Transylvains eux-mêmes devraient l'aider, car il y a un grand danger <sup>2</sup>. Pour le moment, Constantin est vainqueur, mais le 17 novembre l'autre enfant se trouvait établi sur son trône <sup>3</sup>.

Il fallut donc un combat décisif en champ ouvert, à Ștefănești, sur le Pruth, le 16 ou 19 décembre. Potocki remporta la victoire pour son jeune beau-frère; il se vantera d'avoir battu, avec ses Cosaques, pas moins de 15 à 20.000 Moldaves, Hongrois, Turcs et Tatars, formant l'armée de Mihăilaș <sup>4</sup>. Et le Sultan remercie Radu d'avoir envoyé lui-même 4.000 des siens. On attribuait à Potocki et à Wiszniewiecki autres 4.000 hommes <sup>5</sup>. Marguerite et son fils se réfugièrent chez Radu, contre lequel intriguait maintenant, chez les Impériaux, le neveu de Michel-le-Brave, Marc <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Inédit dans Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. LXVII, note 2. Cf. Iorga, *Doamna lui Ieremia-Vodă*, pp. 1051—1052, nos VI—VIII.

<sup>2</sup> Motogna, loc. cit., pp. 78—79. Cf. Miron Costin, p. 260; Hurmuzaki, VIII, pp. 326—327, n° CCCCLXVII; Iorga, *Doamna lui Ieremia-Vodă*, p. 1034.

<sup>3</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, loc. cit.

<sup>4</sup> Une source et l'indication d'autres *ibid.*, p. LXVIII, note 1.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Iorga, *ibid.*, pp. LXIX—LXX. Cf. Veress, loc. cit., nos 26—27, 50; surtout p. 72 et suiv.

Constantin et sa mère diminuèrent la dignité du pays qu'ils avaient obtenu par un concours étranger. Le 6 janvier 1608, le jeune prince s'intitule, dans une lettre adressée aux gens de Bistrița: « prince héréditaire et élu par la grâce de Dieu et de Sa Majesté l'empereur turc, ainsi que par la volonté de Sa Majesté le gracieux roi de Pologne »<sup>1</sup>. Une lettre du 18 février montre ses rapports d'amitié avec les Transylvains<sup>2</sup>. Mais il y avait surtout avec lui le sort: son rival mourait chez les Valaques (le 27 décembre de l'ancien style 1607)<sup>3</sup>. Radu resta néanmoins le défenseur de la veuve de Siméon, et il intervenait à la Porte pour que le drapeau moldave soit accordé au petit Gabriel, Gavrilaş, frère du mort<sup>4</sup>.

Mais le grand changement n'était pas là. Nous avons vu que Rákóczy s'était retiré, et la Transylvanie avait élu Gabriel Báthory, reconnu, en août, aussi par les Impériaux. Il s'affublait du nom d'une dynastie si fière, mais invoquait aussi l'idéal de Sigismond: une nouvelle Dacie sous l'hégémonie des Hongrois de Transylvanie.

Au moment où une grande invasion des Tatars, sous leur nouveau khan, dévastait la Moldavie, bien que Constantin eût déjà reçu le drapeau des Turcs<sup>5</sup>, le nouveau jeune « roi »

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 831, n° DCCCLXXVI. Cf. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 353, n° CLXXIX. Lettre de lui le 29 mai, *ibid.*, pp. 832—833, n° MDCLXXVIII. Négociations d'alliance avec la Transylvanie, *ibid.*, pp. 834—835, n° MDCLXXX. Négociations avec les deux princes; *ibid.*, pp. 836—837, n° MDCLXXXII. L'empereur demandait à Radu de chasser les réfugiés moldaves; Veress, loc. cit., n° 45. Cf. sa lettre du 18 février, dans Motogna, loc. cit., p. 79, et une autre de février, dans Veress, loc. cit., n° 43; cf. *ibid.*, n° 83. — Sur l'entrée des Polonais en Moldavie en 1608, aussi cette notice dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, 1192 (janvier 1608): « Audict moiz la nouvelle vint comme les Polonais avoient chassé le prince de Bogdanie qui y avoit esté mis par le Grand Seigneur, et y avoit mis en son lieu Constantin Moaly Vaivode »; fol. 360—360 Vo.

<sup>2</sup> Motogna, loc. cit., p. 79.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Inscripții*, I, p. 99, n° 197; St. Nicolaescu, loc. cit.

<sup>4</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, IV, pp. LXXI—LXXII; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 292 et suiv.

<sup>5</sup> Les sources dans Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. LXXIII, note 1.

cherchait à s'informer si, tout en conservant en Moldavie l'enfant, si peu dangereux, on ne pourrait pas chasser de Valachie ce Radu, d'intentions douteuses, pour établir à sa place quelqu'un réfugié depuis longtemps dans le faubourg roumain de Braşov, cet ancien chambellan qui portait le nom de Michel, ou bien, si celui-ci serait inutilisable, le fils de Michel-le-Brave <sup>1</sup>, maintenant « échanson » à la Cour de Rodolphe, qu'on croyait avoir approuvé l'assassinat de son père <sup>2</sup>.

Mais on se rendit compte que, pour le moment, ce serait une chose trop difficile, et il fallut bien retarder l'exécution d'un programme de jeunes gens, qui comprenait aussi la suppression des privilèges des villes saxonnes, Sibiiu étant transformée en capitale du futur royaume dace.

On chercha donc, sur les lignes de la politique héritée de Sigismond, la conclusion d'un simple pacte de vassalité avec les pays roumains. Le 31 mai, Radu prêta donc le serment <sup>3</sup> dans l'église épiscopale d'Argeş, devant les ambassadeurs de Gabriel, qui étaient Jean Imreffy et Sigismond Sarmaságy, qui imitaient le rôle des ambassadeurs de Rodolphe en 1598 <sup>4</sup>. Le 6 juin, le même Radu déclarait à l'empereur qu'il a dû se résoudre à cette action, et Rodolphe, qui lui offrait une place de refuge dans ses États, demandait au Valaque de prêter un autre serment aussi à la Diète de Hongrie <sup>5</sup>. De son côté, le jeune Constantin Movilă consentit d'autant plus facilement à accepter ce rapport avec la Transylvanie par lequel il croyait

<sup>1</sup> Mémoires de Michel Weiss, un des principaux bourgeois de Braşov, dans Trauschenfels, loc. cit. Pour Nicolas Petraşcu, Veress, loc. cit., VII, n<sup>os</sup> 215—216, 219, 229, 240; VIII, n<sup>os</sup> 7, 9, 13, 15, 18, 31, 41, 53, 98, 188, 191, 195, 197, 202, 233—234, 235, 243—244, 248.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> 2.

<sup>3</sup> Weiss, loc. cit.; inédit dans Iorga, *Studii şi Doc.*, IV, p. LXXIV et note 1; Veress, loc. cit., n<sup>os</sup> 46—47.

<sup>4</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> 46. Le prince Marc lui attribuait aussi l'intention d'aider Sigismond Báthory, qu'il aurait caché dans le couvent olténien de Tismana; *ibid.*, n<sup>o</sup> 74.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., n<sup>os</sup> 64, 76, 79, 82, 89. Rapports de Radu avec la Pologne, *ibid.*, n<sup>o</sup> 87.

mieux assurer sa situation <sup>1</sup>; s'appuyant sur ces rapports, il se mêlait aux questions concernant l'évêché de Munkács et présentait son candidat <sup>2</sup>. Après que, au mois de juillet, Gabriel Báthory eût été salué à Braşov par les ambassadeurs des deux pays voisins, ses délégués allèrent à Jassy y signer l'acte de suzeraineté du 18 juillet, mais ils négligèrent d'y inscrire aussi la promesse, qui leur avait été faite oralement, de payer annuellement une espèce de tribut, consistant en 8.000 florins <sup>3</sup>.

Pour donner une plus grande garantie à ce pacte, qui satisfaisait tant l'orgueil du jeune prince transylvain, et pour établir aussi un lien étroit avec les villes de Transylvanie, on fit jurer, pour la première fois, aussi les districts saxons, à Sibiiu, le 22 novembre; ils s'engageaient à être amis du Moldave, autant que celui-ci sera l'ami de leur prince, à ne soutenir aucun ennemi et à participer eux-mêmes aux entreprises de cette compagnie politique <sup>4</sup>. Mais, bientôt, redoutant les Polonais, qui étaient cependant les patrons de Constantin Movilă, on prenait en Transylvanie, jusqu'en hiver, les mesures les plus sérieuses pour arrêter une invasion du côté de l'Est. Gabriel aurait désiré voir à sa Diète des ambassadeurs moldaves et valaques, mais on les attendit en vain.

Or, ce jeune Transylvain ne l'entendait pas ainsi: il voulait aussi le paiement d'un tribut, qu'il demanda plusieurs fois, au cours de l'année 1609, et finit par l'avoir <sup>5</sup>; sinon, il serait disposé, au besoin, à soutenir ce Bogdan le Saxon, qui, ayant emprunté le nom d'Étienne-le-Sourd, errait en Angleterre, où il réussit à gagner le cœur de cette Arabella Stuart, parente du roi Jacques, qui, prenant l'habitude de se revêtir

<sup>1</sup> *Ibid.*, n° 54. Mais le nouveau Báthory nourrissait de mauvaises intentions, au moins à un certain moment, à l'égard aussi de la Moldavie; *ibid.*, n° 79.

<sup>2</sup> *Ibid.*, nos 62, 65.

<sup>3</sup> Weiss, loc. cit.

<sup>4</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 841, n° MDCLXXXVIII. Voy. aussi *ibid.*, p. 838 et suiv. On voit aussitôt Báthory prendre des mesures contre la possibilité d'une attaque polonaise venue de Moldavie par le défilé d'Oituz, sinon par le Maramourèche; *ibid.*, p. 843 et suiv.

<sup>5</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, IV, pp. LXXVI—LXXVII.

en dame turque, rêvait d'être princesse de Moldavie, et il intervenait maintenant à Constantinople, invoquant l'appui de l'ambassadeur d'Angleterre<sup>1</sup>. Báthory aurait été disposé à lui faire épouser sa propre sœur<sup>2</sup>.

Mais les penchants tyranniques et l'attitude insolente de ce prince devaient provoquer des appréhensions partout où il croyait pouvoir dominer, donner des ordres et punir. Les Saxons ne le toléraient à aucun prix, craignant pour leurs anciens privilèges. Des réfugiés transylvains apparaissaient dans le voisinage, tels Sigismond et Balthazar Kornis, dont le premier fut décapité, ou Sarmásagy, qui revient cependant dans le pays, ou encore Étienne Kendy, d'une famille qui avait eu tant à souffrir de la part de cette dynastie des Báthory. En même temps, la Cour de Vienne cherchait des rapports avec les deux princes roumains, prévoyant aussi le cas où, après la conquête par eux de la Transylvanie, ils désireraient y rester<sup>3</sup>. Les Polonais étaient avertis que le descendant de Sigismond Báthory négociait avec le grand knèze moscovite pour l'héritage de ce grand parent, le roi Étienne, et c'est dans ce but qu'ils entretenaient de bons rapports avec les deux princes roumains<sup>4</sup>. Il n'eut désormais comme appui que les seuls Turcs et Tatares<sup>5</sup>.

On croyait donc, au mois de juin, que Radu pourrait entrer de nouveau en Transylvanie<sup>6</sup>, alors que, au contraire, il envoyait à son voisin, qui se croyait menacé par les Impériaux, un secours de 3.000 hommes. Gabriel rassemblait

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. LXXIX—LXXX, LXXXVI; Iorga, *Pretendenți et Anglo-Roumanian Relations*. Cf. le rapport dans Iorga, *Studii și Doc.*, IV, pp. 157—158, n° xx. Comme il était question de son père tué par les Polonais, on a la preuve patente qu'« Étienne Despote » et Bogdan sont une seule et même personne.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., n° 142; cf. *ibid.*, n° 94.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 420—421, n° CCCLX. — Le document du 25 juillet 1609 (Hurmuzaki, IV, pp. 417—418, n° CCCLVIII), par lequel les réfugiés de Valachie écrivent à l'empereur contre le prince, est de l'époque de Michel-le-Brave, du moment que le prince proposé est Siméon Movilă.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. LXXX, note 2: Radu, à ce moment, envoie en Transylvanie un simple ambassadeur, et Constantin le « tribut ».

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. LXXIX—LXXX.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. LXXX, note 2.

des troupes, surtout des haïdouques, sous prétexte qu'il craint les agissements de Kendy, soutenu par les Polonais. Un puissant contingent turc était à sa disposition.

Mais, après avoir terminé tous ses préparatifs, Gabriel se rendit maître de Sibiiu, comme si ç'avait été une ville conquise les armes à la main. Ayant endormi le Valaque<sup>1</sup> par l'ambassade trompeuse de Georges Raț, le prince força les bourgeois de Brașov à racheter leur liberté, qu'il tolérerait pour un moment. Et, tout à coup, au milieu de l'hiver, pendant les fêtes de Noël, il se jeta sur la Valachie<sup>2</sup>, où personne ne s'attendait à son apparition en ennemi plein de haine, aussi pour les églises, qu'il profanait et dépouillait, faisant arracher aux couvents d'Argeș et de Bistrița jusqu'au plomb des toits, pour en faire des balles; il persécutait les paysans et faisait donner la chasse aux chiens des villages. Ses Hongrois brisaient les tonneaux dans les caves, ils s'attaquaient aux femmes. La mère même du prince Radu resta entre les mains de ces sauvages envahisseurs<sup>3</sup>. Radu, qui s'était empressé de demander à la Porte si son voisin a l'autorisation d'envahir la Valachie, s'était retiré en Moldavie. Báthory, qui se considérait comme un « roi », pensait pouvoir rester dans ce pays, s'établir peut-être même en Moldavie, qu'il avait déjà condamnée pour des prétendues intrigues avec les Polonais, mais, pour le moment, il y aurait établi son protégé, « Étienne Despote ».

De fait, ce conquérant donnait des diplômes datés de sa « résidence princière de Târgoviște », comme « prince par la grâce de Dieu de Transylvanie et de Valachie transalpine », et, considérant prince et pays comme des traîtres, il repre-

<sup>1</sup> D'après un témoignage ultérieur (1645) du prétendant Jean Movilă, le conflit entre le Transylvain et le Valaque aurait éclaté aussi pour un cheval; Veress, loc. cit., n° 276.

<sup>2</sup> Information inédite, dans Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. LXXXIV, note 3. Cf. Veress, loc. cit., n° 106.

<sup>3</sup> Chronique de Bojthinus, dans Engel, *Monumenta ungrica*, et Mathieu du Myrrhe, loc. cit., aussi dans Iorga, *Manuscrite din biblioteci străine*, *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXI.



nait les terres que Radu avait données à son capitaine hongrois, Étienne Halmágy, pour en inféoder Jean Petky<sup>1</sup>. Comme il ne voyait pas Radu devant lui, il le provoqua en duel<sup>2</sup>. Des prétentions pareilles furent présentées aux Turcs en janvier 1611, par un ambassadeur spécial et les Turcs y répondirent par une nouvelle nomination de Radu Mihnea, qui avait conservé, parmi les boïars valaques, des partisans.

Et un Hongrois de Cassovie observait, devant un pareil programme de folie furieuse: « Nous avons déjà vu un accroissement de puissance encore plus grand, celui du prince Michel, mais rien n'en est resté; et il avait pris aussi la Moldavie, mais n'a pas pu la retenir »<sup>3</sup>.

Cet homme d'esprit instable, et qui évidemment n'était pas maître de sa raison, offrait maintenant au jeune prince de Valachie que les Turcs venaient de nommer un puissant secours de haïdouques hongrois, pourvu qu'il le dédommage de l'absurde expédition qu'il avait entreprise. Puis, comme pareille proposition ne pouvait pas être discutée, il revenait en Transylvanie au commencement de mars, laissant de l'autre côté des montagnes Gabriel Bethlen et le ban Jean de Lugoj, pour sortir à la rencontre de l'homme du Sultan<sup>4</sup>. L'état d'esprit d'Imreffy, qui était l'auteur moral de ce coup, peut être observé dans sa déclaration du mois d'avril: Moldavie et Valachie doivent être annexées, car Radu Mihnea, de nouveau nommé, n'est qu'un simple « serviteur », qu'on peut mettre dehors aussitôt. « Si nous pouvions regagner l'ancienne frontière de la nation hongroise<sup>5</sup>! »

<sup>1</sup> *Tört. Lapok*, I, pp. 690—691; Motogna, loc. cit., pp. 79—81. D'après un autre informateur, Gabriel aurait voulu établir en Valachie son frère; Veress, loc. cit., VIII, pp. 128—131. Ses lettres de Târgoviște, des 9 et 15 février, de Bucarest; *ibid.*, nos 102, 104—105.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., n° 106.

<sup>3</sup> Motogna, loc. cit., p. 81. Imreffy, le meilleur ami de Gabriel, attendait déjà l'arrivée du drapeau de confirmation de la part des Turcs; Veress, ouvr. cit., VIII, nos 100, 103.

<sup>4</sup> Mémoires transylvains, dans Șincai, dans Trauschenfels (p. 253), dans *Quellen*, IV, p. 45.

<sup>5</sup> Veress, loc. cit., 19 avril 1911.

Aussitôt, les Impériaux exploitèrent l'énorme erreur commise. César Gallo, ancienne connaissance de Radu Șerban, alla le voir et conclut en Moldavie, où celui-ci s'était retiré, à Roman, dans le camp où il se trouvait avec Constantin Movilă, réunis par une coalition roumaine, un traité secret (20 février 1611)<sup>1</sup>. La convention, qui prévoyait une étroite collaboration militaire, était connue et approuvée à Vienne au mois de mai suivant<sup>2</sup>.

Constantin et Radu, mentionnant aussi les intentions qu'ils ont contre les Turcs et leur entente avec les Persans même, pressaient, par le moyen de Pierre l'Arménien, le départ d'une expédition de revanche<sup>3</sup>. Au mois de mai, une puissante armée, dans laquelle les Moldaves, les fidèles de Radu se réunissaient aux Cosaques et aux meilleurs éléments polonais, se dirigea vers la frontière de Valachie pour rétablir le prince qui en avait été chassé<sup>4</sup>. Des réfugiés hongrois, Kendy à leur tête, avaient aussi travaillé pour la former. Aussitôt, Radu Mihnea s'enfuyait vers Giurgiu, sans avoir essayé de résister.

Maintenant, la Transylvanie, foulée aux pieds par la fureur sauvage de Báthory, envoya, les Saxons de Brașov parmi les premiers, des délégués auprès de Radu Șerban pour lui demander d'accourir et les délivrer eux-mêmes. Donc, le prince assoiffé de vengeance répéta sa première expédition transylvaine. Ayant repoussé l'avant-garde commandée par Albert Nagy, il passa, non pas par les défilés connus et qui étaient maintenant bien gardés, mais par des sentiers que connaissaient seulement les pâtres, et il put faire passer ainsi non seulement ses boïars à cheval et les paysans qui s'étaient rassemblés sous ses drapeaux, mais aussi les troupes de cavalerie pesante des Polonais, de beaucoup supérieurs aux haïdouques et aux Turcs dont le prince de Transylvanie se montrait si sûr.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 429—432, nos CCCLXVI—CCCLXVII. Pour Radu, à Roman et à Suceava, Veress, loc. cit., nos 107, 110, 111, 112, 159.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și Doc.*, IV, p. LXXXIX, note 2 (informations inédites).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 144 et suiv.

<sup>4</sup> Le 19 juin, elle était à Buzău; Veress, loc. cit., n° 131.

Arrivé près de la frontière, Gabriel Báthory apprit que les siens avaient été surpris et massacrés par un ennemi qu'ils croyaient encore bien loin au-delà de la montagne. Il voulut à peine croire à ce qu'on lui avait rapporté, et menaça l'estafette de lui faire « arracher la peau », si ce n'est pas vrai. Bien que fatigués et affamés, les soldats de Radu durent accepter donc un combat que pressait furieusement la colère du prince ennemi.

Radu cacha les cuirassiers polonais, qu'il appelle « joïmirs à cheval », près de la fabrique de papier. Les bourgeois de Braşov, en pleine révolte maintenant, Weiss et Jean Benckner à leur tête, avaient fourni à Radu quelques petits canons.

Les Roumains furent d'abord repoussés, d'après le témoignage d'un Saxon qui a assisté au combat, jusque dans les fossés de la ville, tellement avait été furieuse l'attaque, conduite par Báthory lui-même. Celui-ci pouvait croire qu'il avait gagné la bataille, lorsque, à la lumière claire du soleil de juin, pendant cette journée chaude de la fête de St-Pierre, on vit briller les cuirasses de la cavalerie polonaise.

Les munitions étant épuisées dans l'armée transylvaine, les Szekler, tout disposés à abandonner celui qu'ils sentaient être leur ennemi, eux dont toute la tradition était opposée aux Báthory, s'enfuirent. Aussitôt les Roumains sortirent de nouveau pour combattre, d'un grand élan, qui dispersa aussitôt l'ennemi (9 juillet). Sur le champ de bataille, couvert des armes qu'on avait jetées, était resté aussi Georges Raţ et le mauvais conseiller Imreffy; les nobles prisonniers, nombreux, furent ensuite massacrés. Tant de corps furent recueillis qu'on put parler de « 12.000 » morts. Báthory, qui s'était recouvert d'une peau de tigre et portait des ailes d'aigle au casque, comme un nouvel Alexandre-le-Grand, put à peine sauver sa vie.

Cette fois aussi, le même sentiment d'humilité chrétienne est manifesté par les vainqueurs. La chronique que nous avons citée pour l'autre bataille de Braşov, victorieuse aussi, consigne: « Là Dieu accorda la victoire sur l'ennemi, le prince Báthory Gábor, et beaucoup furent tués par l'armée princière, et on fit de leurs corps un grand monticule dans

cette plaine de Braşov. Et Báthory Gábor, fuyant, perdit le bonnet qui recouvrait sa tête et, caché comme un chien, à peine échappa-t-il à sa grande honte, et les plumes nombreuses qu'il portait sur sa tête ne lui servirent à rien jusqu'à ce qu'il s'échappa et se renferma à Sibiiu. Car c'est Dieu seul qui l'avait châtié <sup>1</sup>. » Et le prince lui-même, d'après un témoignage étranger, se prononça ainsi : « Dieu qui est aux cieux a donné ceci : je suis trop faible pour l'avoir accompli ».

De son côté, Gabriel Bethlen, un futur prince de Transylvanie, pouvait écrire, tout en défendant la bravoure, plus ou moins réelle, des siens : « Combien avons-nous été couverts de honte et battus par Dieu pour notre orgueil et nos péchés, il n'est plus nécessaire de te l'écrire » <sup>2</sup>.

Si, en ce moment, étaient arrivés les haïdouques de Sigismond Forgách, la Transylvanie serait revenue à l'empereur. Mais les Impériaux laissèrent Radu, qui avait perdu toute une semaine, se reposant près de Braşov, assiéger à lui seul, sans avoir les moyens nécessaires, Sibiiu <sup>3</sup>. Ils craignaient, ainsi que le déclare Forgách, que « Radu ne devienne pas lui-même maître du pays » <sup>4</sup>, mais, celui-ci assurait qu'il ne pense pas à une pareille situation <sup>5</sup>. Du temps fut perdu aussi pour la conquête des villes de Cluj, Alba-Julia, Sas-Sebeş. Mais Sibiiu résistait encore, et les haïdouques passèrent à leur maître hongrois, de même que Nagy et Bethlen, qui, au commencement, s'étaient soumis aux Impériaux.

Radu et Forgách convoquèrent une Diète à Cincul-Mare <sup>6</sup>, à Mediaş <sup>7</sup>. Mais maintenant, au commencement du mois d'août, aucun des deux associés n'avait une vraie armée, alors

<sup>1</sup> Chronique du pays.

<sup>2</sup> Motogna, loc. cit., p. 82. Voy. aussi les pages suivantes. Une lettre de Bethlen aussi, *ibid.*, pp. 88—89.

<sup>3</sup> Surtout d'après le récit de Michel Seybriger, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 122 et suiv; aussi la lettre de Nicolas Sennyei; *ibid.*, p. 154 et suiv. Le bulletin de victoire de Radu (14 juillet). Veress, loc. cit., n° 143.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. xciv, note 4.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. xcv, note 2.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., n° 151.

<sup>7</sup> Iorga, *Doc. Tr.ans.*, II, pp. 849—850, n° MDCC.

que Báthory s'en était refait une <sup>1</sup>. Et il était en train de gagner ses villes. Enfin des Turcs appartenant à Radu Mihnea, restitué sur son trône, pénétraient jusqu'à Prejmer, près de Braşov. On en arriva à ce point que ces deux restes d'armées, dont l'une avait gagné une victoire complète, durent se retirer par le défilé de Rucăr en Valachie, s'ouvrir un chemin à travers les Tatars, qui essaïaient de tous côtés, et, leur ayant échappé sur la frontière moldave (29 septembre), ils les retrouvèrent à Bacău, où la belle cavalerie polonaise périt dans une bataille perdue.

Dorénavant, Radu et Forgách se séparèrent. Le premier prit, avec sa femme, dont lui était née, à ce moment même, une fille, Hélène, — qui sera la mère de la splendide génération des Cantacuzènes après 1630 —, le chemin de la Pologne <sup>2</sup>, et de là celui de Vienne. Quant au commandant impérial, il dut passer, aux premiers jours de l'hiver, par le défilé du Nord moldave, à Cârlibaba, pour arriver, avec ce qu'il avait pu sauver, dans le Maramourèche, où cependant le comte roumain, Pierre Pogan, était un partisan de Gabriel Báthory <sup>3</sup>. Quant à l'associé moldave du Radu, dont on comprend la situation difficile, il envoyait, en octobre de cette année terrible, au roi de Pologne Nistor Ureche et Constantin Bucioc, s'adressant aussi, à cette occasion, au chancelier de Lithuanie <sup>4</sup>, Léon Sapieha. Gabriel Báthory pouvait se vanter, pendant ce mois d'octobre, que les deux commandants sont partis, après avoir rencontré les Tatars, ayant un seul cheval dans toute leur armée <sup>5</sup>. De fait, lui-même avait dû, malgré le concours des Turcs, quitter la place sous Braşov <sup>6</sup>.

Radu Mihnea, le nouveau prince de Valachie, était maintenant un homme formé, et les longues années qu'il avait passées

<sup>1</sup> Un ordre de lui, plein d'optimisme; Veress, loc. cit., p. 157, n° XIX.

<sup>2</sup> Il est à Makovica le 7 novembre; *ibid.*, n° 167.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>4</sup> Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 29, n° 28.

<sup>5</sup> Motogna, loc. cit., p. 86. Cf. Veress, loc. cit., nos 158—159 (lettres de Constantin), 161 (lettre de Radu, de Suceava), 164 (de Forgách); cf. *ibid.*, nos 167, 176, 215—216.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., n° 178.

en Occident lui avaient appris beaucoup de choses, ses malheurs encore plus, ainsi que sa vie toujours agitée et son attente, si douloureuse. Dans son pays d'origine, il ne trouva pas beaucoup d'amis : le fils du « Turc » était considéré lui-même comme Turc, et on s'était préparé à le détruire<sup>1</sup>. Il put cependant se garantir du côté de la Moldavie par l'expulsion du jeune Constantin Movilă, qui, dans ces circonstances difficiles de 1611, s'était comporté comme un bon guerrier et un ami loyal. Étienne, fils de Tomşa, — mais il faut observer que depuis la mort de son prétendu père plus d'un demi-siècle s'était passé —, qui l'avait remplacé, était venu à Constantinople après avoir passé quelque temps dans l'Empire, où il avait été retenu, puis dans les Pyrénées, sous la forteresse de Jaca, et avait été enfin employé par les Turcs dans leur guerre de Perse<sup>2</sup>. Une tradition le met en rapports avec tel village du district de Suceava, et le chroniqueur moldave Miron Costin, qui avait été staroste sur la frontière valaque, assure qu'il était « un Moldave authentique, originaire du village de Oteşti, dans la vallée du Răcătău, appartenant à ce district de Putna<sup>3</sup> ». Le second Tomşa avait été établi par le pacha de Timișoara, devant lequel Constantin avait dû se retirer, mais non sans la décision de revenir à tout prix.

Le jeune Movilă s'y prépara, s'adressant à tous ceux qui avaient un compte à régler avec la Transylvanie et avec les Turcs, d'Étienne Kendy à l'autre Radu, qui, lui-même brûlé par le désir de revenir, avait pu, après avoir adressé beaucoup de requêtes à l'empereur, quitter son premier abri en pays impérial, à Tyrnau<sup>4</sup>, pour s'établir à Vienne. Il ne devait jamais en sortir, malgré ses pétitions incessantes, malgré les reproches justifiés qu'il adressait à ses anciens protecteurs, et ses chaleureux espoirs, malgré enfin les liens qu'il avait conservés avec ses boïars, qui l'appelaient contre un prince d'origine et de penchant turcs, qui se servait de Turcs et

<sup>1</sup> *Ibid.*, nos 182, 186.

<sup>2</sup> Voy. plus haut et Odobescu-Tocilescu, loc. cit., p. 140, n° CCXVIII; Michel Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, Paris, 1677, p. 765

<sup>3</sup> Kogălniceanu, *Letopiseși*, I, p. 261.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., p. 216, n° 171; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 163 et suiv.

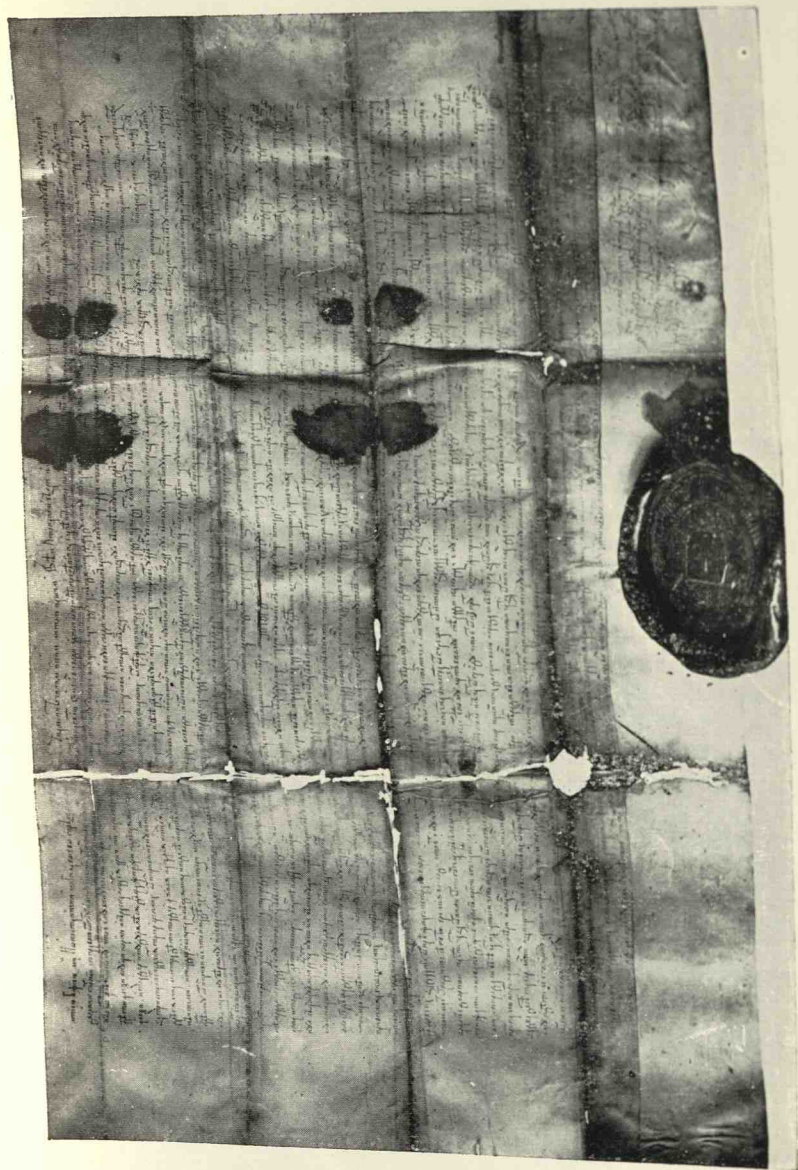


Fig. 59. — Acte de donation de Constantin Movilă, prince de Moldavie.

entretenait des frères et des sœurs turcs, quitte à les faire baptiser en secret et enfermer, au moins les hommes, dans un couvent<sup>1</sup>. En janvier 1612, Constantin se montrait tout préparé à se jeter contre « cet inconnu et de lignée pauvre, qui avait prétendu être né de je ne sais quelle famille de prince »<sup>2</sup>. En juillet, il avait, sinon le contingent important de ses beaux-frères, qui l'avaient soutenu jusque là, au moins une petite armée en propre, dans laquelle se trouvaient des Polonais d'Étienne Potocki à côté de Cosaques et de Tatars, commandés par ce Cantémir, le mirza rebelle qui venait de se lever dans le Boudchak<sup>3</sup>. Mais la bataille de Cornul-lui-Sas, sur le Pruth, près de Ștefănești (19 juin 1612), fut un désastre pour Potocki, qui resta prisonnier, et pour Constantin, qui, pris par un Tatar et mené par lui en esclavage, se noya dans le Dniestr<sup>4</sup>. La victoire avait été gagnée aussi par Mârzea et d'autres anciens capitaines de Michel<sup>5</sup>. La fleur du parti polonais des Movilă y était tombée: le jeune Basile Stroici, Balica, le fondateur du couvent de Frumoasa, un parent grec, Chiriță le Paléologue, qui avait épousé une femme de cette même famille, un stolnic Miron<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, dans *Scrisori de boieri, Scrisori de Domni*, 3-ème éd., 1932, pp. 49—50, n° xxxv; Hurmuzaki, IV, pp. 479—480, n°s cccxcix—cccxcx (des boiers du second ordre). Pendant tout ce temps, des interventions du Radu auprès des Impériaux.

<sup>2</sup> *Conv. Lit.*, 1900, pp. 272—273. Voy. aussi Veress, loc. cit., p. 204, n° 187.

<sup>3</sup> D'après Bielowski et Malinowski-Przedziecki, *Sources de l'histoire de Pologne*, Wilno, 1843, pp. 89—91, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. ci—cii.

<sup>4</sup> Hasdeu, *Arch. Ist.*, III, p. 51 et suiv.; Iorga, *Călători, ambasadori și misionari*, dans le *Bul. Soc. Geogr.*; Ștefan Orășanu, *Cronicarii moldoveni* (extrait des *Conv. Lit.*), p. 49 et note 4. Cf. Baudier, ouvr. cité, pp. 764, 776—778.

<sup>5</sup> Miron Costin, p. 263, qui cite aussi Góczy et Ráczy (« Geția și Racia »), mais ceux-ci n'étaient certainement pas là.

<sup>6</sup> Voy. aussi Élie Minea, *O inovație juridică a lui Miron Barnovschi*, dans les *Cercetări istorice*, p. 4, note 4. Lettre d'installation de Tomșa (janvier 1612), Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1205—1206, n° cclxii. — Cependant, Étienne Tomșa donne, le 10 décembre 1613, un privilège de commerce aux sujets de Pologne, fût-ce même des Russes, des Arméniens, des Juifs, mais ils suivront seulement « les chemins de Cernăuți, de Hotin et de Soroca »; *Dziennik literacki*, 1862, n° 86, p. 688; Iorga, *Doamna lui Ieremia-Vodă*, p. 1073, n° xvii. — Un autre Balica, originaire « de la famille des Buzescu »; Zotta, *Inchinare lui N. Iorga*, p. 436, note 8.



Radu Mihnea aura eu aussi sa part dans cette catastrophe. Il avait commencé une politique qu'il conduisait personnellement avec habileté et dignité. On le voit conclure un traité avec les gens de Braşov : il est rédigé en roumain <sup>1</sup>. A l'égard des boïars, il fut, dès le commencement, dur, et ainsi, pour un acte de trahison, « pour que d'autres boïars aussi ne soient plus traîtres à leur prince » <sup>2</sup>, furent tués le stolnic Bărcan de Merişani, dans le district d'Argeş, l'ancien prétendant Michel le chambellan, l'échanson Stanciu ; le mouvement s'était produit surtout contre les Grecs dont était entouré Radu.

Tomşa, qui épousa, à un âge avancé, la fille d'un riche marchand grec <sup>3</sup>, commença, de son côté, un règne particulièrement cruel, faisant massacrer la noblesse, qui, depuis longtemps, ne savait plus obéir. Il avait encore à se débarrasser de la passion dominatrice de la princesse Élisabeth, veuve de Jérémie, qui gardait encore deux enfants à sacrifier, fût-ce même dans un combat ouvert contre les Turcs. Mais ce n'était pas sur lui que se dirigeaient les regards de ceux qu'intéressaient les affaires de cette chrétienté vassale, tendant, de plus en plus, vers une forte liberté. Le règne capricieux du prince téméraire de la Transylvanie était lui-même sur sa fin.

Les Turcs l'avaient déjà abandonné, et, en Transylvanie même, aux anciens mécontents s'était ajouté l'appétit de régner de son représentant à la Porte, André Göczy <sup>4</sup>. Gabriel Băthory reçut, dès 1612, l'ordre turc de quitter le pays, et le prince de Valachie, qui avait une certaine autorité, car « il avait été élevé à la Cour de l'empereur et s'était nourri de son pain », lui conseillait de ne pas tenter une résistance, qui serait impossible. « Je crois qu'il vaudrait mieux que Ta Seigneurie se retire devant les armées du puissant empereur, et beaucoup de choses resteraient en suspens jusqu'à ce que

<sup>1</sup> Iorga, *Socotelile Braşovului*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXI, pp. 23—24 (= 131—132).

<sup>2</sup> Chronique du pays.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., n° 186.

<sup>4</sup> Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. CII et suiv.

Ta Seigneurie et nous arrivions à rendre la Porte plus gracieuse, et alors tu pourrais revenir sur Ton trône »<sup>1</sup>. Aussitôt après, le 12 septembre, Radu concluait ce traité avec Braşov, considérée comme une ville libre par suite de sa révolte dont il a été question plus haut. Il prévoyait : aide réciproque, abri pour le prince en cas de malheur, communication des informations de tous côtés, aussi celles qui viendraient de Radu Şerban, et la faculté de comprendre dans ce pacte le futur prince de Transylvanie<sup>2</sup>. Mais on envoyait des troupes valaques à Göczy, sans pouvoir ou vouloir le soutenir de fait, car Radu négociera, par son postelnic Bernard Borisi, à Constantinople en faveur de Gabriel<sup>3</sup>. Celui-ci avait réussi à s'entendre aussi avec les Impériaux, et une Diète se déclara solidaire avec lui, mais aux intrigues incessantes que tramait à la Porte Bethlen, qui voulait le trône, s'ajoutèrent contre Gabriel ses propres prétentions impérieuses, qui indignèrent les Turcs. Il voulait les forteresses du Banat, la réduction du tribut à 15.000 ducats, avec l'exemption pour quinze ans, le paiement par la Porte d'une armée permanente de 30.000 haïdouques.

La réponse fut, en 1613, sa déposition. Jusque là, le lieutenant du grand vizir, un Géorgien, avait toléré cette attitude, mais, maintenant, un nouveau et énergique grand ministre de l'Empire n'était guère disposé à le faire. Donc, au mois de juillet, après que le décret de destitution avait été envoyé, le pacha de Kanizsa apparaissait aux frontières de la Transylvanie, demandant à Báthory de payer aussitôt le tribut restant, de rétablir les Saxons dans leurs droits et d'accorder le pardon à Bethlen, qui avait déjà, de fait, obtenu la succession d'un maître dont il ne voulait plus depuis longtemps, et contre lequel il avait combattu de toutes ses forces; un Magyar renégat, devenu pacha d'Otchakov sur le Dniépr, Magia-roglou, autre fou, qui s'enivrait dans des banquets pour agiter son sabre au-dessus des têtes de ses amis, devait concourir

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. cv, note 2.

<sup>2</sup> Voy. plus haut.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, IV, pp. 493—494, n° ccccxiii.

à cette expulsion, s'étant réuni au khan Chahin. Pour la première fois après l'époque déjà lointaine d'Alexandre Lăpușneanu et de Petrașcu-le-Bon, les princes roumains reçurent l'ordre de passer la frontière transylvaine avec leurs troupes.

Ils tardèrent cependant, car Étienne craignait les Polonais, qui occupaient Hotin et abritaient ses ennemis, Ureche, Bucioc, et Radu croyait qu'on pourrait encore sauver même un homme qui cependant avait tant agi contre sa propre situation. De fait, élevé en Occident, entouré aussi d'étrangers qu'il avait amenés avec lui, il n'avait pas le même sentiment d'inimitié à l'égard de l'aristocratie hongroise de la Transylvanie, qui continuait à considérer avec mépris, jusqu'à la personne du prince, les Roumains: depuis peu, Thomas Borsos, ambassadeur de Gabriel à la Porte, qui avait été bien reçu par Radu, traitait cette façon de recevoir comme « digne d'un Tzigane » et décrivait Târgoviște comme une ville « d'un vilain style roumain, vraie collection d'abris de cochons », tels qu'il y en avait eu en Transylvanie jadis<sup>1</sup>. L'épopée de gloire d'un Michel-le-Brave était totalement étrangère au fils de Mihnea, bien que peu à peu il fût saisi lui-même par le même instinct, lui imposant les mêmes tendances.

Cependant, l'invasion que Báthory, dans son optimisme, montrait pouvoir mépriser, se produisit. Il croyait peut-être que ces contingents roumains n'auront que la valeur du groupe, facile à disperser, des mercenaires, recueillis un peu partout, de Radu Șerban en 1611 ou de ces quelques groupes de boïars qui ne conservaient plus les belles traditions de l'époque de Michel, à côté de la poussée tumultueuse, mais sans discipline, des paysans, mais les Hongrois, qui retrouvaient devant eux les Roumains odieux, virent paraître les 4.000 hommes bien armés d'Étienne Tomșa, qui s'était créé, d'après ses souvenirs occidentaux, une imposante garde de cavaliers vêtus de rouge, conservant aussi Mârzea et les siens, établis près de Jassy, et avait élevé des boïars guerriers, comme le trésorier Boul, comme le postelnic Ciolpan, comme le capitaine Bel-

<sup>1</sup> Kemény et Kovács, *Erdélyország történeti tára*, II, pp. 234—235.

diman, et, à côté, aussi les 5.000 soldats, vêtus de bleu, du prince de Valachie. Il y avait aussi le prétendant Marc, qui, étant données ses ambitions, marchait séparément <sup>1</sup>.

Les deux armées roumaines travaillaient à côté, mais solidairement. Ali Magiaroglou lui-même, écrivant ses ordres en roumain et dans une forme populaire, employant des locutions du terroir, donnait un caractère général roumain à l'expédition <sup>2</sup>. Liés à la politique turque, l'un et l'autre, les deux princes échangèrent des visites et ils prirent part solennellement à l'office divin dans l'église roumaine de Braşov.

Mais Báthory se retirait devant cette multitude d'ennemis. Qui n'avait-il imploré dans son désespoir ! Le Palatin de cette Hongrie impériale, qu'il avait rêvé d'ajouter à ses États sur les traces de Bocskai, et Radu Şerban, l'ancien ennemi, lui-même. L'orgueil invincible du dernier des Báthory l'avait fait cependant proposer à ce dernier une alliance honteuse, comprenant le même lien de vassalité et, à côté d'un paiement pour sa réinstallation, supputée à 50.000 ducats, aussi un tribut, et même plus élevé que celui que le Valaque envoyait aux Turcs. L'ancien prince était donc mieux disposé à recevoir des Impériaux tout ce qu'il lui faut comme hommes et argent pour pouvoir jouer le rôle de Michel-le-Brave en 1601 <sup>3</sup>.

Un dernier défi amena le prince déposé à ordonner aux Turcs de sortir aussitôt, se retirant jusqu'à Timişoara, de ses possessions. Puis il se cacha à Oradea-Mare, dont il s'était saisi, pour négocier de là avec ses ennemis. C'est dans cette ville qu'il finit ses jours, par l'épée de ses haïdouques, ces bandits dont il avait cru pouvoir former une véritable armée, capable de combattre fidèlement. Une Diète, réunie le 23 octobre, donna le pouvoir suprême à Bethlen.

---

<sup>1</sup> Pour ses rapports avec les Impériaux, Hurmuzaki, IV, p. 474, n° cccc; p. 483, n° ccccxiv. Voy. aussi l'étude minutieuse de M. Ciuntu, dans la *Rev. Ist.*, octobre—décembre 1937.

<sup>2</sup> Iorga, *Braşovul şi Românii*, p. 286 et suiv.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, IV, p. 485 et suiv., surtout pp. 494—496, n° ccccxxiv; pp. 497—498, n° ccccxxvi; pp. 505—506, n° ccccxxxii; pp. 509—510, n° ccccxxxvi; p. 517.

## CHAPITRE II

### UNE DACIE DE PARITÉ

Mal apprécié au commencement, le nouveau prince de Transylvanie, Gabriel Bethlen, avait de grandes quantités, qui se manifestèrent peu à peu.

Il était lui aussi un « brave », qui avait combattu à Lipova et ailleurs <sup>1</sup>, et nous avons vu dans quels termes il parlait de la bravoure malheureuse témoignée par ses Hongrois dans le combat de 1611. A cette occasion, il avait manifesté de bons sentiments pour la chrétienté, craignant que Báthory, menacé, ne se jette entre les bras des Turcs, desquels maintenant lui-même, Bethlen, recevait le pouvoir. Il était poursuivi par l'idée qu'une catastrophe pourrait se produire, par laquelle se serait perdu aussi le reste d'indépendance que conservaient les pays roumains, qu'il sentait si étroitement reliés à sa Transylvanie. Et l'appel qu'il adressait à un ami finissait par ce cri de noble patriotisme: « Ne perdons pas cette patrie, car il serait au moins difficile d'en trouver une autre. Nous sommes des hommes fatigués, et de grandes vagues continuent à nous frapper. Je ne vais plus en pays turc; plutôt mourir ici, dans mon pays ». Il pensait aussi à « l'honneur dont devrait jouir chez les Allemands la nation hongroise ». Il avait à cœur cette « nation hongroise », et il continua à garder jusqu'au bout ce sentiment. Ainsi, il aurait voulu avoir à côté de lui aussi « les seigneurs du pays hongrois », c'est-à-dire la Hongrie Supérieure, soumise à l'empereur <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., n° 180.

<sup>2</sup> Motogna, loc. cit., pp. 83—85.

Devant la victoire à laquelle il avait collaboré de force, le Moldave Étienne Tomşa, qui connaissait le monde, voyait clairement le danger qui se dessine pour les trois pays: tributs accrus, réquisitions incessantes de provisions et, au bout, établissement de beglerbeks sur la rive gauche du Danube. Il regrettait l'époque où l'empereur chrétien, avec lequel il avait eu jadis des rapports, était le maître sur le territoire qui appartenait maintenant à ce Bethlen, qu'il ne sentait pas sûr. « Tant que l'empereur des Roumains a eu sa main en Transylvanie, nous n'avons pas été exposés aux mêmes dangers ». Il en arrivait à l'idée que Radu Şerban, un « brave », comme il l'était certainement lui-même, alors que le « Vénitien » fils de Mihnea n'aurait jamais pu l'être, aurait dû être établi à Târgovişte, et, ensemble, qui sait ce qu'ils auraient pu faire pour la chrétienté<sup>1</sup>!

Lorsque, en 1614, le pacha Skender, commandant à l'Est de la Moldavie, apparaît en Valachie, pour passer en Transylvanie et vérifier si, en effet, la paix de son empereur était parfaite, sans aucune immixtion des Impériaux, avec un nouveau candidat, ce Gaspard Becheş, d'origine roumaine, un frisson dut passer par les cœurs des deux princes roumains<sup>2</sup>. Les Turcs étaient, depuis quelque temps, trop habitués à ces voyages en masse par ces régions si séduisantes pour eux! Et, peut-être, dans les capitales roumaines, avait-on déjà saisi ce qui se préparait dans l'âme de la nouvelle génération à Constantinople, totalement différente de celle de Mourad et de Mahomed III, car elle croyait que l'Empire peut être refait par la guerre. Cette génération, empêchée, par une paix récente et favorable, de partir contre les Habsbourg, devait se retourner, à la première provocation nouvelle, contre les Polonais, qui, depuis vingt ans, sous le masque d'une confirmation de la paix, s'étaient tant permis en Moldavie, de même qu'en Valachie même. Ahmed I-er, un des fils, très jeunes, de Mohammed, vivait encore, mais, lorsqu'il disparut en 1617, et il eut comme successeur, pour une année seulement, un autre,

<sup>1</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CXIII—CXIV et p. CXIII, note 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. CXIV—CXV.

écarté pour son incapacité, par le même élan vers l'action de ses contemporains un troisième frère, Osman, prit les rênes du pouvoir, avec la décision nette de revenir aux jours glorieux que paraissait prédire son nom même, qui était celui de l'ancien conquérant et fondateur de la dynastie.

Pour le moment, tandis que Radu réussissait à gagner les boïars, au commencement si peu favorables à son égard, mais peu des leurs étaient restés dans une opposition décidée, adressant leurs appels touchants vers le prince chrétien exilé, qui vivait encore dans leurs cœurs, mais sera condamné à finir dans l'immobilité par la lâcheté de l'empereur<sup>1</sup>, le Moldave Étienne, que Kendy, resté irréconciliable au-delà des frontières, voulait remplacer par le fils de Siméon, Gabriel, — alors que d'autres pensaient à Nicolas Petrașcu et à Marc —, découvrait des complots et faisait impitoyablement tomber les têtes.

Car, pendant l'automne de l'année 1615, on avait en effet essayé non pas une révolte contre lui, mais une espèce de décision du pays, qui s'attribuait maintenant le droit de changer les princes. Même ceux qui avaient entouré jusque là ce dur maître, Boul, Beldiman, Bărboiu Sturdza, se réunirent eux-mêmes aux mécontents. Les mercenaires dépendant de Mârzea, sur la fidélité desquels s'appuyait ce règne militaire, promirent aussi leur concours, sans avoir su quel est le remplaçant qu'avaient à leur disposition les conspirateurs. Rassemblés dans le camp de Cucuteni, près de Jassy, ils intimèrent à Étienne Tomșa de « quitter tranquillement le trône, car personne ne peut plus tolérer un règne marqué par tant de sang versé ».

D'abord désorienté, le prince corrompt les trabants, ses *dărăbani*, et offrir de payer ceux parmi les habitants de Jassy qui viendraient sous ses drapeaux : « des serviteurs de marchands et des hommes de rien », auxquels s'ajoutèrent les paysans à cheval, qui venaient habituellement pour subir une inspection, comme dans l'ancien Făgăraș de Mircea I-er, arrivant surtout de la Moldavie Méridionale. Mais le vieux

<sup>1</sup> Voy. aussi ses pétitions dans Hurmuzaki, IV.

prince savait ce que c'est que la guerre, et donc, entre le Puits de Păcurar et les vignes des collines, dans le voisinage de Jassy, une double bataille fut livrée, où il gagna la victoire. Bărboiu, qui lui-même avait fondé une grande et belle église, fut empalé, et avec lui périt son fils, de sorte que toute la lignée s'éteignit; d'autres aussi, parmi ceux « à la tête grosse », expièrent, les principaux conspirateurs pouvant seuls s'échapper en Valachie <sup>1</sup>.

Une lettre de Bethlen contient la même nouvelle de la victoire remportée par le cruel prince sur les boïars, et elle ajoute la liste des actes de cruauté, même à l'égard de femmes enceintes, par lesquels Tomşa racheta le moment d'apeurement qu'il avait eu devant la révolte <sup>2</sup>.

La garde permanente que faisait le pacha Skender était en rapport avec ces mouvements, et il représentait un vrai front avec les princes roumains pour conserver une situation menacée de plusieurs côtés <sup>3</sup>. Tomşa était allé jusqu'à Bender, en 1614, pour s'entendre avec le khan <sup>4</sup> contre une tentative polonaise, mais aussi à cause des nouvelles querelles entre les Tatars eux-mêmes. On parlait alors de son armée, qui se serait élevée jusqu'à « 20.000 » hommes, avec six ou sept canons <sup>5</sup>.

Car on croyait que l'empereur, faisant traîner expressément les négociations peu sincères avec ce « renard » qui avait remplacé en Transylvanie le « loup » de jadis, enverra des troupes au-delà de la Tisa, employant aussi Radu Şerban, qui, visant son retour, écrivait aussi au pacha de Bude, Ali, un ennemi de Bethlen <sup>6</sup>. On aurait établi comme prince de

<sup>1</sup> Miron Costin, loc. cit.; lettre de Bethlen, 30 octobre, dans Szilágyi, *Bethlen Gábor fejedelem kiadatlan politikai levele*, Budapest, 1879, pp. 29—30; Iorga, *Soc. Braşovului*, années 1615—1616; cf. aussi les informations polonaises dans Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. cxvi, note 1.

<sup>2</sup> Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XI, pp. 83—84.

<sup>3</sup> Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. cxvi, note 3. Cf. aussi *ibid.*, p. cxvii, note 3; Veress, loc. cit., IX, nos 45—46.

<sup>4</sup> *Ibid.*, nos 16—20.

<sup>5</sup> *Ibid.*, n° 21. Retour à Jassy, *ibid.*, n° 24.

<sup>6</sup> Lettre de Thurzó adressée à lui en faveur de Radu Şerban; *ibid.*, n° 43.



Transylvanie Homonnay, avec lequel le réfugié roumain<sup>1</sup> était dans les rapports les plus étroits<sup>2</sup>, ainsi que les avaient eus aussi Gabriel Movilă<sup>3</sup> et la veuve de Jérémie. Il était question d'un changement en Valachie, pareil à la tentative qui s'était effondrée en Moldavie, mais pas par une révolte armée ou par une conspiration des boïars: par le moyen, plus commode, de l'assassinat<sup>4</sup>.

Plus tard, en automne, se produisit l'invasion polonaise, qui avait été préparée par Élisabeth Movilă pour son fils, le petit Alexandre, Alexăndrel<sup>5</sup>.

Cette fois, comme Potocki était encore prisonnier chez les Turcs, — et tout un roman français a été rédigé autour de cette captivité et des relations romantiques avec sa femme, la princesse, restée chez elle<sup>6</sup> —, ceux qui amenaient les troupes étaient Wiszniewiecki et Korecki lui-même, et pas le hetman de Pologne, Stanislas Żolkiewski, qui avait devant lui l'exemple séduisant du grand Zamoyski. Dans cette armée, se trouvait aussi un certain nombre de Français aventurés à travers l'Orient<sup>7</sup>. Le 13 novembre, Étienne attendait, sur la rivière du Pruth, une attaque qu'il croyait pouvoir repousser, mais ceci ne l'empêcha pas de demander secours aux Szekler<sup>8</sup> et aux Tatars<sup>9</sup>. Bethlen, un peu offensé, admirait le courage de celui qui, malgré la ligue de 1613, n'avait pas voulu s'adresser directement à lui, ni au Valaque

<sup>1</sup> Engagement de certains boïars de son parti; *ibid.*, n° 41.

<sup>2</sup> Plaintes de Bethlen, *ibid.*, nos 30—33.

<sup>3</sup> *Ibid.*, nos 1, 4.

<sup>4</sup> *Ibid.*, n° 10. Plusieurs lettres de ces années adressées par Radu Șerban, *ibid.*, *passim*.

<sup>5</sup> Bethlen croit que celui qu'amenaient les Polonais aurait été Gabriel, fils de Siméon; *Török-Magyarköri Állam-Okmánytár*, I, à cette date. Voy. Motogna, dans la *Rev. ist.*, XI, p. 84. D'autres lettres de lui pour l'expédition, *ibid.*, p. 84 et suiv.

<sup>6</sup> Joppecourt-Baret, dans Papiu Ilarian, ouvr. cité, II; lettre du Suisse Alexandre, dans Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 52—55; chronique polonaise de Piasecki.

<sup>7</sup> Voy. Iorga, *La France en Orient*, dans la *Rev. hist. du S.—E. eur.*, 1936.

<sup>8</sup> Veress, loc. cit., n° 49; cf. n° précédent.

<sup>9</sup> *Ibid.*, n° 51.



Fig. 60. — Fresque de l'église de Sucevița, fondation des Movilă.

Radu, qui, il ne faut pas l'oublier, abritait chez lui les boïars compromis dans la récente rébellion. Cependant une lettre du prince de Moldavie, datée du camp près du Pruth, le 13 novembre, montre qu'il s'était déjà entendu pour être secouru par les Hongrois de Clément Beldy et François Mikó<sup>1</sup>.

Mais, dans le combat de Tătărani-Tăutești<sup>2</sup> (22 novembre), la cavalerie de Tomşa l'abandonna, les trabants capitulèrent et furent ensuite taillés en pièces par les Polonais<sup>3</sup>. Il dut s'enfuir à Brăila (décembre)<sup>4</sup>. Le nouveau prince Alexandre, un adolescent gouverné par sa mère, put donc s'établir à Jassy<sup>5</sup>.

Bientôt, pour cette Moldavie, déchirée elle aussi par les guerres civiles, se présentera un candidat, voulu par les Turcs qui vaincra, le Valaque Radu. Mais le tchaouch qui avait été envoyé dans cette région troublée n'apportait pas encore la déposition du vaincu, et, de cette façon, Boul, Sturdzea et Beldiman purent être arrachés de leur refuge en Valachie et livrés au prince considéré encore comme légitime; ils furent décapités<sup>6</sup>.

Mais bientôt se produisit le changement, qui prouva quelle place s'était gagnée dans la confiance de ses maîtres turcs celui qui, maintenant, plus fier encore que son voisin de Mol-

<sup>1</sup> Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XI, p. 85, n° IV.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Doamna lui Ieremia*, pp. 1063 et suiv., 1075—1076, n°s xxv et suiv.; Jules Peska, *Zółkiewski și expediția Doamnei Elisabeta Movilă în Moldova în anul 1615—1616*, dans la *Rev. Ist.*, XIV, et l'excellente étude de M. Aurèle H. Goliman, *Lupta decisivă dela Tătărani și capitularea darabănilor de-asupra Tăuteștilor*, Jassy 1935.

<sup>3</sup> Miron Costin, pp. 264—265.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., n° 53. Informations polonaises dans Bielowski, *Correspondance de Stanislas Zolkiewski*, pp. 236—238, 542—543; lettre de la princesse polonaise Élisabeth, dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, III, loc. cit. Pour la date, lettre de Korecki, *Tört. Tár*, 1880, pp. 487—488; cf. Iorga, *Acte și fragm.*, loc. cit., et, naturellement, Joppecourt-Baret.

<sup>5</sup> Nouvelles transylvaines sur les combats de 1615, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 862 et suiv. Bethlen se déclarait neutre, le 3 décembre, avec le regret de ne pas pouvoir amener une pacification; *ibid.*, pp. 864—865, n° MDCCXXVI. Son ambassadeur à l'armée de Radu; *ibid.*, pp. 865—866, n° MDCCXXVIII.

<sup>6</sup> Miron Costin, p. 265.

davie, lequel n'entendait demander aucun concours, ce prince Radu, dont la situation dès ce moment arrive à dépasser en prestige et même en puissance celle de Bethlen, qui, il ne faut pas l'oublier, avait fait tomber toutes les prétentions de domination au-delà des Carpathes de ses prédécesseurs sur le trône de Transylvanie.

Dès lors donc s'était élevé, par dessus la bravoure des autres, un sentiment de la situation même du prince, incorporé dans ce brillant Radu, qui ouvrait ainsi un nouveau chapitre dans l'histoire des Roumains.

Avant de l'ouvrir, il est nécessaire de poursuivre jusqu'à la fin les efforts, chez les Roumains de même que chez les Transylvains et les Polonais, chez les Turcs eux-mêmes, de cette « bravoure » qui mourait dans une dernière auréole d'aventure chèrement payée.

Les combats continuaient en Moldavie entre les gens d'Étienne Tomşa et l'armée des Movilă. Alexandre, c'est-à-dire son tuteur Nestor Ureche, dont le fils, Grégoire, futur narrateur des avatars de la Moldavie, était employé lui aussi pour des ambassades, faisait partir de tous côtés de lettres contenant des promesses et des certitudes. Il réussit au moins à isoler Étienne, qui fut, de nouveau, vaincu le 24 janvier 1616. Aidé par les nobles polonais, dont le chancelier se rappelait les anciennes relations avec cette dynastie des Movilă, et par Bethlen, qui intervenait à la Porte en faveur de ce nouveau règne, mais regrettait qu'Alexandre n'eût envoyé aux Turcs des délégués avec le tribut et avec des dons capables de le sauver<sup>1</sup>, enfin ayant aussi certaines accointances

<sup>1</sup> Lettre du 15 mars 1616; Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XI, pp. 85—87. Le 7 décembre 1615, il avait écrit au caïmacam qu'Étienne est intolérable à cause de ses terribles actes de cruauté, et il montrait encore une fois que lui-même n'a pas voulu demander de secours, pour que le pays n'en soit pas dévasté, gardant toute sa méfiance à l'égard des Tatars; *ibid.*, pp. 87—88. Cf. aussi Iorga, *Doamna lui Ieremia-Vodă*, p. 1041 et suiv. (aussi pour la mort de Wiszniewiecki, qu'on a cru avoir été provoquée par le poison mêlé à l'hostie), pp. 1063 et suiv., 1076—1077.

avec Radu <sup>1</sup> qui n'avait jamais pu tolérer ce dur voisin moldave, le second fils de Jérémie semblait pouvoir régner.

Mais le caïmacam continuait à être le protecteur du prince légitime de Moldavie. Au mois de mars, les Polonais prenaient avec eux Alexandre et repartaient vers la frontière. Cependant, un retour inattendu de leur part chassa pour quelques semaines Étienne, qui dut quitter même son abri de Buzău. Jusqu'au bout, il avait refusé, par orgueil, le concours des Transylvains <sup>2</sup>.

Skender-Pacha devait terminer une fois cette guerre, qui portait dommage au prestige même de la Porte. Il était appelé par Bethlen aussi, qui s'attendait à chaque moment à voir fondre sur lui Radu Șerban avec son rival, Homonnay. A peine put-il envoyer quelques haïdouques pour secourir cette Moldavie redevenue un moment polonaise <sup>3</sup>. Il avait échappé au danger par la retraite en Pologne de son rival homonyme, écœuré par les tergiversations des Habsbourg, qui ne pouvaient même pas lui payer régulièrement une humiliante pension de misère. Radu Mihnea ne participa pas à la grande expédition par laquelle devait être pacifiée définitivement, déracinant pour toujours la dynastie des Movilă, la Moldavie. Des forces transylvaines plus importantes arrivèrent, avec le chancelier du pays, Balthazar Kemény et Paul Rhédey, pour s'ajouter aux Valaques de Radu <sup>4</sup>. Bethlen lui-même s'était déjà préparé à venir en Moldavie <sup>5</sup>, mais les soucis

<sup>1</sup> Il est dans son camp de Buzău le 4 janvier 1616; Veress, loc. cit., n° 55. Il passe de là à Brăila; n° suivant. Voy. aussi n° 57 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n° 69; Iorga, *Doamna lui Ieremia-Vodă*, loc. cit.

<sup>3</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXXIV, note 4.

<sup>4</sup> Ordre de la part de Bethlen de rassembler les soldats des différents comtés; Veress, loc. cit., n° 71. On continuait à craindre Homonnay et Radu Șerban; *ibid.*, nos suivants. L'ancien prince était maintenant à Ungvár, avec son gendre, Nicolas Petrașcu, au mois de mai, rassemblant des haïdouques; *ibid.*, nos 75—79. Les Turcs démentaient qu'ils auraient voulu le rétablir; *ibid.*, nos 82—83, 91. Voy. aussi nos suivants.

<sup>5</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 868—869, n° MDCCXXXI. Sa lettre sur la victoire turque, du camp « au-delà de Brețc », *ibid.*, p. 869, n° MDCCXXXII. Il déclarait que, si cette victoire n'avait pas été remportée, il serait descendu jusqu'à Totruș.

qu'il continuait à avoir du côté de Homonnay l'auraient retenu chez lui.

Dans cette armée ne se trouvait plus, malgré les efforts désespérés de son impuissance, Étienne Tomşa, qui était tombé en même temps que son protecteur, le caïmacam. Les troupes destinées à chasser Alexandre firent partir les Polonais, qu'avait affaiblis la mort de Wiszniewiecki, attribuée au poison. Le chancelier de Pologne avait été contraint à rappeler les éléments mis au service d'une cause étrangère. Déjà un mouvement de retraite s'était prononcé, lorsque les Turcs de Skender se placèrent devant l'armée, diminuée, d'Alexandre, près du village de Dracşani, qui, en ce moment faisait partie du district, depuis lors supprimé, de Hârlău. Il n'y eut un vrai combat qu'au commencement. Puis Skender put se saisir facilement des chefs : la femme de Korecki, le frère de celle-ci, l'enfant Bogdan Movilă, les boïars qui entouraient le trône d'Alexandre, et même cette femme d'une grande énergie, qui avait défendu avec tant de hardiesse ses fils. Insultée dans son corps même par les Turcs, elle cria, devant ceux qui n'avaient pas su la défendre et qu'elle n'allait jamais revoir, devant être enfermée dans le harem d'un aga quelconque à Constantinople, ces terribles paroles de douleur et de reproche, qui n'ont pas été perdues : « Boïars, ô boïars, le païen m'a soumise aux dernières injures ». Elle coupa une natte de ses beaux cheveux châains, pour qu'au moins une partie de son corps se trouve à la place de sépulture de son mari et de son beau-frère, la fondation de Sucevița. Jusqu'aujourd'hui, cet ornement d'une beauté depuis longtemps transformée en poussière, mêlée à la lointaine terre étrangère, se conserve dans une boîte en or, au milieu de cette église aux si belles fresques (3 août) <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Miron Costin, p. 266. La date du combat est donnée par Bethlen; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 869, n° MDCCXXXII. Arrivée des prisonniers à Constantinople au mois d'octobre, pour subir des pressions destinées à les faire passer à l'Islam; Veress, loc. cit., n° 105; voy. Iorga, *Doamna lui Ieremia-Vodă*, pp. 1043—1047, et Marya Kastarska, dans la *Rev. hist. du S.—E. eur.*, 1936, pp. 69 et suiv., 177 et suiv.



Fig. 61. — Murs d'enceinte du couvent de Sucevița, fondation des Movilă.

Tandis que, malgré la présence éphémère d'un Gabriel Movilă à Târgoviște, où avait régné son père Siméon, la Valachie était donnée à un prince Alexandre, fils d'Iliăș, ce prétendant à un trône roumain quelconque dès 1590<sup>1</sup>, Radu obtenait, comme descendant de Pierre-le-Boiteux, mais, avant tout, comme informateur précieux et comme bon administrateur, cette Moldavie où le prince devait faire la garde pour l'Empire Ottoman, mais, en même temps, être un bon berger de son troupeau, en continuateur de cette politique qui avait gagné tant de renom à cet ancien prince Pierre<sup>2</sup>, dont la tradition avait été, du reste, continuée par Jérémie, ancien conseiller de celui-là, qui lui aussi laissa le souvenir d'« un homme pondéré, économe, modeste, épargnant l'effusion du sang, doux, pieux », souvenir recueilli par le chroniqueur de la seconde moitié du XVII-e siècle, Miron Costin<sup>3</sup>.

Radu était disposé à faire tout son possible pour arrêter l'apparition périodique en ennemis, des Polonais, qui s'y étaient habitués, même lorsqu'ils n'avaient pas un candidat pour le trône de Moldavie. Par le traité de Braha, qui assurait aussi les droits de l'évêque de Bacău, il allait jusqu'à l'engagement d'entrer envers la Pologne dans cette situation de vassalité qui avait été établie par la dynastie des Movilă<sup>4</sup>.

Maintenant, la Pologne devait être amenée à accepter une vraie paix, par laquelle on aurait arrêté les raids de proie des Cosaques de la seconde série, qui allaient jusqu'à brûler sous les yeux du Sultan lui-même des villages sur le Bosphore. C'était la charge qui incombait, avec le secours de Bethlen et des deux princes roumains, pour l'année 1617, à ce dernier « brave » de l'ancienne société turque, Skender, gardien de la frontière.

<sup>1</sup> Il avait été appuyé par Bethlen, et le logothète Nica promettait une somme importante pour montrer l'obligation de son maître; Veress, loc. cit., n° 120.

<sup>2</sup> Son gendre vint, en 1616, en Moldavie, où parut aussi la princesse Marie, dont on a une signature en roumain; voy. Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1936, et Veress, loc. cit., n° 102. Cf. la lettre publiée par M-elle Valérie Ioniță, dans la *Rev. Ist.*, 1940, avril-juin.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit.

<sup>4</sup> Jules Pekza, loc. cit., pp. 48—49; le traité lui-même n'a pas été publié.



Les armées se rencontrèrent sur le Dniestr, mais ni d'un côté, ni de l'autre on n'osa prendre l'initiative d'une bataille. Skender se trouvait devant le hetman Zolkiewski, et le fleuve séparait les deux armées. Il n'y eut qu'une tentative d'attaque polonaise à Rachkov, sur la rive gauche. Radu Mihnea était celui qui avait le plus besoin d'empêcher une guerre destinée à être longue et difficile et pouvant amener des dévastations tout autour; il était l'ami du puissant pacha, mais, en même temps, un bon voisin des Polonais, auxquels il écrivait fréquemment, ajoutant à son nom celui, glorieux, des Corvin, dont il prétendait descendre, comme l'avait affirmé déjà son père dans la chapelle de Murano <sup>1</sup>. C'est sans doute par son intervention habile, unie à celle de Bethlen <sup>2</sup>, par sa prudence, qu'on arriva, en automne, à ce traité de Bussa <sup>3</sup>, qui, assurant à la Moldavie un gouvernement auquel auraient droit seulement les fils légitimes des princes, arrêta en même temps les attaques des Cosaques et la réplique des Tatars <sup>4</sup>.

Le problème de la Valachie s'était cependant ouvert à ce moment, après que celui de la Moldavie avait reçu une solution par la destruction des Movilă. Le règne à Bucarest du prince Alexandre était considéré comme une véritable occupation grecque. On voyait dans Ienaki Catargiu, qui avait été nommé ban, le principal instrument de ce prince étranger lui-même, qui ne connaissait rien des traditions du pays.

<sup>1</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 529. Il signe : « prince des pays de Moldavie et Valachie, etc. ».

<sup>2</sup> Voy. les remerciements présentés au nom de Żolkiewski, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 873, n° MDCCLXXXVIII. La retraite par le chemin de Rodna de l'armée de Bethlen; *ibid.*, n° suivant. Mais, en 1618, défense de la part du prince de Transylvanie de faire passer des soldats en Moldavie; *ibid.*, p. 877, n° MDCCLXIII.

<sup>3</sup> Texte dans Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 871—872, n° MDCCLXXXVI.

<sup>4</sup> *Ibid.* Cf. Veress, loc. cit., n° 128. Bethlen cherche à s'en attribuer le mérite; *ibid.* Il prétendait avoir apporté 30.000 hommes et demandait comme récompense que le prince Marc soit établi chez les Valaques; *ibid.*, p. 157, n° 128. Cf. pour cela *Török-Magyarköri Állam-Okmánytár*, I, p. 187. Là, pp. 193—194, aussi le traité. Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CXXIX—CXXXI.

Un petit boïar de Mehedinți, l'échanson Lupu, essaya, dès 1617, d'une surprise qui ne réussit pas, mais celui-ci, qui, comme on le verra, ne voulait pas être lui-même prince, fut bien accueilli par Bethlen, bien que le Transylvain eût eu un autre candidat pour le trône valaque, à savoir Marc, auquel il cherchait même une dot parmi les familles grecques de Constantinople. En juin 1618, Lupu revenait avec des haïdouques, que la chronique du pays appelle des « haramis », et des Szekler et en plus le capitaine serbe Buzdugan. Alexandre, pauvre homme qui ne s'entendait guère aux combats, s'enfuit d'un trait jusqu'à Brăila, et le massacre des Grecs suivit<sup>1</sup>. Il était question de faire venir de Constantinople Marc, que les Turcs intitulaient « Keupélioglou »<sup>2</sup>. Mais le même accueil y avait été réservé à Gabriel Movilă, et ce fut lui qui reçut l'héritage d'Alexandre Iliăș, qui partit, plein de soumission, comme toujours, à la Porte<sup>3</sup>.

Avec le nouveau prince, que Bethlen adopta aussitôt, fut conclu un acte d'alliance, sur la base d'une égalité parfaite. Nous avons d'abord une forme roumaine, datée de Târgoviște, le 18 juillet 1618<sup>4</sup>. Elle est signée par tous les anciens boïars du pays, charmés de voir sur le trône le fils de leur ancien maître passager, Siméon: le métropolite Luc, le vornic Vintilă, le logothète Nica, le trésorier Coïca et un autre trésorier, Papa, l'armache Nicolas, le comis Grégoire, le logothète Parascheva, le spathaire Georges, le logothète, probablement d'origine moldave, Jérémie, le logothète Fierea, le postelnic Badea, le kloutchar Mușat, le postelnic Théodore, le spathaire

<sup>1</sup> Matthieu de Myrrhe et les documents dans Hurmuzaki, IV; Veress, loc. cit. Des Hongrois croyaient qu'il était question de « ramener en chaînes » Alexandre.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CXXXII—CXXXIII. Lupu devint grand spathaire dans l'armée contre les Polonais, en 1618.

<sup>3</sup> En 1619, Marc obtint la forteresse transylvaine de Dizna, dans le Zaránd, avec vingt-trois villages; Veress, loc. cit., n° 164. Mais pendant cette même année apparait une princesse, Stanca, « veuve de l'ancien voévode Aaron », — c'est-à-dire l'ancien Aaron, — « et la mère du noble prince Marc »; *ibid.*, n° 166. Pour la vie ultérieure de Marc, voy. Gindely, *Acta et documenta Gabrielis Bethlen*, Pesth 1890, pp. 9—10.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., n° 140.

Vlad, le comis Théodore, le pitar Grama, le kloutchar Buzinca, le postelnic Preda, le postelnic Michel, l'échanson Matthieu, qui est peut-être le futur prince Matthieu, dit « Băsărabă »; Lupu n'est naturellement pas absent, remplissant, pour le moment, les fonctions d'échanson; parmi les Grecs, on n'a qu'un Ienachi, dans le rang inférieur de sloudchar<sup>1</sup>. Du 5 au 20 mai de l'année suivante, fut donnée à Alba-Julia la forme définitive de ce contrat, signé par Papa et par le postelnic Apostol: les deux parties se défendaient toute action d'intrigue, prévoyant aussi des visites annuelles; on renonçait à l'interruption du commerce et à l'acceptation des réfugiés<sup>2</sup>.

Mais Radu, aussi héritier légitime de la Valachie, ne pouvait pas tolérer un pareil voisin, représentant d'une dynastie qu'il avait cru détruite et qui maintenant réapparaissait dans sa patrie à lui. Revenu à Jassy, avec son succès, après la fête de Saint-Démètre, qui était le terme inévitable des campagnes turques, il envoyait en décembre son boïar Borisi comme ambassadeur à son ancien ami, maintenant aussi son collaborateur militaire<sup>3</sup>.

Dans cette lutte secrète entre Bethlen et Radu, ce dernier, qui souffrait des yeux et avait été deux fois ébranlé par des révoltes, entre autres celle d'un Jean, qui prétendait être, lui aussi, fils de Jean-le-Terrible<sup>4</sup>, fut vaincu. Miron Costin assure que Radu lui-même avait demandé la permission de se retirer à Constantinople, près de sa femme, Argyra, et de son fils, Alexandre<sup>5</sup>, pour se faire soigner<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Stoica « popa » (« le prêtre ») doit être une mauvaise lecture. Le texte magyar, placé devant, n'a que l'abréviation « Po. », qui peut signifier: « Postelnic » ou « Portier ».

<sup>2</sup> Hurmuzaki, *Fragmente*, III, pp. 74—75; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.* partie administrative, XII, pp. 137—141; *Studii și doc.*, IV, pp. cxxxix—cxli; Veress, loc. cit., n° 155.

<sup>3</sup> *Ibid.*, n° 151.

<sup>4</sup> D'après Hegyes, aussi Iorga, *Socotelile Brașovului*, p. 44, note 6; *Studii și doc.*, IV, pp. cxxxv—cxxxvi.

<sup>5</sup> Voy. aussi les mémoires hongrois de Borsos, p. 46.

<sup>6</sup> P. 268. Une source transylvaine va jusqu'à l'appeler: « l'aveugle »; Șincai, à cette date.

Il fut remplacé par quelqu'un qui depuis longtemps ambitionnait une situation princière, un étranger inattendu, bizarre et totalement inassimilable, que le pays n'a en effet jamais accepté et s'est bien gardé d'appuyer dans la manifestation d'un orgueil qui l'incitait au rôle de combattant pour la chrétienté qu'avait eu Michel-le-Brave.

C'était un Morlaque, né à Gradačaz, près de la frontière de Croatie; il avait trouvé bientôt à Constantinople, où il se faisait appeler Gaspar Gratiani, un rôle correspondant à ses talents de négociateur. Les Impériaux le reçurent en 1615 à Vienne comme auxiliaire du kéhâia Ahmed, venu discuter sur les clauses de la paix de 1605<sup>1</sup>. Il s'y intéressait au sort de la « femme » d'« Étienne Despote », Ursule, qui avait un fils, Charles, et, engagée comme « dame de compagnie » dans une grande famille allemande, déclarait préférer une pension<sup>2</sup>. Gaspar s'était informé aussi sur le projet de restauration, par le retour chez les Turcs, de Radu Șerban<sup>3</sup>. Dès cette année, il demandait pour lui la Moldavie comme récompense de ses services diplomatiques<sup>4</sup>. En 1617, il médisait de l'ambassadeur impérial Czernin, qui demandait qu'on lui confie les deux Movilă pour des buts qui auraient fait de ces enfants les rivaux du Croate<sup>5</sup>. En 1618 aussi, il se recommandait de nouveau aux Impériaux, qui connaissaient sa fidélité, pour avoir le trône moldave<sup>6</sup>.

Étant encore à Constantinople, où on lui avait donné, pour le moment, ce duché de l'Archipel qu'avait eu, vers la fin du XVI-e siècle, « le grand Juif » Miquez, il assumait le représentant de Bethlen qu'il « donnerait son âme même » pour servir le prince de Transylvanie<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., n° 40.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n° 47.

<sup>3</sup> *Ibid.*, n° 65.

<sup>4</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXXXVI, note 4.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, *Fragm.*, III, pp. 69—70.

<sup>6</sup> Veress, loc. cit., n° 67. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXXXVI, note 6;

XX, p. 1 et suiv.

<sup>7</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXXXVII, note 2.

Ayant obtenu enfin sa nomination, il se présenta comme agent catholique des Impériaux, au moment où devait éclater la guerre de Trente Ans, comme ami des Polonais et grand ennemi du calvinisme de Transylvanie, le prince de Valachie devant être naturellement, lui aussi, un adversaire, comme allié du Transylvain.

Mal accueilli dans le pays, blâmé à cause de son catholicisme affiché et à cause du caractère étranger de sa Cour et de son armée<sup>1</sup>, considéré comme ennemi, car il ne faisait pas partie de la confédération avec la Transylvanie, par son voisin Gabriel et, de son côté, — Gaspar ne permettait pas au frère du prince de Valachie, Petrașcu, le futur grand métropolitain de Kiev<sup>2</sup>, de passer en Valachie, de cette Pologne, où il était si bien établi —, ayant dès le début devant lui encore un de ces mouvements coutumiers des gens de Orhei, qui avaient troublé aussi le règne d'Alexandre Movilă et celui de Radu lui-même, Gaspar devait chercher un appui chez ses coréligionnaires. Il avait annoncé aux Polonais qu'il est prêt à faire aussi des sacrifices d'argent pour les assurer contre les pillages des Cosaques<sup>3</sup> et il voulait aller lui-même, ainsi que l'avait fait avant lui Radu, pour confirmer la paix avec ses voisins sur le Dniestr. Dans le roi de Pologne il voyait aussi le beau-frère de l'empereur combattant pour la foi latine et pour la victoire de sa dynastie, celui qu'il intitulait : « notre bon roi Ferdinand »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Il avait demandé en mariage, à Constantinople, la fille de Borisi; Hurmuzaki, VIII, p. 379. Lettre du Pape, adressée à lui (20 novembre 1620); *ibid.*, p. 389, n° DLXXXIII (le Pape avait écrit aussi à Radu Mihnea; *ibid.*, pp. 404—405, n° DLXXXVI; et à Étienne Tomșa (*ibid.*, p. 405, n° DLXXXVII). Pour les relations de Gaspar avec les Polonais, pour les prisonniers qu'il rachetait aux Turcs, p. 394. Ses relations avec Raguse; Iorga, dans l'*Arch. soc. št. și lit.*, IX. Il est mentionné dans l'épopée du Ragusain Gundulic sur le Sultan Osman, voy. *ibid.* En avril 1620, Gaspar envoyait à Bethlen, pour une déclaration mensongère d'amitié, le burgrave de Hotin, Constantin Roșca, accompagné par un Martin Winkowitz, Croate, dont il avait fait son kloutchar; Veress, loc. cit., n° 173.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n° 168: il signe même « Gavrilaş ».

<sup>3</sup> J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 470 et. suiv.; d'après des sources polonaises, Bielowski et Turowski, Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXXXVII.

<sup>4</sup> Lettre de Gratiani du 11 juin 1619; *ibid.*, pp. 175—176, n° XXIX. Bethlen

Une pareille âme d'aventurier était toute faite pour les risques d'une croisade, qui se préparait par d'autres aventuriers, mais aussi avec l'appui de certains éléments influents de France, comme « l'Éminence grise » à côté du tout-puissant ministre de Louis XIII: le père Joseph, sous le commandement d'un Gonzague fixé en France, le duc de Nevers. Radu Șerban et son gendre Nicolas Petrașcu avaient leur rang dans cette légion de la croix, à côté de certains seigneurs allemands. On croyait pouvoir soulever aussi les Serbes, dont le patriarche aurait été « cousin de l'archevêque de Valachie »<sup>1</sup>, ce qui doit signifier l'ancien conspirateur, maintenant établi à Vienne, Denis Rali, le Paléologue<sup>2</sup>.

le présentait comme étant lié par serment avec le Pape et le roi d'Espagne, s'engageant à ne jamais les attaquer; Veress, loc. cit., n° 181.

<sup>1</sup> Voy. Elvire Georgescu, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1934; Théodore Holban, dans la *Rev. Ist.*, 1935, p. 105 et suiv., et Göllner, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1938.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, V, p. 29 et suiv.; dans la *Revue hist. du S.—E. eur.*, 1936, p. 120, et surtout ce passage de l'étude de Barbier de Xivrey, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1840—1841, p. 532: « Le soulèvement de tous ces pays exténuera les forces des Turcs; d'autant plus que les princes catholiques des pays voisins de la Bulgarie, savoir le prince de Valachie et celui de Moldavie, viendront à notre aide, car on a déjà traité avec eux. L'archevêque de Valachie est cousin du patriarche de Serbie. Et ils ont garanti aux princes la possession perpétuelle de leurs États pour eux et pour leurs descendants. Ces huit mois nous suffiront donc, nous l'espérons, pour être à Constantinople; et la prise de cette ville sera facile, comme la route n'est gardée par aucune forteresse où nous ayons à perdre le temps en sièges. Nous ne laissons derrière nous que les forts de la Hongrie et de la Croatie ». Cf. G. Fagniez, *Revue des questions historiques*, XLVI (1889), p. 461 et suiv.; *Le Père Joseph et Richelieu. Le projet de croisade*; Vigier, *L'influence politique du Père Joseph*, *ibid.*, L (1891), aussi les pièces citées pour l'action française à Constantinople dans la *Bibl. Nationale de Paris*, fonds Colbert, V, 457, fol. 189, et ms. 483, fol. 171. — Vers 1616, passait par les pays roumains, allant en Pologne, où il chercha à gagner les Tatars de la garde du roi, le curieux prétendant turc Yachia, fils d'une chrétienne et qui lui-même devait finir comme moine: « Ainsi Iacaïa, hors d'esperance de rien faire de ce costé-là, sort de la ville (Constantinople) et se sauve vers la Mer Noire..., vers les pais de Valaquié et de Moldavie, suit à pied le carrosse d'un ambassadeur pollaque iusques à la ville de Cracovie »; Michel Baudier, *Inventaire de l'histoire generale des Turcs, où sont descriptes les guerres des Turcz.*, Paris, 1677, p. 825.

Aussitôt Bethlen se réunissait directement aux ennemis de l'empereur persécuteur de sa religion calviniste, et les troupes de Transylvanie avançaient, sans pouvoir en être empêchées, jusqu'au fond des possessions des Habsbourg. Gratiani ne pouvait pas penser à une attaque contre la province voisine, et la charge de menacer le Transylvain de façon à ce qu'il soit forcé d'accourir pour défendre sa patrie fut donc laissée à Homonnay, qui continuait son agitation, et à Nicolas Petraşcu, qui avait épousé, depuis peu, Anne, Anca, fille de Radu Şerban, alors que celui-ci, totalement découragé et depuis longtemps malade<sup>1</sup>, s'éteignit à Vienne, en mars 1620<sup>2</sup>. Mais le prince de Moldavie appela les Polonais au secours de l'empereur, pour se présenter plus tard lui-même comme candidat au trône de Transylvanie<sup>3</sup>, bien que, au commencement de cette année 1620, parlant de ses rapports de vassalité, pareils à ceux de Bethlen envers « l'empereur » turc, il se fût offert aux gens de Bistriţa pour garder leur pays en l'absence du prince, pris par sa grande entreprise occidentale<sup>4</sup>. Il mécontenta à tel point les Turcs qu'ils pensaient, au cours de cette même année, à établir en Moldavie Alexandre Iliaş<sup>5</sup>. D'après un biographe de Gaspar, qui savait bien ce qu'avait accompli Michel-le-Brave, ce prince aventureux aurait pensé qu'il lui serait possible de faire, fût-ce même sous

<sup>1</sup> Iorga, *Studii şi doc.*, IV, pp. cxxxvii—cxxxix. Pour le mariage (1618), Veress, loc. cit., n° 139.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. cxlii, note 3; Motogna, loc. cit., p. 99 (enterrement dans l'église de Saint-Étienne, le 16 mars). Son beau testament roumain, en la présence de Denis Rhallis et de quelques anciens amis, dans Iorga, *Socotelile Sibiului*, loc. cit. Pour la veuve et l'héritage, Veress, loc. cit., nos 172, 175. La princesse Hélène demandait de revenir le plus tôt possible dans le pays; *ibid.*, n° 177.

<sup>3</sup> Iorga, *Studii şi doc.*, IV, pp. 175—176, n° xxx; rapport de Polo Minio, époux de la princesse Marie, fille de Pierre-le-Boiteux: ils avaient nommé Étienne, d'après le nom d'Étienne-le-Grand et celui du frère, leur fils unique; Hurmuzaki, IV, p. 596 et suiv.

<sup>4</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 884, n° MDCCLI.

<sup>5</sup> Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. cxl, notes (d'après les souvenirs de Boros et d'autres sources).

la suzeraineté polonaise, un seul grand État de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie<sup>1</sup>.

Seulement une chose lui manquait; il ne comprenait même pas le roumain.

De pareils projets ne pouvaient pas être approuvés par les Turcs. Il leur sembla qu'un changement était inévitable dans les deux pays roumains au moment où ces jeunes gens de Constantinople voulaient d'une guerre sérieuse contre les Polonais. Gabriel était trop lié à Bethlen, qui lui aurait fait don aussi d'une propriété à Mănărade<sup>2</sup>, pour qu'il puisse rester à sa place dans de pareilles circonstances. Radu Mihnea, l'homme solide, de confiance, l'ancien client expérimenté, obtint de nouveau la Valachie. Et Gratiani, mêlé, du reste, comme Radu Șerban et Nicolas Petrașcu, qui se trouvaient à l'abri, aux grands projets de croisade qui se formaient en Occident, — on venait d'y fonder un Ordre du Sauveur<sup>3</sup> —, fut sacrifié à l'avantage de cet Alexandre Iliș, qui le guettait depuis longtemps<sup>4</sup>.

Alors Gaspar, maintenant déposé, qui avait montré depuis longtemps ne pas pouvoir supporter la charge d'une guerre contre les Polonais<sup>5</sup>, prit la décision, lourde de conséquences, de résister, bien qu'il eût su que tout près de lui se trouve un homme comme Skender, dont il connaissait les moyens, la fidélité et le courage. Il commença donc, comme l'avait fait jadis Aaron, par le massacre des Turcs et même du malheureux boïar que le nouveau prince avait envoyé comme régent du pays<sup>6</sup>. Bien que le chroniqueur moldave Miron Costin assure que les relations de cet étranger avec les boïars indigènes étaient mauvaises, — et parmi eux se trouvait comme tré-

<sup>1</sup> Iancovich, dans J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, p. 64.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., p. 264 et suiv., n° 213.

<sup>3</sup> Voy. Théodore Holban, dans la *Rev. Ist.*, 1935, p. 105 et suiv.

<sup>4</sup> Il espionnait pour les Turcs, montrant que Bethlen veut se saisir de la Hongrie, abandonnant la Transylvanie à son frère; Veress, loc. cit., n° 171.

<sup>5</sup> *Ibid.*, n° 178.

<sup>6</sup> Voy. la lettre importante d'Étienne Bethlen, qui redoutait aussi une pénétration du rebelle en Transylvanie; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 831, n° MDCCLX. Il appelait les Saxons dans son camp à Odorheiu. Voy. aussi *ibid.*, n° suivant.



sorier aussi ce Lupu qui devait devenir plus tard prince du pays, ainsi que Bucioc<sup>1</sup>, qui prétendait s'être senti à un certain moment empoisonné par l'ordre de son maître —, il pouvait cependant employer l'élan vers les actions d'éclat qui vivait dans une partie des représentants de la nouvelle génération, comme le hatman Nicoriță, fondateur d'une église à Jassy, Șeptelici, Goia et Bucioc lui-même. Au-delà du Dniestr il y avait des Polonais du même âge qui rêvaient de rééditer la campagne de Zamoyski en 1595, et à leur tête se trouvait le hetman lui-même, Żolkiewski, et son auxiliaire Koniecpolski, qui accourut aussitôt vers le Pruth, s'arrêtant dans ce champ de Țuțora dont le nom était lié à cet ancien exploit contre les Tatars et à l'établissement d'un prince polonais sur le trône de Moldavie. C'était une belle armée, composée non seulement de Cosaques, mais aussi de cuirassiers et de Moscovites, comptant aussi 2.000 gens de pied allemands<sup>2</sup>. Toutes les apparences étaient que de pareilles troupes, soutenues aussi par celles qu'avait réunies Gaspar lui-même: des Ragusains, comme Marino des Resti<sup>3</sup>, des Italiens, comme Giovanni et Annibale Amati, et par la belle garde formée sous le prince Radu, — il n'était plus question du concours des paysans, — peuvent vaincre un ramassis de Turcs des frontières et de Tatars<sup>4</sup>.

Le 12 septembre, l'armée de croisade était sur la place où l'attendait la fatalité. Elle se renferma d'abord dans les tranchées de Zamoyski, qui étaient restées intactes. Mais, lorsque Skender arriva avec les Tatars, attendant aussi le contingent de Radu, qui s'était offert de venir<sup>5</sup>, il crut pouvoir vaincre

<sup>1</sup> Lettre de lui, dans J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 463, n° CCXXII.

<sup>2</sup> Miron Costin, p. 270.

<sup>3</sup> Des Ragusains à Belgrade vers 1620, achetant, en échange pour leurs draps, des peaux, de la laine et de la cire, qui venaient certainement des pays roumains; D. C., *Voiage du Levant* (1621), p. 54.

<sup>4</sup> Pour tout le règne de Gaspar, voy. mon étude, minutieuse, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXI, pp. 30 et suiv., 103 et suiv. (surtout d'après Montalbano, *Turcici imperii status*, et le ms. F. 104 de la Bibl. Royale Publique de Dresde).

<sup>5</sup> Le 20 septembre encore, on croyait à peine qu'il « enverra son armée de pied, autant qu'il avait pu la rassembler, mais n'ira pas lui-même »; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 181.

l'ennemi par une grande bataille de bravoure en champ ouvert, sans savoir que, une vingtaine d'années auparavant, par le fait même qu'il était resté dans de pareilles tranchées, soutenu, il est vrai, par une artillerie plus puissante que celle de ce moment, Radu Șerban avait gagné sur les Tatars, mais sur eux seuls, la victoire du Teleajen. Le premier contact entre les avant-gardes fut favorable à l'armée chrétienne. Mais un élan imprudent mena trop loin les Polonais, et alors se produisit un grand assaut des Tatars. Au premier signe que ceux-ci commencent à s'ébranler, les Moldaves et les mercenaires occidentaux abandonnèrent Gaspar, dont le frère avait été enfermé à Suceava par une révolte<sup>1</sup>. Cependant, du côté des Polonais, on put faire une retraite ordonnée jusqu'aux tranchées, où la résistance continua. Mais, après quelques heures, ceux qui évidemment avaient perdu la victoire facile qu'ils avaient attendue, commencèrent à se montrer nerveux. Ils demandèrent leur retour à l'heure même, et il fut décidé, malgré l'opposition des deux hetmans. Alors, Samuel Korecki et le staroste de Kameniec partirent pendant la nuit vers le Pruth, et beaucoup périrent en chemin. Les Cosaques en avaient agi selon leur caprice.

Au moment où commençait cette retraite le long de la Bessarabie, avec les Tatars essaimant tout autour, — Żolkiewski lui-même perdra la tête par le sabre d'un rapide cavalier du désert, qui était arrivé jusqu'à sa voiture, Koniępcowski devant être transporté à Constantinople —, Gaspar s'était enfui, dans la compagnie de Șeptelici<sup>2</sup> et de Goia, dans celle du commandant de ses Hongrois, Pierre Kovács, vers sa résidence, qu'il quitta ensuite pour chercher la montagne<sup>3</sup>. Pendant qu'il se reposait après ce terrible ébranlement, ses compagnons le tuèrent<sup>4</sup>. Un autre grand conseiller de

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 183, n° XXXII; *Doc. Trans.*, II, p. 895, n° MDCCLXV.

<sup>2</sup> Pour Basile Șeptelici et sa femme Théophane, voy. aussi Hasdeu, *Arch. Ist.*, III, p. 203. Cf. *ibid.*, p. 207 et suiv.

<sup>3</sup> Un dernier ambassadeur en Transylvanie; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 894. Après trois ans, un faux Gaspar apparut en Transylvanie; *ibid.*, p. 930, n° MDCCCVIII.

<sup>4</sup> D'après Miron Costin, il aurait été assassiné en marge même de Jassy

cette malheureuse aventure, Bucioc, mené chez Skender, fut empalé<sup>1</sup>.

La résistance des Polonais pendant leur triste retraite fut la dernière démonstration de « bravoure », bien que, ainsi que l'observe Miron Costin, « à un moment comme celui-là il l'était par nécessité; il fallait bien être brave, car il n'y avait aucun espoir de survivre ». Mais, sur le Dniestr, l'empressement d'en finir avec cette aventure amena l'éparpillement de ce qui avait été l'armée de la nouvelle croisade. Bientôt aussi, le « brave » victorieux du côté des Turcs, Skender, qui portait le nom d'Alexandre-le-Grand, s'éteignit à Cetatea-Albă.

L'expédition était partie contre la volonté du roi, et elle ne poursuivait aucun résultat politique. Du reste, Gaspar n'avait pas renoué les anciens liens avec la Pologne. Entre lui et le royaume voisin, il y avait les mêmes rapports, qui ne furent pas mis par écrit, qu'entre Gabriel Movilă et entre Bethlen. Tout un chapitre du moyen-âge fut ainsi fermé, et pour toujours.

Il fallait attendre maintenant la réplique des Turcs. Elle fut donnée, malgré les efforts pour la paix, que faisait, d'après l'exemple de Radu, Alexandre Iliaş, le successeur de Gaspar. Cette revanche devait être commandée par le Sultan lui-même, qui se croyait, d'après l'esprit du temps, obligé à accomplir l'acte de « bravoure ». Radu et Alexandre, qui n'avaient pas de penchant pour de pareilles manifestations héroïques, devront ajouter leurs troupes à la grande armée turque.

(p. 273), d'après d'autres nouvelles (voy. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine*, p. 50), seulement sous les Carpathes, du côté d'Ocna. D'après un récit hollandais, sa mort aurait été dûe seulement à « trois serviteurs du prince », qui voulaient le dépouiller (Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 183, n° xxxii).

<sup>1</sup> Large récit, d'après des sources polonaises (voy. aussi la note bibliographique de Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. cXLIV; cf. aussi Żurkowski, *Vie de Thomas Zamoycki* (en langue polonaise), Lwów, 1860, pp. 51 et suiv., 59—61), chez Miron Costin, pp. 269—276. Voy. aussi la source italienne dans *Manuscripte din biblioteci străine* (*Mém. Ac. Roum.*, XXI, loc. cit.); la description de Cyrille Loukaris, patriarche d'Alexandrie, qui se trouvait en pays roumain à ce moment, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 178 et suiv., n° xxxi. Un Ragusain, Pierre, faisant partie de l'armée de Gaspar, s'offrira à rassembler des soldats dans le pays pour le compte de Venise, en 1629; Hurmuzaki, IV<sup>2</sup>, p. 439, n° ccccxcix; pp. 440—442, nos DI—DII.

L'expédition de 1621 n'amena pas le résultat qu'attendait le fort optimisme du jeune Sultan, qui rêvait de se gagner encore un pays tributaire <sup>1</sup>. Elle s'arrêta devant Hotin, occupée par les Polonais.

Ceux-ci pénétrèrent en Moldavie, où le nouveau prince, entouré de Grecs, demandait de l'argent de tous côtés et punissait les assassins de Gratiani, tout en cherchant les boïars de celui-ci, pour les envoyer enchaînés à Constantinople <sup>2</sup>; le commandement des Polonais appartenait au lieutenant du hetman de la Lithuanie, Chodkiewicz, un octogénaire, appartenant à la génération de Zamoyski, au pair de Żolkiewski, mais plus prudent, et surtout après l'expérience qu'on venait de faire l'année précédente. Alexandre se réfugia jusqu'à Roman, et Jassy, considérée comme une simple capitale de province turque, fut incendié; des provisions riches furent gagnées pour la résistance dans les tranchées, qu'on préparait cette fois aussi.

Les combats commencèrent en septembre, avec des effectifs plus grands que jamais, des deux côtés. Mais c'est précisément pourquoi on n'arriva qu'à des rencontres, chevaleresques, mais inutiles, entre Cosaques et Tatars. Les Allemands employés par Chodkiewicz défendirent bien les tranchées. L'artillerie turque fut, en échange, très mal dirigée. C'était plutôt une immense démonstration militaire, un brillant tournoi, qu'une bataille, et elle se prolongea ainsi, jour par jour, sous les yeux du jeune Sultan et de l'héritier de la couronne de Pologne.

Alors, Radu prit de nouveau sur lui, avec une autorité augmentée, l'ancien rôle de médiateur qu'il avait appris à l'école vénitienne de sa jeunesse. L'agent qu'il employa fut un Crétois grec italianisé, dans lequel il avait toute confiance, provoquant la jalousie des boïars, qui plus tard réussirent à le perdre: Battista Vevelli, qui s'appelait en orthodoxie, parce qu'il était resté lié à la religion grecque, Constantin. Le 13

<sup>1</sup> Lettre de Radu à Bethlen, qui cherchait à éviter la guerre, 20 mai 1621; Veress, loc. cit., n° 186.

<sup>2</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 895, n° MDCCLXVI (lettre du Câmpulung moldave).

septembre, après s'être entendu aussi avec les Polonais, les propositions de paix furent faites donc par le prince de Moldavie<sup>1</sup>. Ce prince présentait comme motif la compassion qu'il ressentait de son pays et les souffrances pouvant venir des Tatars, et il présentait, en homme bien informé sur ce qui se passait par le monde, en exemple l'état de l'Allemagne, à laquelle « n'avaient pas été utiles les longues guerres », ou bien les Persans, contraints, après une lutte inutile, et après tant de souffrances et de pertes, à demander la paix. « Il nous pèse tant de voir chaque jour les milliers de prisonniers qui sont pris sous nos yeux et tant de butin. Craignez la colère divine, vous qui pouvez assister spirituellement à tant de sacrifices malheureux », écrivait-il à son ancienne connaissance Chodkiewicz, « éloignez de vous le châtiment terrible qui vous attendra de la part de Dieu pour les soupirs profonds et amers de tant d'orphelins et de veuves »<sup>2</sup>.

Bien que le pacha de Bude fût déjà arrivé, et il périt, et qu'un pont eût été bâti sur le Dniestr, les discussions pour la paix blanche continuèrent. Chodkiewicz succomba à une maladie qui s'était produite dans le camp, mais son remplaçant, Liubomirski, nourrissait le même désir d'une pacification. Jusqu'à la date de la St-Démètre, terme où les Turcs étaient habitués à s'en aller, le contingent lithuanien demandait déjà à repartir. Avant l'arrivée du roi lui-même, jusque là occupé par ses soucis avec les Suédois, qui dut ac-

<sup>1</sup> Les Polonais lui répondirent, par Thomas Zamoyski, avec cette affirmation offensante « qu'ils sont, eux, des hommes libres, avec lesquels on peut faire autre chose qu'avec des esclaves », et des hommes braves prêts à tout sacrifier; Żurkowski, ouvr. cité, pp. 65—69. Voy. aussi le récit de la campagne turque de 1621 par Georges Worocki, traduit en allemand (*Relation und kurcze Erzählung*, Ausgbourg, 1621. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. cxlv, note 2).

<sup>2</sup> Voy., d'après la traduction polonaise de Z. Pauli, *Pamiętniki o wyprawie chocimskie zebrane*, chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 90 et suiv. Le hetman envoya un Zelinski comme ambassadeur. Le prince traduit aussi du latin en turc. Chodkiewicz priaît que ces efforts pour la paix soient suivis (14 septembre; Radu avait écrit le 12; le 20, le hetman se plaint du retard apporté). Dans un acte de 1618, le prince parlait de « ces frontières du pays qui sont sur le chemin des Infidèles tatars »; *ibid.*, I<sup>2</sup>, p. 191, n° 340.

courir pour soutenir les siens, la seconde intervention de Vevelli eut lieu. A ce moment, se rendit chez les Turcs Jacques Sobieski, le père du futur roi, celui qui a décrit même, dans une belle forme latine, cette « guerre de Hotin ». Les formidables assauts soutenus par l'artillerie des Cosaques avaient brisé enfin l'opiniâtreté du nouveau vizir, qui voulait à tout prix une victoire, depuis longtemps impossible.

Ainsi fut conclue la paix, qui, à côté des clauses habituelles pour refreiner des deux côtés les éléments de proie, prévoyait aussi la conservation de la Moldavie dans sa situation roumaine traditionnelle: « On n'installera pas de pacha en Moldavie », est l'interprétation donnée par Miron Costin, qui, ayant employé aussi le journal de l'armée polonaise, nous a laissé une présentation riche et précise de ces circonstances. Hotin fut rendue à Radu le lendemain après le départ pressé, aussi à cause de la saison avancée, des armées turques. En échange, l'autre prince roumain, Alexandre, dont l'organisation de guerre avait paru être nulle, fut, malgré son rang, « enchaîné et lié aux canons »<sup>1</sup>. Mais on prit à la Moldavie la bourgade de Reni ou Tomarova, qui fut annexée à l'ancienne raïa d'Ismail: c'était, tout de même, pour les Turcs désabusés, une conquête<sup>2</sup>.

Étienne Tomşa se trouvait, par un hasard bien explicable, dans l'armée turque: il avait été nommé prince par dessus ses propres espérances et l'attente de tous, avant l'arrivée du Sultan à Hotin.

Un informateur moldave<sup>3</sup> s'exprime de cette façon sur le nouveau règne de ce vieillard, d'une nouvelle expérience, qui avait repris « sa patrie » et se montrait maintenant doux et plein de pitié, s'occupant, pour laisser un bon souvenir, de la fondation de sa belle église et du couvent de Solca: « Par la grâce de Dieu, fut établi sur le trône de Sa Majesté

<sup>1</sup> Il avait été question même de décapiter ce prince négligent; Veress, loc. cit., n° 190. L'approvisionnement par les Transylvains n'avait pas non plus contenté le Sultan; *ibid.*, n° 189 (lettre de Jassy, 7 septembre). Cf. aussi Miron Costin, pp. 276—283.

<sup>2</sup> Pour l'arrivée de l'armée de Bethlen, Veress, loc. cit., n° 188.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 922, n° MDCCXCVIII.

(ce prince), et il adoucit toutes les souffrances ». Et cependant il dut voir avec douleur le passage, en automne, des Tatars par les régions inférieures de sa Moldavie <sup>1</sup>.

Mais, tout en cherchant des orientations autour de lui, par des rapports avec les voisins, il préparait seul sa chute. Lorsque Radu, bien décidé à renverser son voisin et à tirer toutes les conséquences de sa victoire diplomatique à Hotin, les exploitant pour lui, mais aussi pour sa famille, contre les traditions de cette « bravoure » sans succès et contre l'esprit militaire qui n'avait plus de but, envoyait, à travers la Moldavie, comme si ç'avait été son propre pays, Vevelli pour amener la mission du duc de Zbaraz à la Porte, brillante manifestation d'orgueil polonais, Étienne ne fut même pas pris en considération à l'occasion des cérémonies pour le passage de l'ambassadeur par sa capitale, et, conduisant cet hôte méprisant, il pensait de quelle façon il pourrait mieux le desservir, par son protecteur, le nouveau vizir, pour lui payer cette grave offense <sup>2</sup>. Il chercha à nouer de meilleurs rapports avec la Transylvanie <sup>3</sup>, sans soutenir cependant la politique inaugurée par ce voisin, qui, après la paix conclue, à Nikolsburg, avec l'empereur (1621), rivalisait d'ambition avec Gabriel Báthory et nourrissait des projets de royauté polonaise <sup>4</sup>.

Mais, à Constantinople, des choses importantes s'étaient passées, dont les conséquences durent être ressenties aussi dans ce milieu carpatho-danubien, où l'ancienne association dace s'était dissipée en fumée par suite de l'antagonisme des intérêts réels que représentaient les princes des trois pays. Le Sultan

<sup>1</sup> Veress, loc. cit., nos 192—193.

<sup>2</sup> Miron Costin, pp. 283—284; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXLVII; P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, p. 15 et suiv.

<sup>3</sup> *Török-Magyarokóri Állam-Okm.*, I, p. 336 et suiv.; Samuil Kuszewicz, *Narratio legationis zbaravianaer rerum apud Otthomannos anno 1622 gestarum*, Dantzig, 1645; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXLVII, note 3: voyage à Constantinople de Vevelli.

<sup>4</sup> D'après la lettre dans le *Tört. Tár.*, 1886, pp. 234—237, 407—408, 417—418; *Századok*, 1874, p. 60; Szilágyi, *Bethlen Gábor fejedelem levelezése*, Budapest, 1886, pp. 239 et suiv., 251—252, 261, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CXLVIII—CXLIX.

Osman avait été déposé et aussitôt tué, étant remplacé par son incapable oncle, Moustapha. Les vizirs ne pouvaient avoir aucune stabilité: Méré-Housséin avait été remplacé par le patron de Tomşa lui-même, le Géorgien Mehmed, mais celui-ci disparut bientôt. Du côté des Tatars, dont la Transylvanie craignait l'invasion et qui parurent, de fait, au défilé d'Oituz<sup>1</sup>, beaucoup étaient attirés, en ce qui concerne les rapports avec les pays roumains, par ce mirza Cantémir, qui avait transformé le Boudchak en une vraie principauté lui appartenant, où il faisait la politique et la guerre qu'il voulait.

Radu réussit à passer par ces difficultés, étant averti à temps par un frère turc qu'il avait laissé à Constantinople<sup>2</sup>. Aidant les Polonais dans leur lutte contre les Habsbourg, rapidement interrompue, il sut s'assurer aussi l'amitié de Bethlen, avec lequel, de nouveau, à partir de 1623, il échangeait des ambassadeurs<sup>3</sup>. Il ne lui avait pas refusé le secours militaire ordonné par les Turcs; sous la conduite du spathaire Mihû, les Valaques avaient combattu même contre les Impériaux<sup>4</sup>. Un traité conclu en mai 1622 assurait à Radu, qui craignait aussi des mouvements à l'intérieur, ainsi que des invasions tatares, polonaises, cosaques, pour le cas d'un malheur, un abri en Transylvanie, et, lorsque les relations devinrent moins bonnes, les Turcs en furent avertis<sup>5</sup>. Mais, de son côté, Étienne était trop faible pour pouvoir se maintenir sans aucun véritable appui contre cette inimitié permanente des Polonais, dont le prestige s'était relevé beaucoup après la preuve donnée à Hotin qu'ils sont capables d'affronter même toutes les forces des Turcs. Il perdit donc son trône, en 1623, après que, au retour de l'ambassadeur polonais à la Porte, de Zbaraz, qui passa par Braşov, on lui

<sup>1</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 919 et suiv.

<sup>2</sup> En 1622, il avait été question de remplacer Radu par un bizarre concurrent vénitien, Giovanni Giacomo Locatelli; Veress, loc. cit., n° 196.

<sup>3</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CXLIX, et la lettre citée dans la collection hongroise.

<sup>4</sup> Des Roumains de Transylvanie se seraient trouvés dans l'armée de Bethlen, qui aida les Tchèques dans la bataille de la Montagne Blanche; Aurèle Mureşanu, *Temeiurile*, p. 89.

<sup>5</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CC, note 4.



avait fait savoir que les voisins de l'Est ne l'admettent à aucun prix <sup>1</sup>.

Mais, alors que Bethlen, l'ennemi des catholiques et de leurs alliés, employait tous ses efforts pour chasser de Valachie celui qu'il dénoncera plus tard comme étant allié aux Polonais, aux Cosaques, aux Tatars rebelles, visant même une conquête de la Transylvanie <sup>2</sup>, — et son candidat était Gabriel Movilă, qui avait épousé une Transylvaine hongroise, Élisabeth Zolyomy, veuve d'Imreffy <sup>3</sup> —, le vizir remplissait le désir le plus chaleureux d'un prince vieilli, malade de la pellagre et des yeux, l'établissant de fait, par un retour au système d'union dynastique qui avait été établi à la fin du XVI-e siècle, comme prince dans les deux pays. Car il passa, lui-même en Moldavie, et la Valachie resta sous la tutelle de la mère, la Grecque Argyra, au fils Alexandre, appelé le « Cocon » (« l'Enfant »), un garçonnet d'environ douze ans <sup>4</sup>.

Dans des formes comme celles de l'Occident, de strict ordre d'État, Radu inaugurerait ainsi, vers la fin de ses jours, dans les deux pays, un régime qui sera imité par tous ses successeurs, et qui était celui de la monarchie moderne. Mais ceci représente un autre chapitre de l'histoire des Roumains.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 183—184, n° CCCIII (19 août). Il était en 1616 dans le camp des Turcs; *ibid.*, n° 218.

<sup>2</sup> *Török-Magyarkóri Állam-Okmánytár*, I, pp. 434, 437.

<sup>3</sup> *Ibid.*, au 15 juin 1623. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CL—CLI; Veress, loc cit., n<sup>os</sup> 183—184 et 201 (une donation de cette femme pour son mari). Il avait le droit de passer aussi aux enfants d'un nouveau mariage sa terre de Piatra Șoimului (Solyomkö). Le mariage fut conclu après le 9 juillet 1622; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 928—929, n° MDCCCVI. Marguerite, mère de Gabriel, arrivant à mourir pendant la même année 1622, son corps fut apporté par un autre fils, Jean, en Moldavie, pour être enseveli dans le monastère de famille de Sucevița; Veress, loc. cit., n° 202; ordre du gouverneur de Transylvanie, Étienne Bethlen, pour le passage du « pauvre corps mort ». Pour l'ambassade de Gabriel, voy. aussi *ibid.*, n° 212. Pour Gabriel, voy. encore les n<sup>os</sup> 240—241. Sont mentionnées, en rapport avec Élisabeth Zolyomi, aussi des propriétés ayant appartenu à la princesse Zamfira, pendant la première moitié du XVI-ème siècle.

<sup>4</sup> Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 183—184, n° XXXIII. Ceci aurait coûté 150.000 couronnes à Radu.



Fig. 62. — Clocher de l'église du prince Radu Mihnea, à Bucarest.

### CHAPITRE III

## LES ROUMAINS NON LIBRES AU MOMENT DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE

La monarchie des Roumains libres signifiera cependant pour quelque temps, précisément à cause de ce caractère dominant qu'elle avait, la rupture des liens qui avaient existé jusque là avec les Roumains au delà des frontières, qui continuaient à vivre dans les formes d'un moyen-âge d'autonomie locale sous ces princes hongrois qui, eux-mêmes, malgré leur autorité et leur puissance, continuaient l'ancienne façon de régner, car la tentative de dominer de fait, qui avait été essayée par Gabriel Báthory, s'était terminée par sa catastrophe.

Dans le Banat se conservait l'ancienne noblesse, qui, d'après un compte fait en 1625, comptait, avec ses sujets, 10.000 hommes<sup>1</sup>. Les éléments militaires continuaient à jouer un rôle, et nous les verrons mêlés aux luttes pour le trône valaque. Mais des hommes d'une haute culture vinrent aussi de là, comme ce Georges Buitul, qui entra chez les Jésuites et fut l'auteur d'un catéchisme catholique (1703)<sup>2</sup>. On voit surgir de leur milieu, au cours des luttes à Lipova, dans le Banat, entre Transylvains et Turcs, un prêtre soldat et une espèce de « prophète » populaire qu'on appelait Sâmpietru, c'est-à-dire « St-Pierre »: celui-ci fut exécuté, et, quant au prêtre, on le fit monter sur le bûcher<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Rapport du missionnaire transylvain Étienne Szent-Andrássy, qui les avait visités; Veress, loc. cit., n° 26. Cf. Iorga, *Observații și probleme bănățene*, pp. 40—41.

<sup>2</sup> Bianu et Hodoș, *Bibliografia*, I, p. 447, n° 138.

<sup>3</sup> Veress, ouvr. cit., IX, p. 7, n° 9.

A Hațeg et du côté de Inidoara, l'élément roumain restait à part, et nous voyons, en 1630, des exilés valaques y chercher un abri <sup>1</sup>. Dans cette ville de Inidoara, s'élevait alors, dans un style mêlé, mais avec des fresques comme celles des pays roumains libres, une des plus belles églises roumaines d'au-delà des montagnes, mais non par les nobles, qui étaient calvinistes, mais par les marchands, mêlés à des Grecs, appartenant à la religion d'Orient <sup>2</sup>. Dans cette région avaient été colonisés aussi des Albanais roumanisés, venant du village de Căpreni, mais dont l'origine était de Cernavoda, dans la Dobrogea <sup>3</sup>.

Les rapports avec les régions d'au-delà des Carpathes étaient si étroits que le paysan était appelé seulement dans ces régions, comme en Valachie: « Roumain » <sup>4</sup>. Là, on jugeait encore, fût-ce même avec l'intervention du vice-voévode de Transylvanie, par le Conseil de « douze knèzes, six prêtres et six paysans », élus pour un an <sup>5</sup>, et par des jurés, mais avec une tendance d'hérédité dans certaines familles <sup>6</sup>. Et, un peu plus loin, Deva était la résidence de quatre districts <sup>7</sup>. Le même système aura été conservé aussi à Beiuș <sup>8</sup>.

Il paraît même qu'un régime se distingue de délimiter le territoire habité de tous côtés par les Roumains: on le voit par le fait que Étienne, frère de Gabriel Bethlen, fonctionnait en même temps dans la région d'Inidoara et dans celle du Maramourèche <sup>9</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, n° 248. Cf. aussi *ibid.*, n° 249.

<sup>2</sup> Iorga, *Studii și doc.*, XII, chap. *Inidoara*.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., n° 208.

<sup>4</sup> Meteș, *Din Istoria dreptului românesc*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XVII (1935), p. 88.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 89. On cite, avec des noms, un cas de 1360, un autre de 1411 (« Litivoaia » doit être « Litovoia », « Jarislav », « Iaroslav »). Un troisième de 1418.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 89—90.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 90—91. Ils étaient élus pour six mois.

<sup>9</sup> Veress, loc. cit., n° 202: « Comitatum huniadensis et maramurusiensis » (forme roumaine) « supremus ac perpetuus comes », à côté du gouvernement de la Transylvanie, qui est présenté séparément.

Aucun changement ne se produisit dans la situation des Roumains sur le domaine royal donné aux Saxons, qui, à Săliște, jadis dévastée à l'époque de Michel, continuaient à élire leurs juges dans l'église, d'après des formes archaïques pareilles à celles de Venise <sup>1</sup>.

Pour ceux des Roumains qui étaient le moins garantis par des privilèges, le prince Bethlen, du village de Beclean, dans la région de Bistrița, et qui avait vécu au milieu des Roumains, dont il comprenait et parlait la langue, fut particulièrement favorable. On le voit intervenir pour les droits des paysans qu'envahissaient les hobereaux des environs <sup>2</sup>.

Ces Roumains du Nord-Est transylvain avaient des rapports avec ce Maramourèche, où on trouve, en 1628, comme évêque, un Spiridon, qui voyage aussi en Moldavie <sup>3</sup>. Des rapports avec la Moldavie étaient entretenus aussi par l'évêque de Munkács, qui envoyait ses gens jusqu'à Orheiu, dans le camp des Moldaves <sup>4</sup>. Pendant son premier règne, Étienne Tomșa réclame énergiquement son droit de donner un évêque « aux habitants de la Hongrie, de foi chrétienne » <sup>5</sup>. Dans ce Maramourèche, la communauté se composait en grande partie des Roumains conservant leur caractère national, qui fonctionnaient comme dans une autonomie, d'après la coutume médiévale <sup>6</sup>. Mais les Pogan, comtes héréditaires de la province, emploient maintenant le latin dans leurs lettres, au lieu du roumain qui leur était jadis coutumier <sup>7</sup>. Aux Roumains appartenaient aussi le vice-comte Jean Petrovay <sup>8</sup> et Thomas Bilț, qui s'intitule juré de la « partie supérieure » de ce comté <sup>9</sup>. Un acte de l'empereur Rodolphe confirme une entente de

<sup>1</sup> Dans Iorga, *Sate și preoți*, pp. 119—130.

<sup>2</sup> Veress, loc. cit., n° 118. Cf. J. Moga, *Din trecutul economic al comunei Săliște*, Sibiiu, 1929. Cf. aussi Metesz, loc. cit., pp. 109—111.

<sup>3</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 878, n° MDCCXLIV.

<sup>4</sup> Veress, loc. cit., n° 21.

<sup>5</sup> *Ibid.*, n° 25.

<sup>6</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, pp. 874—875, n° MDCCXL; pp. 881—882, n° MDCCXLVIII.

<sup>7</sup> Veress, loc. cit., pp. 14—15, n° 16.

<sup>8</sup> Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 882—883, n° MDCCXLIX.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 800, n° MDCXXVI.

Basta avec un autre vice-comte de cette province, Georges Pogan, et le document mentionne aussi Matthieu Zolhan, châtelain de Hust, un secrétaire André Torday et d'autres Maramorésiens, qui demandent l'amnistie<sup>1</sup>. Après un siècle, les mouvements religieux provoqués par l'union avec l'Église romaine montreront bien qu'il suffit d'un simple appel pour que cette vitalité nationale réapparaisse dans l'effort militaire; ce n'était pas en vain que Radu Șerban uni avec Homonnay avait planté ses drapeaux, appelant sous ses ordres les paysans des villages de cette région, qu'il eut donc l'occasion de connaître.

On retrouve cette vitalité nationale roumaine aussi dans le Nord-Ouest, au comté de Sătmar, où les Roumains de cette région, avec ceux de Baia Mare et de Chioara, voulaient refaire l'ancien monastère roumain<sup>2</sup>, et, lorsqu'il y a le couvent, il y a aussi l'évêque, d'après la tradition<sup>3</sup>.

En Transylvanie même, à Ocna, près de Sibiiu, une convention est conclue entre Roumains et Hongrois comme entre des gens libres des deux côtés<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Archives du Musée National de Budapest, n° 1599.

<sup>2</sup> Kemény, ouvr. cité p. 39; mais l'année est 1711.

<sup>3</sup> Veress, loc. cit., n° 26.

<sup>4</sup> Voy. aussi Iorga, *Ist. Bisericii*, I.

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE I

### DOMINATION DES BOÏARS

	<u>Page</u>
Chapitre I. — Influence des femmes serbes . . . . .	7
Chapitre II. — Boïars au-dessus des princes . . . . .	16
Chapitre III. — Les princes roumains et la question de Transylvanie	27

## LIVRE II

### COURANTS OCCIDENTAUX

Chapitre I. — Aventures de la Renaissance politique en pays roumain	57
Chapitre II. — L'essai des prétendants . . . . .	111

## LIVRE III

### PREMIÈRES CRÉATIONS LITTÉRAIRES

Traduction des Écritures . . . . .	131
------------------------------------	-----

## LIVRE IV

### FIN DE L'ÉPOPÉE MOLDAVE

Chapitre I. — Un commencement d'influence grecque . . . . .	163
Chapitre II. — Une dernière bataille héroïque en Moldavie . . . . .	171
Chapitre III. — Les réfugiés chez les Cosaques . . . . .	196

## LIVRE V

## NOUVEAUX RAPPORTS AVEC L'OCCIDENT

	Page
Chapitre I. — Une vague d'influence italienne . . . . .	229
Chapitre II. — Livres slaves et traductions en roumain . . . . .	248
Chapitre III. — Un prince « français » en Valachie . . . . .	254

## LIVRE VI

L'ÉLAN ROUMAIN DANS LA NOUVELLE CROISADE:  
L'EXPLOIT DE MICHEL-LE-BRAVE

Chapitre I. — Action persécutrice du vizir Sinan . . . . .	289
Chapitre II. — Nouvelle guerre turque contre l'empire des Habsbourg et formation d'une croisade . . . . .	316
Chapitre III. — Lutte pour l'indépendance de Michel-le-Brave . . . . .	341
Chapitre IV. — Trois ans de croisade roumaine . . . . .	384
Chapitre V. — Les combats pour l'unité politique des Roumains . . . . .	398
Chapitre VI. — Un « Brave » au milieu d'intrigants . . . . .	417
Chapitre VII. — La chute d'un héros . . . . .	432

## LIVRE VII

## HÉRITAGE DU « ROI » ROUMAIN

Chapitre I. — Le premier successeur du « Brave » . . . . .	453
Chapitre II. — Une Dacie de parité . . . . .	492
Chapitre III. — Les Roumains non libres au moment de l'établissement de la monarchie . . . . .	519



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
Fig. 1.— Alexandre Lăpuşneanu, prince de Moldavie, et sa famille (d'après une fresque) . . . . .	8— 9
Fig. 2.— Église du monastère de Probata, bâti par le prince de Moldavie Pierre Rareş . . . . .	12— 13
Fig. 3.— Blason moldave, 1549—1550 . . . . .	16— 17
Fig. 4.— Acte de donation d'Alexandre Lăpuşneanu, prince de Moldavie, 28 mars 1555 . . . . .	40— 41
Fig. 5.— Couvent du Slatina . . . . .	48— 49
Fig. 6.— Acte de donation de Jacques l'Héraclide, le Despote, prince de Moldavie, 17 juin 1563 . . . . .	80— 81
Fig. 7.— Ruines de l'église catholique de Cotnari (XVI-e siècle)	88— 89
Fig. 8.— Monnaie de Jacques l'Héraclide, le Despote, prince de Moldavie . . . . .	92— 93
Fig. 9.— Monnaie de Jacques l'Héraclide, le Despote, prince de Moldavie . . . . .	96— 97
Fig. 10.— Acte de donation du prince de Moldavie Étienne Tomşa, 1564 . . . . .	104—105
Fig. 11.— Page de l'Évangélaire roumain de 1561 . . . . .	154—155
Fig. 12.— Pierre tombale de Vlad, fils d'Alexandre, prince de Valachie (église de Radu-Vodă, à Bucarest) . . . . .	164—165
Fig. 13.— Couvent de Plumbuita (XVI-e siècle) . . . . .	168—169
Fig. 14.— Église du couvent valaque de Bucovăţ (XVI-e siècle)	184—185
Fig. 15.— Quelques lignes de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie (« 8.000 aspres doivent être payés tous, pour le prince Étienne, à Monsieur l'inquisiteur Bruti: qu'on le sache; année 7098 (1590), mai 15 ») . . . . .	198—199
Fig. 16.— Acte de donation de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie (1575) . . . . .	202—203
Fig. 17.— Alexandre Mihnea, prince de Valachie, avec son fils, Mihnea (d'après une miniature) . . . . .	204—205
Fig. 18.— Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie, et son fils Étienne (d'après une gravure contemporaine) . . . . .	216—217
Fig. 19.— Église du couvent de Galata, bâtie par Pierre-le-Boiteux	218—219

	Page
Fig. 20.— Sceau de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie . . .	222—223
Fig. 21.— Église conventuelle de St. Sabbas, à Jassy, fondation de Pierre-le-Boiteux . . . . .	224—225
Fig. 22.— Acte de donation du prince de Moldavie, Iancu le Saxon, 19 juin 1580 . . . . .	240—241
Fig. 23.— Catherine, princesse de Valachie, femme du prince Ale- xandre; fresque dans l'église de Slătioara . . . . .	244—245
Fig. 24.— Page du « Petit Octoïque », 1578 . . . . .	248—249
Fig. 25.— Page du Nouveau Testament d'Orăştie, 1582 . . . . .	252—253
Fig. 26.— Pierre Boucle-d'oreilles (Cercel), prince de Valachie (fresque de l'église de Căluui) . . . . .	256—257
Fig. 27.— Église du couvent de Căluui . . . . .	260—261
Fig. 28.— Fragment du canon fondu pour Pierre Boucle-d'oreilles, prince de Valachie; Musée de l'Armée à Bucarest	262—263
Fig. 29.— Acte de donation de Pierre Boucle-d'oreilles, prince de Valachie . . . . .	264—265
Fig. 30.— Ruines du palais de Târgovişte (dessin de 1847) . . . . .	266—267
Fig. 31.— Église Princière de Târgovişte, bâtie par Pierre Boucle- d'oreilles (refaite aux XVII-e et XVIII-e siècles) . . . . .	268—269
Fig. 32.— Pierres tombales dans le couvent valaque de Bucovăţ (fin du XVI-e siècle) . . . . .	270—271
Fig. 33.— Bijoux valaques de la fin du XVI-e siècle (fouilles de Buda) . . . . .	272—273
Fig. 34.— Blason de la Valachie sur le canon du prince Pierre Boucle-d'oreilles . . . . .	276—277
Fig. 35.— Pierre tombale de Michel, grand ban de Valachie, dans l'église de Bucovăţ . . . . .	284—285
Fig. 36.— Bijoux valaques de la fin du XVI-e siècle (fouilles de Buda) . . . . .	290—291
Fig. 37.— Zotos Tzigaras, gendre de Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie (d'après une gravure) . . . . .	298—299
Fig. 38.— Étienne, prince de Moldavie, adjoint à son père, Pierre- le-Boiteux (d'après une toile au château d'Ambras, au Tyrol) . . . . .	300—301
Fig. 39.— Église du couvent valaque de Cobia (seconde moitié du XVI-e siècle) . . . . .	304—305
Fig. 40.— Pierre tombale de Vlaïcu, kloutchar valaque; fouilles de Buda . . . . .	306—307
Fig. 41.— Michel-le-Brave (fresque de Căluui) . . . . .	320—321
Fig. 42.— Église de Michel-le-Brave à Bucarest . . . . .	342—343
Fig. 43.— Preda et Stroe Buzescu, fresque dans l'église de Căluui	344—345
Fig. 44.— Signature de Michel-le-Brave . . . . .	352—353
Fig. 45.— Monnaie d'Étienne Răzvan, prince de Moldavie, avec l'effigie de Sigismond Báthory . . . . .	360—361

Booke

ARE